HISTOIRE DES RÈGNES

DE CHARLES VII

ET

DE LOUIS XI

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9



HISTOIRE DES RÈGNES

DE CHARLES VII

ET

DE LOUIS XI

PAR THOMAS BASIN

ÉVÊQUE DE LISIEUX

JUSQU'ICI ATTRIBUÉE A AMELGARD

RENDUE A SON VÉRITABLE AUTEUR
ET PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AVEC LES AUTRES OUVRAGES HISTORIQUES
DU MÊME ÉCRIVAIN

POUR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

PAR J. QUICHERAT

TOME SECOND



A PARIS

CHEZ JULES RENOUARD ET Cie

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

RUE DE TOURNON, N° 6

M. DCCC. LVI

EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

Art. 14. Le Conseil désigne les ouvrages à publier, et choisit les personnes les plus capables d'en préparer et d'en suivre la publication.

Il nomme, pour chaque ouvrage à publier, un Commissaire responsable, chargé d'en surveiller l'exécution.

Le nom de l'Éditeur sera placé à la tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil, et s'il n'est accompagné d'une déclaration du Commissaire responsable, portant que le travail lui a paru mériter d'être publié.

---

*Le Commissaire responsable soussigné déclare que l'Édition de l'*HISTOIRE DES RÈGNES DE CHARLES VII ET DE LOUIS XI, *de* THOMAS BASIN, *préparée par* M. J. QUICHERAT, *lui a paru digne d'être publiée par la* SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Signé BELLAGUET.

Fait à Paris, le 20 *mai* 1856.

Certifié,

Le Secrétaire de la Société de l'Histoire de France,

J. DESNOYERS.

HISTOIRE

DU

RÈGNE DE LOUIS XI.

SOMMAIRE ANALYTIQUE

DES CINQ PREMIERS LIVRES

DE

L'HISTOIRE DU RÈGNE DE LOUIS XI.

LIVRE I.

CHAPITRE I. — Avénement de Louis XI. — Hésitation de l'auteur à écrire, ainsi qu'il l'a promis, l'histoire de ce règne. — Il se décide par l'exemple de ceux qui ont raconté avant lui les actions des tyrans. — Louis, informé en Brabant de la maladie, puis de la mort de son père, craint que les grands ne s'opposent à son intronisation d'après le bruit, alors répandu, que le feu roi avait songé à lui substituer son jeune frère Charles. — Il croit l'appui d'une armée nécessaire pour aller recueillir son héritage. — Le duc de Bourgogne appelle aux armes la noblesse de ses pays, pour lui faire la conduite. — Les Bourguignons, dans leur empressement à obéir, auraient formé un contingent de plus de trente mille hommes, si ces préparatifs et la désertion de tous les fonctionnaires qui accourent au-devant du nouveau roi n'avaient pas réduit au silence les partisans du prince Charles. — Le duc, avec l'assentiment de Louis, modifie ses premiers ordres, et se contente de réunir une escorte d'honneur de trois à quatre mille chevaux.

CHAP. II. — Le roi, délivré de ses appréhensions, commence à laisser paraître ses desseins. — Il destitue plusieurs des capitaines pour lesquels son père avait eu le plus d'affection et qui avaient le mieux servi la couronne. D'autres, qui étaient venus pour lui rendre leurs devoirs, sont incarcérés ou forcés de se

cacher pour se soustraire aux ordres d'arrestation décernés contre eux. — Fuite de Pierre de Brézé et d'Antoine de Chabannes. — Celui-ci sort du royaume; celui-là erre de cachette en cachette et sous divers déguisements, chez les amis que son administration lui avait faits en Normandie. Des récompenses sont proposées par édit à ceux qui le trouveront, et des peines prononcées pour empêcher de lui donner asile. — Le roi, après s'être assuré de la fidélité des compagnies régulières en leur donnant de nouveaux capitaines, s'achemine à Reims pour y être sacré. — En passant à Avesnes, il fait célébrer pour son père, en présence du duc de Bourgogne et du comte de Charolais, un service funèbre dont la parcimonie montre son mauvais cœur. — Le même jour, aussitôt après dîner, il va chasser jusqu'au soir, vêtu d'un habit court mi-parti blanc et rouge et coiffé d'un chapeau des mêmes couleurs, toute sa suite, hommes et chevaux, portant pareille livrée. — Il refuse de voir ceux qui avaient pris le deuil pour se présenter à lui : ce qui fait déposer l'habit noir à tous les solliciteurs. — Affluence de ceux qui étaient venus de toutes les provinces pour être conservés dans les emplois ou pour en obtenir. — Le goût des places s'était si fort répandu sous le règne précédent, que ceux mêmes qui n'avaient pas besoin de cela pour vivre, voulaient en avoir. — Convoitise universelle allumée par le spectacle des fortunes rapides qui s'étaient faites à la faveur des concussions précédemment tolérées. — Besoin pour les fonctionnaires de continuer à toucher des traitements qu'ils s'étaient habitués à considérer comme des rentes.

Chap. iii. — Le roi prend logis à l'abbaye de Saint-Thierry hors les murs de Reims et fait le lendemain, 14 août 1461, son entrée dans la ville. — Il est sacré dans la cathédrale, en présence d'un grand nombre de prélats, de princes et de seigneurs, notamment de princes et de seigneurs bourguignons. — Malgré la précaution qu'on avait prise, pour éviter l'encombrement, de ne laisser entrer que ce qu'il fallait de monde pour remplir le quart du chœur de l'église, la presse est si grande autour de l'autel que l'archevêque de Reims, célébrant, et ses acolytes, ont à peine la faculté de se mouvoir. — Les princes et les prélats ne sont pas moins incommodés sur les siéges qui leur avaient été réservés. — Après la consécration, quantité de nobles se font conférer la chevalerie par le roi ou par le duc de Bourgogne. — Repas somptueux donné

par la ville dans la grande salle de l'archevêché. — En sortant de table, le roi vêtu derechef de son habillement mi-parti, monte à cheval devant le portail de la cathédrale et retourne à Saint-Thierry avec ses familiers. — Aux habitants de Reims qui le supplient de diminuer en leur faveur les tailles et gabelles, il répond que son intention est de faire cela pour tout le royaume. — Discours tenu par lui le lendemain à un évêque qui lui présentait une requête du même genre : son désir de dégrever son peuple et de lui rendre ses anciennes franchises ; son affliction du contraste qu'il a remarqué entre l'aisance des sujets bourguignons et la misère des siens. Il réitère la promesse de remédier bientôt à ce fâcheux état de choses. — Satisfaction générale que produisent ces paroles. — Défiance de ceux qui le connaissaient.

Chap. iv. — Après être resté deux ou trois jours à Saint-Thierry, il prend le chemin de Paris en compagnie du duc de Bourgogne, des princes de Clèves et de tous les autres qui s'étaient trouvés à Reims. — L'état de dévastation du pays lui fait faire un détour par Meaux pour se rendre de Soissons à Saint-Denis. — Son indifférence devant le tombeau de son père. — Outrage qu'il laisse infliger à sa mémoire par l'évêque de Terni. — Ce prélat, qui venait d'abuser des pouvoirs de légat pour soulever le peuple anglais contre Henri VI, prononce, à la suggestion de quelques complaisants serviteurs du pape Pie II et de Louis XI, une formule d'absolution sur la sépulture de Charles VII, qui cependant n'était pas mort excommunié. — Réflexions de l'auteur sur cet acte qu'il regarde comme attentatoire aux décrets du concile de Bâle et comme insultant pour toute l'Église catholique autant que pour le clergé de France.

Chap. v. — Le roi ne fait rien que chasser en attendant à Saint-Denis qu'on ait terminé les préparatifs de son entrée à Paris. — Il va passer deux ou trois jours au bas de Montmartre, chez Jean Bureau, général des finances. — Il entre à Paris après l'heure de vêpres et se rend à Notre-Dame, où il prête entre les mains de l'évêque Guillaume Chartier les serments d'usage, après bien des difficultés faites les jours précédents au sujet de la formule, surtout pour l'article qui concernait les libertés de l'Église. — Magnificence du cortége, où les ducs et les princes formaient à eux seuls plus de vingt pelotons de douze, quinze et vingt cavaliers, tout

resplendissants d'or et de pierreries, tant sur leurs personnes que sur les housses et harnais de leurs chevaux. — Luxe de broderies et de soieries étalé dans les rangs de la noblesse inférieure. — Prodigieuse quantité d'hommes d'armes et de fonctionnaires qui figurent dans le défilé. — Quant à la foule qui était venue de toutes les parties de la France pour assister à ce spectacle, l'auteur l'a entendu évaluer à trois cent mille personnes par un chevalier de la maison du roi, ancien serviteur de Charles VI et de Charles VII. — Triomphe du duc de Bourgogne, dont la suite forme les deux tiers les plus somptueux du cortége. — Celle du duc de Bourbon rivalise, mais seulement par le nombre. — Le roi, après avoir fait sa prière à Notre-Dame, remonte à cheval et se rend à un grand festin préparé dans le palais en la Cité, où il couche.

Chap. vi. — Le lendemain il va prendre domicile à l'hôtel des Tournelles, propriété du duc d'Orléans, que pour sa commodité il met en communication avec l'hôtel Saint-Paul au moyen d'une galerie transversale établie sur la rue. — Tableau des démarches, sollicitations et achats de recommandations auxquelles se livrent les demandeurs de places, dont on s'était débarrassé en Brabant et en Hainaut en leur déclarant qu'il ne serait pas touché aux offices que le roi ne fût à Paris : ce qui n'avait point empêché Louis XI de disposer, tout le long de son chemin, des fonctions les plus éminentes, surtout en faveur de ses compagnons d'exil. — Insatiable cupidité du seigneur de Montauban, homme particulièrement haï de Charles VII, qui se fait donner les offices d'amiral et de grand maître des eaux et forêts, ôtés au seigneur de Bueil et au comte de Tancarville. — Louis XI lui abandonne la nomination des forestiers, qui jusque-là avait été faite par les rois. — Les prévarications des forestiers, déjà si criantes qu'il avait été question précédemment de supprimer leurs offices, s'aggravent encore parce que ces offices deviennent un objet de spéculation, le seigneur de Montauban s'étant mis à les vendre à l'encan. — Mauvaise foi de ses marchés sur lesquels il revient sans scrupule après l'adjudication, toutes les fois que ses courtiers lui apportent des propositions plus avantageuses de la part d'un autre acquéreur. — Il vend de la même façon les lieutenances générales de la maîtrise constituées dans chacune des provinces. — Ces scandales ont duré quatre ans au su du roi, sans que le crédit

de cet indigne favori ait diminué un seul instant. — Dieu seul a mis un terme à ses rapines en le retirant de ce monde.

Chap. vii. — Les autres fonctionnaires se comportent dans leurs offices comme le seigneur de Montauban dans le sien. — Exemple de Bourré, angevin de basse extraction, ci-devant commis d'un procureur de Paris, qui avait suivi le roi en Brabant. — Il profite du privilége qui lui est accordé de signer seul les lettres de nomination, pour vendre sa signature jusqu'à cent écus et au delà. — Ses moindres honoraires sont de dix écus, sans compter les gratifications dues à ses commis. — Inutilité de ces lettres, payées si cher, pour beaucoup d'impétrants auxquels d'autres personnes sont substituées, soit par le roi aux sollicitations de ses favoris, soit par Bourré qui a trouvé des candidats qui le payent mieux. — Profits incalculables réalisés par ce personnage. — L'indulgence avec laquelle le roi les tolère fait croire dans le public qu'il y a sa part. — Changements dans le personnel des administrations, qui amène des affamés de bas étage à la place de fonctionnaires intègres ou de concussionnaires suffisamment repus. — Plaisir du roi à destituer ceux dont les services avaient été agréables à son père. — Destitution de Guillaume Jouvenel, chancelier de Charles VII, et du premier président du parlement de Paris. — Réponse habituelle de Louis XI quand on lui alléguait l'exemple de son père. — Par son opposition aux errements du précédent règne il est la dupe de quelques habiles qui lui font faire ce qu'ils veulent en lui assurant que Charles VII faisait le contraire. — Il ne lui pardonnait pas de l'avoir voulu corriger dans sa désobéissance et d'avoir songé à le deshériter. — Les destitutions étaient dans son idée un moyen de détruire l'œuvre de son père. — Dunois est envoyé malgré lui hors du royaume, sous couleur d'aller gouverner le comté d'Ast. — Pierre de Brézé, soi-disant rentré en grâce, reste dépouillé du sénéchalat de la Normandie et de son commandement de cent lances. — Il est forcé de faire voile pour l'Écosse, avec la commission dérisoire de porter secours à Henri VI qui s'était réfugié là. — Incapacité des capitaines qu'on met à la place des anciens.

Chap. viii. — Les demandes que le duc de Bourgogne adresse au roi, pendant son séjour à Paris, restent sans effet. — L'une d'elles tendait, dit-on, à ce que le royaume fût soulagé du far-

deau de l'armée et des impôts. — Déception de ceux de ses sujets à qui Louis XI avait fait les plus grandes promesses et qui, pour les voir s'effectuer, étaient venus à Reims et à Paris. — Le duc, blessé de son ingratitude, interdit aux siens toute démarche ayant pour objet d'obtenir des emplois ou des faveurs. — Engagement spontané que le roi avait pris envers lui, de l'aider à réduire les Liégeois. — Envoi de cinq cents lances à Mézières pour l'accomplissement de cette promesse. — Les Liégeois alarmés envoient une ambassade à Paris pour demander l'alliance du roi, qui la leur accorde, sans avoir consulté le duc de Bourgogne. — Étonnement que cet acte de versatilité cause à ceux qui l'entendaient à tout propos appeler le duc son père. — Celui-ci ne tarde pas à prendre congé de lui. — Supplique de l'évêque d'Auxerre pour faire exempter d'impôts un village de son diocèse que le feu avait détruit. — Le roi se refuse à prendre une mesure particulière, son intention étant, à ce qu'il dit, de faire participer tout le royaume au bénéfice d'une pareille exemption.

Chap. ix. — Les Normands qui étaient à Paris, vont en corps supplier le roi de donner effet à ses promesses en diminuant les charges de leur province, qui était la plus grevée de toutes. — Louis XI leur parle avec bienveillance et leur propose l'abolition de la gabelle du sel, du quart denier sur les boissons et de toutes les impositions foraines, moyennant qu'ils en payeront l'équivalent au taux où ces contributions montaient sous le feu roi. Il leur offre aussi de répartir et de lever cet équivalent comme ils l'entendront, et par des officiers de leur choix. — Les impôts susnommés, joints aux tailles et collectes, avaient rendu en Normandie, pendant la dernière année de Charles VII, quatre cent mille francs, non compris dans ce chiffre le droit ordinaire au domaine du roi. — Sottise des avocats du pays qui s'obstinent à regarder comme une grâce l'abonnement proposé par le roi, tandis que les gens entendus n'y voient qu'un leurre. — Importance des avocats laïques en Normandie, où ils forment une caste nombreuse, appliquée à entretenir les procès au sein d'une population déjà trop processive, composée de mauvaises gens, à peu d'exceptions près. — Leur science en droit se borne à torturer le texte des coutumes pour en tirer les interprétations les plus favorables à leur intérêt. — Il n'est prélat ni noble qui ne doive plier devant eux. — Ils se tiennent si étroitement unis qu'en toucher un,

c'est les toucher tous. — Ils dirigent tout à leur fantaisie dans les tribunaux et aux états de la province.

Chap. x. — Leur jalousie contre les officiers des finances, qui exerçaient une juridiction exceptionnelle en matière d'impôts. — Ils espèrent les remplacer par suite du nouveau mode de contributions, et faire aller les questions contentieuses devant les tribunaux où ils plaidaient. — Leur discours à l'assemblée des états tenue à Rouen, pour annoncer, comme un grand bienfait, l'intention manifestée par le roi de délivrer la province des élus, grènetiers et receveurs. — Leurs exagérations sur le chiffre des rapines commises par ces fonctionnaires. — Ils concluent à ce qu'on demande leur suppression, et que les receveurs du domaine soient chargés de la perception des impôts, en même temps que les contestations sur la matière jugées par les vicomtes et baillis. — Une supplique en ce sens est portée à Tours, où s'était rendu le roi. — La députation, sans en avoir le mandat, engage la province pour une somme annuelle de quatre cent mille livres, non compris le rendement du domaine. — Ses membres, dont les principaux étaient Jean Baucart, évêque d'Avranches, et Nicolas Dubosc, doyen de Rouen, sont commissionnés par le roi pour faire lever comme ils l'entendront le nouvel impôt. — Leur inexpérience dans les affaires de ce genre. — Ils croient pouvoir diminuer de moitié la gabelle du sel et le quart denier des boissons, réduire au tiers, et même au quart, la cote des tailles imposées sur les paroisses, trompés qu'ils étaient par les faux rapports des avocats sur les exactions des officiers de finance. — Ces exactions, malheureusement trop réelles, étaient loin cependant de s'élever au chiffre dont on diminuait les contributions. — Les nouveaux rôles sont publiés, et les vicomtes, receveurs ordinaires du domaine, chargés d'en percevoir le montant. — Allégresse de la population de se voir à la fois dégrevée, et débarrassée de la race des publicains.

Chap. xi. — On ne tarde pas à reconnaître l'impossibilité de parfaire la somme promise au roi. — Envois réitérés de commissaires pour demander des suppléments aux contribuables. — Les rôles sont ainsi remaniés jusqu'à trois et quatre fois, de sorte que les charges deviennent plus lourdes cette année qu'elles n'avaient été auparavant. — Les concussions, loin de diminuer, augmentent par l'âpreté des receveurs du domaine, tous avocats, et qui

sentent qu'il faut profiter du moment. — Contraste entre cet état de choses et les sentiments que le roi affichait pour la Normandie du vivant de son père. — L'augmentation des impôts a lieu dans tout le royaume. — Insurrection à Reims. — Deux mois après le sacre, le peuple, voyant mettre en adjudication la recette des gabelles, se persuade que les officiers des finances font cela à l'insu du roi, dont les promesses solennelles étaient encore présentes à tous les esprits. — Ces fonctionnaires se cachent pour éviter la mort. — Leurs maisons sont pillées, leurs registres brûlés. — Louis XI envoie une armée chargée d'ordres impitoyables, et qui commence par tout ravager autour de la ville. — Les principaux de la bourgeoisie prennent les armes et font main basse sur les instigateurs de l'émeute, qu'ils envoient aux chefs de l'armée, en rejetant sur le menu peuple toute la responsabilité des désordres, et en demandant grâce pour leur ville. — Les troupes entrent à Reims. — On coupe des têtes et des mains, on pend, on confisque, on bannit. — La ville d'Angers apprend également, après une émotion moins grave, la valeur des promesses faites par le roi. — Les autres villes, épouvantées par ces exemples, payent tout ce qu'on leur demande. — Les impôts, en quelques années, montent au triple de ce qu'ils étaient sous Charles VII.

Chap. xii. — Ambassades solennelles envoyées de Milan, de Venise, de Florence et de Gènes, pour féliciter Louis XI à son avénement. — Il les reçoit avec des marques d'hostilité, qui ôtent à ces États l'envie de rechercher désormais son alliance. — Arrogance du roi à l'égard des souverains étrangers, dans les premiers temps de son règne. — Projets de guerre contre le duc de Milan et contre les Génois, qui servent de prétexte pour reléguer à Ast et à Savone le comte de Dunois. — Celui-ci parvient à mettre fin à son exil en ménageant un traité entre Louis XI et le duc de Milan. — Par ce traité, Gènes et Savone sont cédées au duc de Milan, sous la condition d'un certain contingent de troupes à fournir au roi dans le besoin. — On dit qu'Ast aurait été cédé de même sans les réclamations du duc d'Orléans, dont cette ville était la propriété. — Ainsi est consommé, après trente ans de séparation, le retour de Gènes et de Savone à la seigneurie de Milan.

Chap. xiii. — Visite du roi au duc de Bretagne, prince élevé sous les yeux de Charles VII, qui ne s'était montré ni au sacre,

ni aux fêtes données à Paris. — Querelle entre le duc et l'évêque de Nantes, qui lui refusait le serment à raison de son temporel, prétendant n'être astreint à cette formalité qu'envers le roi. — Ce prélat met sous les yeux de Louis XI les chartes de son église, et lui demande son appui contre le duc, en lui persuadant que les cités de Nantes et de Saint-Malo étaient du domaine de la couronne. — Le roi dissimule, et se laisse festoyer par le duc à Nantes et ailleurs. — A son retour de Bretagne, les contestations commencent tant au sujet du serment qu'à l'égard des deux cités. — Récriminations réciproques, où le roi s'abstient de laisser paraître son principal grief, qui était l'étroite amitié contractée entre le duc de Bretagne et le comte de Charolais. — On discute ainsi pendant quatre ans, avant d'en venir à une rupture.

Chap. xiv. — La reine d'Angleterre, Marguerite, réfugiée en Écosse avec son mari, passe en France dans l'espoir de trouver du secours auprès du nouveau roi. — Explication du lien de parenté qui les unissait, et qui donnait à croire que Louis XI continuerait à faire ce que Charles VII avait commencé pour la maison de Lancastre. — Elle est accueillie avec les plus belles promesses. — Mandement publié en faveur de Henri VI contre Édouard IV. — Pierre de Brézé, dont le roi voulait se défaire, reçoit l'ordre de s'embarquer pour l'Écosse, mais sans flotte, sans troupes, et sans argent pour en lever. — Sur les remontrances qu'il essaye de faire, il lui est enjoint de partir immédiatement avec la reine. — Il ramasse comme il peut une troupe de huit cents hommes, qu'il emmène avec lui. — Après quelques avantages insignifiants, il voit fuir les Écossais qu'il avait soulevés en faveur du roi Henri. — Sa petite armée est détruite. — Il est forcé de revenir en Normandie avec la reine et le prince Édouard, son fils, qui vont se cacher en Barrois, dans l'un des châteaux du roi René.

Chap. xv. — Peu après s'être engagé envers la reine d'Angleterre, Louis XI recherche l'amitié d'Édouard IV par l'entremise du comte de Warwick, qu'il connaissait comme un intrigant propre à faire ses affaires en Angleterre. — Il cherche à avoir avec lui une entrevue à Abbeville ou quelque part par là. — L'autre promet et s'excuse toujours, quoique le roi aille l'attendre deux fois en Picardie. — Il négocie néanmoins deux trêves, l'une d'un an, l'autre de vingt-deux mois, entre les deux gouvernements. — Cet

accord consomme la ruine de Henri VI, en permettant à Édouard IV de porter la guerre sur les frontières de l'Écosse, où quelques lords tenaient encore le parti de Lancastre. — Une dernière bataille achève de détruire ce parti. — Le roi Henri n'ose plus se fier aux Écossais, et va se cacher dans une abbaye aux confins de l'Angleterre. — Après y avoir vécu quelques années sous l'habit monastique, il est dénoncé à Édouard IV par l'un des religieux de la maison. — On l'arrête et on le conduit à Londres pour être incarcéré à la Tour. — Date du voyage de Marguerite auprès de Louis XI.

Chap. xvi. — Jean, roi d'Aragon, frère d'Alphonse, qui avait dépouillé le roi René de la Sicile, sollicite l'appui de Louis XI contre les Catalans. — Comment ceux-ci, les Barcelonais à leur tête, s'étaient soulevés pour venger le prince Charles, mis à mort traîtreusement par le roi Jean, son père, à la suggestion d'une marâtre. — Supériorité des forces de l'insurrection, qui dispose du trésor de la province, conservé à Barcelone. — Le roi d'Aragon, qui ne connaissait pas encore la mauvaise foi de Louis XI, passe traité avec lui pour qu'une armée française vienne réduire ses sujets rebelles. — Il achète ce secours au prix de deux cent mille florins, remboursables par le revenu des deux comtés de Roussillon et de Cerdagne, en livrant pour gage les trois châteaux de Perpignan, de Collioure et de Bellegarde. — La reine d'Aragon, fille de l'amirante de Castille, est assiégée par les Catalans dans la ville haute de Gironne. — Son mari, désespérant de la délivrer, presse l'arrivée des Français, auxquels il livre les gages convenus. — L'armée française, maîtresse en quelques jours de presque toutes les places du Roussillon, renonce à attaquer Perpignan pour arriver plus tôt au secours de la reine. — Passage des Pyrénées, auquel les Catalans ne s'attendaient pas, le réputant impossible. — Chose qu'on n'avait jamais vue, l'artillerie est conduite par les défilés aussi facilement que l'infanterie et la cavalerie. — La nouvelle de l'invasion du Lampourdan amène la retraite de l'armée qui assiégeait Gironne. — L'approche de six mille Français suffit ainsi pour disperser plus de quarante mille combattants, que commandait le comte de Pallas, capitaine général de la Catalogne. — Présomption des Catalans depuis les exploits de leur roi Alphonse. — Leur dédain particulier pour les Français. — Leurs bravades avant de les avoir vus, opposées à leur pusillanimité quand ils les eurent en face d'eux.

Chap. xvii. — Les habitants du Boulou, petite ville du Roussillon, la plus riche du pays après Perpignan, insultent les Français du haut de leurs murailles, lorsque ceux-ci commençaient l'ascension des Pyrénées. — Leur ville est emportée après une heure d'assaut. — Elle est livrée au pillage, et tous les hommes qui étaient dedans tués ou pris. — Ceux du château de Céret, attaqués aussi pour avoir brûlé leur faubourg, malgré la défense d'un capitaine français, capitulent et payent une amende de quatre mille florins. — Prise ou reddition de la plupart des châteaux du Lampourdan. — Ce pays, naguère opulent, est entièrement dévasté. — Le roi d'Aragon, après la délivrance de sa femme, reprend possession du Lampourdan, et se joint à ses alliés avec trois cents hommes de cavalerie, seules forces dont il dispose. — Les Français, malgré leur petit nombre, osent entreprendre le siége de Barcelone. — Ils se tiennent dix-sept jours, au temps des plus grandes chaleurs, devant cette ville de soixante mille âmes, où la frayeur est si grande qu'on mure plusieurs des portes. — Deux sorties tentées contre les assiégeants se terminent par une retraite honteuse. — Destruction des maisons de campagne, vignes et vergers par les gens de la suite du roi d'Aragon. — De l'aveu des Barcelonais eux-mêmes, si les Français avaient eu des bombardes de siége et des vivres en suffisance, ils se seraient en peu de temps rendus maîtres de leur ville. — La disette les force de se transporter ailleurs.

Chap. xviii. — Prise de Tarragone et du château de Moncade. — L'armée, ayant perdu beaucoup de chevaux, rentre en France par l'Aragon et par les terres du comte de Foix, l'un de ses principaux capitaines. — Elle a eu à lutter plutôt contre la nature que contre l'ennemi. — Après son départ, les places qu'elle avait soumises retournent au parti de l'insurrection. — Les Perpignanais, irrités de voir une garnison française dans leur citadelle, appellent les Barcelonais à leur secours, et investissent la place de parapets en terre et de bastilles, d'où ils font jouer l'artillerie. — Vigoureuse défense des Français, soutenus par quelques Catalans fidèles à leur roi. — Ils démolissent à coups de canon les maisons voisines du château. — Des capitaines, mandés immédiatement par Louis XI, se réunissent aux environs de Narbonne, sous le commandement général du duc de Nemours. — Après avoir reconnu la position que les insurgés, joints à quatre ou cinq mille mercenaires castillans, tenaient hors de la ville, les Français s'en

approchent de nuit par plusieurs directions, et exécutent une attaque d'ensemble qui leur livre le camp ennemi et une forte bastille élevée devant le château. — Ceux de la garnison assiégée se joignent aux vainqueurs. — Incendie des ouvrages du siége. — Fuite de tous les auxiliaires, même de ceux qui étaient restés dans la ville. — La ville de Perpignan, livrée à elle-même, serait devenue la proie des Français, sans le duc de Nemours, qui cède aux supplications des habitants, leur assure la possession de leurs biens, et maintient les libertés dont ils avaient joui sous les rois d'Aragon. — Ce succès et la prise de Puycerda ruinent le parti de l'insurrection dans les deux comtés de Roussillon et de Cerdagne. — En exigeant le serment de fidélité de tous les habitants, et en instituant des capitaines pour la garde des châteaux, Louis XI montre qu'il a fait faire ces conquêtes pour son compte, et non pour celui du roi d'Aragon. — Désappointement de la population et du roi Jean, qui est puni par cette perfidie de celles qu'il avait fait sentir à d'autres. — Le roi de France, content d'avoir étendu ses frontières, ne s'occupe plus de l'insurrection de Catalogne.

Chap. xix. — Mécontentement du roi de Castille contre Louis XI, à cause du traité conclu avec le roi d'Aragon, qu'il regarde comme une infraction à l'ancienne alliance de la Castille et de la France. — Louis lui fait demander une entrevue. — Ils se joignent près de Bayonne, sur le bord de la rivière qui sépare les deux royaumes, et s'entretiennent ensemble sans témoins. — Ils se retirent soi-disant réconciliés, mais remportant l'un de l'autre une impression défavorable qui ne peut plus s'effacer. — Opinion du temps, que Louis XI suscita plus tard, ou du moins favorisa la révolte de l'infant de Castille contre le roi, son frère.

Chap. xx. — Louis XI, à son retour de Gascogne, reçoit à Tours la visite du comte de Charolais, auquel il donne la lieutenance générale de la Normandie, avec une pension annuelle de trente-six mille francs. — Le comte se rend à Rouen, où il est reçu avec les plus grands honneurs, et où il délivre les prisonniers de par le roi. — Revenu auprès de son père, il encourt son indignation, à cause de certaines aigreurs qui existaient depuis longtemps entre lui et le sire de Croy, principal favori du duc de Bourgogne. — Il se retire comme exilé à Gorcum en Hollande. — Le roi, informé de sa retraite, lui ôte aussitôt son gouvernement et sa pension,

offrant au duc de s'employer pour une correction plus sévère, s'il le juge convenable. — Le duc le remercie, et répond qu'il n'a pas besoin d'autre que lui pour châtier son fils.

Chap. xxi. — Le roi profite de l'absence du comte de Charolais pour négocier le rachat des terres de Picardie, engagées au duc de Bourgogne pour la somme de quatre cent mille écus. — Comme l'argent lui manque, il frappe d'un emprunt forcé les prélats du royaume, évêques et abbés. — Il s'adresse aussi aux riches bourgeois et aux villes. — Il s'achemine à Paris pour enlever la caisse des dépôts et consignations, conservée à Notre-Dame. — L'affluence des prélats qui y viennent aussi pour apporter leur argent, fait croire dans le public à la tenue d'un grand parlement ordonné pour la réforme du royaume. — On ne tarde pas à être détrompé. — Le roi, battant du soir au matin les forêts des environs avec ses veneurs, entre comme par hasard dans sa capitale. — Il y avise au moyen d'exécuter l'enlèvement des dépôts, et retourne aussitôt à ses chasses. — Inutilité des remontrances que lui avaient faites quelques personnes du parlement et de l'Église. — L'auteur ignore si l'argent pris a été restitué; mais il affirme que lorsque le roi empruntait, ou il ne rendait pas, ou il ne rendait qu'en partie. — La chasse défendue à tous les habitants du royaume, et nommément aux prélats, par une ordonnance qui punit les délinquants de la confiscation de corps et de biens. — Ordre à tous les détenteurs de filets, lacs et autres engins, de les remettre dans un délai de quinze jours aux baillis ou sénéchaux de leur circonscription, pour être brûlés, comme des relaps, par la main de ces fonctionnaires. — Le roi fait commencer l'exécution sous ses yeux, dans le château du seigneur de Montmorency, qui l'avait reçu avec une hospitalité princière, et l'avait fait chasser avec lui dans ses propres forêts. — Tous les instruments de chasse de ce seigneur sont mis en tas et brûlés, sans que Louis XI permette seulement d'en ôter une corde que les habitants du lieu demandaient pour mettre à la cloche de leur église. — Le bailli de Senlis, pour montrer son zèle, fait une exécution semblable chez le baron d'Offemont. — Réflexions sur l'arbitraire de cette mesure, odieuse à l'égard des ecclésiastiques dont les personnes et les biens ne sont pas soumis à la juridiction de roi; intolérable pour les gentilshommes dont le patrimoine consiste généralement en forêts, et pour qui la chasse est

un plaisir de leur condition et même un droit spécifié dans leurs chartes d'inféodation. — Elle est inexplicable, vu l'immense étendue des forêts royales, et l'abondance des bêtes fauves qui les peuplent. — On n'y peut voir qu'une fantaisie du despotisme. — Préjudice causé aux prélats, dont plusieurs joignaient à la possession de grandes forêts, le droit de chasser dans les bois du roi; à beaucoup de monastères, pour qui la chasse et la pêche dans les garennes de la couronne étaient le principal de leurdotation.

Chap. XXII. — Édit qui force tous les établissements religieux de faire faire par leurs administrateurs, sous peine de confiscation, la déclaration minutieuse de leurs biens et revenus. — Cette mesure est promulguée, ainsi que la précédente, aussitôt après l'enlèvement de la caisse des dépôts. — Jamais pareille chose n'avait été exigée, l'usage étant seulement, pour les églises et monastères, de déclarer d'une manière générale les fiefs et terres qu'ils possédaient autrement qu'en pure aumône. — Vexations et exactions sans nombre qui en résultent. — Le roi se procure par là de quoi fonder de beaux anniversaires pour la rémission de ses péchés. — Abolition du privilége commun aux nobles, aux ecclésiastiques et à quelques autres de faire transporter, franc d'impôt, le vin de leurs crus ou de leurs dîmes. — Impôt exorbitant d'un demi-écu d'or par queue, établi à Pont-de-l'Arche sur les vins qui descendaient la Seine. — La basse Normandie, privée de ce produit, avait pourtant assez des frais de transport qu'il occasionnait, et par suite desquels le quart denier dû au roi dépassait souvent le prix d'achat. — L'auteur a vu payer six, sept et huit francs de quart denier pour une queue vendue au détail. — Les débitants ayant pris le parti de faire venir le vin par terre, le péage de Pont-de-l'Arche est étendu à un rayon d'une, deux, trois et enfin sept lieues sur toutes les routes adjacentes.

Chap. XXIII. — On subit en silence ces édits oppressifs. — Ils servent à fournir les quatre cent mille écus d'or nécessaires au rachat des villes de Picardie. — Le roi fait porter cette somme au duc de Bourgogne, après s'être assuré de son consentement. — Aussitôt après le payement, les villes sont délivrées aux commissaires royaux. — Joie des habitants d'Amiens et d'Abbeville

à cause de leur retour en la main du roi. — Leur prospérité, due à la liberté municipale où ils avaient été maintenus par le duc de Bourgogne, les aveugle au point de ne pas voir l'état de misère et d'oppression de leurs voisins. — Quelques-uns, dans la haute bourgeoisie, ont un sentiment plus juste des choses. — Les tailles et les impôts apprennent bientôt à la multitude ce qu'elle a gagné au change.

Chap. xxiv. — Continuation des démêlés du roi avec le duc de Bretagne. — Celui-ci cherche à s'appuyer sur l'alliance du roi d'Angleterre. — Il envoie aussi de ses agents en Hollande, pour consoler le comte de Charolais de son exil, et pour entretenir la fraternité d'armes qui existait entre eux. — Efforts du roi pour dissoudre cette amitié. — Il envoie le comte de Dunois en ambassade auprès du duc. — Après cette démarche, qui ne réussit pas, il convoque à Tours une assemblée des princes et des grands du royaume. — Il prononce devant eux une harangue en manière de réquisitoire contre le duc de Bretagne. — Avec sa loquacité fatigante, il raconte les torts du duc à son égard, les propositions amicales qu'il lui avait fait faire, propositions toujours rejetées par le duc, qui se comportait envers lui comme un supérieur envers son subalterne. — Il termine en demandant l'appui des assistants, qui sont les pairs du royaume, et il les interpelle chacun à leur tour, pour qu'ils donnent séparément leur avis. — On remarquait à cette assemblée le roi René, le comte du Maine, le duc d'Orléans, vieillard à la veille de mourir, son frère, le comte d'Angoulême, les ducs de Bourbon et d'Alençon, le comte de Dunois, le prince Charles, frère du roi, qu'il traînait partout à sa suite, sans avoir pour lui les égards dus à un jeune homme de son âge. — Tous donnent leur adhésion, mais avec une sincérité douteuse. — Voyage de Louis XI en Picardie pour visiter les pays rachetés. — Il est reçu avec une allégresse sans pareille à Amiens et à Abbeville. — Il va voir aussi Tournai, où on lui fait des cadeaux magnifiques, en retour desquels il gracie, au grand dommage de la ville, plus de quatre cents criminels qui en avaient été bannis. — Il rend visite au duc de Bourgogne dans son château de Hesdin. — Le duc lui livre cette résidence magnifique à laquelle attenait un parc immense. — Il retourne à Abbeville. — Ses instances auprès du comte de Warwick, qui se tenait à Calais, pour avoir une entrevue avec lui. — Il échoue

dans ses démarches, quoiqu'il allègue le désir de conclure une paix durable avec le roi d'Angleterre. — Il écrit au duc de Bourgogne de lui préparer une seconde réception à Hesdin. — Le duc en est empêché par des nouvelles imprévues qui lui viennent de son fils.

Chap. xxv. — Occupations innocentes du comte de Charolais pour charmer les ennuis de sa retraite à Gorcum. — Un certain bâtard de Rubempré, chargé par le roi d'une mission secrète, amène près de Gorcum deux galères armées. — Il amarre à la rive du Rhin, à l'insu du comte de Charolais. — Un de ses hommes va se promener dans la ville, où il est reconnu par quelqu'un de la suite du comte. — Interrogé sur la cause qui l'amène à Gorcum, il répond qu'il fait partie d'une bande de quatre-vingts hommes d'armes, mis par le roi sous le commandement du bâtard; mais il ignore dans quel but. — Étonnement du comte de Charolais, quand il apprend que des vaisseaux du roi, et des vaisseaux armés, se sont engagés si avant dans les terres. — Une force suffisante est envoyée pour mettre l'arrêt sur les navires et les amener à Gorcum. — On fait subir un interrogatoire aux gens de l'équipage. — Le bâtard de Rubempré, pour sauver sa tête, révèle toute la conduite de l'entreprise. — Il confesse (suivant le bruit public) qu'il est venu guetter le comte de Charolais, pour l'enlever dans une de ses promenades, et le conduire au roi mort ou vif. — Tous les serviteurs du comte s'accordent à dire qu'il a fait ces aveux sans être soumis à la torture, et devant quantité de témoins dignes de foi. — Ses compagnons, qui n'avaient pas le secret de l'entreprise, sont relâchés; on l'incarcère avec un ou deux confidents. — Le comte se hâte de notifier ce complot à son père, qui attendait le roi à Hesdin. — Le duc, se rappelant le meurtre de Jean sans Peur, s'éloigne immédiatement d'Hesdin pour aller se mettre en sûreté à Lille. — Louis XI revient à Tours lorsqu'il voit son coup manqué.

Chap. xxvi. — Le comte d'Eu, l'archevêque de Narbonne et Pierre de Morvilliers envoyés en ambassade au duc de Bourgogne pour donner le change sur les intentions du roi. — Ils sont reçus à Lille en présence du comte de Charolais. — Morvilliers, chargé de porter la parole, accuse le comte de lèse-majesté pour avoir attenté à la personne d'un agent du roi. — Il soutient que le bâ-

tard de Rubempré n'avait pas d'autre mission que d'arrêter des agents bretons qu'on savait être allés conspirer avec le roi d'Angleterre. — Il réclame, comme justiciables du roi, les prisonniers arrêtés à Gorcum. — Le comte de Charolais obtient de son père la permission de répondre. — Il se justifie des griefs articulés contre lui, mais tient secrets, par respect pour le roi, les aveux du bâtard de Rubempré. — Il dit seulement l'avoir fait arrêter en Hollande pour certain crime qu'il n'explique pas ; que la Hollande ne relève pas de la couronne ; qu'il appartient à son père tout seul de punir les méfaits qui s'y commettent. — Il se plaint du mauvais vouloir du roi à son égard, et il cite comme preuve de ce mauvais vouloir le cas de deux ou trois grands personnages dont Louis XI avait repoussé les plus justes requêtes, en leur disant de s'en prendre à leur maître, le comte de Charolais. — Les ambassadeurs du roi s'en vont avec cette réponse. — Longue détention des individus arrêtés à Gorcum, qui ont fini par être graciés après la mort du duc Philippe.

Chap. xxvii. — Le roi met en jeu toutes les ressources de son esprit pour amener le duc de Bretagne à une rupture avec le comte de Charolais, rupture qu'il jugeait nécessaire pour abattre la maison de Bourgogne, et procéder ensuite à l'asservissement du duc de Bretagne lui-même et des autres princes qui le gênaient. — Propos recueilli par l'auteur de la bouche de deux chanoines de Louvain, qui avaient ouï dire au dauphin, pendant son séjour en Brabant, que le roi de France ne serait jamais le maître chez lui tant qu'il aurait des sujets si puissants. — Louis XI, émule du roi de Sicile, Ferdinand, qui a presque détruit la noblesse de ses États pour s'enrichir de ses dépouilles ; imitateur d'Édouard IV et du duc de Milan, qui ont exterminé leurs parents pour n'avoir point à partager avec eux. — Déclamation contre l'insatiable cupidité qui entraîne les tyrans à étendre sans cesse les limites de leur puissance.

Chap. xxviii. — Le roi, avant d'en venir aux armes, fait une dernière tentative auprès du duc de Bretagne. — Il lui députe de nouveau le comte de Dunois, qu'il menace de son courroux, si la négociation ne réussit pas. — Le comte s'embarque sur la Loire, mais à contre-cœur, et comme il augure mal du succès de son ambassade, il a soin d'emmener avec lui les objets les plus

précieux de son mobilier. — Trouvant le duc mal disposé à complaire au roi, au lieu de revenir, il use de subterfuges pour prolonger son séjour auprès de lui. — Le roi se transporte de Tours à Poitiers. — Il va de là en dévotion à une chapelle de Notre-Dame, sans emmener son frère avec lui, comme il en avait l'habitude. — Le prince sort de Poitiers, sous prétexte d'une partie de chasse, et est emmené en Bretagne par Odet d'Aydie, l'un des capitaines de Charles VII, qui, destitué par Louis XI, avait passé au service du duc de Bretagne. — Aversion du jeune prince pour la cour de son frère, à cause de la contrainte où il y était tenu par les gens de bas étage qui avaient seuls la confiance du roi. — Son évasion est le signal de toutes les discordes qui ont agité le royaume.

LIVRE II.

Chapitre I. — Anxiété de Louis XI lorsqu'il apprend la fuite de son frère. — Il essaye, pour le ramener à lui, de se réconcilier avec le duc de Bretagne. — Le comte de Dunois, qui était revenu de Bretagne, y est renvoyé encore une fois, quoique malade de la goutte. — On dit qu'il est menacé en cas d'insuccès. — Sa parenté prochaine avec le duc de Bretagne et l'amitié qu'avait pour lui le prince Charles, font penser au roi qu'il doit réussir. — L'auteur n'est pas certain des menaces qui lui auraient été faites. — Dunois descend la Loire, puis, se voyant en lieu de sûreté avec ses effets les plus précieux, il prévient Louis XI de ne plus attendre son retour. — Il noue des intelligences avec les autres princes du royaume pour les amener à se liguer dans le but de dompter la sauvage humeur du roi et d'introduire des réformes dans le gouvernement. — Ils s'engagent par serment, se donnent leurs scellés et font armer leurs sujets au nom du frère du roi. — Le comte de Charolais, de la volonté de son père, lève une armée considérable sans que Louis XI puisse s'y opposer. — Les ducs de Bourbon, de Bretagne, de Calabre et de Nemours, et le comte d'Armagnac, en font autant dans les pays de leur domination. — Ils prennent rendez-vous sous les murs de Paris pour adresser des remontrances au roi, et, en cas de résistance de sa part, le forcer de convoquer les états généraux. — Indication générale des maux à réparer. — L'auteur n'ose pas affirmer que

tous les coalisés aient eu sincèrement l'intention désintéressée qu'ils affichaient.

Chap. ii. — Réfutation de ceux qui condamnent quand même l'entreprise des princes, parce qu'elle a eu pour résultat d'aggraver les maux qu'elle prétendait guérir. — L'auteur convient qu'elle a échoué par la défection de plusieurs, qui ont vu jour à y faire leurs propres affaires. — Il approuve néanmoins ceux qui ont persévéré dans l'espoir d'amener quelques améliorations, sinon toutes celles qu'ils avaient eu d'abord en pensée. — Il excuse par l'histoire du christianisme le mal accidentel que l'on peut faire en travaillant à un grand bien. — Nécessité évidente d'une réforme dans l'État. — La justice d'une cause ne doit pas se juger par le succès. — L'histoire prouve que l'insurrection est le seul remède contre la tyrannie. — Pourquoi n'a-t-elle pas réussi cette fois ? Dieu seul le sait. — La génération était sans doute trop immorale pour être digne de la liberté. — Qu'on respecte les intentions lorsqu'on ne les connaît pas, et les causes justes, lorsqu'elles sont malheureuses.

Chap. iii. — Réponse à l'objection de ceux qui nient que des vassaux puissent prendre les armes contre leur suzerain. — Les gens d'un équipage, mercenaires ou serfs, s'ils voyaient leur capitaine gouverner contre un écueil, lui ôteraient le commandement, l'enchaîneraient au besoin, ou feraient pis encore, sans qu'on y trouvât à redire. — Il faut reconnaître le même droit à une nation libre qui voit son chef mépriser les conseils de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, confisquer et bannir les bons serviteurs de l'État, asservir l'Église, marier les filles de toute condition contre leur gré et contre le gré de leurs parents, ne laisser à personne la libre disposition de son bien, accabler ses sujets de tous les genres de misère, livrer le premier venu aux supplices sur la dénonciation des plus indignes favoris. — Citations de l'Écriture sainte pour prouver que Dieu ne veut pas qu'on se laisse conduire à l'abjection. — Exemples tirés de l'histoire ancienne.

Chap. iv. — Le duc de Bourbon commence la guerre en faisant occuper par le bâtard de Bourbon Bourges et la grosse tour de Bourges au nom du prince Charles, qui avait eu du vivant de son père le titre de duc de Berri. — Plusieurs places du Berri et de l'Auvergne se soumettent également au duc de Bourbon. — La

plupart des princes ligués font main basse sur les recettes des finances, le comte d'Armagnac avec un soin plus particulier que les autres. Ils donnent pour raison qu'ils doivent ôter au roi le moyen de solder les troupes. — Louis XI profite de l'avance prise par l'insurrection en Berri et en Bourbonnais, pour marcher en toute hâte contre ces deux provinces. — Il a bientôt réduit les villes rebelles par l'exemple de quelques-unes qui, pour avoir résisté, sont livrées au pillage. — Il ne s'attaque pas à Bourges qu'il aurait été trop long de prendre. — Le duc de Bourbon, fugitif de château en château, était perdu, si Louis XI n'avait pas été forcé d'abandonner sa poursuite. — Pendant que les Bretons se mettent en mouvement avec leur duc, accompagné du prince Charles et du comte de Dunois, le comte de Charolais passe l'Oise et vient s'établir avec le comte de Saint-Pol à Saint-Denis, pour y attendre un renfort de quatre cents lances que devait amener, mais que n'amena pas le maréchal de Bourgogne. — Les propriétés respectées par les Bourguignons et par les Bretons, d'après l'ordre formel de leurs princes qui croient pouvoir obtenir du roi, sans coup férir, la convocation des états généraux et qui veulent avoir pour eux l'opinion publique, surtout à Paris. — Le comte de Charolais induit les Parisiens à le recevoir dans leur ville comme un pacificateur. — Quoique cette proposition plaise à beaucoup de personnes, on refuse de le laisser entrer sans un ordre du roi. — Le duc de Bretagne traverse le Maine à marches forcées et arrive par Vendôme pour se joindre au comte de Charolais. — Louis XI quitte le Bourbonnais, dans la crainte que les dispositions de Paris ne changent si la jonction s'opère. — Il accourt par Orléans avec sa gendarmerie, lorsque les armées alliées n'avaient plus que quatre ou cinq lieues à faire pour se réunir dans la Beauce. — Sans infanterie ni artillerie, il se décide à attaquer tout d'abord les Bourguignons : ce qui est regardé comme une faute, car il aurait eu meilleur marché des Bretons, plus nombreux, mais moins aguerris que les siens.

Chap. v. — Le comte de Charolais campe près de Montlhéry, derriere un retranchement formé de son charroi. — Louis XI arrive et veut que l'action s'engage aussitôt, quoiqu'on lui conseille d'attendre au lendemain pour reposer ses hommes et pour éviter l'ardeur d'un soleil de juillet. — On combat avec acharnement, mais sans ordre. — Six ou sept cents lances de l'armée royale

commandées par le comte du Maine et par le sire de Montauban, tournent le dos sans avoir vu l'ennemi. — Plus de quatre mille Bourguignons prennent également la fuite et vont se faire tuer ou prendre, soit par les gens de la campagne, soit par la garnison de Paris. — Deux mille morts restent sur le champ de bataille, sans qu'on sache de quel côté est la plus grande perte. — Le roi aurait pu s'attribuer la victoire s'il s'était logé au château de Montlhéry; mais parce qu'il se retire le soir à Corbeil et que les Bourguignons gardent leur position, l'honneur de la journée appartient plutôt à ceux-ci. — Belle conduite du comte de Charolais, blessé à la gorge dans le combat. — Désavantage pour le roi de n'avoir eu ni ses archers, ni son artillerie, et d'avoir été privé du concours d'un de ses corps de bataille par la fuite du comte du Maine et de l'amiral. — Désavantage pour le comte de Charolais de n'avoir point été rejoint par les Bretons qui, à la nouvelle de l'arrivée du roi, au lieu d'avancer, firent sept lieues en arrière. — Leur conduite d'autant plus blâmable que les Bourguignons ne s'étaient aventurés à passer la Seine que pour les tirer d'embarras. — Les quatre cents lances du maréchal de Bourgogne, les troupes des ducs de Bourbon, de Calabre et de Nemours, celles du comte d'Armagnac, ont fait défaut également au terme où le comte de Charolais les attendait. — Ce prince, après la bataille de Montlhéry, s'avance jusqu'à Étampes, où il est enfin rejoint par le duc de Bretagne, par le prince Charles, par le comte de Dunois et par le plus grand nombre des confédérés. — Ils ont le tort de prendre un repos de quinze jours, pendant que le roi met toute sa diligence à réorganiser son armée. — Louis XI court à Rouen où il réunit la noblesse, les fonctionnaires et les francs-archers de Normandie, pour les emmener avec lui à Paris.

Chap. vi. — Les confédérés s'avancent pour assiéger le roi dans sa capitale. — Le comte de Charolais repasse la Seine et prend une position formidable près de l'abbaye de Saint-Maur. — Les Bretons avec leur duc se logent à Saint-Denis. — Les autres princes vont d'un quartier à l'autre, mais sans que la force principale de l'armée alliée cesse de résider à Saint-Maur. — Le roi n'ose pas courir la chance d'une nouvelle bataille, sachant beaucoup des siens indécis, et beaucoup d'autres dévoués secrètement au parti des princes, craignant d'ailleurs les effets de l'affection portée généralement au prince Charles, à cause de la ressemblance

qu'il avait avec son père. — Relations de Louis XI avec François Sforce, duc de Milan, qui lui envoie un corps d'armée de quatre ou cinq mille hommes, sous le commandement de son fils. — Il s'éclaire, par une correspondance quotidienne, des conseils de cet habile parvenu, qui lui recommande d'éviter tout engagement, mais de travailler à dissoudre la ligue en abandonnant à ses principaux chefs tout ce qu'il leur plairait de lui demander. Une fois ses ennemis divisés, il veillerait à ce qu'ils ne se réunissent plus, et ferait de ses promesses ce que bon lui semblerait. — Louis XI, docile à cet avis, se borne à faire garder par ses troupes la rive gauche de la Seine. — Fréquentes escarmouches, surtout du côté où logent les Bourguignons.

Chap. vii. — Le capitaine de Pontoise, séduit par les confédérés, leur livre sa ville. — Douleur du roi qui comprend que ses ennemis n'ont gagné le passage de l'Oise que pour entrer en Normandie. — Projet de vengeance formé par la veuve de Pierre de Brézé, qui imputait au roi l'assassinat de son mari, tué à la bataille de Montlhéry de la main de ses propres hommes d'armes. — Elle concerte avec Louis de Harcourt, évêque de Bayeux, les moyens de faire passer Rouen au parti des princes, en profitant de ce que le roi leur avait confié à tous deux la garde de la ville et celle du château, posé sur son enceinte. — Ils communiquent leur plan au prince Charles et au comte de Dunois. — Applaudissement des confédérés, qui voulaient que le prince fût investi de la Normandie comme de l'apanage que lui avait destiné son père. — Avantages de cette combinaison qui, en mettant tout le littoral du royaume, depuis la Flandre jusqu'au Poitou, sous la domination de trois princes unis entre eux, leur permettait de se maintenir contre le roi, et au besoin de s'appuyer sur l'Angleterre. — Le duc de Bourbon est envoyé à Rouen avec ses troupes augmentées de plusieurs compagnies bretonnes. — Il arrive de nuit devant le château. — Le patriarche et madame de Brezé l'y introduisent par la porte qui donne sur la campagne. — Émotion dans la ville. — Les conjurés engagent les habitants à recevoir le duc de Bourbon comme représentant du prince. — Promesses de sécurité pour eux s'ils y consentent; menaces de pillage s'ils refusent. — Les notables s'assemblent à l'hôtel de ville. — Considérant le danger de la situation, et d'autre part les protestations du duc, qui s'engage sur sa tête à les défendre envers et contre tous, même contre le

roi, ils se décident à lui jurer la fidélité qu'il requiert au nom du prince. — Leur confiance dans les réformes promises. — Leur enchantement de ce qu'ils changeaient de maître, eu égard surtout à la bonne réputation du frère du roi.

Chap. viii. — Dieppe, Harfleur, Caudebec, Honfleur, Lisieux, Caen, font défection, à l'exemple de Rouen. — Les portes de toutes les villes, à peu d'exceptions près, s'ouvrent devant quelques compagnies qui leur apportent les promesses du duc de Bourbon. — Consternation du roi, qui fait trêve aussitôt avec ses ennemis, pour s'arranger avec eux avant de perdre le reste de son royaume. — Fréquents pourparlers où il travaille à les diviser par l'intérêt. — Par ses manœuvres, il réussit à soulever les Liégeois, persuadés qu'on ne verrait plus revenir le comte de Charolais ni son armée. — Ceux-ci se jettent sur le Brabant, le Limbourg et le comté de Namur, où ils incendient plus de deux cents villages, et la plupart des bâtiments isolés dans la campagne. — Tableau de l'état florissant de Liége : ses monuments, sa population, sa domination sur plusieurs autres villes ; sa constitution, qui faisait d'elle la cité la plus libre de l'Europe. — N'ayant pas d'autre seigneur que son évêque, elle ne payait pas d'impôts. — Le duc de Bourgogne, dans les États duquel elle était enclavée, lui fournissait gratuitement son protectorat, en vertu de traités déjà anciens, jurés avec toute la solennité imaginable. — Elle sacrifie tous ces avantages à quelques promesses sans consistance. — Le duc de Bourgogne, qui résidait alors à Bruxelles, envoie contre les Liégeois ce qui restait de noblesse à sa disposition. — Ils voient à leur tour leurs campagnes ravagées. — Ils s'avancent en bataille près du village de Montenaek, où ils sont mis en déroute par le comte de Nassau, laissant deux mille cinq cents morts sur le terrain. — Cette correction ne fait qu'augmenter leur rage, qui se répand en provocations injurieuses à l'adresse du duc et de son fils. — Ils vont jusqu'à attaquer dans son honneur la vertueuse duchesse de Bourgogne. — Dinant, la plus insolente ville du pays de Liége, parce qu'elle est la plus riche, se livre principalement à ces excès. — On y pend à une potence élevée sur la grande place, un mannequin du comte de Charolais, autour duquel on récite des prières ironiques, comme si le prince avait été supplicié au gibet de Montfaucon.

Chap. ix. — Messages comminatoires du vieux duc de Bourgogne au comte de Charolais, pour le presser de venir tirer vengeance des Liégeois. — Le comte est forcé par là d'accepter les conditions que le roi fait à lui et aux autres confédérés. — Louis XI, qui ne vise qu'à dissoudre la ligue, s'exécute de bonne grâce. — Il cède à son frère la Normandie pour apanage, et au comte de Charolais la propriété héréditaire d'Amiens, d'Abbeville et des autres villes de la Somme, naguère rachetées. — L'auteur s'en réfère aux pièces pour les termes exacts du traité. — Feinte obséquiosité du roi à l'égard du comte de Charolais, auquel il donne, par surcroît de faveur, quatre prévôtés qu'il ne demandait pas. — Restitution aux autres confédérés de ce qu'ils avaient perdu pendant la guerre. — Délivrance de lettres patentes chargées d'autant de grâces que le parchemin pouvait en contenir. — Serments prêtés pour être bientôt violés. — Oubli du bien public, au nom duquel s'était faite l'insurrection. — Trente-six personnes, nommées pour travailler à la réforme de l'État, ne peuvent apporter qu'impuissance en face de l'arbitraire consolidé plus que jamais. — Le plus sanglant reproche que Louis XI puisse faire à quelqu'un est d'avoir été de la ligue du bien public. — Après la séparation des princes, personne n'ose plus parler de réunir la commission des trente-six. — Nouvelle justification de ceux qui ont pris part à l'insurrection pour le bon motif. — Date du traité de Conflans. — Dès que le duc de Bourbon en reçoit la nouvelle, il quitte Rouen et le parti des princes, mécontent de la part qui lui avait été faite. — Le roi, avec qui il fait son accommodement, le gorge d'honneurs lui et ses frères. — Le comte de Charolais se hâte de partir pour le pays de Liége. — Son éloignement fatal au frère du roi.

Chap. x. — Le prince Charles, nanti des lettres qui l'investissaient de la Normandie, s'achemine à Rouen, accompagné du duc de Bretagne, du comte de Dunois, des seigneurs de Beuil et de Chaumont, et d'une foule innombrable de solliciteurs. — Les prélats et gentilshommes de la province, en attendant sa venue, discutent à l'hôtel de ville le cérémonial de son entrée et la question du dégrèvement des contribuables. — L'entrée du prince est retardée par l'artifice des Bretons qui veulent, leur duc tout le premier, qu'il leur distribue les offices du pays avant de se montrer à ses nouveaux sujets. — Avec dix fois plus de places qu'il

n'y en avait à donner, on n'aurait pas pu répondre au nombre des demandes adressées. — Les Normands, pour soustraire leur duc à ces obsessions, le pressent de fixer le jour de son entrée, et le supplient de ne disposer d'aucun emploi avant de s'être entendu avec eux. — Le prince, toujours empêché par les mêmes manœuvres, fait défaut à un premier terme qu'il avait assigné. — Il n'arrive à Sainte-Catherine du Mont qu'après avoir perdu un temps infini à Vernon et à Pont-de-l'Arche. — Les notables de la province vont lui rendre leurs devoirs à Sainte-Catherine. — Dans deux harangues qu'on lui adresse, le duc de Bretagne, présent à la réception, est remercié au nom de la Normandie, et assuré qu'on le verra avec plaisir recevoir sa bonne part des dignités et commandements du pays, pourvu que les Normands aient aussi la leur.

Chap. xi. — Dépit du duc de Bretagne livré aux mauvais conseils des ambitieux qui l'entourent. — Déception des Rouennais, lorsqu'après avoir pris jour de nouveau avec leur duc, pour la cérémonie de son entrée, ils s'attendaient à le voir venir en compagnie du duc de Bretagne. — Au lieu de cela, le bruit se répand dans la ville que le duc de Bretague a préparé l'enlèvement du duc de Normandie, qu'il se propose de livrer au roi. — Le duc de Normandie lui-même fait informer les magistrats de ce complot. — On envoie des convocations à domicile pour que chacun s'arme et se tienne prêt au signal qui sera donné, sans se livrer à aucune démonstration bruyante, sans se porter à aucun mauvais traitement contre les Bretons, dont un bon nombre logeaient déjà dans la ville. — Pour empêcher le duc de Normandie d'être emmené à Pont-de-l'Arche, comme le duc de Bretagne avait l'intention de le faire, Jean de Lorraine, comte de Harcourt, est envoyé au-devant du prince avec cent lances. — L'escorte arrive respectueusement à Sainte-Catherine, comme pour faire honneur aux deux ducs. — Scission du duc de Bretagne. — Tandis que le duc de Normandie entre dans sa capitale à la lueur des torches, lui tourne bride pour regagner Pont-de-l'Arche, d'où il envoie informer le roi de tout ce qui est arrivé. — Ses détestables conseillers, afin de colorer sa retraite, font courir le bruit d'un complot formé par les Rouennais pour l'assassiner, s'il était entré dans leur ville. — Invraisemblance d'un pareil projet eu égard à la circonspection bien connue des Normands, à l'utilité de l'alliance bretonne pour

leur duc, à la force des Bretons et à l'abandon qu'on leur avait déjà fait de Rouen.

Chap. xii. — Empressement de Louis XI à se réconcilier avec le duc de Bretagne. — Il confirme aux Bretons le commandement des places dont ils s'étaient saisis au nom du duc de Normandie, et prend à sa solde trois cents lances bretonnes pour garder la province. — Entrevue du prince Charles et du duc de Bretagne à Port-Saint-Ouen, procurée par le comte de Dunois, le lendemain de l'entrée à Rouen. — Inutilité des efforts tentés pour attirer le duc de Bretagne dans cette ville. — Le roi entre en Normandie avec tout ce qu'il peut réunir de troupes. — Il voit revenir à lui presque tous ceux de ses hommes d'armes qui avaient pris parti pour le duc de Normandie.

Chap. xiii. — Étant à Chartres, il feint de vouloir se réconcilier avec son frère. — Le duc de Bourbon, chargé de la négociation, écrit à Rouen pour notifier l'intention du roi, et se proposer comme médiateur entre le duc de Bretagne et le duc de Normandie. — Le prince Charles indique une conférence à Louviers, où il se rend, après avoir donné l'ordre de recevoir le duc de Bourbon à Évreux avec les honneurs dus à son caractère d'ambassadeur. — Il attend deux jours à Louviers. — Il apprend que le duc de Bourbon, introduit en procession dans Évreux, a occupé la ville au nom du roi, et y a créé de nouveaux fonctionnaires. — Vernon est pris par une trahison toute pareille. — Des conseillers du duc de Normandie l'informent que quatre ou cinq cents lances, envoyées secrètement à Conches et à Pacy, doivent venir l'assiéger la nuit suivante. — On le presse de se réfugier à Pont-de-l'Arche. — Les seigneurs de Beuil et de Chaumont, soupçonnés d'être de connivence avec le roi, font tous leurs efforts pour le retenir. — Le prince part le soir même pour Pont-de-l'Arche, et se rend de là à Rouen. — Il fait de nouvelles et inutiles démarches pour renouer avec le duc de Bretagne, qui s'était retiré au delà de Caen. — Le roi, voyant que son frère lui a échappé, traverse Argentan, Falaise, Caen, et fait rentrer tout le pays sous son autorité. — La basse Normandie, occupée par les Bretons, n'oppose aucune résistance. — Louis XI n'est arrêté par aucun scrupule, prétendant que les engagements qu'il a pris envers les confédéres lui ont été imposés par force

Chap. xiv. — Le duc de Normandie, dans son abandon, envoie en ambassade auprès des princes de Bourgogne l'evêque de Lisieux, Brunet de Longchamp et Cardin des Essarts. — Ceux-ci, à cause du départ du comte de Charolais pour le pays de Liége, ne pouvant obtenir le secours qu'ils étaient allés demander, font faire par la cour de Bourgogne une démarche auprès de Louis XI. — On lui demande, ou l'accomplissement de ses promesses à l'égard de son frère, ou le jugement de la cour des pairs sur la question d'apanage. — Le roi, sourd aux requêtes des Bourguignons, poursuit l'œuvre que le duc de Milan lui a tracée. — Il achève la réduction de la basse Normandie, traite avec le duc de Bretagne et s'achemine du côté de Rouen. — Noyades exécutées par son ordre, au mépris d'une amnistie générale qu'il avait promulguée à la requête du duc de Bretagne, en exceptant seulement six personnes. — Rassuré à la fois du côté du duc de Bretagne, qu'il avait festoyé plusieurs jours à Caen, et du côté du comte de Charolais, qui avait assez à faire avec les Liégeois, il assiége Pont-de-l'Arche, pour préparer par là le blocus de Rouen. — Le duc de Normandie ordonne à la garnison de Pont-de-l'Arche de capituler, et engage les Rouennais à négocier leur accommodement avec le roi. — Tableau de la consternation qui se répand dans la ville. — Malédictions proférées contre Louis XI jusque dans les églises. — Le duc, forcé de déserter Rouen, se dirige vers Honfleur avec quelques gentilhommes normands et ce qui lui restait de gens d'armes. — Il s'embarque pour la Flandre, mais le mauvais temps le force de remettre pied à terre. — Il se réconcilie avec le duc de Bretagne, qui est venu de Caen le trouver à Honfleur. — Sa longue retraite en Bretagne.

Chap. xv. — Triste situation de la Normandie, exposée aux pilleries de l'armée royale et à celles des Bretons qui retournent dans leur pays. — Ceux-ci, non contents des réquisitions de vivres et de fourrage, prennent les attelages et les charrettes des paysans pour charger dessus les meubles, la batterie de fer et de cuivre, les matelas, le linge, les habits, qu'ils emportent, en chassant devant eux bœufs, porcs et moutons. — Une haine violente, allumée par ces excès, met aux prises, sur toute l'étendue de la frontière, les deux populations normande et bretonne, qui avaient vécu jusque-là dans de bons rapports de voisinage. — Le roi se venge de la préférence que les Normands avaient montrée pour

son frère en les accablant d'impôts. — Indépendamment d'une augmentation nouvelle, il fait reporter sur les rôles tout ce qui avait été levé depuis la défection de la province. — Malgré l'amnistie et les traités particuliers passés avec les villes, quantité de personnes sont bannies ou suppliciées.

Chap. xvi. — Le comte de Charolais, après avoir réuni son armée à Saint-Tron, ville du domaine de l'évêque de Liége, se met en marche sur Liége à la fin du mois de janvier 1466. — Les Liégeois, sortis en grand nombre, mais mal armés, perdent courage dès les premières escarmouches et demandent la paix, que le comte leur accorde du consentement de son père, mais sans comprendre dedans les Dinantais. — Comme réparation des dégâts commis en Brabant et dans le comté de Namur, les Liégeois subissent une amende de cinq cent mille florins du Rhin. — Deux cents d'entre eux sont en outre forcés d'aller à Bruxelles demander pardon à genoux au duc de Bourgogne, et jurer la paix dont ils emportaient l'acte avec eux. — Les premières échéances du payement sont fidèlement observées. — Aux approches de l'été, une autre expédition est préparée contre les Dinantais, à cause de l'insolence dans laquelle ils persévèrent et de leurs agressions contre les sujets bourguignons. — Le duc, malgré son âge et ses infirmités, veut prendre lui-même le commandement de son armée, pour châtier, avant sa mort, les outrages faits à son fils, à sa femme et à lui-même. — Semblants d'amitié que Louis XI montre au comte de Charolais depuis le traité conclu devant Paris. — Il l'appelle son fils dans les lettres qu'il lui écrit, voulant lui faire épouser sa fille, parce qu'il était veuf depuis peu de la fille du duc de Bourbon. — Déraison de ce projet, à cause de l'âge de la princesse. — Le roi, pour y amener le comte, fait briller à ses yeux l'offre de la Champagne. — Le comte envoie de ses conseillers à Paris pour vérifier si jamais les rois de France ont constitué à leurs filles des dots si considérables. — On trouve des précédents qui légitiment les propositions de Louis XI. — Des plénipotentiaires sont envoyés pour contracter le mariage dans le moment où se préparait l'expédition de Dinant.

Chap. xvii. — Les envoyés du comte, reçus à Montargis par le roi, s'aperçoivent qu'il n'y a rien de sérieux de sa part dans la négociation. — Ils s'entendent tenir de tous autres propos que ceux

dont on avait jusque-là caressé leur maître, et n'emportent avec eux que récriminations et menaces. — L'opinion du moment est que le roi va prendre le parti des Dinantais. Les Liégeois, soulevés de nouveau par ses manœuvres, le disent à qui veut les entendre. — Des machines de guerre sont fabriquées à Montargis et dans d'autres lieux. — Le roi fait faire des chaînes de fer assez longues pour enclore un camp de deux milles italiens de pourtour. — On forge des serpentines, on fond des boulets en quantité innombrable. — Les envoyés bourguignons vont porter ces nouvelles au camp devant Dinant, où étaient déjà le duc et son fils. — La ville est démantelée en huit jours par le feu des bombardes. — Les habitants se rendent à discrétion au moment où commence l'assaut, et par là se soustraient au massacre. — Richesse de Dinant. — Tout y est mis au pillage. — Les hommes sont faits prisonniers; les femmes sont mises en dépôt dans des maisons gardées. — Les habitants les plus compromis passent pour s'être évadés avant l'irruption de la ville, à la faveur du signe de ralliement des Bourguignons qu'ils avaient mis sur leurs habits. — On noie plusieurs des prisonniers signalés pour les insolents propos qu'ils avaient tenus. — Après quelques jours employés au déménagement de la ville et à la destruction des maisons qui touchaient les églises, Dinant est livré aux flammes. — Les églises périssent comme le reste, malgré le soin qu'on avait eu de les isoler. — On achève de détruire les murailles; on comble les fossés; défense est faite de jamais rebâtir sur cet emplacement maudit. — On laisse les femmes s'en aller où elles veulent avec les habits qu'elles ont sur le corps.—Immobilité de Louis XI pendant le désastre de ses alliés.

Chap. xviii. — Après la destruction de Dinant, le comte de Charolais met en lieu de sûreté son père qui avait suivi les opérations du siége, porté dans une litière, et lui-même il se dirige contre les Liégeois, sortis de leur ville dans l'espoir d'arriver a temps au secours des assiégés. — Le cœur leur manque encore une fois au moment de combattre. — Ils demandent grâce et l'obtiennent de la clémence du comte de Charolais, par l'intercession du comte de Saint-Pol et malgré l'avis contraire du vieux duc. — Pour garantir le payement de la somme stipulée par le traité précédent, ils sont condamnés à fournir cinquante otages qui seront renouvelés à chaque échéance. — L'armée bourguignonne revient triomphante en Brabant. — Retour ironique de l'auteur sur les

immenses préparatifs faits par Louis XI. — Si des Français se fussent avancés en Picardie pendant l'absence des princes bourguignons, tout se serait soumis à eux jusqu'aux frontières de la Flandre; et si cette diversion avait fait lever le siége de Dinant, le Brabant, le Namurois et le Hainaut auraient été livrés à la destruction par les Liégeois. — Peu après le retour de Dinant, le duc de Bourgogne, sentant sa fin approcher, se fait conduire par eau de Bruxelles à Malines, à Gand, puis à Lille où il meurt, emportant au tombeau une grande renommée et l'amour de ses sujets.

Chap. xix. — Tentatives de Louis XI pour s'appuyer de l'alliance du roi d'Angleterre contre les ducs de Bourgogne et de Bretagne. — Espérant y parvenir par le moyen du comte de Warwick, il met tout en œuvre pour avoir une entrevue avec ce maître intrigant, qu'il réussit enfin à faire venir à Rouen. — Honneurs extraordinaires rendus au comte de Warwick. — On lui présente les clefs d'Harfleur et des autres villes par où il passe. — Le roi déclare prendre à son compte tous les achats d'étoffes qui seront faits à Rouen par les gens de sa suite, au nombre de plus de deux cents. — Ils profitent de la permission pour remplacer le drap grossier de leurs habits par du damas ou par le fin drap des fabriques rouennaises. — Après plusieurs entretiens secrets avec Louis XI, Warwick s'engage à lui procurer l'appui du roi Édouard, ou sinon à mettre l'Angleterre en révolution. — Une ambassade solennelle, dans laquelle figurent l'archevêque de Narbonne et le bâtard de Bourbon, part en même temps que Warwick pour aller chercher l'effet de ses promesses. — Ces envoyés trouvent qu'une ambassade du duc de Bourgogne les a devancés à la cour d'Angleterre. — Leur mission échoue, malgré les propositions séduisantes qu'ils apportent et malgré tout ce que sait faire le comte de Warwick. — Probabilité d'un meilleur succès, si Édouard IV n'avait pas été édifié sur le compte de Louis XI. — Ce qu'on disait de la part offerte à l'Angleterre.

Chap. xx. — Le roi d'Angleterre, trouvant plus de sûreté dans l'alliance du duc de Bourgogne, lui accorde la main de sa sœur, princesse chaste autant que belle, et contracte avec lui des engagements encore observés lorsque l'auteur écrivait cette partie de son histoire. — Préférence du duc Charles pour la maison de Lancastre, même à l'époque où son père favorisait ouvertement

Édouard d'York. Il a fallu l'alternative où l'avait mis Louis XI, pour l'amener à son tour au même parti. — Warwick, dans son ressentiment contre Édouard IV, commence à travailler l'opinion publique contre lui. — La princesse d'Angleterre est conduite à Bruges. — Éclat sans pareil des fêtes qui signalèrent sa réception et son mariage.

Chap. xxi. — Les garnisons bretonnes qui gardaient pour le compte du roi Caen, Bayeux et autres places de la contrée, se déclarent pour le duc de Normandie, toujours relégué en Bretagne. — Louis XI réunit contre le duc de Bretagne une armée considérable que l'hiver le force d'éparpiller dans le Maine, tandis qu'il séjourne lui-même au Mans. — Ravage du pays à vingt lieues à la ronde, à cause de la rareté des subsistances. — L'expédition finit par se dissoudre. — Quelques corps commandés par le bâtard de Bourbon suffisent pour chasser des places qu'ils occupaient les Bretons, devenus odieux aux Normands à cause de leurs pilleries. — Le roi, persistant dans ses desseins contre la Bretagne, concentre de nouveau des troupes autour de ce pays pour le faire envahir par ses capitaines. — Son intention était de rompre l'alliance du duc de Bretagne avec le duc de Bourgogne, et de s'aider des forces du premier pour abattre l'autre. — Il se rend à Compiègne avec une partie de ses troupes, en apparence pour traiter avec le duc de Bourgogne. — Celui-ci, qui avait châtié depuis peu une nouvelle insurrection des Liégeois par le démantèlement de leur ville et par le désarmement de la population, s'avance en force pour tenir tête au roi. — Étant à Péronne, il est assailli de propositions que Louis XI lui envoie faire, tantôt par le cardinal Balue, tantôt par le comte de Saint-Pol, et par d'autres encore. — Plusieurs mois de l'an 1468 se passent inutilement en ouvertures de ce genre. — Le roi finit par demander sûreté au duc de Bourgogne pour aller traiter avec lui à Péronne. — Il le trompe en lui faisant accroire qu'il avait déjà fait son accommodement avec le duc de Bretagne et avec son frère. — Cela décide le duc de Bourgogne à lui accorder, quoique à contre-cœur, le sauf-conduit qu'il demande. — Louis XI entre à Péronne en compagnie du cardinal Balue et du comte de Saint-Pol, avec une suite très-peu nombreuse. — Plusieurs conversations amicales, qu'il a avec le duc, aboutissent à une paix qu'on entoure de garanties de toute sorte et des serments les plus solennels. — Les clauses pé-

nales, introduites comme sanction dans ce traité, sont regardées par beaucoup de personnes comme dérogatoires à la majesté royale.— Date de ce traité.

Chap. xxii. — Pendant que les deux princes, en réjouissance de la paix, font bonne chère à Péronne, les Liégeois s'agitent de nouveau. — Démence incurable de ce peuple. — Ni leurs propriétés, ni leur fortune mobilière n'avaient souffert d'atteinte.—On les avait désarmés pour leur bien, afin qu'ils fussent dans l'impossibilité de nuire à leurs voisins. — Ils n'auraient eu, pour être parfaitement heureux, qu'à se soumettre au protectorat tout bénévole du duc de Bourgogne. — Origine de leurs démêlés avec ce prince. — Parenté du duc Charles et de Louis de Bourbon, leur évêque. — Puissance temporelle des évêques de Liége. — Entreprises des Liégeois contre le gouvernement de Louis de Bourbon. — L'auteur reconnaît l'indignité de plusieurs des agents de ce gouvernement. — L'évêque, voyant son autorité contestée à Liége et par tout le pays, sollicite l'intervention du saint-siége en sa faveur. — Un légat vient à Trèves et cite à comparaître par-devant lui le peuple rebelle. — Les Liégeois acceptent la juridiction du saint-siége.—Ils font plaider par leurs procureurs un mémoire en vingt-quatre articles contre leur évêque. — Condamnés, ils appellent du légat à la cour de Rome. — La cause, soumise de nouveau à toutes les formalités de la procédure, aboutit à la confirmation pure et simple du premier jugement. — La sentence est prononcée de la bouche même du pape Paul II. — Les Liégeois refusent de s'y soumettre, en dépit de toutes les sommations et menaces. — Ils sont abandonnés au bras séculier. — L'auteur s'excuse de ne pas s'arrêter au détail de leurs démêlés avec le saint-siége.—Il se borne à indiquer qu'ils se donnèrent un évêque de leur fantaisie en la personne de Marc, fils du margrave de Bade, lequel, dégoûté bientôt de leurs façons d'agir, les laisse là pour retourner chez lui.

Chap. xxiii. — Retour aux événements de 1468. — Les Liégeois regardent le duc de Bourgogne comme perdu, du moment que Louis XI s'est porté en Picardie avec des troupes si nombreuses. — Ils rappellent ceux des leurs qui avaient été bannis lors du démantèlement de leur ville. — La plus saine partie du peuple, étrangère à cette mesure, en accepte néanmoins les conséquences. — On déblaye les fossés, on relève les murailles, on se

procure des armes. — On enlève les cloches des églises pour fondre de l'artillerie. — Les Liégeois surprennent de nuit la ville de Tongres où leur évêque se livrait au plaisir sous la garde des Bourguignons. — La garnison se disperse; l'évêque et un capitaine bourguignon sont emmenés captifs à Liége. — Malgré l'exaspération de la multitude, il ne leur est fait aucun mal. — Un seul des officiers de l'évêque perd la vie. — Le prélat est même rendu à la liberté, moyennant qu'il s'engage par serment à réconcilier le peuple avec le duc de Bourgogne. — Fureur de celui-ci lorsqu'il apprend ce qui s'est passé. — Il venait de signer son traité avec le roi et avait juré, lors de son dernier accord avec Liége, de brûler cette ville comme il avait brûlé Dinant, si elle se soulevait encore une fois. — Il dirige aussitôt de ce côté les troupes qu'il avait concentrées à Péronne. — Louis XI veut à toute force faire partie de l'expédition. — Le duc de Bourgogne accepte à regret son concours. — Trois cents lances françaises accompagnent le roi. — La ville est assiégée seulement par le côté de deçà la Meuse. — Les deux princes se logent dans les faubourgs, à peu de distance l'un de l'autre. — Entreprise hardie des assiégés. — Ils se concertent entre eux pour envahir de nuit, au nombre de quatre mille environ, le quartier général ennemi. — Quatre cents seulement s'acheminent au rendez-vous et traversent les avant-postes à la faveur du mot d'ordre qu'ils étaient parvenus à surprendre. — Ils arrivent jusqu'aux logements du roi et du duc dont ils tuent les sentinelles. — Les gardes du corps accourent au bruit qui se fait, massacrent jusqu'au dernier ces hommes intrépides et délivrent les deux princes d'un péril imminent. — Ils auraient infailliblement péri, et une partie de l'armée avec eux, si tous ceux qui s'étaient voués à ce coup de main avaient tenu parole. — Le duc exaspéré fait pousser le siége avec plus de vigueur. — Les Liégeois se refusent à croire que le roi de France soit parmi les assiégeants. — Ils s'obstinent à l'acclamer et à porter son signe de ralliement. — Injonction du duc de Bourgogne pour que tout le monde dans son camp porte, sous peine de mort, la croix de Saint-André. — Les soldats français et le roi lui-même s'y soumettent avec affectation. — Aux défenseurs de la ville qui se disaient armés pour la cause de la France, Louis XI répond de sa bouche qu'ils en ont menti, et quand ils crient : « vive le roi! » il crie de son côté : « vive Bourgogne! » — Infamie de cette démonstration; notoriété qu'elle a eue par toute la France.

CHAP. XXIV. — L'assaut est donné sur plusieurs points à la fois. — Insuffisance des fortifications qui avaient été rétablies à la hâte. — Les citoyens renoncent à se défendre. — Chargés de leur argent et de leurs joyaux, la plupart se sauvent en foule par le pont de la Meuse et vont se cacher dans les bois avec leurs femmes et leurs enfants. — Ceux que les vainqueurs rencontrent les armes à la main sont tués sur la place. — D'autres trouvent un refuge dans les établissements religieux ou dans les trous des rochers. — Noyades, meurtres de femmes qui avaient pris les armes ou qui proféraient des injures contre les Bourguignons. — La ville est livrée au pillage. — Ordre de respecter les églises et monastères, en dépit duquel on vole la plupart des vases sacrés et des reliquaires. — Inefficacité des menaces portées depuis par le duc de Bourgogne et par le saint-siége pour la restitution de ces objets. — Le roi retourne en France avec ses hommes qui emportent leur part de butin. — Imprécations des Liégeois contre lui du moment qu'ils avaient été assurés de sa coopération à leur ruine. — Des lettres où il assurait la ville de sa protection sont, dit-on, remises entre les mains du duc de Bourgogne. — Propos sanglants tenus à cette occasion par les sujets français. — Le duc fait isoler avec plus de soin qu'à Dinant les églises et les monastères de Liége, qui, réunis dans une même enceinte, formeraient à eux seuls une vaste cité. — Le reste de la ville est livré aux flammes. — Apologie de cette exécution. — L'auteur démontre la clémence des ducs Philippe et Charles par un résumé des griefs qu'il a précédemment articulés contre les Liégeois.

CHAP. XXV. — Le duc de Bourgogne retourne dans ses États après avoir confié la garde du pays de Liége au sire d'Humbercourt. — Louis XI passe auprès de Paris sans oser y entrer, soit par honte du rôle qu'il avait joué à Liége, soit par appréhension des remontrances qui lui auraient été faites au sujet des honteuses capitulations de Péronne. — Édit qui défend de parler de ces choses-là. — L'indignation publique ne laisse pas de se faire jour dans les conversations. — Le roi se tient tranquille pendant quelques mois, que le duc de Bourgogne emploie à obtenir l'enregistrement du traité par les cours souveraines. — Premières marques de repentir données par Louis XI. — Il rejette sur le cardinal Balue la responsabilité de tout ce qui a été fait. — Des dénonciateurs d'office portent contre ce personnage des accusations qui

servent à le faire incarcérer. — On lui donne pour compagnon de captivité l'évêque de Verdun, attaché depuis peu au service du roi. — Comment ce prélat s'était mis avec le prince Charles, lorsque celui-ci prit possession de la Normandie. — Son ambition et ses mauvaises mœurs. — Séduit par les offres de Louis XI, il avait trahi son maître. — Son incarcération durait depuis quatre ans et demi lorsque l'auteur écrivit ce chapitre. — Tentatives du roi pour corrompre Thomas de l'Oraille, bailli de Caen. — Éloge de ce personnage qui reste fidèle au duc de Normandie. — Il ne tarde pas à mourir empoisonné, à ce qu'on présume, avec deux ou trois personnes de sa maison. — Origine honteuse de la faveur dont avait joui Balue. — Dans la crainte que son incarcération ne soit mal prise à la cour de Bourgogne, le roi envoie expliquer au duc par une ambassade que le cardinal a été pris pour crime de lèse-majesté. — Le duc ne peut pas parvenir à savoir quel est ce crime, et personne, au jugement de l'auteur, ne le sait encore. — La juste aversion qu'on avait pour le favori déchu fait circuler sur son compte mille imputations absurdes. — Les personnes graves ne peuvent pas attribuer son châtiment à autre chose qu'à la peine qu'il s'était donnée pour procurer le traité de Péronne. — Les efforts de Louis XI pour pallier ce motif ne donnent pas le change au duc de Bourgogne, qui s'attend dès lors à voir rompre la paix, et qui se met en état de défense pour n'être pas pris au dépourvu.

Chap. xxvi. — Le roi, inquiet de la popularité de son frère, fait son possible pour le ramener à lui. — Le prince, jusque-là de concert avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne, exigeait que la Normandie lui fût rendue, ou qu'on lui donnât en échange la Champagne. — Il se tient à cette alternative tant que Thomas de l'Oraille est auprès de lui pour le conseiller. — La mort de ce fidèle serviteur le livre à d'autres familiers moins honnêtes, par le moyen desquels Louis XI l'induit à se contenter d'une portion de la Guienne avec le titre de duc de Guienne. — La paix est conclue au mois de septembre 1469, et jurée de part et d'autre sur les reliques des saints. — Les partisans du ci-devant duc de Normandie y sont compris comme devant être amnistiés et rétablis dans leurs biens : clause qui ne fut exécutée qu'incomplètement, au grand déplaisir du prince. — Entrevue des deux frères et démonstrations d'amitié qu'ils se font sur un pont jeté au

travers d'une rivière du Poitou. — Bruit général d'une guerre prochaine avec la Bourgogne et la Bretagne. — Propos divers qui attribuent à Louis XI l'intention de mettre son frère à la tête de ses armées ou de lui donner la lieutenance générale du royaume. — Le plus probable est qu'il aspirait alors à réduire les deux ducs, ses ennemis; mais leur alliance avec l'Angleterre l'empêcha de l'essayer pour le moment. — Il temporise jusqu'après l'hiver de 1469 à 1470.

LIVRE III.

Chapitre 1er. — Soulèvement du comte de Warwick contre Édouard IV, à cause de l'alliance que celui-ci avait formée avec le duc de Bourgogne. — Warwick, gagné de vitesse, est forcé de quitter l'Angleterre avec une trentaine de navires à lui. — Il aborde en Normandie avec sa femme, ses deux filles et son gendre le duc de Clarence, frère du roi Édouard. — Louis XI le fait recevoir avec toutes sortes d'égards, quoiqu'il arrive nanti des dépouilles de trente ou quarante vaisseaux bourguignons, capturés par les siens pendant le trajet. — Par là se trouve violé le traité de Péronne. — Sur les plaintes portées par ceux de ses sujets qui avaient été victimes de cette violence, sur la déclaration qui lui est faite que les prises de Warwick ont été vendues dans les ports de la Normandie, le duc de Bourgogne fait saisir et mettre sous le séquestre toutes les denrées apportées par les sujets français aux foires d'Anvers. — Louis XI, par représailles, ordonne la saisie des marchandises bourguignonnes à la foire du Lendit. — Opinion de quelques-uns qui veulent que la saisie du Lendit ait précédé celle d'Anvers. — Quoi qu'il en soit, l'agression est venue de celui qui a souffert, au mépris du traité de Péronne, que la dépouille des sujets bourguignons fût vendue sur son territoire. — Ambassades réciproques et correspondance au sujet de ces actes d'hostilité. — Le duc de Bourgogne s'offre à lever le séquestre, pourvu que le roi en fasse autant de son côté. — Malgré des apparences de pacification, les choses ne font que s'envenimer davantage. — Warwick use de toutes les ressources de son esprit pour amener la fusion de son parti avec celui du roi Henri de Lancastre. — Il comptait de nombreux adhérents en Angleterre, surtout dans le bas peuple qui commençait à

se lasser du gouvernement d'Édouard IV et à désirer la restauration de Henri VI. — Il s'adresse à Louis XI pour se réconcilier par son entremise avec Marguerite d'Anjou, faisant promettre à cette princesse qu'il rétablira son mari sur le trône, et s'engageant envers le roi de France à l'aider de toutes les forces de l'Angleterre contre le duc de Bourgogne.

Chap. II. — Louis XI fait venir Marguerite et son fils du duché de Bar, où ils se tenaient cachés depuis plusieurs années. — Bon gré mal gré ils viennent à la cour. — Répugnance de la reine à se réconcilier avec le comte de Warwick, qui avait si cruellement attenté à son honneur par ses calomnies. — L'intervention de Louis XI l'amène néanmoins à mettre le passé en oubli et à consentir au mariage du prince Édouard, son fils, avec la plus jeune fille du comte de Warwick. — Warwick, de son côté, se fait fort de tirer bientôt le roi Henri de sa prison. — Nouvelles voies de fait contre des navigateurs hollandais qui étaient venus charger du blé à Rouen. Les gens du comte de Warwick leur enlèvent leur chargement à l'embouchure de la Seine. — Le duc de Bourgogne écrit une lettre de plainte aux gens du roi à Rouen, qui répondent que les personnes lésées n'ont qu'à revenir et qu'il leur sera fait réparation. — A leur retour elles sont battues, emprisonnées, dépouillées de ce qu'elles avaient sur elles, et en dernier lieu renvoyées, sans autre justice. — Le duc de Bourgogne songe à capturer ou à détruire la flotte de Warwick. — Il arme à cet effet une cinquantaine de navires de choix, qu'il met sous le commandement d'un habile marin zélandais, le seigneur de La Vere. — A la nouvelle de cet armement, Warwick fait rentrer ses vaisseaux dans les ports et havres les plus sûrs. — Louis XI, de son côté, répand sur les côtes environnantes des masses d'hommes d'armes et de francs-archers. — Ces troupes ravagent la contrée. — La flotte bourguignonne croise longtemps sur les côtes de Bretagne et de France, sans pouvoir atteindre celle de Warwick. — Les tempêtes la forcent de rentrer sans avoir rien fait.

Chap. III. — Préparation de l'expédition que Warwick devait conduire en Angleterre pour renverser Édouard IV. — Service de bâtiments légers établi sur la Manche pour tenir le comte au courant des progrès que l'opinion faisait en sa faveur. — Avant de mettre à la voile, il dicte un traité d'alliance entre Louis XI et

Édouard de Lancastre, prince de Galles. — Analyse de ce traité d'après une copie que l'auteur a eue entre les mains. — Le prince de Galles s'engageait à faire au duc de Bourgogne une guerre à outrance, jusqu'à réduction totale de sa puissance, et sans jamais prendre d'accord avec lui, sinon du consentement du roi de France. Louis XI s'engageait de son côté dans les mêmes termes, tous deux se garantissant d'ailleurs assistance mutuelle pour l'achèvement de la conquête projetée. — Promesse du prince de Galles de faire souscrire le roi Henri, son père, aux mêmes engagements. — Les sentiments de famille, allégués par Louis XI comme la raison qui lui mettait les armes à la main contre le duc de Bourgogne, allié du persécuteur de la maison de Lancastre. — Les pièces qui constataient tout cela, trouvées dans les archives du prince de Galles, après sa mort. — L'auteur oppose les termes de ce traité à ceux du traité de Péronne, notamment à la clause qui renvoyait au jugement des pairs de France ou du saint-siége toute contestation à venir entre les deux parties. — Il fait ressortir ce qu'il y avait de dérisoire dans l'affection affichée par Louis XI à l'égard de la maison de Lancastre, lui qui étant dauphin s'était fait l'allié d'Édouard d'York, et avait fait porter son étendard à la bataille de Towton par le seigneur de La Barde; lui qui, devenu roi, avait secondé ses parents de Lancastre, on sait de quelle façon. — Nullité du motif d'hostilité contre le duc de Bourgogne, fondé sur son alliance avec Édouard IV, puisque cette alliance avait été autorisée par le traité de Péronne; que d'ailleurs le duc ne l'avait conclue que parce que Louis XI la recherchait pour s'en aider contre lui.

Chap. iv. — Attentat médité par Louis XI contre les jours du duc de Bourgogne. — Le seigneur de Chassa et un autre individu qui avaient passé de la cour de Bourgogne au service du roi, profitent de leurs relations avec Baudoin, l'un des bâtards du feu duc Philippe, pour l'induire à assassiner le duc Charles, son frère, lui promettant pour cela, de la part de Louis XI, beaucoup d'argent et de seigneuries. — Le bâtard, pour plus de sûreté, veut avoir une lettre signée de la main du roi, laquelle lui est aussitôt expédiée. — L'un de ses complices lui destine en même temps une autre lettre en termes allégoriques pour le presser d'accomplir son entreprise, comme s'il s'agissait d'une partie de chasse. — Le porteur de ces lettres, arrivé devant

Hesdin, où se tenait alors la cour de Bourgogne, n'ose pas entrer dans la ville. — Il charge un paysan de remettre la missive dont il etait chargé pour le bâtard de Bourgogne, et s'éloigne sous le prétexte d'une affaire très-pressée qui l'appelle à Saint-Omer. — Le paysan, au lieu de porter la lettre au bâtard Baudoin, la porte au bâtard Antoine. — Celui-ci, ne comprenant rien au contenu, se doute qu'on l'a confondu avec son frère, d'après la suscription, qui portait simplement : « A Mgr le bâtard de Bourgogne. » — Il montre la lettre au bâtard Baudoin, pour savoir si elle s'adresse effectivement à lui. — Baudoin se trouble et nie qu'elle lui soit destinée. — Le bâtard Antoine la porte au duc, en lui racontant comment elle est parvenue entre ses mains. — Le duc fait chercher le paysan, qu'on retrouve, qu'on interroge, et qui explique ce qui s'est passé entre lui et l'homme chargé d'apporter les lettres. — On le fait partir avec des cavaliers qui vont faire une battue à Saint-Omer. — Fuite du bâtard Baudoin. — Dès qu'il a vu son frère Antoine s'éloigner de lui, il saute sur un cheval sans selle, et, en compagnie d'un seul page, galope tout d'une traite jusqu'à ce qu'il ait gagné la Somme. — Soupçons du duc de Bourgogne en apprenant cette retraite précipitée. — Accueil empressé que Louis XI fait au bâtard.

Chap. v. — Baudoin ne peut pas se faire mettre en possession de la vicomté d'Orbec, qui lui avait été donnée. — L'auteur déclare ignorer s'il a reçu plus tard quelque compensation. — Il fait ressortir son ingratitude envers le duc, qui l'avait comblé de bienfaits, quoique leur fraternité ne fût pas très-certaine. — Maladresse de Louis XI d'avoir reçu et gratifié, comme il l'a fait, un si grand criminel. — Il y aurait eu plus d'habileté de sa part à envoyer vivre le bâtard sous la domination de quelqu'un des princes, ses alliés; mais l'habitude du crime lui avait fait perdre tout souci de sa réputation. — Les perquisitions faites à Saint-Omer amènent la découverte de l'émissaire français, qui est conduit à Hesdin. — Il confesse avoir été envoyé par le roi au bâtard Baudoin. — Menacé de la question, il ajoute qu'on trouvera la lettre écrite et signée de la main du roi dans la poulaine d'un de ses houseaux. — Cette pièce, complétée par les instructions orales qu'il avait reçues, donne la clef de tout le complot. — Après une information minutieuse, le duc, suffisamment instruit, apprend à ses sujets, par une circulaire, le péril auquel il a échappé, et

ordonne des prières en reconnaissance de la grâce que Dieu lui a faite. — Ferveur avec laquelle les populations remplissent ce devoir. — Coïncidence du complot avec le séjour du comte de Warwick auprès de Louis XI.

Chap. vi. — Warwick met à la voile en octobre 1470, sous la conduite des vaisseaux de Louis XI. — Il aborde à la côte occidentale de l'Angleterre. — Enthousiasme avec lequel est accueilli son manifeste en faveur de Henri VI. — Il sévit contre plusieurs des fonctionnaires qu'il avait fait instituer par Édouard IV, et pénètre jusqu'à Londres. — Henri VI est tiré de la Tour et remis sur le trône. — Défection générale autour d'Édouard IV. — Celui-ci néanmoins veut tenter le sort d'une bataille; mais il y renonce d'après l'avis qui lui est donné que ceux à qui il se fie le plus doivent le trahir. — Sa fuite en Hollande. — Il aborde près de la Haye avec une suite de quatre cents hommes. — Le duc de Bourgogne, son beau-frère, le fait séjourner là pendant trois ou quatre mois. — Allégresse de Louis XI à la nouvelle de ces événements. — Il se hâte de conclure avec le prince de Galles et la reine Marguerite, qui étaient restés auprès de lui, le traité dont la teneur avait été arrêtée avant le départ de Warwick.

Chap. vii. — Sourdes menées de Louis XI pour soustraire à l'obéissance du duc de Bourgogne les villes que celui-ci possédait sur la Somme. — Sans combat ni déclaration de guerre, il espère reconquérir ce qu'il a perdu de ce côté. — Le comte de Saint-Pol se fait l'exécuteur de ses desseins en occupant militairement Saint-Quentin, dont les habitants s'étaient entendus pour rentrer sous la domination du roi. — L'excès de confiance que le duc de Bourgogne avait dans le traité de Péronne l'empêche de prévenir ce coup de main, qui n'aurait pas eu lieu si sa frontière eût été en état de défense. — Même après la prise de Saint-Quentin, il diffère encore de se mettre en campagne, dans la crainte de passer pour violateur de son serment. — Le roi et le connétable redoublent d'activité. — Le menu peuple d'Amiens se soulève également contre le duc de Bourgogne, malgré la résistance de la haute bourgeoisie. — Regrets de l'auteur que les Amiénois n'aient pas persévéré dans la réponse qu'ils avaient faite aux premières sommations apportées par les commissaires du roi, savoir : que leur ville reconnaissait la seigneurie du duc de Bourgogne d'après la volonté formelle du

roi; qu'elle avait prêté serment au duc; qu'elle s'empresserait de se soumettre au roi, si le roi lui en faisait donner l'ordre par le duc. — La multitude se laisse entraîner par les sollicitations qui lui sont faites de la part de Louis XI. — Elle ouvre les portes de la ville à une seconde sommation.

Chap. viii. — Le duc de Bourgogne, instruit que la défection menace de s'étendre à toutes les villes de la Somme, se décide à agir et part pour Abbeville. — Difficulté que lui font les habitants pour recevoir une garnison. — Il use de ménagements à cause des dispositions hostiles du menu peuple, parvient à faire entrer ses troupes, et les établit dans une forteresse que l'on construit sous ses yeux, pendant qu'il sejourne là en attendant la belle saison. — Forces considérables qu'il mande de toutes parts. — Il ordonne de fortifier ses frontières contre les Anglais du côté de Calais, et contre les Français du côté de la Bourgogne. — Quoique ignorant encore le traité de Louis XI et du prince de Galles, il jugeait convenable de se précautionner contre l'Angleterre, à cause de la haine que lui portait Warwick. — Il reçoit la visite d'Édouard IV, qui vient lui demander du secours. — Ses raisons pour acquiescer à cette demande. — Formation d'un camp dans les plaines de l'Artois. — L'armée bourguignonne s'y réunit. — Ouverture de la campagne par le siége du château de Picquigny. — Cette place, vigoureusement défendue par le vidame d'Amiens, finit néanmoins par être emportée d'assaut. — Ses défenseurs sont tués ou pris; elle est livrée aux flammes. — Les Bourguignons vont s'établir près d'Amiens au mois de mars 1471. — Ils assiégent la ville du côté de la Normandie, d'où lui venaient ses approvisionnements. — Edouard IV apprend par ses espions qu'on commence à se lasser de l'arrogance de Warwick, et qu'il aurait quelque chance de succès s'il retournait en Angleterre. — Coïncidence, heureuse pour lui, d'une guerre maritime que les gens de la ligue hanséatique, ou Ostrelins, faisaient alors à la France et à l'Angleterre.

Chap. ix. — Édouard IV décide les Ostrelins à le passer en Angleterre avec un corps d'armée qu'il avait réuni. — Des vaisseaux flamands, zélandais et hollandais complètent sa flotte. — Il prend terre sur la côte du nord, le 14 mars 1471. — Des renforts lui viennent des diverses parties du royaume. — Son entrée

à York. — Apprenant que Warwick tient la campagne avec des troupes considérables, il marche contre lui. — Warwick va s'enfermer dans Coventry, d'où il ne sort plus, malgré les défis qui lui sont envoyés, et l'occupation de sa ville de Warwick par Édouard IV. — Réconciliation de celui-ci avec son frère, le duc de Clarence, dans une rencontre à étendards déployés. — Défaite du comte d'Oxford et du vicomte de Beaumont près de Leicester. — Nouvelle tentative d'Édouard pour faire sortir de Coventry le comte de Warwick. — Il entreprend le siége de cette ville, puis y renonce par pitié pour les habitants. — Il entre à Londres sans éprouver de résistance, s'établit à la Tour, et remet en captivité le roi Henri VI. — Digression sur les infortunes de ce roi — Warwick quitte enfin Coventry pour aller surprendre Édouard IV dans Londres, où il croit trouver encore la Tour occupée par les siens et l'opinion de la multitude favorable à son parti. — Les trente mille hommes qu'il amène avec lui n'intimident pas son adversaire, qui sort résolûment à sa rencontre et le joint à dix lieues de la Cité, par une marche forcée, accomplie dans la nuit du samedi saint.

Chap. x. — L'armée lancastrienne, commandée par le duc d'Exeter, le comte de Warwick, le marquis de Montague, le comte d'Oxford et lord Beaumont, est attaquée le matin du dimanche de Pâques, 14 avril 1471. — Après un combat opiniâtre, la victoire reste au roi Édouard. — Warwick et le marquis de Montague restent sur le champ de bataille. — Dispersion de leur armée. — Réflexions sur la mort de Warwick. — Résumé de ses trahisons. — Appréciation de son désastre au point de vue du roi Henri VI.

Chap. xi. — Édouard IV apprend le débarquement de la reine Marguerite et du prince de Galles, sur la côte occidentale de l'Angleterre, et leurs progrès jusqu'à Oxford, dans la contrée où se trouvaient les plus solides défenseurs de leur parti. — Il quitte Londres une seconde fois, huit jours après sa victoire. — Marche des deux armées; les Lancastriens s'arrêtent à Bristol; leurs adversaires prennent position à dix-huit milles anglais de cette ville. — L'attitude résolue d'Édouard IV détourne la reine et le prince du dessein qu'ils avaient d'engager une bataille. — Ils rétrogradent vers le nord jusqu'à Bristol, où ils trouvent des

secours d'argent et des provisions. — Ils vont camper à neuf lieues de Bristol. — La présence d'Édouard IV, qui est venu se mettre en vue de leurs positions, les fait battre en retraite pendant la nuit. — Ils ne s'arrêtent qu'à Tewkesbury, après une marche de vingt-quatre heures. — Suivis de près par leur ennemi, qui les rejoint le soir même de leur arrivée, ils se montrent prêts pour la bataille le lendemain matin, rangés derrière une ligne retranchée, sous les murs de la ville. — Victoire d'Édouard IV. — Le prince de Galles, le marquis de Dorset, le comte de Devonshire et lord Wenlock périssent dans le combat. — Le vainqueur fait couper la tête à ceux des prisonniers qui avaient le plus contribué à la révolution lancastrienne, entre autres au duc de Somerset et au grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Chap xii. — Soulèvement des populations du nord en faveur du roi Henri. — Édouard court y mettre ordre. — Son arrivée à Coventry amène la dispersion des insurgés. — Lord Camois, et plusieurs autres de leurs chefs, sont retenus prisonniers; le plus grand nombre obtiennent leur pardon. — Autre insurrection fomentée dans le comté de Kent par le bâtard de Falconbridge, avec le concours d'une partie de la garnison de Calais. — Dix-huit mille hommes se présentent devant Londres pour tirer de la Tour le roi Henri. — Édouard IV fait partir son armée de Coventry; lui-même se met en route pour Londres le surlendemain. — Assaut donné par les rebelles pour s'emparer de la ville avant son arrivée. — Ils incendient plusieurs des logis de la Tour et deux des portes de la Cité. — Les habitants de Londres, sous le commandement de lord Rivers, opposent la plus vive résistance, font une sortie et mettent les assaillants en déroute, après avoir pris ou tué deux mille des leurs. — Les autres se retirent sur une montagne, à quatre milles de Londres. — Ils se dispersent trois ou quatre jours après, en apprenant l'approche du roi Édouard.

Chap. xiii. — Édouard fait son entrée triomphale à Londres, le 21 mai 1471, à la tête d'une armée de trente mille chevaux. — On lui amène Marguerite d'Anjou et plusieurs capitaines lancastriens, qui avaient été arrêtés en divers lieux, et dirigés sur Londres depuis la bataille de Tewkesbury. — Marguerite, honorablement traitée, reste dans la compagnie de la reine d'Angleterre. — On dit qu'elle aime mieux se soumettre à cette condition

que retourner dans son pays, Édouard lui ayant laissé le choix de l'alternative. — Henri VI ne tarde pas à succomber au chagrin de sa nouvelle captivité et de ses derniers malheurs. — L'auteur n'ose pas contester une autre opinion qui impute à Édouard IV d'avoir fait étrangler ce roi infortuné. — On lui fait ses funérailles avec une pompe toute royale. — Édouard s'éloigne encore une fois de Londres, pour dissiper les derniers restes de l'insurrection. — Son principal objet est de réduire le bâtard de Falconbridge, qui occupait Sandwich avec une flotte et un rassemblement considérable de gens de mer. — Le bâtard fait son accommodement pour lui et pour les siens, en livrant au roi quarante-sept navires qu'il avait en son pouvoir. — L'Angleterre est définitivement reconquise au parti d'York, et pacifiée dans l'espace de onze semaines.

Chap. xiv. — L'auteur se justifie d'avoir parlé si longuement de la révolution d'Angleterre, par la raison que cet événement fut l'œuvre de Louis XI, et la conséquence du traité conclu avec le prince de Galles. — Il rappelle que l'original de ce traité signé de la main du roi de France, et scellé de son sceau, fut trouvé dans la cassette du prince ; il ajoute qu'Édouard IV l'envoya au duc de Bourgogne. — Perfidie de Louis XI, qui, après avoir juré de ne jamais traiter avec le duc de Bourgogne, sinon du consentement du prince de Galles, accorde au même duc assiégeant Amiens une trêve de trois mois, prolongée ensuite pour une année entière. — Désespoir de Warwick en apprenant cet accord, qui fut pris dix jours avant sa mort. — Il écrit à Louis XI une lettre d'injures. — Satisfaction de l'auteur de ce que ce traître a trouvé quelqu'un pour le tromper comme il trompait les autres. — Le duc de Bourgogne reçoit du roi de France, au camp devant Amiens, des condoléances ironiques au sujet d'une défaite que les Bourguignons avaient essuyée près de Mâcon. — Il lui répond sur le même ton, en l'informant de la mort de Warwick dont il avait été instruit le premier. — La puissance bourguignonne sauvée par les succès d'Édouard IV. — Malgré la trêve, les relations commerciales restent interrompues entre les deux États. — Louis XI amené à conclure cette trêve par sa défiance à l'égard de son frère, qui était venu pour l'assister avec les forces de la Guienne. — Le duc de Bourgogne trouve dans la suspension des hostilités un prétexte honnête pour lever le siége d'Amiens, dont

la prise était devenue impossible. — Ravage de la Bourgogne par l'arrière-ban de l'Auvergne et du Dauphiné, réuni sous le commandement du comte dauphin d'Auvergne. — Il s'y joint des bannis liégeois qui se signalent par leurs excès. — Impossibilité pour le duc de Bourgogne d'apprendre à temps ces désastres, toutes les routes de la Champagne étant soigneusement gardées, et le duc de Lorraine, successeur de Jean de Calabre, s'étant déclaré pour le roi de France, dont il avait fiancé la fille.

Chap. xv. — Les choses ne font que s'envenimer pendant la durée de la trêve. — Pourparlers inutiles pour le rétablissement de la paix. — On travaille des deux côtés à se faire des alliances. — Ligue plus étroite que jamais entre le duc de Bourgogne et le duc de Guienne. — L'auteur ignore pour quelle cause Louis XI a perdu l'amitié de son frère. — Selon les uns, il ne lui aurait pas tenu toutes ses promesses; selon d'autres, il se serait vanté de lui avoir fait faire un marché de dupe. — Propos qu'on lui attribue d'avoir acheté le seigneur de Curton au prix de quelques milliers d'écus, pour rendre son frère plus coulant sur la question de son apanage. — Troisième opinion, qui attribue la défection du prince à la peur que lui faisait son frère, et à l'assurance qui lui avait été donnée d'avoir en mariage la fille unique du duc de Bourgogne. — Louis XI devenu plus soupçonneux à son égard, parce qu'un héritier de la couronne venait de naître. — Le prince, qui avait pu se contenter de son apanage tant que le roi n'avait pas de fils, devait se trouver mal partagé, du moment qu'il était exclu de la succession au trône. — Il se coalise avec les ducs de Bourgogne et de Bretagne aussitôt après son retour d'Amiens. — Il rétablit dans ses possessions le comte d'Armagnac, que le roi avait dépouillé et forcé de se cacher entre les montagnes, sur la frontière d'Aragon. — Espoir qu'il fonde sur les talents militaires de ce personnage. — Abrégé de la vie du comte d'Armagnac. — Il est élevé à la cour de Charles VII, et sa sœur aînée mariée au duc d'Alençon. — Après la mort de son père, il entretient des relations criminelles avec son autre sœur, qu'il rend mère de plusieurs enfants. — Ses efforts infructueux pour faire légitimer son inceste par le pape. — Un canoniste parisien, nommé Ambroise de Cambrai, se fait fort d'obtenir pour lui une bulle de dispense, et, n'y pouvant réussir, en fabrique une fausse. — Le comte d'Armagnac, appuyé de cette pièce, rend publique son union avec sa

sœur. — Scandale immense auquel le pape apprend que son nom est mêlé. — Il ordonne une enquête qui amène l'arrestation et les aveux d'Ambroise de Cambrai. — Charles VII reçoit de la cour de Rome l'invitation de réprimer un si abominable exemple. — Le comte d'Armagnac est cité en parlement. — Il comparaît en restant libre sous la défense de sortir de l'enceinte de Paris. — Personne ne voulant se charger de sa cause, la cour lui donne pour avocat d'office maître Pierre Poignant, qui lui conseille de ne pas attendre la fin du jugement. — Il s'évade de l'hôtel où il était logé, et, en compagnie de quelques serviteurs fidèles, gagne tout d'une traite la montagne d'Aure, dans les Pyrénées, autour de laquelle il possédait plusieurs châteaux inaccessibles. — Il se tient là, ses autres biens ayant été confisqués, jusqu'à la mort de Charles VII.

Chap. xvi. — Louis XI, à son avénement, lui fait grâce en même temps qu'au duc d'Alençon. — Ingratitude du comte d'Armagnac, qui n'a rien de plus pressé que de se déclarer pour l'insurrection du Bien public. — Pardonné une seconde fois, il affecte des airs hostiles par l'entretien d'une grosse armée, qu'il ne peut nourrir qu'aux dépens de ses sujets et des pays voisins. — Le roi, assailli de plaintes, dirige contre lui une expédition qui l'oblige de retourner dans sa vallée d'Aure. — Il en sort en dernier lieu par la nécessité où se trouve le duc de Guienne de se faire des alliés. — L'ambition du prince se reporte sur la Normandie, dont son père avait disposé en sa faveur. — On le soupçonne dans le public de vouloir encore quelque chose de plus. — Il s'y prenait de telle sorte qu'il eût certainement amené le roi à composition, s'il eût vécu; mais ses intentions, connues de Louis XI, font que celui-ci, à qui tout moyen était bon, prend le parti de le faire empoisonner. — Il corrompt deux des plus intimes confidents de son frère, Jourdain Faure, moine bénédictin, natif de Die, à qui le prince avait fait obtenir l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, et Henri de La Roche, son écuyer de cuisine. — Ces deux misérables se chargent d'ensorceler et d'empoisonner leur maître. — On assure qu'ils avaient reçu, avant d'accomplir leur crime, une somme considérable, qui devait être augmentée encore après la perpetration. — Le prince, après plusieurs mois d'affreuses souffrances, périt avant sa trentième année révolue, sans avoir pu être rappelé à la vie par l'art d'aucun médecin.

LIVRE IV.

Chap. Ier. — Louis XI, assuré de la mort de son frère avant qu'il eût rendu l'âme, garnit de troupes les frontières de la Guienne, pour saisir cette province aussitôt que le moment sera venu. — De peur que le duc de Bourgogne ne prenne cette démarche pour une infraction à la trêve qui durait encore, le roi lui fait expliquer qu'il veut par là prendre ses précautions contre le comte d'Armagnac, ou tout autre qui aurait envie d'appeler les Anglais, le duc de Guienne venant à mourir. — Il feint de vouloir convertir la trêve en paix définitive, par la restitution d'Amiens et de Saint-Quentin. — Des plénipotentiaires envoyés pour cela à Gand et à Bruges donnent des assurances si formelles, que le duc de Bourgogne envoie une circulaire pour annoncer à ses sujets que la paix est faite. — La mort du duc de Guienne lui fait voir que le roi l'avait abusé. — Les plénipotentiaires vont à Amiens, soi-disant pour chercher la signature du roi, et ils n'en reviennent plus. — Le duc de Bourgogne, à l'expiration de la trêve, forme un camp dans l'Artois, où il réunit son armée. — Il se dirige sur la petite ville de Nesle, qui est emportée du premier assaut, malgré une garnison de quatre cents francs-archers. — La ville est incendiée et tous ses défenseurs passés au fil de l'épée, en représailles de ce qu'on avait tué le héraut envoyé d'abord pour sommer la ville de se rendre. — Flétrissure imprimée au nom du duc pour la cruauté de cette exécution. — Des francs-archers ont la main droite coupée par son ordre; des prêtres sont tués sous l'habit sacerdotal. — Les Bourguignons se portent de là contre Roye, dont la garnison se rend de peur d'être traitée comme celle de Nesle. — On en fait autant à Montdidier — Siége de Beauvais. — Après quelques jours de canonnade, le duc de Bourgogne fait donner l'assaut. — Les habitants, presque réduits à eux seuls, se défendent avec bien de la peine jusqu'à l'arrivée d'un vaillant capitaine de cent lances. — Ce renfort décide la retraite des assiégeants. — Le feu recommence contre la place avec une nouvelle énergie. — Les Français se défendent en désespérés. — De l'infanterie et de la cavalerie, des munitions en abondance leur arrivent à la fois de Paris et de la Normandie. — On évalue à plus de dix mille combattants le nombre des nouveaux venus. — Comme ils sont entrés

de nuit, leur présence est ignorée des Bourguignons, qui, à un second assaut, la muraille escaladée, les trouvent postés derrière, et prêts à les recevoir. — Massacre de ceux des assaillants qui se présentent. — Les autres battent en retraite. — Évaluations contradictoires du nombre des morts; les Français le portent à un chiffre considérable, tandis que les Bourguignons en font quelque chose d'insignifiant. — L'auteur se prononce, avec toutes les formes du doute, pour un millier d'hommes. — Les Français interceptent de tous côtés les convois ennemis, et par là mettent la disette au camp bourguignon.

Chap. II. — Le duc de Bourgogne, étant encore devant Beauvais, reçoit de Bretagne la copie d'un procès commencé à Bordeaux contre les assassins du duc de Guienne. — Il ressort de cette pièce que tous les deux, en présence de l'archevêque de Bordeaux, de l'inquisiteur et d'autres notables personnes, ont confessé s'être laissé séduire par l'or du roi, et avoir usé envers leur maître de maléfices et de poison. — Des lettres du duc de Bretagne, jointes à cet envoi, informent le duc de Bourgogne que les coupables, amenés à Nantes depuis la mort du prince, ont réitéré publiquement leurs aveux. — Déclamation contre le fratricide. — Le duc de Bourgogne prend cet attentat comme une affaire à lui personnelle; il se déclare par un manifeste le vengeur du duc de Guienne. — Forcé de lever le siége de Beauvais, il se jette sur la Normandie, qu'il ravage par le feu, la trouvant désertée de ses habitants, que le roi avait fait aller ailleurs avec leurs bestiaux et leurs meubles. — Incendie de Neufchâtel en Caux. — On croit qu'il prend ce chemin pour aller secourir le duc de Bretagne, que Louis XI serrait de près avec une puissante armée. — Il s'abstient néanmoins de passer la Seine, soit à cause de la difficulté de l'opération, soit parce que des secours envoyés d'Angleterre au duc de Bretagne le rassurent sur la situation de ce prince. — Il se borne à dévaster le pays de Caux. — Il pousse jusqu'à Rouen sans que les capitaines du roi, qui avaient été envoyés en force suffisante, l'osent assaillir à aucune des pauses qu'il fait. — On se contente d'observer sa marche et de tomber sur ceux des siens qui s'écartent, conformément, dit-on, aux ordres du roi, qui aurait défendu tout engagement sérieux. — D'autres personnes pensent que si les Bourguignons n'ont pas été combattus, il faut l'attribuer à une trahison du connétable de Saint-Pol : opinion plus probable, au

jugement de l'auteur. — Le duc, après avoir campé quatre ou cinq jours près de Rouen, s'en retourne par un autre chemin, commettant les mêmes dégâts qu'à sa venue. — Dévastation du Beauvaisis, du Vermandois et du Noyonnais jusqu'à l'Oise. — Les courses des Bourguignons ne finissent qu'aux approches de l'hiver, par une trêve conclue jusqu'au 1er mai 1473, et prorogée depuis pour une année entière.

Chap. iii. — Le duc de Bretagne, qui, malgré l'infériorité de ses forces, était parvenu à tenir tête au roi, est compris dans la trêve. — D'autres alliés des deux ducs n'ont pas le même avantage. — Le comte d'Armagnac, chassé une troisième fois de ses pays après la mort du duc de Guienne, demande à traiter. — Le roi députe pour cet objet le sire de Beaujeu avec plusieurs de ses conseillers. — Pendant que ceux-ci entament les négociations à Lectoure, propriété du comte d'Armagnac, alors occupée pour le roi, un manque de surveillance permet au comte de s'emparer de la ville. — Il fait prisonniers le sire de Beaujeu et les autres commissaires du roi. — Louis XI fait partir des troupes pour assiéger Lectoure. — Résistance des assiégés; pertes des assaillants. — Le défaut de vivres réduit le comte d'Armagnac à capituler. — Les capitaines français ne veulent pas lui accorder les conditions qu'il demande; mais ils s'offrent à le conduire auprès de Louis XI, s'il croit pouvoir obtenir plus de la clémence royale, et à le ramener où il voudra, en cas d'insuccès. — Sur la foi de ces promesses, le comte ouvre la ville aux Français. — Il meurt percé de coups, en voulant apaiser une rixe survenue entre quelqu'un de sa maison et un homme d'armes du roi. — Quelques-uns prétendent que la querelle a été suscitée exprès pour fournir l'occasion de le tuer. — Suivant une autre version, il n'y eut pas de rixe, et le comte fut assailli par les gens d'armes à l'étage supérieur de la maison qu'il habitait. Plusieurs de ses soldats et des habitants de Lectoure auraient été tués en même temps que lui. — La seule chose certaine est qu'il périt au mépris de la foi jurée, et que Louis XI fit ensuite démolir les murailles et toutes les constructions de la ville, hormis les églises. — Réflexions sur la mort du comte d'Armagnac.

Chap. iv. — Le comte d'Armagnac, beau-frère du duc de Bretagne par sa seconde femme, fille du comte de Foix. — Louis XI

fait partir pour le Roussillon les troupes employées à Lectoure. — Insurrection récente à Perpignan, en faveur du roi d'Aragon. — Comment Barcelone, s'étant livrée au roi René d'Anjou, avait reconnu, après la mort de Jean d'Anjou, son fils, l'impossibilité de persister plus longtemps dans sa révolte contre la couronne d'Aragon, et comment elle était rentrée dans le devoir avec le reste de la Catalogne. — Les nobles du Roussillon et la ville de Perpignan aspirent dès lors à retourner sous la domination du roi Jean. — Ils y sont rendus encore plus enclins par la dureté du capitaine que leur avait nouvellement donné Louis XI. — On reproche à ce personnage d'avoir adressé au peuple, lors de son installation, un discours plein d'impertinences et de menaces. — Complot formé par Bernard d'Orms pour introduire des hommes d'armes aragonais dans la place. — Cette tentative échoue parce que la multitude, qui n'était pas dans le secret, prend l'alarme et court à la défense des portes. — Une information fait découvrir plusieurs des conjurés, qui sont exécutés comme criminels de lèse-majesté. — L'un des consuls subit ce châtiment rigoureux. — Fuite de Bernard d'Orms. — Une nouvelle entreprise est concertée avec le concours de la population. — Le roi d'Aragon, prévenu par eux, est introduit avec un corps d'armée dans la nuit du 2 février 1473. — Les Français se retirent au château. Tout ce qu'ils possédaient dans la ville est mis au pillage.

Chap. v. — Louis XI fait assiéger Perpignan par Philippe de Savoie, comte de Bresse. — Belle défense organisée par le roi d'Aragon. — Les Perpignanais se soumettent à tous les sacrifices, instruits que le roi de France a donné l'ordre de réduire leur ville en cendres. — Le corps d'armée qui vient de l'Armagnac se joindre aux forces du comte de Bresse, élève à trente mille hommes le chiffre des Français. — Famine horrible dans la ville. La chair d'âne s'y vend jusqu'à un demi-florin la livre, et n'en a pas qui veut pour son argent. — Les assiégés font des sorties pour enlever les bêtes de somme des Français. — Insuffisance de quelques convois, amenés d'Elne par la montagne, ou du Lampourdan par la mer, qu'ils parviennent à introduire de nuit dans leurs murs. — Les Français sont inquiétés par des attaques continuelles où ils perdent plusieurs milliers des leurs. — Quelques-uns de leurs capitaines sont faits prisonniers. — Ils ont surtout à souffrir de la chaleur, qui fut si forte cette année, que de mé-

moire d'homme on n'en avait pas vu de pareille. — L'embrasement de l'atmosphère, joint aux privations, engendre parmi eux des maladies. — Le fils aîné du roi d'Aragon part du royaume de Valence avec une armée, pour porter secours à son père. — Les capitaines français n'attendent pas son arrivée; ils lèvent le siége et se retirent en France, à la faveur d'un armistice de vingt-quatre heures qu'ils avaient conclu la veille de la Saint-Jean. — Le roi d'Aragon était plus qu'octogénaire lorsqu'il s'illustra par la défense de Perpignan. — Le château, resté au pouvoir des Français, est environné d'ouvrages assez forts pour qu'il ne puisse plus nuire à la ville. — Les négociations entamées pour le rachat des prisonniers de marque des deux partis, aboutissent à un traité de paix entre les deux couronnes. — Le roi d'Aragon, aux termes de sa première alliance avec Louis XI, s'engage à lui payer deux cent mille florins, moyennant quoi le roi de France rendrait le château de Perpignan et les autres places qu'il tenait encore dans le pays. — Assistance donnée pendant cette guerre par le roi Ferdinand de Sicile à son oncle, le roi d'Aragon. — Date de la paix avec l'Aragon.

Chap. vi. — Dans l'été de 1473, le duc de Bourgogne se met à la tête d'une armée pour aller recueillir la succession du feu duc de Gueldre, dont il avait incarcéré le fils depuis plusieurs années. — Explication des droits prétendus par le duc de Bourgogne au duché de Gueldre. — Comment le fils du duc de Gueldre, à l'instigation de sa mère, avait mis en prison son père, vieillard dont l'excessive bonté provoquait des désordres dans le pays. — Nimègue et d'autres villes applaudissent à ce forfait. — Indignation des parents et amis du vieux duc, notamment du duc de Clèves, qui porte la guerre en Gueldre. — Il est battu et forcé de rentrer dans ses États. — Le jeune duc de Gueldre cherche à se précautionner contre le duc de Bourgogne en se confédérant avec ses ennemis, malgré la foi qu'il lui avait jurée, comme chevalier de la Toison d'Or. — Il se fait l'allié des Frisons et fomente un soulèvement en Hollande. — On le mande à la cour de Bourgogne, d'où il avait été requis déjà plusieurs fois de mettre un terme à la détention de son père. — Le duc de Bourgogne le prie amicalement de s'expliquer sur ses menées. — Sur ses dénégations, on lui montre des lettres écrites de sa main, à la vue desquelles il reste confondu. — On le mène prisonnier au château de

Vilvorde, d'où il s'évade. — Des cavaliers lancés à sa poursuite l'atteignent à Namur. — Il est enfermé à Courtrai, où il reste jusqu'à la mort du duc de Bourgogne.

Chap. VII. — Son père le déshérite à sa mort, assignant par reconnaissance sa succession au duc de Bourgogne, qui l'avait rendu à la liberté. — Les habitants du pays refusent de reconnaître la validité de cette disposition. — Ils se prononcent, Nimègue à leur tête, pour le jeune duc prisonnier, se croyant de force à résister aux Bourguignons. — Venloo, assiégée d'abord, ne tarde pas à capituler en livrant à discrétion plusieurs de ses défenseurs, que le duc de Bourgogne fait exécuter. — Prompte soumission des autres villes jusqu'à Nimègue. — Cette capitale perd courage après trois semaines de canonnade; elle achète son pardon en mettant à la merci du duc ses armes, ses fortifications et ses priviléges. — Elle est condamnée pour sa rébellion à une amende de quatre-vingt mille florins du Rhin. — Zutphen et Arnheim font également leur soumission moyennant finance. — La Frise, revendiquée jusqu'alors par les comtes de Hollande, aurait été vraisemblablement conquise, si les Bourguignons y étaient descendus. — Comment les chaleurs de l'été, prolongées jusqu'au mois d'octobre, avaient desséché les marais et les canaux qui étaient la sauvegarde des Frisons. — D'autres projets font différer cette expédition.

Chap. VIII. — Le duc de Bourgogne ambitionne le titre de roi, porté par plusieurs de ses prédécesseurs dès l'origine de la monarchie française. — Il compte obtenir son exaltation de l'empereur Frédéric IV, qu'il fait venir à Trèves dans ce dessein. — L'empereur arrive le premier en assez mince appareil. — Il est éclipsé par la pompe avec laquelle se présente le duc de Bourgogne, et même par la magnificence des princes d'Allemagne et des électeurs du Saint Empire, qui viennent pour l'assister. — L'archevêque de Trèves l'héberge dans son palais. — Le duc de Bourgogne descend à l'abbaye de Saint-Maximin, dont il était protecteur, comme duc de Luxembourg. — Les deux princes se font plusieurs visites. — Le duc de Bourgogne désire recevoir l'investiture solennelle du duché de Gueldre, comme une validation de ses droits sur ce fief, qui pouvait passer pour commis envers l'empereur à raison de ce que les derniers possesseurs

n'en avaient pas rendu l'hommage. — Une estrade immense est disposée pour la cérémonie devant l'église Saint-Vangulfe, avec un trône pour l'empereur, et des siéges pour les personnes de sa suite. — En présence d'une foule innombrable, l'empereur vient siéger sur son trône, assisté des archevêques de Trèves et de Mayence, de l'évêque de Metz, des ducs, margraves et comtes de l'empire. — Le duc de Bourgogne se présente à cheval, escorté d'un brillant cortége. — Il fait trois fois le tour de la place, met pied à terre et monte sur l'estrade au milieu des bannières de ses nombreuses seigneuries qu'on porte autour de sa personne. — Il s'agenouille devant l'empereur et rend son hommage pour le duché de Gueldre mais pas assez haut pour être entendu des spectateurs. — La cérémonie achevée, il reconduit l'empereur jusqu'à son palais.

Chap. ix. — Sollicitations du nouveau duc de Gueldre pour que le titre de roi de Bourgogne lui soit conféré. — L'empereur y acquiesce, vaincu par sa munificence autant que par ses prières. — On prend jour pour la cérémonie. — Tous les ouvriers de Trèves sont mis à contribution pour confectionner la couronne, le sceptre, les bannières et les autres insignes nécessaires à l'inauguration d'un roi. — L'empereur en personne surveille les préparatifs qui se font par son ordre dans la cathédrale de Trèves. — L'évêque de Metz est désigné pour célébrer l'office et conférer l'onction. — L'attente générale est déçue par suite d'un refroidissement inopiné de l'empereur. — L'avant-veille de la fête, au point du jour, Frédéric monte en bateau et descend la Moselle à l'insu du duc de Bourgogne. — L'auteur, alors domicilié à Trèves, n'a jamais pu savoir la cause de ce brusque depart. — Aussitôt que le duc en est informé, il fait courir des gens après le bateau, qui était déjà devant Sainte-Marie des Martyrs. — L'empereur reste sourd aux prières qu'on lui adresse pour obtenir de lui une entrevue ou tout au moins quelques instants d'arrêt.

Chap. x. — Le duc de Bourgogne retourne en Luxembourg, d'où il se dirige sur la Lorraine pour aller visiter son comté de Ferrette, qu'il avait acheté quelques années auparavant de Sigismond, archiduc d'Autriche. — Il emmène une partie de ses troupes avec lui, s'assure de l'état de plusieurs places, et prépose à l'administration du pays un chevalier alsacien, nommé

Pierre de Hagenbach. — Il rentre par la Bourgogne pour y passer la saison rigoureuse. — Il reçoit là la visite de l'archevêque de Cologne, prince de la maison de Bavière, frère du comte palatin du Rhin. — Dissentiments qui s'étaient élevés entre ce prélat et son chapitre, soutenu par tous les vassaux de l'Église de Cologne. — L'empereur, en quittant Trèves, se rend à Cologne pour apaiser cette querelle. — L'archevêque, qui avait abandonné le séjour de la ville, refuse de comparaître à la citation de l'empereur. — Il aime mieux aller solliciter l'assistance du duc de Bourgogne, qui tenait à la maison de Bavière par son aïeule. — Le duc s'engage à passer en Allemagne après la mauvaise saison; en retour de quoi l'archevêque lui promet l'avouerie héréditaire de l'Église de Cologne. — Espoir pour le duc de convertir plus tard la protection en possession, comme il avait fait à Liége. — Au mois de mars 1474, il retourne en Luxembourg, où des nouvelles qu'il n'attendait pas lui sont apportées d'Alsace. — Comment le despotisme brutal du seigneur de Hagenbach avait indisposé contre lui, non-seulement ses administrés, mais encore les Strasbourgeois, les Bâlois et les Suisses. — Il veut établir un impôt sur les boissons dans le comté de Ferrette. — Les villes d'Alsace et les Suisses, alarmés des progrès de la domination bourguignonne en Allemagne, font alliance avec l'archiduc Sigismond et excitent les Ferradois à la révolte. — Ceux-ci entrent dans la confédération, se fondant sur ce que leur pays avait été vendu à réméré, et que le duc de Bourgogne en avait indûment refusé la restitution, quoique Sigismond lui eût fait représenter la somme portée au contrat. — L'auteur déclare ne pas savoir si les conditions du marché étaient telles. — Hagenbach veut arrêter les progrès de l'insurrection en faisant venir à Brisach une garnison de quatre cents Bourguignons et de deux cents Alsaciens; mais ces derniers font cause commune avec les habitants de la ville. — Hagenbach est arrêté et mis en prison. — On chasse les Bourguignons, qui regagnent à grand'peine leur pays, trouvant sur leur passage autant d'ennemis qu'il y avait d'hommes dans les campagnes déjà soulevées. — Un tribunal composé des notables de la contrée, juge et condamne à mort Pierre de Hagenbach, qui est exécuté sur-le-champ.

Chap. xi. — Irritation du duc de Bourgogne lorsqu'il apprend la défection de l'Alsace. — Il se propose d'y porter la guerre par

les bords du Rhin, combinant cette expédition avec la conquête de l'archevêché de Cologne, qu'il regardait déjà comme effectuée. — Assurances plus que hasardées que l'archevêque, son allié, lui avait données à cet égard. — L'auteur convient cependant que, s'il eût réussi dans la première partie de son entreprise, ni Mayence, ni les autres États ecclésiastiques n'auraient pu empêcher son passage jusqu'à Strasbourg. — Son plan était d'ailleurs de faire prendre l'Alsace à revers par une partie de ses troupes, qu'il avait laissée en Bourgogne. — Ayant réuni près de Maestricht l'armée qui devait opérer sous ses ordres, il se porte devant Neuss, qu'une île située au milieu du Rhin lui permet d'investir de tous les côtés à la fois. — Comment cette ville, qui est du patrimoine de l'Église de Cologne, s'était soulevée depuis deux ans à cause des exactions de l'archevêque. — Se voyant devenue voisine du duc de Bourgogne par la conquête de la Gueldre, elle avait eu la précaution de s'approvisionner et de se mettre en état de défense pour le cas d'une agression. — Avec l'assistance des habitants de Cologne et du landgrave de Hesse, administrateur du temporel de l'archevêché, elle avait réuni dans ses murs un contingent de dix-huit cents hommes d'armes, sans compter sa milice.

Chap. xii. — L'armée assiégeante, composée de Bourguignons, de Picards, d'Italiens et d'Anglais, éprouve une résistance à laquelle elle ne s'était point attendue. — Excellentes dispositions prises par les assiégés. — La moitié de leurs combattants se tient constamment sous les armes, postée sur les remparts ou derrière le retranchement antérieur, pour tirer de là sur l'ennemi. — Coups heureux adressés dans le camp ennemi, surtout contre les Italiens. — Le duc de Bourgogne, qui avait cru emporter la place en un mois, ne l'avait pas au bout d'un an. — Comment deux grandes manutentions avaient été établies à Neuss pour préparer les vivres qui se distribuaient journellement à tout ce qu'il y avait de monde dans la ville. — Cinq cents hommes de pied, munis chacun d'une charge de poudre, sont envoyés de Cologne, pour renouveler la provision des assiégés. — Ils traversent de nuit le camp bourguignon, grâce à ce qu'ils avaient surpris le mot d'ordre, et ils arrivent sains et saufs à la porte où on les attendait. — Ceux de Cologne établissent aussi un poste de deux mille hommes sur la rive droite du Rhin, en face de Neuss, pour empêcher l'ennemi, qui tenait le fleuve par une flottille de ba-

teaux, d'aller au butin de ce côté. — L'artillerie de ce poste incommode beaucoup les Bourguignons. — Démarches actives des Colonais pour faire mettre en campagne l'empereur Frédéric, qui se tenait tranquille en Autriche. — La promesse d'un subside mensuel le décide à publier le ban par toute l'Allemagne. — Mandement aux villes impériales d'envoyer chacune leur contingent à Cologne. — Les princes et évêques souverains, les électeurs du Saint Empire sont également convoqués. — Agitation universelle en deçà et au delà du Rhin. — Forfanterie des Allemands, qui se voient déjà maîtres de la personne du duc de Bourgogne. — Celui-ci travaille avec une constance inébranlable à se mettre en état de défense. — Comme sa trêve avec le roi de France devait durer jusqu'à la fin d'avril 1475, l'empereur et les princes allemands négocient pour qu'elle ne soit pas renouvelée. — Frédéric arrive à Cologne sans autre suite que les gens de sa maison. — Il y trouve les milices des villes impériales, les armées du duc de Saxe, du margrave de Bade, du landgrave de Hesse, des archevêques de Trèves et de Mayence, et de l'évêque de Munster : immense rassemblement qu'on évalue à plus de cinquante mille hommes. — Mauvais aloi de ces combattants, dont la plupart étaient des paysans ou des ouvriers plus aguerris aux exercices du cabaret qu'au métier des armes, pas du tout ou très-mal équipés, sauf les quelques hommes d'armes qui formaient la garde des princes.

Chap. xiii. — Attitude résolue du duc de Bourgogne, en face des Allemands, quoiqu'il fût à son huitième mois de siége, et qu'un hiver rigoureux lui eût fait perdre beaucoup d'hommes et de chevaux. — Efforts de l'empereur pour que les Français se joignent aux Allemands, afin d'accabler leur commun ennemi. — Le roi de France profite des derniers moments de la trêve pour réduire Perpignan, qui s'était soulevé encore une fois. — Il fait châtier les auteurs de la révolte de manière que les autres n'aient plus l'envie de remuer. — Comment quatre cents Bourguignons tenaient la petite ville de Linz, située sur la rive droite du Rhin, entre Cologne et Coblentz, pour intercepter les convois qui descendaient à Cologne. — L'empereur fait assiéger Linz par le margrave de Brandebourg. — La place se rend. — Mésaventure arrivée à la milice d'Andernach, qu'on avait postée sur la rive gauche du Rhin pendant le siége. — Attaquée à l'im-

proviste par une compagnie d'hommes d'armes bourguignons, elle perd deux cents hommes. — Louis XI, à l'expiration de la trêve, attaque les pays du duc de Bourgogne. — Il retire de son alliance le nouveau duc de Lorraine, fils de Ferry de Vaudemont, et fournit à ce jeune prince un corps d'armée français pour envahir le Luxembourg, qui avait été laissé sans défense. — On s'étonne que la conquête de cette province ne se soit pas effectuée, après les premiers et prompts succès obtenus devant Pierrefort, Montfaucon et Damvillers. — La Bourgogne, entamée par la frontière du Lyonnais et du Bourbonnais, est défendue par le comte de Rouci, fils du connétable de Saint-Pol. — Il se laisse envelopper par les Français, qui dispersent son monde et le font prisonnier. — Les Suisses et les Alsaciens entrent en Franche-Comté, qu'ils mettent à feu et à sang, après avoir battu les paysans dont on avait fait une levée en masse pour seconder les gens d'armes. — L'invasion a lieu deux fois avec le même succès. — Les chemins sont gardés de façon que le duc de Bourgogne, au milieu de cette tribulation générale, ne puisse pas correspondre avec ses sujets. — Tous les porteurs de dépêches qu'on rencontre sont tués sans miséricorde. — Désastres incalculables causés par la defection de la Lorraine. — Louis XI dirige les mouvements d'une armée qui ravage la Picardie et le Hainaut. — Des corps envoyés d'Amiens et de Beauvais pour parcourir l'Artois et le Ponthieu, s'avancent une fois jusqu'aux portes d'Arras, et une autre fois sous les murs d'Hesdin. — Le peuple d'Arras oblige Jacques de Luxembourg et le comte de Romont, gouverneurs militaires de la ville, d'exécuter une sortie où ils se laissent surprendre et mettre en déroute. — Jacques de Luxembourg est pris et mené au roi. — Course des Français jusqu'à Valenciennes, dont les habitants, instruits par l'exemple d'Arras, se contentent de tenir leurs portes fermées et gardées. — Prise et destruction de Montdidier, Corbie, Saint-Riquier, Roye et Doullens. — Consternation des sujets du duc de Bourgogne, augmentée par les rapports exagérés qu'ils reçoivent de la détresse de leur seigneur au camp de Neuss. — Faute de Louis XI de n'avoir pas tiré droit à Neuss par le Hainaut ou par le pays de Liége, pour prendre les Bourguignons à revers, et les mettre entre deux armées dont chacune dépassait de beaucoup leur nombre. — Impassibilité du duc de Bourgogne. — Il exhorte ses troupes à la constance, et leur promet la bataille, si l'empereur, qui

s'était porté à mi-chemin entre Cologne et Neuss, fait mine d'avancer.

Chap. xiv. — Informé des succès de Louis XI en Picardie, et comptant le voir arriver bientôt en personne, ou, sinon lui, une partie de son armée avec les meilleurs capitaines français, l'empereur déplace son camp pour le rapprocher de l'ennemi. — Pendant que les Allemands travaillent à établir leurs nouvelles lignes, le duc de Bourgogne tombe sur eux avec douze mille hommes d'armes, soutenus par un feu très-actif d'artillerie. — Le succès de cette attaque imprévue aurait été complet, sans l'évêque de Munster, qui vient arrêter à temps les Bourguignons, et donner aux impériaux le temps de s'armer. — L'empereur, qui jusque-là n'avait pas voulu entendre parler de paix, incline dès ce moment à en faire les premières ouvertures. — Le duc de Bourgogne rentre dans ses quartiers, sans autre perte que celle de quelques hommes et de plusieurs serpentines qu'il avait laissées en chemin. — On estime qu'il aurait fait un plus grand massacre, si la fumée de l'artillerie, qu'il avait disposée sur son front de bataille, ne lui avait pas dérobé la vue de l'ennemi. — On commence à parler du prochain débarquement en Normandie d'une grande expédition préparée par le roi d'Angleterre, pour tirer d'embarras le duc de Bourgogne. — Le comte de Saint-Pol, pour éloigner Louis XI de la Picardie, le trompe en confirmant cette rumeur d'un débarquement en Normandie. — Le roi s'empresse de passer dans cette province, où il reconnaît que son connétable l'a dupé. — Ce qu'on dit de l'expédition anglaise augmente les velléités pacifiques de l'empereur, qui se voit dès lors dans l'impossibilité d'être secondé par les Français. — Le duc de Bourgogne, de son côté, se montre assez disposé dans le même sens, à cause de l'engagement qu'il avait pris de faire sa jonction avec les Anglais, aussitôt qu'ils descendraient en France.

Chap xv. — L'évêque de Forli, légat en Allemagne, à force d'allées et de venues, parvient à négocier un traité entre les deux puissances. — Lorsque déjà les Bourguignons étaient admis à visiter le camp impérial, et à y acheter les provisions qui leur manquaient, une rixe s'élève près de Neuss, entre des soldats des deux nations. — Ceux de Cologne, qui étaient postés en face de Neuss, profitent du tumulte pour se jeter sur les bateaux qui allaient descendre le Rhin, chargés de l'artillerie bourgui-

gnonne et du bagage des vivandiers. — Ils en saisissent onze ou seize, qu'ils font remonter jusqu'à Cologne. — Plaintes et menaces du duc de Bourgogne. — Nouvelle négociation, où s'emploie encore le légat du saint-siége. — On finit par accueillir les demandes du duc de Bourgogne, fondées sur ce qu'il ne devait pas être la victime d'un désordre auquel il n'avait pas eu de part, dont les Allemands paraissaient même être les premiers auteurs. — L'empereur et les électeurs de l'empire, par un jugement digne de leur chevalerie, décident que la restitution sera faite. — Mecontentement du peuple de Cologne, qui se montre très-peu disposé à obéir. — Pendant que l'affaire traîne en longueur, quatre cents fantassins allemands sortent du camp avec leurs armes, pour aller voir, disent-ils, si les Bourguignons sont gens de cœur. — Ils sont en un clin d'œil enveloppés, massacrés et laissés tout nus sur le terrain à la vue de leurs compatriotes. — Ils y restent par ordre supérieur, à ce qu'on croit, en expiation de leur désobéissance aux ordres de l'empereur. — Les Colonais, après bien des difficultés, font enfin la restitution.

Chap. xvi. — Les deux armées s'éloignent de Neuss. — Le duc de Bourgogne part à toute bride pour la Flandre avec les gens de sa maison, laissant ses troupes en Luxembourg et dans le pays de Liége. — Arrivée d'Édouard IV à Calais. — La duchesse de Bourgogne, sa sœur, lui porte dans cette ville des étoffes de prix et d'autres présents. — Le duc y vient à son tour et concerte avec le roi d'Angleterre un plan de campagne d'après lequel les Anglais devaient gagner Reims par Soissons et Laon, tandis que les Bourguignons s'y achemineraient par la Champagne, pour qu'après leur jonction Édouard IV fût sacré roi de France. — Le duc va chercher son armée d'Allemagne, dont il augmente l'effectif et l'artillerie avant de lui faire traverser le Barrois et la Lorraine. — Édouard remonte le cours de la Somme à la tête de trente-six mille hommes, presque tous fantassins et archers. — Les campagnes ravagées de l'Artois et du Ponthieu fournissent à peine de quoi nourrir trois mille chevaux, qui forment son unique cavalerie. — Arrivés à Peronne, qui etait la limite des possessions bourguignonnes, les Anglais trouvent le chemin barré par l'armée française. — Ils campent au bord de la rivière, sur le territoire bourguignon, où ils ne tardent pas à souffrir de tous les genres de privations. — Quelques-uns qui s'aventurent à passer la

Somme pour aller fourrager, sont si maltraités que les autres n'osent plus y revenir. — Murmures contre le roi Édouard, contre le duc de Bourgogne, contre ceux des princes français qui avaient promis leur assistance. — Les courages s'amollissant à mesure que la souffrance augmente, le roi n'y voit pas d'autre remède que d'obtenir des Français un court armistice avec faculté de refaire ses provisions. — On est touché du procédé de Louis XI, qui ordonne des livraisons de vivres et de vin, et on parle de convertir l'armistice en une trêve à long terme. — La trêve est conclue pour sept ans, sans le consentement, mais avec l'adjonction facultative du duc de Bourgogne. — Louis XI s'engage à payer cinquante mille écus d'or par an pour dédommager le roi d'Angleterre de ses prétentions à la couronne de France et aux duchés de Guienne et de Normandie. — Il stipule en outre le mariage de son fils avec une fille d'Édouard IV. — Les Anglais retournent à Calais et de là dans leur pays.

Chap. xvii. — Embarras de l'auteur pour dire sur lequel des deux contractants ce traité fait rejaillir le plus de honte : le roi de France s'étant rendu tributaire des Anglais lorsqu'il les avait à sa merci, le roi d'Angleterre s'étant laissé si facilement éconduire d'une entreprise annoncée avec tant de fracas. — Il convient néanmoins que la France a été délivrée par là de la terreur des invasions anglaises. — L'exemple d'Édouard IV fera réfléchir ceux de ses successeurs qui seraient tentés à l'avenir de porter leurs armes sur le continent. — Force irrésistible des Français lorsqu'ils seront unis, démontrée par ce qu'ils ont pu faire étant désunis, comme ils l'étaient sous Louis XI. — Leurs dissensions ont été la seule cause de la supériorité temporaire des Anglais à d'autres époques.

Chap. xviii. — Consternation du duc de Bourgogne en apprenant la retraite du roi d'Angleterre et son traité avec Louis XI, si contraire à leurs conventions réciproques, auxquelles, pour sa part, il n'avait pas manqué, puisqu'une partie de son armée était sur le point d'entrer en Champagne. — Il ne fut que sage, en profitant de la faculté qui lui avait été laissée de prendre trêve avec le roi de France. — Tout autre parti eût été dangereux pour lui, privé comme il l'était désormais de l'appui de l'Angleterre, n'ayant plus à compter sur le duc de Bretagne, menacé par la

confédération redoutable que les Suisses avaient organisée contre lui en Allemagne. — Il envoie négocier avec Louis XI, qui y était tout disposé, un traité où il trouve le moyen de faire introduire à son avantage plusieurs clauses importantes. — Désir extrême du roi de châtier le connétable de Saint-Pol, qui l'avait toujours trahi. — Avec quel soin le connétable, confiné dans ses châteaux de la frontière bourguignonne, évitait depuis longtemps la présence de Louis XI. — Comment il avait fini par accepter une entrevue à la condition d'y paraître escorté d'autant de monde que le roi, et séparé de lui par une barrière. — Cette insolence, jointe à ses perfidies, achève sa disgrâce. — La nécessité de faire un exemple rend Louis XI coulant sur toutes les demandes que lui adresse le duc de Bourgogne. — Une trêve de neuf ans, qui implique le rétablissement du commerce entre les deux pays, est signée dans l'automne de 1475.

LIVRE V.

Chapitre i^er^. — Allégresse des commerçants, dont les affaires étaient suspendues depuis cinq ans. — Des repas publics sont offerts dans les villes des deux obédiences aux premiers qui se présentent après la conclusion de la trêve. — Comment Louis XI, édifié par le roi d'Angleterre sur les trahisons de son connétable, avait fait mettre son extradition parmi les clauses du traité passé avec le duc de Bourgogne. — Le connétable, à la première nouvelle de ce traité, se réfugie à Mons, comptant trouver grâce auprès du duc, qui néanmoins le fait livrer aux commissaires du roi, pour le punir de l'avoir trompé aussi, malgré les grosses pensions qu'il recevait de lui. — Concessions exorbitantes de Louis XI au duc de Bourgogne. — Il lui cède Saint-Quentin avec tous les châteaux du connétable, et les trésors que l'avarice de celui-ci y avait accumulés. — Il abandonne à sa vengeance le duc de Lorraine, qu'il avait induit lui-même à quitter le parti bourguignon pour le parti français, qu'il avait lancé contre le Luxembourg avec ses propres capitaines et avec la noblesse du Barrois, autorisant le duc de Bourgogne à faire la conquête du duché de Lorraine et du comté de Vaudemont. — L'opinion publique se soulève contre ces conventions infâmes. — Jusqu'à quel point fut blâmable la conduite du duc de Bourgogue, qui, d'après un bruit

alors accrédité, avait donné sauf-conduit au comte de Saint-Pol pour venir à refuge dans ses États. — L'auteur attribue à cette violation de la foi jurée les malheurs dont le duc ne cessa plus d'être frappé depuis lors. — Il revient avec une nouvelle insistance sur la perfidie de Louis XI à l'égard du duc de Lorraine. — Comparaison du traité des deux princes avec celui qui donna naissance au second triumvirat.

Chap. II. — Le duc de Bourgogne fait traverser le Barrois aux troupes qu'il avait réunies pour envahir la Champagne. — Il épargne le Barrois à cause d'une alliance qu'il avait faite avec le roi René, seigneur de cette contrée. — Il se contente d'incendier les châteaux de ceux des gentilshommes barrisiens qui avaient accompagné le duc de Lorraine dans son expédition en Luxembourg. — Il passe de là dans le duché de Lorraine, dont il effectue la conquête en moins de trois mois, le duc étant absent. — Il ne trouve de résistance sérieuse qu'à Nanci, où s'était renfermée la noblesse du pays. — Après un mois de siége la ville capitule, et ceux qui étaient dedans le reconnaissent comme duc de Lorraine, ayant obtenu le maintien des institutions du pays. — Conjectures du public pendant cette guerre. — Les uns s'attendent à voir le roi de France marcher au secours du duc de Lorraine, dont il était le cousin issu de germain; les autres annoncent une prise d'armes des Alsaciens et des Suisses. — Le duc de Bourgogne ne laisse pas d'accomplir tranquillement sa conquête. — Quelques châteaux enclavés dans les pays de la langue allemande restent seuls insoumis. — Irruption des Suisses sur les bords du Léman. — Ils mettent à contribution Genève et Lausanne, où ils prennent des otages. — Causes de cette rupture subite entre les Suisses et la Savoie. — Les Suisses se plaignent que la duchesse de Savoie, sœur de Louis XI, alors investie du gouvernement du duché à cause de la minorité de ses enfants, avait violé les conventions internationales, en livrant passage à des troupes italiennes levées pour le compte du duc de Bourgogne. — L'auteur confesse son ignorance des traités passés entre les deux pays. — Il attribue le ressentiment des Suisses, d'une manière plus générale, à l'amitié de la duchesse et des seigneurs de Savoie pour le duc de Bourgogne.

Chap. III. — Le comte de Saint-Pol, livré par le duc de Bourgogne, est mené sous bonne garde à Paris. — On lui fait en par-

lement son procès, qui n'est pas long, grâce à ses aveux et aux pièces qu'on avait contre lui. — Il est condamné à mort pour crime de haute trahison. — Son arrêt est prononcé par le chancelier que Louis XI avait envoyé exprès pour présider la cour. — Il est conduit à la place de Grève, revêtu des insignes de son office et décoré du collier de l'ordre du Roi. — On le fait monter sur un magnifique échafaud tout tendu de velours noir. — En présence d'un peuple immense on lui lit ses interrogatoires et sa condamnation, après quoi il est dépouillé des marques de sa dignité. — On prétend que jusqu'à ce moment-là il avait espéré sa grâce. — Voyant que son heure est venue, il se recueille d'après les exhortations des religieux qui l'assistaient. — Il prie les hauts fonctionnaires présents autour de lui de recommander son âme au roi. — Il s'agenouille et tend sa tête au bourreau, qui le frappe après lui avoir demandé pardon de ce qu'il allait faire. — Comment les tentures avaient été enlevées pour que tous les assistants fussent témoins de son supplice. — Sa tête est montrée par l'exécuteur à trois endroits de l'échafaud pour assouvir la haine implacable que le peuple nourrissait contre lui. — Les cordeliers, qui étaient venus là en procession, emportent son corps, avec la permission du roi, pour l'enterrer dans leur église. — Date de l'événement.

Chap. iv. — Réflexions sur la mort du comte de Saint-Pol. — Issu de la maison impériale de Luxembourg, oncle du roi d'Angleterre qui avait épousé la fille de sa sœur, beau-frère du roi de France, comblé d'honneurs par Louis XI, mis par lui à la tête de la plus grande force armée qu'il y eût jamais eu en France, investi de propriétés sans nombre, gorgé de pensions et de cadeaux, il s'est toujours réputé pauvre à cause de son insatiable avarice. — Son aveuglement d'avoir été chercher les faveurs du roi, lorsque déjà il jouissait à la cour de Bourgogne d'une position qui ne lui laissait rien à envier. — Sa témérité d'avoir voulu se poser comme arbitre entre deux si puissants ennemis. — Ses torts cependant n'excusent pas la déloyauté du duc de Bourgogne à son égard.

Chap. v. — Le duc de Bourgogne, maître de tout en Lorraine excepté des cœurs, se prépare à tirer vengeance des Suisses pour l'injure qu'ils lui avaient faite d'envahir deux fois la Franche-Comté pendant le siége de Neuss. — Il conduit son armée en Sa-

voie, près des frontières suisses. — La duchesse de Savoie vient le visiter à Lausanne. — Il est accompagné du comte de Romont, frère du feu duc de Savoie. — Comment les Suisses avaient porté le ravage chez ce seigneur à cause d'un chargement de marchandises qu'il avait pris à des Allemands sur leur territoire, sans daigner tenir compte de leurs plaintes à ce sujet. — Les dispositions de guerre sont prises à Lausanne. — L'armée d'invasion, réunie dans un camp près de la ville, se met en marche à la fin du mois de mars 1476. — Le duc fait prendre les devants à son charroi, estimé au nombre de huit cents voitures sur lesquelles étaient placés son artillerie, son trésor et son ameublement. — Les Suisses tombent dessus et s'en saisissent après avoir tué les valets, marchands et hommes d'armes qui l'escortaient. — Ce désastre jette l'effroi parmi les troupes qui suivaient et amène un sauve-qui-peut général. — Les richesses accumulées d'ancienneté dans le trésor des ducs de Bourgogne deviennent la proie des Suisses. — Tableau de la pauvreté et de la simplicité de ces montagnards. — Comment Louis XI, qui connaissait leur pays, avait fait porter de Lyon au duc de Bourgogne le conseil de renoncer à une guerre qui ne l'enrichirait pas s'il était vainqueur, qui le ruinerait sans ressource s'il avait le dessous. — Cet avis salutaire n'est pas accueilli.

Chap. VI. — Le duc retourne à Lausanne où il tombe malade du chagrin de sa défaite. — La duchesse de Savoie le soigne avec la plus touchante sollicitude. — Revenu à la santé, il réorganise son armée, rassemble une nouvelle artillerie et part de Lausanne dans un appareil encore plus formidable que la première fois. — Il assiége Morat, petite place de trois cents maisons au plus, située sur la frontière suisse. — Les Suisses, qui s'étaient engagés à secourir Morat, viennent ponctuellement avec leurs confédérés, Souabes et Ferradois, s'établir en vue des Bourguignons, à un demi-mille de leur camp. — Plusieurs jours de suite, le duc de Bourgogne met son armée en bataille sans que les ennemis viennent l'attaquer. — Ils se mettent en mouvement le 23 juin 1476 et trouvent le duc prêt à les recevoir. — Une forte pluie, qui dure toute la matinée, retient les Suisses dans leur camp, et fatigue horriblement les Bourguignons qui se retirent sur le midi pour prendre leur repas, en laissant un corps d'observation devant l'ennemi. — A peine rentrés dans leur camp, ils apprennent que les

Suisses s'ébranlent. — Le duc ne veut pas le croire et dit des injures à un chevalier qui affirmait l'avoir vu. — D'autres rapports lui annoncent que son corps d'observation est attaqué. — Il fait remettre ses gens à cheval et galope à leur tête au-devant de l'ennemi. — Les Bourguignons, partis dans le plus grand désordre, perdent contenance quand ils voient la belle attitude des Suisses, qui ont déjà passé sur le corps des premiers qu'ils ont rencontrés. — Tous prennent la fuite ou se laissent tuer sans opposer de résistance. — Le duc lui-même se sauve honteusement et perd à cette journée tout le prestige de sa puissance. — Le nombre des morts est estimé à treize mille, évaluation que l'auteur croit être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité, attendu que le duc put à peine rallier autour de lui, en Franche-Comté, trois mille hommes de quarante mille qu'il avait avant la bataille. — Le plus grand nombre des fuyards ne veulent pas retourner auprès de lui. — Mécontentement des mercenaires italiens et anglais à cause de la mauvaise administration des campements et subsistances dans l'armée bourguignonne, à cause aussi de l'irrégularité de la paye. — La rudesse du duc achève de lui aliéner l'esprit de ses soldats. —Le peuple de Genève et des environs massacre quantité de fugitifs qui avaient cru trouver là un asile : ce qui est cause que la duchesse de Savoie est emmenée prisonnière en Bourgogne, comme complice de cette trahison.

Chap. vii. — Allégresse causée en France par les désastres du duc de Bourgogne. — Dans beaucoup de lieux on fait des feux de joie et des danses publiques. — Satisfaction présumable de Louis XI, qui se tenait à Lyon avec la presque totalité de ses troupes, attendant l'issue des événements. — Son dessein de faire passer une armée en Provence, sur le soupçon fondé ou feint que le roi René avait résolu de livrer ce pays au duc de Bourgogne, n'en réservant pour lui-même que l'usufruit. — René vient prudemment à Lyon faire la remise au roi, non-seulement de la Provence, mais encore de l'Anjou et de ses autres seigneuries. — Des capitaines et fonctionnaires français sont préposés de par le roi à l'administration de ces pays dont il a désormais la nue-propriété. — Des troupes sont envoyées pour saisir la Marche et les autres terres du duc de Nemours, décrété lui-même de prise de corps. — Éloge de ce seigneur que l'auteur regarde comme le plus vertueux qu'il y eût alors en France. — Sur la foi de fausses promesses, il se livre

au commissaire envoyé à sa poursuite. — Pillage et confiscation de ses châteaux.—Louis XI, qui le soupçonnait de trahison, le fait conduire à Paris pour qu'il soit jugé en parlement. — Sa dépouille distribuée d'avance entre les courtisans, suivant la coutume des rois de France, instruit les personnes clairvoyantes du sort qui lui est réservé. — Après un an de procédure, il est condamné à mort et exécuté à Paris en 1477. — Des conseillers passent pour avoir été destitués parce qu'ils n'avaient pas voulu le condamner, ne trouvant pas les charges suffisantes. — L'auteur n'ose pas affirmer ce fait. — Il tient de témoins oculaires que quantité de personnes pleuraient en voyant supplier un si bon prince. — Réflexion sur la mort violente des justes.

Chap. VIII. — Le duc de Bourgogne séjourne quelques semaines près de Besançon, où il s'occupe de remettre une armée sur pied. — Depuis son entrée en Savoie, le comte de Bitche n'avait pas cessé de porter dommage à ses sujets de la Lorraine et du Luxembourg. — Les châteaux de ce seigneur, situés sur la frontière allemande, étaient de ceux dont la conquête avait été différée par le duc. — Avec un millier d'hommes, il fait main basse sur tout ce qu'il rencontre, au profit du duc de Lorraine, son seigneur. — Comment le duc de Lorraine, après s'être tenu assez longtemps en France, dans l'espoir mal fondé d'obtenir l'assistance du roi, avait placé daus les Allemands son dernier recours. — Avec quatre cents chevaux, il traverse la Champagne et la Lorraine, sous la conduite d'un capitaine français qui feint d'aller en pèlerinage à Saint-Nicolas, pour qu'on ne dise pas que la trêve avec le duc de Bourgogne a été violée. — De Saint-Nicolas, le duc se rend, en compagnie du comte de Bitche, à Strasbourg, à Bâle et enfin en Suisse. — Il est bien reçu des Allemands, qui voient en lui un adversaire de l'ennemi commun. — Il se distingue à la bataille de Morat. — Le comte de Bitche enlève au duc de Bourgogne le château de Vaudemont, Sierck et quantité d'autres places, qui se rendent volontairement. — Regrets des Lorrains depuis l'expulsion de leur duc. — Ils profitent, pour revenir à lui, de ce que le vainqueur leur avait abandonné la garde du pays sur la foi du serment, mais du serment extorqué par la contrainte. — Excursions du comte de Bitche et de la garnison de Sierck, en Luxembourg. — Le duc de Lorraine rentre dans ses États avec une armée

de Lorrains émigrés, de Suisses et d'autres Allemands, leurs confédérés. — Il est reçu partout aux bénédictions du peuple. — Il ne trouve de résistance qu'à Nanci que gardait un corps peu nombreux de Bourguignons.

Chap. ix. — Siége de Nanci, qui ne tarde pas à se rendre à cause du manque de vivres et de la faiblesse de sa garnison. — État pitoyable du duc de Bourgogne, réduit à la compagnie du bâtard Antoine, son frère, et de quelques troupes découragées par les précédentes défaites. — Il est comme bloqué dans la Franche-Comté, d'où il ne lui est plus possible de sortir autrement que l'épée à la main. — Il a contre lui la Savoie (que Louis XI venait d'occuper, ainsi que le Piémont, comme tuteur de ses neveux pendant la captivité de sa sœur), la Suisse et l'Allemagne tout entière, les provinces françaises qui confinent la Bourgogne, enfin la Lorraine. — Il lui est impossible de tirer de la Flandre ou de la Picardie aucun secours d'hommes ni d'argent. — Les messagers qu'il envoie dans ces provinces sont tués en route, ou retenus prisonniers par l'ennemi. — Ceux qui parviennent à s'acquitter de leur commission, ne trouvent que désobéissance, même de la part des possesseurs de fiefs, astreints par leur serment au service militaire. — L'indifférence et les murmures sont les mêmes dans le peuple et dans la noblesse. — Lettres et instructions furibondes du duc à ses sujets. — Il menace son chancelier et ses autres officiers de leur faire couper la tête à son retour, parce qu'ils n'infligent pas les supplices décrétés par lui dans ses mandements contre les vassaux réfractaires, parce qu'ils admettent des cas d'exemption, sur lesquels tout le monde se fonde pour ne pas obéir. — Comment il eût été impossible au chancelier, comme à tous les autres, d'exécuter les ordres qu'ils recevaient, sans l'appui d'une force armée considérable, et comment le moindre sévice aurait provoqué une insurrection. — La fiscalité des derniers temps avait disposé les esprits à la révolte. — Le chancelier et les gens du conseil assemblent les états de Flandre et de Brabant pour leur exposer la détresse du duc et leur demander un nouveau subside. — Les états refusent, en représentant les charges auxquelles ils s'étaient précédemment soumis, et qui engageaient l'avenir pour plusieurs années. — Menacés de contrainte, ils appellent du chancelier et du mandement derrière lequel il se retranche, au duc lui-même mieux informé. —

L'appel exaspère le duc au point qu'il écrit à la ville de Bruxelles, où s'étaient tenus les états, qu'elle est un repaire de traîtres, et qu'il rasera ses murs et ses portes. — Comment, l'année d'avant, au moment où il partait pour la guerre de Suisse, il avait répondu aux difficultés que lui faisaient les états de Flandre, qu'à l'avenir, il userait envers eux d'injonctions et non de prières, qu'il avait le droit de les imposer à son plaisir, et qu'ils étaient des mutins. — Le mauvais effet produit par ces paroles se montre après la bataille de Morat.

Chap. x. — Plaintes proférées par les nobles de ce qu'à Neuss et ailleurs, ils avaient servi à leurs dépens, sans qu'aucune disposition eût été prise pour les préserver du froid, des pluies et de la disette; de ce qu'ils avaient été exposés de la manière la plus imprudente aux attaques de l'ennemi; de ce qu'au lieu d'être récompensés de leurs peines, ils avaient été obligés la plupart d'engager ou de vendre leur patrimoine. — Plaintes du clergé sur le gaspillage de ses dîmes par les gens de guerre, sur l'abus des logements militaires, sur l'imposition des tailles à beaucoup d'églises. — Ordonnance du duc de Bourgogne pour enquérir des biens ecclésiastiques non amortis depuis soixante ans, et les faire vider hors des mains des détenteurs, à moins qu'ils ne payent l'amortissement. — Apreté avec laquelle procèdent les agents, même ecclésiastiques, chargés d'exécuter l'ordonnance. — Ils taxent jusqu'aux rentes constituées pour la décoration des églises, et englobent dans leurs relevés des objets dont la possession remontait à des siècles. — L'opinion publique voit dans la déchéance de la maison de Bourgogne le châtiment de cette recherche inique. — L'auteur la considère comme une conséquence de l'érection récente d'un parlement à Malines, les membres de cette cour l'ayant conseillée pour avoir quelque chose à faire, suivant la pratique de France, d'où les deux inventions ont été importées. — Le prince aurait dû réfléchir qu'en France même, on n'a jamais touché à l'Église sans que malheur s'ensuivît. — Le tiers état murmure à son tour contre le poids insupportable des impôts et contre le peu de parole du duc, dont les demandes se réitèrent sans cesse, et s'entre-croisent, malgré les promesses données au contraire. — Désaffection universelle. — Le comte de Nassau et le sire de Croy ramassent ce qu'ils peuvent trouver d'hommes d'armes, et vont rejoindre le duc en traversant la Lorraine. —

Des compagnies de gens de pied, recrutées pour son service parmi les vagabonds, parviennent aussi jusqu'à lui, mais forts réduites, à cause du grand nombre de ceux qui désertent pour aller manger l'argent de leur paye dans les cabarets.

Chap. xi. — Le duc de Bourgogne, après avoir parcouru la Franche-Comté, et obtenu de cette province des secours d'hommes et d'argent, se met en marche avec tout son monde par la Lorraine. — Il arrive jusqu'à Pont-à-Mousson, où il comptait encore des adhérents. — Peu s'en faut qu'il ne surprenne le duc de Lorraine, qui séjournait depuis peu dans cette ville, et qui se sauve à son approche. — Le duc de Lorraine, voyant Nanci assiégé, y laisse une bonne garnison et va chercher du renfort chez les Suisses. — Les Bourguignons s'établissent devant Nanci à la Toussaint de l'an 1476, un mois après que leurs compatriotes en avaient été expulsés. — Le capitaine et les habitants de la ville tiennent bon, malgré les séductions et les menaces du duc de Bourgogne. — Ils se montrent résolus à passer par toutes les extrémités, pour attendre le retour de leur seigneur. — Les assiégeants ne souffrent pas moins à cause de la rigueur de la saison. — Beaucoup meurent de froid; d'autres sont affligés de rhumatismes aux jambes. — Cherté des vivres, telle que la paye du soldat ne suffit point à lui procurer la moitié du nécessaire. — Irrégularité de la solde à cause de l'impossibilité où l'on est d'amener du Luxembourg un dépôt de deux cent mille écus d'or, sur lequel le duc avait compté. — Quinze cents lances françaises répandues par Louis XI, sur les frontières de la Champagne et du Barrois, consomment toutes les subsistances qui auraient pu être portées de ces provinces au duc de Bourgogne. — Ces troupes équipées, dit-on, à l'allemande, pour donner le change à ceux qui les voyaient, ont pour consigne de surveiller les Bourguignons en attendant l'arrivée des Suisses.

Chap. xii. — La trêve conclue avec Louis XI empêche le duc de Bourgogne de s'alarmer de la présence des Français. — Il reste impassible, au milieu des misères qui affligent les siens, sans tenter rien contre la ville assiégée, sans vouloir écouter ceux qui lui conseillent d'aller hiverner ailleurs. — Il s'obstine à attendre la bataille. — Pitoyable état des huit mille hommes qui formaient l'effectif de ses troupes, la plupart malades ou désarmés,

soit parce qu'ils avaient vendu leurs armes pour avoir du pain, soit parce qu'ils les avaient perdues, et n'avaient pas de quoi en acheter d'autres. — Le duc de Lorraine arrive au commencement de janvier 1477 avec les Allemands et les Suisses. — Son armée se porte immédiatement contre l'ennemi, dont elle connaît la détresse. — Le duc de Bourgogne fait sortir de son camp tous ceux qui sont en état de combattre. — Les Bourguignons, vaincus à l'avance, sont mis en déroute à la première charge. — On les prend plutôt qu'on ne les tue, à cause de la pitié qu'excite leur air de souffrance. — Éloge du seigneur de Campo-Basso, commandant d'un corps italien au service du duc de Bourgogne. — Comment il avait pris son congé et s'était allé mettre avec le duc de Lorraine. — Le jour de la bataille, posté aux passages par où il s'était attendu à voir fuir les Bourguignons, il fait un grand nombre de morts et de prisonniers. — Le duc de Bourgogne se jette au milieu d'un bataillon d'infanterie allemande, pour ne pas survivre à cette nouvelle défaite. — Il est jeté à bas de son cheval et percé de coups. — Le comte de Nassau et le sire de Croy, prisonniers des Allemands; le bâtard Antoine de Bourgogne, également prisonnier, est remis entre les mains de Louis XI, dont il embrasse le parti.

Chap. XIII. — Incertitude sur le sort du duc de Bourgogne, même parmi les vainqueurs. — Des Bourguignons prétendent qu'il s'est retiré blessé dans le château d'un de ses amis, d'autres qu'il est le prisonnier d'un seigneur allemand, d'autres qu'il est allé se cacher en Bourgogne ou en France. — Toutes ces versions sont attestées devant les magistrats des villes par de prétendus témoins oculaires, qui ne craignent point d'en donner leur tête pour garant. — Il y en a cependant qui affirment avoir vu le duc tomber au milieu des Allemands, et qui en induisent qu'il doit être mort. — L'incertitude vient de ce qu'il n'avait pas pu être reconnu, parce qu'étant tombé près d'un ruisseau, la face contre terre, son visage avait été collé au sol par la gelée, et qu'en le retournant, on lui avait enlevé une partie du visage. — Une autre visite exécutée par ses valets de chambre le fait reconnaître à plusieurs marques qu'il portait sur son corps. — On continue de douter, après la constatation de sa mort, s'il a péri au milieu des Allemands, ou bien de la main de meurtriers qui l'auraient frappé lorsqu'il fuyait. — Son corps, porté à Nanci par l'ordre du duc de

Lorraine, est inhumé sans beaucoup de pompe dans l'église Saint-Jean. — Avec lui finit la lignée mâle de la maison de Bourgogne. — Son âge. — Durée de son règne. — Obstination de quelques-uns à soutenir qu'il vit encore. — Des opérations de banque et de commerce se règlent sur le terme de sa réapparition. — Au bout de dix ans, cette folie durait encore.

Chap. xiv. — Taille et vigueur corporelle du duc de Bourgogne. — Sa dureté à la fatigue. — Conformité de sa physionomie avec le type portugais, qui était celui de sa race maternelle. — Son grand cœur, allié malheureusement à trop de présomption. — La sagesse lui conseillait de se tenir en paix avec Louis XI, pour l'avantage de ses sujets et la tranquillité de ses voisins. — Pour en venir là, rien n'aurait dû lui coûter, ni le sacrifice de ses justes défiances, ni même celui des terres livrées par le traité d'Arras, principale cause de ses démêlés avec le roi. — Comment il aurait pu se mettre sur un bon pied de défense, et à bon marché, en tenant sa noblesse armée à domicile, et en la faisant passer à de fréquentes inspections. — Caractère affreux de sa guerre avec Louis XI, qui fut non-seulement une guerre civile, mais une guerre de frère à frère, puisqu'il avait été en premier lieu fiancé à une fille de Charles VII. — Malgré le peu de solidité d'une alliance formée avec un homme aussi perfide que Louis XI, la paix telle quelle aurait été préférable pour le duc. — Sa politique devait être de se tenir en garde sans s'abandonner. — Différence entre sa situation et celle du roi. — Le régime fiscal est vieux en France, et le despotisme y a habitué les sujets à être taillés et retaillés sans se plaindre. — La coutume était autre dans les États bourguignons. — Efforts du duc Charles pour implanter chez lui le système français. — Il y aurait réussi s'il était sorti vainqueur de ses entreprises. — Il l'avait assez clairement annoncé en disant aux états de Flandre qu'il aurait désormais l'argent non plus par prière, mais par injonction.

Chap. xv. — Sa modération dans les premiers temps de son règne. — Sa sollicitude pour le maintien de la justice jusqu'au moment où il perdit Amiens. — Il abolit la coutume des guerres privées en Picardie et en Flandre. — Audiences publiques qu'il donne deux ou trois fois par semaine, assisté des grands officiers de sa maison. — Les plaintes de tout le monde y sont accueil-

lies et jugées, séance tenante, par le chancelier. — Pureté de ses mœurs. — La fidélité qu'il garde à sa femme donne lieu à de mauvais propos, sans doute par le désappointement qu'éprouvaient ceux qui auraient voulu être les ministres de ses plaisirs. — Sa dévotion. — Il recherche les chantres de talent, à l'exemple de son père. — État magnifique de sa chapelle. — Il y chante quelquefois sans témoins. — Sa sobriété. — L'orgueil gâte toutes ses qualités, et lui attire l'inimitié de l'Allemagne entière et des Suisses, qui avaient commencé par être on ne peut mieux disposés pour lui. — La valeur militaire n'est pas à louer en lui. — Presque toutes ses expéditions se sont terminées par des désastres. — D'Amiens, de Beauvais, de Neuss, de Morat, de Nanci, il n'a rapporté que honte et dommage. — On peut dire qu'il a été hardi et impitoyable, mais non pas vaillant.

HISTORIARUM

DE REBUS

A LUDOVICO XI

FRANCORUM REGE

ET SUO TEMPORE IN GALLIA GESTIS

LIBER PRIMUS.

CAPITULUM PRIMUM.

Qualiter, mortuo patre, Ludovicus ejus primogenitus, fretus auxilio Philippi, Burgundionum ducis, se adparabat ad nanciscendam paterni regni possessionem.

Mortuo Carolo Francorum rege illustri[1], Ludovicus, ejus filius primogenitus, in regno successit, hæres quidem terrarum et patrimonii, sed exsors longe nimium (proh dolor) et alienus a prudentia, fide, justitia cæterisque paternis virtutibus : unde, cum ad scribendum res per eum gestas accedere, juxta pollicitationem nostram, vellemus, dubii ancipitesque valde fuimus idne exsequi aggrederemur, vel potius, stylo calamoque ferias indicentes, a nostris proposito et pollicitatione resiliremus. Verebamur nempe ne, si ejus plurima vafre, callide, perfide, stulte, perniciose

1. 22 juillet 1461.

ac crudeliter facta retexeremus, a nonnullis qui ea lecturi forent fide minime præstita, maledici potius cujuspiam, quam historica licentia vera referentis, officium assumpsisse putaremur. Sed cum a veteribus historiæ scriptoribus, non solum [regum] vel imperatorum qui virtutibus et sapientia claruerunt quique reipublicæ temporibus suis utiles exstiterunt, sed eorum etiam qui omni iniquitate et nequitia vitiorumque obscenitate insignes famosique fuerunt (ut Caii Caligulæ, Neronis, Domitiani, Commodi quamplurimorumque talium) res gestas narratas descriptasque fuisse nemo ignoret, ausum accepimus confidenter etiam regis hujus tempora resque per eum gestas, divina adspirante gratia, stylo narrationis exsequi : multo magis eligentes veridica narratione ad instructionem et cautelam posterorum otium exercere, quam adulatorum more, qui regum et principum panegyricos conscripserunt, mendaciis et figmentis intendere.

Cum itaque in terris Flandriæ et Brabantiæ apud illustrem Burgundionum ducem, Philippum, exsistens, de patris gravissima ægritudine, deinde, paucis effluxis diebus, de obitu etiam per varios multosque cursores certior factus esset[1], dubius utcumque ancepsque animo fuit ne forte a proceribus regni, hisque potissimum qui apud patrem suum præcipuis loco et honore fuerant, contradictionem resistentiamque in nanciscenda regni possessione pateretur. Habebat enim fratrem juniorem se circiter annis viginti, Ca-

1. La nouvelle de sa mort lui parvint le 24 juillet, au château de Genappe, en Brabant.

rolum nomine, annos tunc circa sexdecim agentem[1], optimæ indolis probisque moribus imbutum et educatum, quem pater charissimum habuerat, et alterius filii, hujus videlicet Ludovici, irritatus moribus atque pertæsus, eum regni hæredem atque successorem, exhæredato Ludovico, ut fama erat, facere cogitarat[2]. Unde formidans ipse Ludovicus ne proceres regni, se rejecto, in regem sublimare eum vellent, cogitavit primum forti manu et cum valida expeditione necesse habere paternum ingredi regnum.

Ad quod præfatus Burgundionum dux, qui omni humanitatis et beneficentiæ officio semper eum fuerat prosecutus, libens et spontaneus se ac totius imperii terrarumque suarum vires obtulit, fecitque mandata per omnes terras suas, quatenus tota nobilitas cæterique universi qui in militaribus expeditionibus suis ei servire consueverant, parati expeditique adessent, secum profecturi ad novum regem inducendum in regni paterni possessionem. Et omnes quidem alacriter se adparabant, ut et principis sui optimi parerent jussibus, et novi regis gratiam se promereri ostenderent; et utique, si progressum mandata, uti manaverant, habuissent, poterat statim idem Burgundionum dux colligere virorum triginta millia et amplius.

1. Ce prince était né le 28 décembre 1446.

2. Curita confirme ce fait en y ajoutant un renseignement curieux : « El re de Francia.... procuró privarle (Luis) de la succession del reyno, y que fuesse coronado por rey Carlos, su hijo segundo... y hizo por ello todo su poder; pero no dió lugar a tal cosa el Papa Pio, con quien se trató muy estrechamente. » *Anales de la corona de Aragon*, l. XVII, c. XXII.

Quæ cum ita fieri proceres regni agnoscerent, sibique ad renitendum obsistendumve vires minime suppetere, cum tota etiam stipendiaria militia regni, ducesque et magistri militum ad novum regem, ob ejus gratiam promerendam, certatim de omnibus regni partibus, simul etiam qui in regno ballivias seu præfecturas, magistratus et quælibet officia tenuissent sub defuncto rege, confluerent ad eum et catervatim accurrerent, siluerunt omnes, etiam si qui, obsecuti perante patris voluntati, libentius Carolum fratrem juniorem quam Ludovicum sublimari in regem prospexissent. Videns autem ipse Burgundionum dux talem omnium regnicolarum concursum ad salutandum suscipiendumque Ludovicum in regem promptosque omnium animos et sedulos ad ei parendum et obediendum (ad quem legati et provinciarum et insigniorum quarumcumque civitatum totius regni, alteri alteros prævenire certantes, quotidie veniebant), de voluntate et consensu Ludovici mandata prius a se emissa temperavit, contentus tantummodo certo numero, præcipue terrarum suarum nobilitatis, quem ad tria aut quatuor millia equitum, ad regem novum honorandum atque sociandum, collegit.

CAPITULUM II.

De inimicitiis et odio novi regis ad quosdam duces paternos, et exsequiis patri defuncto factis a se, et concursu vario regnicolarum ad eum.

Cum itaque ad se concurrere omnes regnicolas ipse Ludovicus agnosceret, sibique duces ac milites paternos se ostendere devotos, et per hoc neminem se

jam debere vereri aut formidare, statim quidnam in ejus antea animo latuisset, palam facere et manifestare cœpit. Nam ad quosdam militum duces, qui patri chariores exstiterant suisque consiliis ac familiaritatibus propius adfuerant, ingens odium, quod sub pectore prius texerat, habere indicavit; et cum officia in regno nobilia militumque magisteria quamplures sub patre habuissent, habereque meritis rerum a se strenue ac magnifice pro rege et regno gestarum rationabiliter debuissent, omnes pæne suis spoliavit officiis atque honoribus. Nonnullos vero qui ad eum salutandum honorandumque adventarant, non modo videre recusavit, sed vel comprehensos in carcerem misit, vel ad comprehendendum deputans satellites, fugam arripere coegit et latebras.

Fuerant apud patrem magno honore habiti domini Petrus de *Brezi*[1] et Antonius de *Chabannes*, comes de *Dampmartin* prope Parisios[2], duces militum famosi et quorum in variis præliis adversum Anglicos comperta optime et probata fuerant virtus atque industria. Prior autem etiam erat senescallus magnus Normanniæ. Hi duo minis hujus novi regis et malevolentia quam se ad eosdem habere palam ostendit, adeo fuerunt deterriti, ut fugam, ad effugiendum ipsius indignationis sævitiam, arripere sunt compulsi. Et alter[3] quidem etiam regni fines excessit; alter vero in Normannia, in cujus administratione quamplurium

1. Pierre de Brézé, seigneur de la Varenne, en Anjou.

2. « Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, près Paris; » ce qui ne veut pas dire que ce seigneur ait appartenu par son origine à la noblesse de l'Ile-de-France. Il était du Bourbonnais.

3. Antoine de Chabannes.

sibi amicitias conquisierat, non absque capitis sui multorumque, qui eum receptare in diversis latibulis ausi fuerunt, ingenti discrimine, per aliquod tempus delituit sub dissimulato habitu, diversa loca pervagatus; nam nusquam loco uno diu latere poterat, cum pæne ubique perquireretur, et eum apprehendentibus præmia, receptantibus vero et celantibus eum supplicia edictis regalibus publice proposita essent. Quales vero exitus quisque eorum, postquam talia de regis benevolentia percepisset, invenerit, postea suo ordine referetur.

Factus igitur securus, et quia nullus ad contradicendum coronationi suæ auderet se ingerere, et quoniam militares copiæ patris promptæ ad obediendum essent, eisdem novis ducibus seu capitaneis majore ex parte commissis, ad urbem Remensem, in qua de more Francorum reges inungi solent, quantocius accedere festinavit.

Ad quam ex Brabantia, illius illustris Burgundionum ducis Philippi præsentia comitisque de *Charolois*, ejus filii unici, ingentique procerum atque nobilium omnium terrarum suarum honestissima multitudine stipatus, cum transitum faceret, apud oppidum Avennis-Comitis, in Hannonia[1], patris exsequias et sacra funeris persolvit; tam vero tenui et exili pompa et impensa[2] ut, qualem ad viventem affectum habuisset, satis ex hoc ipse indicavit. Quantum vero luctum pro tanti carentia patris et obitu introrsum duceret animo, dissimulare non potuit, qui ipso exsequiarum die,

1. « Avesnes-le-Comte, en Hainaut. »

2. Exagération dont on se convaincra en lisant la description que Georges Chastelain a donnée de cette cérémonie.

sumpto prandio, statim exuta lugubri veste, sub qua profecto alienam gesserat personam, brevissimam usque ad nates albo rubeoque bipartitam coloribus, propriam nunciantem personam, assumens, venatum perrexit usque ad seram noctem, capite pileo similibus partito coloribus amictus, satellites habens omnes consimilibus ornatos indumentis : quibus etiam et phaleræ et subsellia equorum paribus ornamentis respondebant.

Postquam vero proditum palamque factum exstitit quod non vellet rex novus coram intueri eos qui ob patris luctum nigro vestiti essent (ad eum enim quamplures e regno, affectum illum quem ad defunctum regem habuerant indicantes, lugubresque vestes deferentes, sibi occurrerant), tum pulchrum videre fuit quod multi statim, mutatis vestimentis, albo rubeoque partitis sese ornaverunt ; ut facile ab his qui talia inspicerent merito dici posset :

« Totus ad exemplum regis componitur orbis. »

Non est autem facile æstimare quantus ad eum numerus concurrerat de omnibus provinciis Galliarum : alii pro officiis, quæ sub patre tenuerant, servandis atque retinendis ; alii vero pro novis assequendis. Tanta enim ambitio obtinendorum officiorum propter felicitatem temporalem, qua, qui sub patre officia tenuerant, potiti existimabantur, animos omnium pæne regnicolarum obsederat, ut certatim de toto regno, pro hujusmodi causis, maximus fieret ad eum concursus ; talesque etiam officia ambiebant, non modo qui alias hujusmodi honoribus seu administrationibus functi fuissent, sed et quamplures qui, vel

negotiationibus honestis seu suis contenti patrimoniis, vitam quiete et tranquille, absque aliquo prorsus officio publico, peregissent. Mira quippe ad illa obtinenda ambitione innumeri fere ferebantur. Fuerant namque sub rege defuncto omnes pæne officiarii per totum regnum communiter satis ditati et locupletati, laxata nimium (proh dolor) atque eis permissa in pauperes regnicolas prædandi et concussiones faciendi plurima libertate. Quæ res affectum plurium alliciebat, tum quæstus tum honoris atque auctoritatis gratia, ad hujusmodi officia appetenda. Quæ etiam qui perante tenuissent, adeo se propterea de statu suo assecuratos, quoad viverent, reputare soliti erant, ac si tanti census annui patrimonia possedissent.

CAPITULUM III.

Quomodo fuit Remis inunctus in regem; et de promissione ejusdem de sublevando regnum ab oneribus talliarum et aliarum exactionum currentium in regno.

Exsequiis itaque pro patris obitu, ut præmisimus, peractis, ad urbem Remorum contendit, magna nobilium [caterva] tam ex terris Burgundionum ducis quam etiam de regno, copiis etiam militaribus et innumera pæne officia prosequentium multitudine comitatus. Ad quam urbem accedens, in monasterio monachorum sancti Theodorici [1], extra muros urbis, primo hospitatus fuit. In vigilia autem assumptionis Beatæ Mariæ [2] urbem ingressus est. Crastino enim die, festo scilicet

1. L'abbaye de Saint-Thierry.
2. 14 août 1461.

ejusdem assumptionis, in ecclesia majori, ante altare majus, per civitatis ejusdem archiepiscopum [1], pluribus principibus et dominis, maxime de terris et amicitia ducis Burgundionum, multisque etiam prælatis regni præsentibus atque assistentibus, in regem de more exstitit inunctus et sacratus. Cumque sollicite clausæ obseratæque ejusdem ecclesiæ fores et aditus singuli, custodia adhibita, muniti fuissent, ne, nimiæ multitudini ingressu permisso, populorum constipatio inordinabilis et valde periculosa contingere posset, et per hoc numerus hominum, qui intromissi fuerant, satis moderatus foret, et quem profecto tertia vel quarta pars chori satis libere capere poterat, tamen prope altare majus, ubi sacra fiebant, tanta constipatio ex militaribus et aliis qui illic aderant, et tam inordinata compressio fuit, ut vix prælatis, qui Remensi archiepiscopo in sacro officio cooperabantur seu ministrabant vel assistebant, locus in quo se movere possent relinqueretur. Sed nec principibus ipsis prælatisque aliis, qui illic prope adstabant et quibus propriæ sedes fuerant dispositæ, parcitum fuit, quin multi graviter et moleste a turbis militarium et aliorum infimæ sortis premerentur.

Postquam autem totum consecrationis officium absolutum fuit, multi nobilium de diversis regni partibus, alii coram rege, alii coram duce Burgundionum, supra genua procumbentes, sese repræsentarunt, ut militiæ honorem gradumque assequerentur [2]. Quos attactu levi gladii ad collum milites creabant; qui magno

1. Jean Jouvenel des Ursins.

2. Chastelain et Jacques Duclercq nomment les principaux chevaliers créés au sacre de Louis XI.

fuere numero. Postmodum vero rex ad convivium cum principibus et prælatis recessit, quod sumptibus civitatis magnificentissime et splendidissime adparatum erat in aula majore palatii archiepiscopalis.

Expleto autem convivio, statim rex, toga mutata quam, dum ageretur consecrationis mysterium, induerat, aliam bicolorem, ut perantea, vix usque ad nates pervenientem, assumens, ad gradus ante portam anteriorem ecclesiæ equum conscendit, cum satellitibus multis ad monasterium præfatum sancti Theodorici reversus [1].

Cum autem cives se et urbem suam atque patriam ei commendassent, suppliciter rogantes quatenus tallias, gabellas et diversa vectigalia, a patre suo ob guerrarum necessitates impositas, vel remittere vel moderari vellet, se benignum atque clementem ostentare volens, publice dixit et pollicitus est palam omnibus se maxime desiderare id efficere, velleque tollere omnes hujusmodi tallias et exactiones de toto regno, ipsumque regnum ad suas antiquas libertates omnino restituere et instaurare. Super quo etiam, sequenti die, cum per quemdam episcopum regni [2] supplicatio humiliter ac devote sibi fieret, et ut regni populos, tantis tributorum oneribus, angariis et perangariis miserabiliter attritos et afflictos, levare sua clementia dignaretur, verbis plurimis se id quam maxime affectare ostendit. In primis enim supplicanti gratias magnas se habere dixit, quod de ea re eum commonefaceret quæ, præ omnibus rebus temporalibus, animo

1. *Sic.* Corrigez *reversurus*.

2. Cet évêque était Thomas Basin lui-même. Voir les détails où il entre à ce sujet dans son Apologie, l. I, c. II et III.

suo insideret. Nihil nempe tantum in desiderio se habere asserebat, quantum ut populos regni ipsumque regnum ab angariis et immanibus tributorum atque exactionum oneribus, quibus ipsos esse [gravatos] cognoscebat, levare, et in pristinam atque antiquam libertatem instaurare et restituere posset. Se quinquennio prope in terris mansisse Burgundionum ducis, in quibus tam magnificæ civitates et oppida tam opulenta, tam honestæ domus et omni genere suppellectilis tam decenter instructæ et ornatæ, populique tanta libertate gaudentes, tam honestis vestibus amicti et culti politique forent, ut felicitatis atque libertatis quoddam specimen cuncta quæ illic viderentur, prætenderent; nec ruinæ quippe illic aut maceries destructæ ullæ cernerentur; e diverso vero, cum primum regnum ingressus esset, ubique ruinas et dirutas macerias invenisse; squalentes vero agros atque incultos, velut desertum quoddam, intueri ubique posse; sed et homines, tam viros quam mulieres, tam vultuum macie quam detritorum et laceratorum indumentorum vilitate atque etiam prope nuditate, tantam ostentare paupertatem atque inopiam, ut potius bonis nudati et spoliati ac velut ex specu seu tetro aliquo carcere recenter extracti, quam liberi aliqui populi existimandi esse viderentur. Propterea se magno intrinsecus tactum dolore, seque ex animo eisdem totique regno viscerose compati aiebat, quod eos tantis obsitos malis tantisque miseriis et calamitatibus oppressos inveniret; pollicens operam, annisum atque conatum omnem se præstiturum, quatenus, auxiliante Deo et miserante, totum regnum universosque ejusdem accolas tantis relevatos malis, et ab omnibus tributorum et vectiga-

lium oneribus liberatos, in antiquam dignitatem atque libertatem reduceret.

Et hæc quidem cum ab eo dicta ubique prædicarentur, quamplurimos in spem facile adduxerunt quod ipsa libertatis instauratio et sublevatio a tributis, quemadmodum pollicebatur, consequi atque exhiberi deberent. Alios vero, qui morum ipsius rerumque a se perante gestarum, tam in suo Delfinatu quam alibi, non ignari forent, hujusmodi promissorum vana spes non delusit aut fefellit. Docuit autem non longe posthac rei exitus quanta spes hujusmodi promissis et similibus habenda foret, sub quorum tum obtentu nonnullæ ex nobilibus civitatibus regni, ut ipsa Remorum, quæ talia polliceri audiverat, et Andegavorum urbes, magnæ calamitatis discrimen et periculum incurrerunt, ut paulo post suo loco referemus.

CAPITULUM IV.

Quomodo ex Remis venit ad Sanctum-Dionysium prope Parisios, ubi a quodam Italo præsumptuoso patri defuncto beneficium absolutionis impensum est [1].

Igitur cum, postquam sacro delibutus oleo, in dicto monasterio sancti Theodorici duos aut tres dies perstitisset, duce Burgundionum cum suo magnificentissimo comitatu [2], in quo dux Clevensis [3] cum Adolpho, fratre suo, præsens aderat, cæterisque prin-

1. Chapitre imprimé parmi les Preuves aux Libertés gallicanes de P. Du Puy.

2. *Conata* dans le ms.

3. Jean, duc de Clèves, neveu du duc de Bourgogne et marié aussi dans la maison de Bourgogne, à la fille de Jean de Nevers.

cipibus et nobilibus in ipsa Remorum civitate manentibus, versus Parisiorum urbem et Sanctum-Dionysium iter accepit. Iter vero faciens per Suessionum civitatem, et agros ejusdem ex veteribus guerrarum calamitatibus valde squalidos inveniens ac desertos, ad vallem Maternæ fluminis Meldensemque civitatem, inde vero ad Sanctum-Dionysium iter inflexit. Quo in loco exsistens, patris sui sepulchrum, nullo pæne impenso honore, inspexit; sed et non parum ipsius venerabilem memoriam nec mediocriter totam regni ac Delfinatus Ecclesiam infamavit.

Erat in ejus comitatu quidam Italus, episcopus Interamnensis[1], Pii papæ[2] assertus legatus seu nuntius, qui paulo ante in regno Angliæ turbas populorum adversus Henricum regem, in favorem partium Eboracensis ducis, vehementissime excitarat. Is cum apud monumentum optimi Caroli, nuper defuncti regis, adstaret, suggestione quorumdam, qui Pio pontifici regique potius novo blandiri cuperent, ipsi Carolo defuncto cujusdam absolutionis formam impendere præsumpsit, quasi censura ligatus excommunicationis ab hoc sæculo transivisset, ob eam videlicet causam quod decreta sanctorum Patrum, eis adjutor benignusque fautor exsistens, servari in regno suo de consilio, assensu ac voluntate majoris ac sanioris partis prælatorum et cleri totius gallicanæ Ecclesiæ, principum

1. *Nanniensis* dans le ms., mais par erreur. Il s'agit de Francesco Copini, évêque de Terni, qui, comme le dit l'auteur, avait abusé de ses pouvoirs de legat pour favoriser la faction d'York, en Angleterre. Cette conduite le fit déposer à son retour en Italie. Raynaldi, *Annales eccles.*, t. VII, p. 68, 122, 123.

2. Le pape Pie II.

sanguinis sui ac procerum regni, sub pragmatica sanctione jussisset, ac quamdiu observari fecisset. Pro qua tamen re, apostolica sedes eum nunquam excommunicatione a communione fidelium exclusit, sed ei potius semper communicavit, suosque legatos, nuntios atque epistolas honorabiliter recepit. Unde magna, procul dubio, præsumptio fuit per unum talem nuntium, qui ad hoc nullum mandatum nullamve facultatem recepisset, tale quid præsumere[1]: in quo non modo defuncti cineres infamavit (quatenus in se erat) ac sepulchrum; sed et universam pæne gallicanam Ecclesiam, totius catholicæ non ignobile neque contemnendum membrum, imo et totam catholicam hac ignominia percellebat[2], ut ejus singulos filios atque patres simili censura notaret; et utique de hujusmodi a se edita pragmatica et sacrorum observatione decretorum minime pœnitenti, et, dum in humanis adhuc ageret, non requirenti, tale temerarium atque præsumptum munus temere nimis impertiebat. Quo si vivens moriensque indiguisset, vel[3] ei defuncto profuturum sperari potuisset, necessarium erat ut, ante mortem et necdum finita via hujus mortalitatis, de culpa seu contumacia contritus ac pœnitens, sibi illud præstari atque impendi requisivisset, quod morte præventus consequi nequivisset. Tale autem aliquid de eo nemini unquam constitit; nec verisimiliter existimari debet ut quod[4], synodalium catholicæ Ecclesiæ decretorum auctoritate suf-

1. Lisez *præsumi*.
2. *Præcellebat* dans le ms.
3. *Ut* dans le ms.
4. *Quo* dans le ms.

fultus et tam celeberrimorum totius regni gallicanæque Ecclesiæ conventuum cousilio et consensione, sanxisset, voluerit per pœnitudinem aboleri et in irritum deduci.

CAPITULUM V.

Quomodo rex novus regiam suam Parisiorum urbem ingressus est.

Postquam autem aliquot diebus in dicto loco Sancti-Dionysii remoratus esset, venationibus et aucupiis vehementer [intentus], ingressum urbis regiæ Parisiorum, in qua nondum perfecta erant quæ ad pompam et magnificentiam receptionis suæ apparabantur, differens et protrahens, ad quamdam domum prope Montem-Martyrum[1], urbi propinquam, accessit. Pertinebat autem eadem domus cuidam civi Parisiensi qui vocabatur magister Joannes *Bureau*[2], qui unus erat de generalibus financiarum et exactionum regni. Decursis autem exinde tribus aut quatuor diebus, prima hebdomade septembris, cum nobilissimo ac magnificentissimo comitatu, urbem ingressus est, paulo post horam vesperarum. Et ingrediens urbem, ad insignissimum titulo gloriosæ Dei genetricis dedicatum templum ex more accessit. In quo a venerando urbis et Deo amabili antistite, Guillelmo Quadrigarii[3], viro doctissimo et vita atque moribus probatissimo

1. Cette maison située au bas de Montmartre, était celle des Porcherons. *Chron. scand.*, ad ann. 1461.

2. Le même dont l'auteur a fait l'éloge dans l'Histoire de Charles VII, l. V, ch. VI.

3. Guillaume Chartier.

magna atque nobili cleri caterva stipato, honorabiliter est exceptus. Qui etiam juramenta quæ perante Remis, in sua consecratione, præstiterat, de regendo videlicet et tuendo regnum regnique accolas ab injuriis, eisdemque ministrando et exhibendo justitiæ complementum, ecclesiis et ecclesiasticis personis conservando privilegium canonicum[1], eum præstare atque iterare fecit, juxta ritum et morem prædecessorum suorum. Porro priusquam urbem introiret, ab eodem pontifice sibi petiit ostendi capitula hujusmodi juramenti. Quæ cum ex vetustis ecclesiæ libris, juxta vetustam descripta consuetudinem, sibi ostensa fuissent, eadem diu satis præstiturum se negavit, ob illud præcipuum capitulum quod ecclesias ecclesiasticasque personas respicit et contingit. Ex quo satis qualiter afficeretur Ecclesiæ atque religioni, verbis quidem tum, sed longe amplius et luculentius factis plurimis postmodum, indicavit; convictus tamen tum ratione, tum vetustæ consuetudinis auctoritate, ipsa capitula sacramento solemni observare firmavit.

Longum nimis esset et legentibus forsan minus credibile putaretur, si magnificentissimos vestimentorum ac pretiosissimorum ornatus, quibus tum duces atque principes, tum etiam quibus insidebant equi ad terram usque tegerentur, referre per singula pergeremus.

1. Le ms. porte *cati*^{cu}., c'est-à-dire une leçon insignifiante au moyen de laquelle le copiste a éludé une difficulté du texte qu'il avait sous les yeux. La coutume était que les rois de France jurassent, avant d'entrer à Notre-Dame, le maintien du privilége claustral accordé au chapitre de Paris par Charles le Simple. Notre auteur, qui ne connaissait pas le caractère tout particulier de ce privilége, l'a confondu, en l'entendant nommer, avec un autre article qui sauvegardait les droits de tout le clergé du royaume.

Incedebant enim per turmas satis decenti et longo a se invicem intervallo sejuncti, turma qualibet aut duodecim aut quindecim seu vigin'i evectionum et personarum numerum continente; et erant ex eisdem turmis supra viginti, omnes usque ad extrema pedum vestigia vestes auratas, gemmis etiam pretiosissimis interdum intextas, deferentes, cum paribus subselliis seu operimentis equorum, quæ, solis radiis desuper lucentibus, intuentium oculos perstringebant propter eximium auri gemmarumque fulgorem. Erant et aliæ sine numero catervæ inferioris nobilitatis, quæ vestes, tum auro tum argento intextas vel insignitas, purpureas sericeasque omnis generis colorum deferebant, cum variis ac sumptuosis equorum suorum phaleris et tegumentis. Erant et militum armatorum atque diversorum officiorum cohortes sine numero, aut qui a quoquam difficile comprehendi potuisset.

Communium autem populorum atque plebeiorum tanta ex provinciis omnibus Galliarum turba, illius ingressus atque pompæ contuendæ causa, ad ipsam urbem regiam confluxerat de omni genere, ætate, sexu, gradu atque ordine, ut æstimari tum audierimus numerum eorum ab uno venerabili sene milite, qui patri ejusdem Ludovici regis suoque avo diu olim servierat, fuisse supra trecenta millia capitum, præter accolas illius civitatis.

Præcipua autem pompa et quæ longe cæteras, tum numero tum ornamentorum pretiositate, anteibat, fuit de duce Burgundiæ et principibus ac proceribus suis. Habuit enim, tam ipse quam sui, supra duas partes turbarum quæ potioribus fulgebant ornamentis.

Dux tamen Borbonii, pro suo comitatu et turba, profecto nullo inferior fuit.

Cum autem rex in illam venerandam ecclesiam majorem introiisset, et orationem Deo omnipotenti ac gloriosæ Virgini, ejusdem templi et ecclesiæ speciali patronæ, pro sua devotione fudisset, conscenso iterum equo, cum principibus ac proceribus ad regale palatium[1], ubi convivium luxu regali cæteraque pertinentia magnificentissime apparata erant, se recepit, ibique pernoctavit.

CAPITULUM VI.

Qualiter rex officiis regni providerit; et de inexplebili avaritia, rapinis atque dolis domini de *Montaulben*.

Crastino autem die ad domum accessit quæ vulgo « ad Turriculas[2] » appellatur, quæ Aurelianensi duci spectabat, juxta Bastiliam sancti Antonii; prope quam domum, ut de ea a nemine visus, cum vellet, domum sancti Pauli[3] petere liceret (quæ olim avi sui habitatio frequentior fuit), exstrui fecit quamdam galeriam seu transitum per transversum stratæ publicæ[4], supra pilas seu columnas elevatum, ita quod per subtus curribus et equitibus liber transitus remaneret.

Quantus autem concursus ad illam urbem fuerat ex omnibus provinciis regni, tam eorum qui sub optimo genitore suo officia atque administrationes publicas

1. Au Palais, en la Cité.
2. L'hôtel des Tournelles.
3. L'hôtel Saint-Paul.
4. La rue Saint-Antoine.

habuerant, quam aliorum sine numero qui ad eadem anhelabant, quæ nunquam per prius tenuissent atque habuissent; quantæ pro hujusce rebus importunitates prosequentium; quanta apud diversos, qui aliquid posse apud novum regem existimabantur, patrocinia pro votis consequendis exquisita; quot munera, quot pecuniæ, quot largitiones temere et infructuose effusæ, vix ulla elocutione sufficienter narrari posset. Tanta enim universorum pæne animos talia obtinendi officia ambitio occupabat atque detinebat, ut, pro assequendo quod optabant, nihil penitus intentatum relinquerent, quod eis ad potiundum desideriis suis suffragari posse arbitrarentur. Et quamplurimi quidem, et extra quam credi facile posset, usque in Hannoniam et Brabantiæ fines, comperta patris morte, statim præcurrerant. Quibus pæne omnibus una tantum responsione satisfactum fuerat : videlicet regem minime regni officia dispositurum, quoad urbem suam Parisiensem ingressus foret. Propter quod mirabilis ad ipsam urbem talium ambitiosorum ac cupidorum multitudo confluxit.

Porro licet talibus eis illuderetur responsis, nihilominus tamen, ante ingressum illius urbis, quacumque iter faceret, de hujusmodi, potissime de principalioribus ac primioribus regni officiis, ipse rex disponebat : tantum indulgens suis, qui ei in Brabantia aut alibi, dum a paternis abesset laribus, servierant, ut, donec ad satietatem usque repleti essent, nihil cæteris esse distribuendum censeret. Ex quo effectum est ut cuidam domino de Monte-Albani [1], inexplebilis avaritiæ et

1. Jean de Montauban, seigneur breton qui passait pour le meurtrier du prince Gilles de Bretagne.

pessimis ac iniquissimis moribus viro, quem præ cæteris potissime bonus rex defunctus exosum semper habuerat, duas de majoribus et magis quæstuosis regni administrationibus seu officiis contulerit : videlicet officium Amiralis ac officium Magni Magistri sive Reformatoris sylvarum et fluminum [1]; amotis inde duobus nobilissimis dominis, de primo, domino *du Bueil* [2], militum strenuissimo duce, et de secundo, comite de Tancarvilla [3], principe ac viro optimo, qui eadem officia diu sub patre defuncto tenuerant, sibique et toti regno grati admodum exstiterant.

Cum autem sub hujusmodi Magno Magistro sint per totum regnum officiales, qui forestarii appellantur, per singulas sylvas, interdum etiam in eadem sylva, si multum extensa est, duo aut plures sub singulis forestariis servientes, pro sylvarum et saltuum custodiis et ad easdem lustrandas deputati (ne quid forte damni in juris regii præjudicium jacturæve admittatur, sive arbores furtim cædendo, sive feras venando seu capiendo, vel alias), sintque talium officialium per totum regnum pæne innumeri, quos omnes regia majestas gratis et absque exactione ponere et instituere consuevit, concessit rex et facultatem dedit præfato domino de Monte-Albani, de omnibus officiis hujuscemodi disponendi, et eadem quibus vellet et quotiens vellet ven-

1. « L'office de grand-maître ou réformateur des eaux et forêts. »

2. Jean de Beuil, comte de Sancerre, amiral sous Charles VII.

3. Guillaume de Harcourt, seigneur de Tancarville. Il reçut une sorte de dédommagement par la concession que le roi lui fit au mois de novembre 1461 des droits de haute justice, tiers et danger dans le comté de Tancarville. *Ordonnances des rois de France*, t. XV, p. 211.

dendi, distrahendi et pro suo nutu qualitercumque disponendi plenariam potestatem. Qua potestate quam civiliter usus fuerit, imo quam perniciose ac turpiter, vix cogitari possit.

Consueverant plerumque hujusmodi forestarii, et sub eisdem servientes et custodes constituti, etiam cum gratis eadem officia assecuti fuerant, multas calumnias, concussiones et rapinas exercere in pauperes provinciales, ita quod, procul dubio, publica potius utilitas exposceret ut omnia talia officia abolerentur, quemadmodum alias, ut ita fieret, consultatum tractatumque exstitit[1]. Tunc vero, cum per præfatum de Monte-Albani omnia hujusmodi officia venderentur, ad licitationemque (quemadmodum de publicis vectigalibus fieri assolet) exposcerentur, passim et frequentius ad iniquos et impios homines, spe solius prædæ atque rapinæ illectos, hujuscemodi devolvebantur officia; quibus, quo pluris ea emerentur, simul etiam calumnias et prædas agendi libertas laxari impune videbatur. Unde non facile æstimari posset, quantas pecunias ex hujusmodi venditionibus ipse de Monte-Albani extorserit. Erat enim sine fide, pietate et justitia, pecunias congerendi et congregandi incredibili flagrans ardore : unde nec suis emptoribus, a quibus conventam pecuniam recepisset, fidem ullatenus observabat; sed si quis postmodum compareret qui se pecuniam daturum offerret ampliorem, priore defraudato, sibi adjudicabatur[2] officium. Habebat autem ipse suos talium commerciorum proxenetas, qui un-

1. L'auteur semble faire allusion à des projets anciennement soumis au conseil de Charles VII.

2. *Adjiciebatur* dans le ms.

decumque semper, pro suis proxeneticis obtinendis, novos advocarent atque exquirerent emptores. Per provincias autem singulas regni vicarios suos [1], in qualibet nempe unum, pro se instituebat; per totam provinciam generalem vicariatum similiter ad auctionem plus offerenti venumdabat : is enim ad officium gerendum aptior magisque idoneus ducebatur, qui in licitatione cæteros superasset.

Et talia quidem ipse dominus de Monte-Albani, natione Brito, et alia infinita atque innumerabilia mala impune, rege non nesciente, quadriennio et amplius [2] in totius regni publicæque rei præjudicium maximum, palam gerebat. Nam apud regem ante omnes præcipuo honore habebatur et majore auctoritate pollebat, donec bonitas clementissimi Creatoris, qui eum ad pœnitentiam diu patientissime sustinuerat, secundum duritiam suam et cor impœnitens, juste pro meritis ei retribuendum duxit, eumque, derelicto mammona iniquitatis quod infinitum pæne congesserat, ex hac instabili luce evocavit.

CAPITULUM VII.

De dolis et rapinis in distribuendis regni officiis commissis, et de amotione officiariorum et ducum militiæ, quos pater suus instituerat, et aliorum novorum suffectione.

Quemadmodum autem, ut retulimus, præfatus dominus de Monte-Albani data sibi in magnam reipu-

1. *Vicarias suas* dans le ms.

2. C'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée en 1466, et de laquelle « il ne fut point pleuré, » selon la Chronique scandaleuse.

blicæ jacturam licentia, in officiorum venditione, abusus fuit (cui consimile in anterioribus temporibus minime recolebatur esse factum), non secus nec differenter de cæteris regni officiis agebatur.

Habebat rex quemdam secretarium cognomento *Borré*[1], natione Andegavensi, infimæ sortis et conditionis hominem[2], qui paulo ante famulus cujusdam procuratoris causarum seu secretarii Parisiis exstiterat, sed regem in Brabantiam fuerat secutus. Illi soli licebat litteras collationis quorumcumque officiorum signare et conficere. Ad quem cum illi, qui sibi donata putabant officia, pro suarum expeditione litterarum concurrerent, pro signeto unius litteræ interdum quinquaginta scuta, interdum centum et amplius, quantum poterat, extorquebat[3]; nec minus pro minimo officiolo decem aureis exigebat, præter honoraria quæ ministris, quos sub se assumpserat, etiam dari oportebat, qui, luporum more famis

1. Jean Bourré, plus tard trésorier de France et seigneur du Plessis en Anjou, homme d'une haute capacité, qu'on peut considérer comme le ministre des finances de Louis XI.

2. Il était d'aussi bonne maison que Basin, appartenant à une famille honorable de la bourgeoisie de Châteaugontier. Son père, Guillaume Bourré, sieur de la Brosse-Bourré, lui avait fait faire de bonnes études à Paris. *Extraits des Titres du Plessis*, p. 137, à la Bibl. imp. Cabinet des Titres, dossier *Bourré*.

3. Ces abus, dont Bourré ne donna pas l'exemple lui seul ni le premier, étaient malheureusement encouragés par l'usage immémorial d'abandonner aux secrétaires du roi un droit sur les nominations. Nous avons encore la minute des lettres patentes par lesquelles Bourré fut pourvu de sa charge, le 29 juillet 1461. Il y est spécifié qu'il jouira des droits et bénéfices accoutumés sur l'expédition des brevets et lettres de provision aux offices : « Luy avons donné et octroié.... les gaiges ordinaires.... avec les bourses ordinaires et des collacions audit office appartenant. » *Ibid.*, p. 193.

rabie pereuntium, omnia quæ capere poterant, assumebant.

Porro majus aliud malum et longe iniquius et intolerabilius inferebatur multis, qui, cum magni auri pondo redemptis litteris quas, vel pro veteribus quæ sub defuncto rege tenuissent, vel etiam pro novis officiis expediri procurassent, cum se existimarent securos, decursis paucis diebus, se frustratos delusosque turpissime inveniebant. Sæpe enim, vel per importunitatem precum regi porrectarum, potissime ab illis qui ejus comites in Brabantia et terris Burgundionum ducis exstitissent, eadem officia rex aliis donabat; vel idem *Bourré*, superveniente qui priorem in muneribus evinceret, prioribus cassatis litteris, posteriori de ipso officio, pro quo litteras jam alteri expediverat, alias conficiebat. Tantaque erat confusio, tot fraudes, tot doli super hujusmodi officiorum distributione commissi, quod vix ulla narratione comprehendi possent; tantasque pecunias idem *Bourré*, qui proximis ante diebus pauperculus clientulus erat, congessisse talibus ingeniis atque artibus ferebatur, quod difficile, etiam minus atque recisius earum summam taxantibus, fides haberetur. Quæ cum ita agi, quæ passim publice gerebantur, ignorare regem nullus potuisset æstimare, communiter ferebatur talium emolumentorum ipsum regem inventorem atque participem fore [1].

Talibus itaque inventionibus regnum pauper et afflictum facultatibus exhauriebatur, et super recentes

1. On lit néanmoins sur un *agenda* des premiers jours du règne de Louis XI cet ordre qui fut certainement exécuté : « Que les commissaires facent cryer à son de trompe que, s'il y a aucuns qui ayent donné argent pour estre avancés aux offices, qu'ilz le révè-

et nondum obductas cicatrices talibus iterum vulneribus sauciabatur. Sed nec ea quidem recens inventa nummorum aucupatio, præcipuum vulnus erat quod regno atque regnicolis afferretur. Erat enim aliud longe perniciosius, quod, frequentius amotis honestis atque idoneis personis, quæ perante in officiis ministrassent, vel quæ, suffarcinatæ auro atque argento, loculis atque marsupiis repletis, aculeos minus pungitivos mordacesque prædarum jam haberent, ad hujuscemodi administrationes atque officia indignissimæ ac vilissimæ plerumque assumebantur personæ, et quæ tam famelicas sitientesque prædarum sese exhiberent, ut non aliud agi quam pauperes regnicolas luporum aut sævissimarum ferarum voracitati exponi, putari potuisset.

Delectabat regem illos ordine honoribusque movere ac destituere, qui ipsis sub patre suo bene eisdem functi fuissent, eique cari exstitissent. Unde statim virum venerabilem dominum Guillelmum Juvenalis, de Parisiis oriundum, qui sub patre suo regni cancellariam honorabiliter annis ferme viginti vel amplius rexerat, et similiter primum curiæ Parlamenti præsidentem, mutavit, aliis in eorum locum suffectis [1]. Cumque, sibi suadendo, interdum a nonnullis in memoriam revocaretur qualiter pater suus sic vel sic, in variis negotiis et causis, consulto et utiliter se gessis-

lent, sur peine de perdre leurs offices; et s'ilz le cèlent et il se puisse sçavoir par autres, ceulx qui le révéleront auront les offices de ceux qu'il auront révélé. » *Recueil Legrand*, t. IX, aux mss. de la Bibl. imp.

1. Guillaume Jouvenel des Ursins, chancelier, fut remplacé par Pierre de Morvilliers, et Yves de Scépeaux, premier président, par Elie de Tourettes.

set, regnique gubernacula moderatus fuisset, illico suasorem refellebat, se et regem esse dicens, et, quæ liberent, efficere posse : non multum ab illa tragici[1] abhorrens sententia, « quod Jovi hoc regi [licet], » et item : « Quo juvat reges eant. »

Quibus ejus compertis moribus, illo astu apud eum plures abusi sunt, ut, dum aliquid ab eo consequi satagerent, ut optato potirentur, a patre suo contrarium fieri solitum esse affirmarent; sed cum ita exstitisse putaret, contrarium illico facere decernebat; et sic, cum tali cautela voti ac desiderii compotes, abcedebant. Miro enim modo genitoris facta carpere et eisdem se contra ire velle ostendebat : puto quia, dum viveret, ipsius correctioni et emendationi incubuit. Quam cum minime, propter ejus inobedientiam simulque quod a Burgundionum fovebatur duce (ad quem paternam declinans correctionem confugerat), posset pro voto correctionem scilicet atque emendationem perficere, de ipsius exhæredatione cogitavit. Quam, ut fama fuit, perfecisset, nisi quorumdam, qui juxta se aderant, consilium obstitisset. Et propterea gesta decretaque abolere in irritumque deducere pro viribus satagebat, cupiens, paternis officiariis atque militiæ ducibus amotis aliisque suffectis, regnum novum cudere et formare.

Comitem illum Dunensem, virum clarissimum et qui adversus Anglicos ac Burgundiones regni defensor strenuissimus atque etiam recuperator et instaurator fuerat, sub obtentu regendi atque tuendi comitatum Astensem in Pede-Montium[2], regno expulit, et illo in-

1. Sénèque le tragique.

2. Le comté d'Ast, en Piémont, seul morceau de son héritage

vitum eum secedere coegit. Dominum Petrum de *Brezi*, senescallum magnum Normanniæ, alterum etiam quodammodo Normanniæ ex Anglorum manu recuperatorem, qui, post varias fugas atque latebras, quodammodo in gratiam ejus se rediisse putabat, senescallia et militiæ centum lancearum ducatu privatum, sub obtentu ferendi auxilium Henrico, Anglorum regi, qui in Scotiam regno pulsus aufugerat, in Scotiam transfretare coegit. Omnibusque ferme paternæ militiæ ducibus officia et numeros militum abstulit, ea aliis committens, qui in rei militaris experientia et strenuitate longe impares essent, quemadmodum et ipsemet postmodum experimento probavit.

CAPITULUM VIII.

Qualem se rex ad ducem Burgundiæ exhibuit, antequam ex Parisiis ad propria rediret; et de promissione ejusdem regis de sublevando regnum ab onere talliarum et aliarum exactionum.

Cum autem adhuc Parisiis esset cum eo Burgundionum dux, cum comite de *Charolois*, ejus filio, et proceribus suis, ipsum pro nonnullis officiis atque rebus regni gubernationem concernentibus rogavit; sed nihil eorum, pro quibus rogaverat, impetravit. Inter cætera fama percrebuit quod, pro sublevando regnum onere militiæ et tributorum, ei preces affectuosissime fecisset; sed nec in hoc, nec in aliis, exauditus fuit. Promiserat rex, dum adhuc in terris ipsius ducis Bur-

que Philippe-Marie, duc de Milan, eût laissé au duc d'Orléans, son neveu. Sur cette affaire, voy. ce que l'auteur dit plus loin, au chap. XII.

gundiæ ageret, pluribus ex proceribus et nobilibus terrarum suarum, qui in eum obsequiosos atque beneficos sese exhibuissent, magnis eos muneribus atque honoribus sublimare, si regni paterni possessionem nactus foret. Quarum promissionum obtentu sperantes pollicitis fidem præstari, plures cum magno et sumptuoso apparatu eum ad urbem Remorum atque Parisiorum comitandum atque honorandum duxerant; sed, ubi se pacifice in regnum susceptum et absque contradictione pervidit, velut impensorum sibi immemor beneficiorum et officiorum, nihil in eos honoris aut gratiæ impendit.

Quæ cum prudentissimus ille Burgundionum dux Philippus, qui in eum tam beneficus, obsequiosus humanusque fuerat, animadverteret, suis omnibus inhibuisse fertur, adhuc Parisiis exsistens, ne quis de suis regi pro officio aliquo seu munere aut alio quocumque supplicare auderet. Agnoscebat enim et satis jam compertum habebat, qualem animum ad gratiam, non modo referendam, sed et ad habendam seu memorandam, gereret [1], pro tot tantisque acceptis beneficiis et officiis qualia apud se, dum eum profugum atque exsulem ob indignationem minasque paternas, tam officiose et benevole excepisset, honorificentissimeque tractasset atque procurasset, idem magnificus et benignus princeps exhibuerat, nullo tamen prorsus ab ipso perante officio præventus.

Contigit autem et aliud unde etiam idem Burgun-

1. Georges Chastellain (partie I, ch. XXIV) fait ressortir avec beaucoup de vivacité l'indiscrétion des demandes adressées au roi par des légions de solliciteurs qui étaient venus du Brabant et de la Flandre. C'est plutôt là le motif de la défense faite par le duc.

dionum dux, qualem in referenda gratia eum habiturus esset, satis liquide deprehendit. Promiserat enim sponte sua, super hoc a nemine prorsus requisitus vel rogatus, humiliare Leodienses populos, qui olim Eburones dicebantur, facereque eos voluntati ejusdem ducis, cui eos noscebat hostes infestissimos, esse parentes atque obedientes. Hujus promissi velut exsolvendi gratia, statim ut de obitu patris certior factus fuit, destinavit quingentas lanceas parvæ militiæ[1] prope fines ipsorum Leodiensium, quæ in oppido *Mazieres*[2] aliisque castellis vicinis ad ripas Mosæ locatæ sunt. Quod cum ipsi Leodienses viderent, metuentes ne patriæ et populo suis damna et jacturæ inferrentur, statim legatos ad regem miserunt, in regia sua urbe Parisiensi adhuc consistentem. Quos ut rex audivit amicitiam ejus fœderaque expostulantes quæ cum ejus patre percussissent, mutato statim proposito, fœdera cum eis et amicitias iniit. Burgundionum duce, in cujus hæc præjudicium initiabantur, minime vocato seu præsente, licet in eadem urbe, ad quam, comitandi honorandique et quodammodo velut in possessionem mittendi novi regis, gratia, adventarat, adhuc exsisteret. Et ita cum infestissimis ejusdem ducis hostibus, quos paulo ante in ejus gratiam vel exterminare, vel ad ipsius nutum et voluntatem humiliare obedientesque reddere ultro promiserat, ipso penitus inconsulto, ligantias atque amicitias copulavit. Quas profecto ita fieri ægerrime ac displicentissime tulit, plurimis etiam valde super hoc admirantibus de tam subita et præci-

1. « Cinq cents lances de la petite ordonnance. »
2. Mézières en Ardenne.

pite regiæ voluntatis conversione; quodque tam cito talem pro meritis eidem duci, quem parentem suum perante appellare solitus erat, referre gratiam inchoaret. Decursis igitur paucis post diebus, ipse dux regi valefaciens, ad propria se reduxit.

Cum vero adhuc esset ipse rex Parisiis, etiam eadem iteravit verba quæ apud Remos ante enunciarat. Porrigente enim illi supplicationis libellum venerabili antistite Autissiodorensis ecclesiæ[1] pro quadam villa ecclesiæ suæ, quæ, eadem æstate et iisdem pæne diebus, incendio fortuito penitus conflagrarat, quatenus miseris clementia regia compatiens, eos ad aliquos[2] relevare vellet a talliis publicisque tributis, publice et palam omnibus responsum ei fuit, se pro illa villa nihil particulariter indulgere velle; sed intentionis ac voluntatis suæ esse generaliter totum regnum hujusmodi relevare oneribus, et supplicantibus satis per hoc consultum iri, et desiderii sui bene compotes fieri. Quod regis verbum cum aures omnium statim implevisset, dici facile non posset quanta proinde bonæ spei et consolationis materia plurimis provenerit.

CAPITULUM IX.

De supplicatione facta pro provincia Normanniæ et regis responsione; cujus occasione dolo advocatorum fuerunt provinciales turpiter circumventi.

Cui innixi illi potissime de Normannia, qui tum Parisiis erant (multi quippe de prælatis atque nobili-

1. Pierre de Longueil.
2. Peut-être *eos aut eorum aliquos*.

bus et cæteris gradibus seu patriæ statibus, ob novi regis ingressum, illo convenerant), eo quod eorum provincia onere tributorum plus cæteris Galliarum provinciis gravaretur, se in unum colligentes, regem adierunt, quatenus piam voluntatem suam, quam jam in pluribus locis manifestarat, continuare atque effectui mandare vellet, suamque provinciam, quæ cæteris provinciis regni graviore tributorum pondere onerata esset, sublevare, atque patriæ antiqua privilegia quæ vulgo « Cartam Normannorum » appellant, instaurare et conservare eisdem dignaretur, supplicantes. Quos rex blandis allocutus sermonibus, eis pollicitus est se velle contentari tollere atque abolere tam gabellas salis quam quartum denarium potionum[1] quæ in tabernis venduntur[2], simul cum impositione seu dacia vicesimi denarii quæ de omnibus commerciis et venditionibus exsolvitur[3], modo summam dependerent quam patri suo solvebant; cujus levandæ et colligendæ, meliore atque faciliore modo quem ipsi inter se concipere ac prospicere possent, et per tales officiarios seu ministros quos ad hoc ducerent deputandos, indulsit eisdem facultatem. Æstimabatur autem summa quam, novissimo anno, pater suus, tam per tallias seu collectas quam per alia prænominatorum vectigalium genera, defunctus rex in Normannia levaverat (ultra jus suum ordinarium, quod vulgo domanium ap-

1. *Portionum* dans le ms.

2. « Le quart denier des boissons vendues au détail, » impôt créé, ou du moins porté à ce chiffre exorbitant par Charles VII.

3. « L'imposition ou dace du vingtième denier qui se paye sur toutes les denrées. » C'est ce qu'on appelait les impositions foraines.

pellatur) ad quadringentos mille francos patriæ monetæ[1].

Hoc autem audito regis responso, qui prudentiores erant et magis rerum hujuscemodi experti, fictis tantummodo sermonibus tributorum gratiam ac remissionem per regem simulari, re autem ipsa nihil minus oneris imponere velle liquido intellexerunt. Sed obtusiore sensu et intelligentia multitudo advocatorum sæcularium patriæ, tali suasione delusa, magnam sibi per regem offerri gratiam æstimabat.

Est enim in Normannia, per omnes provinciæ partes, ingens sæcularium advocatorum numerus, in quibus quamplures sunt nequissimi, populum terræ in lites et forensia certamina, ad quas nimis proclivis et facilis exsistit, concitantes; et in hujusmodi litibus eumdem populum, imo verius semetipsos ex tali publica peste nutrientes et foventes; qui totam populi substantiam, quæ censibus et tributis publicis potest superesse, dolis et calumniis suis exhauriunt et exsugunt : pravum profecto hujuscemodi genus hominum, quanquam interdum nonnulli inter cæteros, rarissimi tamen, paulum æquiores inveniantur. Ii, licet sint litterarum

1. L'ordonnance relative à cet abonnement fut rendue le 4 janvier 1461 (v. st.), à Tours. Nous ne la connaissons que par un mandement du 28 mars 1462 (v. st.), imprimé dans le *Recueil des ordonnances* (t. XV, p. 627); mais ce mandement peut remplacer jusqu'à un certain point l'ordonnance, parce qu'il en renferme toutes les dispositions dans ses considérants. On y voit le decompte des 400 000 livres, dont 300 000 étaient réputées devoir compenser la taille, 75 000 les impôts sur les boissons, et 25 000 la gabelle du sel. Les vicomtes du pays étaient chargés de la perception de la taille et de l'impôt des boissons, tandis que la perception de la gabelle devait être confiée à des agents nommés par les délégués des États.

et divini atque humani juris ignari, solis quibusdam consuetudinibus et usibus innitentes (quas tamen consuetudines frequentius in pessimum et perniciosissimum abusum detorquent, et eas, prout suo quæstui, cui semper inhiant, inducere arbitrantur, fingunt sæpe atque refingunt, pessimis eas interpretationibus corrumpentes), totius pæne patriæ regimen amplectuntur et possident, ita quod non est tam magnæ auctoritatis quisquam prælatus aut nobilis, qui non necesse habeat eisdem subjici eosdemque vereri. Ita enim invicem colligati sunt et fœderati ut, qui unum tangit, cæteros omnes tetigisse putetur. Totius patriæ tribunalia suo regunt arbitrio, et pro aliis statibus patriæ, in publicis conventionibus Statuum, soli pæne ad nutum, vice totius patriæ, decernunt quod libet et excludunt.

CAPITULUM X.

De conventione Statuum provinciæ ejusdem, et legatione missa ad regem vanissimaque exsultatione populi provinciæ, vel dolo, vel imperitia suorum legatorum circumventi.

Et quia sibi perire tollique reputant quidquid litium causarumque e suis elabitur manibus, ad aliaque tribunalia defertur quam ea[1] in quibus ordinarie obversari solent, magna feruntur semper invidia atque odio adversus officiarios tributorum publicorum, qui causas et quæstiones super hujusmodi tributis obortas, minime ad ordinaria judicia, sed coram se duntaxat deduci patiuntur. Maxime igitur ex verbis prædictis per regem prolatis exsultabant et lætabantur quod, ad sequelam

1. *Quoniam* au lieu de *quam ea* dans le ms.

abolitionis hujusmodi vectigalium, consequi putabant abolitionem et suppressionem officiorum quæ, ob hujusmodi tributa et vectigalia colligenda, instituta forent; ad se quoque transferri tributorum, quæ imponenda essent, collectionem, causarum quoque et litium, quæ inde orirentur, deductionem ad ordinaria tribunalia, in quibus solent postulare, devolvi sperantes.

Unde ex dicta Parisiensi urbe, in qua dictum regis responsum acceperant, in suam reversi provinciam, in quadam congregatione Trium Statuum patriæ, quæ super [hoc] Rothomagi celebrata fuit, his qui de tota provincia illo convenerant, regem magnis præconiis attollere et prædicare cœperunt : quod omnia hujusmodi vectigalium genera, et per hoc officia, quæ eorumdem occasione posita essent (ut electorum, granetariorum, receptorum[1] cæterorumque hujusce impietatis ministrorum), tollere atque abolere velle dixisset, atque in eorum arbitrio et voluntate reponere quo modo pecuniam qua opus haberet, et qua forma, ac per quos officiales seu ministros colligi et levari vellent. Cumque simplicioribus inibi collectis, mala plurima retulissent quæ per dictos electos, granetarios eorumque ministros fieri solita essent, et præcipue eosdem insimulantes graviter quod, supra summam per regem impositam jussamque levari super patriam, in tantumdem vel amplius ipsi patriam quotannis gravare consuessent, et per hoc, ex publica populi calamitate patriæque exspoliatione, ipsos tributorum officiales, in paucis annis opibus crescentes, divites atque locu-

1. « Les offices.... d'elus, de grènetiers, de receveurs. »

pletes admodum effici solere, ipsis fidem dictis eorum habentibus (licet majore ex parte vana atque frivola essent), facile suaserunt ut, gratias habentes[1] regiæ dignationi amplissimas de sua ingenti clementia ac benignitate, eidem instantissime supplicarent quatenus omne hujuscemodi officiorum genus abolere et supprimere vellet, summamque, quam imponendam decerneret, permitteret colligi et levari per receptores patrimonii sui (quod jus ordinarium seu fiscus vel domanium regis appellatur), causasque ac lites quæ desuper nascerentur apud tribunalia vicecomitum ac ballivorum tractari et deduci.

Quod cum majori parti eorum qui in illa erant congregatione placuisset, qui majore ex parte de advocatis erant, elegerunt certos legatos quos ad regem, qui jam ex Parisiis ad urbem Turonensem se contulerat, destinarunt. Qui, licet facultatem de hoc a patria minime accepissent, tamen, ut dictorum officiorum obtinerent abolitionem, quam vel solam vel præcipuam advocati intendebant, consenserunt regi pro uno anno summam quadringentarum mille librarum monetæ patriæ, præter domanium suum. Pro qua super provinciam imponenda, levanda et colligenda, deputandisque ad id officialibus ac ministris, modo quem provinciæ et patriæ suæ utiliorem atque faciliorem ducerent, commissionem ac facultatem acceperunt a rege iidem legati, inter quos præcipui erant, venerabiles viri magister Joannes *Baucart*[2], sacræ theo-

1. *Habenti* dans le ms.

2. Le *Gallia christiana* lui donne le nom de Jean Bochard (t. XI, col. 494). Il fut, comme Thomas Basin, de ceux que Charles VII consulta sur le procès de la Pucelle.

logiæ professor, episcopus Abrincensis, et magister Nicolaus de Bosco[1], bachalarius in sacra theologia, decanus Rothomagensis, cum quibusdam patriæ advocatis : viri quidem docti et litteraturæ competentis, sed talium rerum, quas tractandas suscipiebant, nihil aut nimis parum experti; habentes quidem zelum bonum ac ferventem, sed non secundum scientiam, ut Apostolus de quibusdam suis contribulibus loquitur in Epistola ad Romanos. Quod e vestigio rerum progressus declaravit. Tantum enim sibi falso de officialium, qui ad regia vectigalia levanda et colligenda deputari consueverant, concussionibus et rapinis persuaserant, quod, diminutione facta ad medietatem vel amplius gabellarum salis et quarti denarii potionum quæ ad tabernam venduntur, summam, quæ inde ad regem consueverat pervenire, confici et resultare posse sperarent. Similiter etiam de collectis seu talliis, relevando quamlibet parochiam de tertia vel quarta parte summæ ejus quam anno præcedenti dependissent, confidebant posse summam, quam regi promiserant, complere atque perficere : illi innixi fundamento quod advocatorum vel imperitia vel dolus confinxerat, eisdemque persuasum fecerat quod, quantam de hujuscemodi tributis atque vectigalibus facerent diminutionem, tantumdem quotannis vel amplius prædari et capere officiales tributorum variis et exquisitis machinamentis consuessent.

Et profecto infitiari non potest quin per eosdem officiales multa, concussionibus et variis fraudibus atque dolis, a provincialibus ultra constitutum extor-

1. Nicolas du Bosc, doyen du Chapitre de Rouen, autre personnage fort employé pour la réhabilitation de la Pucelle.

querentur, ab aliis plus, ab aliis minus, cum etiam ipsæ leges civiles Romanorum affirment tantæ temeritatis et audaciæ esse solere publicanorum factiones, ut nemo ferme sit qui id nesciat. Sed certe nimis longe a veritate prædicti aberrabant, existimantes quod ad tantam summam, quantæ remissionem faciebant, hujusmodi officialium rapinulæ possent ascendere, quodque cum diminutione summarum, de quibus provinciales levari speraraant, ad integram, quam desponderant regi, quantitatem possent pervenire.

Unde, postquam tam collectarum sive talliarum, quam quadrimarum et gabellarum salis, animo conceptas et imaginatas summarum diminutiones per totam effuderunt atque publicarunt provinciam, mandantes vicecomitibus, qui fiscum ordinarium regis colligere consueverant, quatenus juxta statutas et moderatas per ipsos summas collectionem facerent, suppressis penitus et abolitis atque pro tempore quiescentibus omnibus officialibus tributorum, qui proxime ante cum maximis impensis et laboribus hujusmodi officia a rege novo impetrarant[1].... Pro hujuscemodi autem mandatis ac onerum minoratione, ingens lætitia per universam provinciam simplicium plebium animos affecit, quod tantam pecuniarum, quas dependere perante soliti essent, factam repente viderent diminutionem, sublatosque consuetos publicanos et officiales impiarum exactionum, quos eisdem impositi gravissimi oneris eorum ministerio pondus simul et variæ concussiones dolique, fraudes et rapinæ odiosos atque invisos maxime reddiderant.

1. Le sens reste ainsi suspendu dans le ms.

CAPITULUM XI.

Qualiter hujusmodi vana lætitia in luctum eis brevi mutata; et de infortunio Remensium et Andegavorum, quod occasione regiarum promissionum incurrerunt.

Atqui non in longum ea vana et ficta eosdem lætitia tenuit, quin protinus[1], initio pæne ipsius inanis exsultationis et in ipso limine, luctus occupat[2] circumventos. Nam cum brevi tempore compertum fieret cum hujusmodi remissionibus pollicitam regi quantitatem minime confici posse, ad integranda vectigalia, quæ diminuta fuerant, necessitas compulit, missique fuerunt commissarii super commissarios in maximum onus gravamenque provincialium. Qui, rescisis defalcationibus tam talliarum quam aliorum tributorum et vectigalium, quæ facta fuerant insipientia et inconsideratione legatorum patriæ, ad integrum omnia instaurarent, et, qui se solvisse existimaverant, iterum et de novo excuterent et gravius multo premerent quam si initio, uti jam assuetum fuerat, integras summas exsolvissent. Nec semel tantum ad novas excrescentias et auctiones[3] summarum, sed ter vel quater, mandatis principalibus desuper emanatis, miseri populi per totam provinciam urgebantur; ita quod profecto annus ille primus novi regis, quem sibi tam benignum clementemque fuisse putaverant, cæteris omnibus anterioribus, quantum ad onera collationum et, quæ inde provenire solent, rapinarum, gravior

1. *Qui potius* dans le ms.
2. Plutôt *occupaverit*
3. *Actiones* dans le ms.

multo molestiorque fuerit. Nam et illi egregii officiales domanii regalis, qui tam avide factionibus advocatorum (quales et ipsi sunt) hujusmodi collectionem tributorum habere expetierant, non minus, sed forte avidius etiam concussionibus et rapinis incubuerunt (hujusmodi ministeria sibi non diu duratura satis æstimantes) quam prioribus annis officiales tributorum facere consuessent.

Talem igitur, ex promissionibus clementiæ et beneficentiæ regalis, in jucundo suo adventu factis, exitum atque fructum misera Normannia invenit; qui tamen rex, patre vivente et eo quoque recenter defuncto, dicere solitus erat se illam cæteris provinciis regni habere chariorem, eidemque maxime compati, quod tam immani et injusto collationum atque vectigalium onere premeretur.

Nec vero eam promissorum ejusdem fidem sola Normannia, sed omnes ferme Galliarum provinciæ compertam habuerunt; quæ non modo non levatæ, sed et adauctæ et durius onustæ collationibus et vectigalibus exstiterunt. Unde hoc loco convenienter inserendus nobis videtur casus lamentabilis qui Remorum civitatem, olim insignissimam, ex occasione promissionum per regem, ut supra retulimus, loci civibus publice factarum, apprehendit.

Vixdum enim, postquam illic rex inunctus fuerat, mensibus duobus effluxis, dum officiales tributorum consuetas gabellas et impositiones (uti perante solitum erat) subhastari facerent, ut potiores conditiones in licitatione offerentibus adjudicarentur, memores populi promissionum sibi recenter ore regio factarum, existimantes hæc non posse ex principali

auctoritate procedere, quæ omnia hujuscemodi vectigalia atque onera de regno auferre recentissime promisisset, adversus ipsos officiales, ira et indignatione permoti, insurrexerunt, eosdemque, nisi mature per fugam sibi consulentes sese occuluissent, furore sæviente, procul dubio peremissent. Existimabant enim ea, quæ agere inchoassent, eorum avaritia seu temeritate procedere, non jussu regis, qui, paucis proximisque ante diebus, eis palam pollicitus esset omnia hujusmodi vectigalia exstinguere et abolere. Unde in domos officialium hujusmodi irruentes, eis minime repertis, inventam illic suppellectilem diripuerunt et registra suorum officiorum vel lacerarunt vel exusserunt. Quæ res insignem illam et vetustissimam urbem in magnum discrimen periculumque adduxit. Illico enim ut ejus rei fama ad aures regis pervenit, missis exercitibus et copiosa militia, urbem ipsam exterminare proponebat, nisi celeri pœnitudine cives sibi solerter providentes, tantis periculis obviassent. Cum itaque exercitus agros civitati vicinos pervagans diebus paucis populasset, præsens et in foribus imminens exitium, qui potentiores et meliores in civitate erant, inspicientes, sese clam, armis correptis, in unum agmen coegerunt et, apprehensis nonnullis ex plebeiorum statu, qui seditionis et insurrectionis factæ auctores exstitissent, miserunt legatos ad duces exercitus et magistros militum veniam expostulantes. Non enim ex civitatis deliberatione seu decreto, vel assentientibus honestis civibus, sed paucorum de humili plebe factione, quibus tum honestioribus, metu premente, facultas non fuerat obsistere, tumultum hujusmodi turbamque fuisse suscitatos;

quorum auctores, jam cum exercitum regium prope adstare ad sui defensionem, ubi ingruisset necessitas, conspicerent, se apprehendisse et in carcerem et vincula conjecisse dicebant. Supplices igitur civitati et civibus regiam deposcebant clementiam, vinctos prædictos in manu ducum tradere et liberum in civitatem ingressum permittere offerentes.

Qua providentia atque sapientia civitatem suam salvam servaverunt : cui profecto alias periculosum imminebat exitium. Ingressi vero cum exercitu duces, per dies aliquot in eadem urbe remorati sunt, de multis vinctis ac deprehensis, tam viris quam mulieribus, supplicia sumentes. Plures enim capite plexi, plures patibulis suffixi, plures amputatis manibus debilitati; alii vero, ademptis bonis, in exsilium trusi fuerunt. Et talem, occasione regiarum sponsionum, illa nobilis Remorum civitas gratiam tunc atque tributorum remissionem offendit[1].

Non absimilem vero casum, quamvis aliquanto mitiorem, eadem pari occasione regiarum sponsionum, etiam Andegavorum inclyta civitas invenit[2].

Quibus ita coercitis et subactis, cæteræ Galliarum urbes et provinciæ infortunio earum exterritæ fuerunt

1. Voir, pour le complément de cette sédition dont il n'est pas fait mention dans les chroniques du temps, les *Archives de Reims*, publiées par M. Varin, *Statuts*, t. I, p. 762, et les lettres de rémission accordées par le roi, en décembre 1461, parmi les *Ordonnances des rois de France*, t. XV, p. 297.

2. M. Paul Marchegay a recueilli dans la *Revue de l'Anjou* (t. II, p. 268), le peu de renseignements locaux qui nous sont parvenus sur cette sédition, appelée par les contemporains *la Tricoterie*. Thomas Basin est le seul historien du xve siècle qui en ait parlé. Joindre les lettres d'abolition accordées en décembre 1461, *Ordonnances des rois de France*, t. XV, p. 298.

ac siluerunt[1], quibusque tributis regi placuit easdem onerare, servierunt : longe aliter profecto nimiumque dissimiliter quam mitia regis verba noviter adventantis habuissent. Nam cum, de anno in annum, novæ res novaque bella, ipsomet procurante ac operam dante, sibi immergerent, eo usque collationum atque vectigalium onera adauxit ut, infra paucos annos, supra tertiam partem ejus quantitatis quam suus genitor unquam acceperat, toto regno excresceret.

CAPITULUM XII.

De variis legationibus ex potentatibus Italiæ missis ad consalutandum novum regem, et de fœdere inito per eum cum duce Mediolani.

Miserunt autem ad eum honorandum consalutandumque[2], statim ut in novum regem sublimatum eum intellexerunt, legationes solemnes dux Mediolani[3], Venetorumque Florentinorum atque Januensium communitates, quarum aliquæ etiam sua fœdera libenter invenissent[4]; sed cum, brevi morula tempo-

1. Il y eut cependant quelque chose à Laon, ainsi qu'on peut l'inférer d'un inventaire de papiers d'affaires dressé en 1461 (Recueil de Legrand à la Bibl. imp.). On y lit ces deux articles : « Remonstrances faites à ceux de Laon, touchant une commocion arrivée chez eux, escripte de la main du chancellier de Morvilliers *Item*, memoire donné par le bailly de Vermandois à MM. le mareschal et trésorier Bureau, sur aucunes rebellions faites touchant les aydes en Laonois. »

2. Le ms. donne après *consalutandumque* les mots *novum regem*, qui se trouvent encore et plus naturellement dans le membre de phrase qui suit.

3. Alors François Sforce, dit le Grand.

4. Chastelain, dont le témoignage est bien plus considérable,

ris, apud eum nullo vel minimo excepti honore exstitissent[1], quinimo potius inimicitias atque bella sibi minari conjectarent, ad propria, pessime contenti, repedarunt, ipsum non pluris, quam eos reputasse videbatur, pendentes. Unde nec post, fœderis expetendi vel amicitiæ causa, ipsum adire conspecti sunt[2].

dit au contraire que Louis XI envoya le premier des ambassadeurs aux États d'Italie : « A Paris, sitost que se sentit couronné, envoya à toutes les nations d'Italie, aux uns mander amitié, aux aultres menache, et queroit, ce sembloit, donner à cognoistre à chascun comment estoit entré en règne un nouveau roy, et que toute nation chrestienne pourtant s'en devait sentir en une manière ou en une autre. » Partie I, ch. LXIII.

1. Chastelain dit le contraire pour l'ambassade de Milan : « De laquelle, quand le roy en fut adverty, envoya audevant sa chevalerie avecques plusieurs princes de son sang, et les fist solennellement recepvoir à Tours, et par plus grande cérémonie qu'il se duisoit. » *Ibid.*

2. L'auteur parle ici avec prévention d'affaires dont il n'a point eu le secret. La suite du chapitre explique l'attitude que Louis XI dut d'abord tenir vis-à-vis des Génois et du duc de Milan, et Thomas Basin se dément lui-même par ce qu'il dit du traité conclu avec François Sforce. Quant à la république de Venise, Georges Chastelain dit au contraire que l'ambassade étant arrive à Tours, le roi « fit deux chevaliers de la nation de Venise à grand mystère venir, et leur fit honneur et grande chère, et eux pareillement se offrir prompts à toujours et prests de le servir et obéyr, comme le souverain roy du monde et le plus à doubter. » (Partie I, ch. LX.) La preuve que Venise resta en bonne intelligence avec Louis XI, c'est qu'elle envoya en 1464 un plénipotentiaire nommé Antoine Marini, qui, en compagnie du marquis de Lusace (Albert Postupiez), agent du roi de Bohême, conclut à Dieppe, le 14 juillet, un traité d'alliance offensive et défensive avec la France. Le texte du traité est dans le volume 760 de Du Puy, aux mss. de la Bibl. imp. Enfin il est si peu vrai que les Florentins gardèrent rancune à Louis XI, que les Médicis lui demandèrent la permission de porter des fleurs de lis dans leurs armes en 1465, et que nous avons des lettres de la république à ce roi, où il est appelé : « Perpetue pater et patrone constantissime urbis et populi nostri et defensor

Circa ipsa namque sua exordia, cum totius regni gubernacula et possessionem se nactum conspexit, tanta ejus mentem arrogantia tantusque tumor obsedit, ut omnes vel Italiæ, vel regionum vicinarum principes atque potentatus contemnere eisdemque bella inferre velle videretur. Et primum quidem[1] duci Mediolanensium vel ipsis Januensibus (qui paulo ante contra patrem suum[2] rebellaverant, et in montanis suis eam, quam illic ad domandos eos miserat, expeditionem protriverant) bellum illaturus, seque de acceptis ulturus injuriis, illustrem comitem Dunensem, quem et veluti proscriptione damnabat, cum cæteris copiis ad Astensem civitatem et Sagonensem[3], prope ducis Mediolanensis et Januensium terminos, ire coegit. Qui, invitus licet et non parva affectus injuria, illo profectus est et per annos aliquot, absque aliquo congressu, remoratus; donec, adinventa via per prudentiam suam, quæ sibi in Galliam et terras suas reditum aperiret, fœdera atque amicitiæ inter regem et ducem Mediolani copulatæ sunt. Quibus conciliatis, idem illustris comes Dunensis in Galliam revertendi licentiam impetravit.

Status et libertatis nostræ. » Cf. Philippe de Commines, édition Lenglet Dufresnoy, t, II, p. 556; édition de Mlle Dupont, t. III, p. 338.

1. Le ms. intercale ici un *qui* absolument inutile.

2. Voir l'Histoire de Charles VII, l. V, ch. xx.

3. Asti et Saona, ou comme on dit en français Ast et Savone. Savone n'avait pas fait defection à l'exemple de Gênes, et Louis XI, pour marquer son avénement, confirma (26 octobre 1461), puis augmenta de nouveaux priviléges (14 décembre 1462) la constitution que Charles VII avait donnée à cette ville, gouvernée dès lors par des podestats au choix du roi de France. *Ordonnances des rois de France*, t. XV, p. 137 et 599.

Rex vero Januam sibi rebellem et minime parentem, atque Sagonam, quam tenebat, juri ejusdem ducis cessit perpetuo habendas ac possidendas, intervenientibus promissionibus per quas regi idem dux de certo militum numero, quando id exposceret, opitulari et servire teneretur[1]. Ferebatur enim et voluisse comitatum Astensem similiter eidem duci cessisse, nisi in contrarium Aurelianensium dux, ad quem ex materna successione[2] pertinebat, obstitisset atque reclamasset. Hoc itaque modo ducem Mediolani, cui paulo ante bellum se illaturum rex ipse minari putabatur, non modo talibus minis liberatum, sed et Januam et Sagonam, quæ ultra annos triginta a ducum Mediolanensium dominatu desciverant, suo imperio constat fuisse restitutas. Nam Janua quidem, quæ a Francorum defecerat imperio, Carolo, ipsius Ludovici patre, adhuc vivente[3], post hæc fœdera libens in Mediolanensis ducis concessit ditionem.

CAPITULUM XIII.

Qualiter rex Britanniam Armoricam visitavit et cum duce ejusdem simultatum et dissensionis causam adinvenit.

Contigit autem ut Ludovicus, postquam regni sui pacificam habuisset possessionem, ex Turonis Armo-

1. L'acte de cette cession, signé à Novion près d'Abbeville, le 22 décembre 1463, est un bail à fief héréditaire. Il spécifie l'investiture donnée le même jour au seigneur Alberico Malleta, délégué du duc de Milan et de Blanche-Marie, sa femme. *Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 146.

2. Il s'agit de Charles d'Orléans, fils de Valentine de Milan.

3. Au commencement de l'année 1461.

ricam Britanniam visitatum pergeret. Dux enim patriæ[1], qui apud defunctum Carolum fuerat nutritus et gratiam magnam apud eum invenerat, minime cum aliis regni proceribus in novi regis consecratione Remis, nec in ejusdem exceptione Parisiis, adfuerat.

Erat tum quidam episcopus Nannetensis[2], a quo cum dux Britanniæ, ad causam temporalium Ecclesiæ suæ, fidelitatis sacramentum exposceret, ipsum eidem præstare recusavit, asserens non duci sed regi Francorum duntaxat illud præstare debere, seque de hoc veteres regum cartas et valida habere documenta. Cui cum, ob hujusmodi recusationem, dux admodum infensus esset, ipse cum cartis et privilegiis suis regem adiit. Quem cum de multis ad causam quam defensabat attinentibus informasset, ut eum adversus ducis potentiam tutaretur, etiam hoc regi suggessisse ferebatur quod civitas Nannetensis et civitas Sancti-Maclovii, cum nonnullis aliis locis Britanniæ, ad jus regium et non ad ducem pertinere deberent[3].

Visitans itaque rex Britanniæ terras, a duce in ipsa

1. François, deuxième du nom.

2. Amaury d'Acigné, promu au siége épiscopal de Nantes le 29 mars 1462, par suite de la résignation de son oncle, Guillaume de Malestroit, qui avait commencé cette querelle du serment avec le feu duc Artus de Bretagne.

3. L'affaire de l'évêque de Nantes n'avait pas le caractère personnel que l'auteur affecte de lui donner, puisque la question de la régale y était contenue tout entière, et qu'il s'agissait de savoir si le duc de Bretagne possédait à droit ou à tort les prérogatives de la souveraineté qu'il s'attribuait presque toutes. Pour s'éclairer sur cette matière, il faut lire les mémoires diplomatiques imprimés par D. Morice dans le t. III des preuves de son *Histoire de Bretagne*, et particulièrement la pièce qui se trouve à la page 44 de ce volume.

civitate Nannetensi et nonnullis aliis locis provinciæ cum ingenti honore et festivitate exceptus est, nihil talium suspicato[1] qualia rex animo volvebat. Cum igitur finibus Britanniæ egressus, se in regnum rex denuo recepisset, tunc super hujusmodi fidelitatis sacramento atque civitatibus et terris, per regem querela et disceptatio cum duce haberi cœpit. Dum uterque pertinacius suis affectionibus atque decretis studet inhærere, et quamvis per regem adversus eumdem ducem variæ ostenderentur querelarum causæ, a multis tamen una tunc suppressa et de qua mentio palam minime habebatur fuisse, æstimata est præcipua : eo videlicet quod idem dux cum comite de *Charolois*, filio unico Philippi, Burgundionum ducis illustris, fraternitatem atque amicitiam singularem copularat. Quam rex, ut ad fines intentos aliquando perveniret, vehementer dissolvere atque disrumpere satagebat.

Duravit autem hujusmodi simultas per annos quatuor, et tandem demum in apertam manifestamque dissensionem erupit, prout in sequentibus, propitio Deo, suo loco referemus.

CAPITULUM XIV.

Qualia auxilia Henricus, Anglorum rex, et Margareta regina, regno Angliæ depulsi, apud Ludovicum regem, cum essent ambo ejusdem consobrini, invenerunt.

Audiens autem Margareta[2], uxor Henrici, Anglorum regina, quæ cum viro suo, regno et patria per

1. *Suspicatus* dans le ms.
2. Marguerite d'Anjou, femme du roi Henri VI.

Edoardum[1] pulso, in Scotiam confugerat, sublimationem et provectionem Ludovici in regem Francorum, et quod regno paterno pacifice potiretur, sperans jure naturalis propinquitatis et necessitudinis, ab eodem subventionis solatia adinvenire, ex Scotia in Franciam trajecit. Erant enim tam ejus vir quam ipsa peræque consobrini Ludovici, Francorum regis; nam uti Ludovicus et Henricus erant filii fratris et sororis, ita idem Ludovicus et Margareta, regina Angliæ, erant filii sororis et fratris. Nam rex Siciliæ, Renatus, pater erat ipsius reginæ; Maria vero, ejusdem Renati soror, Ludovici erat mater; et sicut Ludovico Carolus, Francorum rex, genitor fuerat, ita et Henrico, Anglorum regi, Catharina mater, soror ejusdem Caroli.

Ob has propinquitatis necessitudines, Carolus, adhuc agens in humanis, miseratus tantæ et tam propinquæ suæ consanguinitatis casum adversum, opem eis ferre, ut in regnum restituerentur, magnopere affectabat, totius regni et amicorum viribus id brevi proponens perficere. Cujus exsecutionem cum infaustæ suæ mortis præoccupasset eventus, sperabant ipsi regno exsules ac profugi benevolentiam, quam apud patrem invenissent, etiam apud filium (ut par erat) servari et continuari debuisse.

Cum autem ad eum ipsa regina accessisset[2], verbis quidem et sponsionibus satis benigne excepta vide-

1. Édouard d'York.

2. Au mois de juin 1462. Il y a un traité d'alliance conclu par elle au nom de Henri VI, avec le roi de France, à Tours, à la date du 28 juin. Lenglet Dufresnoy, *Mémoires de Philippe de Commines*, t. II, p. 367.

batur, statimque a Ludovico regalia per totum regnum mandata processerunt, intimantia qualiter rex Henrico et reginæ præfatis auxilia totius regni viribus præstare et bellum Edoardo inferre decernebat; præcipiendo omnibus regni principibus et vassallis ac subditis quibuscumque et cujuscumque status aut eminentiæ forent, quatenus eisdem regi Henrico et reginæ suarumque fautoribus et sectatoribus partium omnem favorem omneque humanitatis ac benevolentiæ officium exhiberent; in Edoardum autem, eorum hostem et regni invasorem atque occupatorem injustum, studiososque et defensores suarum partium, omnia velut in hostem gererent atque exercerent. Et hoc quidem modo verbis atque mandatis, præfatis regi Henrico et ejus conjugi, dupliciter suis consobrinis, rex Francorum Ludovicus auxilia et solatia ferebat; re autem ipsa, quid animo gestiret, quamve constans in dictis promissæque fidei tenax esset, secutus rerum manifestavit eventus.

Erat tum e fuga et latebris (quibus, furore regis sæviente, sese occulere necesse habuerat) quomodocumque reconciliatus strenuus miles, dominus Petrus de *Brezi*, de quo supra meminimus[1]. Hunc perditum iri cupiens rex, quasi suis consobrinis valida auxilia transmissurus, trajicere in Scotiam jussit; sed nec classem ei, nec militiam aliquam, seu colligendam, ad stipendia militibus facienda, pecuniam aliquam ministravit[2]. Cum vero tali munere (sic imparatum neces-

1. Ci-dessus, p. 5.

2. Il est démontré, par un acte du Trésor des Chartes (J. 648, n. 2), qu'il prêta 20 000 livres, dont Calais devait être le gage. Michelet, *Histoire de France*, t. VI, p. 31.

sariisque rebus omnibus improvisum ne ita illud obire cogendus esset) se excusatum apud regem faceret, offerens se præsto et ultroneum ad id munus obeundum, si classem instructam et militiam, cæterasque res ad tantæ rei molem perficiendas, concedere et ministrare vellet, non est exauditus; sed mature cum regina transfretare est jussus[1].

Aggregans itaque collectitium militum numerum, circiter usque ad octingentos viros, tam suis, quam reginæ sumptibus[2], cum exigua et exili classe in Scotiam cum regina trajecit. Ubi cum Scotos ad ferendum Henrico auxilia concitasset, et nonnulla eaque parva pro Henrico fecisset, Scotis terga vertentibus[3] et eis, quos secum ex Normannia duxerat, ab Anglicis cæsis fusisque vel captivis, in Normanniam iterum cum eadem regina denuo redire coactus est[4]. Quæ etiam de Scotorum fide non satis secura, Edoardum impuberem, suum Henricique regis filium unicum, secum advexit, et a Renato, rege Siciliæ, patre suo, accepto in ducatu Barrensi loco ad manendum, ubi fortunam meliorem (si divinæ pietati placitum adesset) operiretur, illo perrexit, et per annos plures illic delituit, viro suo

1. Au milieu d'août 1462, le roi étant à Rouen. Cf. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 373.

2. Chastelain, qui raconte les préparatifs de l'expédition d'après le récit que lui en avait fait Brézé lui-même, attribue au roi la fourniture de ce contingent de huit cents hommes, mais sans argent pour les payer. I[re] partie, c. LXIV.

3. A un lieu que Georges Chastelain appelle Rel.

4. C'est en Flandre, au port de l'Écluse, et non pas en Normandie, que Pierre de Brézé ramena la reine d'Angleterre, à la fin du mois d'août 1463. Chastelain, II[e] partie, c. XIII, et Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 178.

non absque ingentibus mœrore et lamentis in Scotia relicto.

Hæc fuere auxilia, hæc humanitatis solatia quæ, ad regem Francorum, tanto propinquitatis nexu sibi viroque suo conjunctum, confugiens, ipsa illustris Anglorum regina invenit : longe profecto ac nimium his imparia, quæ pius genitor suus Carolus eisdem suis nepoti neptique, nisi in fata concessisset, præstare adparabat.

CAPITULUM XV.

Qualiter Francorum rex cum Edoardo, Anglorum [tyranno], binas treugas iniit exitiales Henrico, Anglorum regi, consobrino suo; qui delitescens in monasterio prope fines regni sui, proditus Edoardo, ab ipso in Turri Londoniarum carceri est mancipatus.

Sed et non longe postquam eadem regina in Franciam adventarat, et eidem verbis magna se exhibiturum solatia rex spoponderat, modis omnibus per medium comitis de *Warvich*[1], quem magnopere tunc colebat, amicitias atque fœdera Edoardi regis expetere se ostendit. Agnoscebat eumdem comitem versuto callentem ingenio, ad tradimenta ac proditiones instrumentum idoneum, sperans ejus astu, quidquid desiderasset, posse consequi de Anglorum regno. Unde eumdem comitem pluries sollicitavit muneribusque pellexit ut, ad colloquium cum eo familiarius habendum, vel ad Abbatisvillam[2], vel ad aliud

1. Richard Nevil, comte de Warwick et de Salisbury, grand chambrier d'Angleterre, le même dont il a été parlé dans l'Histoire de Charles VII, l. V, c. XVI.

2. Abbeville.

oppidum Picardiæ se conferret. Quod licet facturum se pluries respondisset[1], et ad fines illos rex bina vice in Picardiam profectus esset, variis tamen detentus impedimentis id minime tunc effecit, sed excusationes, quas tunc habere poterat, regi innotescere fecit.

Ejus tamen medio atque interventu, bina vice rex Francorum cum Edoardo rege, spe conciliandæ et firmandæ pacis, treugas iniit atque fecit : primas annales, secundas ad viginti duos menses[2]. Quæ profecto etiam exitium totale consobrino suo Henrico suisque maximæ calamitatis causam præstiterunt. Securus enim tunc de Francis Edoardus, versus Scotiam et ad regni Angliæ fines, in quibus nonnulli proceres ac nobiles regni, qui fideliter et constanter Henrico, regi suo, adhæserant, nonnulla[3] adhuc oppida et castella tenebant, expeditionem direxit. Obsessis autem nonnullis castris, quæ a suis adhuc hostibus tenebantur, eosdem ad dimicandum coegit; in quo certamine omnis pæne nobilitas, Henrici partes secuta, infeliciter occubuit[4]. Et ita treugæ quas habebat Edoardus cum Francorum rege, sibi quidem faustæ, Henricianis vero exitii atque exterminii causam præstiterunt, sic per Ludovicum adjuto Henrico, consobrino suo, cui paulo ante tanta se auxilia præ-

1. *Recepisset* dans le ms.

2. La première trêve, conclue à partir du 20 octobre 1463, pour durer jusqu'au 1er octobre 1464, ne concernait que les aggressions par terre; elle fut étendue à la mer depuis le 20 mai 1464. Rymer, *Fœdera*, etc., t. XI, p. 508, et Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 414.

3. *Nonnullaque* dans le ms.

4. A Hedgley-Moor, 25 avril 1464.

stiturum illustri reginæ, compari suæ, fuerat pollicitus.

Percepta autem hac clade, pius ille Henricus, fidem hominum exsecratus et varietatis rerum humanarum pertæsus, cum de Scotis etiam parum confideret, relicta Scotia, ad quoddam monasterium monachorum[1] circa fines regni sui clam se contulit. Ubi sub monachi habitu regem occultans, et Dei duntaxat vacans obsequio, per aliquot annos[2] ignotus delituit; donec per quemdam perfidum monachum atque impium Edoardo, ob commodum aliquod temporale ab eo consequendum, proditus et indicatus fuit.

Cum autem ita Edoardo esset proditus, qui tum pacifice toto potiebatur regno, missis satellitibus, eum ad se Londonias accersiri jussit; quo loco in arce illa vetere, quæ Turris Londoniarum appellatur, eum recludens, præbitis qui in cunctis sibi necessariis ministrarent exactissimeque observarent, longo carcere eum damnavit, clausumque illic custodiri fecit. Qualis autem postmodum eum fortuna tenuerit, suo loco, Deo adjuvante, inferius prosequemur, ad alias res per Ludovicum, ante hanc Henrici incarcerationem gestas, nostram reflectentes narrationem. Quam quidem [huc] usque casus Henrici fortunasque narrando perstrinximus, occasione adventus illustris Margaretæ, Anglorum reginæ, ad consobrinum suum maritique sui Henrici eumdem Ludovicum, Francorum regem, gratia auxilii solatiique ab eo consequendorum : quæ talia qualia relatum exstitit, adinvenit. Fuit autem prior adventus ipsius reginæ in Franciam ad Ludo-

1. A Abingdon.
2. Pendant un an seulement.

vicum præfatum, cum nondum menses sex a sua in regnum sublimatione transiissent.

CAPITULUM XVI.

De fœdere quod Francorum rex iniit cum Joanne, rege Aragonum, et liberatione reginæ obsessæ apud Gerundam per adventum exercitus Francorum.

Eodem autem tempore, Joannes, rex Aragonum[1], frater Alfonsi (qui scilicet Alfonsus in Sicilia, pulso inde et ejecto Renato, simul et in Aragonia regnaverat), auxilia a Ludovico, Francorum rege, requisivit adversus Catalanos qui contra se rebellaverant[2].

Indignati enim Catalani, et præsertim Barcinonenses, quod idem Joannes, rex suus, Carolum[3], ex priore conjuge sua, optimæ indolis filium, fraudulenter, novercalibus suggestionibus delusus, contra promissam a se fidem exstinxisset (cui Carolo iidem Barcinonenses fidem pro sua de patre securitate atque impunitate obstrinxerant, simul cum tota Catalonia), regis perfidiam atque crudele et immane parricidium detestati, contra eum unanimiter rebellarunt. Qui cum ærarium valde opulentum haberent, multorum successione annorum de tota provincia collectum et aggregatum, quod in Barcinona servabatur, tam potentes erant, quod ad eos edomandos atque distringendos vires tunc et potentia sui regis longe inferiores exsistebant. Quamobrem cum, in no-

1. Juan II, roi d'Aragon.
2. *Rebellarunt* dans le ms.
3. Don Carlos, prince de Viane.

vitate sui adventus, Ludovici, Francorum regis, fama satis celebris apud plurimos percurreret, qui fidem moresque suos nondum satis compertos habebat[1] idem rex Joannes, ut sibi rebellantes Catalanos Francorum armis atque viribus posset coercere et, repugnantes licet, ad sibi parendum et obediendum revocare, amicitias et fœdera cum Francorum rege Ludovico hoc modo contraxit :

Quod videlicet idem Francorum rex promittebat Barcinonenses aliosque rebelles propriis sumptibus et militibus suis ad ipsius obedientiam reducere, et ei parentes atque obedientes efficere. Pro qua re perficienda et necessariis impensis perferendis, pollicitus est rex Aragonum se daturum ei ducenta millia florenorum de Aragonia; et ut de summa hujuscemodi idoneo Francorum regi cautum fieret, promisit etiam sibi tradere omnes redditus et proventus duorum comitatuum, Rossilionis scilicet et Ceritaniæ[2], per manus suorum receptorum quotannis, usque ad dictæ integræ summæ solutionem, levandos et percipiendos; consignando etiam et contradendo in suis manibus, vice pignoris, possessionem et saisinam trium arcium

1. Le roi d'Aragon ne pouvait pas avoir d'illusion sur le compte de Louis XI, car en 1459 il avait fait un traité avec Charles VII pour l'aider à châtier ce fils rebelle, et de plus, ayant cherché à faire oublier cette démarche lorsque l'autre fut roi, il avait vu Louis XI, non-seulement repousser ses ouvertures, mais encore offrir sa protection aux villes de Catalogne. C'est parce que les villes ne voulurent pas laisser l'étranger se mettre entre elles et leur souverain, que don Juan, par un marché où il croyait qu'il duperait le roi de France, fit tourner celui-ci de son côté. Çurita, *Anales de la corona de Aragon*, l. XVI, c. LVI, et l. XVII, c. XXIX.

2. Les comtés de Roussillon et de Cerdagne.

firmissimarum, videlicet arcis oppidi Perpiniani, arcis de Coco-libero[1] et arcis quæ Bellagardia[2] appellatur.

Hoc igitur modo cum inter se fœdera et ligantias reges, longo ante ævo invicem inimici, fecissent, percipientes hoc Barcinonenses cæterique qui regi rebelles exsistebant, totis viribus satagebant oppida et arces, quas adhuc suus tenebat rex in Catalonia, occupare. Et cum esset regina in civitate Gerundensium superiore[3], filia Alabri de Lina[4], ammiralis quondam regni Castellæ, quam exosam atque invisam Catalanis vehementer interitus Caroli, privigni sui, de quo supra retulimus, effecerat, eam in dicta civitate Gerunda totis viribus obsidione urgebant. E qua cum eam eripere et liberare vir suus minime posset, Francorum exercitum, ut acceleraret intrare patriam, magnopere sollicitare curavit, tradens arces tres antedictas in manibus capitaneorum quos inibi Francorum regi placuit deputare[5].

1. Collioure, aujourd'hui dans le département des Pyrénées-Orientales, arrondissement de Céret.

2. Bellegarde, aussi dans l'arrondissement de Céret. Il n'est pas question de Bellegarde dans les deux exemplaires du traité imprimés par Lenglet Dufresnoy (*Commines*, t. II, p. 360) : l'exemplaire de Louis XI, donné à Bayonne le 21 mai 1462, et celui du roi d'Aragon, daté de Saragosse deux jours plus tard.

3. Dans la ville haute ou château de Girone.

4. *Sic*, au lieu de *Henri de Luna*, ce qui est, dans tous les cas, une erreur. La femme du roi don Juan était fille de l'amirante de Castille, don Fadrique Henriquez.

5. Voici, d'après un brouillon du temps, conservé parmi les papiers de Gaignières (vol. 378 aux mss. de la Bibl. imp.), la composition de l'armée envoyée en Catalogne : onze cent six lances, dont les Écossais, sous le commandement de MM. le comte de Boulogne; de La Barde; Geoffroi de Saint-Belin; le sénechal de

Properanter igitur iidem Franci adventantes, multa castella in comitatu Rossilionis absque magno negotio, alia deditione, alia armis expugnata et direpta statim receperunt, ut, præter Perpinianum, oppidum tunc opulentum valde, in paucissimis diebus nihil non acquisitum atque domitum remaneret. Quod cum non, nisi mora paululum longiore, existimarent se posse expugnare, evocati ad ferendum obsessæ reginæ subsidium ac succursum, Pyrenæum penetrare contend[er]unt. Cujus angustos aditus atque difficiles cum pæne ad transeundum impossibiles exercitui Catalani reputarent, etiam propter custodias quas ibi plurimas locaverant et statuerant, non eo minus illic Francorum pedites equitesque, transcensis Alpibus et saxosis montium scopulis, penetrarunt et ad plana Ampuritani[1] pervenerunt. Non solum autem equites, sed et currus, machinis et bombardellis onustos, quod

Guienne (Antoine du Lau); le marquis de Pont-à-Mousson; Salazar; le marechal d'Armagnac; de Crussol; d'Orval; le sénéchal de Saintonge (Olivier de Coetivy); Estevenot de Thalauresse; Jean Bureau; le grand écuyer Garguesalle, et Tristan l'Hermite. Plus, six mille francs archers de l'Anjou, du Maine, du Cotentin, du bailliage de Caen, du Poitou, de la Saintonge, du Bourbonnais, du Forez, du Beaujolais, de l'Auvergne, du Berry, du Nivernais, de la prévôté de Gien, des bailliages d'Orléans et de Blois, de la Touraine, du Rouergue, du Comminges, du Limousin, du Périgord et Franc-Alleu, des bailliages et prévôtés de Senlis, Beauvais, Compiègne, Soissons, Laon, Noyon, Reims, Châlons, Langres et Troyes. En fait d'artillerie, quatre bombardes tirées de Poitiers; le Bouton et le Chien, gros canons de la même ville; les douze canons placés sous le commandement du maître artilleur Girault, à Saint-Jean-d'Angély; vingt-quatre couleuvrines tirées de Poitiers; cent seize ribaudequins, dont soixante-quatorze de Poitiers; dix-huit de Tours, et vingt-quatre de Saint-Jean-d'Angély.

1. Le comté d'Ampurias.

nunquam antea attentatum aut fieri possibile existimatum a quoquam fuerat, pariter advexerunt, iterque eisdem pervium effecerunt.

Cujus rei cum fama ad exercitum, qui apud Gerundam [reginam] obsessam tenebat, nuntium velocissimum detulisset, Francorumque prope imminere exercitum, exterriti omnes atque consternati, soluta obsidione, fugerunt. Ferebantur in obsidione fuisse supra quadraginta millia bellatorum sub duce quodam, comite de *Paillas*[1] qui, ad stipendia illius gentis ærarii, quod generale Cataloniæ nuncupabant, Barcinonensibus cæterisque suæ factionis militabat. Francorum vero exercitus, inter equites et pedites, sex millium virorum numerum minime excedere ferebatur.

Catalani autem, ante Gallorum adventum, longa pacis tranquillitate, magnis opibus ditati et referti, simul et gloria rerum per Alfonsum regem suum gestarum elati (paulo ante defunctum[2]), mirum in modum arrogantes atque tumidi erant. Contemnebant enim omnem aliam, præter suam, nationem et gentem, et potissime Gallos, nihil prorsus eorum vires atque arma ducentes. Quin etiam adeo de sua virtute nimium arroganter et temere præsumebant, ut sæpe inter seipsos verbis gallicum nomen incessentes atque deprimentes, optarent Gallorum militiam, vel intra patriam suasque urbes jam adesse, vel [ad] eamdem patriam aggrediendam adventare, ut de ipsis (quos sua æstimatione nullo pæne negotio vincendos sibimet promittebant) triumphum reportarent, ac de

1. Ugo Roger, comte de Pallas. Il commandait avec le titre de capitaine général de Catalogne.

2. Le 22 juin 1458.

spoliis eorum suas opes adaugerent. Minime vero illis opus erat ut eorum adventum votis expeterent. Satis enim superque satis citius ad eos Gallorum adfuit adventus. Quos cum adventasse cognovissent et intra fines suos adesse sentirent, tanto sunt illico pavore conterriti, tanta pusillanimitate percussi, ut profecto verbis suis tumentibus, jactantia sola atque arrogantia plenis, eorum facta nullatenus responderent, sed mulieribus timidiores et leporibus fugaciores, non de congressu aut defensione, sed de sola fuga cogitarent.

CAPITULUM XVII.

De expugnatione castelli de Volone et obsidione Barcinonæ ab exercitu Francorum.

Initio cum Pyrenæum penetrare versus Ampuritanum, ad succursum reginæ obsessæ, properarent Galli, nec castella, prope quæ transirent, expugnare proponerent, ne forte eorum ob eam rem retardatio exitium obsessis attulisset, cives oppiduli de Volone[1], quod tum dives et opulentum præ cæteris erat post Perpinianum, in comitatu Rossilionis, cum prope eos nonnulli Gallorum transirent, tot eos de suis mœnibus atque portis contumeliis et injuriis lacessierunt, quod eos invitos quodammodo, procul dubio in sui exitium concitarunt. Non valentes enim milites tam molestas ultro contumelias, tot convicia atque probra perferre, ad eos expugnandos protinus admoverunt. Quod tam breviter effecerunt (licet perante munitissimos repu-

1. Le Bolou.

tarent), ut intra unius horæ spatium superatis mœnibus et vallo, districtis gladiis et mucronibus, de contumeliosis ac provocacibus supplicia sumpserint, omnibus viris qui in oppido erant cæsis aut ab hostibus captis, atque eorum domibus et substantia prorsus direptis.

Quod cum eorum vicini de Sereto castello[1] cognovissent, et, duce militum Gallorum vetante ne ipsi suum suburbanum, in quo satis honesta erant hospitia, incenderent, contra vetitum ipsi ea nihilominus concremassent (putantes se suum oppidum posse per hoc defendere), advenientibus militibus, adeo exterriti sunt effecti, ut de repugnando hostibus minime ausi sint cogitare. Unde, ne cladem vicinis suis de Volone similem subirent, illico loci sui deditionem fecere, a duce militum in quatuor millibus florenorum mulctati, pro eo quod, contra ejus interdictum, suburbana sua temere et sine aliquo fructu combussissent.

In Ampuritano autem similiter omnia pæne castella vel vi vel deditione receperunt, sic quod terra illa, quæ paulo ante valde dives et opulenta fuerat, magna ex parte vel cæsis vel profligatis colonis, in prædam et direptionem hostibus cessit; quos ante tanta tenuerat superbia ut Gallorum desiderarent adventum, quo de ipsis tropæa concupita reportarent.

Liberata igitur, ut diximus, regina, omnibus ferme castellis Ampuritani receptis et sub regis sui redactis potestatem, junxit se Gallorum exercitui rex ipse Aragonum, simul et ipsa regina, quibus Galli ipsi tunc militabant, sed cum parva nimium manu. Non enim

1. Le château de Céret.

in toto comitatu suo trecentos rex equites habere ferebatur. Et nihilominus Gallorum exercitus, qui non supra numerum sex millium virorum erat, audacter locupletem illam nimiumque superbam Barcinonam ausus est obsidere, tenuitque obsessam in maximis æstatis caloribus per dies septemdecim. Intra quam cum populus maximus esset, et qui ad sexaginta millia virorum ferentium arma ab ipsismet ascendere jactabatur, nunquam tamen cum tam parva Gallorum manu in apertum dimicare vel congredi ausi sunt; sed se intra sua mœnia continebant, ita ut etiam nonnullas de portis suis, metu cogente, muro obseraverint. Et si quando (quod semel tantum aut bis, nec pluries, ab ipsis attentatum fuisse ferebatur) aliqui portis eruperint, protinus excepti a Gallis, cæsi vel fusi, fugæ ignominiosæ præsidio sese intra mœnia sua urgebantur recipere.

Decurrentibus autem illis diebus, quibus castra Gallorum juxta civitatem manserunt, vix æstimari damnum posset quod civibus in incendiis pretiosarum villarum et arborum fructiferarum, vitiumque succisionibus exstitit irrogatum, potissime ab his qui de comitatu et de societate regis Aragonum erant. Cum enim acerbo et implacabili pæne odio cives rebelles haberent, nullius vel sedium vel arborum speciositati seu utilitati parcebant : ita quod omnia circumcirca civitatem palatia, quæ et plurima et ornatissima erant, igne, absque miseratione aliqua, popularent. Et si secum advehere potuissent Galli bombardas, quibus in urbium et castrorum expugnatione uti consueverunt, vel etiam annonam ad sufficientiam pro se et equis habere potuissent, non ambigitur, civibus

etiam ipsius urbis fatentibus, quin eamdem vel expugnassent, vel ad deditionem faciendam infra brevis temporis moras constrinxissent. Sed cum eis utraque deessent, nec valeret rex ipse in propria terra, quæ satis de se arida est, et jam a variis armatorum agminibus exesa et vastata erat, exercitui annonam necessariam ministrare, coacti sunt obsidionem solvere, et ad alia loca, quæ non adeo exesa essent, se conferre.

CAPITULUM XVIII.

Quomodo Franci recuperarunt Terragonam; postmodum, ad propria reversi, ad liberandum arcem Perpiniani obsessam redierunt; eaque liberata et oppido recepto cum toto comitatu Rossilionis et Ceritaniæ, Francorum rex ipsos comitatus, tanquam sibi acquisitos, tenuit et possedit.

Venerunt igitur ad civitatem Terragonensem; quam paucis obsidentes diebus, partim vi, partim et ditione, sub regis sui Aragonum potestatem redegerunt. Ceperunt autem et expugnarunt prope Barcinonam arcem firmissimam Moncadæ, in vertice altissimi scopuli sitam. Multa etiam oppida et castella, quaquaversum exercitus circuibat, partim armis, partim pavore atque metu, ejusdem regis ditioni restituerunt. Fessi autem et defatigati milites, præcipue quod multos de suis equis pabuli defectione calorumque et aeris intemperie perdidissent, per terras Aragoniæ ad terras comitis de Fuxo[1], qui unus præcipuus ex ducibus militum erat Francorum, circa finem æstatis, et inde in ulte-

1. Jean, comte de Foix, lieutenant général du roi à l'armée de Catalogne. Son comté de Foix repondait à peu près au département actuel de l'Ariége.

riorem Galliam redierunt, multas quidem famis et inediæ, ob annonæ caritatem et calorum æstivorum intemperantiam, molestias passi, sed aggressuras aut resistentias ab hostibus nullas aut rarissimas experti. Tantus enim Gallici nominis eorumque audaciæ ac virium terror famaque eorum arrogantiam atque jactantiam retuderant, ut, vecordes et veluti exanimes effecti, non de conserendo prælio, sed de sola fuga cogitarent.

Postquam autem e terris illis Gallorum agmina excesserunt, plurima ex castellis et oppidulis per eos vi vel deditione receptis[1], a suo rege iterum ad Barcinonensium partes et generalem rebellium communitatem defecerunt. Perpinianenses autem, qui minime a Gallorum exercitu fuerant impetiti (eo quod, quemadmodum exstitit dictum, celerrime claustra Pyrenæi penetrare atque irrumpere compulsi sunt, ut reginæ, quam Barcinonenses cæterique patriæ rebelles apud Gerundam civitatem obsederant, auxilia præberent solatiaque succursus), moleste nimium ferebant Gallorum munitionem, quam in arce sui oppidi rex Aragonum, juxta fœdera cum Francorum rege percussa, locaverat. Unde, cum eorumdem Gallorum exercitum militiamque, finibus patriæ suæ egressum, in Franciam revertisse agnoscerent, arcem ipsam cum auxiliis Barcinonensium aliorumque rebellium magna vi obsidere cœperunt : exstruentes aggeres bastiliasque juxta suum oppidum et extra, et petrariis ac tormentis ejusdem arcis, quo facilius expugnari ab eis posset, turres et propugnacula dejicere satagentes. Quam e diverso,

1. *Recepta* dans les mss.

qui intus eam erant Gallorum milites nonnullique Catalani, qui suo regi semper fidem servaverant, magna vi industriaque atque vigilantia defensabant, ædes multas civium, quæ viciniores arci erant, similibus bellorum machinis diruentes atque infestantes.

Cum autem de suorum hujuscemodi periculo Francorum rex certior factus fuisset, certis ex suæ militiæ ducibus mandavit quatenus propere ad ferendum obsessis solatia occurrerent. Cui præcepto obedienter ac sedulo obtemperantes, ad Narbonensium fines concito gradu advolarunt. Inter quos præcipuus et principalis adfuit dux Nemorsensis, comes Marchiæ et de Castris[1]. Exploratis igitur per aliquos cursores hostium castris, in quibus cum Catalanis et loci civibus erant et esse ferebantur quatuor aut quinque millia stipendiariorum ex regno Castellæ, ex diversis locis Galli ad condictam horam in unum collecti, ad hostium castra propius se admoverunt. Quæ noctu aggressi, viriliter atque animose expugnare pergunt, et jacula atque missilia in hostes jacientes, et cominus etiam contis et districtis gladiis viam sibi aperientes, hostes, qui a foris arcem cingebant et bastiliam, quam valde munitam cum magno aggere illic exstruxerant, servabant, fugam arripere coegerunt. Quorum plures perempti fuerunt tam ab illis qui supervenerant ad succursum obsessis ferendum, quam etiam ab eis qui in arce obsessi fuerant; qui, dum talia pro se gererentur, non torpebant, sed pro sua salute non pigri, quibus poterant modis, pro molestiis atque periculis

1. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, comte de la Marche et de Castres.

quæ perpessi fuissent, vicem hostibus referre satagebant.

Captis igitur Catalanorum direptisque et incensis castris seu bastiliis, qui potuerunt ex his qui de foris arcem obsidebant, et hi qui intra oppidum erant ad stipendia, fugam, civibus derelictis, arripuerunt. Qui utique cives in prædam direptionemque Gallis cessissent, nisi pietas et clementia illius illustris ducis Nemorsensis furorem militum atque impetum sua prudentia cohibuisset. Hoc namque magnopere ipsi Franci cupiebant, scientes maximas ibi opes pretiosamque supellectilem copiose se inventuros; sed benignitas optimi illius ducis obstitit civibusque clementer consuluit, qui etiam suum non nescientes periculum, supplices misericordiam postulabant. Quam quidem invenerunt, bonis tam mobilibus quam immobilibus, priore quoque libertate qua sub suis regibus Aragonum potiti fuerant, eisdem servatis et retentis[1].

Ex hoc itaque, si quid residuum rebellium fuerat in comitatu Rossilionis, Podium quoque Ceritaniæ[2], cum pluribus castellis ejusdem comitatus, in deditionem recepta sunt, et a communitate rebellium ad suum regem revoluta.

Verum cum Gallorum armis hi duo comitatus, Rossilionis scilicet et Ceritaniæ, edomiti fuissent obedientesque effecti (quemadmodum et reliquos de tota Catalonia, regi suo rebelles, edomitos atque sibi parentes reddere Francorum regem recepisse[3] atque

1. Voir l'Abolition accordée aux habitants de Perpignan, en juillet 1463. *Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 47.

2. *Podium-Ceritaniæ*, Puycerda.

3. Corriger *suscepisse*.

promisisse regi Aragonum ferebatur), Francorum rex non regi Aragonum, sed sibi potius eos acquisivisse ostendit. Nam ab omnibus vassallis et subditis, tam nobilibus quam plebeiis, sacramenta homagii et fidelitatis exegit, suoque nomine officiales pro custodiis arcium et castrorum, et alios quoscumque posuit et instituit. Quæ res plurimis ex eis nobilibus et aliis populis[1] vehementer displicuit; ipsi quoque Aragonum regi (qui sibi eosdem, atque alios rebelles sibi, acquirendos existimaverat, tribus castris pro securitate summæ promissæ in manibus Francorum regis traditis, ut supra retulimus) minime grata fuit. Sed fortassis hoc ejusdem regis aliis exhibita exigebat fides ut, quomodo aliis servavisset, invicem quoque in eum incurrisset a quo sibi consimili et pari integritate servaretur. Invenit enim venandi consocium qui partes sibi, ut Æsopi fabula vetus habet, instar leonis faceret : expertus profecto quod vera et infallibilis illa juris civilis regula exsistat : « Potentioribus nobis pares esse non possumus. »

Et talibus modo atque artibus fines regni sui, versus Celtiberorum gentes, Ludovicus rex Francorum propagavit; de Barcinona autem atque aliis oppidis et civitatibus, quæ in rebellione persistebant, edomandis nihil se penitus curare ostendit. Quod in consequentibus suo loco luculentius apparebit.

1. Plutôt *popularibus*.

CAPITULUM XIX.

De discordia seu simultate orta inter reges Franciæ et Castellæ, statim sedata.

Sed quoniam, anteriore tempore, rex Castellæ et Legionis[1] regem Aragonum velut hostem habebat, non parum regi Ludovico Francorum infensus fuit, quod, eo[2] inconsulto, cum hoste suo fœdera atque amicitias copulasset. Aiebat enim per hoc vetustam fraternitatem, inter Francorum et Castellæ reges firmissime juratam et gravissimis censuris summorum pontificum roboratam ac sancitam, violasse et abrupisse, cum suo hoste infensissimo ligantias faciendo.

Propter quam causam veritus Ludovicus ne, ob eam rem, vetus illa et per tot regum successiones semper inconcusse observata fraternitas solveretur, legationibus egit ut, ad reformandum amicitias, ipse et rex Castellæ in locum unum[3], in utriusque regni limitibus, convenirent. Ex condicto itaque, juxta Baionam, prope flumen[4] quod in ea parte utriusque regni limitem facit, ad constitutam diem[5] ambo reges, uter-

1. Henri IV, roi de Castille et de Léon, entretenait alors la guerre dans la Navarre, sur laquelle il avait des prétentions, et favorisait en même temps l'insurrection de la Catalogne.

2. Il faudrait *se* au lieu de *eo*.

3. Contre un rocher sur la rive française de la Bidassoa, selon Diego Henriquez de Castillo, *Cronica del rey D. Enrique el quarto*, c. XLIX. Commines ajoute que ce fut devant le château d'Urtubie.

4. La Bidassoa.

5. Le jour n'est pas spécifié par les chroniqueurs, mais c'était au milieu du mois d'avril 1463. Voy. les pièces qui se rapportent à

que magna satellitum caterva stipatus, convenerunt, et illic, pariter remotis arbitris, plurimos invicem miscuere sermones. Quibus finitis, veluti pax et amicitia bene integratæ atque instauratæ essent, uterque in propria se recepit.

Et sic ab invicem discesserunt; et quidem fœdus antiquum continuatum vel restauratum verbis esse inter eos potuit; sed amicitiæ, semel dirutæ vel fœdatæ, sincera concordia difficile unquam postea reconciliari possunt. Unde, cum fratrem haberet se juniorem ipse rex Castellæ[1], quem una factio procerum regni libentius in regem sublimasset, et, per hoc, in apertum manifestissimumque dissidium adversus fratrem suum regem adductus esset, huic fraternæ dissensioni vel exordium, vel ad minimum fomentum favoremque suum Ludovicus, rex Francorum, præstitisse ferebatur.

CAPITULUM XX.

Quomodo comes de *Charolois* regem Turonis visitatum venit, cui rex vicariatum regendæ et administrandæ Normanniæ dedit, sibi magna pensione constituta; quæ omnia ei statim ademit.

Cum autem ex Vasconia in Franciam reversus esset[2] et Turonis aut in vicinis castellis ageret, ad eum visendum honorandumque Carolus, filius unicus illustris Philippi, Burgundionum ducis, accessit. Cui (sive vere, sive simulate hoc ageret, incertum tunc habebatur)

la négociation dans le *Commines* de Lenglet Dufresnoy, t. II, p. 376 et suiv.

1. Don Alphonse.
2. Au mois de juillet 1463.

vicariatum regendæ sub se Normanniæ seu portionis ejus concessit, plenam dans ei, in administranda hujuscemodi provincia, potestatem[1]. Constituit etiam ei et ordinavit maximam pensionem, quæ menstrua tria millia francorum reddere dicebatur; quæ in anno triginta [sex] millia faciebant.

Inde autem idem illustris Carolus, dictus comes de *Charolois*, revertens ad propria, per urbem Rothomagum iter suum direxit. In qua urbe maximo cum honore a civibus acceptus muneribusque donatus, etiam vinctos quoscumque, qui in publico carcere pro criminibus servabantur, ex munificentia regia liberos atque absolutos ire dimisit[2].

Cum vero ad patrem ac patriam rediisset, non multo posthac, contracta quodammodo offensione paterna propter simultates et contentiones, quæ jam diu satis inter ipsum et dominum de *Croy*[3] (qui patri suo charissimus magnoque apud eum loco semper habitus fuerat) duraverant, in Hollandiam secessit habitavitque, velut quodammodo abdicatus a patre, in oppido de *Gorkum* appellato, supra ripas fluminis Rheni, per tempora satis longa[4]. Statim autem ut hanc a patre suo Francorum rex cognovit secessionem, velut in gratiam patris succensere volens, filio dictam pensionem et vicariatum administrandæ Normanniæ, paulo ante

1. La lieutenance générale de Normandie fut donnée au comte de Charolais, non pas après, mais avant le voyage du roi en Gascogne, au mois d'octobre 1461.

2. Le comte de Charolais séjourna à Rouen les 19, 20 et 21 décembre 1461. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 175.

3. Antoine de Croy.

4. La première séparation du comte de Charolais d'avec son père eut lieu à la fin de juillet 1462.

sibi concessos, revocavit, daturumque se operam atque juvamen ad eum severius coercendum et castigandum genitori suo obtulit, si hoc expetere vellet. Sed pius pater, altius mente considerans quorsum hæc castigationis oblatio procederet ac tenderet, actis proinde gratiis regi, ea se minime indigere dixit, seque ad castigandum filium suum, cum vellet, sufficere; adversus quem non adeo indignatio ejus accensa erat, quod severius aliquid in eum (quem non secus quam seipsum diligeret) statui aut ultum iri desideraret.

CAPITULUM XXI.

Qualiter rex, pro luendis terris Picardiæ pignoratis duci Burgundiæ, deposita quæ in ecclesia Parisiensi servabantur, tulit, et edicto proposito cunctis venandi potestatem et facultatem ademit.

Sed cum hæc ita decurrerent, essetque in Hollandia præfatus dominus comes de *Charolois*, ut diximus, in animum suum induxit Francorum rex terras Picardiæ super flumen Summonæ et ultra, versus Flandrias, a patre suo, piæ memoriæ, duci Burgundionum pro summa quadringentorum mille scutorum auri pignoratas[1], luere et ad se velle revocare[2].

Ad quod efficiendum, cum pecunias paratas ad hoc sufficientes minime haberet, statim de modo facili eas inveniendi atque in unum aggregandi consilium invenit. A prælatis enim totius regni, tam pontificibus quam abbatibus, qui rem aliquam habere putarentur,

1. Par le traité d'Arras, en 1435, ainsi que l'auteur l'a expliqué dans l'*Histoire de Charles VII*, l. III, c. I.

2. La commission donnée pour le rachat est du 21 aout 1463.

missis ad singulos suis epistolis, mutuas pecunias exegit, ab uno mille, ab alio duo millia, plus vel minus prout cujusque facultates sufficere putabantur. A civibus etiam locupletioribus et civitatibus certas summas habere poposcit. Cum vero intellexisset in æde sacra, ecclesia scilicet majore Parisiensi, servari deposita ex ordinatione justitiæ curiarum supremarum regni ad magnam auri quantitatem, pro his depositis tollendis Parisios accessit.

Ad quam urbem cum ex diversis regni provinciis prælati concurrerent, ad quos rex epistolas direxerat quatenus illuc summas ab ipsis petitas vel deferrent, vel transmitterent, æstimabat vulgus aliquod magnum parlamentum seu concilium, pro ordinando regni statu in meliorem formam, per regem debere celebrari ac teneri. Sed qualis exstitit sui adventus intentio, paulo post ipse declaravit manifestumque fecit. Nam cum per dies plurimos, per villas sylvis propinquiores diversa accepisset hospitia, cum suis venatoribus sylvas venando a mane usque ad vesperam collustrans, quasi ad nihil aliud cogitare deberet, urbem postea est ingressus. In qua duos, aut tres, vel plures dies commoratus, explorans quanam via commodiore aurum hujusmodi, pro viduis, pupillis, litigatoribus aliisque variis causis, apud ædem sacram publice depositum, ipse tolleret, eo tandem sublato, ad suas iterum venationes (quibus supra modum ac mensuram deditus erat) est regressus[1].

Fuerant quidem nonnulli de curia Parlamenti et aliqui ecclesiastici prælati, qui ab illa depositorum

1. *Ingressus* dans le ms.

ablatione eum retrahere bonis et salubribus monitionibus conarentur. Quas ita parvo æstimavit ut nihil prorsus, nisi de sua exsequenda cupiditate, curare videretur[1]. An vero postmodum eamdem summam restituerit, nobis non satis est compertum[2]. Hoc scimus quod, licet a quibus mutua exposcebat, eadem legaliter eis reddere polliceretur, quibusdam tamen nihil, aliis vero cum diminutione et fœnore everso fuisse restituta.

Sed ne fructum sui tunc ad regiam suam adventus vel occultare vel neglectu præterire videamur, pro reformatione justitiæ duo ibi edicta nova, et perprius in regno minime audita, edidit et publicari fecit: unum quo, sub pœna confiscationis corporis et bonorum (tali enim pœna quotidiana sua mandata sanciebat), inhibebatur omnibus regnicolis, cujuscumque gradus, status aut conditionis exsisterent, atque etiam nomi-

1. « Vous mandons.... que vous vous transportiez en nostre cour de Parlement, et illec, toutes les chambres d'icelle assemblées, remonstriez nosdictes nécessités et affaires, et les grans désir et affection que avons de recouvrer lesdites terres; et qu'à ce ne pourrions fournir sans prendre lesdictes sommes consignées et déposées tant ès mains du greffier de ladite cour, que d'autres personnes; et les exhortiez que.... ilz veuillent consentir que icelles sommes... nous soient baillées et délivrées, en leur offrant de par nous, pour la restitution d'icelles et de les remettre ès mains et lieux où elles sont de présent, toute telle seureté qu'il semblera à icelle nostre cour estre à faire et convenable en ceste partie. » Commission donnée par Louis XI, le 25 août 1463, Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 395.

2. Il existe une commission donnée en même temps que la précédente à un receveur du Trésor, à qui il est enjoint, par l'ordre le plus absolu, d'employer à la restitution les premiers deniers qu'il percevra. *Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 57.

natim ecclesiarum prælatis, ne alicubi[1] feras aliquas venari vel facere venari auderent, quocumque modo vel forma id fieri possit[2]. Præcipiebat item omnibus prædictis, qui plagas, retia vel laqueos quoscumque venatorios haberent, quatenus infra dies quindecim post publicationem edicti, eosdem deferrent seu deferri facerent ad ballivos sive senescallos locorum, sub eadem qua prius censura et pœna. Quibus ballivis atque senescallis mandabatur, quod omnia hujusmodi retia et funes seu laqueos protinus, tanquam hæreticos relapsos, igne cremarent[3].

Et ne fortassis æstimare ministri et exsecutores hujusmodi mandatorum possent, ea parum regi curæ aut non alte animo suo infixa et impressa fore, et per hæc mitiores vel segniores in eorumdem exsecutione efficerentur, ipsemet in domo honorabilis domini de

1. *Alicui* dans le ms.

2. Le texte de cette ordonnance fameuse, qui paraît avoir été rapportée après la guerre du bien public, n'a pas été retrouvé jusqu'ici ; mais il y a un édit du 11 juin 1463, rendu peu de temps après, qui lève la prohibition en faveur des nobles du Dauphiné, anciennement investis du droit de chasse et de pêche, et aussi en faveur de toutes les autres personnes du même pays qui, moyennant finance, avaient joui par le passé de la même prérogative. Le considérant de cette faveur faite aux Dauphinois est singulier : c'est « pour ce qu'à l'occasion desdictes défenses de chasser, ilz (les Dauphinois) deviennent oyseulx et sans occupacion. » (*Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 1.) D'autres exceptions, mais individuelles, furent accordées dans le reste du royaume. Ainsi, le 25 janvier 1465, le seigneur de Razilly, dans le château duquel le roi avait séjourné quelque temps, reçut pour lui et sa postérité, le droit de chasser le lapin à courre et à filets « en ses jardins, couldroies et appartenances du domaine de Razilly, » dans un rayon de dix arpens autour dudit manoir. Mss. de la Bibl. imp. *Collection D. Housseau*, t. XII, n. 7518.

3. Cf. Chastelain, partie II, ch. XXXI, et Jacques Duclercq, l. V, c. I.

Momorensi[1], prope Sanctum-Dionysium, qui, quantis potuerat viribus, eumdem honorifice et splendide in sua domo exceperat et procuraverat, et per sylvas atque saltus patrimonii sui, dum illic venaretur, associaverat, exsecutionem hujusmodi mandatorum inchoari coram se et præfato domino, suo hospite, fecit. Faciens enim in unum congeri et coacervari funes, laqueos et retia atque plagas, quos idem dominus, qui saltus et sylvas pulcherrimas habet, in quibus magna pars census et patrimonii sui consistit, in copia ingenti habebat, omnia simul flammis et igne comburi fecit. Et cum quidam ex parochianis loci, ad usum pulsandi campanam ecclesiæ suæ, funem unum ad hoc idoneum sibi donari petiissent, non fuerunt[2] exauditi[3]. Similem vero exsecutionem ballivus Silvanectensis in domo baronis de *Auffemont*[4] fecit, ne de contemptu vel negligentia arguendus veniret.

Talem vicem suo devoto hospiti et gratiam humanus rex retulit, non veritus sub tali censura, confiscationis scilicet corporis et bonorum, sine ullo delectu ac reverentia divini cultus aut religionis, pontifices generaliterque omnes sacrorum ministros concludere; in quorum tamen personas aut mobilia nullam prorsus habet jurisdictionem.

Quanta autem justitia atque æquitate hujuscemodi edictum fultum exsistat unusquisque facile dijudicare

1. Il s'appelait Jean.

2. *Fuerant* dans le ms.

3. Cette anecdote a été connue de Duchesne, qui en a intercalé le récit dans ses preuves à l'Histoire de la maison de Montmorenci, p. 173.

4. On écrit aujourd'hui *Offemont*. Cette terre n'avait pas le titre de baronnie que lui donne l'auteur.

potest, cum in regno sint duces, comites, barones, milites ac nobiles pæne innumeri, qui saltus sylvasque de proprio patrimonio habent et qui venandi exercitiis in eisdem inconcusse uti assueverunt, et jus id agendi (quod propriæ nobilitatis exercitium est) etiam expressim per cartas suarum infeodationum, et aliis apertissimis documentis, ostendere possint se habere. Quis non videat quanta sit edictum hujusmodi ratione subnixum, quo, pro solo nutu et inordinatissima voluntate, jura subditorum et patrimonia auferuntur? Potuisset forsan aliquo honestatis colore tale defendi edictum, si raras et exiguas sylvas saltusque venationum [parum] uberes rex in suo regno haberet (quanquam, nec ob id, juste satis salvari potuisset); sed cum per omnem Galliam et provincias regni Francorum sint maximæ et latissimæ sylvæ, variis ferarum refertæ generibus, et tot, quod vix sufficerent numerari quæ de proprio regis patrimonio exsistunt (quas, etiam si ipse rex Mathusalem æquaret annos, nec aliud prorsus ageret quam venari, omnes et singulas perlustrare aut exhaurire venationibus minime posset), quæ justitia, quæ æquitas, quæ humanitas regis, innumeris subditis suis jura patrimoniorum, commoditates atque solatia eisdem annexa, quæ nec sibi ad utilitatem ullam cedere possint, uno verbo, pro nuda sua voluntate, tollere atque inhibere? prælatis autem etiam universis similiter, quoad hoc, ecclesiarum suarum jura auferre? Sunt etenim permulti, qui sylvas saltusque de suarum patrimonio ecclesiarum habent, et jus etiam venandi in nonnullis sylvis et saltibus regiis; nonnulla etiam exstant monasteria, super hujusmodi venationum piscationumque utilitatibus in saltibus et aquis

regis, magna ex parte fundata et dotata : quibus jura sua, sub prædicta censura confiscationis corporis et bonorum, tali edicto ablata sunt.

CAPITULUM XXII.

De aliis duobus iniquis edictis, et de novi vectigalis apud Pontem-Archæ introductione.

Aliud autem edictum etiam ex ejusdem regis jurisprudentia et in Deum pietate emanavit. Præcepit enim omnibus ecclesiarum prælatis totius regni, capitulisque et cathedralium et collegiatarum quarumcumque ecclesiarum canonicis, ecclesiarum rectoribus et earum matriculariis seu thesaurariis, cappellanis hospitalium, leprosiarum, et quorumcumque piorum et religiosorum administratoribus locorum, quatenus, infra certum terminum præfixum, senescallis et ballivis, infra quorum territoriorum limites situati forent, denuntiamenta seu declarationes traderent omnium terrarum et prædiorum, censuum atque reddituum, quos haberent et perciperent, usque etiam ad minimas et minutissimas partes; et a quo tempore et quomodo hujusmodi suis ecclesiis, aut beneficiis, vel domibus acquisita fuissent; exprimendo super quibus prædiis hujusmodi census vel redditus constituti forent; eadem etiam prædia per confines agros designando atque declarando. Si qui autem essent qui denuntiamenta sua seu declarationes infra præfixum terminum[1], sub dictis modo et forma, minime traderent, mandabat omnia

1. Ce terme était d'un an. *Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 45.

eorum prædia, census, redditus atque jura, ad fisci sui utilitatem capi et levari, sine quacumque exceptione.

Istud edictum cum præcedenti publicari fecit, statim postquam deposita in æde sacra, ut supra retulimus, tulisset atque deportasset[1]. Ex quo autem justitiæ, pietatis atque religionis secundum istud edictum emanaverit fonte, superfluum foret aliis, quam propriis ipsius edicti verbis ostendere velle[2]. Nunquam enim antea visum fuerat a capitulis, canonicis, ecclesiarum rectoribus, cappellanis innumerisque aliis titulorum ecclesiasticorum administratoribus, exigi denuntiamenta; sed nec a quibus jam exigi solita fuissent, ad hoc compelli ut minutas singulas censuum atque reddituum suorum portiunculas, qualiter in libris rationum seu compotorum interdum annotari assolent, declararent; sed tantummodo sub quadam generalitate feoda vel terras, quas non in puram eleemosynam tenent, declarare consueverant.

Quantæ autem hujusmodi impii edicti occasione oppressiones, molestiæ atque inquietudines ecclesia-

1. L'ordonnance, datée du 20 juillet 1463, est antérieure et non postérieure à l'enlèvement des dépôts, qui est du mois d'août.

2. Il ne faut pas entendre par là qu'il y ait rien d'impie comme expression dans le dispositif non plus que dans les considérants, qui sont fondés sur ce que « plusieurs entreprises ont été par le temps passé et sont chacun jour faites par les prélats, communautés et autres gens de main-morte du royaume sur les droits seigneuriaux et possessions du roi et sur ceux de ses vassaux et sujets lais. » D'ailleurs l'auteur dénature les faits en ce qui concerne l'apparition de cette mesure. Elle fut prise en l'absence du roi par la chambre des comptes, après plusieurs délibérations de cette cour souveraine, dont les procès-verbaux se sont conservés. Ils sont imprimés avec l'ordonnance dans l'ouvrage et au lieu indiqués ci-dessus.

rum prælatis cæterisque quibuscumque ecclesiasticis personis et piorum administratoribus titulorum provenerint, quotiens a diversis sæcularium officiariis atque ministris vexati exactionatique fuerint, non facile dici posset; ita ut profecto pius rex, imo maxime auctor impietatis et sacrilegii, egregia per hoc anniversaria, pro redemptione peccatorum suorum, per omnes regni sui ecclesias, plurima fundaverit, talibus dotata et subnixa edictis.

Edixit autem et aliud statim in sui novitate adventus. Consueverant enim per totum regnum nobiles et ecclesiasticæ atque etiam aliæ nonnullæ privilegiatæ personæ, vina, quæ de propriis eorum prædiis vel decimis provenirent, facere ducellari[1] absque alicujus solutione vectigalis seu tributi; et super hoc constitutæ erant plurium ecclesiarum ac monasteriorum dotes et revenutæ[2]. Hanc autem nobilitatis et omnium privilegiatarum personarum libertatem sive immunitatem uno generali sustulit atque inhibuit edicto[3]. Quæ tamen retro temporibus inconcusse per regnum semper fuerat observata; sed tantæ iste princeps avaritiæ atque rapacitatis, aut alienæ libertatis adeo invidus esse videbatur, quod, ut sua adaugeret commoda suisque concupiscentiis potiretur (si tamen recte commoda dici aut censeri possint, quæ nisi cum plurimorum jactura atque injuria minime provenire possunt), omnia divina et humana jura confundere atque pervertere, veluti pro nihilo, ducebat.

1. Ce mot, qui n'est pas dans Du Cange, est répété à la page suivante. C'est un fréquentatif de *ducere*.

2. Terme de pratique forgé sur le français *revenue*.

3. Cet édit n'est pas dans le Recueil des Ordonnances.

Unde et, in eodem suo adventu novo, vectigal novum imposuit super vinis, quæ per flumen Sequanæ, sub ponte oppidi Pontis-Archæ, descenderent Rothomagum et ad partes inferiores : et illud quidem non parvum; sed medium scutum auri pro qualibet cauda vini levari jussit[1]. Quod injustum et irrationabile nimis, valdeque durum et inhumanum erat. Nam cum tota inferior Normannia careat vinis, nisi quatenus de remotis Galliarum provinciis illo, navigio seu curribus, advehuntur, sitque vectura adeo gravis atque sumptuosa (cum aliis sumptibus et impensis quos pro eorum emptione fieri oportet) quod, cum illic a mercatoribus ducellantur sive ad tabernam venduntur, quartus denarius, qui regi inde solvitur, ad plus ascendat quam ipsius vini pretium in plerisque locis, unde ad Normanniam advehuntur, exstiterit, satis profecto illa infelix provincia, et super satis, quoad vina, gravata erat, de quarto illo denario quem rex super omnibus, quæ ducellantur, levat, absque hoc quod iterum illo novo et oneroso vectigali premeretur. Vidimus ipsi frequenter pro cauda vini solvi sex, vel septem, vel octo francos, pro quadrimo seu quarto denario, cum in loco unde vina empta et advecta fuerant, cauda vini longe minore pretio venderetur. Sed nihilo illam patriæ suæ et populi ejusdem inopiam pius rex miseratus, pro solo nutu, prioribus satis immanibus hoc etiam novum Pontis-Archæ vectigal adjecit. Quo cum gravati nimium et deterriti negotiatores, flumine et navigationis commoditate derelictis, curribus vina advehere potius eligerent, et per terram,

1. Édit qui manque aussi ; mais on sait qu'il fut notifié à l'Université en juin 1462. Duboulay, *Hist. Univ. Paris.* V, 665.

ad unam duasve leucas, transitum invenissent, ad tres primum circumquaque, deinde ad septem usque leucas, per terras, suum novum vectigal prorogavit.

Et cum id clementissimus rex faciebat, guerra armaque undique in regno et adjacentibus terris silebant atque quiescebant, nec ulli[1] omnino necessitati vel periculo regnum tunc erat suppositum, nisi quam ipse sibi velut ab inferis redivivam excitaret.

CAPITULUM XXIII.

De luitione terrarum Picardiæ et earum sub regiam ditionem restitutione.

Talibus igitur pie et juste ab eo propositis edictis (contra quæ nullus tunc gannire præsumeret, sed pariter[2] suas potius injurias silentio premere, metu terrente, omnes pariter cogerentur), coactis hujuscemodi, quas prædiximus, artibus, quadringentis millibus aureorum, quibus prædictas terras[3] Picardiæ lueret summam hujusmodi Philippo, Burgundionum duci illustri, devehi fecit. Certior enim jam ab eo, dum suam sibi voluntatem intimasset, factus fuerat quod hujusmodi pignoratarum terrarum luitioni minime obsisteret, sed partas pecunias recipiendo easdem libenter sibi deliberaret. Recepta igitur hujusmodi a præfato Philippo summa[4], terras ipsas omnes, juxta

1. *Ullius* dans le ms.

2. Comme *pariter* est répété plus loin et que la phrase est boiteuse, je lirais volontiers *propter quæ* au lieu de *pariter*.

3. *Prædictæ terræ* dans le ms.

4. Le payement fut fait en deux fois, et les deux quittances du

veteres conventiones, commissariis illo a rege destinatis deliberavit et tradidit[1].

Erant autem populi terrarum illarum, præsertim de Ambianis et Abbatis-Villa, mirum in modum læti et exhilarati quod ad jus coronæ regalis revertissent, ad quod, tanquam ad naturale imperium, dicebant se spectare et pertinere debere. Et licet sub ditione ducis Burgundionum, pro pignore detenti, ex libertate civili, sub qua servati fuerant, in magnas opes et populi multitudinem excrevissent, scireque facile poterant vicinos suos, quos regia tenebat manus, maximis collationum et vectigalium angustiis pressos et oppressos (idque, solo prospectu villarum et facierum atque amictus populorum utriusque dominii, unusquisque agnoscere et dijudicare poterat), ex quadam tamen, vel arrogantia quæ ex secundis eis rebus provenerat, seu stultitia, qua sub dira regis servitute quam sub bona et civili libertate esse malebant, miro modo exsultabant se a ducis ditione ad regiam manum esse devolutos.

Et hoc modo quidem vulgaris afficiebatur multitudo. Qui autem honestiore loco essent et insipienti vulgo oculatius cuncta intuerentur, longe aliter a vulgi temeritate sentiebant. Unde nec plebeia multitudo,

duc sont datées l'une du 12 septembre, l'autre du 8 octobre 1463. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 395.

1. La remise des terres engagées eut lieu le 1er novembre 1463. Les commissaires délégués par le roi à la réception étaient : Pierre de Morvilliers, chancelier de France; Bertrand de Beauvau, président de la chambre des comptes; Guillaume Jouvenel des Ursins; Charles de Melun, bailli de Sens; Pierre Bérat, trésorier de France; Étienne Chevalier, aussi trésorier de France. Lenglet Dufresnoy, *ibidem*, p. 394 et 395.

fluctuque magis mobile vulgus, diu tali in exsultatione permansit. Statim enim postquam paululum sub regis constitissent ditione, onusti talliis et tributis longe supra quam ante assuevissent, quale esset regale fastigium juraque regni experimento probaverunt.

CAPITULUM XXIV.

De legationibus frequentibus ad ducem Britanniæ missis, et conventu principum Turonis habito; post quem perrexit rex ad visendas terras suas Picardiæ, et Burgundiæ ducem.

Interea autem dum quæ supra memoravimus gererentur, manebat semper regis cum duce Britanniæ contentio, minasque metuens regis ipse dux, legationes interdum ad Angliam mittebat, quærens amicitias cum Edoardo, Anglorum rege, interdum etiam in Hollandiam, ad comitem de *Charolois*, ad consolandum eum eo quod a paternis quodammodo laribus alienatus videbatur. Inter se autem amicitias et fraternitatem armorum militiæque maximas tenacissimasque colebant et observabant [1]. Quas dissociare ac disrumpere quærens rex, eo quod suis concupitis finibus obstare plurimum videretur, etiam frequentes desti-

1. Il y avait plus que cela. Louis XI, dans des instructions données à Eu, le 25 septembre 1463, se plaint qu'il y a eu « alliances prinses sans son sceu, contre luy et son royaulme, secrètement et par machination entre ledit duc et le comte de Charolois, et qui pis est avec le roy et la royne d'Angleterre et les Anglois. » Il ajoute que le duc de Bretagne « a fait dire par son procureur en court de Rome, devant le saint Père et le saint Collége, qu'il n'est point subjet du roy, et qu'il bouteroit plus tost les Anglois en son pays, que ceulx qui estoient serviteurs et amys du roy. » Dom Morice, *Preuves*, t. III, p. 44.

nabat legatos ad ipsum Britanniæ ducem, ut, vel minis deterritum, vel oblatis illectum honoribus, eum ad se posset attrahere. Porro cum, pluribus legationibus missis utrinque atque remissis, in cassum regis conatus procederent, tandem comitem illum illustrem virumque prudentem, comitem scilicet Dunensem, ad eum destinavit; et cum ad ejus quoque intentum minime laborare potuisset, eo reverso, principes sui sanguinis et majores regni proceres ad urbem Turonensem convocavit[1].

Coram quibus in unum collectis, longam pro concione orationem, velut accusatoriam, habuit adversum Britanniæ ducem. Erat enim in sermone dicacior, et, nullam licet habens elocutionis dignitatem seu gravitatem, erat tamen tam in dicendo effusus, ut plerumque generaret sua loquacitate fastidium[2]. Narrabat igitur multis sermonibus quas injustitias idem dux Britanniæ sibi et coronæ Franciæ teneret et faceret; qualiter merito jureque adversus eum justas causas et querelas haberet; quo modo, variis legationibus ultro citroque destinatis, eum sæpius commonuisset de sibi amicabiliter justitiam exhibendo, multas aperiens sibi vias amicabiles, quas non recusare, sed amplecti rationabiliter debuisset; sed spretis omnibus, non modo quasi par cum pare (cum tamen ejus subditus sit et vassallus), sed potius tanquam superior cum inferiore, velut nihil penitus ad eum attinens, se gessisset.

Hæc cum multis retexuisset sermonibus, multa de

1. Le 18 décembre 1464. Voir le récit de cette assemblée dans Dom Morice, *Preuves*, t. III, p. 89.

2. La relation de l'assemblée porte néanmoins qu'il toucha jusqu'aux larmes la plupart des assistants.

ipso duce diu quæstus, tandem rogavit principes[1] quatenus ei fideliter, in his suis et aliis quibusque justis querelis, tanquam columnæ paresque curiæ illustrissimæ Francorum domus, adhærere atque assistere firmissime vellent, sciscitatus a quolibet sigillatim ut suas sibi super his sententiam voluntatemque declararent.

Erant autem illic Renatus, Siciliæ titulo tenus rex, Andegavorum et Barrensium dux comesque Provinciæ, cum fratre suo, comite Cenomanniæ[2]; Aurelianensium dux, ætate grandævus[3], qui etiam in eadem urbe, paucis post hujusmodi convocationem exactis diebus, vitam finivit senio jam confectus. Erat similiter et ejus frater comes Angolismensis[4]; Borbonii et Alenconii duces[5] etiam illic adfuere, et illustris ille comes Dunensis, cum pluribus aliis proceribus. Erat etiam et illic frater regis Carolus[6], quem semper rex, quocumque se conferret, ducere in comitatu suo erat solitus; sed parvo honore et exiguo eum habebat, quamvis jam viginti annos esset natus. Responsum autem omnes et singuli tunc fecerunt, se regi in omnibus adhærere et servire velle, suæque semper obtemperare voluntati; sed nonnulli, verene id an simulate et ficte dicerent, paulo post manifestius indicarunt.

Soluto igitur conventu hujuscemodi, et principibus

1. *Princeps* dans le ms.

2. Charles d'Anjou, comte du Maine.

3. Charles d'Orléans était né le 26 mai 1391. Il était par conséquent dans sa soixante-quatorzième année.

4. Jean d'Orléans, comte d'Angoulême.

5. Jean de Bourbon et Jean d'Alençon, tous deux princes du sang.

6. Alors duc de Berry.

ad propria remeantibus, non multo post tempore, rex animo suo variis exagitatus curis et phantasmatibus, ad visendas terras suas Picardiæ, quas redemerat, profectus est[1]; et visitans Ambianos et Abbatisvillenses, a civibus et populis locorum, qui per plurimos annos regem Francorum nullum in suis oppidis viderant, cum magnis alacritate et honore est exceptus.

Visitavit et Tornacenses[2], qui eum magnis donarunt muneribus; sed (quod non parum ægre tulerunt, verum eis durum molestumque fuit) hanc eis gratiæ et beneficii rependit vicissitudinem, quod exsules, qui pro variis homicidiis et criminibus civitate pulsi proscriptique justissime fuerant, supra quadringentos, civitati restituit. Quorum reditu utique non in melius, sed in deterius eadem civitas mutata est, tot sceleratis et inquietis farcita criminosis.

Visitavit etiam et illum illustrem Philippum, Burgundionum ducem, in suo oppido de *Hesdinch*[3], qui in ejus arce sibi præbens hospitium (quæ magnificentissime constructa[4] et necessario instrumento ac supellectile pretiosissima ab omnibus esse instructa perhibebatur), eum splendidissime procuravit, permissa

1. Erreur. Le roi fit deux voyages en Picardie, l'un avant le rachat, en 1463, l'autre, qui est celui dont l'auteur veut parler ici, dans l'été de 1464.

2. Le voyage du roi à Tournay est du mois de février 1464

3. A Hesdin, en Artois. Le roi y alla en 1463 et en 1464. Il s'agit ici de la dernière visite (juin-juillet 1464).

4. « Lequel chastel, comme on disoit, estoit le plus fort, le plus beau et le plus somptueux chastel de France, et y avoient faict faire le duc Jehan de Bourgogne et ledit duc Philippes, son fils, moult d'ouvraiges et comme tout neuf, de fond en comble. » Jacques Duclercq, *Mémoires*, l. V, c. II.

sibi in eadem arce et adjacente amœnissimo ferarum saltu, muris vallato[1], per omnia, velut in propria domo, potestate.

Ubi cum aliquot diebus fuisset remoratus, iterum ad Abbatis-Villam reversus est. Frequentes autem nuntios et epistolas destinabat ad comitem de *Warwich*, qui tum oppidum Calesii pro rege Anglorum administrabat, et in eo consistebat[2], sollicitans eum vehementer et promissis alliciens atque muneribus, quatenus ad secum loquendum veniret. Sed hoc, seu timens sibi ab insidiis, seu sinistras posse incurrere adversum se suspiciones, quæ in animis Anglorum facile oboriri potuissent, id tum minime effecit. Inter agendum vero et aliquorum cursum dierum, quibus rex hujuscemodi practicis suis insistebat, simulans se per medium dicti comitis velle cum rege et regno Anglorum pacem firmare atque stabilire, voluntas ei repente obvenit velle denuo præfatum Burgundionum ducem apud suum oppidum de *Hesdinc* visitare[3]. Unde nuntios ad eum destinans[4], sibi insinuavit quod, proximo die, secum ad prandium veniret, petens ut parata omnia invenisset. Quod utique, non dubium, alacriter et læto valde animo ipse dux adimplesset, nisi obstitissent nova quæ inopinate sibi de filio suo et ab ipso provenerunt.

1. Chastelain appelle ce parc, la forêt de Kersy.

2. Warwick, quoique gouverneur de Calais, se tenait alors en Angleterre. Seulement il résulte d'une lettre écrite par un agent anglais, qu'il avait promis de venir sur le continent; mais il n'y vint point. Mlle Dupont, *Commines*, t. III, p. 212.

3. Dans les premiers jours d'octobre 1464.

4. De Novion, à six lieues de Hesdin, où il s'était déjà avancé.

CAPITULUM XXV.

De captivitate Bastardi de *Rubempré* in *Gorcum*.

Cum enim, ut supra retulimus, contracta nonnulla in patrem offensa, metuens paternam indignationem diu apud *Gorkum*, Hollandiæ oppidum, delituisset, in eodem loco, qui supra Rheni fluenta situs est, magna capiebat solatia, diversis venandi, aucupandi seu piscandi exercitiis temporis fastidia excludens. Contigit autem ut, uno die[1], quidam Bastardus de *Rubempré*[2], cui a rege traditæ erant duæ galleæ subtiles (quas veteres seu dromones, seu mioparones appellarunt) viris armisque instructæ, ut ad secretos fines maria et flumina collustraret, cum duabus vel altera ex hujusmodi galleis ad ripam Rheni fluminis, juxta dictum oppidum de *Gorkum*, adventaret.

Qui cum illic uno pluribusve stetisset diebus, hoc præfato comite suisque ignorantibus nec attendentibus, quemdam ex sociis suis forte contigit oppidum, recreationis causa, introire. Qui cum a quodam de domo et familia præfati domini de *Charolois* fuisset agnitus, ab eodem nihil suspicante comiter est interrogatus quænam causa ipsum illo adduxisset. Qui nihil etiam de his rebus conscius, pro quibus navis illo appulisset, dixit se cum præfato Bastardo illuc navigio adventasse cum circiter octoginta viris armatis. Ob

1. Fin de septembre 1464.

2. C'était un homme à tout faire, qui tenait à la puissante famille des Croy, car le seigneur de Rubempré, son frère, était fils de la propre sœur du sire de Croy.

quam vero causam illuc idem Bastardus cum armata fuste[1] appulisset, sciscitatus, se prorsus nescire respondit; se et socios suos stipendiarios milites esse, qui a rege jussi fuissent cum illo Bastardo, capitaneo sibi dato, ire quocumque eos ducere vellet, et jussa sua perficere; quid vero agere proponat, quove sit profecturus, se minime sollicitos esse nec curiosos investigatores seu inquisitores esse debere.

Hoc igitur sic audito et hujus rei rumore ad aures principis perlato, admirati sunt omnes et facti velut subito quodam stupore attoniti, pensantes quidnam esse posset quod armatæ naves, nihil aliud quam viros et arma continentes, a rege Francorum illic destinatæ essent, et tam alte, intra Rheni fluminis alveum, a mari illic emersissent. Dolos itaque et insidias omnibus suspicantibus, statim armati missi sunt, qui navem in portu quiescentem, cum omnibus viris quos advexisset, sub arresto ponerent et in oppidum adducerent.

Quod cum ita factum fuisset, cœperunt sigillatim omnes inquiri diligenter et sedulo quænam causa sui illuc adventus esset, quodque in mandatis a rege haberent, ob quod exsequendum, portum sic illum clanculum petiissent, de suo adventu nec principem, nec quemquam suorum certificantes. Capitaneus autem, ille Bastardus scilicet de *Rubempré*, videns sibi, nisi veritatem agnosceret, mortis imminere periculum,

1. *Arma fuste* dans le ms. *Fustis* ou *fusta*, en vieux français *une fuste*, et plus tard *une fluste*, est le synonyme de ce que l'auteur appelle plus haut *subtilis gallea*, petite gallée. Les chroniqueurs français donnent la dénomination de *baleinier* au navire que montait le Bâtard de Rubempré.

ubi autem totius facti scenam et doli atque insidiarum machinamenta denudaret, spem consequendæ veniæ habere posse, omnem rem, prout sibi mandata erat et eamdem perficiendam susceperat, aperuit et detexit.

Dixit enim, uti vulgo ferebatur, se a rege missum esse ob idque illo venisse, ut dominum comitem de *Charolois*, illic jam per longum tempus remoratum, qui interdum ex consuetudine, remissionis gratia, exire ad campos et fluminis ripas perambulando lustrare consuesset cum nullo aut raro plerumque satellite, si posset, apprehenderet[1], et ad navem immissum illico exportaret et ad regem suum duceret. Quod si vivum exportare non valeret, amputato capite, caput ipsius saltem secum adveheret. Hæc confessum coram multis fide dignis testibus et viris nobilibus prædictum dominum Bastardum de *Rubempré*, nulla vi sibi adhibita tormentorum, omnes de domo et familia præfati comitis de *Charolois* constantissime affirmabant.

Ejus vero audita confessione, sociis abire dimissis[2], quos facti insidiarumque ignaros verisimiliter existimavit, ipsum Bastardum, cum uno vel duobus doli consciis, vinctum tenuit et servavit diu, Deo immensas agens gratias, votaque supplex et munera offerens, quod tantis se ereptum periculis, sua dignatione, incolumem servasset et liberum.

Facti itaque totius agnita veritate, illico per fidos nuntios cum omni celeritate rem patri indicari curavit; qui adhuc in oppido suo de *Hesdinch* exsistens,

1. *Apprehendere* dans le ms.
2. Corrigez *permissis*.

regis ad diem sequentem, juxta ea quæ insinuaverat, operiebatur adventum. Ipse autem Burgundionum dux, hoc nuntio accepto, non immemor insidiarum et doli quibus genitor suus fuerat interemptus, metuens ne et sibi, quemadmodum unico ejus filio, insidiæ pariter tenderentur, non exspectato regis adventu, relicto Hesdino, Insulas[1] est profectus. Cum autem ejus recessum rex cognovisset, simul etiam quod de insidiis, quæ comiti de *Charolois* paratæ fuerant, et captione Bastardi de *Rubempré* currens ubique fama ora omnium compleret, dimissa Picardia, in Franciam, Turonis, est reversus[2].

CAPITULUM XXVI.

De legatione a rege missa ad Philippum, Burgundiæ ducem; et comitis de *Charolois*, filii sui, coram patre suo accusatione, ipsiusque filii responsione atque defensione.

Non multo post, mittens rex legationem solemnem ad ducem Burgundiæ[3], omnem insidiarum et doli suspicionem diluere conabatur. Fuerunt in ea legatione comes de Augo[4], archiepiscopus Narbonensis[5] et venerabilis vir, dominus Petrus de *Morvillier*, quem cancellarium Franciæ constituerat, amoto alio qui diu in eo officio servivisset patri suo[6]. Per eos igitur lega-

1. Plutôt *Insulam*, Lille.

2. Comparer le récit bien plus exact de Georges Chastellain (III[e] partie, ch. XXXIX).

3. Dans les premiers jours de novembre 1464.

4. Charles d'Artois, comte d'Eu.

5. C'était un Normand appelé Antoine du Bec-Crespin.

6. Voy. ci-dessus, p. 25.

tos, dicto de *Morvillier* verbum faciente, apud ducem Burgundiæ, in oppido suo Insulensi exsistentem una cum præfato comite de *Charolois*, filio suo, graviter de eodem comite, tum præsente, querebatur : eum criminis læsæ majestatis aperte insimulans, quod præfatum Bastardum de *Rubempré* suosque comites, regis servitores et missos, arrestare et in carcerem atque vincula mittere præsumpsisset; se subditum ac vassallum regis agnoscere debere, et, per hoc, tantam regi et domino suo supremo injuriam irrogare, ut missos suos in carcerem et vincula conjiceret, minime sibi attentare licuisse. Diluere autem studens suspicionem insidiarum, de qua communis ubique sermo perstrepebat, dicebat præfatos non ad apprehendendum comitem de *Charolois*, seu quidquam ei nocendum fuisse destinatos per regem; sed quia certam rex habebat notitiam quod dux Britanniæ miserat aliquos de suis in Angliam, quædam in suum regnique sui præjudicium molituros (qui de proximo inde reverti deberent, et per comitem de *Charolois* in Britanniam remeare), propterea misisset Bastardum de *Rubempré*, ad collustrandum et pervagandum diversa loca navigio, quatenus, si dicti ducis legatos obvios habere posset, eos apprehenderet et duceret ad regem, cujus non parvo interesset molitiones ejusdem ducis cum suis infensissimis hostibus et consilia percipere ac cognoscere[1]. Petiitque tandem, cum, ob dictorum captorum detentionem, maximis eumdem comitem

1. Ces raisons sont exposées avec tout le développement désirable dans un discours prononcé aux habitants d'Amiens par le chancelier de France. A. Thierry. *Documents inédits sur Amiens*, t. II, p. 276; dans la Collection des documents inédits.

denotasset criminibus, quatenus iidem capti eidem regi restituerentur : ad quem, si quid deliquissent, non ad alium, criminum atque delictorum cognitio et punitio spectare deberent.

Cum autem illic coram adstaret ipse comes et præsens suæ accusationi adfuisset, supplex patrem rogavit quatenus sibi objecta crimina expurgandi, seque legitime defendendi tribueret licentiam et facultatem. Qua ei concessa, illico objecta sibi crimina potenter diluere, nullaque ipsius[1] fore ostendere curavit. Confessiones tamen reorum, honori parcens regis, minime tunc publicavit; sed verborum eas obtegens velamentis, dixit se, ob aliqua quæ admisissent crimina, in terra patris sui, Hollandia, eos apprehendisse, vinctosque pro hujusmodi patrem suum ipsos tenere. Hollandiam extra regnum et regis esse ditionem, nec regem in illa terra, quæ de Imperio est, ullum habere dominium seu jurisdictionem : unde eorum, quæ illic admisissent, ad patrem suum cognitionem et justitiam pertinere; quam eisdem, sine ulla injuria, exhiberet. Regi minime molestum esse debere, si ipse genitor suus jura sua, etiam terrarum suarum, servaret et custodiret. Adjecit autem se mirari plurimum, quam ob causam ipsum rex adeo exosum haberet, et malevolum se in eum indicaret; asserens genitorem suum vel suos tale odium et malevolentiam nunquam apud regem fuisse promeritos, sed majestati suæ semper fideliter et sincere servire voluisse et vehementer optasse. Et ne malevolentiam atque odium hujuscemodi vel confingere, vel levi duntaxat suspi-

1. Plutôt *penitus*.

cione aliqua suscepisse putaretur, duorum vel trium virorum nobilium de satis claris domibus retulit casus; qui, cum sigillatim et pro diversis causis ipsos contingentibus regem adiissent, qui duros satis et alienos ab humanitate et justitia terminos eisdem tenebat, repulsam suorum, quamvis justorum ac rationabilium, postulatorum reportarunt : annectente rege hujusmodi repulsarum causam fore odium quod ad comitem de *Charolois*, dominum eorum, haberet; in cujus despectum et contemptum talia a se responsa referrent, eique, et non alii, proinde gratias haberent.

Hos casus, nominatis personis, locis atque temporibus, in quibus et cum quibus narrata gesta fuissent et dicta, idem dominus comes de *Charolois* in medium attulit, silens et subticens vinctorum, ut diximus, confessionem.

Tale igitur responsum habuerunt legati regis per præfatum comitem de *Charolois*, qui, de objectis sibi criminibus, taliter se purgatum seu defensum legitime putavit. Manserunt autem vincti longo tempore et per annos plures sub custodia; quibus tandem, post obitum patris sui, gratiam fecit, et liberos ire idem comes permisit.

CAPITULUM XXVII.

Quomodo rex plurimos conatus impendit ad disrumpendum fœdera et amicitias inter ducem Britanniæ et comitem de *Charolois*; et invectiva contra ambitiosos.

Legatis igitur ad regem reversis et, quæ egissent, sibi referentibus et renuntiantibus, ipse omne inge-

nium suum (quod acre quidem et variarum promptum ac facile inventionum, sed parum sibi constans habere ferebatur) expendere non cessabat, ad conciliandum sibi, si quo modo posset, ducem Britanniæ, per plures legationes sibi invicem succedentes : aperiens eidem duci varias vias secum pacificandi et eum ad se attrahendi, rupto prorsus fœdere illo amicitiæ et fraternitatis, quod cum comite de *Charolois* percusserat. Hoc enim præcipuum esse putabat (ad quod perveniendum, adversus ipsum ducem querelas et contentiones promovit) ut, dissociata atque dissuta illorum duorum principum fraternitate et singularissima invicem amicitia, cum altero tantum (scilicet cum præfato comite de *Charolois* et Burgundiæ domo) negotium haberet, ipsumque facilius, pro libito, exstingueret seu opprimeret, et suæ subactum voluntati efficeret. Quo effecto, jam nil dubitaret quin etiam Britanniæ ducem, et quoscumque alios regni principes atque magnates facile et absque magno negotio, vel similiter opprimeret, vel sub suam, quam vellet, redigeret servitutem[1].

Hanc quippe eum gerere affectionem, et hoc sibi olim in animum induxisse omnes pæne Galliarum principes et proceres velut exploratum habebant, quod omnes majores domos regni atque principatus delere et exstinguere vellet, vel eas saltem tam extenuare et eradere, ut nullæ eisdem prorsus, vel universis vel singulis, remanerent vires, unde adversum se rebellare vel suæ possent auderentve obsistere voluntati.

1. A la marge du ms. est écrit devant ce passage, *à la tourquese*, « à la turque. »

Sane nos audivimus duos venerabiles ecclesiasticos viros, qui ambo erant canonici Sancti-Petri Lovaniensis[1], qui affirmabant se ab eo sæpius audivisse, tempore quo in terris illustris Burgundionum ducis erat, et ejusdem ducis impensis alebatur atque fovebatur, (idque frequens in ore suo versabatur) quod « nunquam Francorum rex esset dominus in regno suo, quamdiu principes subditos tam potentes haberet, quales de facto illic essent; » satis per hoc indicans quid gestiret animo, si aliquando ad regnum ipse perveniret.

Capiebat exempla, tum a Ferrando, Siculorum rege[2], imo potius tyranno et violento atque injusto occupatore (qui deletis, vel prope ad nihilum redactis omnibus ferme regni illius principibus, fisco suo regio omnes eorum terras et census prædiorum adjecit), tum ab Edoardo, Anglorum rege[3], tum a duce Mediolani[4] et aliis tyrannis; quorum hoc proprium esse solet, ut sanguinis sui proximioribus et cognatis, ut soli totius atque liberius imperent et ne secum partes faciant, mortem inferre consueverint. Atqui profecto vehe-

1. Saint-Pierre de Louvain, alors église collégiale.

2. Ferdinand d'Aragon, fils bâtard d'Alphonse le Magnanime, qui avait conquis le royaume de Naples sur la maison d'Anjou. Il assista Louis XI pendant la guerre du Bien public, en faisant croiser ses vaisseaux sur la côte de Provence. Collection des documents inédits, *Mélanges,* t. II, p. 382.

3. Édouard IV, alors régnant.

4. L'admiration de Louis XI pour François Sforce éclate dans les documents officiels. Voici en quels termes il parle de lui dans le préambule des lettres par lesquelles il lui abandonna la seigneurie de Gènes : « Diligentius contemplamur præstantissimas animi et corporis dotes illustrissimi ac magnanimi Francisci Forcia, etc., avunculi nostri dilectissimi, quantumque felicissime semper in rebus bellicis pro incomparabili invicti animi sui sublimitate prævaluerit. » *Ordonnance des rois de France*, t. XVI, p. 57.

menter et miserabiliter falluntur et excæcantur illa pestifera ambitione et dominandi effreni cupiditate. Volentes enim dominari et invicti atque securi esse, tali via neutrum assequuntur; sed, ubi se dominari existimant, illic miserrimam servitutem incurrunt elationis, ambitionis, invidiæ, metus, formidinum, sollicitudinum, curarum, anxietatum ac variarum turpissimarum passionum et cupiditatum, quarum in se dominatum, tunc maxime cum rebus potiri creduntur, suamque durissimam sub eisdem servitutem miserrime, velint, nolint, experiuntur. Domini igitur quomodo sunt, qui dominorum tot pessimorum infelicissimæ servituti addicti sunt? sed nec, quantumvis longe lateque imperium protulerint, invicti sunt, a tot pessimis dominis victi. Utilius quippe, vel minus infeliciter ab homine, quam a tot vitiis et præcipue ab ipsa dominandi cupiditate vincerentur. Invicti autem esse, sine cujusquam injuria, possent, si solum illud verum et perfectum amarent bonum, quod eis invitis auferri non possit. Non enim cuiquam inviderent ne, pariter illud assecuturus, minorem sibi illius amati boni efficerent portionem, cum tam perfectum excellensque exsistat, ut, quanto plures illo participaverint, tanto singulorum in illo majores accrescant delectationes. Infinitum enim est. Unde, fruentibus eo multis aut universis, singulorum non diminuerentur portiones, sed omnia in omnibus exsisteret integrum et perfectum.

Illud igitur bonum, qui invicti esse cupiunt, potius quærant, animique virtutes atque dona spiritus seu charismata, quibus ad illud pervenitur, æmulentur et ament. Quæ cum assecuti fuerint, eis nullus auferre,

nulli, nisi volentes, amittere possint. An vero securi sunt hi nostri ambitiosi et cupidi dominandi, etiamsi, a nemine victi, usque ad terminos orbis et extremos maris recessus, et in insulas quascumque, suum propagaverint dominatum? Atqui plenæ sunt historiæ, et veteres et recentiores, quomodo maximi imperatores et reges, tunc cum maxima atque latissima assecuti viderentur imperia, dolis, fraudibus, insidiis vel machinamentis et molitionibus suorum, vel filiorum, vel fratrum, seu uxorum ac domesticorum miserabiliter perierunt. Quorum particulares casus, si quos latius videre delectet, legat libros Justini, libros Joannis Boccacii de Casibus Virorum illustrium, vel historias Josephi seu Pauli Orosii : in quibus inveniet hujuscemodi exemplorum plena volumina.

Hanc autem omnis securitatis et tranquillitatis amissionem et jacturam, quæ hujus ambitionis et libidinis dominandi comes et pedisequa infallibilis exsistit, philosophia perpulchre alumno suo ostendens, eleganter apud Boethium exclamat : « Præclara opum mortalium beatitudo, quam cum adeptus fueris, securus esse desistis! » Quæ etiam, quam fallaces ac mendosæ sint, luculenter ostendit : quæ, cum sufficientiam afferre, et omnem indigentiam [se] depulsuras promittant, non modo id non exhibent quod pollicentur, sed insufficientias et indigentias etiam plurimas secum trahunt; verissimumque est illud Senecæ : « Permultis indigere qui multa possident », et quia « magna servitus est magna fortuna. »

Si quis igitur vere dominari, vere securus invictusque esse concupierit, non regna, non imperia, non terminos suos in exteras gentes et nationes proferre,

non perituras opes et mendaces divitias sine termino et sine modo congerere et cumulare quærat, sed animi virtutes et spiritus dona, quæ vere dominatorem invictum securumque, et veraciter regem, possessorem suum efficiunt. Bellissime quidem tragicus canit:

Nescitis, cupidi arcium,
Regnum quo jaceat loco.
Regem non faciunt opes,
Non vestis tyriæ color,
Non frontis nota regiæ,
Non auro nitidæ trabes.
Rex est qui posuit metus
Et diri mala pectoris,
Quem non ambitio impotens
Et nunquam stabilis favor
Vulgi præcipitis movet.

Et cætera quæ in carmine pulchre subtexuntur.

Hæc pro tanto diximus, ut errorem atque stultitiam ostenderemus ambitiosorum qui, neglecto ordine justitiæ, ex aliorum opibus et bonis sua imperia adaugere et dilatare quærunt, qualem tunc et postmodum etiam [se] habuisse, ex verbis suis quæ recitavimus, atque ex factis suis, hunc Ludovicum, cujus res gestas prosequimur, liquido constat. Quod et in consequentibus manifestius apparebit.

CAPITULUM XXVIII.

Quomodo Carolus, frater regis, e Pictavis volens in Britanniam adductus fuit.

Prius[quam] tamen quidquam armis aggredi vellet rex, ipse iterum volens ducem Britanniæ commonitum

facere de adimplendo ea quæ ab ipso desiderabat, misit denuo ad eumdem ducem comitem Dunensem. Cui legationis committens onus, ei minas graves intulisse vulgo ferebatur, si non, ad eum revertens, voti sui exsecutionem et complementum acquisitum referret.

Quam legationem invitus quodam modo suscipiens idem comes, per Ligerim in Britanniam iterato descendit. Verum quia diffidebat se a duce posse ea consequi, quæ rex fieri cupiebat et sibi prosequenda commiserat, veritus non abs re minas regis, non sine bonorum suorum mobilium meliore portione est profectus. Sed eam secum tulit, incertus an, expleta legatione, tutum sibi atque consultum foret ad regem reverti necne. Atqui, cum ad ducem usque pervenisset et voti sui regem compotem posse efficere desperaret, non oblitus quæ sibi per regem minæ intentatæ fuissent, decrevit reditum suum non maturare, sed diutius remorandi causas assumere[1].

Interim autem, inter plurimas quibus animo æstuabat rex curas, ut tolleret fastidium, ex Turonis ad urbem Pictavis se contulit. Unde, versus Vasconiam, ad nescio quod oratorium Beatæ Mariæ[2], devo-

1. L'auteur revient, dans le chapitre suivant, sur cette ambassade, en lui donnant cette fois sa véritable date, car elle eut lieu au moment où se déclarait la conspiration du Bien public, dans laquelle le comte de Dunois était engagé. Il fallait mentionner ici une autre ambassade, celle d'Odet d'Aydie envoyé au roi par le duc de Bretagne (2 mars 1465), sous prétexte d'obtenir une entrevue où le duc se serait reconcilié avec le roi, mais en réalité pour enlever le prince Charles, comme on le raconte quelques lignes plus bas. D. Morice, *Preuves*, t. III, col. 92.

2. Plusieurs lettres du roi qui nous ont été conservées (J. Duclercq, l. V, ch. xxiij, et Documents inédits, *Mélanges*, t. II), prou-

tionis seu nonnullæ superstitionis causa, profectus est, relicto Carolo fratre suo in civitate, quem perante, quocumque proficisceretur, semper a suo comitatu abesse minime permittere consueverat. Cum autem absque aliqua de eo suspicione fuisset Pictavis relictus, per quemdam nobilem virum, Odonem *Darie*[1], natione Aquitanicum (....[2] sed qui post obitum Caroli regis et Ludovici suffectionem, ab ipso Ludovico statu et honoribus dejectus quos sub patre suo habuerat, ad ducem Britanniæ se contulerat et ejus se servitio addixerat), eductus clam e Pictavis[3], et se venatum ire, recreandi gratia, confingens, in Britanniam ad ducem concito gradu est adductus, volens quidem et magnopere affectans extra comitatum et manum sui fratris abduci. Sine honore[4] enim, ut diximus, et absque ulla auctoritate inibi erat, ac velut invisus et suspectus, maxime apud nonnullos impios homines satis humilis conditionis, qui erga regem maximis auctoritate et

vent que Louis XI partit de Poitiers pour aller en pèlerinage à Notre-Dame du Puy, en Anjou. Par conséquent il tournait le dos à la Gascogne.

1. Son vrai nom était Odet d'Aydie; mais on l'appelait en France Odet de Rie.

2. Il manque ici un membre de phrase dans lequel l'auteur devait expliquer qu'Odet d'Aydie avait eu du feu roi le commandement de cent lances.

3. Le 4 mars 1465.

4. Il faut entendre par *honore*, les égards et la considération; car pour ce qui est des dignités, le prince n'en avait eu aucune du vivant de son père, et son frère, au contraire, l'avait fait duc de Berri, « eu égard, est-il dit, dans les lettres d'institution, à ce que nostre feu seigneur et père n'avoit encores fait apanage ne donné nom ou titre de seigneurie à nostre très chier et très amé frère Charles de France. » Novembre 1461. *Recueil des Ordonnances*, t. XV, p. 208.

honoribus fungebantur, et quodammodo, velut sub pædagogo, metu atque pavore non exiguis servabatur. « Malus autem custos diuturnitatis metus, juxta Ciceronis gravissimam sententiam, contraque benevolentia fidelis ad perpetuitatem. »

Discessus autem iste quoniam seditionum, turbarum et discordiarum civilium in regno quodammodo caput origoque exstitit, quæ nobis consequenter erunt referendæ, ne in fastidiosam prolixitatem legentibus excurrat narratio, hunc librum hoc loco convenienter claudemus, ex alterius exordio, quæ subinde fuere gesta, retexentes.

EXPLICIT LIBER PRIMUS.

LIBER SECUNDUS.

CAPITULUM PRIMUM.

Quomodo comes Dunensis iterato a rege fuit in Britanniam missus, nec ad eum reversus; et de principum regni communi conjuratione et motione, ut aiebant, ad Reipublicæ regni instaurationem.

Postquam igitur Carolus, Caroli septimi filius fraterque Ludovici regis, a fratris comitatu abductus et ad ducem Britanniæ adductus modo præmisso exstitit, Ludovicum vehementiores apprehenderant curæ metusque atque anxietates. Quos ut a se excutere posset, tentavit iterum eumdem fratrem suum ad se revocare et Britanniæ ducem sibi conciliare. Ob quam rem, cum varios nuntios epistolasque incassum pluries transmisisset, decrevit denuo illustrem comitem Dunensem, de Britannia ad se reversum, licet arthreticis passionibus et podagra graviter laborantem, illo destinare, invitumque licet, coegit illuc proficisci[1]. Ferebantque nonnulli regem comminatum sibi quod ab eo pœnas reposceret, nisi ad intentionem suam efficaciter laboraret. Æstimabat enim, eo quod Britanniæ dux nepos

1. Ce n'est pas en Bretagne que fut envoyé le comte de Dunois, mais en Anjou, où une conférence eut lieu entre lui, le duc de Bretagne et le roi de Sicile, à la Roche-au-Duc, dans les premiers jours d'avril 1465. Recueil de lettres sur la guerre du Bien public, dans les Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 211.

ducis Aurelianensis[1], et per hoc etiam nepos suus[2] exsisteret, simul etiam quia suus frater[3] eum maxime diligere videbatur, quod apud utrumque posset quod vellet facile perficere. Tamen, an ita fuerit rex sibi comminatus, compertum non satis habemus[4].

Ipse itaque comes, jussu regio, per alveum Ligeris in Britanniam descendit; sed mediam quidem proficiscens legationem fecit, de suo autem reditu ad regem minime cogitavit. Sed cum tuto se constitutum cerneret cum parte bona suæ supellectilis, illic quam ad regem reverti maluit consistere et remorari, regi denuntians quod se minime tunc ad se reversurum exspectaret. Cum autem illic esset, cognoscens satis et perspectos habens regis tam inciviles quam quodammodo barbaros et inhumanos mores et animum, ad inveniendam viam, qua indomiti et voluntarii, potius quam innixi ratione, mores ipsius edomari et civiliores atque urbaniores reddi, et respublica regni (quæ tota pæne dilapsa, imo certe verius nulla et exstincta erat) in statum meliorem instaurari possent, cum aliis regni principibus, ut eos in unam secum sententiam adduceret, animum intendit, et per varios nuntios, et epistolas ad singulos missas, practicas fecit. Qui cum omnes, litteris, sigillis et sacramentis invicem traditis ac præstitis, arctissime mutuo sese devinxissent, sub nomine illustris præfati domini Caroli, omnes sibi subditos ad arma convocarunt et concitarunt.

1. Par sa mère, Marguerite d'Orléans.
2. Le comte de Dunois étant frère naturel de Marguerite.
3. Le frère du roi.
4. L'auteur n'avait pas mis cette réserve à la première version qu'il a donnée du même fait. Ci-dessus, p. 99.

Mandata igitur per terras suas destinans dictus illustris comes de *Charolois*, cum optimi genitoris sui imperio ac voluntate, magnum atque validum exercitum congregavit. Cujus conatus rex enisus cohibere atque reprimere, id tunc efficere non potuit. Idem etiam fecerunt dux Borbonii, dux Britanniæ in terris suis, dux Calabriæ[1], comes Arminiaci[2], et vir atque dominus prudens, dux Nemorsensis[3]. Militares enim expeditiones atque exercitus omnes et singuli, pro modo virium suarum, præfati principes collegerunt.

Sibi autem invicem condixisse ferebantur quod, ad certum diem, omnes et singuli cum suis militaribus copiis atque exercitibus deberent circa Parisiensem urbem in unum convenire, et illic, in unum collecti, regem quidem primum adhortari, demum etiam, ubi reluctari atque obsistere vellet, coarctare ut in regia sua Parisiensi universos regni Tres Status solemniter congregaret, quorum consilio atque assensu proceres regni præfatique principes leges et statuta atque decreta ponerent, quibus ipsum regnum (in quo populis libertas nulla, justitia penitus prostrata et lapsa, rapinæ, spolia pauperum, injuriæ, bonorum direptiones pro nihilo ducuntur, et innumeræ aliæ exorbitantiæ, sub regio nomine, inhumaniter et inique exercentur, religio sancta conculcatur et contemptui habetur, immensis et intolerabilibus vectigalibus et tributis singularum accolæ provinciarum miserabiliter opprimuntur) instauraretur aliquando in melius.

1. Jean, duc de Lorraine et de Calabre, fils du roi Réné.
2. Jean, comte d'Armagnac.
3. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

Utrum autem omnium ipsorum principum talis esset et tam sancta, qualem se habere et gerere ubique disseminabant, intentio, asserere non audemus. Facile enim credi potest quod ex eis nonnulli, humana ambitione et cupiditate, seu odio aut invidiæ zelo exciti, aliud palam dicerent et sponderent, aliud vero occulte tegerent et animo gestirent. Quod etiam, inter tot tantosque principes, non forent aliqui sinceram ad rempublicam affectionem gerentes, et laceræ patriæ et miserabiliter discerptæ et oppressæ non compaterentur, eamque in meliorem formam a tanta abjectione et deformitate instaurari et restitui minime vellent, valde præsumptuosum et temerarium esset judicare et defendere velle.

CAPITULUM II.

An ab eventu, omnium hujusmodi principum intentio et actus mali sint judicandi.

Scimus quidem plurimos fuisse et nunc esse, qui ab eventu res duntaxat metiuntur humanas, quique, ideo quod hujusmodi principum conatus et intentio, quam præferebant verbis, fructum minime pepererit instaurationis reipublicæ in melius, quin potius vulnera ejusdem (quibus medendis ac sanandis operam se et salubrem adhibituros pollicebantur medicinam) non modo non curarint, sed potius eisdem graviora et acerbiora addiderint mala, vel addendi et cumulandi deteriora super populum humilem occasionem attulerint, pertinacissime defendant principum prædictorum damnabilem ab initio et nunquam rectam

fuisse intentionem, detestandosque esse eos qui tales conatus aggressi sunt, quos minime potuerunt perficere, aut forte, malitia sua faciente, nec satis voluerunt.

Quibus satis in hoc acquiescimus quod rem, quam inchoarant (esto quod inconsulte, et bona atque sincera intentione, aliquorum tamen agente perfidia, qui, quæ sua sunt quærentes et non reipublicæ sanitatem atque incolumitatem, a bono et sancto proposito aliorum et consortio deficientes, et invidiæ, quæstus atque avaritiæ et ambitionis facibus accensi, in partem contrariam accesserunt boni et justi), minime potuerunt ad effectum perducere. Quos tamen non propterea injustos fuisse consenserimus, quod, ex post facto videntes fructum[1] suæ bonæ intentionis minime consequi, nec totius corporis reipublicæ gravissimæ invalitudini subveniri tunc posse, partis saltem alicujus remedio atque utilitati prospexerunt.

Quod autem damnandi sint qui bona et utilia aggrediuntur facere, quod, præter eorum intentionem, plurima inde mala occasionaliter proveniant, qui sic dicerent[2], procul dubio, ut sanctus Petrus inquit, nationem infinitorum Dei filiorum reprobarent, et catholicorum doctorum sententiis aperte contradicerent. Quis enim damnandos, nisi omnino blasphemus et prorsus alienus a veritate, existimaverit sanctissimos apostolos et apostolicos viros, qui, prædicando evangelium Christi perversis gentibus, in eis non modo fructum nullum conversionis acqui-

1. *Fractum* dans le ms.
2. *Deberent* dans le ms.

sierunt, sed etiam occasionaliter infinitorum fidelium persecutionis, et cruciatuum variorum atque necis causas excitarunt? Quis conatus Christianorum principum et sanctæ Ecclesiæ Dei, ad recuperandam ab infidelibus Terram Sanctam, culpandos atque damnandos dixerit, licet conatus eorum successus felices non modo non fuerint assecuti, sed etiam interitus et perditionis persecutionisque infinitorum Christianorum sæpius occasio et causa exstiterint? Sine quibus conatibus hujusmodi clades minime provenissent. Nemo quippe, nisi nimium contentiosus ac pervicax, infitiari poterit, quin maxima ingruerit tunc (neque nunc minus) rempublicam regni reformari in melius evidens et manifesta necessitas. Quare, cum ad consulendum ei vix alia ulla modo humano via aptior æstimari seu adinveniri posse putaretur, operam ad eam rem tam licitam tamque utilem et necessariam dantes, bona et recta intentione merito inculpabiles censendi sunt, etiam si, ob malorum aliquorum atque iniquorum hominum culpam, res, uti speratum fuerat, felicem exitum non invenit neque accepit. Sine culpa quippe fuerunt illi, qui parentes præcepto Josuæ, ad expugnandam civitatem Hai prima vice profecti sunt, licet propter peccatum Achan, qui contra divinum imperium tulerat de anathemate Jericho, infeliciter ab hostibus cæsos fuisse fugatosque constet.

Et ita opera bona, et bona intentione suscepta, propterea minime damnanda sunt, esto quod ex ipsis fructus, qui speratus fuerat, minime aliquando proveniat. Constat si quidem aliquando, talibus viis, optime reipublicæ fuisse consultum, et purgatas sæpe sævissimas fuisse tyrannides, et exstinctas. Quod et in

Romana republica, et in regnis Franciæ et Angliæ atque aliis imperiis, sæpius contigisse, tam ex veteribus quam ex recentioribus historiis facile est agnoscere. Cur autem, et hac vice, hoc minime contigerit, cum reformari in melius reipublicæ statum atque ordinem evidentissima exposceret necessitas atque utilitas, dicat qui arcanorum et judiciorum omnipotentis Dei conscius esse, et rationem eorum intelligere præsumit; quæ miranda quidem nobis esse, et pavorem incutere merito debent, ut, juxta exhortationem Apostoli, « cum metu et tremore nostram salutem operemur, » minime autem curiose discutere debemus. Forte enim hi, [a] quibus hac via consuli potuisset, indigni erant, et tam moribus deformes ac reprobi, ut merito talibus adhuc flagellis potius castigandi atque erudiendi essent, qualibus per impios regentes et ministros regnum graviter atterebatur, quam pacis et justitiæ atque libertatis sanitate donandi. Quibus etiam gratiæ donis eos forsan ingratos futuros, et, ipsis abutendo, in depravationes et corruptiones prolapsuros et ruituros morum, oculus ille sublimis divinæ Providentiæ prævidebat. Nec mirum, si pro peccato et distorta aliquorum ex principibus suorumque consiliatorum intentione, tantum quantum, qui non aliud quam justitiæ reformationem quærebant, intendebant, bonum divina justitia vel subtraxit vel negavit, cum unius Achan peccato qui solus de anathemate Jericho, inscientibus prorsus cæteris, servarat, multi, bona sua intentione frustrati, ante civitatem Hai hostili gladio exstincti fuerint ac perempti.

Et hæc pro tanto diximus ad refellendam multo-

rum pertinaciam, qui, temerarie nimis proximorum ignotas eis conscientias judicantes, absque ullo delectu omnium principum illius societatis facta condemnant : asserere audentes, vel quod nullius intentio recta fuerit et justa, vel etiam, esto quod bona vel recta initio fuerat, ob hoc tamen ipsum quod cœpta bona intentione ad salubrem reipublicæ fructum perducere, nonnullorum obstante perfidia, minime valuerunt, omnes eorum conatus injusti et damnabiles exstiterint. Nos enim, sicut ad certum de eorum intentionibus judicare non possumus (de quibus tamen, nobis non satis notis, in meliorem partem benignius præsumimus), ita nec eorum facta, supposita certa et sancta intentione, bona atque laudabilia, condemnare possumus, ex eo solum quod tantum bonum, quantum intendebant et zelabant, perficere nequiverunt. Alioquin, ut diximus, nationem et infinita benefacta filiorum Dei (quod absit) reprobare et condemnare cogeremur.

CAPITULUM III.

Argumentatio eorum qui principum universaliter gesta improbant et damnant, quæ rationibus refellitur.

Sed subditi, inquiunt, et vassalli erant hujusmodi principes, et cæteri qui eis adhærebant ; quibus minime licebat in regem suum et dominum arma levare, aut eum corrigere velle. Quibus respondemus ab eis inquirentes, an vel ipsi in navi aliqua essent conducti a patrono et domino navis, vel etiam ipsius vernaculi seu certa mancipia essent, qui dominus vel pa-

tronus, seu imperitia seu malitia certa, eam perditum iri vellet et in Scyllæ aut Charybdis voragines demergere, an ipsi hoc pati et tolerare deberent; vel potius patronum seu dominum, ne id faceret, adhortari et commonere, atque, ubi in tantam vesaniam verteretur ut, spretis exhortationibus et commonitionibus salutaribus, navim nihilominus in præcipitium agere vellet, anne sibi de facto reluctari et obsistere deberent. Non arbitramur eos ita insanire, ut, pro salute tam navis quam eorum qui in ea continerentur, abnuerent id licite et rationabiliter fieri posse, et [iam] servos seu vernaculos patroni, vel nautas conductitios, in tantis periculis constitutos, dominum suum a clavo depellere et regimine amovere; sed etiam, si aliter salvi evadere non possent, domini contumacia et pertinacia faciente, pro communi plurimorum salute, vincire et compedibus constringere, vel majore etiam severitate coercere.

Igitur si hoc servi, si mancipia vel mercenarii in dominum suum, cogente necessitate, possunt legitime agere, cur non poterunt, non servi neque mancipia, sed amplissima liberorum populorum multitudo uni regenti subditorum, ubi rectorem, velut quodammodo insanientem, omnes notorie et manifestissime vident non legitime imperare, neque consilio bonorum virorum atque sapientium moderari et disponere rempublicam, sed cuncta vastare et perdere; cives patrimoniis et bonis, pro sola voluntate, sine jure ordinis, spoliare, exsules bene de republica meritos agere; libertatem Ecclesiæ et ecclesiasticarum personarum decus atque honorem tollere; omnia divina et humana jura contemnere et confundere; pro libito in omnibus

rebus absque ratione agere; mulieres nobiles atque ignobiles, contra suam et parentum voluntatem, quibuscumque velit, contra omne jus et fas ad nubendum compellere, et generaliter omnes subditos, adempta eis prorsus omni libertate, in miseriam redigere et servitutem; nulli rem aliquam, velut suam, habendi ac possidendi, nisi quatenus ei libuerit, relicta licentia, et, ut paucis multa comprehendam, velle omnem gradum, statum atque ordinem, sexum et ætatem totius regionis omnium miseriarum, servitutum et bellorum calamitatibus complere et conficere, atque omnes, passim et sine delectu, pro solo nutu vel nefandorum satellitum seu stipatorum suorum desiderio et impiissimis voluntatibus, opprimere, cruciatibus et suppliciis, omni juris ordine prætermisso atque neglecto, afficere : cur, inquam, non potuerunt proceres et majores regni in tanta reipublicæ vastatione et desolatione, pro communi salute, et ad dandum tantis malis et aliis, quæ vix ulla elocutione narrari possent, remedia, se colligere in unum et congregare, et pessimum regentem compellere et admonere, ut, a tantis desistens malis, debito ordine justitiæ, secundum divinas et humanas leges atque laudabiles consuetudines, rempublicam moderetur et regat, utens consilio virorum potentium et sapientium, quibus sit Dei timor, amor justitiæ et veritatis, et qui oderint avaritiam, quemadmodum Moses ille dux et legislator Israelitici populi, a socero suo, scilicet longe inferioris dignitatis, consilium salubriter accepit? Atque ubi, omnem rationabilem et utilem admonitionem spernentem et contemnentem, viderint se velle potius malis prioribus pejora addere, et utiliter eum atque

salubriter admonentes patria et regno pellere, bonis ac patrimoniis spoliare, seu etiam suppliciis afficere atque in eos sævire : quis sanum sapiens dixerit a cohibendo tam insolentis, non regis, sed iniquissimi potius tyranni et cruentissimæ bestiæ, impetus et rabiem magnates et proceres regni, imo omnem virum bonum et justitiæ zelatorem, sese debere continere, et abstinere a remediis quibuscumque, quæ ad hoc posse proficere rationabiliter æstimari possint, inquirendis, procurandis et prosequendis, nec se opponere murum defensionis pro domo Israel ?

Non probat Deus, in tanto discrimine et tantorum colluvie vitiorum et malorum, ut remedia, quæ humanitus afferri possunt, torpore atque ignavia negligentes, ejus potentiam atque pietatem tentemus, et cum, more humano, remedium, cum Dei adjutorio, apponere, agendo et laborando, possumus. Vera quippe est Marci Catonis gravissima illa sententia : « non votis neque suppliciis muliebribus auxilia deorum parantur; vigilando, agendo, bene consulendo prospera omnia cedunt. Ubi socordiæ atque ignaviæ te tradideris, nequidquam deos implores : irati infestique sunt. » Quod et sacer cecinit Psalmus : « In deo faciemus virtutem, et ipse ad nihilum deducet tribulantes nos. » Spem enim omnem fideles in Deum projicientes, quod in se est, et quod eis posse donavit Deus, agere et aggredi debent, non præcipiti neque temerario, sed quantum rerum conditio permittere potest, maturo digestoque consilio. Ubi autem, more humano, imminenti exitio ac tribulationi occurrere et providere non possumus (tunc quidem cum ignoramus quid agere debeamus), hoc solum habemus residui ut ocu-

los ad Deum dirigamus, quemadmodum scriptum legimus II° Paralipomenum, xx° cap.

Tales igitur conventus, ad retundendam impietatem seu tyrannidem alicujus regis aut imperatoris, a subditis existimaremus rationabiliter posse fieri, ubi superior aliquis non esset, apud quem via justitiæ remedium inveniri posset; sed et tunc non alias nisi extrema cogente necessitate ; et , quemadmodum ad urendum vel secandum membrum aliquod, ut Cicero inquit, tunc devenitur, ubi cætera omnia medicinalia remedia deficiunt vel nihil proficiunt, ita ad hanc viam reipublicæ periculo consulendi, si aliquando subditis contra alicujus tyrannidem et sævitiam reprimendas liceat devenire, tunc demum id fiendum esset, ubi aliud remedium humanum minime superesset. Unde a nullo culpati unquam fuisse leguntur Agrigentini, qui omnes unanimiter in Phalarim, ut Cicero inquit, vel senatus populusque romanus, qui in Neronem, seu alii quamplurimi liberi populi, qui in similes tyrannos, seu universi simul seu quidam ex ipsis cæteris audaciores, extrema poscente necessitate, zelo justitiæ et reipublicæ, impetum fecerunt. Omni enim juris humani deficiente auxilio, ad juris naturalis remedia (quod contra violentias unicuique sese defendere et vim vi repellere concedit) nullus sanæ mentis negaverit recurri posse. Ad quod utique recurrentes in tanta rerum confusione et voragine vitiorum (ne, patientia sua muta et torpida, cum verisimiliter obsistere posse putentur, consensum tot malis præstare videantur), qui profecto pro justitia, pro libertate, si fors hæc attulerit, virtuosius, laudabilius atque gloriosius occumberent quam si, omni

amissa libertate, patria oppressa et in miserrimam servitutem redacta, diutius sub tali infelicitate vixissent.

Quod multis rationibus, auctoritatibus et exemplis facile confirmare possemus, si non per hoc diutius a susceptæ prosecutione historicæ narrationis longius evagaremur.

CAPITULUM IV.

Quomodo a Bastardo dicto Borbonii et duce Borbonii urbs Biturica cum nonnullis castellis occupata fuit; quæ castella rex recuperavit, et adversum comitem de *Charolois* accurrit.

Ad eam igitur redeuntes, cum principes præfati, quisque in sua terra colligeret quos habere poterat viros militares, primus omnium dux Borbonii prope terras suas per quemdam, qui Bastardus Borbonii[1] vulgo dicebatur, civitatem Bituricensem cum arce[2] ejusdem per insidias accepit, nomine domini Caroli, fratris regis, cui a patre adhuc vivente ducatus Bituricensis in titulum fuerat datus.

Accepit autem et idem dux nonnulla alia oppida et castella, tam in Bituricensi territorio quam in Alvernia[3], quæ, tam terrore armorum quam quod gravibus oneribus vectigalium a rege premerentur, ab ipso satis facile ac libenter defecerunt. Quos etiam denarios de publicis vectigalibus, ab eorum recepto-

1. Louis de Bourbon, frère naturel du duc de Bourbon.

2. Le château, qu'on appelait *la Grosse Tour* de Bourges.

3. Charost, Saint-Amand, Montrond, Montluçon, Gannat, Aigueperse, Montpensier, etc.

ribus, habere poterant, ipsos capere et in usus suos vertere non omittebant plures ex principibus factionis. Unde et in suis terris et in vicinis, ubicumque manus potuit mittere, hoc comes Arminiaci agere minime omisit. Dicebant enim factum optimum esse, si, regi et pecunias et terras auferendo, illud sibi subtraherent, unde militibus suis stipendia facere consuesset.

Rex autem cum incendium grave et periculosum sibi initiatum agnosceret in Bituricensi et Borbonensi territoriis, et...[1] nondum tam cita ac festina aliorum principum factionis motione, intellexisset, cum magnis equitum atque peditum copiis ad terras illas propere proficiscitur[2]. Ad quas veniens, absque magno negotio omnia ferme castella vel armis vel deditione recepit, quæ ab eo defecerant. Quoquo enim adventaret, territi cives nomine regis militumque potentia statim deditionem fecerunt, præsertim postquam nonnulla oppidula, quæ resistere præsumpserant, prædæ atque direptioni fuisse exposita maximisque fuisse implicata calamitatibus cognoverunt. Civitatem tamen Bituricensem rex tunc intactam dereliquit, eo quod ejus oppugnatio majoris temporis moras et difficilius exposcebat negotium. Non dubium autem quin rex armorum potentia, non diu post hoc, ducem Borbonii, qui de castello in castellum absque aliqua resistentia fugiebat, terris suis et patria expulisset, si non alia graviora majorisque periculi regem cum suis copiis alio divertere coegissent.

Moverant enim de terris suis cum magnis et validis

1. Lacune du texte, quoiqu'il se suive dans le ms.
2. Mai 1465.

exercitibus, ex Britannia dux Britonum, habens Carolum, germanum regis, cum comite Dunensi in suo comitatu; et similiter dominus Carolus de *Charolois* qui, transmisso flumine Isaræ[1], prope Parisios ad Sanctum-Dionysium venit cum comite Sancti-Pauli[2], ubi operiebatur exercitum de Burgundia quadringentarum vel amplius lancearum, quem ad se ducendum marescallus Burgundiæ[3] receperat. Sed minime hoc perfecit.

Initio autem idem Carolus, comes de *Charolois*, se pacificum venire ostentans, et non hostilem ad regem suasve terras animum gerere, necessaria persolvens suo exercitui victualia, nihil prædarum vel incendiorum fieri permittebat. Quod et quodammodo similiter ducem Britonum facere ferebatur. Sperabat enim, ut diximus, sine conflictu et bello regem se posse adducere, ut congregationem solemnem Statuum regni Parisiis celebraret, in qua conveniens languoribus totius regni medela præberetur, et Carolo, suo unico germano, competens paternæ hæreditatis portio assignaretur. Propterea regnicolarum et populi totius, Parisiensis maxime, favores captare nitebatur, ne, secus ac verbis prætendebat, facere videretur.

Tentavit autem suadere Parisienses idem comes ut se pacifice in urbem reciperent, promittens ab

1. A Pont-Saint Maxence, le 30 juin.

2. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol.

3. Thibaud de Neufchâtel, seigneur de Blamont. Il fut obligé de faire un détour énorme, parce que le bâtard de Vendôme lui ferma la frontière de Champagne par laquelle il avait concerté son entrée en France. Il lui fallut remonter jusqu'en Bourgogne pour rabattre par Auxerre. Pièce du trésor des chartes, J. 950, citée par M. Michelet, *Histoire de France*, t. VI, p. 111.

omni prorsus violentia et iniquitate abstinere; dicens se, non contra regem, sed pro eo potius et in ipsius regnique sui adventasse favorem; id idemque alios principes regni, ex condicto, fore facturos, zelo solius reipublicæ (proh dolor) nimium enervis et laceræ, nec sui privati commodi causa. Ipsa autem civitas regia per certos deputatos, quos ad ipsum requisita audiendum destinarat, licet multis oblata et requisita placerent, tamen sine jussu regis ipsum admittere et intro recipere recusavit.

Iter autem versus Parisios agebat dux Britonum cum suo comitatu, qui, per partes Cenomanniæ et Vindocinum oppidum, ad comitem de *Charolois* accedere et sese eidem jungere properabat.

Quæ cum rex intellexisset, qui adhuc, ut diximus, in Borbonensi atque Bituricensi territoriis erat cum maximis copiis, veritus ne fortassis regia etiam sua Parisiensis, si sui germani præsentiam ac ducis Britonum, cum copiis præfati comitis de *Charolois* junctorum[1] ad invicem videret, mutata opinione, ad eos recipiendos sese flecteret, concito gressu ac perpropero, transmisso per Aurelianensem urbem Ligeris flumine, ad occurrendum discrimini cum suis equitibus advolavit. Metuens enim ne in unum utræque copiæ jungerentur, comitis scilicet de *Charolois* et ducis Britanniæ, qui in Belcia jam ambo erant[2], ad quatuor vel

1. *Junctos* dans le ms.

2. Cela n'est pas exact. Le comte de Charolais n'était encore qu'à Saint-Cloud le 15 juillet, et il n'alla pas plus loin que Montlhéry avant d'avoir rencontré Louis XI. Quant aux Bretons, ayant quitté Vendôme en même temps que les Bourguignons Saint-Cloud, ils arrivèrent à Étampes seulement le 19 juillet.

quinque leucas non amplius a se distantes, relictis post se pedestribus copiis et curribus quibus machinæ et arma bellica vehebantur, aggredi primum Burgundiones destinavit. Id quidem inconsulte : nam, ut publica vox et verisimilius erat, si primum ad Britonum exercitum debellandum se convertisset, cum quo erat Carolus, germanus suus, contra regis copias minime Britones subsistere potuissent. Esto enim quod essent circiter duodecim millia virorum, non tamen ita armis equisque instructi erant quemadmodum milites regni, neque in re militari adeo exercitati. Sed quia mirum in modum inardescebat regis animus ad Burgundiones debellandos, omissis Britonibus, ad comitem de *Charolois* suas copias direxit [1].

CAPITULUM V.

De prælio contra Burgundos apud Montem-Hericii per regem commisso, post quod rex, Rothomagum adveniens, magnas copias ex Normannia eduxit et Parisios se recepit.

Idem autem comes prope villam Montis-Hericii, vulgo dictam *Mont-le-hery*, castra sua locavit, eaque magno curruum numero munierat, qui machinas suas et belli apparatum vehebant. Cum ergo ad eum locum rex adventasset [2], in quo castrum habet satis firmum, decrevit illico ipsum comitem de *Charolois*

1. Commines est bien plus croyable, lorsqu'il affirme, comme le tenant de Louis XI lui-même, que le dessein de celui-ci était d'aller se renfermer dans Paris en évitant les Bourguignons, et que la rencontre n'eut lieu que parce que Pierre de Brézé la procura de sa propre volonté. *Mémoires*, l. I, c. III.

2. 16 juillet 1465.

bello aggredi et cum eo dimicare. Nonnulli quidem conati sunt conflictum ad sequentem diem facere differri, eo quod equi atque milites lassi et fatigati forent ex celeri et longa equitatione [1], etiam quod solis æstus, qui tunc satis incalescebat (nam mensis julii erat), et homines et equos plurimum aggravabat. Sed regis accensus nimium in hostes furor id permittere non potuit.

Dispositis itaque utrinque aciebus, satis acriter pugnatum est, confusis tamen et minime servatis ordinibus; sed ex utraque parte pavor et metus satis turpiter et ignominiose perplures fugam arripere coegit. Ex regis exercitu, ut ferebatur, comes Cenomanniæ [2] et dominus de Monte-Albani [3] cum sexcentis vel septingentis lanceis, hostibus nec visis, nisi forte de procul, fugam turpiter acceperunt. Similiter et de Burgundionum exercitu ferebantur, tam de equitibus quam de peditibus, fuga elapsi ultra quatuor millia virorum; e quibus profecto multi cæsi captique fuerunt, tam a rusticis patriæ, quam ab armatis regiis qui tunc pro custodia Parisiis erant. Qui se per campos fundentes et vineas, fugientibus graviter imminebant.

In ea vero quæ conserta est pugna, ipso loco pugnæ, mortui de utrinque inventi sunt prope duo millia. Dicebant regii plures e Burgundionibus, Burgundiones vero e Francis plures cecidisse. Ibi autem plures equi cum viris interempti sunt, et erat satis lamentabile viros inter acervos equorum peremptos

1. Ils étaient venus de Riom en dix jours.
2. Charles d'Anjou, comte du Maine.
3. Jean de Montauban, amiral de France.

conspicere. Ita, cui victoria tunc cesserit, non facile dici posset. Si rex in loco illo, in suis castris, vel saltem in arce quæ illic satis firma est, remansisset, sibi victoriam forsan arrogare potuisset. Sed quia, advesperascente die, ipse cum paucis, qui sibi permanserant, Corbolium est profectus, Burgundiones vero in suis castris cum suo comite de *Charolois*, et tota nocte et sequenti die etiam, permanserunt, ideo a multis coloratius victoriæ, licet non incruentæ, titulus et honor eis deferri videtur.

In eo prælio fuit in gutture vulneratus ipse illustris comes de *Charolois*, qui in congressu atque interventu, non modo ducis, sed strenuissimi etiam munus militis agebat.

Non dubium vero, si rex suas pedestres copias cum curribus et machinis secum habuisset, mansissentque equitum turmæ quas cum comite Cenomanniæ et domino de Monte-Albani fugam accepisse retulimus, quin exercitus Burgundionum verisimiliter magnum discrimen incurrisset. Quibus tamen si Britones mature se junxissent, cum regem cognoverunt eos properare aggredi, verisimiliter integræ vires militiæ regis sufficere minime aut difficulter utrisque potuissent; sed ipsi Britones, dum ad certamen et prælium concurrere debuissent, satis perfide et ignominiose se egerunt. Cum enim, adventante rege ad invadendum Burgundiones, castra sua haberent ad quatuor leucas prope locum quo prælium consertum est, ipsi castra moventes usque ad septem leucas loco certaminis retrocesserunt[1]. Et tamen, eorum causa, ipse illustris

1. Il est possible que les Bretons aient fait un mouvement en arrière lorsqu'ils surent l'approche du roi; mais pour sûr ils n'é-

comes de *Charolois*, ut, obviam eis adveniens, contra regem ipsum quem advolare sentiebat, succursus et subventionis præberet solatia, transmisso flumine Sequanæ, campestria illa Belciæ petierat[1], a terris suis multum se elongans et usque ad viscera regni audacter penetrans. Parum sibi fideliter et honeste ipsi Britones, retro abeundo, vicem reddiderunt.

Speraverat et exspectaverat habere comes de *Charolois* satis tempestive suum marescallum Burgundiæ, cum quadringentis lanceis Burgundionum suorum; simul etiam ut secum concurrere deberent cæteri principes confœderati, cum suis copiis, videlicet duces Borbonii, Calabriæ et Nemorcensis, atque comes Arminiaci[2]; sed dum periculum urgeret præsensque adforet, nondum aliquis eorum adventarat, licet condictus dies præteriisse diceretur, quo in unum convenisse atque collecti esse debuissent.

Transacto igitur dicto tumultuoso et plurimum confuso certamine apud Montem-Hericii, cum in eo

taient point à quatre lieues de Montlhéry le 16 juillet, puisque le 15 juillet un officier de la maison de Bourgogne écrivait de l'armée du comte de Charolais qu'on avait la nouvelle que les Bretons étaient à Châteaudun. Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 350.

1. Cela est mal dit. Le comte de Charolais s'arrêta à Étampes, par conséquent n'entra point en Beauce.

2. « Les ducs de Bourbon, de Calabre et de Nemours, ainsi que le comte d'Armagnac. » Le duc de Bourbon et les Armagnacs venaient de traiter avec le roi à Riom, et de s'engager à deposer les armes. Ils violèrent leur serment et vinrent se joindre avec le comte de Charolais quand ils apprirent sa victoire à Montlhéry. Quant au duc de Calabre, l'auteur le nomme à tort avec les confédérés du midi. Il accompagnait le maréchal de Bourgogne, avait été écarté comme lui de la Champagne et s'avançait par la Bourgogne. Tous deux rejoignirent aussi après la bataille de Montlhéry.

loco aliquantulum remoratus fuisset comes de *Charolois*, castra movit, et ad villam de Stampis[1], in illis vastis Belciæ campestribus, se recepit[2]. Ad quem illo se junxerunt Britonum dux cum suo exercitu, et dominus Carolus, germanus regis, cum comite Dunensi et aliis pluribus ejusdem factionis; qui illic per dies quindecim et amplius substiterunt otiosi. Quæ repausatio eis, procul dubio, et negotio ob quod advenerant perficiendumque proposuerant, non parum damnosa atque incommoda exstitit. Non enim interim rex quievit aut ferias egit; sed, quotquot poterat, ex militibus suis fusos ac dispersos ad se revocare et colligere magnopere satagebat. Adveniensque interim Rothomagum[3], totam Normanniæ nobilitatem et officia quæcumque sub se habentes, cum francis sagittariis[4] aliisque peditibus multis, in campos duxit, et se sequi propere Parisios imperavit. Quo cum revertisset ex Normannia[5], omnem militiam quam colligere undecumque potuerat, ibi collocavit.

CAPITULUM VI.

Quomodo principes conjurationis castra sua juxta urbem Parisiensem locaverunt, et quale consilium rex a Mediolanensi duce accepit.

Appropinquaverunt autem et principes singuli prænominati, cum suis exercitibus et copiis, urbem ipsam

1. Étampes.
2. Le 19 juillet.
3. Il partit de Paris pour aller à Rouen le 10 août.
4. Les francs archers.
5. 28 août.

regiam, in qua rex erat, et transmissa Sequana[1], castra sua locavit comes de *Charolois* prope monasterium Sancti-Mauri[2], more periti exercitus ducis ea vallo et curribus, quos plurimos habebat, solerter communiens. Dux vero Britonum cum suis copiis villam Sancti-Dionysii pro castris habebat; cui sociabantur alii principes, sæpe ex aliis ad alia suæ factionis castra transeuntes. Vires tamen et potentia majores multo in castris et exercitu comitis de *Charolois* erant.

Erat itaque rex intra urbem suam regiam, multis armatorum stipatus millibus; principes vero prædicti ex una tantum fluminis parte castra metati erant. Cum quibus ad certamen congredi, signis collatis, nec consultum, nec satis tutum sibi rex existimabat. Nutantem enim multorum fidem erat expertus; longe vero plurium, nec mutantem quidem, sed principibus affectu adhærentem satis suspicatus : præsertim ob fratris sui præsentiam qui, ob id quod quodammodo in sua egregia indole patris referebat prudentiam et gravitatem, charus admodum plurimis habebatur.

Fertur etiam quod omnia rex ageret ex consulto Francisci[3], tunc Mediolanensis ducis, viri rerum bellicarum et, quæ in eisdem rebus sæpe practicari assolent, stratagematum procul dubio expertissimi et

1. Il faudrait *Matrona* au lieu de *Sequana*. L'operation du passage de la Seine était déjà ancienne et faite loin de Paris. Elle eut lieu le 5 août à Moret. La Marne fut passée le 20 août au pont de Charenton. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 184.

2. A Saint-Maur les Fossés.

3. François Sforce. Voy. ci-dessus, p. 95.

astutissimi. Miserat enim filium suum primogenitum[1] ad regis subsidium, cum quatuor aut quinque millibus equitum ac peditum[2]. Frequentes vero nuntios et epistolas, et quotidianos pæne, a sese invicem recipiebant. Is igitur Franciscus qui, satis humili sorte ac prosapia ortus, armorum industria, astu et dolis, ad illud Mediolanensium imperium evectus fuerat, his quibus instructus erat artibus, regi in suis agendis consilia impartiebat. Illud autem præcipuum esse ferebatur, ut rex a prælio atque certamine abstineret, ageretque, quantum posset, ut ipsos conjuratos a se invicem quocumque ingenio separaret et disgregaret; qui inter eos præcipui forent, eis, quæcumque exposcerent, daret vel promitteret, ut ad hujusmodi eorum dissociationem et disgregationem posset pervenire. Aiebat enim quod, si semel facta separatio foret, ne amplius sese in unum cogerent, facile impediri per

1. Galéas-Marie Sforce.

2. Il ne reste que bien peu de renseignements sur cette armée lombarde qui vint tard (elle ne passa le Rhône que dans le mois de septembre 1465), et qui s'établit sur les frontières du Lyonnais, du Forez et du Velay, pour tenir en respect les capitaines Bourbonnais, l'évêque du Puy et le seigneur de Polignac. Une tradition forésienne et l'existence d'un lieu appelé le « Cimetière des Lombards, » dans la paroisse de Saint-Genest Maillefaux, attestent que les soldats de Galéas-Marie Sforce essuyèrent là un échec dont on attribue l'honneur aux paysans de la contrée. Toutefois, leur présence sur les lieux jusqu'au mois d'avril 1466 prouve qu'ils demeurèrent les plus forts. On sait encore que c'est en reconnaissance du service que les princes Milanais lui avaient rendu par cette diversion, que Louis XI leur accorda la faveur d'écarteler leurs armoiries avec celles de France. Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 380, 382, 448 et 456; Bernard, *Histoire du Forez*, t. II, p. 59; Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 632.

regem posse, cum terras suas atque dominia magna a se invicem terrarum, quæ regi parebant, intercapedine sejunctas haberent; insuper et quidquid promitteret, cum ab invicem separati forent, nisi quatenus liberet, minime adimpleret; quæ etiam dedisset atque contradidisset, facile postea recuperare posse, cum alter ab altero auxilia consequi non valeret.

Hæc feruntur illius ducis Mediolanensis vafra et callida consilia, quæ fidem quidem dari et multa cum sacramenti religione audacter polliceri, sed minime observari, et, neglecta jurisjurandi religione, dejerare suadebant. Talibus igitur imbutus instructusque consiliis, rex a pugna conserenda abstinuit, licet militiam equestrem plurimam magnasque peditum etiam copias haberet, tam in civitate quam juxta, qui ripas fluminis observabant, ne adversarii flumen transmearent. Particulares tamen incursiones ultro citroque sæpe fiebant, in quibus vel jaculis, vel lancearum ictibus nonnulli saucii, aliquando [1] interfecti, nunc hac, nunc illic, referebantur. Et de parte in qua erant castra Burgundionum, frequens ille ludus agebatur.

CAPITULUM VII.

Quomodo oppidum Pontisaræ et urbs Rothomagum factione eorum, qui a rege acceperant eorum custodiam, defecerunt ab eo et transierunt ad principes conjuratos.

Sed dum hæc ita gererentur, nec de reformatione regni rex aliquid audire permitteret, contigit ut custos

1. Plutôt *aliqui vero*.

oppidi Pontisaræ[1], ab aliquibus ex principibus persuasus, ad eorum deficiens partes, oppidum ipsum eis contraderet[2]. Quo nuntio rex accepto valde dolens et mœstus effectus est, eo quod adversariis suis transitus apertus foret, per quem, transmissa Isara, Normanniam aggredi possent, quemadmodum et non multo post subsecutum fuit.

Erat Rothomagi uxor domini Petri de *Bresi*[3], habens in manu sua custodiam arcis ejusdem civitatis, quæ munitissima exsistit, cujus maritus prædictus, licet de comitatu regis et de ipsius partibus esset, dum prælium factum est ad Montem Hericii, tamen in præludiis conflictus a militibus regiis interemptus fuit: quod non sine jussu et scientia regis patratum ipsa sua conjux pluresque alii fuisse credebant. Lamentabiliter itaque tanto orbatam marito se videns atque irremediabiliter gemens et dolens, cogitavit quomodo talem injuriam ulcisci posset. Erat et in eadem tunc urbe Ludovicus, naturalis filius comitis de Alba-Mala[4], episcopus Bajocensis, dictus patriarcha Hierosolymitanus. Is cum præfatam dominam ejusque maritum, cum viveret, plurimum diligeret, vel modum invenit, vel auctrici seu inventrici dominæ prædictæ assensum præbuit, quomodo urbs ipsa Rothomagensis deficeret et ad partem principum fœderatorum transiret.

1. C'était un capitaine appelé Louis Sorbier. Chron. scand.

2. Le 21 septembre.

3. Jeanne du Bec-Crespin, à qui le roi, lors de son dernier voyage à Rouen, avait confié la garde du château. Les lettres de grâce qui lui furent accordées pour sa trahison ont été imprimées par Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 566.

4. Louis de Harcourt, évêque de Bayeux et patriarche de Jérusalem, fils naturel du feu comte d'Aumale.

Erat autem perfacile, quoniam rex, de ipsis confisus nihilque adversi suspicatus, eis curam et custodiam ipsius urbis et arcis ejusdem commiserat. Quæ arx, et ad campos et ad urbem, ingressus liberos atque exitus habet. Conceptam igitur inter se et suos assectatores hujusmodi defectionem et voluntatem denuntiatum miserunt præcipue domino Carolo, germano regis, et comiti Dunensi. Qui de ea re plurimum gavisi sunt, et nullo modo eam negligendam, sed tota diligentia prosequendam esse censuerunt; eoque gratior et acceptior principibus fuit, quod, ut dominus Carolus ducatum Normanniæ assequeretur (quem a patre sibi donatum fuisse ferebant), magnopere cupiebant omnes principes et socii factionis. Existimabant enim non imprudenter quod, ubi Normanniam assecutus foret (quæ, sine aliqua intermedia terra, ex uno extremo duci Britanniæ, ex altero vero, modico excepto intervallo, terris ducis Burgundiæ conterminat), ipsos tres principes, ita se ipsis vicinantes, facile se contra regem et alios sibi fœderatos posse tutari ac defendere (cum etiam et littora maris tenuissent, a finibus Flandriæ usque Pictaviam), et per hoc eorum potentiæ atque viribus, sic conterminantibus et conjunctis, regem verisimiliter prævalere non posse; contra quem etiam, si ingrueret necessitas, facile ab Anglia possent auxilia obtinere.

Operam dantes ut ea res, de qua sollicitabantur, votivum ac celerem sortiretur effectum, ducem Borbonii, nomine ac vice ipsius domini Caroli, Rothomagum per Pontisaram destinarunt. Qui, cum his quas habebat copiis, acceptis etiam duobus vel tribus millibus equitum ex Britonibus, propero cursu Rotho-

magum noctu advenit, civibus nihil de ipsius intentione et civitatis deditione scientibus. Quo cum venisset, ad eam partem qua de castro patet exitus ad campos, per præfatos Patriarcham et Dominam suosque assectatores, in arcem seu castrum, prope mediam noctem, exstitit cum suo intromissus comitatu[1]. Cum autem paulo post, hujusmodi ingressus et totius factionis rumor per totam curreret civitatem, cœperunt hi qui in castro erant cum aliquibus notis civibus totam eorum intentionem aperire atque detegere, suadentes quatenus ipsum dominum Carolum, in persona præfati ducis Borbonii, in ducem atque dominum pacifice suscipere vellent; qui eis nihil violentiæ aut injuriæ, ubi libentes parerent, vellet inferre, sed omnia humanitatis et benevolentiæ officia exhibere; ubi autem tam bonum, tam pium atque justum principem, eis cum omni benignitate legitime imperare venientem, nollent spontanei recipere, scirent se armis invitos ad id, non absque eorum damno et jactura, protinus fore cogendos.

Quæ verba cum omnium pæne statim civium devenissent ad aures, sese ad domum consulatus[2], qui cæteris aliquo honoris gradu honestiores ducebantur, statim coegerunt pro consilio capiendo. Qui cum invicem collecti præsens intuerentur exitii et prædæ periculum, si oblata respuissent, simul etiam quod ipse Borbonii dux, tam suo quam aliorum principum nomine, multis sacramentis pollicebatur eis, usque ad extremum necis suæ periculum, eos

1. Dans la nuit du 27 au 28 septembre 1465.
2. L'hôtel de ville.

tutari atque defendere, tam contra regem quam alium quemcunque qui eos impetere vel ullatenus molestare seu inquietare vellet, deliberarunt ipsum cum toto comitatu suo intra urbem recipere, et domino Carolo in ejus persona, tanquam ipsius vices gerentis, fidelitatis præstare juramenta : quemadmodum et fecerunt. Magna eis quippe ingerebatur spes de magno bono et rei publicæ totius regni perutili, quod principum regni solemnem illum conventum allaturum jactitabant. Quæ res ad tam facile sese dedendum eos adduxit; simul etiam quod, ex his quæ experimentis multis probaverant, de rebus per regem gestis, talem de eo ferme omnes acceperant æstimationem, quod sub alterius manu devenire pro magna felicitate ducebant, modo talis foret qui contra regis impetus protegere eos et incolumes servare potuisset. E diverso vero dominum Carolum, propter egregiam ipsius indolem atque virtutes, quæ a cunctis regnicolis magnis extollebantur laudibus, plurimum diligebant, et talem se assecutos rectorem ac dominum vehementer exsultabant.

CAPITULUM VIII.

De eruptione Leodiensium ad arma, per regem concitatorum in terras ducis Burgundiæ; et conviciis ac probris quæ in eum et suos jactitabant [1].

Rothomagi vero deditionem (quæ totius est metropolis et velut mater provinciæ) etiam aliorum plurium oppidorum atque civitatum patriæ deditio secuta

1. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 742.

est, ut Diepæ, Harefluti, Calidobecci, Honnefluti, Lexovii, Cadomi[1], et omnium ferme oppidorum atque civitatum inferioris Normanniæ defectio. Nam cum ad singula loca dux Borbonii, prosequens a se satis feliciter Rothomagi cœpta, aliquas cohortes armatorum transmitteret (qui promittendi uberes plurimum et copiosi erant, quemadmodum ipse etiam erat), paucis exceptis locis, raram aut nullam repulsam invenerunt, sed omnes parendi atque obediendi domino Carolo promptos ac devotos.

His autem rex acceptis novis de defectione Rothomagensium et aliorum oppidorum, valde animo consternatus fuit; principes vero conjurationis, et illi potissime qui conjunctiores domino Carolo erant, valde exhilarati et spei melioris effecti. Unde rex videns et existimans non minus facile posse, quæ adhuc teneret, perdere, quam Normanniam perdidisset, ut cum principibus tractatum honestum inveniret, treugas cum eisdem fecit. Quibus firmatis, cum eisdem per plures dies collocutus est, studens semper et enitens, nonnullis magna promittendo, aliis adversus alios zeli et livoris faces accendere, ut eos a se invicem, et animis et corporibus, quibuslibet artibus disjungeret atque separaret.

Practicarat autem ipse rex et in arma concitaverat, per plures legatos et epistolas, Leodiensium populos adversus Burgundionum ducem : qui satis ad id proclives, propter inveteratum odium quod a multis temporibus semper ad Burgundiones eorumque principes habuerant et habebant, atque faciles exstiterant.

1. Dieppe, Harfleur, Caudebec, Honfleur, Lisieux, Caen.

Unde existimantes se opportunam occasionem nactos suas veteres acceptas injurias ulciscendi (eo quod crederent comitem de *Charolois*, cum omnibus copiis quas eduxerat, nunquam ad terras suas fore rediturum, magnaque et mira se facturum rex eisdem promitteret), erumpentes cum magno furore atque sævitia, terras Brabantiæ et de *Limborch*[1] atque agros Namurcensium igne et ferro populare aggressi sunt; plures villas seu villagia, et supra ducentarum numerum, plurimaque utilia agrorum ædificia cremantes, in favillas et cineres easdem redegerunt : stulti quidem et temerarii valde.

Ipsi enim, qui olim Eburones appellati sunt[2], ripas fluminis Mosæ et vicinos ultroque citroque agros incolebant, urbemque habebant valde insignem, Leodium nomine, ecclesiarum solemnium, monasteriorum, opum et populorum magna copia ac numerositate refertam, cum pluribus oppidis munitis atque villis ac vicis. Tanta vero temporali pace, libertate atque tranquillitate gaudebant, quod nulli populi, non modo in tota Gallia, sed nec in tota Europa, in tranquillitate et libertatis jucunditate similes sciebantur. Nam cum nullo temporalis imperii fastigio premerentur, sed solum suum pontificem pro domino et patriæ parente haberent, nulla tributa aut vectigalia, quæ solent exigere et imponere aliæ etiam liberæ civitates, agnoscebant; sed plenaria libertate et tranquillitate potiebantur. Cujus siquidem felicitatis temporalis (si id eorum petulantia atque superbia ani-

1. Le Limbourg.
2. Du temps de César.

madvertere permisisset) custos et protector, absque aliquo eorum sumptu vel gravamine, dux Burgundionum erat. Cum quo si in pace permanere scivissent, nullus, nisi fractis ejus primum prostratisque viribus, qui tum princeps potentissimus erat, eosdem in dicta sua tranquillitate et pace perturbare potuisset. Erant enim ex omni ferme parte terris et dominiis suis circumsepti, ad eosque vix ulli hosti, nisi primum irrupisset ipsas Burgundionum terras, penetrandi facultas esse poterat. Habebant autem cum Burgundionum duce fœdera jam antiqua, sacramentis et magnis pœnarum adjectionibus roborata; quæ nimium temere et perfide, de junctis quibusdam parumque fidis promissionibus confisi, temerare præsumpserunt. In terras igitur ac subditos præfati potentissimi ducis (qui nullatenus eos impetens seu inquietans, protector et clypeus, ut diximus, suæ tranquillitatis et tantæ libertatis gratis et sine sumptu erat) irruentes, ipsas igne ferroque vastabant.

Erat tum Brucellæ, Brabantiæ nobili oppido, ipse illustris Philippus Burgundionum dux. Qui videns populari hoc modo terras suas suosque subditos graviter affligi, statim quam potuit, ex nobilitate quæ residua prope se inveniri poterat (nam filius suus, comes de *Charolois*, omnem pæne nobilitatem et militiam terrarum patris sui secum in Franciam traxerat), manum aliquam adscivit atque aggregavit, ut dictis stolidis atque fidefragis Leodiensibus obsisteret, eorumque sisteret incendia. Quæ manus, licet numero satis exigua, armis tamen animisque instructa, conatus ipsorum Leodiensium ex parte repressit, in suisque agris et villis incendia mis-

cens, vicem eis non modo parem ad sortis æqualitatem, sed cum magnis fœnore et usuris, rependit.

Semel etiam, cum in patentes campos exiissent apud villam[1] cui *Montnaeke* nomen est, et multa millia ex vulgo terræ aggregati illic essent, nobilis et clarissimus comes de *Nassau*, senescallus Brabantiæ [et] dominus de Breda[2], cum parva manu cum eis congressus, ipsos fudit atque fugavit, cæsis ex eis prope duobus millibus et quingentis.

Sed nec tali clade suscepta, nec metu potentiæ tanti principis coerciti aut deterriti, a sua stoliditate resipiebant. Quin potius, velut quadam rabie aut insania acti, pejora prioribus facere jactitabant, et nedum talibus impiis actibus, sed et vipereis linguis, omnibus telis sævioribus et intolerabilioribus, in sui exitium præfatorum illustrium ducis et comitis, unigeniti sui, benignitatem et clementiam provocantes atque exasperantes. Facile enim non dici possent probra et convicia quæ illi miseri stolidi et fatui in præfatos principes et nobilissimam dominam, matrem præfati illustris comitis, patris sui conjugem[3] probissimam atque castissimam, suis venenatis jaculabant linguis; et præsertim illi de Dinanto oppido, opibus et divitiis (unde eisdem magna superbia et luxus proveniebant, quæ ex rebus secundis oriri solent) tunc procul dubio locupletissimo.

1. « Ung gros villaige, nommé Montenacq, quy est à dire en françois Montigny, entre Sainct-Tron en Hasebain et Verlo, à environ cinq lieues de la cité de Liége. » Jacques Duclercq, *Mémoires*, l. V, c. XLIX.

2. Duclercq dit : « Le comte de Nansso, seneschal de Haynault, ... le seigneur de Rubempré, grand bailly de Brabant ; » ce qui fait voir que Thomas Basin a confondu deux personnages en un seul.

3. Isabelle de Portugal.

Qui etiam Dinantenses in tantum procacitatis et vesaniæ proruperunt, ut ausi sint simulacrum præfati illustris comitis de *Chalorois* in publica platea sui oppidi[1], erecto patibulo, suspendere, et publice proclamare et decantare irrisorie per totum suum oppidum; et orationes et suffragia pro ejus anima fierent, qui[2] in patibulo Parisiensi, dicto Mons-falconis[3], suspensus foret. Quod quam verum esset, quamque id ab ipsis stultissime atque insanissime actum exstiterit, ipsi, nondum emenso exinde anni integri curriculo, suo atque sui superbissimi oppidi exitio et incendio comprobarunt, ut postea suo loco etiam referemus.

CAPITULUM IX.

De resistentia facta Leodiensibus per ducem Burgundiæ; et pacificatione inter regem et principes; et reditu comitis de *Charolois* ad terras [patris sui]; et defectione ducis Borbonii a cæteris principibus[4].

Igitur cum dicti stolidissimi Eburones sive Leodienses, rupto inconsultissime suæ pacis et tranquillitatis fœdere, per regem adhuc incitati et sollicitati[5],

1. Non pas dans l'intérieur de la ville, selon Jacques Duclercq, mais au dehors, de manière à être vus de ceux de Bouvines, qui est une petite ville située de l'autre côté de la Meuse, et alors du domaine du duc de Bourgogne.
2. Peut-être *quasi*.
3. Montfaucon.
4. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 746.
5. *Adhuc* est de trop dans la phrase; il faudrait plutôt *ut dictum est*. Il ne s'agit pas de nouvelles démarches faites par le roi. Les Liégeois agissaient en vertu du traité qu'ils avaient fait avec lui pendant la guerre du Bien public, et dont il a été parlé d'une

talibus insaniis et exsecrandis suis actibus in patriæ suæ suumque exterminium præfatorum illustrium et potentissimorum principum vires potentiamque armarent et excitarent, misit dux Philippus, pater, qui senex et jam grandævus Bruxellam incolebat, ad comitem de *Charolois*, filium suum, nuntios et epistolas, præcipiens et sub pœna paternæ indignationis interminans, cum suo exercitu mature ad se suasque terras rediret, ut eas contra insanos ac nefandos ausus Leodiensium tutaretur, susceptasque ab eis ulcisceretur injurias. In dies namque prioribus deteriora cumulare satagebant, et, velut a furiis infernalibus, juxta poetarum fabulas, exciti, nil aliud quærere, quam sui et proximorum atque vicinorum exterminium, videbantur.

Susceptis itaque paternis mandatis, coactus fuit ipse comes, qualem potuit, pro emergentis sibi necessitatis conditione, a rege, tam pro se quam aliis principibus, pacis conditiones accipere. Quas quidem rex, qui toto annisu, ut diximus, eorum discessum ac separationem a se invicem perquirebat, libens concessit; fecitque tractatum per quem domino Carolo, germano suo, pro sua hæreditaria successione paterna Normanniam assignabat; domino vero comiti de *Charolois* Ambianis, Abbatis-Villam et alias terras supra et ultra flumen Summonæ, quas paulo ante summa quadringentorum mille scutorum (uti supra retulimus) redemerat, iterato tradidit, ab eo suisque hæredibus perpetuo tenendas et possidendas.

manière détournée dans le chapitre précédent. Voir Adrien *de Veteri-Bosco*, dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 1278.

De forma tamen et conditionibus nolumus contentiosi cum aliquo esse, ad tenorem litterarum confectarum desuper pro certiore notitia remittentes[1].

Simulabat autem rex magnas tunc habere et copulare velle amicitias cum præfato comite, honores ei magnos, et ultra quam sibi exhiberi optabat, deferens atque exhibens. Unde etiam, paulo post ipsius recessum, hujusmodi terris sibi traditis, quatuor præposituras, ultro nec requisitus, adjecit[2], ut hac amicitia-

1. L'auteur a raison de renvoyer aux pièces. Elles serviront à corriger son récit qui est par trop tronqué à cet endroit important. Louis XI signa deux traités, l'un à Conflans (5 octobre 1465), avec le comte de Charolais, l'autre à Paris (27 octobre), avec les autres princes confédérés ; traité que ceux-ci rectifièrent le surlendemain à Saint-Maur des Fossés. Voir Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 500 et suiv. ; *Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 478.

2. Il ne peut s'agir là que du transport des prévôtés de Vimeu, Beauvaisis et Fouilloy, fait par acte du 13 octobre, par conséquent lorsque le comte de Charolais était encore à Conflans, et non pas par une générosité spontanée de Louis XI, puisqu'on lit dans les considérants : « Comme.... nostre frère et cousin (le comte de Charolais) nous a fait humblement remonstrer qu'au bailliage d'Amiens sont et ont accoustumé d'estre trois prévostez, c'est assavoir la prévosté de Vimeu, la prévosté de Beauvoisis, qui s'estend en partie dedans la ville d'Amiens, et la prévosté de Foulloy, qui s'estend deçà et delà la rivière de Somme : lesquelles, pource que nostre dit oncle les tenoit et possédoit par avant ledit rachapt, ne sont point comprises audit transport qu'avons fait desdites terres à nostre dit frère et cousin ; *en nous suppliant* que pour éviter les discors et débats qui pourroient estre entre les officiers qui seroient commis de par nous ezdites prévostez, et les officiers ordonnez èsdictes terres, et aussi affin que lesdictes prévostez ne soient démembrées dudit bailliage d'Amiens, il nous plaise adjoindre audit bail et transport desdictes terres, lesdictes prévostez et leur appartenances, etc. » Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 506.

rum specie, plus de ejus gratia, minus vero de ejus simulatione et dolo suspicari permitteretur. Sed quo id ageret animo, quamque sub hujuscemodi, veluti escarum melle illitarum, integumento lethiferum tegeretur lateretque venenum, rerum eventus, quæ paulo post subsecutæ sunt et per regem gestæ, omni ambiguitate semota, declararunt.

Recepit itaque a rege quæ tunc petiit, tam pro præfato domino Carolo, regis germano, quam pro se, comes illustris. Quantum autem pro aliis egerit principibus factionis, quidve pro eisdem a rege obtinuerit, non satis compertum habuimus; nisi quod generaliter omnibus, tam principibus quam vassallis eorum, et qui eis in hujuscemodi insurrectione servierant, omnia plene, quantum cartæ membranæque sustinere potuere, condonata sunt; et singulis utrinque sua omnia, quæ capta esse potuerant, tumultuante hujusmodi seditione, restituta, sacramentisque solemniter præstitis hinc inde fuere firmata, omnia quæ conventa atque hinc inde stipulata fuissent et promissa, debere perpetuo inviolabiliterque servari. Quod quantam in effectu exsecutionem et observantiam habuerit, e vestigio ostensum est, ut paululum post latius referemus.

Sed et de bono publico, sub cujus specie et titulo, tota hæc factio exortum habuerat, nullus aut satis sterilis et infructuosus sermo habitus est. Tantummodo hoc intelleximus, triginta sex viros solemnes, duodecim ecclesiasticos, duodecim ex nobilitate, et duodecim ex communi et inferiori statu[1], communi tam

1. La liste de ces 36 commissaires est imprimée dans les suites

regis quam principum assensu, fuisse delectos, quibus pro bono publico et instauranda in meliorem formam re publica (quæ non modo dilapsa vel deformis, sed, ut jam supra dixisse meminimus, procul dubio, penitus exstincta nullaque jam erat, sola pro omni ratione voluntate imperante) potestas dabatur in unum conveniendi, et concipiendi ac decernendi quæ, pro eadem restituenda et, ex velut mortua, rediviva efficienda, utilia atque salubria esse viderentur. Sed quis inde effectus vel profectus, post principum discessionem, sperari poterat, cum profecto liberius post, quam ante, elatius atque ambitiosius et tumidius unius solius regnaret arbitrium? A quo etiam quibusque, quantumvis boni zeli forent (qui [1] principibus ad hanc sanctam intentionem et finem laudabilem se subservire existimaverant, nihil aliud quærentes aut sperantes) pro maximo probro et convicio objiciebatur et exprobrabatur, quod ipsi de bono publico exstitissent. Nihil itaque ab illo terduodenovirali judicio penitus constitutum est; nec unus, post principum disgregationem, nisi cum sui eminentissimo periculo capitis, de conveniendo in unum pro hujuscemodi causa vel etiam de ea re mentionem facere ullatenus ausum assumere potuisset [2]. Et certe

à Commines de Lenglet Dufresnoy (t. II, p. 519). L'évêque de Lisieux y figure au troisième rang après les évêques du Mans et de Paris.

1. *Quibus* dans le ms.

2. Erreur. La commission pour le bien public s'assembla à Paris, avec une grande solennité, le 16 juillet 1466. Il est vrai qu'elle avait été réduite à vingt et un membres. L'auteur, alors réfugié en Belgique, fut nécessairement l'un de ceux sur qui porta la réduction.

talis provisio cuilibet, vel tenuiter sapienti, inefficax atque inutilis prorsus facillime videri poterat, imperio ac potestate in illius manu permanente, qui omnia ex suo pendere volebat arbitrio, nihilque amplius exsecrabatur vel exosum habebat quam quod illa sua summa potestas aliquibus legum vel justitiæ moderaretur frenis : similis profecto illis spiritibus refugis, qui, neglecta justitia, solius fervent flagrantque ambitione potestatis.

Propter quod, ut supra tetigimus, quamplures hujusmodi principum conjurationem, et ab initio et ex post facto, detestati semper et abominati fuerunt, ex eventu solum et exitu rerum humanorum actuum bonitatem vel malitiam metientes. De quo satis supra, quantum locus ipse poscere videbatur, a nobis dissertum est, qui, qualem quisque intentionem initio haberet, ad certum judicare non possumus. Et difficile plurimum esset quin, in tanta multitudine, plures potius sua privata commoda, quam fructum reformationis reipublicæ et boni publici utilitatem consectati fuissent; sed etiam non adeo malam de multis, qui inter eos erant, æstimationem juste habere possemus, ut omnes duntaxat, quæ sua sunt, quæsivisse, nihilque de bono publico curasse, damnemus.

Cum itaque de hujusmodi tractatu et pacificatione facta anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo quinto, mense novembri, apud villam seu castrum ubi sunt in unum confluentes Sequana et Isara [1], dux Borbonii, qui tunc adhuc Rothomagi

1. Corrigez *Matrona*. Singulière erreur, qui prouve combien peu l'auteur connaissait les environs de Paris. La périphrase dont il se sert est pour désigner le château de Conflans; mais au lieu de

erat, nuntium certum accepisset, illico, dimissa Normannia, versus Parisios ubi erat rex, studuit reverti, dimissis Britonum copiis quas secum duxerat, cum nonnullis de stipendiaria regis militia, qui partes suas secuti fuerant; primusque principum omnium male de aliis contentus, eo quod, se velut contempto vel posthabito, nihil sibi a rege obtinuissent[1], aut non quantum optasset, rupto fœdere ad regem accessit. Qui libenter eum ad se retrahens (qui potens et magnus princeps erat), plurimos sibi et germanis suis honores et munera contulit[2].

Abiit autem et recessit cum festinatione ad terras suas[3], sui parens optimi genitoris imperio, illustris comes de *Charolois*, ut stolidos et insolentes Leo-

Conflans près Charenton, il entendait Conflans-Sainte-Honorine, au confluent de l'Oise.

1. Il n'y a effectivement de stipulé pour lui, dans le traité de Saint-Maur, que la reddition des places qui lui avaient été prises, l'assignation d'une rente pour la dot de sa femme (sœur du roi) qui ne lui avait pas encore été payée, et enfin la promesse vague d'un commandement sur une partie des gens d'armes de la grande ordonnance.

2. Il reçut la charge de lieutenant général dans le duché d'Orléans, le comté de Blois, la Sologne, le Berry, le Lyonnais, l'Albigeois, le Velay, le Vivarais, le Gévaudan, le Querci, le Limousin et le Périgord (19 novembre 1465), immense gouvernement qui lui fut remplacé l'année suivante par celui du Languedoc. Il eut en outre la terre de Sommière en Languedoc (Dom Vaissète, *Hist. de Languedoc*, t. V, p. 32). Son frère, le bâtard de Bourbon, fut marié à une fille naturelle de Louis XI (7 novembre), et peu après succéda en la charge d'amiral de France à Jean de Montauban (Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 57 et 544). Quant à l'autre frère, et frère légitime, Pierre de Beaujeu, il ne voulut faire son accommodement que beaucoup plus tard et fut marié à la fille aînée du roi.

3. Il partit de Conflans le 31 octobre.

diensium conatus retunderet. Qui profecto, si non tam mature discessisset, potuissetque dominum Carolum in Normanniam, sibi assignatam et traditam, sociasse, verisimiliter eum de eadem pellere ausum rex minime accepisset, quemadmodum statim postquam terga, ad sua rediens, idem comes verterat, ipse effecit, ut statim paulo latius referemus.

CAPITULUM X.

Quomodo dux Carolus, accepta a rege Normannia, ab ingressu Rothomagi fuit diu Britonum detentus factione; et qualiter in monasterio Beatæ Catharinæ a Statibus provinciæ visitatus et consolatus fuit.

Igitur acceptis præfatus dominus Carolus et debite expeditis litteris suis de assignatione Normanniæ, regiis quoque mandatis et commissariis, qui possessionem oppidorum et castrorum, quæ nondum receperat, contraderent[1], comitante ipsum duce Britanniæ, cum magnis suorum Britonum copiis, et comite Dunensi, et domino de *Bueil*[2], et domino de *Chaumont*[3], cum quampluribus nobilibus ducatus Bituricensis et aliis variorum statuum, qui, solius prædæ et spoliorum Normanniæ gratia, ipsum assectari videbantur, Rothomagum versus iter direxit. Ad quam urbem confluentes ex diversis totius provinciæ partibus prælati et nobiles, ejus illic operiebantur adventum. Et, ne tempus otiose et inutiliter tererent, in domo consulatus ejusdem urbis, frequentes inter

1. *Contenderent*, dans le ms.
2. Jean de Beuil, comte de Sancerre.
3. Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont-sur-Loire

se habebant conventus, tam super honore et receptionis modo quo suum ducem novum, devotius quo facere possent, honorarent, quam etiam super variis capitulis, statum patriæ et ab immani tributorum onere aliquod levamen multipliciter concernentibus.

Cum autem ingressum suum in eamdem urbem ipse novus dux et dominus, juxta votum et præstolationem omnium patriæ incolarum, libenter maturasset, callide tamen et astu malo a duce Britonum et suis ejus retardabatur et procrastinabatur accessus: ipsis, priusquam in eamdem ingrederetur urbem, in qua universæ provinciæ nobilium et prælatorum conventum maximum collectum esse sciebant, contendentibus ut de custodiis civitatum, oppidorum et castellorum, cæterisque omnibus ferme officiis et honoribus patriæ, ea ipsis donando, securos eos redderet, priusquam ad eum incolæ terræ audientiam vel accessum aliquem habere potuissent. Et profecto, si eorum ambitioni et cupiditatibus fuisset satisfaciendum, decies tantumdem honorum et officiorum, ipsorum Britonum et aliorum ad ipsum novum principem ex diversis regni provinciis confluentium, eorum assequendorum causa, cupiditatibus minime suffecissent. Tantus enim ad curiam ejus pro hisce rebus fiebat undique concursus, ut vix, ad satisfaciendum parvæ postulationum portioni, et importune rogantium, totius regni officia suffecissent.

Sed cum etiam hæc patriæ primiores et honestiores, qui convenerant Rothomagum, non laterent molimina, miserunt ad ipsum principem suum epistolas et nuntios, rogantes ut certum diem, quo urbem suam ingressurus esset, præfigere vellet, idque, quan-

tocius maturare vellet, maximo omnibus civibus et patriæ accolis futurum solatio et præsidio; nihilque super regimine et officiis provinciæ disponere vel decernere vellet, donec, habita per semetipsum urbis possessione, suos fideles et devotos, qui in eadem per multos jam dies suum jucundum operiebantur adventum, audiendos duxisset; qui super multis sibi ac toti patriæ saluberrima consilia daturi essent.

Volens igitur ipse juvenis princeps optimus cupiensque suis civibus complacere, ad ingressum suum præfinivit diem. Quem, cum observasse desiderasset, importunitatibus malorum hominum minime hoc efficere potuit. Tandem cum per dies multos, primum Vernone, deinde apud Pontem-Archæ, fuisset remoratus, ad monasterium Beatæ Catharinæ, situm in vertice montis qui prominet civitati[1], cum duce Britanniæ accessit.

Quo loco cum per plures dies, importunitatibus eorum qui, ut diximus, totius patriæ honores et officia ambiebant, etiam substitisset, ab his qui ex omni provincia Rothomagum convenerant, solemniter visitatus fuit, tædio magno procul dubio affectis, quod suum, tam diu desideratum, retardaret in urbem ingressum. Fuitque consalutatus ex patriæ totius[2] nomine, et orationibus solemnibus duabus, coram se habitis, suo adventui congratulatum. Quibus cum interesset et præsens adforet dux Britanniæ, cum suorum multitudine (qui tanta ambitione flagrabant, ad custodias civitatum oppidorum et castrorum pa-

1. Sainte-Catherine du Mont, au-dessus de Rouen.

2. Le ms. ajoute *provinciæ*, qui est la même chose que *patriæ totius*.

triæ, cæteraque provinciæ officia, assequendas), fuerunt etiam eidem duci gratiæ solemniter habitæ, quod ipsum principem suum, eum associando, et ad ipsum usque locum deducendo, honorare curavisset: contestando etiam quod, pro hujuscemodi humanitate plurimisque obsequiis, a se suisque duci suo novo præstitis et impensis, gratum provinciæ acceptumque foret, quod de honoribus et officiis patriæ honorabilem sui perciperet portionem, cum, ab antiquis temporibus, ambæ provinciæ, scilicet Normannia et Britannia (quæ conterminæ sunt et maritimæ) commerciis atque negotiationibus, conjugiis etiam et affinitatibus, magnisque amicitiis et germanitatibus, invicem permixtæ fuerunt et conjunctæ. Rogabant tamen ut, inter cæteros, etiam nobilibus et honestis civibus patriæ sua aliqua portio, in hujusce honorum distributione, uti par erat, asservaretur.

CAPITULUM XI.

Qualiter dominus Carolus, dux Normanniæ, post longas moras, Britannorum dolis protractas, urbem suam Rothomagum ingressus est. Et de turpissima discessione ducis Britanniæ ab eo, ipsiusque et suorum infamissima proditione.

Et quanquam ea rogatio et petitio honestissima atque justissima foret, creditum est tamen ipsum Britanniæ ducem, non tam sua quidem quam suorum instigatione[1] (qui, de universis patriæ honoribus, suæ cupiditati et prætensis ex se meritis parum sibi fieri reputabant, totius patriæ administrationem et mode-

1 Dans le ms. *quam suorum et de instigatione.*

rationem in suis habere manibus anhelantes, exinde indignationem adversus ipsum dominum Carolum totamque patriam Normanniæ contraxisse et concepisse. Unde, cum in vigilia seu festo die Beatæ Catharinæ[1] promisisset civibus ipsis dominus Carolus in ipsam urbem Rothomagum introire idque ita futurum cives cæterique totius provinciæ primiores absque ullo ambiguitatis scrupulo exspectarent, existimantes et nihil de contrario ullatenus suspicati, quod cum omni benevolentia ipse Britonum dux, cujus magna pars copiarum jam per plures dies in civitate steterat, cum suis jucunde et festive ipsum dominum Carolum, in dicto suo jucundo ingressu, consociarent atque honorarent, inimicus homo[2], superseminans diffidentiarum ac simultatum zizania, omne amicitiæ ac benevolentiæ, quod hactenus fuisse inter eosdem existimari poterat, fœdus abrupit ac dissolvit.

Quæ res, procul dubio, valde infausta Normanniæ, ipsam magnis et diris calamitatibus involvit. Nam præstituto die, quo novi ducis in urbem præstolabatur ingressus, fama civium aures implevit (et pro certo ita fuisse est creditum) quod dux ipse Britonum, cum suis, eumdem ducem novum ad regem ducere volebat; facturusque hoc fuisset proxima nocte, si (prout magnopere conatus est per totum illum diem) ingressum suum differre potuisset. Nec vana quippe aut levis et temeraria ea volavit fama : nam id sibi non inconsulte metuens ipse novus dux, et ii[3] quos secum fidos habebat, quosdam ex civitate viros bonos accer-

1. 25 novembre.
2. Je crois qu'il faut corriger, *Inimicus hominis*, le démon.
3. *Eis* dans le ms.

sierunt, doli ac figmenti penitus ignaros, per quos id cæteris de consulatu civitatis insinuari mandarunt, rogantes sibi subveniri, ne in tantum discrimen incurrerent.

Quo nuntio exciti atque exterriti cives et totius provinciæ primiores, qui in urbe erant, sub silentio quidem et absque ullo foris strepitu, per omnes domos mandarunt ut unusquisque se in armis, intra domum suam, paratum teneret, minime exituri, aut aliquod pavoris, aut tumultus indicium ostensuri, nisi prius id eis foret demandatum, simul etiam districte inhibendo ne suis hospitibus, quos plurimos habebant ex Britonibus, vel minimo verbo contumeliam quantulamcumque aut injuriam inferrent; quin potius eisdem omnia benevolentiæ atque humanitatis exhiberent officia. Hoc enim nihilque amplius intendebant cives, quam quod possent ducem suum novum, qui in dicto monasterio Sanctæ-Catharinæ adhuc erat cum duce Britanniæ, tute in suam ducere urbem et illis, quæ sibi metuebat, periculis atque malis eripere. Nam, ut diximus, indubitanter creditum est quod, nisi ea die urbem introiisset, Britones, adveniente nocte, eum ad Pontem-Archæ et inde ad regem, aut alias quo[1] voluissent, abduxissent.

Providentiam igitur cives adhibentes ne id fieret, de civitate missus est clarissimus et strenuissimus miles, Joannes, comes Haricuriæ, cum circiter centum lanceis virorum armatorum aliisque in numero satis competenti, cum plurimis nobilium patriæ et civium urbis, ad conducendum in urbem et sociandum suum

1. *Aliquo* dans le ms.

ducem novum, cum ille dies adesset quo se promiserat adventurum. Venerunt autem simul in debito ac decenti ordine usque ad præfatum monasterium, absque ullo prorsus tumultu vel strepitu, populo quieto manente in civitate. Ad quam etiam, cum suo duce exspectabant atque sperabant advenire, eumque non minus quam suum proprium, festive et hilariter excipere ducem Britanniæ. Sed heu (proh dolor)! tunc dolus, qui diu latuerat, in apertam manifestamque lucem erupit, et cunctis patulus et conspicuus fuit. Nam dux ipse Britanniæ, a pravis hominibus Belial satellitibus persuasus, minime ducem novum associare voluit, sed ab eo se penitus sejunxit et abscidit.

Sed non eo minus valde solemniter fuit novus dux in suam urbem, cum jam nox esset obscura, cum facibus et tædis plurimis, tenebras noctis abigentibus et vincentibus, introductus, cum magno totius urbis et populi applausu[1]. Quorum tamen alacritatem et lætitiam non parum amaricabat deturbabatque, quod sic inter principes, paululum antea tanta benevolentia junctos, tale ac tantum obortum esse audiebant dissidium. Ea siquidem nocte qua ingressus est dominus Carolus, Normanniæ dux, prædictam suam urbem Rothomagum, retrogrado vestigio dux Britonum cum suis ad Pontem-Archæ repedavit. Qui et persuasus perfidorum satellitum suorum suggestionibus (qui, se iterum ad regem revolventes, potiora lucra et compendia de eo ob hujusmodi suam insignem perfidiam

1. Cette cérémonie eut lieu le 10 décembre 1465, d'après le registre capitulaire de l'église de Rouen. Voir l'extrait rapporté parmi les pièces du troisième volume.

exspectabant, quam ab duce Normannorum consecuti fuissent), misit illico ad regem quosdam iniquissimos viros ad insinuandum sibi hujusmodi principum discessionem. Ob quam profecto, accolis Normanniæ dies ille festus in magnum luctum est conversus: qui postea propter hoc, cum ingenti vastatione et damno totius patriæ, experti sunt quam verum sit quod divina prophetarum oracula cecinerunt: « Nolite confidere in principibus vestris; » et aliud: « Maledictus qui confidit in homine et qui ponit carnem brachium suum. »

Implentes enim Britones illi ambitiosissimi et avarissimi atque perfidissimi, illud quod sapiens in suis proverbiis inquit: « Occasionem quærit, qui vult recedere ab amico, » ut discessionem atque proditionem suam aliquo honestatis obtegerent velamento, mendacissime confinxerunt quod cives Rothomagenses conspiraverant suum perimere ducem atque suos, si in urbem ipsam introiissent; quod utique, non modo veritate, sed etiam omni verisimilitudine atque apparentia vacuum esse, facile liquere unicuique potest. Quomodo enim potest verisimile alicui videri quod Normanni, qui satis graves, oculati et circumspecti esse solent, tantam mentis hebetudinem incurrissent, ut tantum, nedum velle, sed vel cogitare possent, ut eum principem et suos tam perfide et sine ulla causa exstinguere et perditos iri voluissent, in quibus solis mortalibus et per quos spem suæ securitatis, tranquillitatis et pacis repositam esse non ignorabant; et quibus, pro beneficiis in suum collatis principem atque dilectissimum ac desideratissimum ducem, valde se teneri obligatos atque obnoxios fore agnoscebant;

pro quibus etiam, ad eam[1] digne referendam, se minus sufficientes ducebant? Quis, inquam, existimare unquam posset, quod talibus tantisque officiis atque beneficiis præventi, tantæ perfidiæ et ingratitudinis, imo sævissimæ et abominandæ crudelitatis vicem rependere voluissent? Certe nullus sana, ut credimus, mente id verisimile unquam existimaret, tantumque a vero abhorret, ut [aliud credat, quam quod] exploratum solidissimeque compertum habuimus[2], nulli [scilicet] omnium mortalium principum, post ducem suum, cives Rothomagenses cæterosque omnes provinciales plus honoris atque benevolentiæ, quam tunc ipsi Britonum duci (si non iniquorum et pravorum satellitum circumventione, ita a recto cœptoque defecisset itinere) deferre voluisse.

Sed et non parum miramur de eorum inconsideratione qui vel talia improbissime confingere, vel talibus vanissimis figmentis fidem accommodare potuerunt, cum, procul dubio, tantas armatorum copias idem dux adhuc secum haberet, quæ, ubi hoc attentare Rothomagenses voluissent, non modo se tueri a civibus, sed etiam urbem, in quam eis liber patebat ingressus, coarctatione armatorum et subigere sibi et diripere, absque reluctatione, potuissent. Fatiscant igitur perfidorum et mendacissimorum hominum linguæ, qui, talibus inventis, suam tegere ignominiam, et optimis atque honestissimis civium moribus talium figmentorum nebulas falsissime obducere conati sunt, et eos, insontes atque innocentissimos, tam atrocis sceleris compositione ausi sunt infamare.

1. Suppléez *gratiam*.
2. *Habeamus* dans le ms.

CAPITULUM XII.

Quomodo tentatum fuit ducum Normanniæ et Britanniæ reconciliationem facere.

Rex autem (qui non ad aliud inhiabat, et cujus omnis animus ad tales ferendas vel fovendas dissensiones intendebat, ut ad fines a se cupitos aliquando pervenire posset), tali ad se rumore perlato, vehementer est gavisus, ipsius Britanniæ ducis erga se reconciliationem lætanter suscipiens, et libenter admittens atque annuens; ipsiusque satellitibus custodias civitatum et oppidorum majoris partis Normanniæ, quas nomine domini Caroli, Normanniæ ducis, receperant, plurimosque honores in provincia eis concedens et tradens, ad sua stipendia trecentis lanceis ex militia ducis Britanniæ, pro præsidio, in diversis locis Normanniæ collocatis et distributis.

In crastino autem ingressus ducis in Rothomagum, convenerunt ipse dominus Carolus et Britanniæ dux, in villa quæ vocatur Portus Sancti-Audoeni[1], supra ripam Sequanæ, prope Pontem-Archæ, instantibus et prosequentibus plurimis proceribus Normanniæ et illustri comite Dunensi, qui satis luculenter intuebatur ruinam ducis Normanniæ, cui ducatus firmus nullatenus esse poterat, nisi, reconciliatione facta cum duce Britanniæ, ejus ope et auxilio nixus, se contra regis potentiam tutari et defendere posset. Erat nempe velut arbor noviter terræ mandata, quæ, nondum radicibus defixis solo hærebat, sed convelli facile poterat

1. Port-Saint-Ouen.

et moveri. Poterant etiam ipse dux Britanniæ et sui, qui majoris partis arcium et civitatum atque oppidorum Normanniæ, nomine ducis, quemadmodum diximus, custodiam et saisinam susceperant, interveniendo ducis possessioni[1] et eam ad regiam manum transferendo, facillime ipsum (prout perfidissime fecerunt) sua possessione perturbare et spoliare.

Sed quamvis in dicta villa, super reconciliatione ipsius ducis Britanniæ multi sermones habiti fuerint, fueritque a civibus et primioribus patriæ obnixe rogatus valdeque comiter invitatus ut urbem ingredi vellet, nec tam leviter et pro nulla causa, quæ hactenus impertiisset obsequia sua illustrissimo duci, vellet omittere[2], et, ex tanta amicitia atque fœdere, tam arctis sacramentis firmato, in adversum penitus resilire, frustra tamen et sine fructu omnes hujuscemodi conatus processerunt, nec precibus ullis aut obsecrationibus est inflexus. Qui jam, ut diximus, ad regem pro sua reconciliatione, suis vehementer sollicitantibus et accelerantibus, transmiserat.

Igitur rex, conciliato sibi primum duce Borbonii, ut diximus, deinde vero Britanniæ duce, videns fratrem suum omnibus pæne auxiliis destitutum (erat enim comes de *Charolois*, ut diximus, jam cum omnibus suis copiis ad suas terras defendendas reversus adversus impetus et insolentiam stolidorum Eburonum), cum diligentia magna Normanniam, cum omnibus quas habere poterat copiis, est aggressus. Quotidie enim sibi adaugebantur et crescebant, quia

1. *Possessionem* dans le ms. On pourrait conserver l'accusatif en corrigeant *interveniendo* par *intervertendo*.

2. *Amittere* dans le ms.

magna pars suorum stipendiariorum, quæ se ad fratrem suum contulerat, sperans sibi ad sua stipendia servire et militare, cum viderent defectionem Britanniæ ducis, et spes jam eis nulla vel minima esset quod possent stipendia ex duce Normanniæ obtinere, ad ipsum regem dietenus redibant. Quos omnes, eo quod eis tum maxime indigeret, libens et lætus recolligebat; imo etiam ad se, quibus poterat artibus, retrahebat, ut eos auferret fratri suo.

CAPITULUM XIII.

De insidiis et proditionibus per ducem Borbonii et per regem factis adversus ducem Normanniæ.

Cum autem adhuc Carnoti[1] esset, finxit se velle cum fratre suo pacem reconciliare, et mittere se pro hac causa simulavit ducem Borbonii ad eumdem. Qui cum in itinere esset, misit Rothomagum ad ducem Normanniæ nuntios et epistolas, verbis utens pacificis in dolo : denuntians sibi qualiter eum ad se [rex] mitteret, cupiens cum eo rationabiliter et tranquille, tanquam cum dilectissimo sibi atque unico fratre, componere et pacificare, et similiter inter ipsum et Britanniæ ducem, quorum ægre et displicenter intellexisset dissidium.

Credens autem dux Normanniæ Carolus hujuscemodi verbis, nec dolum aut simulationem suspicatus, rescripsit duci Borbonii quod ad certam diem apud Locum-Veris[2] se conferret, ad quem etiam sese ipse

1. C'est plutôt à Orléans.

2. Louviers.

deberet invenire. Erat enim oppidum pæne in medio itinere situm, inter Rothomagum et Drocas[1], unde idem dux Borbonii ad eumdem scripserat. Observans itaque Normanniæ dux statutum diem, adiit Locum-Veris, ubi, cum adventum ducis exspectaret juxta promissa sua, et mandasset capitaneo et civibus Ebroicensis civitatis[2], quod, omni cum honore et reverentia quos sibi ipsi exhibere possent, ipsum ducem Borbonii tam sui quam regis, cujus se et legatum asserebat, contemplatione exciperent, postquam ejusdem operiendo adventum illic remoratus fuisset per dies duos, intellexit dolum atque perfidiam quos sibi idem dux Borbonii patrarat. Nam cum, ipsam Ebroicensem civitatem ingrediens, a clero et civibus sibi (juxta quod mandatum acceperant) processionaliter exeuntibus obviam, fuisset honorificentissime receptus, fidei totiusque honestatis oblitus, perfide ac fraudulenter, nomine regis, civitatem accepit, intromissis de regis militia, quibus civitas nullo modo obsistere potuisset[3]; posuitque illic, regis no-

1. Dreux. Le duc de Bourbon y avait été envoyé avec son frère, le bâtard de Bourbon; avec le nouveau chancelier de France, Guillaume Jouvenel des Ursins; avec Charles de Melun et Guillaume Cousinot. Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 430.

2. Évreux.

3. Il y a de l'inexactitude dans ce récit. Voici celui de la Chronique scandaleuse : « Monseigneur de Bourbon ala devant Évreux, pour l'avoir, qui n'y obéirent point de première venue; mais depuis traictèrent avecques luy et le bouttèrent dedans, luy et ses gens. » Un mémoire de Louis XI au comte de Charolais confirme le fait de la résistance opposée d'abord au duc de Bourbon : « Monseigneur de Bourbon vint audit lieu de Dreux, et fit incontinent sçavoir à mondit seigneur Charles sa venue par delà et les causes d'icelle, et lui manda mondit seigneur Charles qu'il fust très-bien

mine, custodiam et officiarios ad administrationem civitatis et patriæ.

Qua perfidia idem dux Borbonii non contentus, eumdem etiam dolum in Vernonis oppido, duce optimo Normanniæ omnia ex bona fide agi debere existimante, admisit, ipsum nequiter et infideliter spoliando et sub regis potestatem traducendo.

Sed et alias etiam longe periculosiores sibi a rege insidias idem dux tendi, advisamento aliquorum sibi fidelissimorum, quos de Rothomago secum in consiliarios assumpserat, agnovit. Certior enim per eos factus fuit (qui insidias hujuscemodi, fide dignorum relatu, compertas habebant) qualiter ad villas de Conchis et de Passeyo [1] aliasque vicinas rex vafre et callide, præcedenti nocte, misisset quadringentas aut quingentas lanceas, a quibus, cum aliis quæ sine interpolatione confluebant, nocte proxima, nisi inde discederet, erat obsidione claudendus. Et hoc quidem

venu. Et pensant mondit seigneur de Bourbon que les matières se deussent traicter par doulceur, il vint jusques à Évreux : l'entrée de laquelle ville lui fut refusée par Jehan de Lorraine, nonobstant que mondit seigneur de Bourbon luy eust dit et déclaré les causes de sa venue et offrist telle seurté, pour le fait de luy et de ladicte ville, qu'il eust voulu demander. Voyant lesquelles choses ledit monseigneur de Bourbon, et qu'on avoit mis garnison à Louviers, et qu'il estoit voix commune que grant nombre de gens d'armes venoient audit Évreux, mondit seigneur de Bourbon s'en retourna audit lieu de Dreux. » (Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 431.) Cependant, comme Thomas Basin revient sur sa version dans son Apologie (l. I, c. vi), et qu'une telle insistance ne permet pas de croire qu'il se soit trompé de tout point, il faut admettre que le moyen par lequel le duc de Bourbon s'empara d'Évreux fut un stratagème imaginé par lui, après qu'il eut essuyé le refus de Jean de Lorraine.

1. Conches et Pacy, aujourd'hui dans le département de l'Eure.

verissimum erat. Unde consilium dederunt, si hujusmodi vellet fugere periculum, quatenus ad Pontem-Archæ, locum tutum, sese absque aliqua retardatione reciperet. Quod etiam consilium impedire conati sunt nonnulli, qui circa eum adstabant, scilicet dominus de *Bueil* et dominus de *Chaumont*, securitatem in eo loco ficte et fraudulenter sibi pollicentes; qui, procul dubio, jam crediti sunt doli, quem rex machinabatur, conscii fuisse atque participes [1]. Sed ille princeps optimus eis potius, qui sibi fidelius consulebant, acquievit et ipso die, ante solis occasum, apud Pontem-Archæ in tuto se recepit, rediitque sequenti die Rothomagum.

Dux autem Britanniæ Cadomum transiverat, ubi copiarum suarum magnam partem habebat. Ad quem cum dux Normannorum legatos misisset, sciscitatum quidnam ipse animo gestiret, et ad tentandum adhuc si ad reconciliationem inflecti posset, iidem legati, ad se reversi, omnia de eo infausta et adversa nuntiarunt.

Cum autem rediisset Rothomagum dux Normanniæ, hoc rex intelligens, et sibi minime ad votum processisse quas fratri suo paraverat insidias, cernens versus bassam Normanniam, Argentonium [2] pri-

1. Accusation bien peu probable. Ces deux seigneurs furent des six personnes auxquelles Louis XI refusa de pardonner après le mouvement de la Normandie. L'irritation du roi contre Pierre d'Amboise alla jusqu'à faire raser le château de Chaumont-sur-Loire. Quant au seigneur de Beuil, il venait de débaucher une partie des Écossais de la garde du roi, qu'on ne put faire rentrer dans le devoir qu'en leur livrant bataille. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 570; Chronique scandaleuse, décembre 1465 et mai 1466.

2. Argentan.

mum, deinde Falesiam, et Cadomum postmodum trajecit, quaqua pertransibat, aut militiam seu commissos mitteret, omnia auferens fratri et ad manum suam reponens. Non enim in bassa Normannia resistentiam alicubi invenit, in cujus omnibus ferme oppidis ac civitatibus Britonum munitiones erant. Nihili enim pendebat datam fratri cæterisque principibus, et maximis firmatam sacramentis, fidem frangere, et perjurii ac perfidiæ reatus incurrere. Quos, frivolæ excusationis velamento, negabat incurrere, quasi per vim aut metum talia promissa fecisset : quæ quantum justitiæ et honestatis habere apud Deum et homines posset, aliorum duximus judicio relinquendum.

CAPITULUM XIV.

Qualiter dux Normanniæ a principibus Burgundiæ per legatos auxilia postulavit ; et de egressu ducis Normanniæ e Rothomago versus Honneflutum, unde in Britanniam cum duce Britanniæ transivit.

Videns autem optimus ille Normanniæ dux se, hominum agente perfidia, circumventum destitutumque auxilio, non posse contra germani sui potentiam resistere, misit legatos cum epistolis ad illustrissimos principes Philippum, ducem Burgundiæ, et ejus filium, dominum Carolum de *Charolois*, episcopum Lexoviensem [1] et dominum Brunetum de *Longcamp*,

1. Thomas Basin lui-même. Il revient sur cette ambassade dans son Apologie (liv. I, c. VII), et toujours en se donnant pour collègues les deux personnages nommés ici. Cependant deux pièces diplomatiques représentent sa mission comme séparée. Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 421 et 424.

militem[1], et Cardinum *des Essars*, nobilem virum[2]; imprecans per eosdem dictorum principum auxilia et fidem in sua extrema necessitate[3].

Sed cum, pro tempore, auxilia minima mittere posse se excusarent, eo quod dictus illustris comes suas copias in terris Leodiensium, sibi infestissimorum hostium, eduxisset, quibus tunc valde necessario indigeret, rogati sunt etiam ut per legatos regem commonere vellent, quatenus Normanniam, fratri suo datam, dimittere vellet, promissamque sibi et cæteris principibus sanguinis sui et juratam fidem minime violare. Quod si prætendere rex vellet, vel non æquam fore partitionem de Normannia quam unico sibi fratri pro parte sua hæreditaria assignarat, vel eumdem in eum aliquid admisisse propter quod ea indignus, vel legitime privandus censeri deberet, offerebat idem dux Normanniæ, coram rege convocatis et assidentibus Paribus Franciæ, juri sistere eorumque decretis omnino parere velle.

Quam humanitatem hujusmodi principes libentes concesserunt, mittentes propter hoc diversim et sigillatim, tam pater quam filius suus, suos legatos, et scribentes tam ad regem quam ad cæteros principes, eosdem obnixius rogando et requirendo quatenus ita facere vellent, et viam juris amplecti, rejecta via facti. Sed hujuscemodi eorum precibus rex, opportunitatem exsequendi quæ conceperat nactus (juxta ea quæ a Mediolanensi duce sibi fuisse consulta supra retulimus), non obaudivit. Qui statim postquam statum

1. Brunet de Longchamp, chevalier normand.
2. Cardin des Essarts, écuyer.
3. Voir l'*Apologie*, l. I, c. VII.

inferioris Normanniæ composuisset, omnibus ad se metu potius quam benevolentia retractis et revocatis, et pacta nonnulla cum duce Britanniæ et fictas[1] quasdam amicitias conciliasset[2], versus Rothomagum, in quo adhuc frater suus stabat, est reversus.

Sed, quod obmittendum non est, cum ad preces (ut aiebat) ducis Britanniæ, quasdam abolitionis generales litteras, amplissimam et expressissimam continentes formam, concessisset et ubique publicari mandasset (per quam omnibus, ad se et suam obedientiam redire volentibus, indulgentia amplissima, et quantam carta sustinere vel dictantis ingenium adinvenire potuerat, sine ullo delectu præstabatur, sex duntaxat personis, ibidem nominatis, exceptis[3]), plures tamen, qui de ea minus consulte confisi erant, deprehensi, aquarum gurgitibus, variis in locis (proh dolor) ejus[4] præceptis suffocati et exstincti fuerunt[5], vel variis

1. *Factas* dans le ms.

2. A Caen, ainsi que l'auteur l'ajoute plus loin, le 23 décembre 1465. *Ordonn. des rois de France*, XVI, 448.

3. Ces six personnes étaient l'évêque de Bayeux, Louis de Harcourt; Jean de Lorraine, comte de Harcourt; Jean de Beuil, comte de Sancerre; Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont-sur-Loire, et son fils aîné, Charles d'Amboise; enfin Jean de Daillon, seigneur du Lude. L'exception ne subsiste plus que pour les trois derniers dans un rappel de la même amnistie en date du mois d'août 1466.

4. *Eis* dans le ms.

5. Allusion au supplice de Jean Leboursier, seigneur d'Esternay, receveur général de Normandie. Il fut noyé dans l'Eure, en même temps qu'un moine augustin avec lequel il s'était sauvé de Rouen. Ce fait est rapporté à la date du 1er janvier 1466 par la Chronique scandaleuse, qui ajoute : « Audit temps, furent plusieurs personnes, officiers et autres dudit pays de Normandie, exécutez et noyez par le prévost des mareschaulx. »

suppliciis affecti; ita ut, quod olim nobilis tragicus cecinit :

Non intrat unquam regium limen fides,

et item :

Jura pudorque
Et conjugii sacrata fides
Fugiunt aulas.

et plura hujuscemodi, hujus principis temporibus, quam vera sint, cunctis evidentissime patuerit.

Videns ipse itaque quod de duce Britanniæ, cum quo apud Cadomum plures dies festive transegerat, securus erat quod fratri suo auxiliorum solatia minime esset præbiturus, similiter etiam neque comes de *Charolois*, qui in expeditione adversus Leodienses satis occupatus erat (quorum adversus eum odiorum veterum faces, jam longo pacis otio sopitas[1], excitaverat), ut Rothomagum urbem constringeret, in qua suus germanus erat, oppidum Pontis-Archæ, ubi idem germanus aliqua militum præsidia locaverat, obsidione cinxit[2], satis aspero tempore et importuno, mense videlicet januario[3].

Cum vero obsessis nulla spes maneret succursus a quoquam solatia consequendi, optimus ille princeps,

1. L'auteur oublie qu'il a dit le contraire dans l'Histoire de Charles VII, l. V, c. xv.

2. Il n'y eut d'assiégé que le château de Pont-de-l'Arche; la ville fut dès le 9 janvier au pouvoir du roi par une nouvelle trahison de Louis Sorbier, le même qui avait tant contribué à la prise de Rouen et à l'élevation du duc de Normandie en livrant Pontoise. Arrêté par les gens d'armes du roi, il acheta sa grâce en procurant leur entrée dans la ville. Chron. scand., *ad ann.* 1465.

3. 1466.

Normannorum dux, mandavit eis ut, quam optimis pactionibus possent, facerent deditionem. Quod similiter civibus suis Rothomagensibus, quos se videbat adversus potentiam regis tutari non posse, et quos, sui causa, in periculosæ et eis merito metuendæ calamitatis discrimen exponi non volebat (licet ipsi ex magno quo ad ipsum afficiebantur amore, id non facturos, sed extrema omnia pericula se potius subituros proclamarent), ut facerent consilium dedit: præcipiens ut ad regem mitterent, et conditiones accipientes, quanto potiores et sibi utiliores assequi possent, sibi parerent[1].

Tum videre erat in eadem inclyta urbe lamentabilem et luctuosam faciem rerum : nam alios in ejulatum et lacrymas erumpere, non tam ob suam calamitatem, quam ob sui amantissimi ducis a se discessum miserandum et lamentabilem; alios Deum et Sanctos obtestari ac obsecrare, supplicibus votis et gemitibus adversus regem invocare; omnes ejus perfidiam, perjuria, impietates detestari et in abominationem habere atque ducere, qui contra fidem et sacramenta a se tam solemniter præstita, germano suo unico proprium auferret patrimonium, quod etiam a communi utriusque parente sibi destinatum dispositumque fuerat.

Sed nihil talibus obsecrationibus et exsecrationibus pro tunc suffragantibus eis, necessitas ipsi duci optimo incubuit ut, securitati vitæ suæ consulens, a civitate abscederet, atque alio se transferret. Unde, cum illa militarium manu, quam adhuc penes se habebat, tam

1. Voir le discours tenu par Louis XI aux Rouennais qui étaient venus traiter avec lui à Pont-de-l'Arche, le 13 janvier 1466. Documents inédits, *Mélanges*, t. II, p. 419.

ex nonnullis patriæ nobilibus, qui nimium regis minas sævitiamque metuebant, quam ex collectitio milite, iter suum versus Honneflutum[1], maritimum castrum, direxit.

In quo cum esset, de sua pæne salute desperans, cum nullum sibi superesse aliud putaret effugium, voluit per mare terras Flandriæ petere, ne in sui fratris regis manus incideret. Sed cum id attentasset, et navim, veli faciendi causa, conscendisset, vento adverso prohibitus, pedes iterum retulit ad terram, et firmatis quibusdam pactis cum duce Britanniæ, qui ad eum Honneflutum venit e Cadomo, cum ipso, mutato consilio, iter versus Britanniam arripuit. Et per annos ferme quatuor illic stetit, sub tutela et protectione ejusdem ducis[2]; cujus ad eum fides humanitasque aliquanto enituerunt clarius, quam apud Rothomagum exhibuisset. Adversas enim res fidem exigendo plus potuisse compertum fuit, quam secundæ eamdem fidem poscendo antea valuissent[3]. Eleganter quippe a tragico enuntiatum est :

Quam fidem prospera poscunt, adversa exigunt[4].

1. Honfleur.

2. « Le duc de Berry.... estoit logié au chastel de Vennes, que l'on dit l'Ermine, où il me traicta honorablement. Il estoit accompaigné de monseigneur de Beaujeu, frère du duc de Bourbon, de l'évesque de Verdun, qui estoit de ceulx de Haraucourt, de maistre Pierre d'Oriole; du neveu du comte de Dampmartin; de messire Jehan de Blosset; du seigneur de Malicorne; de Joachin de Velours, et de moult d'autres gens de bien. » Olivier de la Marche, *Mémoires*, l. I, c. 35.

3. On lit en marge devant ce passage : *Rarum hoc est.*

4. Vers de l'*Agamemnon* qui doit être ainsi restitué : *Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt.*

CAPITULUM XV.

De immensis calamitatibus quas passa est Normannia, tam a rege quam a suis militibus et gente Britonum.

Interea autem rex, cum totam sibi Normanniam subigeret, quantis illa misera terra calamitatibus completa sit et confecta non est facile ad condignum referre. Ex una parte, et ubique pæne, tota regis militia, effusa per agros, pauperes rusticos agrorum cultores sine ulla miseratione vexabat, eorum bona diripiens et consumens; ex altera vero parte, versus Britanniam, illa Britonum militia, in suam revertens patriam, omnia populabat. Neque enim victualibus, quæ apud rusticos invenerant, satis erat eis ventris ingluviem saturare, sibique et equis ac jumentis cum hospitio pabulum gratis invenire; sed ipsorum vehicula et quadrigas accipientes, rusticorum omnem supellectilem, quam in eorum domibus reperirent, vectari in suam patriam in hujusmodi quadrigis et vehiculis faciebant. Armenta quoque, et ovium seu caprarum, aut porcorum greges, quotquot invenire possent, similiter abducebant: sibi prædam ex his, quæcumque apud patriæ accolas per agros sese objicerent, facientes, omniaque rapientes tanquam in terræ alicujus hostili vastatione. Unde nec tripodas, vel andenas[1], aut cacabos, seu quidquam ferri aut alterius metalli, vel lectorum, aut laneæ sive lineæ supellectilis, ad quæ manus mittere potuissent, in domo aliqua relinquebant, omnia tollentes, omnia abigentes. Quæ res

1. *Andena*, landier ou chenet.

profecto et non immerito, nationem et gentem illam Britonum vicinæ illi regioni Normanniæ, quæ perante satis amica sibi exstiterat, exosam valde atque abominabilem reddidit, et plurimum postmodum cædium atque rapinarum Normannorum de Britonibus[1], et vice versa, occasionem attulit atque dedit.

1. Il se forma, dans la partie du pays appelée le Bocage, une sorte de chouannerie, dont le roi profita plus tard pour expulser les Bretons. Ceux qui se livraient à cette guerre de partisans, s'appelaient les *Galants de la feuillée*. Je trouve leur existence mentionnée accidentellement dans deux remissions du Trésor des chartes, dont voici des extraits : « Loys.... savoir faisons nous avoir receu l'umble supplication de Jehan Carbonel, escuier, chargé de femme et de cinq enfans, contenant que, depuis Noël derrenièrement passé, ledit suppliant a hanté et fréquenté avec les Galans de la feuillée en plusieurs lieux ; et lui estant en la ville ou paroisse de Thorigny, où il avoit fait grant chiere avec autres gens, tellement qu'il estoit fort chargé de vin et despourveu de sens, print le bonnet d'un appellé Pierre Pain dessus sa teste et le mit en la sienne, et bailla audit Pierre Pain le sien bonnet, dont ledit Pain ne fut pas content, etc. » Puis le récit d'une querelle à la suite de laquelle Pierre Pain meurt frappé d'un coup de dague, et la grâce accordee par le roi à Jean Carbonnel, « à Chartres, on moys de may, l'an de grâce mil cccc lxvij, de nostre règne le sixiesme » (*Archives de l'Emp.* J. Reg. 226-1, p. 13.) — « Loys, etc... savoir faisons, nous avoir receue l'umble supplication de Jehan de Lamote, contenant comme, par ci-devant et durant le temps des divisions passées, ledit Jehan de Lamote se fust mis et habandonné en nostre service en la compagnie des Gallans de la feuillée, pour resister aux grans mauls et dommaiges que faisoient aucuns Bretons qui pilloient et desroboient chacun jour noz subgectz en nostre pays et duché de Normandie; pendant lequel temps ou depuis, ledit de Lamote et autres ont fait plusieurs destrousses, pilleries, roberies, murdres et excès, tant sur lesdits Bretons que autres ; et depuis lui eussions et à tous lesdiz Gallans de la feuillée remis, quicté, pardonné et aboly tous les cas, crimes, delits et actemptaz par luy et les autres sesdits compaignons faiz et commis, en quelque voye ou manière que commis eussent esté, ou précedent de nostre dicte abolicion ; et soit avenu que, depuis nostre dicte

Sed his omnibus calamitatibus adjiciebatur quod rex, qui provinciam totam implacabili velut odio habere videbatur, eo quod affectionem, quam ad se, ad germanum suum habere potiorem indicassent, tanquam leo rugiens seu ursus esuriens, tributis et vectigalibus immensi ponderis ipsam provinciam onerabat. Non enim miseratione permotus quod ita, tam a suis militibus quam a Britonibus, provinciales direpti spoliatique fuissent, remissionem aliquam faciebat tributorum; sed ea multo ampliora esse jussit et imposuit, quam ante calamitatem hujuscemodi civilium discordiarum exstitissent; eas summas resarciri sibique instaurari volens, quas germanus suus tulisset, dum in provincia exsistebat. Præter[1] hoc autem et nonnullos, tam ecclesiastici ordinis quam alios, cives optimos, contra abolitiones a se præstitas et compactatas cum civitatibus et oppidis patriæ, vel proscriptionibus damnavit, vel suppliciis affecit : nihil, nisi quatenus liberet, de securitatibus et abolitionibus factis, etiam sacramento firmatis, observans sive curans.

abolicion, ledit de Lamote, pour ce que sa femme l'a habandonné, par mauvais conseil, se soit party de son hostel et mesnaige, auquel il s'estoit retraict et en icelui vivoit honorablement, selon son estat; et depuis son partement, ait esté trouvé vivant sur le pays sans rien paier, etc..... Audit suppliant avons remis, quicté, pardonné et aboly, etc.... les cas et crimes dessus déclairez, etc... Donné à Angiers, on moys de juing, l'an de grace mil cccc soixante douze, et de nostre règne le unziesme. » (*Ibid.* Reg. 197, p. 335.) — Il y a encore une abolition générale, en date du mois de juillet 1466, pour les habitants du Cotentin, du comte de Mortain et des vicomtés de Caen, Vire et Avranches, qui avaient pris les armes de leur chef afin de repousser les Bretons. (*Ibid.* Reg. 194, p. 170.)

1. *Propter* dans le ms.

CAPITULUM XVI.

De expeditione ducis Burgundionum contra Dinantum; et de simulatione regis Francorum, fingentis se velle dare in matrimonium comiti de *Charolois* filiam suam; qui, ob eam affinitatem copulandam, legationem solemnem ad regem destinavit[1].

Cum vero hæc ita per regem adversus fratrem suum et partium suarum studiosos factitarentur[2], illustris comes de *Charolois*, qui, uti diximus, adversus Leodienses, ut eorum motus comprimeret, suam duxerat expeditionem, a Sancti-Trudonis[3] oppido, quod eidem tunc proprioque parebat episcopo[4], exiens versus Leodium, trajecit in campos prope finem mensis januarii. In quos etiam cum e civitate Leodio multitudo populi male armata et sine ordine exsiliisset, paucis ex eis cæsis, exterriti cæteri pacem et veniam petierunt. Quam quidem ipse illustris comes ex consensu patris, qui senex et grandævus stabat Brucellis, certis legibus dedit[5], minime tamen Dinantensibus in ea comprehensis, qui cæteris Eburonum populis procaciores et stolidiores erant.

Et quoniam ipsi Leodienses antiquo pacis fœdere nequiter a se violato, pœnas in eo comprehensas incurrerant, damnaque permaxima in terris finitimis Brabantiæ et comitatus Namurcensis aliisque adjacentibus, ad ducem Burgundiæ spectantibus, intulerant

1. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 747.
2. *Factitaret* dans le ms.
3. Saint-Tron.
4. C'est-à-dire à l'évêque de Liége.
5. 13 janvier 1466.

(quemadmodum supra retulimus), in suæ perfidiæ pœnam damnorumque a se datorum nonnullam recompensam, quingentis millibus florenorum Rhenensium[1] mulctati sunt : quam summam per certos terminos dependere haberent. Simul etiam ut ex ipsis supra ducentos, quos Burgundionum dux duceret nominandos, venirent Brucellam, flexis genibus, a duce supplices veniam deprecaturi, sigillatasque litteras de capitulis concessæ et a se acceptatæ pacis secum afferrent, damnati sunt. Et hoc quidem adimplerunt, pace hujusmodi litteris et magnis sacramentis roborata[2]. Nonnullos etiam solutionis terminos summæ prædictæ, in qua mulctabantur, observarunt.

Adveniente autem æstate, cum illi infensati et furiosi Dinantenses, non modo a suis probris et contumeliis, quas in præfatos illustres principes faciebant, se non cohiberent, sed etiam eisdem impia facta incendiorum atque prædarum in terras Burgundionum, in sui exitium, cumularent, non valentes iidem principes illustres tantam ultra eorum perferre vesaniam, iterum expeditionem validam, ad contundendas eorum nequitias, adversus eos coegerunt. Et eidem quidem illi illustrissimo Philippo, jam morbis ac senectute confecto, non satis fuit hanc, uti præcedentes expeditiones, filio ducendam committere, nisi personaliter etiam ipsemet eidem interesset. Cum enim ipsi fatui

1. *Renensibus* dans le ms. Jacques Duclercq énonce autrement cette amende, disant qu'elle fut de 600 000 mailles d'or payables en six ans. *Mémoires*, l. V, ch. LV.

2. Le 22 janvier 1466. Les lettres de pacification données par le comte de Charolais, le 24, au quartier général de Vichtmale, sont imprimées dans Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 571.

Dinantenses, nedum ejus filium, cujus simulacrum (ut supra retulimus[1]) veluti affixi patibulo suspenderant, sed etiam se ipsum et generosissimam atque honestissimam dominam ejus consortem, illustris quondam regis Portugalliæ filiam[2], acerbissimis ac fœdissimis contumeliis lacessiissent, nec sese ab eis ullo modo cohiberent, non existimabat ad patres suos feliciter apponi posse, si ad tempus usque dormitionis suæ hanc tantam injuriam reliquisset inultam[3].

Et hactenus quidem, a tempore fœderis quod rex cum illustri comite de *Charolois*, præcedente hieme, prope Parisios pepegerat, et sibi terras donaverat quas paulo ante (ut diximus) quadringentis mille scutis redemerat, aliis etiam postmodum sponte propria adjectis, existimabant ferme omnes amicitiam magnam et gratiam eumdem comitem apud regem invenisse. Appellabat enim eum, quotiens ad eum scriberet, filium suum, et primogenitam filiam suam se in conjugem ei velle dare aiebat[4]. Obierat quidem consors ejus, nobilis domina filia ducis Borbonii defuncti, moderni soror[5], tempore quo eum expeditio Montis-

1. Ci-dessus, p. 134.

2. La duchesse Isabelle était fille du roi Jean de Portugal, mort en 1433.

3. Il semble qu'il y ait ici une lacune, quoique le texte du ms. se suive sans interruption. Recourir aux Mémoires de Jacques Duclercq, l. V, ch. LVII et LVIII.

4. Anne de France, qui fut mariée plus tard au sire de Beaujeu.

5. Isabelle, fille du feu duc Charles de Bourbon et sœur du duc actuel Jean. Elle mourut à Anvers le 25 septembre 1465, pendant que son mari était devant Paris.

Hericii prope Parisios adhuc detinebat ; ex qua filiam unicam susceperat[1]. Et quanquam tale sortiri conjugium (eo quod hujusmodi filia, nec matura viro nec ad complexus viriles ad annos plures, ob juventutem, habilis esse poterat[2]) nec sibi nec suorum accolis dominiorum placitum satis esset, tamen ut acceptum gratumque sibi fieret rex plurimum curare videbatur, promittens etiam, dotis nomine, amplas terras lataque dominia se daturum. Aiebant enim, et ita vulgo ferebatur, quod ei offerret dare Campaniam cum nonnullis aliis terris adjacentibus[3].

Quas cum, utrum satis secure accipere, ipse illustris comes ambigeret seu diffideret, misit Parisios nonnullos peritos juris de suo consilio, qui illic perquirerent ac investigarent diligenter, si aliquando a regibus Francorum suis filiabus talia ac tanta terrarum dominia in dotem assignata fuissent, dum nuptui traderentur[4]. Qui quidem, cum exactam de hoc ac

1. Marie de Bourgogne, duchesse après la mort de Charles le Téméraire.

2. Elle était née en 1461, par conséquent n'avait encore que quatre ans, lorsque le comte de Charolais en avait trente-trois.

3. C'est en effet ce qui est contenu dans le projet dressé à Villiers-le-Bel, le 3 novembre 1465. Il est dit de plus, que pour dédommager le comte de sa longue attente jusqu'à ce que sa fiancée fût nubile, il jouirait du Ponthieu et du comté de Boulogne. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 543.

4. Selon Olivier de La Marche, cette vérification fut faite pendant que le comte de Charolais était encore à Conflans : « Grans parlements furent tenus entre le comte et le roy, touchant iceluy mariage. Et offroit le roy de donner en mariage à sa fille les comtés de Brie et de Champaigne. Et pour ceste matière fut envoyé maistre Jehan Carondelet, qui depuis a esté chancelier de Bourgogne, avec charge d'aler à Paris et de visiter les tittres,

longam pervestigationem fecissent, retulerunt, et similia aliquando facta fuisse, et id jure atque legitime posse fieri.

Quæ cum ita præfato illustri comiti fuissent nuntiata, et per frequentes eum epistolas et nuntios, ut ad id intenderet, non omitteret [rex] sollicitare, dulcissima semper et totius benevolentiæ plena, filiali eum appellatione compellans, talibus allectus et, reluctante licet quodammodo animo, provocatus et persuasus, ad hujusmodi initiendas et contrahendas nuptias solemnes legatos, idonea suffultos potestate, ad regem destinavit, circa illud tempus quo ad Dinantum expugnandum transire adparabat.

CAPITULUM XVII.

De reditu et expeditione prædictorum legatorum et Dinanti excidio[1]

Et nihil utique ambigebat (nec aliud ullo pacto suspicari poterat idem comes, attentis pro ea re tot et totiens per regem commonitionibus et adhortationibus repetitis), quin jam[2] ad complementum et perfectionem res ipsa perduci absque difficultate deberet. Sed[3] cum ducti sui legati ad locum ubi rex tum age-

pour savoir si un roy de France pouvoit donner en mariage à sa fille lesdictes contés et les oster à la couronne. » (*Mémoires*, l. I, ch. xxxv.) Comme Thomas Basin a écrit moins longtemps après les événements et qu'il était à la cour de Bourgogne en 1466, son témoignage offre plus de garanties d'exactitude, tout singulier qu'il est qu'on soit allé si tard aux renseignements.

1. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 749.
2. *Quoniam* dans le ms.
3. *Si* dans le ms.

bat (scilicet ad oppidum dictum Montis-Argi[1]) pervenissent, qua mente, qua fide et sinceritate res agerentur, primum agnoscere potuerunt. Nam non modo in materia, pro qua injunctum legationis munus susceperant, repulsam et alienos prorsus terminos ab his quos quotiens tamque diu[2] de ea re habuerat rex et tenuerat, offenderunt; sed, pro benevolentia et dulci filialis affinitatis compellatione, querelarum, minarum et exprobrationum verba, quæ prius sub hujusce confictæ et simulatæ copulandæ affinitatis integumento velatæ fuerant, inimicitiarum speciem manifeste prætendentia[3] reportarunt[4].

Et revera tunc creditum fuit quod rex Dinantensibus succurrere deberet, minimeque vellet eos opprimi permittere. De quo ipsi et Leodienses cæteri plurimum confidebant. Qui se ab eo adversus Burgundionum ducem in arma excitatos et, magnis ab eo promissionibus acceptis de succursu atque opitulatione, securatos jactitabant. Unde et tunc, apud dictum locum Montem-Argi et in plerisque aliis locis, rex magnas machinas et belli apparatus fabricari faciebat. Fecit enim tunc pro munimine castrorum catenas fabricari ferreas, in tanta numerositate, quod ex eis invicem connexis et ligneis palis per spatia

1. Montargis.

2. Dans le ms., *ab his totiens quotiens tanquam diu.*

3. *Protendentium* dans le ms.

4. Récit très-inintelligent. Louis XI ne se montrait plus le même à cause d'un dissentiment grave qui commençait à exister entre lui et le comte de Charolais, dissentiment qui n'était pas un mystère, puisqu'il a été connu du chroniqueur Jacques Duclercq (l. V, ch. LVI). Le beau-père et le gendre s'étaient surpris intriguant l'un contre l'autre auprès du roi d'Angleterre.

certa affixis et pendentibus, cingi poterant castra habentia in ambitu spatium duorum ferme milliarium italorum. Serpentinas etiam et similes machinas belli, cum fusis ex ferro lapidibus[1], cudi et fieri pæne innumeras faciebat.

Quæ cum Burgundionum legati agnovissent, et loco fœderis conjugalis ineundi (pro qua re cum indubitata pæne spe missi fuerant) non aliud quam probra atque minas terroresque armorum invenissent, cum tali expeditione ad propria redierunt, et Dinantum, ubi erant in obsidione principes illustres, Philippus, pater, et ejus filius, a quo missi fuerant, venientes, quæ egissent, audiissent atque vidissent retulerunt.

Postquam autem, ad oppidi expugnationem, bombardæ seu petrariæ admotæ sunt, infra minus quam dierum octo curriculum ruptis turribus et mœnibus, oppidum expugnatum est[2]. Quod cum milites, insultum facientes, vi ingrederentur, sese tradidisse cives ad voluntatem principum ferebantur Unde neci in ipso ingressu parcitum est, quæ, procul dubio, immanis fuisset ac plurima, nisi facta sic, quamvis sero, præcessisset deditio. Sed oppidum, quod opulentissimum erat et ob id firmissimum ferebatur (et revera sic erat), et propter hoc locupletum totius patriæ suarumque opum atque divitiarum commune profugium, in direptionem et prædam militibus cessit. Similiter et viri, prout quisque ad manum victorum veniebat, [addicebantur] captivitati[3]; ne autem in mulieres ludibria et obscœnitates admitterentur, prin-

1. C'est-à-dire des boulets de fonte.

2. Le 28 août 1466.

3. Le comte de Charolais « feit chascun loger par fourrier....

cipes providerunt. Deputatæ enim certæ domus fuerunt, in quibus, datis fidis custodibus, observarentur, ne qua eis violentia aut injuria inferretur.

Ferebatur autem plures ex his quos, ob scelerum conscientiam, metus amplior tenebat et magis anxios faciebat, antequam irruptio in oppidum fieret, acceptis signis Burgundionum in suis vestimentis[1], tanquam ipsi de victorum numero et multitudine essent, portas exiisse, et hoc modo imminens eis mortis effugisse periculum. Ex his autem qui captivi fuerant, deprehensi nonnulli, quos procaciores in probris et contumeliis dicendis de principibus exstitisse constabat, in flumen[2] præcipitati, submersi sunt. Cæteris vita servata est.

Postquam vero pauci dies, exeuntibus illic[3] principibus, in oppidi direptione deletioneque facienda, eorum qui supplicio[4] ob sua demerita digniores exsisterent[5], detriti sunt, depositis aliquibus ædibus, quæ ecclesiis viciniores exsistebant, ut ab incendio ædes sacræ immunes possent evadere, datum est illud superbum quondam et opulentum Dinantum voracibus flammis, et totum in favillas cineresque redactum. A quo excidio nec ipsa sacrata oratoria cura, quæ pro eis tuendis fuerat adhibita, protegere potuit quin

chascun prenoit son hoste prisonnier, et mesme plusieurs enfants. Partout c'estoit, petit ou grant. » Jacques Duclercq, *Mémoires*, l. V, ch. LIX

1. La croix rouge de saint André.

2. La Meuse.

3. Corrigez *illinc*.

4. Il y a ici une alteration profonde à laquelle il faut suppléer en lisant *eorumque supplicio sumendo qui ob*, etc.

5. « Les prisonniers, jusqu'à huict cens, [furent] noyés devant

incendii magnitudo eadem pari cum cæteris ædificiis calamitate involveret. Mœnia quoque et turres omnes dejectæ sunt, et vallum complanatum, locusque sancitus ne posthac, in memoriam sceleratorum civium, quisnam illic ædificare aut habitationes facere attentaret[1].

Mulieres vero, quo vellent, cum his quibus operiebantur indumentis, libere abire permissæ sunt[2].

Et hoc quidem exitium Dinantum accepit; et hunc succursum, hæc opitulationis solatia, hanc fidei observantiam atque tenacitatem apud Ludovicum, Francorum regem, tunc invenit; de quibus non minus confidere, quam Saguntum olim de Romanis, videbatur.

CAPITULUM XVIII.

De iterato conatu Leodiensium et pace eis iterum data, acceptis ab eis obsidibus[3].

Leodienses autem et ex aliis patriæ oppidis atque villis populi, sese in unum agmen cogentes, cum suis

Bouvynes, à la grant requeste de ceulx dudit Bouvynes. » Phil. de Commines, l. II, ch. I.

1. « Et tellement y fut besoigné que, quatre jours après le feu prins, ceulx quy regardaient la place où la ville avoit esté, povoient dire : Cy feut Dynant! « Jacques Duclercq, l. V, ch. LX.

2. « Le comte feit vuider hors de la ville les gents d'église, les femmes et petits enfants, et les feit conduire par ses gents jusque près de la cité de Liége, en leur donnant congié et en les laissant delivrer. Lesquelles femmes, petits enfants et gents d'église, à l'issir de la ville, jettèrent deulx ou trois cris sy terribles et piteulx, que tous ceulx qui les ouyrent eurent pitié et terreur. » Jacques Duclercq, l. V, ch. LIX.

3. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 751.

machinis, vexillis et ordinibus, existimarant, obsesso adhuc oppido, tempestive posse præbere succursus solatia, et in campos, velut potentiam Burgundionum bello aggressuri, exierant. Quibus, exstincto et exciso oppido, illustris comes de *Charolois*, patre suo in tuto locato (qui in sella gestatoria ad obsidendum Dinantum se deferri fecerat), cum copiis suis intrepidus obviam venit. Sed, uti alias, animis atque viribus pavore defecti, ad petendam supplices veniam, et suæ temeritatis atque præsumptionis indulgentiam, sese converterunt. Sapienter quidem. Nam si ad certamen usque pervenissent, verisimiliter de ipsis, qui majore ex parte inermes pedestresque erant, tanquam de pecoribus occisionis, strages ingens et cæsorum acervi acti fuissent. Eam vero dare senex ille Philippus dissuadebat, eorum perfidiam, levitatem et procacitatem in jaculandis probris et contumeliis per plurimas vices expertus, qui semper perfidi atque fœdifragi esse consuevissent. Cupiebat, cum opportune in patulis campis reperti essent, de sua perfidia (quod contra sacramenta, totiens a se præstita et data, sigillatasque nuper cautiones venissent) pœnas et supplicia debita reposci. Sed nihilominus illustris illius comitis de *Charolois* pius et clemens animus, ad misericordiam potius est inflexus, agente plurimum et pro ipsis miseris interveniente comite Sancti-Pauli, qui tum adhuc sibi in suo exercitu militabat[1]. Data est itaque ipsis venia; et quia in exsolutione pactæ perante pecuniæ moras

1. Louis de Luxembourg, quoique pourvu de la charge de connétable de France lors de la curée des places où aboutit la guerre du Bien public, ne laissait pas de servir encore dans les armées bourguignonnes.

fecerant, fidemque minime servaverant, tunc absque cautione potiore fides eis habita non est; sed oportuit ut de suis, ad delectum ejusdem illustris comitis, obsides quinquaginta darent, qui usque ad proximioris solutionis terminum, sub manu victoris remanerent; solutione autem facta, ita abire domum possent, postquam alii quinquaginta delecti, ut priores, missi obsides forent[1].

Et hac lege, et sub certis multis capitulis, jurisjurandi religione firmatis, ad suas domos et agros permissi sunt abire[2]; principesque illustres Burgundionum, permissis suis militibus proprias repetere domos, in Brabantiam triumphantes remearunt.

Siluit itaque tunc ab armisque quievit Francorum rex, spectareque otiosus potuit Dinanti flammas et stolidorum atque cervicosorum humiliationem Eburonum, licet, ut diximus, ingentes bellorum fecisset apparatus, quos in eorum protectionem atque auxilium expensurus existimabatur. Et profecto, si voluisset, poterat facile eis auxilium impertire, Burgundionumque principes atque eorum terras in maximum discrimen adducere. Nam si, quo tempore cum suis agebant copiis apud Dinantum, suis undique contractis, terras Picardiæ fuisset aggressus[3], nunquam tem-

1. « C'est à sçavoir, trente deulx hommes pour la cité de Liége, dix pour la ville de Tongres, six de la ville de Sainct-Tron et six de la ville de Hasselt,... lesquelz, au bout de l'an, et qu'ilz auroient payé ung payement, iceulx cinquante seroient quittez et retourneroient, moyennant que ceux de Liége, ains qu'ilz partissent, en renverroient d'aultres cinquante. » Et cela devait se continuer ainsi d'année en année jusqu'au payement complet des 600 000 florins stipulés. J. Duclercq, l. V, c. LXII.

2. Le 7 septembre 1466.

3. C'était bien là ce à quoi il visait, et tous les armements dont

pestive Burgundiones providere potuissent quin, multis se dedentibus civitatibus et oppidis (quæ ad hoc faciendum satis voluntaria erant)[1], usque ad fines et terminos Flandriæ absque magno negotio penetrasset. Quod evidentius, emensis subinde tribus aut quatuor annis enituit, cum Ambianenses cives et Sancti-Quintini, nemine eos ad hoc ullo pacto urgente, voluntarie sese dediderunt. Quod si tunc ad restringendum tale periculum, Eburonibus a tergo derelictis, principes Burgundionum cum suis copiis accurrissent, non est facile dictu cum quanta sævitia ipsi Eburones Brabantiam, Namurcum, Hannoniam terrasque vicinas incendiis, cædibus atque rapinis complevissent et vastassent.

Non multo vero post reversionem a Dinanto, illustris ille Philippus, Burgundionum dux, valefaciens suæ dulci Brabantiæ, cum extremos suæ hujus mortalis et transitoriæ vitæ propinquare cerneret dies, per flumen ex Brucella Machiliniam et consequenter, per Gandavum, Insulense oppidum[2], ubi suum extremum

l'auteur a parlé plus haut étaient dans ce but; mais quoiqu'il eût déjà bien des griefs contre la maison de Bourgogne, il ne trouvait pas que cela fût assez pour servir d'excuse à la rupture d'un traité aussi solennel que celui de Conflans.

1. Et voici pourquoi : « Le comte de Charrollois estant à Péronne, la gabelle de sel, laquelle il avoit mis jus à l'aller en son voyage de France, l'année devant, à Péronne, Montdidier et Roye, et promis de le non jamais faire cueillir, il remist sus; et mesmes feit recueillir les arreraiges d'ung an, que ladicte gabelle n'avoit point couru. Laquelle chose feit perdre au peuple espérance que ilz avoient en lui; et par especial, il fut du tout mal de ceulx desdictes terres où la gabelle couroit, et par tous les pays racheptez. » J. Duclercq, *Mémoires*, l. V, c. LVII.

2. On ne s'explique pas que le duc ait pris par Malines pour

compleret diem, se devehi fecit. Quo loco, adveniente æstate, plenus dierum ex hac instabili luce migravit ad Dominum[1], multis profecto heroicis ac civilibus virtutibus clarus, et, suo ævo, præ cæteris ferme occidentis principibus felicissimus, et suis amatissimus[2].

CAPITULUM XIX.

Quomodo Francorum rex comitem de *Warvich* apud Rothomagum accersivit; cujus interventu, per legatos quos secum in Angliam misit, fœdus cum Anglorum rege petiit nec obtinuit.

Porro licet, uti diximus, nullos tunc bellicos motus Francorum rex adversum Burgundiones aliosque sibi adversos [nisi] frustra et inefficaciter intentasset, non tamen feriabat quin, ad eos subigendos seque de eis ulciscendum, qualia posset undique conquireret auxilia, jaceretque fundamenta. Et quia, ad aggrediendum Burgundiæ atque Britanniæ duces suumque germanum, Anglorum metus eum, ne id faceret, cohibebat ancipitemque reddebat, omnes ingenii sui vires artesque contraxit, ut regem Anglorum Edoardum, qui tum pacifice regno potiebatur, sibi fœderando et conciliando in amicitiam traheret abstraheretque ab ad-

aller de Bruxelles à Gand, puisque Malines aurait nécessité un détour sur la gauche, et que le trajet direct par eau est tracé par le cours de la Senne, de la Nèthe et de l'Escaut. L'auteur se trompe probablement en cet endroit, comme il est certain qu'il se trompe au sujet de la dernière étape du duc, qui fut Bruges et non pas Lille.

1. Le 15 juin 1467.
2. *Amantissimus*, dans le ms.

versariis; ac omnem spem in ejus auxilio repositam habere videbatur.

Ad id autem perficiendum, velut apposito sibi idoneoque maximo instrumento, astu et calliditatibus illius sceleratissimi proditoris, comitis de *Warvich*, utebatur, per cujus proditiones et dolos rex Henricus regno dejectus et Edoardus in regem sublimatus exstiterat. Egitque tantum legationibus, nuntiis atque epistolis, ut eumdem perfidum muneribus promissisque pellectum ad se usque Rothomagum traheret, colloquium cum eo, remotis quibusque arbitris, habiturus[1].

Tantum autem honoris reverentiæque ei detulit, quantum nec ipsi Anglorum regi, sibi fœderato, sibi reconciliato et pacato rationabiliter deferre debuisset. Nam et cum Hareflutum, quod totius regni velut quædam clavis est, venisset, claves oppidi sibi præsentari tradique fecit, et similiter in oppidis et castellis, quocumque transitum faceret, idem fieri jussit et mandavit[2]. Cum autem satellites circa ducentos, vel amplius, secum adduxisset Rothomagi, mandavit rex mercatoribus pannorum, tam de lana quam de serico, ut quidquid de suis officinis singuli eorum requirerent, eis absque aliqua difficultate liberarent, pretium ab eis [non] poscentes, quod se facere restitui de proprio fisco eisdem mercatoribus promittebat. Unde omnes ferme comitis ejusdem stipatores, qui cum laneis et commu-

1. A cette entrevue, qui eut lieu du 8 au 18 juin 1467, le comte de Warwick se présenta comme ambassadeur accrédité du roi d'Angleterre. Sa nomination, datée du 6 mai 1467, est dans Rymer, t. XI, p. 578.

2. L'auteur aurait pu ajouter que le roi alla recevoir le comte de Warwick à deux lieues hors de Rouen. Chron. scand.

nibus venerant vestimentis amicti, damasceno et veluto[1], vel pretiosis laneis pannis (quos Rothomagum, pro cæteris regni urbibus, mittere solet), in Angliam sunt reversi.

Cum ipso autem comite per multos dies habuit rex secreta colloquia, sibique plurimum pollicebatur terrarum ac dominiorum, si, suis opera et auxilio conciliato sibi rege ac regno Angliæ, hostes suos opprimere atque dejicere vel subigere potuisset. Quod se omnino facturum idem comes despondebat, aut certe, si id minime Edoardus facere vellet, se, quem regem creasset, regno etiam depulsurum ac deturbaturum, ita quod vires regni Angliæ, ut sibi adversas et suis inimicis opitulaturas, rex Francorum nihil formidare deberet.

Ut autem ad hujus tam vehementer a Francorum rege optati et concupiti fœderis perveniretur complementum, misit idem rex cum præfato comite in Angliam dominum Antonium de *Maugni*[2], archiepiscopum Narbonensem, et Bastardum dictum de Borbonio, quem paulo ante ammiralem fecerat[3], cum nonnullis consiliariis[4] in magnifico et nobili apparatu. Qui cum Londonias, ubi rex Anglorum erat, una cum præfato

1. Satin damassé et velours.

2. L'archevêque de Narbonne était alors Antoine du Bec-Crespin, dans la famille duquel était effectivement la seigneurie de Mauny. Mais ce n'est pas lui qui fut chargé de l'ambassade d'Angleterre. La Chronique scandaleuse nomme à sa place l'évêque de Laon, Jean de Gaucourt. L'erreur de Thomas Basin tient probablement à ce que Antoine du Bec-Crespin avait été autrefois évêque de Laon.

3. En mai 1466, à la mort de Jean de Montauban.

4. Jean de Popincourt et Olivier le Roux.

comite appulissent, comperierunt illic etiam ex parte illustrissimi Caroli, Burgundionum ducis (jam enim ejus genitor, ut diximus, in fata concesserat), solemnes legatos eorum prævenisse adventum. Non enim nescius Burgundionum dux erat, qualia contra se rex, per interventum illius perfidissimi *Warvich*, strueret atque machinaretur molimina, quantumque sibi suisque fœderatis et subditis allatura forent præjudicii et jacturæ, si juxta Francorum regis votum procederent, et quæ sibi ipsi ille perfidus comes fuerat pollicitus, sortirentur effectum. Unde prudenter ac sapienter inimicorum antecapiens consilium, curabat diligentius ne se ipsum iidem inimici in hujuscemodi copulando fœdere prævenirent, sed illud ipsis cauta providentia, bonis atque honestis artibus, potius præriperet suæque utilitatis efficeret[1].

Tentavit igitur ille *Warvich*, varietatibus dolisque insigniter instructus, ea quæ regi Francorum promisisset efficere. Tentarunt hoc et ipsi regis legati, varias et diversas aperientes fores atque vias, acri atque versatili Francorum regis ingenio adinventas, speciem magnam proventuræ inde ingentis Anglorum regi et regno utilitatis protendentes, et quæ verisimiliter ipsius Edoardi animum ad sibi assentiendum pellicere debuissent. Sed ipse Edoardus, qui jam tum in semetipso, tum in aliis multis, Francorum regis con-

1. Les pièces publiées par Rymer démontrent que l'ambassade de Bourgogne allait non pas chercher un accord, mais bien donner de la publicité à des engagements qui existaient déjà entre le duc Charles et le roi Édouard; tous deux s'étaient même passé signature à ce sujet, et la cédule du duc de Bourgogne portait la date du 24 octobre 1466 (t. XI, p. 580).

stantiam, fidem atque sinceritatem compertas, spectatas et exploratas habebat, non fuit ad circumveniendum et flectendum facilis illitis melle sermonibus. Et profecto credibilius est, si tam constans atque fidum suum semper Francorum rex exhibuisset ingenium facto et opere, quam acre, velox atque callidum et versutum in multis jam ostenderat, ipsum cum Anglorum rege et regno, quod perquirere videbatur, fœdus inventurum fuisse.

Magna enim et lata terrarum dominia, tām de suis quam de hostibus (ut fama ferebatur), eisdem offerebat[1]; ex quibus ingentes commoditates Anglorum genti et regno facile provenire potuissent.

Sed quoniam, teste Cicerone, fundamentum stabilitatis constantiæque, quam in amicitiis quærimus atque optamus, est fides, fidum autem esse non potest multiplex ingenium et tortuosum, non existimavit Edoardus tutum sibi nec conveniens fore cum homine in quo tantam inconstantiam, multiplicitatem et varietatem comperiisset, fœdus vel amicitias copulare.

1. On disait à la cour de Bourgogne que Louis XI avait offert au roi d'Angleterre de lui donner le pays de Caux, Rouen y compris, en l'aidant à conquérir sur les Bourguignons Abbeville et le comté de Ponthieu. Les premières paroles de ce projet auraient été jetées dès 1466, comme on le voit par une lettre du comte de Charolais qui s'en plaint au roi à la date du 16 août. (Cette lettre a été donnée par Duclos, *Hist. de Louis XI*, pièces justificatives du liv. IV.) Cependant les instructions connues des ambassadeurs de Louis XI n'étaient point telles. Il ne s'agissait que d'offrir au roi d'Angleterre une pension annuelle et de le leurrer sur ses prétentions à la Normandie et à l'Aquitaine, en lui offrant de remettre cette question à la décision du pape. Lingard, t. II, c. IX.

CAPITULUM XX.

De fœdere copulato inter Edoardum, regem Anglorum, et Carolum, ducem Burgundiæ, qui ejusdem regis sororem in conjugem accepit; et de solemnitate nuptialis festivitatis.

Repudiatis igitur hujuscemodi regis amicitiis, pro quibus apud eum, et ille perfidus *Warvich,* et illi regii oratores perplura suaserant, ad copulandum fœdus atque amicitias cum Burgundionum duce Anglorum rex animum intendit. Habebat ipse sororem[1], specie elegantem moribusque et pudicitia decoratam atque ornatam[2]. Hanc cum illustris Burgundionum dux, priore sua conjuge orbatus (de qua filiam unicam, quæ adhuc superstes est[3], sustulerat), ab Edoardo in uxorem petiisset[4], quam alibi ea tempestate honorabilius sibique utilius collocare posse non putaret, sibi libens in conjugem dedit; percusseruntque invicem fœdus sub certis pactionibus et legibus[5], quod hactenus ultro citroque intemeratum inviolatumque a cunctis asseritur permansisse[6].

Factus igitur desiderii sui compos Burgundionum dux, periculosissimam sibi et merito formidabilem

1. Marguerite d'York.

2. Éloge qui ne s'accorde pas avec un mot de Charles le Téméraire, rapporté d'après une chronique inédite dans la Biblioth. de l'École des Chartes, t. I (4e série), p. 241.

3. Marie de Bourgogne.

4. Cette demande en mariage remontait à l'an 1466, et les accords auraient eu lieu dès ce moment, sans l'opposition du comte de Warwick. *Contin. Hist. Croyland.*, 551.

5. 15 juillet 1467. Rymer, *Fœdera*, etc., t. XI, p. 580.

6. L'auteur écrivait cela en 1473.

molitionem, quæ sibi contra se tum præparabatur, avertit et vanescere fecit. Et utique, cum perante amicitias ad Henricum regem habuisset (cui propinqua satis erat ex materno genere[1] cognatione conjunctus) fuissetque partium suarum studiosus, et etiam tempore quo pater suus Edoardo manifeste favebat, ad fœdus cum Edoardo ineundum atque feriendum non facile animum inclinasset, nisi, ob regis Francorum molimina quæ in sui exitium illud præripere conabantur, necessitate compulsus fuisset. Sed cum id tam accurate exquiri adversum se conspiceret, necessitas sibi incubuit ut sibi consulto provideret adversariosque præveniret, si salvus et incolumis, si integer persistere vellet.

Vacui itaque suisque frustrati conatibus regis oratores, remenso mari, ad propria reversi sunt[2]. Quæ res illius perfidi de *Warvich* animum non parum offendit, sed in odium Edoardi vehementer accendit; quod etsi tunc, premente metu, dissimulavit ac sub pectore texit, non tamen a memoria sibi excidit simultatemque semper exinde adversum Edoardum servavit, et Anglicanis populis pro viribus eum exosum

1 Sa grand'mère, la femme du roi Jean de Portugal, était une princesse de Lancastre.

2. « En ce temps (août 1467) retournèrent du royaulme d'Angleterre Mgr l'Admiral et aultres dessus nommez, qui ainsy s'en estoient alez avec ledict de Warwich ou pays d'Angleterre. Lesquelz y demourèrent longuement, et n'y feirent rien. Et par eulx ledict roy d'Angleterre envoia au roy des trompes de chasse et bouteilles de cuyr, allencontre des belles pièces d'or, couppe d'or, vaisselle, pierreries et aultres belles besoingnes que le roy et aultres seigneurs avoient donnez audict Warwich à son partement. » Chronique scandaleuse.

reddidit atque invisum. Quod ex ipsis, quæ in consequentibus, suo ordine, referentur, manifestius apparebit.

Igitur ut matrimonii solemnia agerentur, traducta est in Flandriam Edoardi soror, et Brugas, insigne oppidum Flandriæ, adducta[1], ubi illustris Carolus, Burgundionum dux, cum tanta spectaculorum varietate et vestimentorum ornatu, cum tanta supellectilis aurei et argentei copia, ferculorum pompa atque exuberantia, abundantiaque vinorum et artificatarum potionum, convivium instrui atque apparari fecit[2], quod nunquam pæne magnificentiæ consimilis aliud tale apud Gallos, Germanos aut Britannos factum fuisse recolatur. Sed quia extra nostrum propositum est velle singulas illius splendidissimæ festivitatis partes exsequi, ipsis ab aliis, talium rerum studiosis, enarrandis derelictis, cætera juxta susceptæ narrationis ordinem prosequamur, ad unum tamen, quod nondum a nobis relatum exstitit, gestum paulo ante hujusmodi nuptiarum atque fœderis copulationem revertentes.

1. L'auteur anticipe sur les événements, car la princesse d'York ne débarqua à l'Écluse que le 25 juin 1468. Le mariage se fit à Dam, le 3 juillet suivant.

2. Ce festin eut lieu effectivement à Bruges le jour même du mariage.

CAPITULUM XXI.

Quomodo milites ex Britonibus, per regem locati ad custodiam oppidorum inferioris Normanniæ, interverterunt possessionem oppidorum, ea fratris sui nomine tenere se dicentes : et de eorum expulsione ; atque de fœdere percusso apud Peronam inter regem et ducem Burgundiæ.

Cum enim, ut supra a nobis relatum exstitit, in reconciliatione facta ducis Britanniæ cum rege, permisisset rex Britonum munitiones et præsidia Cadomi, Bajocis et in plurimis aliis locis atque oppidis et civitatibus inferioris Normanniæ remanere, et quod suo nomine locorum hujuscemodi haberent custodias, procurante atque instimulante Carolo, germano regis, duce Normanniæ, quem Britanniæ dux fovebat atque procurabat in sua terra (ut diximus), interverterunt possessionem capitanei et milites Britonum qui, nomine regis, pro præsidiis et munitionibus locorum, per inferiorem Normanniam relicti fuerant; et præfati Normanniæ ducis nomine, ea possidere atque se tenere dixerunt.

Qua novitate turbatus rex et in magnam excitus iram adversus Britanniæ ducem, maximas totius regni copias aggregavit, quas per totam Cenomanniam, Normanniæ atque Britanniæ conterminam, effundens, longo tempore per hiemem[1] Cenomannis constitit. Qua durante, illa ingens armatorum manus terras illas per milliaria ferme viginti[2] circumquaque ita

1. L'hiver de 1467 à 1468.

2. *Milliaria* est employé ici comme synonyme de *leuca*. « En ces entrefaictes fut pourparlé de trefves (avec les Bretons) qui

excidit, vexavit et populavit, ut commeatus annonæque penuria, non modo inde milites et regem, sed multos etiam ex accolis patriæ excedere et alio ad pabulum, pro illo anno, inveniendum abire compulerit, cum famem illic, illius expeditionis occasione obortam, tolerare non possent.

Quæ cum sine fructu dissoluta et dissipata fuisset, æstate sequente[1] ammiralis, dictus Bastardus de Borbonio, cum satis parva manu profligatis de Normannia Britonibus (qui se totius regionis populo, suis proditionibus et latrociniis, exosos reddiderant), civitates et oppida atque arces, quas tenuerant, sub regis ditionem facile redegit.

Vergente autem et appropinquante ad hiemem[2] illa æstate, cum statuisset rex bello et armis sibi Britanniæ terras subigere atque germanum suum illic delitescentem (qui semper magnos sibi incussit metus atque formidinem) sub suam redigere et reducere potestatem, ad illas pervadendas terras atque occupandas, cum magna parte suarum copiarum certos suorum militum duces delegavit. Maxime enim ad hoc regis versabatur intentio, ut ducis Britanniæ auxilia atque solatia, qui arctissimo atque tenacissimo fœderis et amicitiæ nexu Burgundionum duci adglutinatus erat, sibi abstraheret, vel eum vi et armis opprimendo,

tindrent le roy et sadicte armée longuement sans rien faire; et en ce faisant mangèrent et détruisirent tout le plat pays, bien *à vingt ou trente lieues* dudict lieu du Mans et d'Alençon. » Chron. scand., *ad ann.* 1467.

1. Août 1468.

2. Il aurait été plus exact de mettre *ad autumnum*, car c'est au mois de septembre que le roi fit les préparatifs dont on va parler.

vel ad secum ineundum amicitias compellendo, et eis penitus renuntiando[1], quas cum dicto Burgundionum duce copularat. Unum enim vel alterum si consecutus foret, non difficile nimium reputabat quin, cum his quas habebat copiis militaribus, adjutus etiam Britonibus, vel de eis securior factus quod a tergo relicti sibi minime impedimento forent, ducem Burgundionum opprimeret atque exstingueret : ad quod vehementi inardescebat desiderio.

Missis igitur magnis adversus Britanniam copiis, quasi fœdus habere vellet cum Burgundionum duce rex simulans, cum suarum etiam nonnulla parte copiarum, ad oppidum Compendium[2] se contulit. Sed cum paulo ante, civitatem illam superborum perfidorumque Eburonum, Leodium, cæteraque patriæ oppida, denuo percussum fœdus abrumpentes et rebellantes, Burgundionum dux illustris perdomuisset, eorum mœnibus turribusque dejectis, ablatisque armis quæ eisdem superbiæ atque rebellionis semper materiam ministrabant[3], putans propterea terras, quas a tergo relinquebat, paucioribus subjacere periculis, cum magnis copiis obviam regi venit.

Ad quem, cum in Perona oppido esset, supra flumen Summonæ, rex, pacem cum eo velle conciliare simulans, multas legationes misit : nunc Andegavensem episcopum, cognomento *Balue*[4], quem eodem pæne anno ex simplici clerico episcopum et cardina-

1. Mieux vaudrait, *vel ad secum ineundum amicitias et eis penitus renuntiandum, quas*, etc., *compellendo.*

2. Compiègne.

3. Novembre 1467.

4. Jean Balue.

lem per Summum Pontificem creari fecerat[1], et velut fidissimum omnium mortalium hominum amicum tunc habebat, nunc vero comitem Sancti-Pauli, quem ex partibus ducis Burgundionum ad se adtraxerat et constabularium ac supremum totius regni tribunum militum constituerat[2], nunc alios et alios. In quibus legationibus missis hinc inde atque remissis, plures dies nonnullique menses[3] sunt detriti, anno sexagesimo octavo.

Cum vero rex per hujusmodi legationes suo desiderio non satisfieri conspiceret, rogari fecit ducem Burgundionum ut veniendi ad se apud dictum oppidum Peronam, cum suo simplici statu, securitatem præstaret. Aiebat enim (uti fama erat, fraudulenter et dolose) fratrem suum et ducem Britonum secum pacem iniisse atque habere, quam similiter magnopere secum habere affectaret; et hoc velut stratagemate usus, cum tamen de pace conciliata cum dictis germano suo et duce Britanniæ nihil penitus esset[4], Burgundionum ducem callide ad pacis fœdera inflexit, qui alias ad hoc verisimiliter animum non intendisset.

1. Il fut sacré évêque d'Évreux le 4 août 1465, et créé cardinal en 1467.

2. Le roi avait retiré le comte de Saint-Pol d'avec le comte de Charolais, non pas en le créant connétable, puisqu'il le devint par la guerre du Bien public et n'en continua pas moins son service dans la maison de Bourgogne, mais en lui faisant épouser en 1466 sa belle-sœur, Marie de Savoie.

3. Lisez *hebdomades* au lieu de *menses*. Ces allées et venues durèrent environ six semaines.

4. C'est là la version qui courait dans les pays du duc de Bourgogne; mais on lit tout autre chose dans la Chronique scandaleuse, à savoir, que le duc de Bretagne, effrayé de voir ses pays envahis par les Français, demanda à traiter conjointement avec le duc de

Rogatus igitur Burgundionum dux a rege, et magnarum atque pluries iteratarum precum instantia requisitus, sibi ad se veniendi fidam securitatem dedit, licet diu minime sibi placere regis ad se accessum respondisset.

Adveniente itaque rege apud Peronam cum dictis cardinali, suo tunc permaximo amico, comite Sancti-Pauli et nonnullis suis consiliariis, stipatoribus vero perpaucis, cum multi sermones invicem amicabiles de concilianda pace habiti fuissent, tandem pax perpetua, et quæ merito stabilis et permansura esse putari potuisset, conventa est, et maximis utrinque sacramentis firmata[1]. Ambo enim, rex videlicet et Burgundionum dux, super verum lignum dominicæ crucis[2] jurarunt pacem perpetuam inter se, terras et subditos suos servare, et amicitiam atque concordiam firmam atque stabilem; et quod nullus unquam alteri bellum inferret, aut damnum procuraret, vel terris ac

Normandie, et stipula pour celui-ci une pension de 60 000 livres, jusqu'à ce que le roi lui eût constitué un autre apanage avec la médiation du duc de Calabre et du comte de Saint-Pol. Le roi ayant fait savoir cet accord au duc de Bourgogne, celui-ci refusa d'y croire jusqu'au moment où la nouvelle lui en fut apportée par un héraut du duc de Bretagne; « mais ce non obstant, il ne s'en voulut aler ne desemparer son ost. » Ce récit est parfaitement véridique; il concorde de tous points avec celui de Philippe de Commines, et surtout avec le traité d'Ancenis, passé entre le duc de Bretagne et Louis XI (10 septembre 1468), dont on peut voir le texte dans Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 9.

1. Le 14 octobre 1468.

2. « Et fut tirée des coffres du roy la vraye croix que saint Charlemaigne portoit, qui s'appelle la croix de victoire, et jurèrent la paix. » Commines, liv. II, c. IX.

subditis suis, aut inferri pateretur a quovis, si posset, ob quamcumque causam, querelam, seu occasionem quæ oboriri posset.

Comprehendit autem hoc pacis initæ fœdus quamplura capitula[1], quibus perplura rex duci Burgundiæ, se facturum et exhibiturum spondebat. Quæ non modo dictis roborata sacramentis (quæ uterque, ut dictum est, præstitit in manibus supradicti cardinalis Andegavensis), sed magnis etiam et exquisitis pœnarum adjectionibus vallata fuerunt[2]; ex quibus nonnullæ profecto regiæ majestati parum honorabiles a pluribus putabantur.

Fuit itaque eo modo[3] firmatum fœdus et conciliata pax inter dictos principes, apud Peronam, mense octobri, anno Domini M. CCCC. LXVIII. Cujus quanta fuerit duratio, quanta stabilitas atque permanentia, paulo post in sequentibus referemus.

1. Voy. le texte de ce traité et celui des pièces qui s'y rapportent dans le *Commines* de Lenglet Dufresnoy, t. III.

2. Le roi introduisait comme gardiens des stipulations les princes du sang qu'il dégageait de tout serment et de toute obéissance envers lui, s'il violait le traité; il se soumettait en outre à la répression de l'Église, déclarant nuls tous les priviléges qui le mettaient lui et son royaume au-dessus des censures ecclésiastiques, en matière de choses temporelles, etc., etc.

3. N'en déplaise à l'auteur, il omet le principal qui est l'incarcération du roi lorsqu'il fut entré à Péronne.

CAPITULUM XXII.

De iterato tumultu Leodiensium et origine totius suæ rebellionis, et eorumdem nimia contumacia[1].

Cum vero adhuc illic essent simul præfati principes, et in conviviis et festivitatibus, pro hujusmodi tam optatæ cunctis mortalibus pacis conciliatione, lætos transigerent atque ducerent dies, contigit iterum illos stolidos Eburones seu Leodienses, quadam velut rabie in sui ipsorum armatos exitium, novas res actitasse. Nam licet urbis suæ Leodii mœnia et turres, ut diximus, dejectæ fuissent armaque universa ablata, ut vel hoc modo (cum alias neque per sacramenta, neque per mulctarum appositionem, neque etiam obsidibus datis, id effici quivisset), ut ad quietem et otium in pace agendum stringerentur, domus tamen suæ, cum prædiis atque mobilibus bonis, eis salvæ dimissæ fuerant. Tantummodo sublata eis arma fuerant. Quibus autem[2] mœnibus ad suam patriæque tutelam eis minime opus erat, si in pace et tranquillitate perdurare voluissent. Satis enim pro munimine, muris, vallo atque armis esse eis poterat, si fidem et amicitiam cum Burgundionum principibus observarent; quorum terris atque dominiis amplissimis circumsepti erant et vallati; qui nulla eos quippe injuria lacessierant[3], sed eorum pacis et tranquillitatis tutores

1. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 753.

2. *Aut etiam* dans le ms.

3. Singulière prévention de l'auteur. Le duc de Bourgogne voulait avoir un bailli à Liége, et n'y souffrir pour évêque qu'un homme de son choix.

fidelissimi absque aliquo eorum sumptu exstiterant per annos plurimos, donec ipsi, velut furiis quibusdam agitati, et per regem Francorum (ut jactabant et verissimum putabatur) concitati, quemadmodum supra retulimus, eruperunt contra pacis fœdera, olim cum dictis pacta et jurata principibus, eorum terras igne et ferro miserabiliter populantes et vastantes.

Cum enim verissimum sit quod Aurelius Augustinus eleganter scripsit, in epistola ad Marcellinum, quod « utiliter vincitur, cui licentia iniquitatis eripitur, » talem autem licentiam et ad quæque mala facinora ausum atque pronitatem dictis perfidis et fœdifragis Eburonibus præstabant suorum munitiones oppidorum, et civitatis suæ arma et divitiæ (quibus satis ex longa jam pace præditi et farciti erant), profecto satis utiliter consulebat paci et tranquillitati suæ vicinarumque terrarum dictorum illustrium clementia et providentia principum, ea ab eis tollendo, atque minuendo quæ eisdem materiam superbiæ et, per hoc, seditionum, turbarum, atque igne, ferro, cædibus et rapinis persequendorum vicinorum occasionem ministrabant. « Multa enim, » ut idem Augustinus in eadem epistola inquit, « cum invitis, benigna quadam asperitate plectendis, agenda sunt, quorum utilitati potius consulitur quam voluntati. »

Ut autem sui exitii et amentiæ causas paulo altius repetamus, habebant tunc episcopum generosum et illustrem, quoad carnis originem attinet, Ludovicum, ducis Borbonii filium, nepotem vero ex sorore illustris Philippi, Burgundionum ducis, et per hoc consobrinum Caroli, illustris moderni ducis Burgundiæ; qui etiam ejusdem Ludovici sororem, et apostolica dispen-

satione, conjugem acceperat priorem, uti ante diximus; episcopus autem Leodiensis, quicumque est, dominus est civitatis et patriæ totius, tam spiritualis quam temporalis. Sed illi cervicosi et superbi populi, dominationem ferre non volentes, sed dominum et pastorem suum sub sua potius ditione et potestate redigere atque deprimere malentes, contra officiarios ecclesiasticos ejusdem sui pontificis, per totam pæne diœcesim, temerariam ac præsumptuosam nimis insurrectionem et tumultum plebeium atque popularem fecerunt et suscitarunt, alios cædendo atque occidendo, alios bonis spoliatos gravissimis injuriis, contumeliis et damnis afficiendo. Et hæc fuit prima sui totius furoris origo et initium.

Fatemur quidem (quemadmodum, fama fide dignorum hominum referente, audivimus) potius quam senum et gravium atque doctorum virorum frequentius acquiesceret consiliis, seu ex negligentia, seu alias, multa eum tolerasse de suis dictis officialibus et servitoribus, qui plurimum erant a tramite justitiæ et æquitatis [alieni]; ita quod per eorum varios abusus, concussiones, calumnias, dolos et rapinas, populi illius terræ, qui ad talia diu toleranda idonei non sunt, valde graviter premebantur[1]. Contra quos errores si per viam juris et justitiæ remedia procurassent, consultius multo egissent, quam via facti et tumultuaria populi insurrectione ita eos cædibus, ra-

1. L'auteur aurait dû ajouter que cet évêque leur avait été imposé lorsqu'il n'était pas encore prêtre et qu'il n'était pas d'âge à le devenir de longtemps; et que pour les faire jouir de ce pasteur et seigneur, on avait contraint à se démettre un homme aimé et vénéré dans tout le pays.

pinis et variis injuriarum modis affecisse et dehonestasse.

Cum autem, etiam talibus non contenti, omnem pæne temporalem domini sui jurisdictionem, et in civitate, et in singulis patriæ locis, et totum pæne dominium usurpare sibi conarentur, hoc dissimulare minime valens ille generosus et magnanimus sui pontificis animus, jura ecclesiæ suæ, tam spiritualia quam sæcularia, injuriasque et sibi et suis irrogatas, via juris defendere et prosequi adortus est. Recurrens itaque ad apostolicam sedem, procuravit ab eadem legatum destinari[1], qui sibi et ecclesiæ suæ de juris et justitiæ remedio provideret. Qui adveniens ad urbem Treverorum[2], instante episcopo, communitatem suæ civitatis et patriæ totius sibi rebellem citari et convenire coram se in jure fecit, juxta datam sibi formam atque potestatem. Per syndicos itaque in jure legitime comparentes et ipsius sedis apostolicæ suique legati jurisdictioni se submittentes, atque eis parere eorumque sententiis et decretis cum gravium stipulatione pœnarum repromittentes, causam contra suum episcopum super capitulis circiter viginti quatuor (super quibus eos impetens, de ipsis querebatur) tranquille et pacifice juris ordine defendebant[3].

1. Inexact. Louis de Bourbon commença par jeter l'interdit sur sa ville (janvier 1463); puis les Liégeois étant allés se plaindre à Rome, le pape députa le légat dont il est question ici, lequel se nommait Pierre *Ferrici*. Adrianus de Veteri-Bosco, dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 1258.

2. Il vint d'abord à Aix-la-Chapelle (31 mars 1463) pour faire les informations nécessaires. Trèves fut le lieu où il se transporta pour prononcer la sentence. *Ibidem*, col. 1264.

3. *Defendebat* dans le ms.

Cum autem apud eumdem legatum succubuissent, et sententiam adversam reportassent[1], eam ad majus tribunal (sperantes debere in melius reformari), sedem ipsam apostolicam provocarunt et appellarunt. Ad cujus tribunal sistentes, renovatis atque iteratis judicialibus cautionibus atque submissionibus primum apud Treverim præstitis, suam appellationem diu per syndicos, sufficienter et valide fundatos, prosecuti sunt. In qua prosequenda cum plenarie auditi fuissent, et dilatorias, tam probatorias quam alias, quas juris ordo expostulat, abunde et sufficienter habuissent, tandem causa ad calculum ferendæ diffinitivæ perducta, denuo etiam condemnatoriam, et decretorum prius per legatum apud Treverim [latorum] confirmatoriam sententiam reportarunt : hoc sibi suoque pontifici honore exhibito, quod, non per delegatos, sed per semetipsum summus pontifex Paulus[2] sententiam promulgavit atque ex scripto recitavit[3].

Cum vero postmodum, ut rei parerent judicatæ, juridice sæpius vicibusque multotiens repetitis commoniti exstitissent, tam protervos, contumaces atque superbos ipsius supremæ et apostolicæ sedis sese exhibuere contemptores, ut nullius censuræ ecclesiasticæ metu, nullius pœnæ, nullius comminationis formidine, unquam parere voluerint; donec ad ultimum, omnibus christianis principibus et potentibus expositi, igne tandem atque ferro populati, ad tale exterminium se et patriam suam perduxerunt.

Non refero excommunicationes, aggravationes, re-

1. 10 septembre 1464.
2. Le pape Paul II.
3. Le 23 décembre 1465.

aggravationes, anathemata, totius patriæ generalia interdicta : quas censuras omnes diutissime animo contumaci atque rebelli sustinuerunt, nullam illarum relaxationem prosequi seu obtinere curantes. Fastidium enim legentibus forsan generaret tantæ eorumdem pertinaciæ, imo stoliditatis atque stultitiæ longius producta narratio. Omittimus etiam referre qualiter sua præsumptuosissima fatuitate, episcopum alium cui, suo spreto, parerent, Marcum videlicet, filium marchionis Badensis[1], accersierunt et ad suam civitatem advocarunt[2]. Ad quam cum temere satis atque inconsulte, illius insani atque furiosi populi promissionibus allectus, accessisset, eorum paulo post furias atque insanias exsecratus, consilio meliore accepto, ab eis discessit, et minime rediturus, ad propria repedavit[3].

1. Lisez *fratrem*, car il s'agit du marquis alors régnant, Charles de Bade, qui était le frère de Marc.

2. Marc de Bade fut appelé, le 24 mars 1465, non pas comme évêque, mais comme mainbour, chargé d'administrer les affaires temporelles. Son titre officiel était : « Marcus de *Baden*, regens et gubernator ac administrator patriæ Leodiensis, ducatus de *Bulhon* et comitatus Lossensis. » Adrianus de Veteri-Bosco, *Ampl. collectio*, t. IV, col. 1267 et 1270.

3. Sa retraite est représentée sous un autre jour par un témoin oculaire : « Quarta septembris, obsederunt Leodienses villam et castrum de Falcomonte; et tunc marchio (Badensis) cum fratre suo (Marco) et Alemannis, qui secum venerant, omnibus relictis quæ secum attulerant, latenter recessit, timore sibi incusso, nescio unde. » *Ibidem*, col. 1280.

CAPITULUM XXIII.

De iterato Leodiensium tumultu, qui et episcopum suum Tungris ceperunt; et de obsidione Leodii per ducem Burgundiæ, comitatum præsentia regis Francorum[1].

His itaque omissis, ad propositæ narrationis, a quo paululum digressi sumus, ordinem revertentes : cum iidem stulti Eburones viderent cum magnis copiis Francorum regem, qui (ut diximus) eos in arma concitarat, terras Burgundionum ducis propinquasse (qui dux, ut diximus, etiam copias circa Peronam collegerat), cuncta sæva, adversa atque infausta eisdem Burgundionibus proventura putantes, quemadmodum votis omnimodis et obsecrationibus exspectabant, et propterea paratam sibi ad se de eis ulciscendum[2] opportunitatem adesse existimantes, multitudinem quamdam ex iniquissimis totius plebis suæ (de eis qui, malorum a se patratorum conscientia stimulati et de misericordia principum diffisi, ob suorum immanitatem facinorum e civitate profugerant, dum ejusdem mœnia et turres dejectæ demolitæque fuissent) in suam receperunt civitatem. Quam etsi forte major et sanior pars illius populi minime advocasset, eidem tamen, cum præsens adfuit, sese unanimes et consentientes præbuerunt.

Cœperunt igitur denuo instaurare muros, purgare vallum, propugnaculis sese suamque munire civitatem, et armis, undecumque ea conquirere possent, instruere

1. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 755.
2. *Ulciscendo* dans le ms.

semetipsos. Et cum non satis metallorum copiam sibi affore præsentem ad bombardas variasque machinas fabricandas seu fundendas inspicerent, etiam locorum sacrorum et domorum Dei (quibus copiosissime ac magnificentissime urbs ipsa insignita et decorata erat) campanis et tintinnabulis minime pepercerunt, sed plures ex eis a sacris usibus, quibus dicatæ fuerant, ad hujuscemodi profanos et sacrilegos usus transferre præsumpserunt.

Cum autem esset episcopus suus in oppido Tungrensi[1] cum certa custodia militum, tam suorum quam ducis Burgundionum, ipsis minime provide et caute sibi prospicientibus, et ad suam patriæque tutelam non satis sollicite, sed potius ad voluptatem atque lascivias, nocturnas vigilias et excubias agentibus, noctu irruentibus in eos ipsis Leodiensibus, comprehensi sunt. Et in hostium quidem manus devenerunt ipse episcopus et quidam capitaneus Burgundionum[2], nonnullis ex militibus cæsis, cæteris vero, quibus facultas fuit, per fugam tenebrosæ noctis elapsis.

Qui cum capti Leodium adducti fuissent, mirum valde est quomodo inter turbas tam furiosorum et tumultuosorum plebeiorum, mortis periculum effugere potuerunt; præsertim cum omnium ferme malorum suorum causas in eumdem suum episcopum et suorum officialium rapinas et dolos detorquere solerent[3],

1. *Tungherensi* dans le ms. C'est Tongres, ancienne ville épiscopale du diocèse, qui était devenue, au moyen âge, la forteresse des évêques de Liége.

2. C'était le seigneur d'Humbercourt, Gui de Brimeu.

3. *Solent* dans le ms.

eosque acerbissimis odiis insectarentur. Ab illo tamen ausu sacrilego sese temperarunt, quodam vicario seu sigillifero episcopi trucidato[1], episcopo et cæteris vitam servantes. Quem etiam episcopum abire permiserunt, maximis eisdem sacramentis devinctum, omnem se daturum operam apud sororium suum[2], Burgundionum ducem, quatenus reconciliationis gratiam invenirent apud eum.

Porro cum Burgundionum dux, qui tum cum Francorum rege apud Peronam fœdus percusserat, et pacem pro voto ac desiderio suo obtinuerat[3], tale ipsorum recidivum Eburonum perjurium atque cœptum intellexisset (quibus, in priore eisdem concessa pace, incensurum se altera vice, Dinanti instar, civitatem suam, si promissa tunc et sibi jurata ullo posthac die convellerent, sacramento firmarat), magna adversum eos indignatione permotus, illico omnes copias, quas apud Peronam expeditas habebat, illico contraxit. Quocum[4] Francorum rex, benevolentiæ cum eo conciliatæ indicium singulare et veluti pacis

1. Jacques de Morialmé, archidiacre de l'église de Liége, « fort privé dudict évesque, dit Commines, que plusieurs fois j'avoye veu armé de toutes pièces après son maistre. » *Mémoires*, l. II, c. VII.

2. Voy. ci-dessus, p. 167.

3. Commines témoigne que la nouvelle de ces désordres parvint au duc de Bourgogne avant la conclusion du traité, et que c'est à cause de cela qu'il fit le roi prisonnier à Péronne (l. II, c. VII). M. Michelet a prouvé, d'après la version du sire d'Humbercourt, recueillie dans l'Histoire de Liége du moine Adrien, qu'avant même que le roi entrât dans Péronne, le duc de Bourgogne s'attendait, du côté de Liége, à pire qu'à ce qui arriva. *Hist. de France*, t. VI, c. IV.

4. *Cui cum* dans le ms.

et concordiæ invicem juratæ pignus cupiens exhibere atque ostentare permaximum, ad exterminandum ipsos miseros Leodienses societatem facere voluit ac decrevit. Et de hoc quidem minime a Burgundionum rogabatur duce, qui etiam optare potius dicebatur ut, propriis servatis finibus, de ea re non sese fatigasset, suspectam semper ejus fidem infidamque cognoscens; sed non eo minus, ut omnem de se diffidentiam tollendam rejiciendamque approbaret, importune nimium ad eam rem se ingessit[1].

Trajecit itaque Burgundionum dux illustris copias ad illam tumultuosam, fœdifragam atque perjuram Eburonum urbem Leodium, a rege Francorum comitatus et sociatus, cum parva tamen manu : nam non ultra trecentas lanceas secum idem rex traxisse ferebatur, cæteris copiis suis in regno relictis. Cum autem ad locum usque ducis exercitus applicuisset, urbem ipsam circumcirca, ex altera tamen[2] parte fluminis Mosæ, castris et valida obsidione cinxit; tam ipso quam rege in suburbanis ipsius urbis, non remote a se invicem, hospitio receptis. Erat enim hiems jam satis aspera, finis scilicet mensis octobris, anno LXVIII.

In qua obsidione cum paucis diebus principes ipsi,

1. Commines témoigne que le duc de Bourgogne fit lui-même au roi la proposition de le suivre à Liége, et cela dans un moment où une parole à ce sujet était un commandement. Une autre relation, publiée par Lenglet Dufresnoy dans son édition de Commines, donne l'initiative au roi, mais en ajoutant que ce fut de sa part un mouvement inconsidéré, dont il se repentit aussitôt et sur lequel le duc ne lui permit pas de revenir. Là est probablement la vérité.

2. Corrigez *tantum*.

rex scilicet atque dux, perstitissent, eruptionem nocturnam qui intus erant, magno satis animo prudentique consilio, cogitare atque aggredi ausi sunt. Quam profecto si tam efficaciter, uti concepta et inter se condicta fuerat, exsecutioni demandare curassent, eos a metu quo premebantur, et minis tam regis quam Burgundionum ducis, securos reddere potuisset. Condixerant enim inter se circiter quatuor millia virorum ex civibus, in tenebris et mediæ silentio noctis, e portis et vallo civitatis erumpere, ubi nullas aut raras sentiebant hostium custodias esse, et per vineas et quædam invia satis aspera loca sibi nota, hostibus vero incognita, ad loca usque suburbanorum penetrare, in quibus regem atque ducem sciebant collocatos. Et id quidem egerunt ex ipsis circiter quadringenti viri, existimantes ad locum quo hospitati dicti principes erant, per varios aditus atque limites ad horam, uti condictum fuerat, debere cæteros concurrere. Qui indicium nocturni excubitorum verbi scientes (ipsum enim callide per certos exploratores didicerant), illo indicio adjuti, transmissis nocturnis custodiis, ad domos usque regis et ducis penetrarunt. In quibus nonnullos de utriusque principibus excubitoribus prope cœnacula, in quibus accubabant, occiderunt.

Ad quem tumultum accurrentes, qui vigilias agebant, de stipatoribus et corporis custodibus, tam regis quam ducis, ipsos principes a cædis periculo liberarunt. Qui, procul dubio, nisi mature ad ferendum auxilium advolassent, verisimiliter perempti fuissent; sed cum clamore ingenti exciti, armis suis instructi, plurimi adventassent, omnes illi audaces Eburones ferme perempti exstinctique fuere. Quorum audaciam si

cæteri, juxta sponsiones inter se factas, eos insecuti, adæquassent, non dubium quin de ipsis, nedum principibus, sed et de militibus et exercitu, stragem ingentem fecissent urbemque suam et populum ab imminenti vindicassent excidio. Sed vel metu, vel ignavia, aut inertia, promissa et condicta minime adimplentes, et sociis suis necis, et civitati totique patriæ calamitatis magnæ causam præstiterunt.

Accenso enim proinde acerbiore odio et indignatione majore (quæ, et absque hoc, perantea satis et supersatis exacerbata[1] erat), parari et disponi omnia Burgundionum dux ad urbis expugnationem jussit. Et quoniam intra eam plurimi erant qui, et signa regis Francorum ferebant, et suo nomine et titulo acclamabant (non valentes seu etiam volentes credere quod ad urbis suæ excidium Francorum rex illic adesset et cum Burgundionibus advenisset), proclamatio atque edictum in castris Burgundionum fuit publicatum ut nullus, sub pœna mortis, sine cruce sancti Andreæ, quæ est Burgundionum signum, ullo pacto appareret. Cui edicto non modo Franci, qui cum rege advenerant, verum etiam ipse rex devote parens, signum hujusmodi in sua veste patulo ac manifeste portavit.

Et nec eo solo contentus, sed ut devotius etiam obsequi atque affici duci Burgundionum se ostenderet, et ne quid prorsus suspicionis adversæ relinqueret non purgatum, cum nonnulli ex civibus, regem Francorum in auxilium invocantes, se suosque militare sibi acclamarent, eos mentitos fore rex ipse ore proprio

1. *Exacerbati* dans le ms.

improperavit atque respondit. Et cum altis vocibus proclamarent : « Vivat Francorum rex! » ipse ex adverso, quanto magis poterat, hanc vocem referebat : « *Vive Bourgoingne!* » Præclarum et memorabile facinus hujus regis Francorum, cui fortassis vix simile aliud vel in veteribus annalibus, vel in recentioribus historiis poterit facile inveniri. Quid enim, vel stolidius, vel perfidiæ insignioris aliud, aut nequius afferri posset, regem populum illum in arma concitasse adversus Burgundiones, suæ salutis causa, eisque non una tantum vice, sed innumeris pæne vicibus fidem dedisse quod eisdem omnia defensionis et auxiliorum solatia exhiberet adversus eosdem Burgundiones, et nunc, cum extrema rerum omnium calamitate premerentur per Burgundionum ducem, eidem militare, signa sua militaria perferre, se ejus charactere communire, et comitem addidisse ad excidendum eos quibus auxilium et subsidium contra eum præstiturum sese suamque fidem arctissime obstrinxerat?

Pudet me profecto hoc litteris mandare ac referre, scientem hoc difficile a plurimis credi posse. Sed tam insignitum[1] atque diffamatum per omnem Galliam exstitit, totque idoneis testimoniis confirmatum eorum qui hoc et viderunt et audierunt, ut ambigendi locus, nisi pervicaciter nimis perspicuæ veritati reluctari cupienti, nemini relinquatur.

1. *Insigniter* dans le ms.

CAPITULUM XXIV.

De expugnatione atque incendio civitatis Leodiensis[1].

Paratis igitur quæ ad urbium expugnationem adparari mos est, per diversas partes urbs ipsa Leodium simul eodem tempore expugnata est[2]. In qua expugnatione non multum negotii fuit, cum et vallum, et mœnia atque turres quæ dejectæ et dirutæ fuerant, adhuc nonnisi exiliter et satis misere instaurari, in tam arcto temporis spatio, potuissent. Unde et cives de suis viribus ac defendendi possibilitate parum aut nihil confidentes, modicam resistentiam objecerunt; sed aurum atque argentum seu quod facile exportari posse putabatur, qui potuerunt, rapientes, per turmas transmisso flumine Mosæ aufugerunt et montium atque sylvarum cum uxoribus et liberis latibula petierunt.

Ex his autem, qui in irruptione militum in urbem, armati inventi sunt, nonnulli cæsi sunt; alii, abjectis armis, vel in sacris domibus, vel antris et specubus[3] sese occulentes, temperata furoris sævitia, mortem evaserunt. Fuerunt aliqui etiam in flumen præcipitati; mulieres etiam nonnullæ, vel armis inventæ, ut ferebatur, instructæ, vel linguæ nimium procacitate tumentes, in ipso ingressu urbis. Quæ tota militibus in direptionem relicta est et permissa, locis sacris prin-

1. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 759.

2. Le 30 octobre 1468.

3. Les faubourgs de Liége du côté du nord sont au milieu des rochers, en pleine montagne.

cipis gravi sanctione exceptis; qui prorsus quidquam de ipsis tolli, ullamve injuriam aut violentiam eisdem inferri, ob Dei reverentiam et sanctorum, arctissime inhibuit. Sed eo non obstante, in tam numerosa armatorum multitudine, quæ se protinus per omnes urbis plateas atque ædificia tam sacra quam profana effudit, cunctis ad prædas et spolia inhiantibus, principalibus edictis integre adeo pareri non potuit, quin multa pretiosa supellex auri et argenti, quibus sanctorum sacra pignora et memoriæ tegebantur atque involvebantur, libri etiam et calices plurimi cæteraque bona, in plerisque sacris ædibus, raperentur et exportarentur. E quibus a nonnullis, vel qui bona hujusmodi rapuerant, vel a rapientibus ea emerant (sub gravibus apostolicæ sedis censuris commonitis, vel principis mandatis compulsis) quædam postea restituta fuerunt; pauciora tamen longe quam capta fuissent.

Cum autem per dies aliquot rex cum Burgundionum duce, paucos tamen, illic stetisset[1], eidem valefaciens cum suis, qui etiam de spoliis urbis nonnulla tulerunt, in Franciam cum tali triumpho remeavit : multas tamen illic, ante expugnationem urbis, contumelias a civibus passus. Qui cum illo eum venisse ad ipsos exterminandos certiores facti fuissent (quod nullo pacto, initio, cum id eis assereretur, credere poterant), in eum miras exprobrationes perfidiæ, proditionis, perjurii atque infamiæ e mœnibus acclamabant et jaculabant. Ferebatur autem a multis quod plures ipsius litteras, manu sua signatas et suis sigillis robo-

1. Jusqu'au 2 novembre.

ratas, cives aliqui servati duci Burgundionum ostenderunt, de multis et magnis pollicitationibus eisdem factis per regem, quibus se ad eorum tuitionem atque defensionem arctissime adstringebat; quas tamen, modo quem præmisimus, opere adimplevit. Pro qua re non modo, quæ diximus, probra ab ipsis civibus, sed ea ab infinitis ferme regni sui accolis maledicta reportavit.

Postquam autem Francorum rex ita abscesserat, Burgundionum dux, cautius præcavere curans quam in Dinanto factum exstitisset, ne ecclesiæ et monasteria cæteraque loca sacra et Deo dicata communi urbis innecterentur atque obvolverentur incendio, plurimas ædes civium circumcirca ecclesias et sacra loca dirui atque demoliri fecit, relictis canonicorum domibus, sacerdotum ac religiosorum, cum ædibus sacris, quæ, si simul omnes intra mœnia aliqua coactæ essent, non parvam efficerent civitatem. Cætera autem urbis ædificia igni populanda reliquit. Pertulitque hujuscemodi cladem ipsa civitas ob insignem civium suorum perfidiam; qui, nec promissis, nec litteris vel sigillis, seu sacramentis, neque etiam obsidibus ab eis receptis, dirutisque mœnibus et armis suis ablatis, sub fide, in pace et tranquillitate, servari et retineri potuerant quin, semper furia et rabie invecti, omnibus finitimis exitium minarentur : justo Dei judicio [damnati] ad perferendam reciprocam conflagrationis et incendiorum vicem, quas conterminis et vicinis suis perante injustissime intulerant, cum jam eorum curandæ cohibendæque insaniæ nullum aliud medicamenti genus superesse videretur.

In quo profecto illustrium principum Burgundio-

num, Philippi genitoris et Caroli, filii sui, clementia atque humanitas perpulchra enituit. Qui, licet a populo urbis illius et cætera plebeia ex agris multitudine gravissimis fuissent et contumeliis lacessiti, et injuriis atque damnis affecti multipliciter, severitatem tamen clementia temperantes, cum promissionibus et litteris primum, deinde obsidibus acceptis, tertio mœnibus dejectis ablatisque armis, furiosis illis et fœdifragis (tribus factis expeditionibus adversum eos), tot injurias eis parcendo condonarant, et, si sustinere potuissent eos in sua integritate, pecuniaria tantummodo quantitate mulctatos pacifice dimittebant. Quam utique pecuniam, si quid providentiæ habuissent, poterant in paucissimis annis exsolvere, et postmodum, liberi et quieti manentes, pacis atque libertatis lenitate gaudere. Sed tanto profecto bono suis demeritis se reddiderunt indignos; qui, omni timore Dei rejecto, ita finitimos, a quibus nullatenus inquietabantur, igne et ferro populare, et omnium injuriarum genere eos afficere primum aggressi sunt; et nec totiens eis parcito atque indulto, nec pœnis civiliter eisdem gradatim et ex ordine inflictis et impositis, a sua nequitia ullo pacto cohiberi potuerant : merito etiam profecto a divina gratia et protectione deserti, qui, gravissimis censuris ab apostolica Sede percussi, et patria sua longo supposita interdicto, nec juri parere curabant, nec censuras tantas, veluti non christiani, sed pagani et gentiles prorsus forent, ullatenus formidabant.

Tale itaque suorum meritorum et operum præmium merito exceperunt et invenerunt, ut eorum pœna et supplicium cunctis populis (si sanum aliquid sapiant) cedat in exemplum : ne justitiam qua una et sola cœ-

leste petitur et quæritur regnum, ecclesiasticasque censuras ullo pacto temerare præsumant, contemnere aut violare.

CAPITULUM XXV.

Quomodo rex ex Leodio reversus in Franciam apprehendi et in carcerem mitti fecit suum cardinalem Andegavensem et episcopum Virdunensem [1].

Consummato autem urbis incendio et pœna debita de fœdifragis accepta, illustris Burgundionum dux, relicto in terra illa Leodiensis patriæ defensore domino de *Himbercourt*, ad propria repedavit.

Francorum autem rex, cum rediens de prædictæ urbis excidio, prope Parisiorum urbem transitum faceret, et a cunctis æstimaretur ut illam suam regiam insignissimam visitaret, alio iter deflexit : seu verecundia et rubore suffusus, quod tam infamem actum et tanta indignum majestate fecisset apud Leodium, seu quod suorum officiariorum ejusdem urbis querelas et exprobrationes verebatur, pro eo quod, apud Peronam, cum tantas contraxisset copias ut oppressurus Burgundionum ducem suosque facile putaretur, nulla tamen congressione facta, nullo prælio, nullo certamine habito, in tam turpes et coronæ suæ tam præjudiciales pacis conditiones cum eodem duce, a se expetitæ et cum magna instantia postulatæ, descendisset.

Quod autem de his ipse utcumque erubesceret satis manifestum indicium fuit, quod edicto publico in ipsa regia urbe inhiberi fecit, ne quis vel de sua pro-

1. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 761.

fectione ad Leodium, vel de pace per eum cum præfato duce composita sermonem aliquem facere auderet, et hoc sub censura gravi[1]. Sed censuram hujusmodi silentii quomodolibet addixerit, linguas tamen hominum non ita devincire potuit, quin ab eis maledicta sine numero reportaret, potissime propter excidium urbis Leodiensis et illorum Eburonum, qui regibus Francorum devotos semper se et obsequiosos profiteri solebant. Unde quanto plus, ne de hoc sermones consererent, erant prohibiti, tanto vehementius atque frequentius inde in abdito loquebantur, et de pactorum cum Burgundionum duce turpitudine et infamia, et de illis præclare apud Leodium a se gestis, ubi et signum crucis Sancti Andreæ in suis vestimentis publice portaverat, et tanquam stipendiarius ipsius ducis Burgundionum foret: *Vive Bourgoingne!* acclamaverat.

Sese tamen, post hujuscemodi sic solemniter a se facta, continuit in pace per aliquot menses. In quibus ipse Burgundionum dux de compactatis solemnes atque authenticas litteras, et earum publicationem et approbationem in curia parlamenti Parisiensis, camera computorum et alibi ubicumque opportunum et expediens visum ei fuit, confici atque expediri fecit[2].

1. « Le samedy 19 novembre, fut crié et publié à son de trompe et cry public, par les carrefours de Paris, ledit accord et union fait entre le roy et mondit seigneur de Bourgogne, et que, pour raison du temps passé, personne vivant ne feust si osé ou hardy de rien dire à l'opprobre dudit seigneur, feust de bouche, ou par escrit, signes, paintures, rondeaulx, ballades, libelles diffamatoires, chansons de geste ne autrement, en quelque manière que ce peust estre; et que ceulx qui seroient trouvez avoir faict ou esté au contraire feussent grievement pugniz, ainsi que plus à plain ledict cry contenoit. » Chron. scand., *ad ann.* 1468.

2. Les actes dressés à Péronne furent enregistrés au Parlement

Paulatim autem rex, multorum querelis excitus[1], cognoscere quid egisset cœpit, et de tam infamibus gestis amplius erubescere nonnullamque gerere pœnitudinem. Unde primum adventante mense maio[2], totam hujusmodi a se patratorum et gestorum culpam in suum fidissimum *Balue* (quem, ut diximus, cardinalem creari paulo ante procuraverat) intorquere cœpit, quod ejus consilio præcipue gesta fuissent. Sed ne non satis honesta causa in eum sæviendi ea esse putaretur, quod de talibus sic gerendis et faciendis consilium præstitisset, alia quædam crimina a submissis delatoribus conficta sunt[3]. Propter quæ, mandante rege, apprehensus, in carcerem detrusus fuit;

et à la Chambre des comptes le 2 mars 1469. Indépendamment de cela, le roi, étant à Amboise le 14 mars, donna une confirmation générale du traité, qui revint à l'enregistrement des cours souveraines le 18 du même mois. Enfin, le 28 mars, il y eut publication et enregistrement des pièces au grand conseil du roi, à Amboise. Voir Lenglet Dufresnoy, t. III des preuves à Commines.

1. *Exitus* dans le ms.

2. De l'an 1469.

3. Les charges contre Balue paraissent au contraire accablantes, si l'on s'en rapporte aux mémoires publiés par dom Plancher, dans ses preuves à l'Histoire de Bourgogne, t. IV, p. 258 et 342. Ces pièces constatent un vaste complot tramé entre la plupart des princes au commencement de l'année 1469. Balue et l'évêque de Verdun en étaient les agents les plus actifs. Un chroniqueur cité par Mlle Dupont, dans son edition de Commines (t. III, p. 234), attribue à Balue l'idée première de toute cette intrigue. Il en aurait parlé au duc de Bourgogne comme d'un parti plus sage, lorsque celui-ci était tenté de prononcer la déchéance de Louis XI à Peronne : « Et promist lors au duc de Bourgongne qu'il le fairoit roy, et qu'il ne tarderoit jà mais trois moys qu'il ne luy baillast et livrast entre ses mains le cerf et le cabirol, par lesquelx il entendoit livrer le roy et monseigneur Charles, son frère. » (Ms. n° 9655-1 de la Bibl. imp.)

a quo enim, ne id pœnæ suppliciive subiret incommodum, nec regis, quæ tam singularis et tam fida ad eum fuerat, amicitia tutavit, nec Apollinis infula texit.

Et ne solus et sine collega talia otia sine comitatus solatio pertransiret, additus est sibi socius episcopus Virdunensis[1], quem rex ipse paululum ante a consortio germani sui, magnis muneribus atque promissionibus illectum, ad se attraxerat. Ejusdem enim germani regis servitio se voluntarius addixerat, et cum eo semper fuerat ab eo tempore, quo prope Parisios ducatum Normanniæ possidendum receperat. Cum vero cupidus et ambitiosus admodum foret, et moribus ac vita satis male famatus, tanquam hamo sub esca obtecto, spe magnarum pensionum, commendarum ac cardinalatus, per regem et ipsius favoribus assequendorum, pellectus, dominum suum optimum prodidit, et ad regem accessit. Quem statim, qualem ipse meruerat habere, offendit. Ab eo enim fuit ipse in carcere reclusus cum dicto *Balue* : in quo jam quadriennium cum medio ferme anno, peregit, incertus si unquam inde fuerit exiturus.

Tentavit autem rex et alium quemdam Thomam de *Loralle*[2], civem Cadomensem, probum virum atque fidelem et constantem, qui plurimum ingenio et prudentia, ut homo laicus, callebat, ab ejusdem germani sui servitio abstrahere et ad se trahere : quod tamen minime efficere potuit. Atqui cum pro voto hoc ipsum facere nequivisset, non multo post idem Thomas cum duobus aut tribus de domo et familia sua veneno ex-

1. Guillaume de Haraucourt.
2. Thomas de l'Oraille. Il avait été bailli de Caen.

stinctus, ut vulgo ferebatur, periit. Quod cujus opera patratum fuerit, divino duximus relinquendum judicio.

Detruso autem in carcerem præfato cardinale *Balue*, qui, nec generis nobilitate, nec litteraturæ præstantia[1], nec probitate et commendabilis vitæ meritis, honores, ad quos evectus a magistro suo rege fuerat, conquisierat, sed dolis et pravis artibus obscenisque et infamibus lenociniorum ministeriis eos assecutus vulgo ferebatur, ne forte in sui contemptum atque injuriam id factum exstitisse Burgundionum dux suspicaretur, misit rex ad eum suos oratores, qui per antiprosphoram[2] hujusmodi suspicionem (cum de ipsius apprehensione ipse dux minime aut modicum anxius esset) niterentur expurgare : asserentes in dolo non sui causa vel respectu factam ejus apprehensionem, sed ob plurima crimina atrocia quibus contra majestatem regiam inventus esset deliquisse. Quæ autem hujusmodi crimina forent, cum ipse dux ab eis sciscitaretur, quæ tantæ indignationis acerbitatem mererentur in hominem sibi paulo ante tam singulari amicitia conjunctum, scire non potuit, nec revera hactenus satis alicui credimus exploratum haberi, licet præfato episcopo Virdunensi, qui tam diu, quantum supra retulimus, in custodia servatus est, sit in incarceratione coævus.

Multa tamen vulgo de eo crimina jactabantur (erat enim pæne omnibus regni incolis, propter superbiam

1. Il était fils d'un tailleur ou d'un meunier de l'Angle, en Poitou, et savait, dit-on, à peine lire son Bréviaire.

2. *Antipophoram* dans le ms. Terme de rhétorique qui a en grec la valeur du latin *anteoccupatio*.

suam plurimaque in moribus vitiosissima, valde exosus), sed ea tam absurda et ridicula viris gravibus esse ferebantur, ut, non propter ea, sed propter id præcipue quod auctor in consulendo et agendo fuerat ut paci illi, quam in Perona factam diximus, suum rex accommodasset assensum, apprehensus et in carcerem conjectus fuisse crederetur. Quod quanto magis apud Burgundiæ ducem occultare et diluere rex conaretur, tanto profecto de ea re, et de voluntate dissolvendi prædictam pacem atque ab ea resiliendi, certiorem sibi opinionem ingerebat. Nec etiam eum talis fefellit opinio, quemadmodum suo loco in sequentibus luculentius atque manifestius apparebit. Unde, tanquam vir ingenio et prudentia insigniter instructus, ipse dux ex illo non cessavit ad futurum bellum necessaria adparare, ne verbis pacificis in dolo, in torporem et somnolentiam resolutus, cum eum bello repente adoriretur inimicus, improvisum atque imparatum facile superaret[1].

1. Il ne se borna pas à de simples précautions, mais travailla à renouer, avec le secours de l'Angleterre, la coalition des princes français, que Balue avait eu la maladresse de laisser transpirer. Pour commencer, le frère du roi devait émigrer auprès d'Edouard IV. Louis XI parvint à ramener le jeune prince lorsque déjà il était nanti d'un sauf-conduit pour exécuter sa fuite. Cette pièce met à découvert le rôle du duc de Bourgogne : « Obtentu ac favore illustrissimi principis ducis Burgundiæ et Brabantiæ, sororii nostri, suscepimus in bonum, securum et salvum conductum nostrum, clarissimum principem Karolum de Francia, adversarii nostri Franciæ fratrem germanum, in regnum nostrum Angliæ, etc. » (Rymer, *Fœdera*, t. XI, p. 645). Ce sauf-conduit est du 6 mai 1469; et Balue avait été arrêté le 23 avril précédent. La connivence du duc avec le cardinal est prouvée par ce seul rapprochement.

CAPITULUM XXVI.

De reconciliatione Caroli cum Ludovico rege, germano suo, ex qua ducatum Aquitaniæ, renuntiando ducatui Normanniæ, pro hæreditaria portione accepit.

Verum quia, præ cæteris omnibus, rex germanum suum maxime metuebat, sciens eum propter egregiam indolem suam moresque benignos apud plurimos per totum regnum magnos habere favores, magnum conatum impendit ad hoc ut eum ad se, pacis fœdere reconciliatum, attraheret et auferret inimicis; existimans, si ad id perveniret, et sibi vires geminari, et adversariis majore ex parte diminui et decrescere.

Affectaverat autem idem regis germanus, et pariter Burgundiæ et Britanniæ duces, sibi fœderati, ut Normanniam, qua ejectus fuerat, denuo pro hæreditaria portione reciperet, aut saltem Campaniam cum certis adjacentibus terris; nec ab ea sententia et opinione dimoveri potuerat, quamdiu in humanis superstes fuerat suus ille fidus servitor Thomas de *Loraille*, quem supra veneno exstinctum fuisse retulimus. Eo vero de medio sublato, veluti remoto prohibente, invenit rex apud eumdem germanum idonea sibi instrumenta, quibus, ad assentiendum suis votis, facile suaderet. Ut ergo eum a præfatorum ducum terris et dominiis longe sejungeret, per nonnullos, quos in ejusdem fratris sui domo aptos cognoscebat, donariis a se atque muneribus et pollicitationibus variorum honorum corruptos, eumdem ad hoc induxit ut acciperet Aquitaniæ portionem, ducisque Aquitaniæ titulum præferret.

Itaque mense septembri, anno LXIX, facta exstitit pax et reconciliatio[1] inter germanos, Ludovicum regem et Carolum, postquam annos circiter quatuor in simultatibus apertisque inter se dissensionibus detrivissent, non sine magna totius regni calamitate inde oborta. Fuit autem magnis sacramentis super pretiosissimas maximæque venerationis reliquias Sanctorum[2] dicta pax ab utroque jurata. In ipsius quoque capitulis generales abolitiones universorumque bonorum restitutiones fiendæ omnibus quibus ablatum quidquam regia auctoritate fuisset, qui partes dicti sui germani secuti earumve studiosi fautoresque fuerant, fuerunt nominatim comprehensæ[3]. Sed hujusmodi non obstantibus sacramentis, nihilo amplius inde rex observavit quam sibi collibuit[4] : quæ res ipsi fratri suo vehementer displicebat.

Statim autem ut eadem pax inita, ut diximus, absolutaque fuit, invicem fratres fuerunt collocuti, in amplexus mutuo ruentes in medio cujusdam pontis

1. Les lettres patentes portant que délivrance de la Guienne serait faite au prince dès le mois de mai, furent signées à Amboise en avril 1469; mais la paix ne fut jurée entre les deux frères que le 8 septembre, ainsi que le dit l'auteur, après que Charles eut donné ses lettres de renonciation au duché de Normandie. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 93 et 107.

2. L'acte du serment ne fait mention que de la vraie croix, conservée dans l'église de Saint-Laud d'Angers (*ibid.*, p. 106). C'était une relique apportée jadis par Foulques, qui fut roi de Jérusalem, et sur laquelle Louis XI fit jurer depuis quantité de personnes, à cause de la foi qu'il avait qu'on mourait dans l'année quand on avait violé un serment prêté sur elle.

3. Cependant elles furent rédigées à part. Elles sont datées de Baugé en Anjou, mai 1469.

4. L'auteur revient avec plus de détail sur ce point, qui lui est personnel, dans son Apologie, l. I, c. XX.

super flumine quodam[1], in Pictavia, propter hoc constructi. Dici autem facile non posset quantus illic rumor, de guerra inferenda ducibus Burgundiæ et Britanniæ, toto regno pertonuit. Omnium pæne vox una erat, una sententia, eadem existimatio, illico bellum per regem, adjunctis fratris sui viribus atque auxiliis, ambobus inferendum, ambos opprimendos atque exterminandos; nonnullis dicentibus, regem hujus belli summam germano suo suasque copias et exercitum debere committere, solumque ad hoc eum sufficere; aliis jactantibus eumdem vicarium suum generalem in regni administratione fecisse facturumve esse. Et, ut in talibus fieri assolet, scindebatur incertum studia in contraria vulgus; sed, procul dubio, regi longe alia mens erat, quam ut exercitus et militiæ suæ ducatum germano suo, quantumvis reconciliato, committeret; sed quin de opprimendo et exstinguendo prædictos duces, si ei permitteretur facultas, et antea et tum maxime cogitaret, nemini in mentem dubium venire debet. Nihil quippe erat in quo amplius suum desiderium versaretur, nihil quod exoptaret ferventius. Sed quia vires regni Angliæ sibi suspectæ semper erant et formidatæ, cum quo duces præfatos fœderatos videbat, tam arduum opus adoriri verebatur distulitque. Hieme [autem] proxima peracta, optata sibi atque, sua existimatione, valde opportuna occasio hujuscemodi rem aggrediendi allata est.

Et quia jam dicto inter Ludovicum, Francorum regem, et Carolum, germanum suum, percusso fœ-

1. Sur un pont de bateaux jeté en travers de la Sèvre, au lieu dit le Port-de-Braud, près de Marans (aujourd'hui Charente-Inférieure).

dere, et, uti vulgo putabatur, concordia atque amicitia, quædam veluti renovatio regni et redintegratio factæ videbantur, convenienter in hoc articulo, ne in nimiam effluat prolixitatem, modum finemque huic libro secundo faciemus et statuemus.

EXPLICIT SECUNDUS LIBER.

LIBER TERTIUS.

CAPITULUM PRIMUM.

De appulsu comitis de *Warvich*, de Anglia fugitivi, ad littora Normanniæ, cum præda plurima de navibus et bonis subditorum ducis Burgundiæ; et cum quanto favore a rege Francorum exceptus fuit.

Anno igitur LXX, perfidus ille atque sceleratus comes de *Warvich*, qui, ut supra satis a nobis exstitit relatum, odia et simultates adversum Edoardum regem tegebat, maxime ob id quod, spreto rege Francorum, cum quo eumdem Edoardum amicitias copulare exoptarat, fœdus ipse cum duce Burgundionum percussisset affinitatesque et amicitias conciliasset, tandem cum eorum[1] Anglorum rege in apertam et manifestam dissensionem erupit, insurrexitque contra eum, popularium multitudine collecta. Cui rex, statim ut id agnovit, cum expedita militari manu obvius occurrit, non permittens longius vires sibi accrescere seu obortum et inceptum latius pervagari incendium; a cujus conspectu et occursu fugiens ille perfidus, cum viginti aut triginta navibus, quas instructas habebat, e toto regno excedere est compulsus[2].

Veniens itaque fugitivus et exsul, sed non sine ærario et plurima supellectile pretiosa, appulit ad

1. Lisez plutôt *eodem*.
2. Au mois de mai 1470.

Normanniæ littora[1], habens secum uxorem suam, ducem Clarentiæ, generum suum Edoardique fratrem, et duas filias, quarum una eidem duci Clarentiæ nupta, altera vero adhuc innupta erat. Cujus appulsum ad sua littora Francorum rex ut intellexit, simul etiam et quod illo secum prædas advexisset triginta aut quadraginta navium, quas a subditis et accolis terrarum Burgundionum ducis, in mari navigans et profugiens, acceperat, eum illico magnis excepit et prosecutus est favoribus[2].

Quæ res illius pacis, tam arctis sacramentis paulo ante apud Peronam firmatæ, rumpendæ atque dissolvendæ infaustam nimis superque nimis, proh dolor! causam attulit. Cum enim pauperes illi ducis Burgundionum subditi, qui navibus et bonis suis fuerant sic spoliati, dolentes et queruli ad ipsum dominum suum confugissent, asserentes prædas bonorum suorum ad Normanniæ advectas littora et portus[3], illicque per dictum perfidum *Warvich* et satellites suos venditas et distractas, quem etiam cum tantis rex honoribus accepisset, indignatus ipse dux vehementer atque illis suis subditis compatiens, cum instarent nundinæ Pentecostes apud Antverpiam[4], illic, edictis generalibus alla-

1. A Honfleur.

2. Le roi cependant ne vit pas avec plaisir qu'il arrivât nanti des dépouilles des sujets bourguignons, et il fit tous ses efforts pour l'induire à aller prendre terre, ou au moins à envoyer ses navires aux îles Jersey. Voir les instructions portées à cet effet par le seigneur de Concressault. Lenglet Dufresnoy, *Commines,* t. III, p. 124.

3. « Es hables de Honnefleur et Harefleur. » Chron. scand.

4. « Les foires de la Pentecôte, à Anvers. » La Pentecôte tomba cette année le 10 juin.

tis, omnes res, omnes mercantias, quæ ad subditos Francorum regis [pertinentes] inventæ sunt, poni mandavit sub arresto; quæ cum inventariis descriptæ, fidis custodiis relictæ sunt. Quod non dissimiliter, hoc intellecto, Francorum rex fieri jussit de bonis subditorum ducis Burgundiæ, quæ in nundinis generalibus prope Sanctum-Dionysium, quas vulgus Indictum[1] appellant, seu alias ubicumque in terris suis potuerunt inveniri; quamvis nonnulli in dubium revocent et disceptent inter se, uter dictorum principum arresta hujuscemodi primum facere inchoavit[2]. De quo non multum curiosi esse volumus, cum apud omnes constiterit, ante omnes ultro citroque hujuscemodi bonorum apprehensiones atque arresta, prædas prædictas de bonis subditorum ducis Burgundiæ ad portus regis Francorum per illum perfidum *Warvich* et suos advectas, et, eodem rege non ignorante, distractas atque distributas[3] : quod capitulis pacis ad Peronam expressissime derogabat et contraibat.

1. Le Lendit. Cette foire commençait le mercredi de la seconde semaine de juin; ce fut par conséquent le 13 juin en 1470.

2. Rien que d'après les dates données ci-dessus, il n'y aurait pas à douter de quel côté vint l'aggression; mais le terme du Lendit est trop rapproché de celui de la Pentecôte pour que des représailles aient eu lieu si tôt de la part de Louis XI. L'auteur a certainement confondu le Lendit avec la foire de la Saint-Denis (8 oct.), et cette erreur est démontrée par un édit de Louis XI, en date du 8 octobre, qui interdit tout commerce entre ses sujets et ceux du duc de Bourgogne, à cause de la violence commise à Anvers. D. Plancher, *Hist. de Bourg.*, pr., t. IV, p. cclxxxvij.

3. On disait cela dans les États du duc de Bourgogne, mais on n'y disait pas les violences exercées dans le port d'Honfleur par la marine bourguignonne; on ne disait pas non plus que le roi eut ordonné la réparation des dommages causés par les Anglais. Il aurait fallu, pour être equitable, prendre connaissance des

Igitur talibus futuræ dissensionis[1] et futuri belli quibusdam veluti præludiis habitis, legati et epistolæ ultro citroque currunt, poscentes ablatorum et sub arresto detentorum fieri utrinque restitutionem : offerente ex parte sua Burgundionum duce, eam se facturum fore, modo similiter rex etiam Francorum disponeret executionique mandaret. Et quidem per aliquot menses et diu satis creditum est fieri debere. Sed quidquid vel justitiæ, vel benevolentiæ verba protenderent, res ipsæ semper in deteriora ruebant, jaciebanturque atque exquirebantur per regem inferendi fundamenta belli.

Ille enim perfidissimus proditor *Warvich*, videns se regno Angliæ et patria ejectum, nec ad recuperandum patriam et ea, quæ fugiens reliquisset, aliam sibi facile patere posse viam, quam si eis quos in Anglia habebat favoribus[2] etiam eos quos Henricus rex, in captivitate detentus, adhuc in vulgo plurimos habebat, in unum jungeret atque copularet, omnes suas artes ad machinandos dolos et proditiones, quibus insigniter erat atque opulenter instructus, ad eam rem perficiendam contraxit. Habebat quippe apud vulgus anglicanum, quos sibi variis astutiis et moliminibus, onerando et inculpando Edoardum, compararat, quamplurimos[3]. Similiter etiam et vul-

récriminations que s'adressaient les deux partis, et conclure que chacun, en affectant de se tenir à cheval sur le droit, ne voulait autre chose que brouiller le jeu, et trouver un joint pour dénoncer la mauvaise foi de son adversaire. Cf. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 79; et D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*, pr., t. IV, p. cclxxx.

1. *Discessionis* dans le ms.
2. Plutôt *faventibus*.
3. *Quamplurimis* dans le ms.

gus illud perfidum et procellosi maris fluctibus mobile magis, regnum Edoardi quem, Henrico dejecto, in regem sublimarat, jam fastidiebat; et ad restituendum Henricum, quem tam nequiter et injuriose deturbarant regno et expulerant, plurimorum affectiones volvebantur : ita quod, junctis in unum utriusque partis amatoribus et studiosis, Henrici scilicet regis et Warvici, Edoardi partes in communi vulgo Angliæ longe inferiores procul dubio remanebant.

Ut igitur ad id ipsum magnus ille proditionis artifex *Warvich* pervenire valeret, suasit Francorum regi ut sese interponere vellet mediatorisque partes assumeret ad amicitias reconciliandas inter reginam Margaretam, Henrici regis uxorem, Edoardumque, eorumdem Henrici et Margaretæ filium, jam puberem, et se ipsum : promittens eidem Margaretæ, si omnes præteritas injurias oblivisci et condonare vellet, atque penitus ex animo abolere, facturum se cum auxilio regis Francorum ut in brevi Henricus rex, vir suus, e custodia et carcere restitueretur in regnum, et liberius quam unquam regno suo plenarie potiretur. Ipsi autem Francorum regi, qui non impari odio ac ipse effectus foret ad opprimendum Burgundionum ducem sibique adhærentes, pollicebatur de totius regis[1] Angliæ potentia et viribus auxilio affuturum ad delendum prorsus et exstinguendum ipsum Burgundionum ducem, aliosque quos exosos haberet.

1. Corrigez *regni*.

CAPITULUM II.

De amicitia conciliata per Francorum regem, inter Margaretam, Anglorum reginam, et ejus filium, et comitem de *Warvich*; et de ipsius comitis rapinis, et classe contra eum instructa per ducem Burgundiæ.

His igitur libenter et gratulanter per regem Francorum intellectis, statim ad se præfatam dominam Margaretam cum ejus filio, qui jam annos plures in ducatu Barrensi, terra genitoris sui, Siciliæ regis, delituerant, accersiri fecit. Qui ejus parentes jussibus (neque enim aliter eis agere licuisset) ad curiam suam accesserunt. Quo cum venissent, interveniente eo ac mediante, de fœdere et amicitia ipsius comitis de *Warvich* cum eis copulandis, donandisque et remittendis priorum temporum injuriis, tractatus magnus habitus est[1].

Et erat quidem regina ipsa Margareta non facilis ut ad talem reconciliationem adduci posset; cui quippe tot tamque turpes, infames atque probrosas injurias ipse perfidus *Warvich* intulisset, vulgoque per totum Angliæ regnum disseminari fecerat[2], ut generosum tantæ dominæ pectus ulla unquam oblivione excutere eas posse non putaretur. Sed nihilominus, interventu Francorum regis, tantum ad eam reconciliationem

1. Juillet 1470.

2. « Warwyc l'avoit fait preschier (le prince de Galles) publiquement à Londres, et en présence de la mère, comment elle estoit femme ahontie de son corps; et que l'enfant qu'elle faisoit accroire estre fils du roy Henry, estoit ung enffant de fornicacion, emprunté en péchié avec ung bas homme. » Chastellain, part. III, ch. ccv.

faciendam elaboratum exstitit, quod ad eam paciscendam, tam ipsa quam ejus filius, adducti sunt, et suum præstiterunt assensum. Hoc etiam medio, nuptiæ copulatæ sunt inter Edoardum[1], Henrici et præfatæ reginæ filium, et filiam alteram[2] ejusdem comitis de *Warvich*, omnesque condonatæ et obductæ veteres, quantæcumque præcessissent, injuriæ. Promisit autem eidem reginæ idem *Warvich* in brevi se ejus maritum, Henricum regem, educturum de carcere, in quo jam longo tempore extabuisset, ipsumque in regnum suum restituturum, modo bene cœptis suis faventem Deum atque propitium (uti optime sperabat) inveniret.

Cum autem hæc inter Francorum regem et prædictos factitarentur, etiam aliud quoddam sceleratum utique et non parum injuriosum emersit, contra quosdam pauperes nautas Hollandiæ. Nam cum satis diu ante Sequanam cum suis navibus, onerandi gratia atque advehendi frumenta, intravissent et eas apud Rothomagum, coemptione ab urbis et patriæ mercatoribus facta, onerassent, dum e flumine exire satagerent, a satellitibus præfati perfidi de *Warvich* piraticam facientibus, in ipsius fluminis limine, ubi mare influit, capti fuerunt, eorumque et merces et naves in ripis Sequanæ venditæ et distractæ. Qua cum suscepta injuria, iterum querulosi ac gementes et tristes ad dominum suum, Burgundionum ducem, revenis-

1. Il portait le titre de prince de Galles, comme l'auteur l'expliquera plus loin.

2. L'autre était déjà mariée au duc de Clarence, frère du roi Édouard, qui est mentionné plus haut comme s'étant réfugié en France avec le comte de Warwick.

sent, non parvum mœrorem, ultra priores injurias, suo animo adjecerunt.

Pro qua re ipse dux illustris ad officiarios urbis Rothomagensis suas litteras, questus de injuria, destinavit. Quas cum suscepissent, rescripserunt ad eum ut mercatores, quorum captæ fuerant naves, ad suam mitteret civitatem, et quod eisdem restitutionem omnimodam fieri procurarent[1]. Cum vero illo ipsi mercatores venissent, admonitione sui principis freti (qui etiam litteras eis tradidit secum deferendas, per quas, officiarii præfati scribentes ad eum, restitutionem faciendam promiserant, et quod ipse mercatores pro ea consequenda ad eos fiducialiter destinaret), omnia prorsus aliter atque rati fuerant, offenderunt. Cum enim faciendam sibi, juxta pollicita, restitutionem persuasissent atque sperarent, nihil tamen aliud quam injurias atque contumelias receperunt; cæsi enim et in carcerem trusi, multis lacessiti probris atque contumeliis, ablato etiam ab iis si quid apud eos potuit inveniri, sic expediti, ad propria dimissi ad ultimum fuerunt[2].

Agnoscens autem ipse illustris Burgundionum dux

1. *Procuraret* dans le ms.

2. La contre-partie de ces violences est dans le cahier des plaintes lu à l'assemblée de Tours : « Ung nommé Raoulin Courtevoye, demourant à Quillebœuf sur Seine, et Pierre Penon, demourant à Rouen, ont esté prins sur la mer, avec leurs biens et marchandises, par les gens du sieur de Palme et le maistre portier de l'Écluse, et par le duc de Bourgogne ou ses officiers; et luy estant à Bruges, ont esté déclairez oudit lieu de Bruges prisonniers de bonne guerre, leurs denrées et marchandises estre de bonne prinse, et eulx raençonnez à grant somme de deniers selon leur estat, lesquelz leur a convenu paier avant partir de prison. » Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 80.

molimina quæ per Francorum regem et illum sincerum et singularem amicum suum, comitem de *Warvich*, adversus Edoardum, Anglorum regem, sororium suum, nec minus contra semetipsum struebantur, cogitavit ut, si posset, conatus illius perfidi interciperet atque impediret, vel eum classe quam habebat spoliando, seu eam cremando aut etiam expugnando et congressu navali superando. Et ad id quidem pertentandum, classem instruxit quadraginta aut quinquaginta navium electarum, quarum, cum armis ac viris cæterisque necessariis rebus magnifice fuissent instructæ, ducatum commisit clarissimo viro, talium rerum navaliumque expeditionum (uti fama ferebatur) satis egregie perito et instructo, domino de Veris, Zelandrino[1].

Quæ res cum nec Francorum regem, nec illum doli insignem architectum *Warvich* lateret, operam dederunt ut suæ ad loca tuta et commodos[2] portus sinusque naves locarentur, sic quod facile incendio consumi, vel a Burgundionibus abstrahi atque abduci non possent. Collegit etiam Francorum rex magnam equitum peditumque multitudinem, quos francos sagittarios appellant, quibus portus atque recessus in quibus naves hujusmodi repausabant, ad eas tutandas, vicinique agri replerentur. Quorum accolas dictu non est facile, tam ipsi quam Anglici partium de *Warvich*, quantis injuriis, damnis atque variis calamitatibus compleverint.

Cum autem classem hujusmodi, mare pervagando

1. Henri de Borssele, Zélandais, seigneur de Ter-Vere.

2. Le ms. porte *coites*, qui serait l'abréviation de *comites*.

et circumeundo, ad diversa littora, tam Britanniæ quam Galliæ, ipsius rector circumduxisset, nec pro voto adversus dicti *Warvich* classem quidquam facere potuisset, quæ in locis nimium communitis permanebat, quanquam in eum irrumpere multoties attentasset, jam præsente hieme[1] et procellis atque tempestatibus sævire inchoante, ad propria, nullum aut modicum reportans fructum, remeavit.

CAPITULUM III.

De fœdere percusso inter Francorum regem et principem Walliæ, interventu comitis de *Warvich*.

Non autem feriabant Francorum rex et suus fidus (sed omnibus perfidus) *Warvich*, quin apparatum omnem facerent ut idem *Warvich*, in Angliam transvectus, Edoardum regem regno deturbare atque expellere posset, vel sub suam redigere, ad se de eo ulciscendum, potestatem. Habebat ipse plures mioparones seu dromones, quos, ad explorandum rumores populi Anglicani pelliciendumque ad partes suos amicos plurimorum, frequens[2] mittebat, atque etiam vicissim ad se venientes de Anglia recipiebat : quibus artibus iter sibi veluti pervium, ad conatus suos perficiendos, sterneret atque præpararet. Sed antequam e littoribus Francorum regis funem solveret, classive

1. La flotte du duc de Bourgogne, sortie de l'Écluse le 8 juin 1470, n'eut à operer que jusqu'au 13 septembre, date de la rentrée de Warwick en Angleterre. On était donc encore bien loin de l'hiver.

2. Corrigez *ad partes suas amicos plurimos, frequenter.*

suæ vela facere inchoaret, cudendum erat atque percutiendum fœdus illud illustre atque sacratum, quod inter se, auctore eodem *Warvich*, Francorum rex et Edoardus, unicus Henrici regis filius, dictus princeps Walliæ, percusserunt atque firmarunt. Cujus sententia talis erat (nam ipsius fœderis et plurimas epistolarum copias legimus et diu servavimus[1]) :

Videlicet, quod idem Edoardus, princeps Walliæ, jurabat per Deum, creatorem nostrum, per fidem et sacramentum sui corporis, sub suo honore et in verbo principis, quod ipse faceret et fieri faceret guerram apertam, perpetuis temporibus, per omnes qui pro se quidquam facere vellent, contra ducem Burgundiæ et sibi adhærentes, nulli rei propter hoc parcendo, et quod nunquam faceret nec fieri faceret tractatum, pacem, accordum vel appunctuamentum, treugas seu abstinentiam a guerra cum eodem duce Burgundiæ; nec inde teneret cum aliquo verbum seu sermonem, pro quacumque re, quæ fieri vel contingere posset,

1. Le texte de ce traité, conforme à l'analyse que va en donner l'auteur, existe parmi les preuves à l'Histoire de Bourgogne de D. Plancher (t. IV, p. ccxcij). Il est daté du 28 novembre 1470; donc il n'a pas été fait avant le départ de Warwick. S'il fut tenu secret, ce fut uniquement pour ne pas choquer l'opinion en Angleterre, où l'on aurait vu de mauvais œil que le prince s'engageât ainsi contre Charles le Téméraire, qui feignit d'abord d'approuver la restauration de Henri VI. Pour Louis XI, il n'avait plus à cacher son hostilité contre la Bourgogne : il s'était fait délier publiquement de toutes les obligations contractées à Péronne, par une assemblée solennelle convoquée à Tours, à la fin de novembre. Il est étrange que l'auteur n'ait pas parlé de cette réunion politique, qui eut un très-grand retentissement. Le traité avec le prince de Galles est, en quelque sorte, le résultat de ses délibérations. Voir le texte de Commines et les preuves de Lenglet Dufresnoy, t. III, p. 68.

absque scitu et absque voluntate atque consensu expressis regis Franciæ; quin potius prosequeretur et perduceret guerram prædictam usque ad extremam et totalem conquæstam præfati ducis Burgundiæ et omnium terrarum suarum atque dominiorum.

Et prorsus similiter et eisdem verbis juravit, et de hoc etiam suas patentes et authenticas litteras dedit Ludovicus, Francorum rex, ipsi Edoardo, principi Walliæ. Hoc autem etiam in hujusmodi litteris et fœdere utrinque adjectum erat, quod ille ex ipsis ambobus, qui de sua parte seu de suo latere prior compleret et perficeret dictam conquæstam, non propterea dimitteret eamdem guerram, sed teneretur cum omnibus suis copiis ire ad alium juvandum atque subveniendum usque ad totale complementum dictæ conquæstæ.

Sub eisdem etiam sacramentis promittebat idem Edoardus facere prorsus posse suum, et quidquid in se esset, apud Henricum regem, patrem suum, quatenus idem rex, genitor suus, similiter declararet se, quemadmodum et ipse, facturum guerram apertam, tam per se quam per fœderatos et subditos suos, adversus eumdem Burgundiæ ducem.

Subnectebant autem litteræ regis Francorum hujuscemodi fœderis copulandi causam, quæ ipsum ad id faciendum induxisset : videlicet quod dux Burgundiæ, jam diu erat, sese confœderasset[1] cum Edoardo *de la Marche*[2], qui contra Deum et justitiam nisus fuerat usurpare regnum Angliæ, et Henricum, regem

1. *Confederasse* dans le ms.

2. *Edward of March.* C'est le nom qu'avait porté Édouard IV avant d'être roi.

Angliæ, cognatum suum charissimum, in captivitatem atque in servitutem miserat et detinebat in Turri Londoniarum; fugaverat insuper Margaretam, cognatam suam, matrem præfati principis Walliæ, una cum eodem principe, filio suo, prætendens totaliter destruere eosdem Henricum regem et Margaretam prædictam et ipsius filium, cognatos suos, quibus semper ipse favores suos et auxilia impendisset, ac etiam se ipsum[1].

Hæc fuerunt tenor, verba atque sententia litterarum Francorum regis, quæ inventæ fuerunt in archivis ipsius Edoardi, postquam peremptus fuit, quemadmodum paulo post suo ordine referemus. Quæ, quantum fidei, justitiæ et veritatis continerent, si sapienter idem rex animadvertisset, imo si quantulumcumque fidei et prudentiæ habuisset, non modo tradere eas vel consentire, verum etiam cogitare erubescere debuisset. Quomodo enim non timebat nec verebatur offendere Deum suamque fidem, decus omne atque honorem violare et exstinguere, qui, paulo plus biennio ante, apud Peronam sponte sua, cogente prorsus nemine[2], super verum lignum divinæ crucis, quo-

1. La Chronique scandaleuse mentionne à la date du 14 octobre 1470 la promulgation d'un édit où « estoit contenue l'alliance faite du roy et du roy Henry d'Angleterre, en mandant tous Anglois laisser venir et descendre en ce royaulme pour leurs affaires et marchandises, sans sauf conduit ne aultre seureté, comme les subjets du roy de France, sauf en ce non compris Édouard de La Marche, nagueres roy dudit royaulme d'Angleterre, ses alliez et complices. » Si un traité fut fait avant le départ de Warwick, c'est plutôt celui-ci qu'on rendit public dès qu'on sut le succès de son entreprise.

2. Singulière ignorance ou prévention de l'auteur, qui lui fait

modo nec solemnius, nec reverentius aut sacratius fieri posset, juraverat habiturum se et servaturum perpetuas pacem, amicitias, unionem et concordiam cum ipso duce Burgundiæ, absque hoc quod quacumque via, medio seu querela, quæcumque foret aut emergere posset, ipse faceret seu daret, aut fieri per alium procuraret guerram, gravamen seu præjudicium, aut malum quodcumque eidem duci (quem non modo suum cognatum, sed et fratrem, aliquando etiam filium appellabat), terris, dominiis aut subditis suis; quodque, si qua inter eos oboriretur contentio seu querela (quemadmodum, in rebus istis humanis, etiam inter fratres et sanguinis necessitudine conjunctissimos, facile evenire solet), non inchoaret unus adversus alium guerram, sed vel arbitrorum, vel parium Franciæ[1], vel ipsius apostolicæ sedis judicium desuper exspectarent.

Quibus tam venerabiliter ac religiose sacramento firmatis, quomodo conveniat cohæreatque fœdus istud cum hoc principe Walliæ, ut retulimus, factum, unusquisque, quantumvis obtusa mente, facile dijudicare posset. Sed et profecto se a risu aliquis vix continere possit, dum ibi legit quod Francorum rex Henrico et Margaretæ, cognatis suis, semper favores et auxilia contra Edoardum *de la Marche*, præstiterit, cum satis notorie constet quod, ante patris sui obitum, eidem Edoardo fuerit fœderatus sibique

nier ici la violence exercée contre le roi à Péronne, laquelle il s'était contenté de passer sous silence dans le récit de l'entrevue. Voyez ci-dessus, p. 189.

1. Comme le plus grand nombre des pairs de France assistaient à l'assemblée de Tours, l'argument de Thomas Basin tombe à faux.

auxilia miserit, qualia tunc poterat, quando inter Henrici regis et Edoardi partes, circa Eboracenses terminos, acerrime dimicatum est : in quo prælio victis, qui pro partibus Henrici dimicabant, ea calamitas regno eum excedere et in Scotiam profugere coegit. Erat enim in eo prælio quidam servitor regis Francorum, tunc adhuc Delfini, dictus dominus de *Labarde*[1], qui vexillum et signa ejus militaria palam et manifeste, ejus nomine, præferebat, et ab eo ob id ipsum missus destinatusque in Angliam fuerat[2]. Post patris vero sui obitum, et postquam in regem sublimatus fuit, quales eisdem cognatis suis favores atque auxilia præstiterit, satis ex pactis, quæ de hoc supra retexuimus, liquere potest.

Sed et non parva dignum admiratione exsistit quod causam hujus fœderis cum principe Walliæ prætendit, quasi ad ipsius validam sufficiat justificationem, quod dux Burgundiæ jam diu fœdera et amicitias copulasset cum Edoardo *de la Marche*. Si enim quidquam mentis haberet, meminisse nec ignorare poterat in fœdere, quod cum eo tam solemniter apud Peronam contraxerat, expresse fore comprehensum quod liceret duci Burgundiæ fœdus, quod cum ipso Edoardo et regno Angliæ pepegerat, observare et adimplere[3].

1. Jacques d'Estuer, seigneur de la Barde.

2. Ce fait a été déjà rapporté par l'auteur dans l'Histoire de Charles VII, l. V, c. xvii. Voyez t. I, p. 301.

3. La clause n'était pas sans restriction. Le roi dit dans le traité de Péronne : « Avons consenti.... que nostre dit frère et cousin puisse tant et si longuement qu'il lui plaira garder et entretenir.... toutes les alliances, et aussi les traictez de trêves et l'entrecours de la marchandise, qu'il a faits et passez avec le roy Édouard, nostre ennemy et adversaire.... Mais néant moins, nostre dit frère

Quod utique, ut supra retulimus, compulsus et quodammodo, si dici potest, invitus percusserat, præripiens illud Francorum regi, qui ad ipsum habendum cum eo, ad sui exitium et totale exterminium, ut supra diximus, vehementer anhelabat, et ad id assequendum, diu antequam Burgundiæ dux illud exquireret aut de accipiendo in matrimonium ejus sororem cogitaret, per medium sui comitis de *Warwich* multipliciter laborarat, et non ad alium finem nec ad aliud quam ut, adjunctis secum Anglorum viribus atque armis, aut saltem ablata duci Burgundiæ cæterisque, quibus inimicabatur, omni spe ex regno illo auxilia consequendi, de eisdem se ulciscens, ab eis pœnas, pro libito, reposceret, suaque de eorum oppressione et calamitatibus odia exsaturaret. Nec enim facile quis æstimaret, quanto adversus ipsum Burgundionum ducem præcipue reliquosque, qui eidem fœderati fuerant, inardesceret odio. Tantum enim tamque acerbum sibi inerat, ut nulla sui honoris periclita-

ne donnera ausditz Anglois aydes en leurs querelles pour envahir ou endommager nous et noz subjetz en nostre royaulme, ne aussi noz pays ou royaulme, et ne baillera faveur de passer par ses pays pour guerroyer, grever ou nuire à nous, noz pays et subjetz, en aucune manière. » Or, depuis le traité de Péronne, le duc avait contracté d'autres alliances plus étroites avec le roi d'Angleterre, avait accepté de lui l'ordre de la Jarretière, avait prescrit à ses gens et à ses soldats de porter la croix rouge, signe de ralliement des Anglais. Louis XI, articulant ces faits aux états de Tours, put donc conclure, avec toute apparence de raison, qu'on ne lui gardait pas la foi promise par le traité (Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 77). Il ne savait pas tout. Les documents anglais révèlent que, dans les derniers jours de 1469, Édouard IV concertait un plan d'expédition en France avec l'appui du duc de Bourgogne. Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II, c. IX.

tione, nullo Dei timore, nullo suæ famæ labefactionis respectu, ab inferendo seu provocando malum his quos oderat, qualibuscumque artibus, cohiberetur vel retraheretur.

CAPITULUM IV.

De insidiis adversus ducem Burgundiæ per medium Balduini, fratris sui naturalis, machinatis et detectis, atque ejusdem Balduini celeri fuga.

Unde et circa hæc tempora, quibus ad conficiendum illa egregia fœdera cum principe Walliæ vacabat per medium sui *Warvich*, de quibus proxime meminimus, aliud quoddam illustre machinamentum adinvenit, quod a nobis silentio non videtur debere præteriri. Tentavit enim iterum et altera vice (uti fama publica atque vulgatissima fuit) veneno, vel gladio seu telo, ducem Burgundiæ per hunc modum exstinguere.

Transfugerant ad eum ex curia et comitatu Burgundionum ducis quidam nominatus dominus de Sacha[1], et quidam alius[2], magna familiaritate et amicitia juncti

1. Jean de Chassa, chambellan ordinaire du duc de Bourgogne, « gentil, galant, rade chevalier et bien à ly; et avoit fait armes en Angleterre avec l'aisné bastard de Bourgongne. Mais estoit de petite chevance et commune gentillesse du comté de Bourgongne, et de grands beubans plus qu'à son appartenir, et dont la puissance ne pooit porter le coustage. » Chastellain, IIIe partie, c. CLXXX.

2. « Ung nomme Jehan d'Arson, lequel de longtemps avoit esté nourri en l'hostel de nostre très-chier seigneur et père (que Dieu absolve), et, depuis son trespas, l'avions pourveu en l'estat de nostre pannetier, servant nostre bouche; et aussi estant maistre d'ostel de nostre très-chier et féal chevalier, conseiller et premier

Balduino, naturali fratri ejusdem ducis[1]. Qui Balduinus, juvenis juvenilibusque passionibus subditus, venandi et sagittandi exercitiis plurimum deditus erat. Ipsum itaque, quia fratri suo duci satis familiaris erat, tanquam opportunum patrandi sceleris et damnandæ suæ machinationis instrumentum, prædicti transfugæ ad interficiendum et exstinguendum prædictum ducem, fratrem suum, uno vel alio modo, ut suum præstaret assensum pellexerunt, sibi per internuntios intimantes qualiter Francorum rex, cui ad serviendum se addixerant, magna terrarum dominia magnasque pecuniarum et pensionum summas sibi daturum promitteret, modo præfati ducis, germani sui, necem ipse perficeret[2].

chambellan, messire Anthoine, bastard de Bourgongne, et gouverneur de la personne de mons. Philippes de Beures, son fils. » Lettre du duc de Bourgogne du 13 déc. 1470. Duclos, preuves à l'*Histoire de Louis XI*.

1. « Ung assez jeusne autre bastard de Bourgoigne, nommé messire Baudewyn de Lille, soy tenant avecques son frère le grant bastard.... fier durement et de grant cuer, coi et couvert de courage, mais poignant et aspre en parolle. » Chastellain, *ibid.*, c. CLXXXI.

2. C'est la version répandue par le duc de Bourgogne en forme de manifeste, et qui fait l'objet de la lettre de Duclos, déjà mentionnée. Le récit de Chastellain, plus circonstancié et plus modéré, dérive néanmoins de la même source. Nous avons encore, sur cette affaire, deux lettres du bâtard Baudoin et de Jean de Chassa, où ils se défendent d'avoir jamais pensé au crime qu'on leur impute, et rejettent sur le duc de Bourgogne les accusations les plus sales et les plus invraisemblables (Duclos, preuves à l'*Histoire de Louis XI*). En bonne critique, il est difficile d'admettre autre chose qu'un acte de défection, interprété par le duc selon ce que lui suggérait sa colère, et aussi selon le désir extrême qu'il avait d'établir, aux yeux de l'Europe, que Louis XI complotait sa mort. Dès le mois de juin 1470, un vagabond, nommé Jean Roes,

Quibus illectus promissionibus ferus et barbarus juvenis animus, ad hoc se daturum omnem operam spopondit. Sed, ne sub incertis regis promissionibus fluctuaret, prædictis transfugis et per eos regi significavit quod, antequam necem perficeret, vellet de certis sponsionibus, expressim designatis per litteras regis, ipsius signatas manu, fieri securus[1]. Quod cum intellexisset rex, hoc sibi annuere, prout petebat, minime recusavit aut distulit, expedivitque statim nuntium[2] qui ad eum tales litteras, quales expetierat, deferret, ingentes, ut fama erat, promissiones continentes. Deferebat autem et idem nuntius litteras alias, quas ad eumdem alter dictorum transfugarum destinabat[3], quibus sub quodam verborum integumento, et tegumento nominum bestiarum, ut mature venationis solito et assueto exercitio intenderet, et ut efficaciter atque fructuose perficeret, ipsum adhortabatur.

après avoir pris bouche avec un agent bourguignon, était venu faire au roi la proposition de le débarrasser de Charles le Téméraire, et le roi, soupçonnant un piége, l'avait fait incarcérer à la Conciergerie. Il y a quelques mots de cela dans l'Histoire de Duclos. Pour plus de renseignements, on peut consulter l'interrogatoire de Jean Roes. Ms. de Du Puy, vol. 762, fol. 170, Bibl. impér.

1. Cela n'est pas dans le manifeste du duc de Bourgogne, qui dit seulement que le bâtard Baudoin, au mois d'octobre 1470, envoya Jean de Chassa négocier son accommodement avec le roi de France, et régler ce qu'il aurait, « tant de pension comme de charge de gens d'armes. »

2. Ce n'est pas un serviteur du roi qui fut expédié, mais un serviteur de Jean de Chassa, à qui le roi avait donné seulement des instructions verbales, et à qui, pour plus de garantie, son maître fit donner d'autres instructions du seigneur de Crussol, ainsi que la compagnie d'un page du même Crussol.

3. Jean de Chassa.

Cum autem idem nuntius, dictarum bajulus litterarum, oppidum *Hesdinc*, in quo præfatus dominus dux tum cum suo comitatu agebat, quodam die mensis octobris [1], sole jam ad occasum vergente, propinquaret, seu sceleris atrocitate perterritus, seu alia quavis ratione aut necessitate compulsus, noluit ad ipsum oppidum, licet in eodem fore sciret illum ad quem litteras et nuntium insinuandum deferebat, accedere; sed forte reperto satis prope oppidum quodam rustico, qui illo pergebat et se bastardum Burgundiæ cognitum habere dicebat, litteras ei ad eum deferendas commendavit et tradidit : affirmans se tunc pro quadam satis ardua materia necesse habere ad Sanctum-Odomarum [2] celerrime proficisci, et propterea Hesdinum ingredi tunc minime posse.

Rusticus autem, susceptis litteris, statim ut in oppido fuit, eas domino Antonio [3], etiam naturali filio defuncti Philippi et germano etiam moderni ducis, præsentavit. Qui cum eas recepisset atque aperuisset et legisset, apud se magna admiratione suspendi cœpit quidnam arcani, sub verborum integumento in eisdem contenti, tegeretur. Quod suspicari minime valens, statim quod non ad se, sed ad Balduinum, bastardum præfatum, deberent dirigi, conjicere cœpit; nam superscriptio exterius tantum habebat « Ad dominum bastardum Burgundiæ, » qui titulus utrique communiter vulgo adscribi solebat.

1. Corrigez *novembris*, puisque, selon le duc de Bourgogne, Jean de Chassa expédia son homme « un jour ou deux avant la Saint-Martin d'hiver. »

2. Saint-Omer.

3. Le Grand-bâtard de Bourgogne.

Accedens itaque ad eum et easdem sibi exhibens litteras atque ostendens, sciscitatus est ab eo, an ad ipsum litteræ hujuscemodi scriptæ essent. Ipse autem, mala sceleris ipsum rodente conscientia, pavidus effectus et quodammodo consternatus, infitiari cœpit quod hujusmodi ad se litteræ dirigerentur. Quo audito, statim sibi idem Antonius dixit quod absque dilatione ad dominum ac fratrem suum, dominum ducem, eas perferret, apud quem seu alium quemcumque malæ suspicionis periculum minime sibi facere vellet; perrexitque incontinenti et sine mora ad eum, dictasque sibi litteras præsentavit, quomodoque ad eum de manu rustici cujusdam pervenissent, et eisdem a se fratri suo Balduino ostensis, infitiatus fuisset ipse eas ad se scriptas fore, per ordinem enarravit[1].

Quibus lectis, dominus dux, mysteriorum illic obtectorum admiratione permotus, statim eumdem fratrem suum naturalem Antonium interrogavit, an rusticum in oppido invenire posset, et si inventum recognosceret. Qui se ita credere respondit; atque incontinenti de eo perquirendo et inveniendo exactam curam præstitit, sic quod eum non difficulter invenit, et inventum illico ad dominum ducem adduxit. A quo interrogatus unde hujuscemodi litteras habuisset, respondit a quodam homine, non multum remote ab oppido, eas sibi, ut ad dominum Bastardum deferret, fuisse traditas, qui cum celeritate asserebat se ad Sanctum-Odomarum habere necesse proficisci, et propterea Hesdinum tunc venire non

1. Cette loyale conduite du Grand-bâtard de Bourgogne n'empêcha pas le duc d'entrer en soupçon contre lui. Commines, l. III, c. II.

potuisse; rogatusque ab eo, ipsi domino Bastardo, quemadmodum fide sua facturum receperat, eas illico reddiderat, existimans ex superscriptione quod ipse esset, cui ille, qui sibi easdem tradiderat, redditas esse vellet; alium enim, præter eum, Bastardum Burgundiæ minime cognosceret.

Tunc sciscitatus est ab eo idem dominus dux, an hominem illum, qui sibi eas dedisset, bene recognosceret, si eum forte alicubi inveniret. Qui respondit ita sibi videri. Jussit itaque ad statim idem dominus dux ascendere aliquot equites et rusticum secum ducere, atque cum omni festinatione, quamvis jam nox esset, ad Sanctum-Odomarum proficisci. Balduinus autem, ad quem hujusmodi litteræ scribebantur, non exspectavit ut ad se accersiendum mitteret; sed male sibi conscius, illico ut frater suus Antonius[1] ab eo discessisset, celeri sibi fuga consuluit. Suppliciorum enim metu, pro quibus meritum se comparasse sciebat, exterritus, adeo maturavit fugam, ut, quamvis obscura jam nox pæne esset, crastinum minime expectandum duxerit, sed illico, nemini valedicens, conscenso [equo] sine sella et sine ocreis, solus cum unico mangone portam oppidi exiverit, et quia « pedibus timor sibi addiderat alas, » non ante cursum retinuerit quam, flumine Summonæ transmisso, ad terras quæ sunt ditionis regiæ pervenisset.

Cujus fuga tam celeris cognita vehementiores domino duci, fratri suo, suspiciones adauxit. Nam ita sese, ut fuga elabi posset, præcipitavit, ut tollendi aurum et argentum, quod satis plurimum habebat,

1. *Antepm*⁹, leçon vicieuse pour *Antonius*, dans le ms.

tam in nummis quam in vasis, et secum exportandi, vel sensum non habuerit, vel spatium. Pervenit autem ipse usque ad regem, a quo parvo satis et tenui honore susceptus est.

CAPITULUM V.

Qualiter hujuscemodi molimina comperta liquido fuerunt, et de gratiarum actione et supplicationibus ad Deum, pro duce ab eisdem præservato, a subditis suis publice ubique factis.

Donaverat enim sibi vicecomitatum de Auribeco[1] in ballivia Ebroicensi; quo cum potiri debere se æstimasset, in nanciscendo possessionem repulsam accepit[2]. Et si quid aliud post fuerit ab eo assecutus, nobis minime compertum est[3]: miser quidem et merito scelerum suorum tamque immanis concepti parricidii ab omnibus exsecrandus! Quem etiam majore odio et exsecratione dignum reddebant beneficia magna a præfato domino duce in eum ante collata. Qui, cum omnium inops esset, et satis incerto et ambiguo geni-

1. La vicomté d'Orbec. L'acte de donation, daté d'Amboise, décembre 1470, est aux Archives de l'Empire, *Cartons des Rois*, K, 71.

2. Il y a une lettre de Louis XI, du 3 juin 1471, qui impute ces difficultés au receveur général des finances. Le roi lui mande dans les termes les plus formels d'y mettre fin, et de tirer le bâtard de Bourgogne du dénûment dans lequel il vit à Paris. Duclos, preuves à l'*Histoire de Louis XI*.

3. Il était encore en France en 1475; mais il se réconcilia avec son frère peu de temps après, car il combattit avec lui à la bataille de Nanci, où il fut fait prisonnier, au témoignage de Molinet. Il se retira depuis en Hollande, et y devint l'auteur d'une maison illustre : « Stirps Frisii, Brigdami et Somerdiki dominorum. » Sanderus, *Flandria illustrata*, t. I, p. 59.

tore satus, eum tamen in germanitatis necessitudinem, tanquam parentis sui naturalem filium receperat[1], et dominiis terrarum, usque ad valorem annuum duorum mille scutorum auri, ditaverat absque pensionibus et aliis donariis, quæ in eum satis frequenter conferre solitus erat.

Sed et profecto regis pudenda satis inconsideratio seu indiscretio apparuit quod eum, qui pro tanti conscientia criminis (ne suspicionem dixerim solum) cujus auctor ipse putaretur, profugus atque fugitivus esset, receperit, insuper etiam et muneribus atque donis affecerit[2]. Melius enim tam scelesti atque nefandi parricidii suspicionem effugere et a se alienam facere multo consultius et probabilius potuisset, si eum minime a se palam receptum, et muneribus clanculo donatum, ad alicujus alterius sibi amici vel fœderati principis terram alendum dimisisset, absque hoc quod, cum tanti infamia criminis, in curia sua vel regno a quolibet videretur. Sed talia hujuscemodi minime vel parum rex ipse attendere vel ponderare videbatur, cui talium erubescentiam facinorum machinandi atque patrandi jam assuefactio abstulisset, per infamiam et bonam famam, ex æquo pariter et iniquo, dummodo cupiditatum suarum compos effici posset;

1. Chastelain, qui n'élève pas de doutes sur son origine, oppose, au contraire, sa situation du vivant de son père à celle où il se trouvait sous le duc Charles : « Avoit eu bon temps et de grant espoir du temps du bon duc Philippe, son père, bon et grand entretenement, sans servitute et sans nuls apparens dangiers. Dont véoit le temps du présent estre tout autre, tout dur et estrange envers l'aultre passé. » Part. III, ch. CLXXXI.

2. Contradiction avec ce que l'auteur vient de dire du bâtard : *tenui honore susceptus*, *repulsam accepit*, *etc.*

tanta quippe cupiditate seu libidine dominandi flagrabat seseque ulciscendi, ut de justitia, de honore, de laude seu gloria, nihil cogitare penitus videretur.

Cum itaque concepti machinatique alicujus atrocis sceleris, ex tam intempesta et præcipiti dicti bastardi fuga, opinio animis omnium pæne insideret, propensior cura habita est de totius rei scena inquisitionem faciendi. Igitur equites illi, qui cum bono rustico ad inveniendum portatorem litterarum ad Sanctum-Odomarum missi fuerant, tam exactam de ipso investigationem fecerunt, quod eumdem ad statim invenerunt, inventumque ad dominum ducem Hesdinum adduxerunt. Qui solerter ac diligenter examinatus, totius malitiæ conventum detexit, et dicens se per regem ad Balduinum, fratrem suum, transmissum fuisse, litterasque illas, quas sibi reddendas, eidem rustico tradiderat perferendas, recepisse; verum oppidum, dum ipsum appropinquasset, ingredi timuisse, et ad Sanctum-Odomarum profectum. Cum autem ad veritatem certius eruendam comminata sibi fuissent tormenta, et de se quæstionem habendam formidaret, illud etiam adjecit, ut sibi ocreæ suæ, quas in hospitio suo apud Sanctum-Odomarum reliquerat, afferrentur; nam in alterius rostro (ea enim tempestate, per totam Galliam et Germaniam, calceis et ocreis longa et valde superflua et inutili cuspide rostratis[1] omnes ferme utebantur, quidam etiam cæteris multo grossiore) aiebat litteras inveniendas manu propria regis et suo signo signatas, in quibus totius ma-

1. Allusion à la mode des *poulaines*.

chinamenti conspirationisque series contineretur. Quæ ocreæ suæ cum allatæ fuissent, in eis inventæ sunt hujuscemodi litteræ quæ totius scenæ et singulorum ejus actuum, una cum his quæ sibi verbo dicta injunctaque fuisse referebat, indices clare atque luculenter exstiterunt[1].

Diu autem de tota illa conspiratione atque machinamentis, de complicibus, de ministris, de singulis circumstantiis solerti pervestigatione facta, et totius rei ad plenum veritate comperta atque explorata, ingentes gratiarum actiones et debitas laudes supplicationesque divinæ Majestati reddidit ipse dominus dux, quod a tantis eum periculis atque insidiis miseratione sua præservasset, similesque ab omnibus suis subditis, missis epistolis[2] ad civitates et insignia oppida terrarum suarum, quæ conspirationis insidiarumque seriem continebant, humiliter et devote fieri precatus est. Quod non segniter quippe neque negligenter factum exstitit. Nam cum immensis Deo laudibus redditis et gratiarum actione, quod dominum suum optimum, imo semetipsos, a tantis eruisset insidiis atque malis, etiam cum omni devotionis affectu, supplices tam publice quam privatim Divinitati ubique porrectæ et factæ sunt preces, ut eumdem in antea, per magnam suam misericordiam, a similibus omnibus inimicorum

1. L'auteur oublie qu'il a déjà mentionné cette prétendue lettre du roi (p. 236) en lui attribuant une teneur différente. On répète ici qu'il n'est pas question de lettre du roi dans le manifeste du duc de Bourgogne, mais seulement « d'aucunes lettres » que portait l'homme arrêté à Saint-Omer.

2. C'est la pièce dont on s'est servi pour annoter le chapitre précédent, et dont on a dit que le texte a été donné par Duclos, dans ses preuves à l'*Histoire de Louis XI*.

insidiis atque periculis protegere et defendere dignaretur.

Hoc itaque modo, quo a nobis relatum exstitit, auctore Francorum rege, in necem Burgundiæ ducis machinatum publice per omnes terras ipsius ducis divulgabatur. Sed eum divina protegente gratia, quæ reprobans consilia principum, frequenter ea in irritum deducit, conatus hujuscemodi damnabilis et detestandus effectum non habuit. Detectum autem hujuscemodi doli atque insidiarum commentum fuit, dum adhuc apud regem esset comes de *Warvich*[1], magnus talium rerum architectus.

CAPITULUM VI.

Qualiter comes de *Warvich* in Angliam appulit, Henricum e carcere in regem restituit; et Edoardus rex regno excessit et in Hollandiam trajecit.

Cum autem armis virisque et victualibus, omnibusque necessariis rebus instructa sua classis fuisset in littore inferioris Normanniæ, foretque reversa inefficax classis ducis Burgundiæ, de qua superius fecimus mentionem, mense octobri[2], anchoras et funes e portu solvit, et vela faciens, armatis etiam navibus multis comitatus, quas Francorum rex ad eum securius con-

1. Erreur. Warwick avait remis à la voile, et débarqué à Plymouth le 13 septembre 1470. Le commencement de l'affaire du bâtard Baudoin ne remonte pas plus haut que le mois d'octobre de la même année.

2. Corrigez *septembris*.

ducendum instruxerat[1], versus occidentalem plagam[2] in Angliam appulit.

Quo cum appulisset et se nomine Henrici regis militare contra Edoardum, ejus hostem, ubique per regnum disseminari et publicari fecisset, dici non potest quantos ubique, et populorum, et omnium pæne statuum regni favores atque auxilia conciliarit. Quibus fretus, nonnullos ex officiariis, quos sub se pro regni administratione ac gubernatione ipse Edoardus instituerat, in pluribus locis punivit, et interiora regni penetrans, ad persequendum et inveniendum hostem exercitum direxit.

Venit autem Londonias, ubi Henricus rex captivus, jam longo tempore, in Turre servabatur. Qua in urbe, quæ totius regni est caput, cum plurimo favore se exceptum videret, Henricum de dicta Turre et carcere absolvit, et ex captivo regem denuo fecit. De qua ejus liberatione et sublimatione magnus applausus per omnes, qui suarum vel dicti *Warvich* partium studiosi erant, per regnum Angliæ universum factus fuit; sic quod pauci Edoardo parentes atque obedientes manserunt, in partes adversas totius pæne regni multitudine confluente.

Sed contractis nihilominus copiis, quas poterat, Edoardus, ex his quos sibi magis fidos existimabat, hosti obviam ire et ad certamen congressumque venire cogitavit. Verum cum id agere moliretur, et jam

1. « Le roy.... fist avitailler sa nef, la nef de Mgr. l'admiral, la nef de Colon (vice-amiral), et aultres plusieurs beaux navires, dedans lesquels se mirent et boutèrent lesdits de Clarence et de Warwik. » Chron. scand., *ad ann.* 1470.

2. A Plymouth et à Dartmouth.

non multum ab hostium procul abesset exercitu, ab aliquibus sibi intimioribus exstitit nuntiatum ut sibi ipsi caveret : nam si ad dimicandum accederet, erat hosti tradendus a nonnullis suis ducibus, de quibus plurimum confidebat.

Tali itaque admonitus nuntio et exterritus, cum omnes ferme a se deficere et sese ad hostes addicere videret, nec de quibus sibi cavendum foret certior effici posset, per fugam sibi tempori consulere utilius duxit. Unde, paucis acceptis navibus et, uti instans ferre fierique patiebatur periculum, instructis et armatis, circiter cum quadringentis viris e regno abscessit et ad littora Hollandiæ trajecit, prope Hagam-Comitis[1]. In quo loco ex voluntate ducis Burgundionum, sororii sui, constitit per tres menses aut quatuor[2].

Cum autem Francorum rex eum sic excessisse regno atque profugum, Henricum vero in regem restitutum et sublimatum opera amici sui *Warvich* agnovisset, æstimari facile aut dici non potest, quantam inde animo lætitiam acceperit, quantumve eum prosperitas hujuscemodi extulerit, et quantum exinde intumuerit. Jam enim profecto reputabat se[3] pro voto, quod totis desideriis optaverat et plurimis exquisierat studiis atque laboribus, adinvenisse[4] : opportunum scilicet tempus, quo se de duce Burgundiæ ulcisci, eumque eradere de terra atque exstinguere penitus posset. Unde statim cum Edoardo, principe Walliæ antedicto, qui

1. A Alkmaar, près la Haye (en hollandais *'s Graavenhaage*).

2. Il arriva le 11 octobre 1470, et repartit pour l'Angleterre le 10 mars 1471.

3. *Si* dans le ms.

4. *Advenisse* dans le ms.

cum Margareta, matre sua, apud se manserat ad auscultandum et explorandum quales successus in Anglia dictus *Warvich* inveniret, fœdus illud insigne et egregium percussit, de quo jam locuti sumus, mensis videlicet novembris die vicesima octava : quod tamen auctore *Warvich*, ut diximus, et cuditum[1] et fabrefactum exstiterat, antequam ex littoribus Normanniæ vela faceret, in Angliam trajecturus[2].

CAPITULUM VII.

Quomodo Edoardo pulso, statim rex oppidum Sancti-Quintini et Ambianensem [civitatem] fraudulenter recepit.

Igitur hujuscemodi contracto et absoluto fœdere, veluti jam quadam spei certitudine, rex ipse Francorum, voti sui compos securusque factus, tentavit fraudibus atque dolis civitates et oppida, quæ viciniora terris suis Burgundionum dux tenebat supra ripas Summonæ, sibi acquirere, et cives locorum, qui ut plurimum satis ad hoc affici noscebantur, ad faciendam defectionem sollicitari facere et ad se transeundum. Neque enim castris et armorum potentia, neque diffidationibus et denuntiationibus hostilitatis atque inferendi belli palam factis (quod de jure gentium et naturali quodam modo exsistit), civitates et oppida subigere attentabat[3]; sed proditionibus et occultis do-

1. *Cuditus*, *cudatus*, *cuditio*, sont fréquents dans la latinité du moyen âge, et même consacrés en terme de monnayage.

2. Quelle que soit l'assurance avec laquelle l'auteur continue d'affirmer, ceci néanmoins modifie singulièrement son premier dire. Voy. ci-dessus, p. 228.

3. La guerre pouvait passer pour déclarée après la réponse que

lis dictorum locorum civium animos ad deditionem sollicitabat.

Cui rei gerendæ se ministrum atque instrumentum fecit comes Sancti-Pauli, connestabularius[1] dictus Franciæ; qui, prope hujusmodi civitates et oppida præsidia militum habens[2], primo quidem civibus ex condicto voluntarie se dedentibus et sub regiam manum affectantibus venire, oppidum Sancti-Quintini in Viromandia, supra Summonam flumen situm, recepit atque introivit[3], cum nulla, ut diximus, post illam solemnem atque tam reverenter, apud Peronam, inter regem Francorum et Burgundiæ ducem, sacramento solemniter firmatam perpetuam pacem, hostilitatis atque inferendi belli denuntiatio palam præcessisset. Quæ si præcessisset, non est arbitrandum quod Burgundionum dux hujuscemodi oppidum et alia hostilium terrarum limitanea, absque militum præsidiis et custodia, reliquisset.

Unde, licet hujuscemodi oppidum tali machinamento sic ab eo defecisset, non statim tamen adhuc

fit le duc de Bourgogne aux envoyés du roi, qui allaient lui offrir réparation de tout le dommage causé par Warwick : « Entre nous autres Portugalois, avons une coustume devers nous, que quand ceulx que nous avons tenus à nos amis se font amis à nos ennemis, nous les commandons à tous les cent mille diables d'enfer. » « Réponse, dit Chastelain, non pas bien prise des gens mesmes du duc. » (Part. III, ch. 199 et 200). D'ailleurs l'assemblée de Tours, par qui le roi se fit décharger du serment de Peronne, et par suite de laquelle le duc reçut une assignation en parlement, dont il incarcera le porteur, était une annonce assez manifeste des hostilités. Commines, l. III, ch. I.

1. *Connestablius* dans le ms.
2. Dans ses châteaux de Ham et de Beaurevoir.
3. Le 10 décembre 1470.

regem Francorum bello est adortus. Verebatur enim criminationis atque infamiæ talem tamque turpem notam incurrere, ut tam solemniter percussi et sacrati fœderis apud Peronam, vel cum minima ac tenuissima apparentia, infractor ab aliquo dici posset[1]. Sed in hoc non quievit Francorum rex, nec suus prædictus connestabularius.

Verum etiam et nobilem Ambianensem civitatem, repugnantibus nec assentientibus honestioribus civibus loci, vulgi præcipiti et inconsulta atque tumultuaria factione, similiter recepit, et a ducis Burgundionum ditione abstraxit[2]. Et primo quidem, cum a certis commissariis[3], regiis quibusdam equitum turmis sociatis, summati ex parte regis requisitique fuissent ut sese dederent, consilio prudentium honestiorumque civitatis se honestissima responsione tutabantur, poterantque semper eadem se defensione tueri, si in eadem sententia firmi solidique fuissent ac mansissent[4]. Responsum enim tunc consulte dede-

1. Appréciation très-fausse des dispositions du duc, qui regardait le traité de Péronne comme rompu par la réception de Warwick (Chastelain, part. III, ch. CXCIX), mais qui croyait si bien dominer Louis XI par la peur, qu'il ne se donna la peine ni de réunir ses troupes, ni de mettre en état de défense les villes de la Somme, quoique le duc de Bourbon lui eût donné sous main l'avis des projets que le roi formait contre ces villes. Commines, l. III, ch. I.

2. Le 2 février 1471.

3. Ces commissaires étaient les seigneurs de Torcy, de Beaumont et de Puisieux. Voir le récit tiré des registres de l'hôtel de ville d'Amiens (Aug. Thierry, Recueil des Monuments inédits de l'Histoire du Tiers-État, t. II, p. 329), récit d'une tournure trop officielle, et qu'il faudra modifier par celui de Thomas Basin.

4. Ils y seraient restés si le duc de Bourgogne, qui était accouru

runt, se regem tanquam dominum suum superiorem et capitalem agnoscere, ducem vero Burgundiæ proximum et immediatum se habere; cui cum fidelitatis hommagiique, regiis jussibus et mandatis, præstitissent sacramenta, non posse ab eo deficere ad regemque transire, eo secluso et rejecto; fidem quam sibi mandaverat observari, et ad eam servandam sacramento adigi voluerat[1], se violare non posse; quam tamen observando et retinendo, regem nihilominus veluti supremum dominum semper recognoscerent et haberent. Si vero eos nude, et absque alterius subalternatione seu mediatione domini, habere vellet, precabantur ut agere vellet cum Burgundionum duce, cui, eo præcipiente et mandante, suam fidem obstrinxerant, ut eos a fide et a sacramentis sibi factis et præstitis absolveret. Hoc facto, cum bono animo et absque coactione, libenter se regi dedituros, ejusque majestatis jussibus per omnia parituros : quod alias, cum honestate et absque reatu perjurii et perfidiæ, minime facere possent.

Cum hac responsione eos, qui se ad defectionem sollicitaverant, satis prudenter et consulte remiserant expeditos; sed cum, non obstantibus his, sollicitari plebem a parte regis minime cessaretur, stulta et infida plebs quæ magnum aliquod consequi se æstimabat, si sub regalis fastigii titulum devenisset, alia vice venientibus ad se equitum turmis et nomine regio intromitti postulantibus, eos intus admisit, et a Bur-

aux environs d'Amiens, s'y etait introduit. Mais quand il sut les dispositions du menu peuple, il se trouva trop peu escorté pour oser y entrer. Commines, l. III, ch. II.

1. *Voluerant* dans le ms.

gundionum deficiens duce, ad regis se tradidit voluntatem.

CAPITULUM VIII.

Qualiter dux Burgundiæ Abbatis-Villam munivit, castellum de *Piquegny* expugnatum incendit et Ambianos obsedit.

Hæc autem res jam inchoandi belli palam et notorie causam attulit, non relicto amplius ambigendi loco, quin per hæc fœdus apud Peronam percussum ruptum omnino violatumque foret.

Cum autem hæc ita gesta fuissent verisimiliterque addubitare dux Burgundiæ posset, ne longius latiusque, nisi objex poneretur, cœptum atque exortum evagaretur incendium (nam et animos civium de Abbatis-Villa nonnullisque aliis oppidis, quæ ex fœdere pacis jam bina vice cum rege compositæ acceperat, fragiles et mutabundos agnoscebat, pronosque non minus Ambianensibus ad defectionem faciendam), se mox apud Abbatis-Villam contulit. Quæ primo quidem militum præsidia recipere detrectabat, et se illo onere conabatur absolvere atque excusare, quemadmodum perante Ambianenses fecerant; sed quod eorum fides satis tuta non erat, plebeia multitudine animum ad regem plurimum se habere judicata, adhibita convenienti cautela, militum copiæ pro duce Burgundionum intromissæ sunt, ibique pro præsidio et custodia collocatæ, arce firma et valida illic exstructa, qua de oppido securior redderetur. Fuit quoque ibi ipse Burgundionum dux per aliquot menses[1], permittens hiemis, tunc instantis, rigorem præterire.

1. *Ibi* ne doit pas s'entendre d'Abbeville même, mais de ses

Interea autem non cessabat ad futurum bellum necessaria præparare, exercitumque undecumque, de omnibus suis terris et dominiis suorumque fœderatorum, colligere et congregare; munire etiam limitanea oppida et castella, tam contra Anglicos versus Calesium, quam contra Francorum impetus, tam versus Burgundiam quam alias terras suas. Quanquam enim de illo illustri fœdere, inito inter Francorum regem et præfatum principem Walliæ, nihil tum adhuc certum haberet, de inimicitiis tamen illius comitis de *Warvich* et adversum se acerbissimo odio, neque anceps, neque ambiguus erat; et propterea, cum pro tempore eum potiri in Anglia rebus, Henricumque, cui conciliatus erat, in regnum restituisse non ignoraret, prudenter se contra Anglos communiendum duxit.

Accessit autem interim ad eum[1] Edoardus rex, sororius suus, ut solatia ab eo auxiliaque acciperet ad recuperandum regnum suum Angliæ, quo, modo quem prædiximus profugus, spoliatus erat. Quæ res cum duci Burgundiæ pernecessaria atque utilissima foret, eadem et libenter et congratulanter apud eum invenit. Satis enim verisimiliter æstimari potest quod, si res secundæ, quemadmodum initio comiti de *Warvich* Henricoque regi et suis provenerant, permansu-

environs, ou plutôt des environs d'Amiens, comme Vignacourt, Belloy et autres localités, où le duc promena son camp, non pas pendant plusieurs mois, mais pendant trois semaines seulement, jusqu'à ce qu'il se trouvât en force pour assiéger Amiens. Journal de la Maison de Bourgogne, dans Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 197.

1. Anachronisme, puisque le roi d'Angleterre avait débarqué à la Haye deux mois avant que la guerre éclatât. Ci-dessus, p. 246.

ræ fuissent, pondus amborum regnorum, Franciæ scilicet et Angliæ, Burgundiæ dux sustinere non potuisset; et propterea non minus sibi quam Edoardo, ut in regnum Angliæ restitueretur, utile reputabat. De utroque igitur providentissime cogitavit, et de colligendo exercitum, quo se adversus impetum regis Francorum tutaretur, et de ferendo auxilia Edoardo, quibus adjutus, ad aggrediendum denuo regnum, quo penitus exutus atque depulsus fuerat, vires ausumque acciperet.

Et collecto quidem in parte exercitu, castra ipse Burgundionum dux extra Atrebatum[1], in vastis illis campestribus, non remote ab urbe metatus est, figens ibi atque extendens papiliones et tentoria sua, ut ad constitutum diem reliquos opperiretur, quos cum armis et equis ad obsequium suum adesse mandaverat. Qui cum venisset dies, expeditumque et paratum collegisset maximum exercitum, motis castris, ad expugnandum castrum de *Piquegni*, supra flumen Summonæ, accessit. Pertinebat enim vicedomino Ambianensi[2], qui in eodem castro militum regiorum munitionem advocarat. Dantes igitur ad istud castrum insultum Burgundiones[3], illud magnis viribus, licet qui intus erant fortiter resisterent, expugnarunt, et cæsis vel captivatis omnibus qui intus erant, direptisque bonis, illud flammis voracibus tradiderunt : quibus in favillas et cineres redactum fuit.

1. Au village de Wailly. Ce campement précède les mouvements autour d'Abbeville, dont l'auteur a parlé plus haut. Le duc quitta Wailly le 13 février 1471.

2. Le vidame d'Amiens, Jean d'Arly (d'Ailly).

3. Le 24 février 1471.

Deinde vero mense februario aut circa initium martii[1], prope civitatem Ambianensem, ultra Summonam, versus Normanniam[2], castra locaverunt, urbemque ex eo latere obsidione cinxerunt, unde potissime sperare poterant ei subsidia annonæ et commeatus, succursumque a militia regis debere provenire. In qua obsidione cum esset Burgundiæ dux cum valido et potenti exercitu, apparatum cum omni sedulitate faciebat.

Edoardus rex, in Anglia intelligens a suarum partium spectatoribus, qui inde ad se frequentes transfretabant, quod si illo etiam cum parva manu evectus esset, plurium nobilium atque plebeiorum favores inveniret[3], qui jam illius perfidi *Warvich* fastum atque superbiam minime ferre possent[4].... Invenit autem ipse Edoardus in littoribus Flandriæ et Zelandiæ plures naves Teutonicorum, quos Osterlingos appellant[5]; propter quasdam enim injurias, quas tam a Francigenis quam Anglicis prætendebant sibi fuisse irrogatas, cum multis navibus armis instructis piraticam, præcipue contra Gallos et Anglos, faciebant, illudque mare Britannicum quotidianis prædis atque rapinis graviter incessebant[6].

1. Ce fut le 6 mars. L'auteur contredit par là ce qu'il a avancé dans le chapitre précédent, que le duc de Bourgogne avait jugé à propos d'attendre la belle saison pour commencer ses opérations.

2. Entre Pont-de-Mez et Saint-Acheul.

3. *Invenire* dans le ms.

4. Il y a ici une lacune considérable, quoique le texte se suive sans interruption dans le ms.

5. C'est le nom qu'on donnait aux marins et marchands de la ligue hanséatique.

6. Ceci peut servir de commentaire à Commines, qui dit seulement : « Pour ce temps les Ostrelins estoient ennemys des Anglois, et aussi des Françoys. » L. III, ch. v.

CAPITULUM IX.

Qualiter Edoardus, rex Anglorum, reversus est in Angliam, et Henricum regem, Londoniis captum, denuo in Turre Londoniarum, uti prius, carcere reclusit[1].

Eos igitur Edoardus rex sibi concilians et promissionibus atque muneribus alliciens, ad transfretandum in regnum suum Angliæ, quam colligere potuerat, militum manum, valde opportune sibi servire fecit. Porro classe, quam tam ex dictorum Osterlingorum auxiliis, quam ex aliis quæ in Flandria et Zelandia atque Hollandia invenire potuerat, parata et instructa, [x]iv. die mensis martii, versus septentrionalem plagam regni sui descensum ad terras accepit[2]. In quibus cum copias, quas secum advexerat, deposuisset, junctis secum eorum qui ad se e regno confluxerant[3] copiis, ad urbem suam[4] Eboracum

1. Ce chapitre, où les faits sont rapportés avec une grande exactitude de chronologie, est imité et souvent traduit mot pour mot d'une relation en français qui eut cours peu de temps après les événements, et que Mlle Dupont a publiée dans son édition de Commines (t. III, p. 281), d'après le ms. de la Bibl. imp., nº 8448-4. La Société des Antiquaires de Londres en a imprimé une traduction anglaise dans le tome XXI de l'*Archæologia*.

2. A Ravenspur (14 mars 1471), où, soixante et onze ans auparavant, Henri de Lancastre avait débarqué pour détrôner Richard II.

3. Dans le ms. *qui se ad regnum confluxerunt.*

4. *Sua* indique qu'il portait le nom d'York, mais non pas que cette ville favorisât ses espérances, car il n'y fut reçu qu'à la condition d'abjurer ses prétentions à la couronne en présence du peuple et du clergé réunis dans la cathédrale. Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II, ch. IX.

contendit, et ad eam, xviii. ejusdem mensis die, applicuit.

Ubi cum intellexisset illum magnum hostem suum, proditionum insignem magistrum, comitem de *Warvich*, in certis finibus regni cum ingentibus copiis campos tenere, ad eum inveniendum belloque petendum, cum exercitu suo concito gradu perrexit. Sed cum ille perfidus audiisset ipsum Edoardum propinquantem, pavore exterritus, infra civitatem Conventrensem [1] munitam cum suis copiis se reclusit, minime ausus exspectare congressum [2]. Ad quam cum exercitu Edoardus advolans, xxix. die ejusdem mensis, eumdem magnum suum proditorem summavit, ut, si de justitia querelæ suæ confideret, ad dimicandum et præliandum prodiret.

Quod cum ille recusaret, nec præliandi copiam ullatenus facere vellet, deliberavit idem Edoardus ad villam de *Warvich*, unde idem proditor nomen titulumque præferebat, accedere, ut vel tali modo eum ad certaminis locum et ad confligendum idoneum fortassis attrahere posset. Cum autem in ea villa esset, ad se venit frater suus dux Clarentiæ, gener prædicti perfidi *Warvich*, cum pulchra comitiva armatorum. Cui cum idem [3] Edoardus obvius extra villam de *Warvich* exiisset, cum suis copiis et vexillis expansis (quemadmodum etiam idem Clarentiæ dux veniebat), inter ipsos pax et concordia

1. Coventry.

2. Chastelain le taxe aussi de lâcheté : « Estoit laiche et couard, ne oncques ne se trouva en lieu fors fuitif. » (Part. III, ch. clxxxviii.) Commines dit la même chose en termes plus honnêtes. III, 7.

3. *Eidem* dans le ms.

cum magna utrinque lætitia conciliatæ sunt et firmatæ.

Audiens autem ipse Edoardus quod Oxoniæ comes[1] et dominus de Bellomonte[2] cum aliis pluribus, ad ferendum auxilia et jungendum se illi insigni proditori *Warvich*, adventarent, misit contra eos partem copiarum suarum ad villam Leychestriæ[3]. A qua, III. die mensis aprilis, dictus Oxoniæ comes et sui fusi fugatique fuerunt. Quo sic facto, ipse Edoardus, rex iterum, ad civitatem prædictam Conventrensem accessit, adhuc tentaturus, si prædictum maximum inimicum suum *Warvich* in patentes campos, secum dimicaturus, educere posset. Ad quos cum nec exire, nec pugnæ aditum præbere vellet, sed intra mœnia vallumque potius consistere, expugnare quidem civitatem ipsam rex adortus fuit et attentavit[4]. Sed cives locique incolas miseratus, quibus, licet insontibus, ea res extremam calamitatem inferre potuisset, deliberavit potius versus urbem regiam Londoniarum, ubi Henricum, hostem suum, pro rege se gerentem et in priscam restitutum libertatem, consistere audierat, se cum suo conferre comitatu.

Ad quam cum adventasset, statim a civibus minime obsistentibus cum benevolentia est exceptus, XI. die mensis aprilis; et ejus arcem occupans, quæ Turris Londoniarum vulgo dicitur, ipsum etiam Hen-

1. Il y a *dux* dans le ms., mais l'auteur se corrige lui-même dans la phrase suivante. Le nom de ce comte d'Oxford était John Vere.

2. John, vicomte de Beaumont.

3. Leicester.

4. *Adortus fuisset et attemptasset* dans le ms.

ricum, ejus inimicum, nuper in regnum ex longo carcere iterum erectum et sublimatum, in captivitatem reposuit. Cepit etiam et archiepiscopum Eboracensem plurimum eidem faventem[1]. O fragilis et caduca nimium humanorum fastigiorum celsitudo! « O regnorum » ut tragicus eleganter cecinit[2],

magnis fallax
Fortuna bonis, in præcipiti
Dubioque nimis excelsa locas.
Nunquam placidam sceptra quietem
Certumve sui tenuere diem.

Cecinit etiam infelix Priamus, eversa Troja[3] :

Quicumque regno fidit et magna potens
Dominatur aula.....
Me videat et te, Troja. Non usque novit[4]
Documenta sors majora, quam fragili loco
Starent superbi.

Et de ipsius calamitatibus atque infortuniis multæ tragœdiæ, et græcæ et latinæ, editæ sunt. Sed quid infelix iste Henricus est dicturus? Quibus verbis, quibus lacrymis et singultibus suam deploraturus sit

1. Georges Nevill, grand chancelier d'Angleterre et archevêque d'York, frère du comte de Warwick, que les historiens anglais réputent avoir été de connivence avec Édouard IV du moment que celui-ci entra à Londres.

2. Citation de l'Agamemnon de Sénèque.

3. Ces vers ont été mis par Sénèque non pas dans la bouche de Priam, mais dans celle d'Hecube. C'est l'introduction de la tragédie intitulée *Troas*.

4. Erreur de mémoire qui rend le vers faux. Les textes portent *non unquam tulit*.

infelicitatem? Felix profecto, si quietus et tranquillus dimissus, nec a longa captivitate solutus, in sua arce Londoniarum reclusus mansisset, malorum comparatione, quæ hanc ejus momentaneam in regale fastigium repositionem e vestigio secuta sunt! Felicior vero si in monasterio, in quo per tempus aliquod sub monachi habitu delituerat[1], in Dei servitio, in quo summa est libertas, omnibus temporalibus curis vacuus, in finem usque hujus mortalis suæ peregrinationis degere potuisset! Longe vero magis, si nec unquam ad regalis pondus celsitudinis atque molestissimas curas sustinendas et perferendas jugum subiisset, suisque impositas cervicibus persensisset! Infelicissimum quippe infortunii genus est fuisse felicem. Olim duorum potentissimorum regnorum dictus rex, Franciæ scilicet et Angliæ, inunctusque etiam in Francorum regem in illa inclyta et regia Parisiorum urbe, quam tum cum magna ejusdem regni parte tenebat; sed tot tantasque postmodum calamitates lamentabilesque casus expertus est, quos afferre solet lubrica semper et instabilis temporalium imperiorum magnitudo, ut nullis prope superiorum infelicium, de quorum casibus tragœdiæ conscriptæ sunt innumeræ, in miseriarum multitudine et amplitudine inferior esse videatur : præbens tragico scribendi tam copiosam extensamque materiam, ut de ea, procul dubio, innumeri pæne actus fingi atque stringi possint.

De qua etsi jam multa a nobis, tam in regis hujus gestis quam optimi sui genitoris, historica narratione

1. Voy. Ci-dessus, p. 53.

conscripta sint, adhuc tamen nonnulla, ad suæ cumulum infelicitatis agnoscendum, annectenda sunt, quæ superiores forsan præteritasque ejus calamitates vincere et superare videantur.

Non enim hæc ipsius denuo iterata captivitas finis ei miseriarum fuit, sed majorum potius quoddam velut recidivum exordium. Nam cum intellexisset comes de *Warwich* cum suis Edoardum versus Londonias profectum, sperans in ea urbe, tum Henrici, tum sui contemplatione favores maximos invenire, arcemque, quæ firmissima illic exstitit, pro eorum partibus adhuc tenere, posseque in ea urbe Edoardum improvidum atque imparatum vulgi favore intercipere seu debellare, de Conventrensi civitate copias eduxit, et versus illam maximam urbem regiam concito gressu trajecit. Sed Edoardum, suis solerter excubantem periculis, propositum hujusmodi suorumque hostium minime latuerunt molimina atque insidiæ. Videns enim jam appropinquare hostes cum exercitu valido, qui, ipsismet testibus, triginta millia armatorum numerum faciebat, impavidus atque imperterritus, eductis ad ipsam regiam copiis suis, in camposque obviam eis profectus, ad decem milliaria procul ab urbe castra locavit[1].

Erat sabbatum sanctum in vigilia Paschæ, dum Londonias exivit, et tota nocte cum exercitu equitavit, XIII. die mensis prædicti, scilicet aprilis; et utique sabbatum prædictum et sanctum Paschæ diem sequentemque festive in urbe et quiete libentius celebrasset, uti proposuerat, si non adversariorum sibi

1. A Barnet.

non ignorati doli et machinamenta eum aliter agere coegissent.

CAPITULUM X.

De prælio commisso Paschæ die, in quo, cedente victoria Edoardo, comes de *Warvich*, cum multis suarum partium, exstinctus est [1].

Cum igitur illuxisset sacratissimus dies dominicæ resurrectionis, qui XIV. ejusdem mensis erat, mane hostes suos (in quibus præcipui erant dux Oxoniæ[2], comes de *Warvich*, marchio Montis-acuti, frater suus[3], comes Oxoniæ, dominus de Bellomonte[4], et plures alii proceres, milites atque nobiles partium tam Henrici quam *Warvich* studiosissimi ac tenacissimi) bello adortus est. Cum quibus, sese acriter et animose defendentibus, dimicans strenue ac potenter, Deo ita volente, pulcherrima potitus est victoria. Nam illic cæsi fuerunt ille magnus (quod sæpe diximus) proditionum architectus, comes de *Warvich*, cum dicto marchione, fratre suo, pluribusque militibus nobilibus et populis partium suarum; cæteri vero fusi fugatique, fugæ præsidio evaserunt.

Hic finis, hæc merces, hoc debitum præfato maximo proditori stipendium fuit; qui dolis atque proditionibus suis, civiles primum dissensiones, per quas fuit Henricus regno pulsus et Edoardus in regem subvec-

1. Chapitre tiré de la même source que le précédent quant aux faits historiques.

2. Corrigez *Exetriæ*. Il s'agit du duc d'Exeter, Henry Holland.

3. John Nevill, marquis de Montague, frère de Warwick.

4. Le comte d'Oxford et le vicomte de Beaumont, déjà mentionnés dans le chapitre précédent, p. 257.

tus, in patriam suam, tranquillam et pacatam, invexit; secundo ab eodem Edoardo, quem, veluti de Henrico fecerat, proditorie etiam regno satagebat deturbare, Anglia pulsus, hujusmodi civiles discordias, in Gallia jam sopitas et pæne exstinctas, suis venenosis artibus atque proditionibus iterum excitavit. Quibus jam excitatis et redivivas suis nefandis factionibus vires resumentibus, earumdem faces iterum in Angliam secum tulit ex Gallia; quibuscum incendia perniciosissima illic accendisset, pejoraque, nisi divina adfuisset propitiatio, agere moliretur. Eadem suis sceleribus modum imponens, ne ulterius in plurimorum perniciem atque exsilium diffunderentur, pœnas de eo justissimas sumpsit, ipsumque exstinxit. Cui profecto illud propheticum convenientissime coaptari potest : « Vidi impium exaltatum et elevatum sicut cedros Libani : transivi, et ecce non erat; quæsivi et non est inventus locus ejus. » Quanquam autem talis pugnæ illius et dicti *Warvich* exitus atque finis rebus Henrici, qui jam (ut diximus) in captivitatem reclusus denuo erat, infaustus non parum fuerit : qui, si victor ipse *Warvich* evasisset, sperare poterat posse illico se captivitate absolvi et eripi; luctuosus tamen hujusmodi infortunii eventus utcumque solari poterat, quod de illo iniquissimo proditore se ultum videbat, qui suæ totius calamitatis et dejectionis auctor atque incentor exstitisset. Sed non eatenus sua fortuna conquievit aut ærumnis imposuit finem; nam paulo post, longe et gravior infelicissimique materia provenit luctus.

CAPITULUM XI.

De altero prælio apud *Tewsberi*, in quo occubuit dominus Edoardus, princeps Walliæ, cum multis[1].

Audivit siquidem Edoardus, XVI. ejusdem mensis die[2], ex Gallia dominam Margaretam, Henrici conjugem, cum Edoardo, filio suo, dicto principe Walliæ (cum quo præclarum illud, de quo supra meminimus, fœdus Francorum rex copularat), descendisse et appulisse in Angliam, versus partes occidentales[3], in quibus plurimorum procerum nobilium atque populorum favores præcipuos atque auxilia inveniebat; quodque trajecisset eadem regina ad civitatem Oxoniensem[4] et partes illas, ubi partium mariti sui et comitis de *Warvich* agnoscebat esse pertinacius defensores.

Quibus rebus auditis et intellectis, ipse rex Edoardus, qui, post victoriam prædictam, se Londonias contulerat, iterum XXII. die ejusdem mensis, octo videlicet duntaxat á priore prælio diebus exactis, exercitum suum ad campos adduxit. Videbat enim parum sibi esse quod sui perfidissimi proditoris *Warvich* victor exstitisset, nisi etiam adversus hanc reginam ejusque filium, ad quos plurium animi ferebantur, et longe majoris partis regni, tam in Henrici quam *Warvich* interempti favorem, quibus mirum in modum plures afficiebantur, bello decertaret, viresque ejus suarumque fautores partium opprimeret atque dejiceret.

1. Chapitre tiré de la même source que le précédent.
2. Le 16 avril 1471.
3. « Au pays de West, » dans la relation en français.
4. Corrigez *Exetriensem*. « A la cité de Excestre. » *Ibid.*

Movens itaque a Londoniis cum copiis suis, ad locum, ubi reginam et Edoardum filium ejus cum suis esse existimabat, iter direxit.

Idem vero Edoardus cum matre sua e diverso versus regem Edoardum, freti maxima, quam e nobilibus et popularibus contraxerant, multitudine, etiam contendebant; veneruntque usque ad civitatem Batoniensem[1]. Cui civitati appropinquavit Edoardus rex usque ad decem et octo milliaria patriæ[2], ibique castra metatus est, sperans, uti fama ferebatur, hostes suos in crastinum secum dimicaturos, ibi eos opperiens et cunctas suas acies ad præliandum componens. Sed cum id reginæ ejusque filio innotuisset, quod Edoardus rex ad præliandum accinctus et præparatus eos constanter exspectabat, quanquam congrediendi pugnandique propositum accepissent, mutato tamen consilio, regis fama constantiaque atque animositate deterriti, versus partem septentrionalem cum suo exercitu diverterunt, et ad oppidum quoddam maritimum, appellatum *Bristule*[3], pervenerunt, dives quidem et opulentum atque munitum. In quo cum auxilio et favoribus quorumdam recepti fuissent, ab eisdem viris pecuniis et commeatu confortati plurimum fuerunt et adjuti. Resumptis igitur talibus solatiis animis, iterum congrediendi cum Edoardo et bello decertandi consilium acceperunt. Quod ut facerent, præfatum oppidum exiverunt, et ad locum novem milliaribus ab eo distantem se conferentes, II. die mensis maii, locum illic pro castris et conflictu delegerunt.

1. Bath.
2. Dix-huit milles anglais.
3. Bristol.

Porro cum hoc ad Edoardi pervenisset notitiam, suum movens etiam exercitum, concito gressu versus suos inimicos contendit, et ad locum, non ultra duobus millibus ab eis remotum, sua castra locavit. Quo exterriti nuntio regina ejusque filius Edoardus, castra moventes nec congressum regis ausi exspectare, noctu inde digressi sunt, et tota equitantes nocte, continuantesque iter per diem sequentem, ad villam *Tewsbury*[1] pervenerunt, a loco priore sex triginta milliaribus patriæ distantem.

Sane cum id ad Edoardi regis aures perlatum fuisset, talem eos insequendi et velut venandi diligentiam fecit, quod die III. ejusdem mensis maii, prope eamdem villam de *Tewsbury* ad tria milliaria, cum suo exercitu applicuit, vergente jam ad noctem die, ibique pernoctavit. Crastino autem adveniente die, qui erat IV. dicti mensis, suis pulchre ordinatis aciebus et cunctis ad præliandum præparatis, usque prope dictam villam accessit. Juxta et prope quam suos inveniens hostes, in campo vallo communito prælium exspectantes, commendans causam suam omnipotenti Deo, cum eis certamen atque conflictum habuit. In quo de ipsis suis hostibus gloriosissimam victoriam, divina sic ordinante Providentia, feliciter reportavit.

Occubuerunt autem in ipso prælio præfatus Edoardus, dictus princeps Walliæ[2]; Johannes, frater ducis Summerseti, dictus marchio de *Dorset;* comes de

1. Tewkesbury.

2. Le prince de Galles fut assassiné sous les yeux d'Édouard IV, après la bataille. L'ancien annotateur de notre ms. 5962 rappelle cela dans une note marginale : *Cominæus affirmat eum a duce Clarentiæ in conspectu Edoardi regis interfectum esse.*

Vonschere[1] et dominus *Wenloch*[2], cum pluribus aliis militibus atque nobilibus; plurimum etiam « sine nomine vulgus » promiscuum, qui, vel Henrici regis, vel *Warvich* partium sectatores fuerant. Capti autem fuerunt in eo bello Eadmundus[3], dux Summerseti, [et] Prior magnus ordinis sancti Johannis[4], cum pluribus etiam militibus atque nobilibus; quos, quia vel auctores vel incentores seditionum atque rebellionum contra se suscitatarum[5], seu pertinacius atque acrius earum defensores fuissent, die VI. ejusdem mensis, ipse rex Edoardus capite plecti fecit.

CAPITULUM XII.

Quomodo, post bellum, varias turbas et seditiosorum collectiones Edoardus compescuit[6].

Confecto autem hujuscemodi prælio, ad regem nova delata sunt, quod, circa partes regni septentrionales, in et pro querela Henrici regis fiebant turbæ et commotiones magnæ contra se illorum populorum. Ad quos motus compescendos, ne in deteriorem exi-

1. Le comte de Devonshire, Thomas Courtney.

2. Lord Wenlock, gouverneur de Calais. Il périt de la main du duc de Somerset, qui s'aperçut qu'il songeait à passer à l'ennemi au commencement de la bataille.

3. Thomas Basin a corrigé ici la relation qui donne à tort le nom d'Édouard au duc de Somerset (Edmond Beaufort).

4. Sir John Langstrother, grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Une liste des prisonniers placée après la relation, dans l'édition de Mlle Dupont, appelle ce personnage « sire Jehan Longheustod. »

5. *Suscitatores* dans le ms.

6. Chapitre tiré de la même source que les précédents.

tum, dilatis nimium debitis provisionibus, res procederent, VII. die ejusdem mensis, movit se cum exercitu, versus partes illas proficiscens; et die ejusdem mensis XVI. ad civitatem suam Conventrensem applicuit. In qua cum esset, solatiis uberioris procurationis et annonæ suum recreavit exercitum.

Ejus audito ab illis turbis seditiosorum adventu, statim omnes vel ad propria domicilia, vel diversa latibula defluxerunt. Capti autem fuerunt dominus de Cannis[1] et nonnulli alii seditionum auctores; plures vero ad regem, ad postulandum pro erratis suam indulgentiam atque clementiam, destinantes, eam invenire et omnia sibi condonari meruerunt.

Dum autem ageret occupatusque rex Edoardus esset ad componendos motus insolentes eorum, qui adversum se rebellabant circa partes boreales, ut diximus, rumor ad eum de alia multo periculosiore populorum insurrectione contra se, in partibus Cantiæ[2], perlatus est. Quidam enim appellatus Bastardus de *Folchenberghe*[3], homo ad latrocinia et seditiones facilis ac promptus, in Cantia adjunctis sibi quibusdam ex stipendiariis oppidi Calisiensis[4], pluribus nautis atque piratis, plebem illam Cantiæ, hujusmodi factionibus et commotionibus satis pronam et assuetam, in arma concitavit, et aggregavit multitudinem usque ad decem et octo millia bellatorum. Qui venientes, die XII. mensis maii prædicti, ante civitatem Londonia-

1. Probablement *Camus*, comme dans la relation française : « Le seigneur de Camus. » Dugdale écrit ce nom, *Camois*.

2. Le pays de Kent.

3. Le bâtard de Falconbridge, Thomas Pewill.

4. De Calais.

rum, dicebant civibus et accolis ejusdem urbis se velle Henricum, regem suum, extrahere de Turre, in qua in carcere servabatur, eoque educto et secum habito, illico proficisci ad debellandum hostem suum Edoardum et prælio secum decertandum, qui regis et regni proditor hostisque publicus haberetur.

Quem cum rumorem audiisset Edoardus rex et plębium illarum talem contra se insurrectionem, pro munienda confortandaque sua urbe Londoniarum, ex civitate Conventrense, in qua consistebat[1], ad eam suarum copiarum partem transmisit, XIV. maii die; qui etiam biduo post, XVI. videlicet ejusdem mensis die, post eos, versus eamdem urbem trajicere cœpit.

Porro cum audiissent hujusmodi seditiosi et rebelles contra se adventare Edoardum, XIII. et XIV. die ejusdem mensis, regis accessum prævenire conati et ante ejus adventum urbe potiri, suumque Henricum, e carcere eductum, habere, magno annisu insultum ad eamdem urbem dederunt; machinis atque telis, cæterisque jaculis et armis, eam expugnare et vi ingredi adorti sunt, posueruntque incendia in nonnullis ædibus dictæ arcis sive Turris, et in duabus ex portis civitatis[2]. Sed repugnantibus atque viriliter resistentibus adversus impetus civibus urbis, cum domino de Reviris et quodam comite[3], atque cæteris qui illic aderant ex servitoribus Edoardi regis, civitas non modo defensa fuit, sed et ipsi, qui intus erant, ex urbe in-

1. *Consistebant* dans le ms.

2. « Et mirent le feu en diverses maisons sur le pont de Londres et en deux autres portes. » Relation française.

3. « Les bons comtes Derey et de Riviere (Thomas Stanley, comte de Derby, et Antoine de Wydvile, lord Rivers). » Rel. franç.

silientes in hostes, eosdem turpem et ignominiosam fugam arripere coegerunt, cæsis vel captis ex ipsis circiter ad duo millia, cum plurima præda.

Hujuscemodi autem clade suscepta, qui ex eisdem seditiosis atque rebellibus supererant, sese receperunt et collegerunt in satis numerosa multitudine in quodam monte, ab ea urbe distante quatuor milliaribus. In quo loco, cum, exactis tribus aut quatuor diebus, de regis Edoardi adventu propinquo intellexissent, ipsius minime ausi exspectare congressum, versus oram maritimam diffugientes, fugæ præsidio sibi consuluerunt, ad diversa se loca, tum propria partim, tum etiam aliena, conferentes.

CAPITULUM XIII.

De iterato Edoardi regis ingressu Londonias, morte Henrici et totali consummatione recuperationis regni Angliæ[1].

Rex autem Edoardus cum exercitu, æstimato ad triginta millia equitum, comitatus proceribus et nobilibus totius regni majore ex parte, cum magno triumpho et applausu populi suam regiam Londonias, xxi. die ejusdem mensis maii, est ingressus. Ad cujus etiam manus captiva adducta est infelix illa domina Margareta pluresque capitanei et militum duces, qui mariti suarumque et filii sui partium fuerant defensores, qui a variis Edoardi ducibus, post prælium illud habitum prope villam de *Tewsbury*, et ante hunc

1. Chapitre tiré de la même source que les précédents.

triumphalem ingressum ad hanc suam regiam urbem, in diversis regni partibus capti fuerant.

De cujus profecto reginæ duorum olim regnorum potentissimorum, Franciæ et Angliæ, ærumnis atque calamitatibus non absimilia dici possent, quam quæ supra de sui Henrici infelicitate a nobis breviter strictimque relata sunt : quod plures enim tragœdiarum atque lugubres et luctuosi de ea facile fingi possent[1]. Apud ipsum tamen Edoardum victorem hodie dicitur, loco honestissimo et statu, cum sua regina atque conjuge[2] retineri et foveri. Fertur enim quod cum sibi ab Edoardo, postquam sub ejus venerat manus, oblatum fuisset ut e duobus alterum, quod mallet, eligeret, vel ad patriam parentesque redire, vel in regno suo vitam diesque suos perficere ac finire[3] : si primum eligeret, navigium cum honesto comitatu cunctisque rebus necessariis se ei præbiturum fore, ad eam deducendam; sin vero potius in regno suo consistere mallet, daturum se honorabilem pensionem annui redditus, et eam omni favore prosequi et humanitate : ipsam potius elegisse secundum, scilicet in Anglia consistere et remanere[4].

1. Il y a ici une altération profonde du texte, mais qu'il est peu utile de chercher à rétablir.

2. Élisabeth Wydvile, fille de lord Rivers, dont le mariage avec Édouard IV avait été la cause première de toutes les révolutions dont on vient de lire le récit.

3. *Venire* dans le ms.

4. L'ancien annotateur du ms. 5962 a ajouté en marge : *Cum nimirum meminisset jam antea a Francis se satis leviter exceptam esse*. Je ne sais si c'est une glose ou une omission de copie réparée. Le fait constaté par ce passage de Thomas Basin n'est pas dans la relation française. Il faut le considérer comme une de ces ridicules versions qu'accueillait avec empressement la crédulité des sujets

Henricus autem, cum tantas sibi provenisse calamitates inspiceret, seque de rege iterum, post dierum paucorum curricula, in carcerem et captivitatem reductum; se unicum filium, in quo tota spes regni reposita videbatur, cum tot principibus et nobilibus, suarum partium studiosis et defensoribus, bello amisisse; conjugem etiam in victoris manus captivam pervenisse : cum tantarum pondus et cumulum adversitatum et miseriarum ferre non posset, in fata, luctu et mœrore confectus, concessit[1]. Non tamen defuerunt, qui dixerint jussu Edoardi, postquam victor Londonias ex septentrionali, ut proximo diximus, plaga introiisset, suffocatum eum in carcere et enecatum fuisse[2]; de quo cum aliquo contentiosi esse non volumus. Exsequiæ tamen sibi in eadem urbe celebriter, more regum, factæ sunt, et sacra funeris persoluta.

Die autem XXIV. ejusdem mensis maii, egressus est denuo Edoardus rex, ad reliquias suorum rebellium

du duc de Bourgogne. Marguerite, largement entretenue, il est vrai, fut gardée comme prisonnière, d'abord à la Tour, ensuite à Willingford. Elle n'eut sa liberté qu'au bout de cinq ans, moyennant une forte rançon que paya Louis XI; et dès qu'elle fut rachetée, elle se hâta de fuir d'auprès de celui qui était le meurtrier de son fils et de son mari.

1. « Print pour ce tel courroux, que de desplaisir et merancolie il mourut le 24[e] jour dudict moys. » Relation française.

2. Le continuateur de l'Histoire de Croyland, quoique du parti d'York, ne laisse aucun doute à cet égard : « Parcat Deus et spatium pœnitentiæ ei donet, quicumque tam sacrilegas manus in Christum Domini ausus est immittere : unde et agens tyranni, patiensque gloriosi martyris titulum mereatur. » Voir la courte et substantielle dissertation que M. Lingard a mise en note sous le récit de la mort de Henri VI *Histoire d'Angleterre*, t. II, c. IX.

persequendas. Qui, ad diversas partes, de ejusdem exterriti adventu, diffugerunt. Præcipue vero ad persequendum prædictum bastardum de *Falchenburg*[1], qui apud villam de *Sandwich* maritimam, magnam adhuc nautarum armatorumque et navium multitudinem habere ferebatur. Sed ipse ac cæteri satellites, de regis adventu ad se perlata fama, prudenter ejus adventum prævenientes et obviam mittentes, veniamque supplices postulantes, pacem a rege acceperunt, deditionemque fecerunt quadraginta et septem navium, quas sub sua habebant potestate, aliarumque rerum quas rex ab eis voluit accipere et habere.

Et hoc modo completa et absoluta fuit per Edoardum recuperatio totius sui regni Angliæ, a quo factione et proditionibus illius comitis de *Warvich* pulsus ejectusque paulo ante fuerat, ut supra a nobis relatum est. Quod quidem armis et strenuitate mirabili atque diligentia ab eo edomitum atque conquisitum fuit, cum parva admodum initio manu, in undecim hebdomadarum spatio, a die quo, transmisso freto, pedem in regno reposuit : quod non parva utique dignum admiratione habendum est, cum ante regressum suum unum pedem totius patriæ sibi obedientem non haberet, sed esset totum a suis infensissimis atque acerbissimis hostibus vindicatum et possessum. Et quod rem multo difficiliorem periculosioremque sibi efficiebat, iidem hostes omnes ferme populos et accolas regni, tum in Henrici nomen ac favorem, tum in dicti comitis de *Warvich*, faventes mirumque in modum sibi affectos habebant; propter quod con-

1. Ci-dessus, p. 267.

tra omnium mortalium opinionem erat, ut illud, quod sibi contigisse videmus, ullatenus per eum perfici et adimpleri posset. Sed profecto, quemadmodum « nihil invitis fas quemquam fidere divis, » ita volente Deo et ejus disponente providentia (in cujus manu sunt et imperia hominum, et, cui voluerit, vel dat, vel aufert aut permutat, aut transfert ea secundum consilium altissimæ et inscrutabilis sapientiæ suæ et secundum abyssum suorum judiciorum, quæ semper absque ulla dubitatione justa sunt, licet mortalibus plerumque incognita), nihil impossibile aut ad extremum difficile invenitur.

CAPITULUM XIV.

Qualiter treugæ factæ fuerunt inter regem et ducem Burgundiæ, et soluta obsidio Ambianensis.

Sed forte mirabitur quispiam cur, cum res gestas Ludovici, Francorum regis, narrandas susceperimus, res Anglorum tam longa historicæ narrationis serie fuerimus prosecuti. Verum si ea, quæ jam retulimus, mente teneantur, cum his quæ sumus adhuc in antea relaturi, convenientissime rebus per Ludovicum gestis hi anglicani tumultus civiles contentiones inserti fuisse videbuntur : nam ab eo ipsiusque molitionibus fœdereque a se percusso cum principe Walliæ et suo fido amico, comite de *Warvich*[1], omnia hujusmodi infortunia profecta sunt. Unde exstincto, ut diximus, principe Walliæ, in ejus archivis seu scrinulis litteræ

1. Ci-dessus, p. 227 et suiv.

authenticæ ipsius Ludovici, Francorum regis, ejus manu signatæ et sigillo roboratæ, inventæ sunt; et ad Edoardi, deinde ab ipso ad ducis Burgundionum manus perlatæ, fecerunt de illo eos fœdere certos, quod verisimiliter ipsos perante latuerat.

Sed et ipsum fœdus et sacramentum suum quam integre et incorrupte idem Ludovicus servaverit, satis liquido ex his, quæ gessit, deprehendi potest. Quanquam enim, absque expresso scitu et consensu principis prædicti Walliæ, nec pacem, nec treugas vel abstinentiam a guerra, seu appunctuamentum quodcumque cum duce Burgundiæ facturum se juramento adstrinxisset, nec inde ullum verbum aut sermonem cum eo habiturum, tamen, eodem duce in castris exsistente et obsidionem tenente ante Ambianensium civitatem, cum eodem, die IV. mensis aprilis[1], treugas trimestres firmavit, et deinde ex calendis junii sequentis ad unum annum integrum prorogavit.

De quibus prioribus treugis cum prædictus comes de *Warvich* certior factus foret, qui decimo post eas firmatas die adhuc in humanis agebat, tantum doluisse fertur, tantum mœstitiæ luctusque duxisse, ut pæne in desperationem ceciderit. Quod per suas litteras satis indicasse ferebatur, quas ad eumdem Ludovicum de ea re scripsit; in quibus ei proditionis, perfidiæ atque perjurii crimina exprobrabat. Sed cum talium, ut diximus, artifex expertissimus fuisset, satis dignum suis meritis fuerat, ut etiam in retia consimilis aucupis traderetur. Quibus ambobus satis convenienter eulo-

1. La trève fut en effet arrêtée dès le 4 avril, mais l'acte n'en fut promulgué que le 10. Il est dans l'*Histoire de Bourgogne* de D. Plancher, t. IV, pr., n. 302.

gium illud jurisperitorum poterit adaptari : « Nil Judæus Judæo, nil dolosus doloso, nil Catilina Cethego[1]. »

Manente autem adhuc Burgundionum duce in castris aut vel circa urbem Ambianensem, minime adhuc sciente quamdam rupturam[2], quam sui in Burgundia, circa Matisconam[3], acceperant a militia regis Francorum, cum eamdem sibi rex, veluti ea res plurimum sibi mœsta foret, propter necem quorumdam qui illuc perempti fuerant[4], per ironiam intimandam duxisset, fertur etiam, vicem referens arte consimili, ipse Burgundionum dux sibi amici sui comitis de *Warvich* occasum nuntiasse, de quo nondum rex ipse certum nuntium acceperat.

Quod autem fauste feliciterque res Edoardi secundæ ipsi Burgundionum duci provenerint, quantisque ipsum subduxerint periculis atque malis, superfluum arbitramur id multis sermonibus intimare, cum profecto non eas magis ipsi Edoardo, quam eidem duci secundasse putemus. In quo satis manifestum cunctis factum fuit mirabiliter Dei clementiam atque benignitatem ipsi Burgundiæ domui, uti alias sæpe, sic et in his procellosis consuluisse tempestatibus et misericordissime succurrisse; quæ procul dubio totalem ruinam atque exstinctionem subitura poterat æstimari, si non, præter omnium mortalium spem, tam mirifice tam-

1. Allusion à quelque glose de jurisconsulte, dont le dernier terme rappelle le vers de Juvénal : *Clodius accuset mœchos, Catilina Cethegum.*

2. Équivalent du mot français *déroute.*

3. A Bussy en Beaujolais, à sept lieues de Mâcon.

4. L'auteur revient, à la fin du chapitre, sur cette guerre de Bourgogne.

que singulariter divino munere tutata præservataque fuisset. In quo etiam apparet quam pulchre et eleganter sacer psalmista cecinerit : « Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur » [et] quod consequenter in eodem imo bellissime canit.

Durarunt igitur inter Francorum regem ducemque Burgundionum treugæ prædictæ initiatæ ex quarta die aprilis, et postea sub eisdem legibus ex calendis julii in annum productæ, absque hoc quod commercia aliqua inter utriusque obedientiæ subditos cursum haberent. Quibus ineundis et feriendis causam præstitisse ferebatur adventus illustrissimi ducis Aquitaniæ, qui ex Aquitania a rege, germano suo, ut sibi auxilia ferret, accersitus, cum pulchro armatorum comitatu venerat, tanquam sibi subsidia præbiturus; re autem vera regi magis suspectus habebatur[1].

Fuit autem ea treuga satis opportuna et prope necessaria Burgundionum duci, ut ab obsidione sua Ambianensi discedendi honestam acciperet occasionem, in qua parum aut nihil proficere poterat, eo quod maximis equitum et peditum copiis eam urbem rex repleverat, eidemque commeatus abundantia quotidie providebat. Sed et de toto regno ingentem circa fines illos militiam congregarat, quæ ipsum Burgundiæ ducem et ejus exercitum in plurimis angustiis victualium habendorum multisque aliis periculis supponebat.

1. Et non sans raison, puisque c'est dans ce voyage que le prince passa de nouveau à l'ennemi. Cela est prouvé par ce que l'auteur raconte dans le chapitre suivant, et encore mieux par les instructions de Poncet de La Riviere, envoyé par le duc de Bretagne au duc de Bourgogne, le 15 juillet 1471. D. Morice, preuves, t. III.

Passa est et sua Burgundia, illa expeditione Ambianensis obsidionis durante, plurima damna jacturasque a militia regis, cujus ducatum in illa parte habere ferebatur comes delphinus Alverniæ[1], qui, cum aliqua portione stipendiariæ atque ordinariæ militiæ regis junctis nobilibus Alverniæ et Delfinatus, multa castella et villas in Burgundia expugnavit et diripuit. Erant illic et nonnulli Leodienses exsules, Burgundionum infestissimi et acerbissimi inimici, qui in populos et accolas Burgundiæ sine misericordia sæviebant, sicubi manus mittere possent. Sed de hujusmodi jacturis et damnis vix quidquam, nisi longo post decurso tempore, Burgundionum dux scire poterat, eo quod de terris suis Flandriæ atque Picardiæ, in quibus agebat, nulli in Burgundiam nec e contra securus transitus patebat; nam Campania, quæ intermedia est, regis erat, et Lotharingiæ dux[2], mortuo patre suo Johanne in Catalonia[3], principe bonæ memoriæ, ad partes regis accesserat, et tum Burgundionum duci hostis factus erat in gratiam regis atque favorem, eo quod ipsius filiam desponsatam haberet[4].

1. Bertrand de La Tour, comte de Boulogne et dauphin d'Auvergne.

2. Nicolas d'Anjou.

3. Jean d'Anjou, fils du roi René, mort à Barcelone, le 16 décembre 1470.

4. C'était la seconde fois qu'il était question de ce mariage, déjà rompu parce qu'à un moment le jeune prince avait espéré avoir pour femme l'héritière de Charles le Téméraire. L'année suivante on lui fit espérer de nouveau l'alliance bourguignonne, et il rompit encore avec le roi. Il mourut en 1473, ayant pu se convaincre que le duc de Bourgogne s'était moqué de lui.

CAPITULUM XV.

Quomodo, currentibus eisdem treugis, Carolus, dux Aquitaniæ, fœdus cum duce Burgundiæ copulavit, et comitem Arminiaci suis terris restituit; et de gestis ejusdem comitis.

Ab armis itaque interea, hujusmodi durantibus treugis, utrinque est cessatum; nulla tamen extra propriam cujusque obedientiam currebant in alterutrum commercia, sed odia acerrima durabant. Dietæ plures inter partes constitutæ fuerunt, in quibus de pace tractaretur; verum cum nulla vel minima spe perveniendi ad bonum pacis semper pæne discedebatur. Non tamen feriabat quælibet partium fœdera sibi atque auxilia, undecumque possent, comparare et conciliare; unde effectum est, hujusmodi tempore treugarum percurrente[1], ut amicitia inter Burgundionum ducem et Carolum, illustrem Aquitaniæ ducem, regis germanum, denuo copularetur, arctior et validior quam unquam antea exstitisset.

Cui instaurandæ amicitiæ fœdusque solvendi, quod paulo ante inter regem et ipsum firmatum exstiterat, quid causam attulit, non satis ad certum hactenus habere potuimus. Ferebant nonnulli hujuscemodi discessionis suæ a rege fuisse causam, quod non servata sibi et adimpleta plurima sibi fuissent, quæ rex in illo fœdere sibi servare et adimplere promisisset; alii quod se a rege circumventum fuisse, ipso etiam rege attestante et palam se de hoc jactante, agnovisset. Dixisse enim rex publice ferebatur quod idem suus

1. *Procurrente* dans le ms.

germanus comitatum Pictaviæ, cum terra quam acceperat, nunquam habuisset, nisi quemdam dominum de *Corton*, apud eumdem suum germanum præcipuum, summa quatuor aut quinque millium scutorum corrupisset[1]. Putarunt etiam alii factam hujusmodi discessionem propterea quod regem, fratrem suum, ipse dominus Carolus nimium timeret, et propterea se adversus potentiam fratris sui conjunxisse ducibus Burgundiæ et Britanniæ; cujus etiam Burgundiæ ducis filiam unicam[2] matrimonio accipere confidebat et firmiter sperabat, ex qua sibi omnia ejusdem ducis dominia pulcherrima potuissent provenire. Natus enim fratri suo regi puer masculus erat illo anno[3], habere propter quem fratrem suum magis suspectum ipse rex ferebatur, ne, si forte sibi superviveret, cupiditate[4] regnandi sobolem ipsius exstingueret.

Potuerat etiam idem dominus Carolus, priusquam filius regis natus fuisset, spem habens quod a fratre suo, nullo relicto filio, regni successio ad ipsum ex morte fratris perventura esset, tunc contentus manere de portione quam acceperat, spe fretus aliquando omnibus potiri, et quod ad eum summa totius regni Franciæ[5] devolvenda foret. Qua spe cum

1. L'auteur énonce mal un fait qui est rapporté par l'interpolateur de la Chronique scandaleuse, savoir que Gilbert de Chabannes, seigneur de Curton, et un autre reçurent dix mille écus pour décider le prince à se passer du Poitou, qu'il avait été d'abord question de joindre à la Guienne, pour former son apanage.

2. Marguerite de Bourgogne.

3. Celui qui fut depuis Charles VIII, né le 30 juin 1470.

4. *Cupiditas* dans le ms.

5. *Britanniæ* dans le ms.

propter natos jam duos filios[1] fratri suo se frustratum inspiceret, apud se revolvens quod non æquam satis partitionem atque portionem tantæ hæreditatis a fratre accepisset, dolore intrinsecus tactum fuisse et pœnitentia ductum[2], quod pro jure sibi competenti, qui unicus germanus et cohæres fratri suo exstiterat, tam parvum quid accepisset, quod vix sextantem totius faceret hæreditatis.

Ob hujusmodi igitur causas, seu earum alteram aut aliam, quæ nos hucusque latere potuit, a fœdere quod cum rege percusserat postquam discessisset[3], factis treugis cum Burgundionum duce stante in obsidione ante Ambianum, in terras suas Aquitaniæ redierat, initoque, ut diximus, fœdere arctissimo cum ducibus Burgundiæ atque Britanniæ, etiam alios quoscumque, vel subditos vel finitimos, in idem fœdus attrahere et advocare conabatur. Unde comitem Arminiaci (quem rex suis terris exuerat atque nudaverat ob plurima per eum patrata scelera et impie gesta atque secedere in quemdam montem, prope Aragoniam, pæne inaccessibilem[4] compulerat) ad terras

1. Louis XI eut, après le dauphin Charles, un autre fils du nom de François, qui ne vécut guère; mais le duc de Guienne ne put pas le connaître, car il était mort depuis plusieurs mois lorsque cet enfant vint au monde.

2. Omission de quelque chose comme *libenter crediderim;* il faut alors corriger *revolvens* par *revolventem*, dans le membre de phrase précédent.

3. *Discessisset postquam* dans le ms.

4. Un mémoire justificatif du comte d'Armagnac, dont Legrand nous a conservé le texte dans son Recueil sur Louis XI (mss. de la Bibl. imp. *ad ann.* 1470), atteste que c'est à Fontarabie et non sur la frontière d'Aragon que ce personnage passa le temps de son second exil, depuis 1469 jusqu'à la fin de 1471.

suas restituit et reverti procuravit, licet easdem a rege in augmentum suæ portionis dono accepisset. Hæc autem facere putatus est, propterea quod idem comes Arminiaci vir animosus, et in rebus bellicis valere aliquid æstimaretur. De quo quia aliquid de eo dicendi[1] nunc se opportunitas obtulit, narratio aliquando plenior habenda est.

Comes enim iste, de vetere prosapia et nobili familia comitum Arminiaci appellatorum, in domo regis Caroli VII, adolescens, vivente patre, nutritus et educatus fuit[2]. Cujus sororem acceperat in conjugem dux Alenconii[3]. Mortuo autem patre suo[4], cum paternam adiisset nactusque esset hæreditatem, aliam sororem juniorem innuptam incestare præsumpsit[5]. Ex quo prole suscepta, cum, tum ex stupri consuetudine, tum muliebribus delinimentis atque blanditiis eam perdite adamaret, etiam cum ea de facto matrimonium contraxit. Quæ res sibi et illi nobili familiæ atque domui, unde ducebat originem, maculam valde fœdam atque gravem infamiam importavit.

Quod cum utcumque cuperet abolere, et efficere ut licite eam sibi retinere liceret, quam sic contra interdicta divini et humani juris sibi copularat, super hujuscemodi tam proximæ consanguinitatis im-

1. *Dicendum* dans le ms.

2. Il était fils de Jean d'Armagnac et petit-fils de celui que les Cabochiens massacrèrent à Paris en 1418.

3. Marie d'Armagnac, mariée en 1437 au duc Jean d'Alençon.

4. Vers 1450.

5. Elle s'appelait Isabelle. Çurita nous apprend qu'elle alla en 1460 se faire religieuse au couvent de Mont-Sion, à Barcelone. *Anales de la corona de Aragon*, l. XVI, c. LXVI.

pedimento, apostolicæ sedis dispensationem conatus est obtinere. Atqui cum eam nullo pacto obtinere posset, quemdam Ambrosium de Cameraco, Parisiensem juris canonici doctorem, invenit, hominem acri satis, sed pessimo ac tortuoso ingenio, qui, magna a se suscepta pecunia, se eamdem obtenturum ac ei reportaturum promisit. Verum cum eam nequaquam valeret obtinere, cum copula matrimonialis in eo gradu sit prorsus divina lege prohibita, ad nefandas falsitatis artes se convertit. Confecit enim sub nomine pontificis maximi, sedi tunc apostolicæ præsidentis, litteras falsæ dispensationis, quibus et falsam bullam, veræ quam potuit similiorem, apposuit, easque, tanquam veræ dispensationis litteræ essent, ad eumdem comitem destinavit.

Quibus ab eo pro ingenti munere atque beneficio receptis, ipse jam velut securus utcumque, quod perante occuluerat, jam palam ostendit atque manifestavit, sororem eamdem pro conjuge, et susceptam de ea prolem pro legitima tenens et reputans. Sed cum ea res ad summi pontificis aures pervenisset, cui a plurimis propterea graviter succensebatur, quod talem penitus illicitam ac sibi minime possibilem fecisset dispensationem, desuper inquisitio habita est; quæ cum exacta foret, præsumptionibus atque indiciis vehementibus ad præfatum Ambrosium perventum est. Cum autem desuper in causam tractus apprehensusque fuisset, videretque contra se tantas adduci præsumptiones, quæ scelus ipsius prope notorium efficerent, tandem totius doli atque commissæ falsitatis commentum agnovit. Quo agnito, etiam summus pontifex id regi Francorum Carolo intimare cura-

vit, tam ad se purgandum, a quo talem processisse dispensationem tam rex quam omnes, qui audiebant, mirabantur, quam etiam ut manu regia coerceretur, ne in tam scandalosa et pessimi exempli copula impune permaneret.

Hoc autem per regem Carolum intellecto, pluribusque criminibus aliis, quibus idem comes reus deferebatur a multis, eum ad curiam suam parlamenti Parisiensis in jus accersiri fecit [1], ut contra suum procuratorem super objiciendis sibi criminibus in jure responderet, seseque, si posset, legitime defenderet. Illic autem comparens, sub arresto positus et inhibitus, ne urbem ipsam egredi præsumeret, fuit. Illic igitur longo tempore perstitit ad se defendendum contra accusationes quæ contra se promovebantur; et cum nullus advocatorum Curiæ pro causa sua auderet præstare patrocinium, ipso postulante, advocatus sibi datus fuit per Curiam vir disertus et in jure peritus, magister Petrus *Poignant* [2], adjuratus a Curia ut, quam melius atque fidelius posset, suum sibi consilium atque patrocinium impertiret. Qui, post longam processus et causæ deductionem, cum videret eum, si rem judicari exspectaret, in maximum vitæ et status sui periculum ac discrimen posse adduci, consilium præbuit, tanquam optimum sibi atque saluberrimum, ut de fuga mature cogitaret : quod sibi, non modo utile, sed et necessarium esse ratus erat, si salvus esse vellet.

Clam adscitis fidis satellitibus ac comitibus, cum

1. En 1457.

2. Il devint un personnage considérable sous Louis XI. Ce qu'il fit pour le comte d'Armagnac lui valut la terre d'Entragues.

sine arctiore custodia in publico hospitio degeret, per fugam clam destinatam tanto periculo suo obviam venit; seque tam procul elongavit, donec ad suum montem usque perveniret, infra Pyrenæi claustra atque juga situm, qui mons Auræ[1] vulgo nuncupatur, in confinibus Aragoniæ, in quo aliquas arces firmissimas et pæne inaccessibiles habere ferebatur; illicque delituit, nudatus omnibus terris suis aliis, a rege occupatis, et velut in tuto asylo se illic continuit, usque ad Caroli regis obitum.

CAPITULUM XVI.

Quomodo idem comes Arminiaci, a rege exsulatus, per ducem Aquitaniæ ad propria fuit restitutus, et de ejusdem Aquitaniæ ducis per venenum exstinctione.

Postmodum autem, cum obiisset Carolus rex felicis recordationis, Ludovicus, cujus gesta prosequimur, pariter ac duci Alenconii (qui a patre suo etiam condemnatus et, data misericorditer vita, carceri perpetuo addictus fuerat) gratiam et criminum præteritorum abolitionem plenariam sibi concessit, eum ad terras suas atque dominia restituens[2]. Porro tanti beneficii ingratus, cum etiam cum cæteris Galliarum principibus in eum postmodum conjurasset atque

1. La montagne d'Aure, au fond de la vallée du même nom, entre Gavarnie et le port de Venasque (aujourd'hui dans le département des Hautes-Pyrénées). Le comte n'y passa pas tout le temps de son premier exil. Il se tint d'abord à Ainsa de Sobrarbe en Aragon. Çurita, *Anales de Aragon*, l. XVI, c. LXVI.

2. Cet acte est daté du 11 octobre 1461.

insurrexisset[1], etiam ipse denuo a rege indulgentiam et veniam accepit. Sed cum ipse, qui sceleratus erat et pessimus moribus, elatus nimium esset, semperque novis rebus inhiaret atque intenderet, magnam semper et expeditam militiam tenere et habere cupiebat et de facto habebat. Quam cum ex terris propriis minime alere posset, seu ad stipendia retinere, non modo subditos terrarum suarum rapinis, cædibus et variis injuriarum modis opprimebat, verum etiam et terras regis, suis vicinas, circumquaque vastabat et populabat.

Propter quæ provincialium querelis, tam de suis quam regalibus dominiis, excitus rex, cum nedum ingratus gratiarum sibi factarum, sed et etiam penitus incorrigibilis appareret, misso exercitu contra eum[2], iterato eum, terris suis et dominiis exutum et nudatum, profligavit et ad saxosos suæ vallis Auræ scopulos fugere compulit[3]. In quibus cum annis aliquot iterum exsul atque profugus latuisset, tandem a domino Carolo duce Aquitaniæ, desciscente a rege germano suo, et noviter instaurato fœdere Burgundionum duci adglutinato atque resociato, ex illis saxis et latibulis ad prisca dominia domosque paternas et avitas restitutus et repositus fuit. Ad regem enim inimicum gerens animum, omnibus satagebat ut in partes suas, quoscumque posset, principes alliceret conciliaretque adversus regem. Dolebat enim se ab eo fuisse Normannia depulsum, quam ex paterna dispositione pri-

1. Lors de la guerre du Bien public.

2. En 1469.

3. On a déjà remarqué (ci-dessus, p. 280, note 4) que c'est à Fontarabie que le comte d'Armagnac s'enfuit la seconde fois.

mum[1], demum etiam ex conventione cum fratre habita, sibi deberi suamque fore dicebat. Atqui profecto, non ad eam solam recuperandam, sed ad altiora ambire a plurimis putabatur. Sese quoque, ut de acceptis a rege injuriis ulcisci posset, vigilantissime præparabat; nec dubium habebatur quin, si superstes in humanis mansisset, tantis fuisset auxiliis adjutus, quod fratrem suum ad exhibendam sibi rationem vel invitum, si ulla via potuisset, adduxisset.

Sed cum ejus molimina et conatus, quibus jam plures e majoribus in obsequium suum pellexerat, minime regem laterent, periculosissimamque statui suo intelligeret strui confœderationem, ipse, qui nimia semper flagravit cupiditate dominandi, tantaque [ut] in ipsius animo semper laudis et gloriæ superarit atque obduxerit et quodammodo exstinxerit appetitum, non curans si veri[2] et virtutis via (quod eorum proprium est, in quibus laudis et gloriæ prævalet appetitus), seu dolis et fallaciis niteretur (quod ignavorum et pravorum esse solet), dummodo ambitum atque concupitum, qualibuscumque artibus atque sceleribus vel assequeretur, vel retineret principatum, volens fratris sui obsistere conatibus eumdemque impiis nimium atque sceleratis actibus prævenire, de exstinguendo eumdem dominum Carolum veneficio cogitavit.

Corrupit enim duos de ejusdem fratris sui domesticis, qui præ cæteris omnibus ei familiares erant, et

1. Si cette disposition est réelle, elle était restée à l'état de projet, car le prince, du vivant de son frère, n'eut ni la Normandie, ni aucun autre apanage. Voy. ci-dessus, p. 100, n. 4.

2. *Vere* dans le ms.

de quibus plurimum confidebat : quorum alter appellabatur Jordanus *Faure*, dictus *Vercois*[1], monachus ordinis Sancti-Benedicti, oriundus de civitate Dyæ[2] in Delfinatu, cui idem dominus suus fecerat obtinere solemnem eam abbatiam Sancti-Joannis Angeliaci[3], et eleemosynarium suum eum fecerat, cum quo etiam quotidie horas canonicas legebat; alteri nomen erat Henricus *de la Roche*, qui scutifer erat coquinæ[4] ejusdem domini. Hos quippe duos, velut idoneos tam nefando operi ministros, promissis atque muneribus rex pellexit ut benignissimum dominum suum, adhibitis etiam quibusdam sortilegiis et maleficii artibus, veneno exstinguerent : quemadmodum et fecerunt. Nam ab ipso rege multa scutorum millia, ante patratum scelus, jam recepisse, plura vero multo, consummato eo, ex pacto percepturi esse ferebantur[5].

Accepto itaque et hausto dictorum duorum opera veneno, ipse dominus Carolus, nondum xxx annis ætatis suæ expletis[6], lamentabili atque immatura morte vitam finivit, miris cruciatibus atque languoribus, priusquam spiritum exhalaret, afflictus et excruciatus; nam plures menses in hujusmodi doloribus atque cruciatibus, quos in ejus corpore atque visceribus violentia veneni faciebat, transegit. In quibus quanta illi cura atque diligentia exhibita fuisset medicorum, nullius tamen ope vel auxilio medicinæ,

1. Corrigez *Vercors*.
2. Die.
3. Saint-Jean d'Angeli.
4. Écuyer de cuisine.
5. Voir ce que l'auteur ajoute ci-après, l. IV, c. II, pour établir l'authenticité du crime.
6. Il n'en avait que vingt-six étant né à la fin de l'année 1446.

ut curaretur, effici potuit[1]; sed ut animam languoribus confectam poneret, incurabilis et irreme[di]abilis vis morbi exegit et compulit[2].

Et quia priorem librum in facta ipsius reconciliatione cum rege unico germano suo, terminavimus, hunc etiam, ne in fastidiosam nimium effluat prolixitatem, convenienter in ipsius ejusdem morte claudamus.

1. Ce récit de l'empoisonnement a été inséré en partie dans les *Annales Flandriæ* de Meyer, ch. XVII. C'est de là qu'il a passé dans les auteurs subséquents.

2. Il mourut le 24 mai 1472.

EXPLICIT LIBER TERTIUS.

LIBER QUARTUS.

CAPITULUM PRIMUM.

Qualiter, exstincto Aquitaniæ duce, rex multis simulationibus deluserit ducem Burgundiæ; et de expugnatione castelli de *Nesle* in Viromandia, et obsidione Belvaci per Burgundiones.

Hanc autem germani sui mortem, priusquam consummata et expleta esset, rex non ut incertum et ambiguum exspectabat. Sciebat enim quæ sementa [1] jacta fuissent, a quibus diuturna, qua languebat, ægritudo proveniret : unde, satis diu antequam spiritum exhalaret, magnam copiarum suarum partem ad confines Aquitaniæ collocavit, ut, eo consummato et diem functo, absque mora omnes ipsius terras et dominia occuparet. Et ne forsan dux Burgundiæ æstimare posset eum treugas, quæ adhuc durabant [2], violare velle (in quibus comprehensum fore ipsum Aquitaniæ ducem, tanquam fœderatum sibi, ante regi denuntiarat), ad abolendam hujuscemodi suspicionem, plures nuntios et epistolas rex eidem duci Burgundiæ misit, quibus sibi intimabat illo suas copias destinasse, non quod treugas violare vel infringere vellet, sed, quia frater suus graviter ægrotaret, vereri se ne forte, si in fata concessisset, comes Arminiaci aut alius aliquis

1. Pour *semina*. Il y a *sumenta* dans le ms.
2. Il s'agit de la trêve conclue devant Amiens.

sibi adversantium Anglicos in terras illas advocare seu intromittere vellet; et propterea tali periculo se occurrere velle et providere, ne, in illum eventum, alius ante se terrarum illarum intraret possessionem.

Simulabat etiam tum, cum nondum idem dux Aquitaniæ vitam finiisset, paulo ante finem treugarum, velle se pacem componere et firmare cum eodem Burgundiæ duce, et Ambianis atque Sanctum-Quintinum ei restituere; misitque, hujus rei gratia, legatos ad eum Gandavum et Brugas, sufficiente potestate suffultos, qui hoc ipsius nomine promisisse ferebantur et per hoc pacem cum eo reformasse[1] : quæ, proculdubio, absoluta et perfecta ab omnibus ferme æstimabatur, quemadmodum et de hoc ipse Burgundionum dux epistolas certificatorias ad omnes civitates et insignia terrarum suarum oppida destinavit, hoc expresse attestantes et continentes.

Verum cum hoc per regem ex bona fide agi existimasset, statim ducis Aquitaniæ morte comperta, sibi

1. Avant l'envoi de cette ambassade, qui eut lieu à la fin du mois d'avril 1472, les conditions de la paix avaient été solennellement acceptées et rédigées en forme de traité par le duc de Bourgogne, à la date du 3 octobre 1471. L'acte est imprimé à la suite du Commines de Lenglet Dufresnoy, t. III, p. 171. Mais le roi ne se hâta pas de le ratifier, parce qu'il était prévenu de la coalition secrète qui se formait entre le duc de Bourgogne et le duc de Guienne. Il se décida seulement lorsque l'état du duc de Guienne fut regardé comme désespéré; mais il vit tout de suite que le duc de Bourgogne ne cherchait à son tour qu'à gagner du temps. Il dit cela dans une lettre confidentielle du 15 mai 1472 : « J'ay eu des nouvelles de Mons. de Craon et de Mons. le général (ses ambassadeurs en Flandre); et en effet ce ne sont que toutes dissimulacions. (Lenglet Dufresnoy, t. III, p. 187). » Commines explique très-clairement toute cette négociation, qui n'était qu'un piége tendu au roi. L. III, c. IX.

ad liquidum constitit omnia ficte et simulate secum acta fuisse, seque verbis pacificis in dolo detentum fuisse et delusum. Nam cum super promissis et cum eo compactatis legati regis, ut sibi de hujuscemodi conventis litteras regis authenticas reportarent, Ambianos usque se profecturos dixissent, ad eum minime postea redierunt, nec de hujusmodi pactis amplius ulla mentio habita est[1].

Sentiens igitur Burgundionum dux talibus fictionibus et simulationibus se delusum, et contra se revera et ducem Britanniæ, sibi fœderatum, omnia hostilia præparari, cum magna diligentia, exactis treugis[2], suum congregavit exercitum, et in castris in agris Atrebatensibus se locavit.

Inde vero movens cum maximis equitum et peditum copiis, et magna curruum et machinarum multitudine, castra contra oppidulum *Nesle*[3] in Veromandia metatus est. Ad quod communiendum rex quadringentos pedites, illorum quos francos sagittarios appellant, pro præsidio transmiserat. Expugnatum est autem statim ipsum oppidulum, et cæsis his qui illic armati erant, etiam incendio datum fuit[4]. Hoc autem factum fore aiebant in ultionem necis cujusdam heraldi seu nuntii, quem cum Burgundiæ dux ad oppidanos præmisisset, comminando[5] et summando eos ut sponta-

1. L'outrage fut bien plus grand, suivant Commines, puisque Louis XI « renvoya avec très-maigres paroles, sans vouloir rien jurer, » un plénipotentiaire du duc qui était venu chercher son serment. *Mémoires*, l. III, c. IX.

2. La trève était expirée avant que le duc de Guienne mourût.

3. *Nete* dans le ms.

4. 12 juin 1472.

5. *Commendo* dans le ms.

neam facerent deditionem, dicti franci sagittarii simul cum loci accolis crudeliter occiderunt; et propterea talis eisdem vicissitudo retributa fuit. In quo profecto dux ipse Burgundionum nimium crudelem se ostendit, et infamem exinde notam contraxit; nam plurimis hujuscemodi francis sagittariis dexteras manus amputari fecit, et intra loci ecclesiam plures sacerdotes et clerici, amicti ecclesiasticis vestimentis, crudeliter nimium, proh dolor! fuerunt occisi, nulla penitus neque sacro loco neque religioni habita reverentia[1].

Inde autem movens consequenter castra, metatus est contra aliud oppidum dictum *Roye*. Quod, licet multis regiis præsidiis esset munitum, metuentes tamen ne eis, quemamodum aliis, contingeret, deditionem fecerunt qui illic erant[2]. Quod et similiter fecit aliud oppidulum Monsdesiderii[3] appellatum.

Quo recepto, deliberavit idem dux Belvacum, civitatem antiquam, etiam impetere; circa quam castra metatus[4], et eam ex parte una obsidione cingens,

1. Thomas Basin est loin de faire saisir toute l'horreur de la prise de Nesle. Elle ressort d'une enquête faite cinquante ans après l'événement et où furent entendus tous les vieillards de la ville. La circonstance du héraut assassiné a tout l'air d'une légende imaginée pour la justification du duc de Bourgogne. Tous les témoins affirment que le duc sortit le matin de Péronne avec son armée et vint envahir Nesle sans aucun avertissement préalable, lorsque tout le monde y était bien tranquille sur la foi de la trêve qui durait encore. Le massacre fut si grand qu'on avait du sang par-dessus le pied dans l'église. Voy. le *Bulletin des Comités* (1853-1854), n° 5.

2. Le 15 juin 1472.

3. Montdidier.

4. Le 27 juin.

cum ibi aliquibus constitisset diebus, et nonnullas ex turribus et propugnaculis mœnium ictibus bombardarum et petrariorum dejecisset, ipsam est expugnare adortus et contra eam insultum dare. In quo cum cives, qui pauca, pro urbis amplitudine, habebant adhuc præsidia militum, multum premerentur et vix ad obsistendum atque defendendum sufficerent, ambiguo satis et incerto marte certabant, nisi opportune valde eis ad auxilium supervenisset unus satis strenuus dux centum lancearum regis[1]. Qui, cum insultus fieret, urbem ingressus, civibus maximo præsidio atque solatio fuit: sic quod ejus auxilio Burgundiones, qui insultum faciebant, pro tunc repressi sunt.

Burgundiones autem non pro tanto quiescere decreverunt; sed validioribus conatibus urbem proponebant expugnare, muros atque turres jactu lapidum et petrarum quatientes ac dejicientes.

E diverso vero Franci, qui ex civitatis ipsius jactura, si eam in hostium manus passi fuissent devenire, damna maxima atque incommoda sibi proventura esse non ignorabant, ad ejus defensionem totis viribus incumbebant. Unde, accersitis et coactis magnis equitum atque peditum copiis, tam ex Parisiis quam Normannia et aliis terris regiis, de annona etiam atque commeatu copiosam habentes providentiam, urbem ipsam simul et militibus et annona impleverunt : ita ut supra decem millia, tam equitum quam peditum, in diebus paucis, illuc ad ipsius urbis defensionem supervenisse dicerentur.

1. « Arriva Guillaume de Vallée, lieutenant du seneschal de Normandie, à tout deux cens lances. » Chronique scandaleuse

Quorum cum pars major noctu introiisset, et ex ea parte qua civitas minime obsidione arctabatur, tantam illuc manum confluxisse Burgundiones ignorabant; et existimantes se posse viribus et armis urbem irrumpere et obtinere, denuo ad insultum contra eam dandum et eam vi ingrediendum atque expugnandum conatum fecerunt. Cui insistentes operi, dum superatis vallo ac mœnibus, liberum atque expeditum sibi in eam aditum putarent, in expeditas equitum adversariorum acies incurrerunt, qui eorum opperiebantur cum magno silentio, veluti otiosi et feriantes, ingressum. Eos autem cum[1] districtis mucronibus et gladiis cæterisque armorum instrumentis excipientes, multos ex ipsis peremerunt[2].

Porro cum talem sociorum suorum infelicem casum atque exitium cæteri viderent, qui nondum in talia venatorum retia inciderant, retro pedem referentes, consimilis infortunii eo modo periculum evaserunt, et ad castra, signo receptui dato, sese retraxerunt. Quantus vero fuerit cæsorum numerus, qui introgressi in hostium manus irruerunt, tam differenter et diversimode, tum ab his qui in castris ducis Burgundionum erant[3], referebatur, quod, quibus assentiendum potius foret, nullus fere certa aliqua conjectura arbitrari potuerit[4] ad verum : cum et hi numerum magnum, et alii parvum atque exiguum fuisse jactitent et contendant. Nulli tamen dubium

1. *Dum* dans le ms.

2. 9 juillet 1472.

3. Pour compléter la phrase et justifier ce qui suit, il faut suppléer un membre omis, comme *tum ab eorum adversariis*.

4. *Potuerunt* dans le ms.

manet quin plures ex Burgundionibus in illo infortunio perierunt; quamvis, an supra vel infra millenarium numerum, propter varias dissidentium partium opiniones, sit incertum.

Aliud autem infortunium, penuriam scilicet et caristiam magnam annonæ illic etiam Burgundiones passi fuerunt. Nam cum providentia Burgundionum ducis fuisset ut in multitudine magna curruum illic de terris suis annona abundans adveheretur, Franci, qui in civitatibus et oppidis regiis circumcirca locati erant, insidias hujusmodi curribus et annonam ipsam conducentibus in itinere tetenderunt, in ipsosque ex insperato irruentes, cæsis atque captivatis multis, qui vel ad eam vehendam, vel secure deducendam ministerium præbebant, abducta atque direpta hujuscemodi annona, ut in castris Burgundionum aliquot diebus dira fames et caristia essent, effecerunt.

CAPITULUM II.

Quomodo Burgundionum dux, acceptis epistolis ducis Britanniæ et processibus habitis contra veneficos in Burdegala, qui ducem Aquitaniæ intoxicarant, soluta obsidione Belvaci, agros Caletenses et alios vicinos usque ad flumen Isaræ, omnia populando et cremando, lustravit.

Sane cum in castris suis ante dictam civitatem Belvacum adhuc Burgundionum dux esset, epistolas recepit a duce Britanniæ, una cum gestorum copia processus habiti in Burdegala, priusquam dux Aquitaniæ diem clauderet extremum, contra illos sceleratissimos et maleficos a nobis supra nominatos, qui eidem duci lethale virus sumendum tradiderant. Per

quæ gesta constabat eosdem coram archiepiscopo Burdegalensi seu ejus vicario, et inquisitore hæreticæ pravitatis, pluribus præsentibus spectabilibus et clarissimis viris, divini et humani juris peritis, aliisque plurimis, eosdem sponte in jure publice confessos quod, a rege conducti et ab eo muneribus susceptis promissisque pellecti, adhibitis incantationibus et maleficis quibusdam artibus, venenum eidem duci, domino suo, ejusdem regis germano unico, porrexissent et tradidissent : unde morbi, quem fuerat passus, et lethi irremediabilis causa provenisset.

Continebant etiam ejusdem ducis Britanniæ epistolæ quod, cum exstincto et mortuo eodem duce Aquitaniæ, iidem venefici atque malefici ex Burdegala ad se, per mare adducti fuissent, iterato publice eamdem confessionem suam in patria sua, coram plurimis magnis et fide dignis viris, nullis adhibitis tormentis, iterassent et veram esse confirmassent[1].

Misera mortalium hominum conditio, cæca et stulta nimium ambitio et cupiditas dominandi! quæ tantum ad obtenebrandum, imo et exstinguendum divinum illud rationis lumen, quo nihil melius ab immortali

1. Il est bien difficile de croire que les aveux de Jourdain Faure et de Henri de La Roche aient été si complets, puisqu'on ne put pas en faire sortir une condamnation ni même un procès en règle. Le duc de Guienne fut six mois malade sans qu'on songeât à accuser le roi, lorsqu'on cherchait par tous les moyens possibles à le mettre dans un mauvais cas. Il résulte de plusieurs pièces imprimées à la suite du Commines de Lenglet Dufresnoy (t. III, p. 279), que Louis XI fit de vives démarches auprès du duc de Bretagne pour que les prévenus fussent jugés à Nantes par l'archevêque de Tours, assisté de commissaires au choix du duc. Ni cette offre ne fut acceptée, ni le jugement n'eut lieu ; on laissa mourir Jourdain Faure en prison; on ne sait pas ce que l'autre devint.

Deo homini collatum est, efficere potuit ut, divino timore abjecto, naturalis fœderis atque arctissimæ necessitudinis, et totius famæ et honoris sui oblitum, in tam exsecrabile et horrendum scelus hominem labi faciat et ruere. Quis enim amicior esse possit aut debeat quam frater fratri? Et tamen hanc perniciosissimam dominandi cupiditatem tantum inter fratres sævire conspicimus, ut hæc arctissima naturæ vincula et fœdera sua impiissima crudelitate dissolvat. Quod profecto si laudem, si gloriam quis consectaretur, nunquam per tam aperta et detestanda scelera dominationem studeret acquirere. « Si gloriæ causa, inquit Cicero, imperium expetendum est, scelus absit, in quo non potest esse gloria. » Unde jure illius illustris Fabricii factum a senatu Romano laudatum est, ad cujus castra cum ex comitibus Pyrrhi, potentis et generosi regis, qui non parvo terrori atque periculo Romanis erat, transfuga venisset, qui sibi polliceretur, si præmium ei proposuisset atque promittere voluisset, se, ut clam venisset, sic et clam in castra Pyrrhi rediturum et eum veneno necaturum, eum ad Pyrrhum remittendum curavit, nec talibus artibus nefandis et scelestis de potentissimo hoste, nulla tamen sibi necessitudine conjuncto, nullatenus curavit reportare victoriam. Generosum profecto et virtutis splendore ornatum pectus : quod utinam tale huic Ludovico fuisset atque foret! Non fecisset quippe seu consensisset, vel mandasset fieri tam horrendum fratricidium, unde posteris, quemadmodum Cain, Atreus et Thyestes, Eteocles et Polynices, et hujusmodi similes in fabulam et exsecrationem, pro sui atrocitate sceleris, verteretur.

Dux autem Burgundionum, hujusmodi litteris ducis Britanniæ cum processibus antedictis susceptis, vehementer in regem ira propter hoc accensus (qui exploratum satis habebat, sui causa, quod cum eo se fœderasset, ipsum Aquitaniæ ducem tam crudeliter atque inhumaniter fuisse necatum), ad ultionem suæ necis et tam horrendi fratricidii novam adversus regem, ultra priores, querelam accepit; quemadmodum per suas epistolas, quas ad singulas civitates et oppida terrarum suarum transmisit [1], indicavit; ultorem ejusdem necis se futurum recipiens, quantum sibi posse Dominus donaret.

Unde castra ex Belvaco movens, suaque parum sibi fausta obsidione soluta [2], iter suum versus Normanniam direxit. Ubi cum agros ubique cultoribus vacuos inveniret, qui cum animalibus et bobus [3], quæ secum ferre poterant, silvarum latibula seu remotiores terras ex regio mandato petierant, villas, quaqua transitum faciebat, igne populavit et vastavit. Sed et oppidulum, quod Castrum-Novum [4] appellatur, habitatoribus inveniens vacuum, similiter incendit. Putarunt nonnulli quod, ad ferendum auxilia duci Britanniæ, contra quem personaliter rex exercitum magnum et validum

1. Le texte de cette lettre est à la suite du Commines de Lenglet Dufresnoy, t. III, p. 198. Elle est datée du 16 juillet 1472, au camp devant Beauvais. C'est d'elle que Thomas Basin a tiré tout ce qu'il dit sur la mort du duc de Guienne, tant dans le présent chapitre, que dans le chapitre XVI du livre III, ci-dessus, p. 287.

2. Le 22 juillet 1472.

3. Sans doute il faut lire *rebus* au lieu de *bobus*.

4. Neufchâtel en Brai.

duxerat, Sequanam esset transiturus[1]. Id tamen, seu propter transitus difficultatem et locorum nimiam distantiam, seu quod sentiret eumdem ducem, cui nonnullas copias rex Angliæ[2] destinarat, ad fines suos tutandos satis esse potentem[3], minime facere tentavit. Sed vastos illos Caletenses agros pervagatus, qui inter Summonam et Sequanam flumina siti sunt, omnia nimium crudeliter vastando, cremando et populando, Rothomagum usque contendit. Et licet plures dies, ea patrando atque patriam circumeundo, ibi remoratus fuerit, et in variis locis castra metatus (in quibus magnam satis inopiam annonæ et commeatus expertus fuit), regiæ tamen militiæ duces præcipui, qui circa tractum illum ad tuendam patriam plurimi esse ferebantur, nunquam eum aggredi bello nec cum eo dimicare ausi fuerunt. Bene cum aliquibus militum cohortibus interdum a latere eum adequitabant, si quos a castris et exercitu longius aberrantes invenissent, vel perimentes, vel captivos ducentes, sed ab ineundo prælio atque certamine penitus cessantes ac caventes (quod se a rege in mandatis accepisse ferebatur a nonnullis); et, si quando se propius admovissent, cum Burgundiones sibi injicere[4] conspexissent, per fugam suæ saluti consulebant.

Fuere tamen plurimi qui proditioni comitis Sancti-Pauli, principalis totius militiæ regiæ ducis et regis

1. Commines dit seulement qu'il avait pris rendez-vous à Rouen avec le duc de Bretagne. L. III, c. x.

2. *Qui.... ex Anglia* dans le ms.

3. Fausse conjecture de l'auteur. Le duc de Bretagne, qui devait s'avancer à Rouen, manqua de parole à son allié.

4. *Inycere* dans le ms. Peut-être *incurrere*.

conestabularii, imputarent quod non fuerit cum Burgundionibus dimicatum. Quod certum multum verisimile est; quia idem comes ultro citroque proditor pessimus erat, quemadmodum plenius in sequentibus apparebit.

Cum autem prope Rothomagum per quatuor aut quinque dies castra metatus fuisset, per aliam viam ad fines suos revertens, similiter, uti in veniendo fecerat, villas omnes vastabat; percursandoque agros Belvacenses et Viromandenses ac Noviomenses[1], usque ad flumen Isaræ, omnia populando lustravit, multasque arces et castella, in quibus minus erant sufficientes munitiones, vel vi, vel deditione recepit. Nec a tali pervagatione et populatione per terras regis, castrorumque ubique circumductione cessavit, donec adveniente et instante hieme, inter regem et ipsum iterum, sub spe reconciliandæ pacis, treugæ captæ et firmatæ essent, duraturæ per hiemem usque ad calendas maii[2]. Quæ postmodum etiam exinde ad annum integrum prorogatæ fuerunt.

CAPITULUM III.

De dolis comitis Arminiaci ipsiusque cæde et civitatis suæ Lectorensis crematione.

Licet autem hujusmodi treugæ nonnihil commoditatis sibi importarint, atque etiam duci Britanniæ, qui, licet viribus inferior et ad congrediendum regi impar

1. *Noviomandenses* dans le ms.

2. Cette trêve, prise le 3 novembre 1472, devait durer seulement jusqu'au 1er avril. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 2[illegible]1.

æstimaretur, ad tuendum tamen fines suos satis strenue se gesserat, nonnullis nihilominus fœderatis ipsis Burgundionum et Britanniæ ducibus calamitatis magnæ occasionem attulerunt.

Fuerat comes Arminiaci, post obitum felicis recordationis ducis Aquitaniæ, iterum per regem majore ex parte terris atque dominiis suis spoliatus et pulsus; ad cujus terras, cum facultate paciscendi et componendi cum eo (quod ipse rogasse et expetiisse dicebatur), rex miserat dominum de Bello-Joco, dictum vulgo et nuncupatum dominum de *Beaujeu*, fratrem ducis Borbonii, cum aliis quibusdam de Consilio. Qui cum ad civitatem Lectorensem[1] pervenissent, quæ juris fuerat ejusdem comitis, sed a rege occupata et possessa, et, tenentes practicam et verba componendi et pacificandi cum ipso comite, incautius minusque solerter atque vigilanter ejusdem civitatis custodiæ intenderent[2], contigit ut idem comes astu quodam et vaframento, certa satellitum manu stipatus, eamdem urbem suam ingrederetur. Quam cum ingressus et ea, civibus suis minime reluctantibus, potitus fuisset, ipsum dominum de Bello-Joco cum aliis regiis commissariis suos captivos fecit et in carcerem trusit.

Quod cum ad regis perlatum fuit notitiam, statim post Pascha[3], magnas suorum equitum et peditum

1. Lectoure, aujourd'hui dans le département du Gers.

2. D'après une rémission du Trésor des Chartes (reg. 205, p. 181), toute la faute fut à Jacques de Loumagne, seigneur de Montagnac, chevalier, qui, étant chargé de la garde de la ville, eut l'imprudence de s'en reposer sur l'un de ses hommes d'armes.

3. Erreur de date. Le roi envoya son armée contre le comte d'Armagnac au mois de décembre 1472.

illo copias misit, atque civitatem ipsam, in qua erat idem comes, obsidione valida constringi fecit. Comes autem et, quos secum habebat, strenui et experti armorum milites viriliter et animose se et civitatem defendebant; ita ut de exercitu regis, qui eos premebat obsessos, plurimos perimerent, de peditibus potissime, quos francos sagittarios vocant. Sed cum, temporis decursu, ipsos obsessos commeatus et rerum usui necessariarum inopia premeret, tentavit ipse comes cum ducibus et magistris militiæ regis componere, opportunasque sibi pacis conditiones invenire. Quas cum, uti poscebat, minime sibi, sed sub certis duntaxat satis arctis et angustis legibus dare posse assererent, a rege vero favorabiliores et clementiores forsan accepturum fore diffidere non debere, polliciti sunt eidem quod[1] eum ad regem secure deducerent, ut ab eo, si posset, gratiam ampliorem atque uberiorem reportaret; si vero id consequi a rege non valeret, oblatasque sibi pacis conditiones non duceret acceptandas, etiam eum inde cum fida et inviolata securitate, quo vellet, reducturos salvum promiserunt, usque etiam ad montana suæ vallis Auræ[2], si hoc desideraret.

Sub quibus promissionibus, et de ipsis plene confisus, cum pro tempore meliorem suo infortunio exitum non videret, regiis ipsis ducibus atque militibus aperturam portarum fecit, eosque in suam civitatem recepit[3]. Quam cum ingressi fuissent, moxque rixa quædam inter aliquem de suis et alium de militibus

1. *Ad* au lieu de *quod* dans le ms.
2. Voy. ci-dessus, p. 284.
3. Le 5 mars 1473.

regis suborta fuisset, ad quam exstinguendam atque reprimendam, de superiore cœnaculo, in quo steterat, ad inferiora descendisset, a militari tumultu valde crudeliter peremptus laceratusque fuit, multis confossus vulneribus. Fuerunt nonnulli ob hoc hujusmodi rixæ et jurgii ex composito studiosi[1], ut, occasione accepta, ad talem ipsius necem veniretur. Sine qua etiam rixa asserunt alii, ex composito impetu in eum facto, per milites in superiore cœnaculo domus, in qua stabat et se, propter factas sibi pollicitationes, securum esse confidebat, eum fuisse peremptum, pluresque de suis militibus atque civibus simili fuisse crudelitate et perfidia oppressos ac necatos. Quorum utrum verius sit, qui ad liquidum compertum non habemus, diffinire non audemus.

Constat tamen absque ulla hæsitatione, quod, cum præstita sibi securitate, quam diximus, pacifice regios duces atque milites in civitatem admisisset, crudeliter oppressus atque exstinctus fuit; quodque[2] postmodum rex et mœnia et domos totius civitatis, præter ecclesiam, dirui atque demoliri fecit: quod, quantum ex boni et æqui officio principis id efficere debuerit, ipse viderit.

Et hoc modo dicti comitis flagitiis, sceleribus et rapinis finis impositus fuit. Qui profecto, pro malefactorum multitudine et magnitudine, quæ admiserat, vix nimis severe puniri potuisset; sed quod ad ejus supplicium, quantumvis juste promeruisset, cum tali proditione atque perfidia perventum fuerit, a nullo

1. Il y a encore une incorrection de texte dans cette phrase, où il faudrait plutôt lire *Ferunt nonnullos.... fuisse studiosos*

2. *Quique* dans le ms.

viro bono et justo sine exsecratione audiri potest. Non enim satis est quod bonum justumque est operari et prosequi, nisi justis etiam mediis, et quæ scelere atque turpitudine vacent, id ipsum prosequatur : uti de hoc omnium est sapientium atque philosophorum unanimis et concors sententia, Scriptura etiam dicente : « Quod justum est, juste exsequeris. »

CAPITULUM IV.

Quomodo et ex quibus causis oppidum Perpinianum a rege Francorum defecit et sese sponte regi Aragoniæ tradidit.

Expedito vero, quo prædiximus modo, comite Arminiaci (qui filiam comitis de Fuxo habebat in uxorem, alterius sororem, quæ duci Britanniæ erat nupta[1]), direxit rex copias suas, quas contra præfatum Arminiaci transmiserat comitem, in comitatum Rossilionis, adversus regem Aragonum, ad quem oppidum illud insigne Perpinianum, præcipuum ejusdem comitatus, factione quorumdam nobilium terræ paulo ante defecerat, et, veluti quodam postliminio, ad naturale terræ dominium redierat.

Barcinona quippe, quæ per annos plures rebellis et inobediens Johanni, regi Aragonum et suo fratri Alphonso, etiam olim regi Aragonum et Siciliæ tam ultra quam citra Pharum, exstiterat, et ad tutandum se et protegendum contra vires et potentiam ejusdem regis sui se dediderat regi Siciliæ Renato[2],

1. Jeanne et Marguerite de Foix, mariées l'une au comte d'Armagnac, en 1468, l'autre au duc de Bretagne en 1471.

2. En 1467.

cum post obitum Johannis, ducis Calabriæ et Lotharingiæ, ejusdem Renati regis filii[1], videret se quodammodo indefensam atque auxilio destitutam, nec de ejus defensione curam haberi debitam nec per prædictum Renatum, nec per Francorum regem (de cujus confisa defensione atque auxiliis, eumdem Renatum in regem sibi acciverat atque assumpserat[2]), opibus etiam et populo exhaustam, et solitis carere vectigalibus, censibus et commerciis, ex quibus anteriore tempore in maximas divitias et honores excreverat, postquam armorum exercitio et adjacentium terrarum vastatione diu venata et in maximas angustias calamitatum deducta, ultra subsistere non poterat, cum eodem suo rege Johanne se reconciliare studuit, et, sub certo pactorum fœdere, cum aliis etiam terris Cataloniæ, sibi cohærentibus et fœderatis, sub ejusdem obedientiam et ditionem se reduxit.

Quod intuentes plerique nobilium comitatus Rossilionis et civium oppidi Perpiniani, quorum animi naturali quadam veluti inclinatione ad eumdem suum regem ferebantur, et quibus perutilis atque gratissima et jocunda esse consuesset conversatio familiaris tum in mercantiis, tum in juris publici et privati communione cum Barcinona et aliis terris regis Aragonum et Siciliæ[3], toto invigilabant studio, quo-

1. Mort à Barcelone même, le 16 décembre 1470 selon Çurita, ou le 27 juillet 1471 d'après un registre du Parlement cité par le P. Anselme.

2. Le roi avait envoyé au secours du duc de Calabre une armée qui revint sur ses pas, après s'être avancée jusqu'au Pertuis. Dialogue entre *Johannes* et *Ludovicus* sur la guerre de Nanci.

3. Le roi Juan ne possédait pas la Sicile.

modo a cervicibus suis jugum eis valde ingratum regis Francorum excutere possent, et, Barcinonensium exemplo, ad suum naturalem principatum sese reducere.

Ad quod etiam eos procliviores reddebat barbara quædam feritas atque immanitas cujusdam capitanei, qui noviter ad eos per Francorum regem, pro custodia oppidi et arcis ejusdem, cum certo militum præsidio, fuerat destinatus[1]. Cum enim illo recenter adventasset, in publica cum civibus convocatione, verbis multum minacibus, probrosis atque asperis tam ad nobiles terræ quam cives loci invectus fuisse ferebatur. Quod eorum animos, tenuiter ad amicitiam imperii Francorum adglutinatos et affixos, facile ad dicessionem inflectebat, et ab eodem prorsus abalienabat.

Tentarant igitur primum quidam ex nobilibus et civibus loci, inter quos præcipuus erat dominus Bernardus *Doms*[2], miles, ut certam militiam regis Aragonum clam intromitterent, et Francos inde ejicerent et expellerent. Quod cum facere aggressi fuissent, et, ob eam rem perficiendam, circiter quingentorum numerus equitum usque prope mœnia oppidi advenissent, non potuerunt conjurationis auctores id, quod se facturos susceperant, adimplere[3]. Nam cum inter-

1. C'était Antoine du Lau, seigneur de Châteauneuf, ou Castelnau, d'abord l'un des plus grands favoris du roi, qui était ensuite tombé en disgrâce, avait été incarcéré, s'était enfui en Bourgogne et venait d'obtenir sa réconciliation.

2. *Dum* dans le ms. Le nom est d'Oms en français, et d'Orms en catalan.

3. *Receperant adimplerent* dans le ms.

diu ea res attentaretur, multitudo hujuscemodi factionis ignara, terrore commota, illico prorupit in arma, et ad tuendas portas et mœnia cum ingenti accurrens fremitu, expulit et inefficaces abire coegit; et ita pro ea vice servatum fuit oppidum regi Francorum[1].

Quo facto, cum de conjuratis, ex suspicionibus nonnullis, inquisitio haberi cœpisset, ad quosdam probabilibus conjecturis[2] deventum est, qui, cum in jure[3] confessi fuissent vel auctores, vel complices conjurationis exstitisse, de his tanquam de reis læsæ majestatis supplicium sumptum[4] fuit. Inter quos erat unus præcipuus oppidi consul pro illo anno. Per fugam autem præfatus dominus Bernardus, miles, cum nonnullis complicibus, mature, quod opus ei fuit, consuluit. Sed minime quiescentibus reliquorum animis (qui forte sibi conscii erant hujuscemodi conjurationi assensum præstitisse, et, propter hoc metu anxii, non aliud affectabant nec cogitare poterant, nisi qualiter, sublato tali metu pœnali atque valde anxietatis et formidinis pleno, securitati et quieti redderentur), plurimorum etiam, qui, etsi dictæ prioris conjurationis conscii minime fuerant, tamen de punitorum et proscriptorum pœnis dolentes, qui eis vel sanguinis necessitudine conjuncti esse poterant, et ad regem suum Aragonum naturali amore, ad Francos vero

1. Cette tentative est mentionnée dans un registre de l'église Saint-Jacques de Perpignan, à la date du 25 janvier 1473. Rapport de M. Henry sur les archives de Perpignan, dans les Documents inédits, *Mélanges*, t. I, p. 405.

2. Dans le ms., *ad quasdam probabiles conjecturas*.

3. *Qui in eum juri* dans le ms.

4. *Supplicium superatum* dans le ms.

pari odio ferebantur, alia, post illam primam, longe major et munitior conjuratio nobilium atque civium plurimorum patrata est.

Qui postquam mentem suam regi suo Aragonum insinuassent, et promissionem suam, quod ad condictum diem præsens ipse cum bona manu afforet, recepissent, eum, nocte diei festi purificationis beatæ Mariæ, anni M.CCCC.LXXIII. more romanæ curiæ[1], patefactis oppidi ipsi scilicet oppidani portis, armati in magna et numerosa multitudine, intromiserunt. Videntes autem Franci, qui illic in præsidio locati erant, rem ita confici, nec se sufficienti numero esse, quod tantæ civium et aliorum armatæ multitudini reluctari possent, sese in arcem, quam illic firmissimam communierant atque instruxerant, receperunt. Quorum autem bona in oppido relicta inventa sunt, occupantibus in prædam cesserunt.

Et ita spontaneam deditionem hujuscemodi nobile oppidum, exsecrans sub Francorum imperio consistere, taliter fecit.

CAPITULUM V.

De obsidione Perpiniani per Francos et ipsius solutione, pacisque reconciliatione inter reges Francorum et Aragoniæ.

Ad [quod] recuperandum Francorum rex, proinde gravi ira atque animi indignatione in oppidanos et

1. Suivant le comput romain, par opposition au comput français suivant lequel, l'année commençant à Pâques, la Purification dont on veut parler était celle de 1472.

2. Il n'y eut d'ouverte que la porte de Canet, d'après le registre de l'église Saint-Jacques, traduit par M. Henry, l. c.

loci accolas accensus, imo potius perdendum et excidendum, Philippum de Sabaudia, comitem Brixiæ[1], cum valida manu primum direxit. Qui illo adventans circa Ramos Palmarum[2], castra et obsidionem ad oppidum posuit[3]. In quo constanter et viriliter rex ipse Aragonum inedias et pericula obsidionis exspectavit, et ad sui defensionem cives plurimum animavit. Qui, cum non nescii essent, quale ipsi cum suo oppido atque laribus inventuri exitium essent, si se ignaviter expugnari permitterent (satis etiam erga se animum regis Francorum, a quo defecerant, spectatum habentes, qui suæ militiæ ducibus mandasse ferebatur, quatenus oppidum in flammas darent et cineres), totis viribus ad resistendum se dederunt, parati potius quæque extrema pati laborum, vigiliarum, famis et cujuscumque periculi, quam quod se ab hostibus vincendos atque subigendos permitterent.

Unde, cum ad opprimendos eos, cum illa militum manu, quam præfatus comes Brixiæ primum adduxerat, etiam alia longe major tam equitum quam peditum a Francorum rege illo fuisset destinata (ita quod exercitus omnis Francorum ad triginta millia bellatorum aut amplius ascendere diceretur), tanta armatorum obsessi multitudine, qui in oppido erant, dira fame plurimumque rerum necessariarum inopia valde fatigati fuerunt; ita etiam ut ad abomi-

1. Philippe de Savoie, comte de Bresse, beau-frère de Louis XI.

2. Pâques tombant cette année-là le 18 avril.

3. « A monte Pinæ usque ad montem Johannem; et ex parte alia, a domo commandæ de Basalis, quæ tunc condirecta permanebat, ad rupellam Beatæ Mariæ de Aquello. » Relation du siége, par Ant. Passot, notaire de Perpignan, dans le Recueil de Legrand, t. XXI (mss. de la Bibl. imp.).

nandas escas, et quæ humano usui minime esse solent, constringente famis inedia, urgerentur. Fertur enim ibi libra carnium muli vel asini venumdata fuisse medio floreno Aragoniæ; quas nec pro nummis suis, qui cupiebat, frequentius venales poterat invenire. Sed cum adversus Francos frequenter insilirent, si vel asinum, vel aliud jumentum ad se trahere potuissent, pro non modico illud tropæo ducebatur. Nonnulla eis interdum alicujus annonæ provisio per Elnensem civitatem, ex mari aut Ampuritano[1], proveniebat : quam obsessi noctu clam, per devia et varios itinerum anfractus, intra sua mœnia cum magnis periculis aliquando invehebant; sed id raro et in tam exigua quantitate, quæ nec toti obsessæ multitudini, nec, nisi ad modicum tempus, sufficere potuisset.

Persistebant tamen etiam, in tanta rerum angustia, se cum suo rege viriliter defendere; et interdum cum magno agmine e portis erumpentes, quamplures ex hostibus, præsertim si evagarentur incautius et longius e castris sese effunderent, perimebant vel ducebant captivos; ita quod etiam aliquot de hostibus millia, per varias vices, trucidasse ferebantur, et aliquando de præcipuis militum Francorum ducibus nonnullos abduxisse captivos[2].

1. *Elnensis civitas*, la ville épiscopale d'Elne, aujourd'hui dans le département des Pyrénées-Orientales; *Ampuritanum*, le comté d'Ampurias ou Lampourdan, dans la Catalogne.

2. Le seigneur du Lau lui-même, dans une sortie qu'il fit hors du château, se laissa prendre par une compagnie de partisans qui s'était formée sous le nom de *Lacayhi* (laquais). Relation d'Ant. Passot, l. c.

Sed non erat hæc sævior[1], quæ contra Francorum exercitum dimicaret, hostilitas. Pugnabant enim elementa contra eos, ac multo plus de ipsis stragem faciebant vehementes illius regionis et pæne intolerabiles solis æstus, qui adeo magni cum longa per plurimos menses siccitate illo anno pæne ubique terrarum exstiterunt, ut veteres Phaetontis fabulas et incendia, quæ sub illis veteribus fuerunt temporibus, reditum esse[2] videretur. Non enim erat ullus tam senex aut grandævus, qui unquam similes solis ardores una æstate vidisse meminisset. Quæ res Francis, qui etiam plurium rerum necessariarum penuria sæpe laborabant (nam omnia illius regionis et vicinarum terrarum victualia præ nimia hominum et equorum multitudine consumpserant), maximas attulit inedias, atque inter eos plurimos et varios morbos cumulavit; e quibus profecto longe plures quam gladio et bello absumpti et exstincti fuisse ferebantur.

Cum vero primogenitus filius[3] regis Aragonum, agens tunc in remotis circa Valentiam, intellexisset regis, genitoris sui, civiumque obsessorum pericula et pressuras, dolore intrinsecus tactus, uti par erat, quod idem suus genitor civesque illi fidelissimi tantis subjacerent periculis, tantisque calamitatibus et angustiis premerentur, debitum ad eumdem patrem pietatis exhibere curans officium, collecta ad statim majore, quam potuit, tam equitum quam peditum manu, ad ferendum obsessis solatia et ad succurren-

1. *Sanior* dans le ms.
2. Corrigez *reditum iri.*
3. Ferdinand, surnommé depuis le Catholique.

dum suo genitori, adventare properavit. Quem cum non procul abesse persensissent duces Francorum exercitus, qui etiam, ut diximus, tum bello ab obsessis, tum ex inclementia cœli, tum etiam ex penuria annonæ et victualium exiguitate, multa detrimenta acceperant et plurimum attenuati et diminuti erant, non exspectato dicti principis congressu, e castris moventes et in Franciam revertentes, obsidionem solverunt in die nativitatis beati Joannis Baptistæ. Quod ut tutius et securius facerent, metuentes ne in eos hostes a tergo irruerent, feruntur pro securo recessu inducias viginti quatuor horarum a rege Aragonum petiisse tunc et accepisse [1].

Ita fuit rex ille veteranus Aragonum octoginta annos natus et amplius, cum illud insigne oppidum Perpinianum periculis atque angustiis dictæ obsidionis absolveretur et liberaretur. Remanserunt tamen in arce ejusdem oppidi, quam munitissimam Franci effecerant, regis Francorum præsidia nonnulla. Contra quam arcem, in suo oppido, tale vallum cum munimentis et propugnaculis opportunis cives loci exstruxerant, ut se tutos adversus ipsius arcis munitionem vel auxilia quæ eis supervenire possent, non minus quam si arx ibi nulla esset, arbitrarentur [2].

Postmodum vero, cum ultro citroque nonnulli no-

1. Cet armistice fut conclu entre Philippe de Savoie et don Antoine de Prades, agissant au nom du roi Juan; mais l'armée française ne quitta pas le Roussillon. Elle guerroya contre l'armée aragonaise qui s'était divisée et occupait les places situées à l'entrée de la montagne, comme Bages, Palau, Ortaffa et Argelès. Relation d'Ant. Passot, l. c.

2. *Nulla esse arbitraretur*, dans le ms.

biles et militum duces captivi tenerentur, eorum suorumque interventu amicorum et necessariorum, ut eorum hinc et inde captivitas solveretur, ita de componenda pace tractatum fuit, ut paulo post inter ambos reges conciliaretur et reformaretur. Promisit enim Aragonum rex magnum auri pondo, quod ad ducenta vel ad trecenta millia florenornm Aragoniæ ascendere fertur, regi Francorum exsolvere, juxta priorem olim inter ipsos initam confœderationem, et summa ea persoluta, arces nonnullas (quas adhuc idem Francorum rex tenet in terris illis Cataloniæ) cum illa arce Perpiniani promisit liberas et suis præsidiis vacuatas reddere atque restituere[1], nihil posthac in comitatibus Rossilionis et Ceritaniæ juris prætensurus aut habiturus.

Fuerunt autem eidem regi Aragonum, ante hujusmodi pacis reformationem, per mare nonnulla auxilia militum et annonæ satis opportune transmissa a rege Siciliæ Fernando, fratris sui Alphonsi filio; a quibus in sustinenda et repellenda obsidione non parva solatia adinvenit[2].

1. En attendant le payement de la somme, le Roussillon et la Cerdagne devaient rester aux mains de Louis XI, sous le gouvernement d'un Catalan choisi par lui entre dix personnes présentées par le roi d'Aragon. Le choix du roi de France tomba sur Pierre de Rocaberti. Relation d'Ant. Passot.

2. Par représailles, le vice-amiral de France Colon captura deux grandes galères napolitaines sur les côtes de Galice et les emmena en Normandie. Le roi Fernand s'avisa de les redemander plus de quinze mois après la capture, écrivant à ce sujet une lettre où il épuisait tous les termes de l'étonnement sur ce qu'un pareil attentat avait été commis envers un souverain aussi dévoué que lui aux intérêts de la France. Louis XI lui répondit de la même encre, disant qu'il ne savait comment exprimer sa surprise

Et ita pro tempore hostilitas, quæ inter præfatos reges jam per annos aliquot efferbuerat non sine terrarum et subditorum utriusque damnis plurimis et detrimentis, pactis et conventionibus inter eosdem firmatis finem pro tunc accepit, circa mensem septembris [1], currente anno Domini M. CCCC. LXXIII.

CAPITULUM VI.

De incarceratione et detentione ducis Geldriæ per proprium filium suum, suique filii postea per Burgundiæ ducem apprehensione et incarceratione [2].

Quemadmodum sane, decurrentibus treugis, quas supra factas fuisse et firmatas inter Francorum regem et ducem illustrem Burgundionum retulimus, prædicta per regem Francorum gesta fuerunt, tam adversus comitem Arminiaci quam regem Aragonum, sic etiam non prorsus feriavit aut obtorpuit idem Burgundionum dux. Nam in eadem æstate, cum Gel-

de ce que cela s'était fait, et qu'il avait ordonné à son vice-amiral de s'en expliquer. « Quando autem, » ajoute-t-il, « cum ipso Columbo et aliis inquiri despicique mandavimus quænam causa eos ad captionem hanc præter mentem nostram, nobis non jubentibus, impulisset, hi profecto respondendum duxerunt, se propterea ad illam tractos incitatosque fuisse, quod gentes vestræ contra nostras in agro nostro Rossilionis se injecerant; » et il continue sur ce ton, mettant dans la bouche de son vice-amiral tout ce qu'il avait de griefs contre le roi de Sicile, finissant par dire qu'il avait ordonné la restitution, et qu'il comptait sur la continuation des bons sentiments que don Fernand lui avait marqués. Voy. D'Achery, *Spicilegium*, t. III, p. 844.

1. Cette paix, qui n'était que préliminaire, fut conclue le 19 septembre et Perpignan évacué le 30 du même mois.

2. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 764

driæ dux senior[1] viam fuisset universæ carnis ingressus, cujus filium[2], ob certorum suspicionem ac patrationem scelerum, ipse Burgundionum dux in carcerem truserat diu ante sui genitoris obitum[3], expeditionem duxit in eamdem Geldriam, sibique eam armis victam et edomitam acquisivit, atque suæ ditionis effecit.

Hunc autem titulum coloremque ostendebat idem dux Burgundionum, ut[4] publice ferebatur, ad eumdem ducatum Geldriæ sibi acquirendum.

Cum enim ille senior dux a filio suo diceretur et jactaretur inutilis atque remissior ad procurationem et administrationem patriæ, factione matris suæ[5] et nonnullorum de patria, idem filius ausus est patrem suum, virum utique, ut ferebatur, bonum et prudentem, licet fortassis ad cohibendum rapinas et terram in securitate et libertate commerciorum conservandam minus justo intentum, apprehendere et carceri mancipare. Erat enim idem filius satis acer ingenio et cupidus dominandi; unde patrem suum, contra jus divinum et humanum, nefarie præsumpserat, omni dominio et auctoritate nudatum, in carcerem mittere et satis dire atque inhumaniter asservare.

In quo scelere cum sibi Noviomagum[6] et plura patriæ oppida favores impertirent, quibusdam tamen minime assensum præstantibus, per annos plures

1. Arnould d'Egmont, duc de Gueldres et comte de Zutphen, mourut le 24 février 1473.

2. Adolphe de Gueldres.

3. Au commencement de l'année 1470.

4. *Et* dans le ms.

5. Catherine de Clèves.

6. Nimègue.

ipsum sic detinuit[1]. Quo decurrente tempore, cum nefas hujusmodi tam dux Burgundiæ quam dux Cliviensis[2], pluresque alii ex consanguineis et amicis ducis exsecrarentur et multum ægre ferrent, ipse dux Cliviensis ad eum liberandum contra filium arma et guerram movit, et usque in Geldriam intravit. Sed cum filius auxiliis Noviomagensium et plurium nobilium patriæ stipatus et obvius occurrisset, compluribus cæsis et captiv[at]is, fusum et fugatum patriæ finibus ejecit.

Et quoniam idem filius non ignorabat impietatem suam vehementer displicere Burgundionum duci, ejus potentiam formidans studebat fœdera cum his copulare, quos ad eum vel inimicitias habere, vel ejus pariter vires atque potentiam metuere cognoscebat. Unde, quamvis ipse unus esset ex delectis militibus, insigne Burgundionum ducum monile atque signum, Vellus scilicet aureum[3], deferentibus (cujus ratione magnis fidelitatis sacramentis eidem duci, qui ejus cœtus atque fraternitatis exsistunt, conjungi tenentur), ferebatur tamen cum Frisonibus aliisque nonnullis fœdus copulasse, qui Burgundionum duci parere contemnebant, sollicitasseque aliquos nobiles atque oppida Hollandiæ, ut res novas in Hollandia adversus ducem Burgundiæ, dominum suum, excitarent : quibus ipse auxilio adfuturus foret.

Porro cum ejus factiones et molimina hujusmodi Burgundionum duci innotuissent, qui sæpius ab eo commonitus fuerat, variis etiam ad eum proinde lega-

1. Cinq mois seulement, selon Commines, l. IV, c. 1.
2. Jean, duc de Clèves, beau-frère du duc Arnould.
3. L'ordre de la Toison d'Or.

tionibus missis, quatenus impietatis in parentem pœnitudinem gerens, eum carcere et captivitate absolveret atque liberaret, tandem ad se eum accersiri et venire fecit[1]. Cum autem apud eum esset et de hujuscemodi machinamentis suis ac fœdere cum suis hostibus copulato eum interrogasset, pollicens etiam isti veniam daturum se, si ei totam plenariam detegeret veritatem, omnia infitiari, quam verum respondere, maluit, mendacia sua jurejurando confirmans. Sane cum Burgundionum ducem minime veritas molitionum lateret, protulit statim quasdam litteras ipsius juvenis Geldriæ ducis manu propria scriptas et signatas. Quibus sibi ad inspiciendum exhibitis, eas diffiteri suas esse non potuit. Quæ litteræ machinamenta ac molimina proditionum suarum contra eumdem ducem continebant. Contra eas autem cum excusationem nullam in medium rationabilem attulisset, sed plane per eas de perjurio ac perfidia convinceretur, jussus est in carcere asservari[2], primum ductus in castrum Vilvordiæ[3] inter Macheliniam et Bruxellas.

Cum vero per aliquod tempus in eo loco fuisset asservatus, corrupta custodia inde exiens, ad propria reditum arripuit. Sed cum ejus discessus, paucis post effluxis horis, fuisset cognitus, per diversos equites et varia prosecutus itinera, apud Namurcum inventus est[4]. Inde autem ad Burgundionum reductus ducem,

1. A la fin de décembre 1470, le duc étant à Hesdin. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 196.

2. Après avoir essayé de se soustraire par la fuite à la vengeance du duc; mais il fut rattrapé à Namur. Commines, l. IV, c. I.

3. Vilvorde en Brabant.

4. L'auteur confond cette évasion avec la fuite qui précéda

a finibus suis paulo distantius missus est, ad castrum scilicet Corteraci in Flandria[1], ubi, sub carcerali custodia, usque ad obitum ejusdem ducis Burgundiæ, detentus custoditusque fuit.

CAPITULUM VII.

Quomodo dux Burgundiæ ducatum Geldriæ facile conquisivit[2].

Moriens autem ejus genitor, jam diu ante suum obitum per ducem Burgundiæ solutus e carcere, et suæ plene restitutus libertati, ferebatur, filio suo ob impietatem ab eo in se commissam exhæredato, testamento Burgundiæ ducem instituisse et scripsisse hæredem[3], et hoc juris titulo suffultum atque innixum Burgundionum ducem, sibi hujusmodi ducatum Geldriæ acquirere voluisse : quod quidem absque magno seu difficili negotio conficere potuit.

Conati sunt incolæ patriæ, quæ oppidis satis nobilibus et munitis referta est, in favorem filii, in carcere (uti diximus) servati, conatibus ducis Burgundionum obsistere, qui sibi perante favores contra suum parentem, eorum ducem ac principem, præstiterant. Et multa quidem de suis viribus, et cum aliis Noviomagenses potissime, in ventum jactitabant, nihilo aut

l'incarcération du jeune duc de Gueldres. Selon un mémoire du xvi[e] siècle, « il fut ratteint ez fossez d'iceluy lieu de Vilvorde. » Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 295.

1. A Courtray.

2. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 766.

3. Le transport se fit d'abord à titre de vente (7 déc. 1472); puis le duc Arnould en mourant ajouta, en faveur du duc de Bourgogne, les droits de légataire à ceux d'acquéreur.

parvo Burgundionum potentiam æstimantes; sed cum illo ducis exercitus advenit, longe secus, ac se per-ante jactitassent, exhibuerunt.

Obsessum est primo oppidum de *Venlo* supra Mosam, quod de sua munitione plurimum confidebat; atqui cum in paucis diebus machinis ac tormentis pressum fuisset, statim de deditione cogitarunt[1], paucis ex eis qui recepti sunt supplicio affectis, quos in recipiendo deditionem dux Burgundionum suo reservarat arbitrio. Exinde ad diversa oppidula et castella aggredienda exercitus sese effudit; quæ omnia ferme, modica aut nulla opposita resistentia, recepta sunt usque Noviomagum. Cum autem illo dux Burgundionum applicuit et castra metatus est, in tribus hebdomadibus ita turrium propugnacula murosque et eorum munitiones petrariis ac tormentis fregit atque dejecit, ut absque magno negotio expugnari oppidum et per vim atque insultum capi potuisset, nisi oppidani supplices atque nimium exterriti, venia petita, deditionem faciendo periculum evitassent[2]. Fuerunt autem ad gratiam recepti, armis, portis atque mœnibus et tota oppidi munitione quoque, et incolarum ejus privilegiis ac libertatibus ad victoris arbitrium resignatis et dimissis. Qui etiam, pro resistentia et inobedientia quas fecerant, mulctari ferebantur in octoginta millibus florenorum rhenensium.

Exterriti autem de Noviomagi subactione, quod cæteris omnibus reputabatur longe firmius, potentius atque populosius cæteris terrarum illarum oppidis, cives

1. Venloo se rendit, le 21 juin 1473, après quatre jours de siége.

2 Le 19 juillet.

aliorum oppidorum, ut Sutphaniæ et de *Arnem*[1], et reliquorum, qui se et suas munitiones longe impares ad resistendum Noviomagensibus existimabant, periculis prudenter obviam euntes, pactis certis pecuniarum summis ad certos terminos exsolvendis, etiam sub potestatem ejusdem Burgundionum ducis transierunt, promittentes ab eo imperanda perficere et complere. Tantus vero metus terrorque nominis Burgundionum ducis, Frisonum terras vicinasque cæteras invaserat, quod profecto, si illo Burgundionum copiæ descendissent, non aliud æstimari poterat quam quod Frisones, quos ab antiquo principes Hollandiæ sui juris esse prætendunt, similiter ut illi de Geldria, facere deditionem et imperatis parere Burgundionum ducis obtulissent. Fuerat enim tota illa æstas supra solitum calida et sicca, usque mensem octobris, ita ut fossæ et aggeres palustresque Frisonum agri, in quibus contra hostium incursus maxime confidere solent, eis fore auxilio minime potuissent. Erant enim tunc pæne ubique adeo longo solis æstu exsiccati et indurati, ut non modo pedites, sed et equites et plaustra sicco vestigio facile sustentassent.

Verum cum ea opportunitas ad tantam rem conficiendam sese attulisset Burgundionum duci, tum ad alia majora anhelans, illo tunc proficisci abstinuit, remque hujuscemodi in aliud distulit tempus.

1. Zutphen et Arnheim.

CAPITULUM VIII.

Quomodo post conquisitum Geldriæ dux Burgundiæ imperatorem Treverim adventare fecit, adspirans ad regale fastigium, et ab ipso de ducatu Geldriæ solemnem investituram accepit[1].

Adspirabat quidem tunc, rebus elatus secundis et sibi satis arridente fortuna, ad diadema regale honoremque ac titulum regium acquirendum : quo titulo olim regnasse plures Burgundionum principes, etiam a tempore quo reges Francorum esse cœperunt, minime dubium est[2]. Ad hujusmodi autem cupiebat sublimari dignitatis fastigium auctoritate Romanorum imperatoris, qui tunc erat Fridericus[3], dux Austriæ, atque imperium per annos plurimos administrarat. Cujus sui desiderii et concupiti honoris potiundi gratia, eumdem imperatorem adventare ad urbem Treverorum non parvo sumptu procuravit.

Ad quam cum adventasset cum satis humili statu, pro tanto fastigio dignitatis, secundo post aut tertio die pariter etiam illo adventavit Burgundionum dux[4], cum tanto et tam nobili comitatu, et cum tanta vestimentorum, armorum et ornamentorum pompa, ut, procul dubio, in statu et apparatu suo augustalis potius majestas et magnificentia illucere ac super-

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 767.

2. Le royaume de Bourgogne, plusieurs fois defait et refait, a duré depuis l'empereur Honorius jusqu'en 1032.

3. Frédéric IV.

4. L'empereur arriva à Trèves le 29 septembre 1473. Le duc vint prendre logis le 1er octobre à l'abbaye de Saint-Maximin hors de la ville, ainsi que l'auteur le dit plus loin.

eminere videretur. Cum imperatore tum etiam adfuerunt in magnifico et honorabili statu plures Germaniæ principes, tam electores Sacri Imperii quam alii, quos imperator ad se sociandum accersierat.

Erat imperator hospitatus in palatio archiepiscopi Treverensis, dux vero Burgundiæ extra muros civitatis, in monasterio Sancti-Maximini, cujus procurator et protector esse fertur, ad causam terræ suæ Luxemburgensis.

Igitur cum aliquot detrivissent[1] in ea civitate dies sese vicissim visitando, ut jus ac titulus ducis in illo ducatu Geldriæ, quem nuper, ut diximus, armis conquisierat, magis ac magis sibi invalesceret atque validaretur, voluit illum ab imperatore, tanquam supremo feodi domino, recipere, atque hominii sacramento pro eo præstito, de eodem solemniter investiri. Hoc quidem prædecessores aliqui, qui eumdem ducatum administrarant, facere contempserant vel negligentius prætermiserant. Propter quod ipsi Augusto ea ducis obedientia gratior exsistebat; cujus etiam nova investitura, tanquam imperialis feodi olim ad se ex possessorum neglectu legitime devoluti, jure firmiorem titulum duci acquisitura putabatur.

Igitur ut celebrius hujuscemodi investitura et sacramenti hominii præstatio[2] cunctis innotescerent, tam ad augustalis manifestationem et conservationem dignitatis, quam etiam ipsius ducis juris atque tituli majorem notorietatem, jussu imperatoris dejectorum

1. *Detrivisset* dans le ms.
2. *Patratio* dans le ms.

et alio translatorum[1], in ipsa platea[2], loco ejus eminentiore, juxta parochialem ecclesiam Sancti-Vangulfi, machina magna lignorum erecta est, et ascensus ad eam latus et grandis; effectumque in ipso ligneo ædificio, quod sine aliquo tegumento erat, tribunal in medio positum est; sedesque a dextris et a sinistris, ipso imperiali solio submissiores, positæ sunt, pro his principibus, qui ipsi imperatori assidere deberent.

Cum autem omnia præparamenta facta decenterque ornata fuissent, ad statutos diem et horam, magna et copiosa cujusque gradus, ordinis, ætatis et sexus multitudine assistente et exspectante actum talem videre, cujus similem forte nunquam inspexissent, venit Cæsar magna principum et procerum germanicæ nationis caterva stipatus. Quo pro tribunali sedente cum infulis et diademate cæterisque imperialis majestatis insignibus[3], sibi assidentibus a dextris et a sinistris archipræsulibus Treverensi et Moguntinensi[4], Sacri Imperii electoribus multisque ducibus, marchionibus et comitibus, Metensi etiam episcopo,

1. Correction nécessaire, mais non pas incontestable, du ms. qui porte *dejectæ et alio translatæ sunt.*

2. *Ipsa platea* semble indiquer que l'auteur a déjà parlé de cette place. Cela, joint à l'incorrection du membre de phrase précédent, autoriserait peut-être à supposer qu'une autre phrase a été omise dans la transcription du ms.

3. « Imperator vestiebatur textili auro, vestis ad pedes profusa et circum collum replicita, perque humeros, more Turcorum, sparsa; limbo circum pedes manusque, ingentis pretii margaritis picturato; ipse grandis natu, sed virenti adhuc atque solida senecta. » Relation d'Arnould de Lalaing, traduite en latin par Rod. Agricola. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 259.

4. Jean de Bade, archevêque de Trèves, et Adolphe de Nassau, archevêque de Mayence, grand chancelier de l'Empire.

germano ejusdem domini Treverensis[1], advenit eques Burgundionum dux, armatus, plurima item procerum et nobilium domesticorumque suorum turba vallatus. Qui cum suo comitatu cum plateam bis aut ter in circum adequitasset (quod in talibus solemnibus investituris moris esse aiebant), descendens de equo et per gradus ascendens, ante conspectum Cæsareæ dignitatis ad genua se provolvit, habens juxta, qui vexilla sua, in quibus arma Geldriæ aliarumque terrarum et dominiorum suorum picta erant, in manibus tenuerunt. Et tunc ad genua advolutus, hominii atque fidelitatis sacramentum submissius, quam ab his, qui paululum distantius adstabant, audiri potuisset, præstitit, atque de dicto ducatu Geldriæ solemnem investituram accepit.

Quo facto, imperator cum suis decessit a prædicto duce Burgundionum, suisque ad palatium suum honorifice sociatus [rediit].

CAPITULUM IX.

Quomodo, cum cuncta præparata fuissent ad sublimandum ducem Burgundiæ in regem, subito imperator, re infecta, non valedicto eidem duci, ex Treveri descendit ad Rhenum[2].

Facta autem prædicta solemni investitura, ea non contentus idem novus Geldriæ dux, in regem etiam Burgundionum ut sublimaretur, et regnum illud antiquum Burgundiæ, per multas principum successiones

1. L'évêque de Metz était alors Georges de Bade.
2. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 769.

suppressum et pæne exstinctum et obliteratum, denuo instauraretur, et non dux amplius, sed rex Burgundiæ appellaretur, magna prosecutionis instantia apud præfatum imperatorem suosque institit. In tantum vero apud ipsum Augustum, suarum instantia precum suæque munificentiæ officiis, quibus honores pæne assidue eidem exhibebat, effecit atque obtinuit, ut suis desideriis ab omnibus palam eum assentire vulgaretur, facturumque eum regem, atque regio diademate sceptrisque regalibus ipsum insigniturum, ab omnibus sine aliqua hæsitatione putaretur. Id enim ipse Augustus se facturum fuerat pollicitus; adeoque res processerat, ut dies, ad tantæ rei celebritatem perficiendam, acceptatus statutusque fuerit. Jam sane ad perfectum perduxerat variorum opificum manus, per totam urbem Treverim, coronam, sceptrum, vexilla, vestes, cæteraque insignia, quibus, qui de novo creandus rex ab omnibus exspectabatur, insigniendus ornandusque esset. In ipsa etiam ejusdem urbis ecclesia majore, in qua ordinabatur solemnitas, perfici fecerat ipse Augustus thronos et tribunalia fabricari et erigi; præsensque personaliter affuerat ad disponendum et præcipiendum, quo in loco et qualiter hujuscemodi imperialis atque regiæ dignitatis solia atque sedilia deberent collocari. Rogatus etiam fuerat Metensis episcopus, qui et se ad hoc prorsus præparatum fecerat, ut missarum solemnia et sacræ officium unctionis haberet celebrare atque perficere.

Sed heus! quam facile et ex momento vertibiles sunt et variabiles hominum voluntates, et quam fragiles sunt hominum, et principum maxime, confœderationes et amicitiæ, quæ non fuerint Christi glutino

copulatæ atque firmatæ, profecto licet in multis sæpe, tum maxime verificatum patuit : quod sacer cecinit psalmus : « Nolite confidere in principibus neque in filiis hominum, in quibus non est salus. » Subito nempe, cum tanta inter se charitate, benevolentia atque amicitia conciliati æstimarentur ; cum una totiens in conviviis splendidissimis, omni accuratione atque regio luxu adparatis, comiter et amice epulati fuissent ; cum omnia, ut dictum est, quæ ad tanti magnificentiam exigebantur honoris, quæsita et comparata essent, ita ut die tertio celebritas illius regalis fastigii, et provectio novi regis novique erectio regni vel veteris, jam e vetustate obsoleti, instauratio atque innovatio ab omnibus cum magna attentione exspectarentur : nescio qua, seu simultate, seu, ut verius arbitror, diffidentia vel sinistra suspicione subortis, imperator insperate, et ipso Burgundionum duce prorsus nescio, summo mane navem conscendens, descensum ad Rhenum per flumen Mosellæ arripuit[1]. Et ita ipsius ducis Burgundionum omniumque, qui eum in regem sublimandum crediderant, spes frustrata et vacuata atque in momento exsufflata est.

Eramus tunc in civitate Treverensi, nullius tunc principum comitatum secuti, nec cuiquam eorum inservientes aut servire affectantes ; sed nec tunc, nec postmodum, licet satis sollicite de causa illius subitæ discessionis perquisierimus, ad verum et certum eam noscere potuimus.

Cum vero de dicto imperatoris discessu, statim post diei exortum, a nonnullis idem dux certior factus

1. Le 24 novembre 1473.

fuisset, eique assertum jam navim, in qua vehebatur imperator, esse ante monasterium Beatæ Mariæ ad Martyres, misit cum festinatione de suis, qui posscituri essent eumdem imperatorem, ut vel breve colloquium cum eo dux ipse habere posset, atque ut ad brevissimam temporis morulam gressum sistere hujus rei gratia vellet; sed postulatis annuendum minime duxit, cursumque cœptum continuavit. Et ita, infecto quod fieri fuerat a cunctis æstimatum, eo modo ab invicem male sarto fœdere discesserunt.

CAPITULUM X.

Quomodo post hoc, dux Burgundiæ visitavit comitatum suum Ferretensem; et de accessu archiepiscopi Coloniensis ad eum in Burgundia, atque rebellione dicti comitatus contra eum [1].

Postmodum vero, cum ipse dux Burgundionum terram suam Luxemburgensem, valefacto Treverensi urbi, repetiisset, cupiens invisere suum comitatum Ferretensem, quem paucis ante annis ab Austriæ duce Sigismundo comparaverat [2], ad eam terram visendam est per Lotharingiam profectus. In qua terra (scilicet comitatus Ferretensis) cum, nonnullis oppidulis perlustratis cum aliqua parte suarum copiarum, modico satis tempore fuisset remoratus, relicto inibi ad ejusdem terræ administrationem et regimen quodam milite indigena, cognomento *Hachenbach* [3], exinde

1. Chapitre publié dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 770.
2. Au commencement de l'année 1469.
3. Pierre de Hagenbach, gentilhomme de Sundgau.

trajecit cum suis copiis in Burgundiam, in qua hiemis residuam et asperiorem partem exegit[1].

Cum autem illic esset, ad eum satis parum sibi fausto omine accessit archiepiscopus Coloniensis[2] (Coloniæ Agrippinæ), qui de illustri Bavariæ domo originem duxit. Et fratrem habebat, illustrem et sapientem virum, comitem palatinum Rheni[3]. Hic archiepiscopus, licet a capitulo ecclesiæ Coloniensis electus et a summo pontifice confirmatus, atque ab imperatore regalia temporalis administrationis atque dignitatis ecclesiæ fuisset assecutus, quasdam tamen graves inimicitias atque odia capitulum suum subditique et vassalli suæ ecclesiæ contra eum exercebant, eique parere prorsus recusabant. Ad eas querelas sedandas et componendas ipse imperator Coloniam petiverat, cum, uti diximus, e Treveri descendit. In qua consistens, eumdem archiepiscopum, qui foras civitatem morabatur, nec se civibus committere satis tutum sibi arbitrabatur, ad se ut veniret evocavit; sed nescivimus quo consilio ipse archiepiscopus ad eum accedere contempsit. Sane cum sanguinis cognatione præfato domino Burgundionum duci attineret (qui etiam per genus maternum[4] de eadem illustri Bavarorum domo traxit originem), relicto imperatore, in Burgundiam ad ducem Burgundiæ, cognatum suum, se contulit.

1. Il séjourna à Dijon du 23 janvier au 19 février 1474 et s'y fit inaugurer comme duc de Bourgogne, car il n'y était point encore venu depuis son avénement.

2. Rupert ou Robert de Bavière.

3. Frédéric, comte palatin du Rhin.

4. « Cestuy archevesque estoit prochain parent du duc de Bourgongne, à cause de sa grand'mère (Marguerite de Bavière, femme de Jean sans Peur). » Olivier de La Marche, l. II, c. III.

A quo auxilia postulans, quem agnosceret et armis potentem, et Germaniæ populis finitimis dominiorum suorum non parum formidini atque terrori esse, facilem eum ad hoc atque propitium invenit. Promisitque eidem se auxilio sibi, cum primum posset, transacta hieme, adfuturum. Pro suorum[1] autem præmio subeundæque hujus rei gratia impensæ, ecclesiæ Coloniensis advocatum eumdem ducem suosque hæredes idem archiepiscopus, ut aiebant, effecerat. Per quam advocationem, auctoritatem et dominium suum etiam ad terras ecclesiæ Coloniensis propagare ipse dux gestiebat, quemadmodum paulo ante effecerat de terris ecclesiæ Leodiensis.

Compositis itaque dux ipse rebus suis, tam in Burgundia quam in Alsatia, in suo comitatu Ferreti, jam tepente vere, mense martio, repedavit cum suis copiis per eosdem calles, quibus illo profectus fuerat, in terram suam Luxemburgensem. Atqui in ipso pæne sui reditus et reversionis limine, longe secus quam speraverat, res novas subditi comitatus sui Ferretensis contra se et imperium suum moliti sunt.

Dimiserat, uti diximus, ad administrationem ejusdem comitatus illum *Hachenbach*, sibi multum dilectum. Qui homo stolidus, ferus atque nimium insolens, in tantum tumorem superbiæ atque arrogantiæ evectus erat, ut, non modo subditis ejusdem comitatus, sed et Argentinensibus et Basiliensibus cæterisque finitimis populis et potissime Suitensibus, qui olim Helvetii nuncupabantur, valde redderetur exosus.

1. Plutôt *suo*.

Minabatur nempe se eis damna atque injurias illaturum, nisi suis decretis et placitis obtemperassent. Ferretensibus etiam inchoavit novum quoddam vectigal seu impositum indicere super potionibus quæ in terra venderentur; quod illius terræ accolæ perante penitus se nesciisse asserebant. Hæc atque alia multa, quæ vel in ipsius moribus, vel etiam in verbis nimium aspera et fastuosa eis videbantur, simul etiam quod vires atque potentiam verebantur ducis Burgundiæ (quem videbant recenter armis conquisiisse ducatum Geldriæ atque adspirasse ad regnum, infra cujus limites, si res sibi, uti æstimaverat, processissent, fuisse claudendi et circumscribendi vulgo ferebantur), pacto inter se fœdere, simul etiam cum Sigismundo, duce Austriæ, qui, uti diximus, illum comitatum Ferretensem ante annos paucos ipsi duci Burgundiæ vendiderat, ipsos Ferretenses ad rebellionem adversus eumdem Burgundiæ ducem concitarunt.

Qui, cum ad hoc non involuntarii essent, sed defectionem ab eo, et cum Suitensibus et civitatibus finitimis confœderationem et colligantiam totis animis affectarent, se ab ejusdem obedientia et subjectione subtraxerunt. Quam defectionem seu rebellionem, ut alicujus juridici coloris obtegerent velamento, asserebant ducem Austriæ Sigismundum, cujus perante ditioni paruerant, ex lege dicta in venditione sui comitatus, fecisse offerri[1] duci Burgundionum pretium quod pro eodem comitatu ipse exsolverat[2]; protestatumque fuisse, nisi id reciperet, se ad recuperandum

1. *Auferri* dans le ms.
2. *Exsolveret* dans le ms.

rei a se venditæ possessionem deventurum; et quia hujusmodi pretium recipere ipse dux Burgundiæ, contra legem venditionis, recusarat, se rationabiliter ab eo deficere et ad priorem reverti dominum prætendebant.

Qualiter autem cavent litteræ dictæ venditionis, et an redimendi facultatem, pretio restituto venditori, servarent, atque etiam si pretium ipsum verbaliter tantum vel etiam realiter, et debito modo oblatum fuerit, satis compertum non habemus[1]. Constat tamen quod Ferretenses sub eo colore defectionem attentarunt.

Cui cum obsistere et remedium dare, ne proferretur[2], prædictus *Hachenbach*, administrator patriæ, conaretur, atque, hujus gratia, præsidium circiter quadringentorum Burgundionum in oppido de *Brisacq*[3] collocasset, ducentorumque Germanorum peditum de terris illis, cives illius loci, veriti oppressiones hujusdem *Hachenbach*, adjunctis et associatis secum Germanis qui illic in præsidio erant, Burgundiones ex oppido ejecerunt et ipsum *Hachenbach* comprehensum in carcerem detruserunt. Quod in hebdomada sancta, vel feria quinta, vel sexta, gestum fuisse ferebatur[4].

1. Ce n'était en réalité qu'un engagement, au prix de 80 000 florins, non-seulement du comté de Ferette, mais de tout le landgraviat de Brisgau; et le duc de Bourgogne ne refusa plus d'être remboursé, quand il vit qu'il avait perdu le pays. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. II, p. 22.

2. *Proficeretur* dans le ms.

3. Brisach, capitale du Brisgau, aujourd'hui dans le duché de Bade.

4. Le 7 ou 8 avril 1474.

Rebellarant jam ante omnia ferme oppida et castella ejusdem comitatus, et inimicos valde animos ad Burgundiones omnes illius terræ accolæ gerebant. Unde, cum ubique pæne locorum dictis Burgundionibus de Brisaco pulsis a rusticis patriæ insidiæ tenderentur, non sine maximis insultibus et periculis multis particularibus, se in Burgundiam recipere potuerunt : quo tamen tandem, hujusmodi superatis periculis, se contulerunt incolumes. Paulo autem[1] post, dictum *Hachenbach*, quem omnis populus partium illarum, tam nobilium et militarium quam plebeiorum, ingenti prosequebantur odio, facto conventu publico ex proceribus et accolis civitatum vicinarum, in judicium adductum, et de multis accusatum atque, uti aiebant et vulgo jactitabant, convictum criminibus, supplicio affecerunt.

CAPITULUM XI.

Qualiter Burgundiæ dux posuit obsidionem ad Nussiam, oppidum ecclesiæ Coloniensis[2].

Quæ cum jam fuisse factitata illustris Burgundionum dux audiisset, seque ita sui comitatus Ferretensis possessione spoliatum, quem paucis ante annis multo emerat auro, et rebellantes subditos, a se deficientes, venditori eidem, a quo ipse eum emerat, sese redhibuisse et denuo tradidisse, gravibus ira atque indignatione adversus eos incanduit, cogitans (quatenus

1. *Ante* dans le ms.
2. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 773.

commodiore via eos edomitos sibi subigere, atque in seditiosos, et potissimum seditionis auctores, tantas suæ dignitati irrogatas injurias vindicare posset) commodius per Germaniam et oras Rheni copias suas ad illas Alsatiæ terras posse trajicere, in quibus alimentorum copia rerumque usui belli et pacis necessariarum exuberatio[1] erat. Quod factu facile sibi reputabat et absque ullo pæne negotio posse perficere, copulato sibi favore terrarum archiepiscopatus Coloniensis, quem absque difficultate habiturum confidebat, ex his quæ archiepiscopus eidem paulo ante suggesserat. Pervulgatum enim publice erat eumdem archiepiscopum, ut procliviorem eum ad se defendendum contra suos rebelles redderet, sibi affirmasse eumque ita in fidem suarum assertionum adduxisse, ut non dubitaret civitates et oppida ecclesiæ Coloniensis, quam primum eum cum suis adventasse copiis eumque velle se aggredi ac expugnare perviderent, nullam ei facturas[2] resistentiam; sed statim, non exspectantes se expugnari vel obsideri, deditionem facturas, et his quæ eis mandaret parituras. Quod si ita sibi, uti in animum induxisse videbatur, res ei processisset, obedientiamque civitatis et terrarum ipsius ecclesiæ Coloniensis nactus fuisset, procul dubio satis verisimile est, parvo negotio per terras ecclesiæ Moguntinæ aliasque intermedias, primum sibi et suis iter fuisse aperiturum, quo ad terras usque et agros Argentinenses et Alsatiæ pervenisset.

Destinaverat autem, si iter hujusmodi, uti spera-

1. *Exuberatis* dans le ms.
2. *Facturos* dans le ms.

verat, conficere, et quas secum habebat copias illo traducere potuisset, etiam ex Burgundia, ubi magnam habebat partem copiarum suarum, aggredi terras illas Alsatiæ, et ita a diversis aggressus partibus, facile in suam eas redigere ditionem. Sed quam longe aliter, ac æstimaverat eique a dicto archiepiscopo fuerat suggestum, res provenerint, ex his quæ referemus apparebit : ut quemadmodum sæpe et in multis, tum in hoc eventu verum esse pateat, quod sacer canit psalmus : « Quoniam Dominus dissipat cogitationes populorum et reprobat consilia principum. »

Cum enim, mense julio, in agris Trajectensibus juxta flumen Mosæ[1] copias suas coegisset, fuissetque castra metatus, statim post, ad obsidendum oppidum Nussiæ[2], supra ripam Rheni fluminis, castra admovit, ipsum oppidum magnis militum agminibus, terra flumineque, ex quadam adjacente insula, cinxit atque obsidione vallavit. Circiter autem emenso ante biennio, hujuscemodi oppidum, quod est de patrimonio archiepiscopatus Coloniensis, propter quasdam satis sævas exactiones[3] quas in cives loci et oppidum archiepiscopus facere, ut vulgo ferebatur, attentarat, ipsi cives ab ipso domino suo defecerant, atque, obedientia sibi subtracta, sese in libertatem vindicarant, et confœderarant capitulo Coloniensis ecclesiæ, quod simultates graves adversus suum archiepiscopum ob-

1. Les environs de Maestricht ou, comme on disait en français, de Trect-sur-Meuse. Le duc arriva dans cette ville le 13 juillet. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 213.

2. Neuss, au-dessous de Cologne, aujourd'hui dans le district de Dusseldorf (Prusse rhénane).

3. *Excusationes* dans le ms.

servabat, cæterisque etiam oppidis ecclesiæ Coloniensis. Causabantur nempe ipsum archiepiscopum, non ut patrem et pastorem, dominandi legitime usum potestate, sed regio more seu potius tyrannico, nulla fide atque justitia servatis subditis ecclesiæ, pro sua libidine, in quos libuisset sævire voluisse, eorum abutendo corporibus atque bonis. Unde, talibus occurrere studentes periculis, ab ejus se ditione abstraxerant et sese in unum cum nobilibus et oppidis patriæ colligarant. Et quia Burgundionum dux, qui paulo ante, uti retulimus, [Geldriam] conquisierat, propter ejusdem magnam potentiam atque viciniam terrarum suarum, ipsis magno terrori atque formidini erat, quod etiam scirent archiepiscopum suum, eis infensum, malum ad eos animum observare, sese ante ingruentem necessitatem prudenter atque providenter præmunire curarant, suumque oppidum vino, frumento cæterisque ad victum necessariis atque his, quæ pro oppidi sui protectione ac munimine opportuna existimaverant[1], opulenter et copiose impleverant.

Ad quam rem etiam Colonienses eos plurimum amicarant consilio et juverant auxilio. Nam una cum lantgravio Hassiæ[2], quem veluti administratorem temporalium ecclesiæ Coloniensis adsciverant, et futurum desiderabant archiepiscopum suum[3], si potuissent alium[4] quacumque vi vel astu depellere, collo-

1. *Opportune existimaverat* dans le ms.

2. Henri, landgrave de Hesse.

3. C'est Herman, frère du landgrave de Hesse, et non le landgrave lui-même, que les habitants de Cologne opposaient à Robert de Bavière.

4. C'est-à-dire Robert de Bavière.

carant illic magna militum præsidia, undecumque potuerant collectorum, qui ad numerum mille et octingentorum, præter loci accolas, ascendere ferebantur.

CAPITULUM XII.

De providentia et industria obsessorum et Coloniensium, et de adventu imperatoris Coloniam, atque exercitu quem ex tota pæne Germania illic congregavit [1].

Igitur cum obsidione eos cinxisset Burgundionum dux, et magnas illo copias contraxisset, tam suorum Burgundionum et Picardorum quam etiam Italorum et Anglorum, quos ad sua fovebat stipendia, non tam facilem ipsius oppidi comperiit expugnationem vel deditionem, quomodo initio ratus erat sibique fuerat suggestum. Nam oppidani, uti egregie et opulenter victualibus et armis erat refertum oppidum, ita cum militibus, quos in præsidio habebant, solertissime atque strenuissime sese ac [2] oppidum suum tutabantur. Una enim pars eorum alternis vicibus, semper in mœnibus atque turribus, et inter ipsa mœnia et antemurale [3], die noctuque excubabat, explorare non ces-

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 775.

2. *Ad* dans le ms.

3. « Estoit Nuysse notablement tourée de pierres de grès, puissamment murée de riche fermeté, haulte, espaisse, et renforcée de fortes braiesses (parapets antérieurs) subtelement composées de pierre et de brique, et en aucuns lieux, toutes de terre, tournées à deffence par mirable artifice pour rejetter les assaillans; entre lesquelles et lesdicts murs, y avoit certains fossés assés parfons; et de rechef estoient devant lesdictes brayes aultres grans fossés d'extrême profondeur, cimés les aulcuns, et pleins d'eau à grant largesse. » Molinet, *Chroniques*, l. I, c. 1.

sans si quoquo modo, vel jaculo, vel bombardula obsessorum aliquem ferire ac dejicere potuissent. Unde eveniebat frequenter, ut ex obsidentium castris, potissime de Italis, quos acerbiore insectabantur odio, aliqui necarentur; et, cum infra unius mensis, vel circa, spatium, ipse Burgundionum dux ipsum oppidum vel expugnare, vel ad deditionem coarctare speravisset, nec integro prope anno quo castra, etiam per totam hiemem et æstatem, illic habuit, ipsum potuit obtinere.

Hanc quidem providentiam in suorum distributione ac dispensatione victualium obsessi tenuerunt, ut duas tantum vel tres coquinas facerent pro omnibus, qui in oppido erant, de quibus cuilibet distribuebatur, secundum quod pro instante necessitate videbatur opportunum[1].

Inter ipsas vero obsidionis moras[2], cum obsessi Coloniensibus denuntiari fecissent sibi pulveres pro bombardellis et machinis suis deficere, miserunt ipsi Colonienses quingentos viros pedites, quorum unusquisque certam de hujusmodi deferebat pulveribus quantitatem; qui hora condicta, noctu, clam castra Burgundionum penetrantes, ad portam usque oppidi, in qua eos oppidani opperiebantur, penetrarunt incolumes, introque absque ulla cunctatione admissi sunt. Per proditores enim aut transfugas didicerant signum seu verbum vigiliarum illius noctis. Hoc autem, et

1. « Les rustres (reîtres) prendoient leurs vivres chacun jour à l'ostel de l'archevesque, et le menu peuple à deux bourgeois de la ville, qui journellement leur faisoient administrer leurs nécessités. » Molinet, l. I, c. XXI.

2. Dans les premiers jours de novembre. Molinet, l. I, c. VIII.

obsessis solatium et munimen, obsessoribus vero magna attulit incommoda.

Sane cum illic Burgundionum dux sua castra haberet, quæ ibi mense augusto anni M.CCCC.LXXIV. primum locaverat[1], et terra cis Rhenum, atque flumen navali etiam expeditione, longa obsidione obsessos premeret, nonnullas etiam copias peditum, circiter ad duo millia hominum, Colonienses trans Rhenum, ex adverso Nussiæ collocarunt, qui, ne Burgundiones illam transrhenanam provinciam incursarent, ex eave annonam sibi quærerent aut prædas agerent, averterent. A quibus infestabantur non modicum castra hostium, ad quæ usque petras et alia jacula suis machinis jaciebant.

Sed cum ex suis viribus ad longum non confiderent Colonienses potentiæ ducis Burgundiæ posse resistere, quin et Nussienses et ipsi postmodum deditionem facere cogerentur, si non aliunde sibi defensionis præsidia compararent, toto annisu curarant ut Fredericum imperatorem, in sua Austria quiescentem, cum expeditione quadam ad suam adducerent civitatem. Ipsorum igitur frequentibus et pæne assiduis pulsatus precibus et querelis, allectus etiam muneribus et honorariis (nam certam pecuniæ quotam menstruam pro impensis sibi faciendis, quamdiu in ea expeditione remoratus esset, et donec ad fines suos proprios remeasset, promisisse atque exsolvisse ipsi Colonienses ferebantur), copias ex tota pæne Germania contrahere est adortus.

1. Le duc arriva effectivement le 30 juillet 1474 sous les murs de Neuss et y prit logis dans l'abbaye de Notre-Dame.

Mandatis igitur suis imperialibus ad omnes Germaniæ civitates, quæ vulgo imperiales dicuntur, directis, singulis imperavit ut certum numerum armatorum ad Coloniensem urbem, præfinito eis tempore, transmitterent. Accersivit et plures ex principibus Germaniæ et ecclesiarum prælatis, potissime electores Sacri Imperii, ut cum his, quas contrahere possent copiis, similiter parati adessent ad constitutum diem. Erat tum per totam Germaniam, et trans Rhenum et cis Rhenum per omnes ferme civitates, oppida et villas, ingens strepitus armorum, multaque verborum jactantia de comprehendendo Burgundionum duce, quem, ut vulgo ferebant, manus suas evadere impossibile foret.

Sed ipse nihilominus in sua immotus perseverabat obsidione, sese etiam ad excipiendum, si aggrederentur eum hostes, diligenter ac solerter præparans. Currebant adhuc inter Francorum regem et ipsum treugæ, quæ anno superiore inter eos initæ fuerant, duraturæ usque ad finem mensis aprilis[1]. Quæ, ne prorogarentur inter eos, tota Germania maxime verebatur. Unde ipse imperator crebras pro ea re et alii Germaniæ principes legationes ad Francorum regem, et vice versa, mittebant, satagentes ut ex duabus partibus aggressus Burgundionum dux, et veluti quodam modo conclusus, plagas quas ei tendebant, nullatenus posset effugere[2].

1. Cette trêve, signée le 13 juin 1474, devait durer jusques et y compris le 1er mai 1475. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 321.

2. Voir le traité conclu à Andernach le 31 décembre 1474 par l'empereur et les électeurs de l'Empire avec les plénipotentiaires

Cum igitur imperator esset Coloniæ, qui ex se nullas copias advexerat, sed domesticam duntaxat familiam suam, magnus concursus ex tota Germania factus est armorum. Nam omnes pæne Germaniæ imperiales civitates copias, quæ[1] sibi imperatæ fuerant, transmiserant. Adventarunt etiam cum exercitibus suis, quantos colligere potuerant, alter Saxonum dux[2], marchio Badensis[3], lantgravius Hassiæ, archiepiscopi Moguntinus et Treverensis et episcopus Monasteriensis[4], aliique quamplures comites et barones; ex quorum concursu conflatus est numerosus magis quam verendus exercitus. Jactabant quamplures eos ascendere ad centum quinquaginta millia, alii ad plus, alii ad longe minus : quod verisimilius æstimamus. Sed esto esset numerus quantumvis magnus, erat tamen multitudo collecta ex agris et de otiosis mechanicis civitatum Germaniæ, qui gulæ et ventri dediti, cauponas et lupanaria, potius quam militiæ castra, frequentare assueverant, aut se in armis exercere. Erant enim plerique inermes, ant talibus instructi armis, quæ fugam potius vel cruentam cædem, quam victoriam, eis polliceri viderentur; nonnullis exceptis equitibus, quos principes secum adduxerant, qui

de Louis XI. Lenglet Dufresnoy, qui a publié les pièces de cette négociation (*Commines*, t. III, p. 459 et suivantes), les a mises à tort à la date de 1475, ne remarquant pas qu'elles portent ce millésime dans les originaux, parce que l'usage de l'Empire était de commencer l'année à Noël.

1. *Quas* dans le ms.

2. Il y avait deux ducs de Saxe. Il s'agit ici du duc Ernest, électeur et maréchal du Saint-Empire.

3. Charles, margrave de Bade.

4. L'évêque de Munster, Conrad de Rietperg.

equis et armis, more Germaniæ, competenter instructi erant.

CAPITULUM XIII.

Qualiter rex Francorum recuperavit Perpinianum; et de innumeris pæne jacturis et damnis, quæ Burgundiæ ducis terræ et subditi sui a Francis passi sunt, finitis treugis, dum adhuc ante Nussiam in obsidione maneret[1].

Collecta igitur tam numerosa multitudine, putari potuisset Burgundionum ducem, qui longe minores secum copias habebat, de fuga potius cogitare, quam de exspectando talem tantumque exercitum debuisse; præsertim cum jam prope menses octo in obsidione ante Nussiam, totamque hiemem, quæ imbribus, gelu atque nivibus satis aspera et importuna fuit, pertransiisset. Sed nihilo, ut videbatur, inde deterritus, quamvis tam ex ictibus machinarum obsessorum quam variis ex morbis contractis ob longam sub dio remorationem atque dormitionem, aliisque quamplurimis incommoditatibus, satis numerosam multitudinem militum, armorum et equorum amisisset, constanter et perseveranter in sua obsidione persistens, imperatoris et suorum Germanorum adventum exspectabat. Sed quia de prope imminebat finis treugarum, quæ, uti diximus, usque ad finem aprilis[2] inter regem Francorum et ducem Burgundionum pactæ fuerant, earum rupturam atque finem imperator et sui principes exspectare videbantur, ut, Germanis ex una et Francis ex altera partibus in ducem Burgundionum

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 777.
2. Ci-dessus, p. 339.

suasque terras impetum facientibus, ipse nec evadere, nec effugium aliquo in loco habere posset.

Interim autem, decurrentibus adhuc hujusmodi treugis, rex Francorum laboravit sibi subigere oppidum Perpiniani, nonnullosque, qui ab eo defecerant, in comitatibus Rossilionis et Ceritaniæ, in Catalonia. Quos quidem, missa illuc magna parte suarum copiarum, absque magno negotio ad deditionem coegit, impositis eis, quas voluit, legibus. Ex nobilibus autem terræ et his, qui rebellionis auctores fuisse ferebantur, capti bello plures puniti fuerunt, ad alios edomandos[1].

Similiter etiam, cum oppidulum quoddam supra ripam Rheni, inter Coloniam et Confluentiam[2], nuncupatum *Linz*[3], pertinens archiepiscopo Coloniensi, haberet præsidia circiter quadringentorum Burgundionum, quæ commeatum annonæ descendentis per Rhenum Coloniam, cursumque navium plurimum impedirent atque infestarent, ad illa impedimenta tollenda fecit imperator per marchionem de *Brandenburg*[4] et alios principes ipsum obsideri. Cujus cum mœnia et propugnacula petrariarum ictibus dejecta fuissent, obsessi deditionem fecerunt. Ipsi vero, obsidione durante, cum certus numerus incolarum oppidi

1. Voir les instructions données au seigneur du Bouchage, pour arranger les choses en Roussillon et surtout à Perpignan, de manière à ce qu'il n'y eût plus d'insurrection. Elles sont datées du 23 mars 1474 (v. st.). Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 372.

2. Coblentz.

3. Le nom n'est pas dans le ms. à cet endroit, mais il se trouve plus loin, quoique un peu défiguré. Je le restitue d'après Molinet, l. I, c. XII, et Olivier de La Marche, l. II, c. III.

4. Albert, marquis de Brandebourg.

Andernaci[1] collocatus esset supra ripam Rheni, ex opposito obsessi oppidi *Linx*[2], irruit in eos quædam turma equitum Burgundionum, qui circiter ducentos ex ipsis occiderunt; unde luctus magnus et ejulatus in Andernaco fuit.

Porro adveniente treugarum fine quæ, uti retulimus, ultima die aprilis anni M.CCCC.LXXV. finiebantur, aggressus est Francorum rex cum magna et valida manu diversis ex partibus incursare, subigere et vastare terras ducis Burgundiæ. Et cum ipsi duci perante fœderatus exstitisset dux Lotharingiæ, filius Ferrici, comitis de *Vaudesmons*[3], eique jurisjurandi vinculo satis arcte constrictus[4], sollicitatus per regem, statim rupto fœdere, veluti de statu ducis Burgundiæ prorsus desperans, et tanquam impossibile existimans ipsum tot hostium, quot tum sibi imminebant, e manibus elabi posse, cum certa parte copiarum regis invadere cœpit terram Luxemburgensem, igne et ferro nonnullas villas et castella ipsius populatus, cum in ipsa terra nulla præsidia militum Burgundionum dux collocasset, sed undecumque quomodo potuerat, ad se contraxisset. Unde facile erat ipsi duci Lotharingiæ atque Francis, qui se sibi in unum conjunxerant, in ea parte, ubi nullus ad resistendum obvius occurrebat, pro libito agere. Et certe plurimi admirati sunt, cum tanta sibi subjiciendi terram illam, defensoribus nu-

1. Andernach.

2. Linz est en effet sur la rive droite du Rhin.

3. René, fils de Ferry de Vaudemont, appelé à la succession de Lorraine, en 1473, après la mort de Nicolas, son cousin.

4. Il s'était engagé, lui et toute la noblesse de son duché, par lettres en date du 18 nov. 1473. D. Plancher, *Histoire de Bourgogne*, t. IV, preuves, col. 347.

datam, allata Francis ipsique Lotharingiæ duci adforet opportunitas, quod non eam sibi totam subegerunt : quod procul dubio tunc absque magno negotio, communi omnium ferme æstimatione, efficere potuissent. Satis enim hoc convinci poterat ex facilitate qua castrum Petræ-Fortis[1], et oppidula Montis-Falconis et *Danviller*[2] vel expugnarunt, vel ad deditionem coegerunt.

Ex alia item parte, versus Lugdunensem et Borboniensem provincias, validus militiæ regiæ exercitus Burgundiam etiam invasit, et villas atque castella plurima[3] igne, ferro et prædis popularunt ibi, cum ad tutelam patriæ certum militiæ suæ numerum cum nobilibus et accolis terræ, pro munimento, dux Burgundiæ reliquisset, sub ducatu domini de *Russy*[4], filii comitis Sancti-Pauli (qui erat constabularius Franciæ), quem et marescallum et gubernatorem fecerat Burgundiæ. Cum incursantibus patriam Francis ipse minus provide ad eos depellendos sese objecisset, ab eis circumventus, cæsis plurimis de suo comitatu, captus in eorum manus vivus devenit[5].

Aggressi etiam fuere, proxima ante hieme, dum treugæ adhuc manerent inter Francos et Burgundio-

1. « Rasèrent une place, appelée Pierrefort, assise à deux lieues de Nancy, qui estoit de la duché de Luxembourg. » (Commines, l. IV, c. II.) C'est Pierfort, aujourd'hui dans le département de la Meurthe.

2. Montfaucon-d'Argonne et Damvillers, aujourd'hui dans l'arrondissement de Montmédy.

3. On cite dans un mémoire du temps Bar-sur-Seine, Châtillon et Champlitte. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 321.

4. Antoine de Luxembourg, comte de Brienne et de Roucy.

5. Combat de Gipy, près de Château-Chinon, le 20 juin 1475.

nes, et ipse Burgundionum dux in castris ante Nussiam jaceret, Suitensium populi, cum Argentinensium, Basiliensium et Ferretensium copiis, fines Vesontionum[1]. Quibus cum resistentiam dare et patrios fines contra eos tutari atque defendere milites illic pro præsidio siti, cum numerosa ex agris collecta multitudine conarentur, plures ex ipsis plebeiis cæsi et vulnerati fuerunt, aliis sibi per fugam consulentibus. Intuleruntque incendiis et cædibus damna plurima hujuscemodi Alemanni prædasque non parvas fecerunt, illa atque etiam iterum altera vice, in comitatu Burgundiæ[2]. Ita quod magna profecto infelicitas et angustiæ multæ tum Burgundionum ducem, terrasque et subditos suos atterebant.

Et quod non parum calamitatem adaugebat, nec nuntium, nec epistolas, eo quod aditus omnes ad petendam Burgundiam ab hostibus obsessi et obserati servarentur, ut vel animos suorum confirmare et consolari, vel opportuna eis consilia aut subsidia præbere posset, nec illo mittere, nec vice versa inde, nisi cum maximis periculis et difficultatibus, poterat accipere. Qui enim deprehendi poterant, seu illo euntes, seu inde revertentes, absque ulla misericordia necabantur ab hostibus. Deficiens quippe ab ejus amicitia Lotharingia cum suo duce, quæ paulo ante et amica et pervia suis libere exstiterat, in has eum atque suos detrudebant angustias, terrasque suas

1. Le diocèse de Besançon.

2. Ayant commencé par prendre Blamont aux environs de Montbelliard, ils s'avancèrent jusqu'à Héricourt (aujourd'hui dans l'arrondissement de Vesoul), où ils battirent la noblesse du pays. Commines, l. IV, c. II.

viciniores graviter infestabant, incendiis et rapinis cuncta quæ poterant devastantes.

Sed et longe cæteris cladibus gravius ei imminebat exercitus regius rexque ipse Francorum, qui contractis maximis copiis, tam equitum quam peditum, terras Picardiæ et Hannoniæ gravissime affligebant, incendiis, cædibus et rapinis cuncta complentes. Incursantes quippe ex Ambianis et Belvaco agros illos vastissimos Artesiæ et comitatus Pontivi[1], cuncta vastando incendiis et prædis diripiendo ad portas usque Atrebati, et altera vice usque ad portas oppidi de *Hesdinc* penetrarunt et devenerunt.

Apud Atrebatum autem posuerat dux Burgundiæ dominum Jacobum[2], fratrem comitis Sancti-Pauli, constabularii Franciæ, et comitem de *Romont*[3], alterum ex principibus germanis Sabaudiæ ducis, cum certo militum præsidio equitum ac peditum, qui, cum quodam die, a civibus et populo urbis compulsi, ad debellandos hostes exiissent cum armis portas civitates, contigit, cum improvide et minus caute hostes prosequerentur, ut insidiis hostium circumventi, plures tam ex equitibus, quam peditibus et plebeiis civitatis satis immaniter trucidarentur, et plurimi captivi ducerentur[4], inter quos et præfatus dominus Jacobus de Sancto-Paulo captus fuit, et ad regem adductus, a quo adhuc hodie coasservatur[5].

1. « Les campagnes de l'Artois et du Ponthieu. »
2. Jacques de Luxembourg, seigneur de Richebourg.
3. Jacques de Savoie, comte de Romont dans le pays de Vaux.
4. Le 27 juin 1475.
5. Preuve que ceci a été écrit peu après l'événement, car, selon Commines, la prison de ce seigneur fut de courte durée.

Incursarunt et altera vice iidem Franci usque ad portas oppidi Valencenensis[1]. Sed cives loci, calamitate, quæ Atrebatenses invenerat, cautiores effecti, mœnia sua et portas tutari, absque hoc quod foris exeundo majore se periculo immergerent, satis sibi esse putarunt.

Ingens itaque metus atque pavor oppida et terras ducis Burgundiæ undique invaserat et sollicitos atque anxios omnium animos detinebat, cum se viderent undique, et quaqua versum divertere possent, ab hostibus aggressos cum validis et potentibus exercitibus[2], suum autem principem in castris suis ante Nussiam ita detineri occupatum et ab innumerabilibus ferme, ut vulgo jactabatur, Germanorum copiis velut obsessum, ut nec sibi, nec suis satis opitulari posset. Viderunt præterea oppidula Montis-Desiderii, Corbeyæ, Sancti-Richarii, Royæ et *Dourlens*[3] vi capta et incendio ex parte cremata, cæsis etiam ex parte pluribus eorumdem locorum accolis, vel ad minus omnibus bonis suis spoliatis. Quæ utique simul perpensa non levis metus et formidinis causas cumulabant; sed stupor, ex tam imminentis exitii præsentia, et exsangues pæne et attonitos cunctos reddebat, velut omni defensionis auxilio destitutos. Nec dubitandum est, si Francorum rex cum suis copiis cœpta fuisset prosecutus, quin, vel per agros Hannoniæ, vel Leodiensium terras, ad Nussiam usque satis facile, et nulla vel modica inventa resistentia, pertransire potuisset. Quod si fecisset, et cuncta fere oppida in-

1. Valenciennes.
2. *Exercitis* dans le ms.
3. Montdidier, Corbie, Saint-Riquier, Roye et Doullens.

termedia vi vel metu in deditionem recepisset, et a extremam necessitatem ducem Burgundiæ deduxisset. Abstulisset enim sibi et commeatus et pabuli copias, et in has eum detrusisset angustias, quod, si premente eum atque perurgente famis necessitate castra movisset, vel ad castra Alemannorum, vel regis Francorum expugnanda progressurus, semper a tergo alterutras, vel Germanorum, vel Francorum copias e vestigio insequentes habuisset; quarum singulæ exercitu ducis numerosiores longe erant, et ad congrediendum atque dimicandum cum tam parvo numero validiores et robustiores ab omnibus ferme putabantur.

Atqui, inter tantas curas atque angustias, dux ipse Burgundionum, velut impavidus, in castris suis immotis[1] manebat, adhortans suos ad constantiam pollicensque quod, si imperator cum suis Germanis (qui medio itinere inter Coloniam et Nussiam castra metatus erat, in quibus per plures constitit dies) movens inde propius castra sua appropinquaret, quod non exspectaret quod sua castra juxta sua communiret[2], sed prior ipsum viriliter aggrederetur, quam sibi Deus daret fortunam experturus.

1. Plutôt *immotus*, comme ci-dessus, p. 339.
2. Il y a dans le ms. *coiter*.

CAPITULUM XIV.

Quomodo dux Burgundiæ castra imperialia invasit; et de reditu regis Francorum ex Normannia, qui imperatorem ad componendam pacem adduxit[1].

Cum igitur, frequentibus intercurrentibus nuntiis, certior esset factus imperator regem cum magnis copiis esse in Picardia, illicque omnia sibi prospere cedere, sperans quod[2] vel in propria [se] sibi adjungeret[3], et ex sua parte quisque eorum Burgundionum ducem constringeret, et necessitatem cedendi aut movendi se ad certamen adversus tam potentes ac numerosos exercitus perurgeret, contra quos nulla aut perexigua spes victoriæ sibi relicta videretur; aut saltem, si in propria minime idem rex accederet, quod copiarum suarum meliorem portionem, sub ducatu aliquorum ex potioribus ducibus suis, sibi destinaret : movit ex loco quo consederat, et juxta castra ducis Burgundiæ sua locare constituit[4].

Quod pervidens Burgundionum dux, promissorum quæ ad suos fecerat non immemor, priusquam muni-

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col. 781.

2. *Speransque* dans le ms.

3. Sous-entendu *persona*. Louis XI avait donné effectivement cet espoir à l'empereur. Molinet rapporte le texte d'une lettre écrite par celui-ci aux habitants de Neuss, où « estoit enclose une petite cédulle contenant comment le dit empereur avoit envoyé de rechef son ambassade par devers le roy de France, laquelle avoit rencontré le chevaucheur du roy, qui tesmoignoit comment il venoit *en sa personne*, et estoit en chemin à tout grand nombre de gens d'armes, pour estre au secours et ayde de l'empereur. » *Chroniques*, l. I, c. XIII.

4. Le 23 mai 1475.

mentum castrorum imperialium completum esset, dum ad id opus perficiendum seseque fossa et vallo cingendum et communiendum sui vigilanter insisterent, illico Germanos, tale quid minime suspicantes, cum decem aut duodecim millibus equitum, cum ingenti fragore et horrendo crepitu serpentinarum et machinarum quas secum advexerat, invasit[1]; e quibus stupore nimio perterritos plurimos occidit et protrivit. Sed longe plures cæsi peremptique ex ipsis fuissent, nisi forte opportune superveniens episcopus Monasteriensis cum quatuor aut quinque millibus suorum Westfalorum[2], tum equitum, tum peditum expeditorum, incendium tale, ne longius evagaretur, restrinxisset, cæterisque ut armis sese instruerent, hostibus se opponendo, spatium effecisset.

Qua Burgundionum audacia deterriti imperator et principes sui, cum perante de pace componenda verbum audire nullatenus sustinerent, ad eam non modo requirentibus dandam, sed ad ultro petendam sunt inflexi. Rediit itaque Burgundionum dux incolumis ad sua castra Nussiana, quæ tamen non sine bono præsidio reliquerat, paucis ex suis desideratis; sed quia nox ipsum ducem reditum maturare perurgebat, aliquas de his, quas secum adduxerat, serpentinas dimisisse ferebatur. Et nonnulli majorem multo stragem hostium eum facturum fuisse, si non videndi quo loco opportunius irruendum in hostes, qui longe lateque dispersi erant, vapor et fumus suarum machinarum, quas præ se in fronte devehi fecerat, faculta-

1. Dans la vallée de l'Erp, près de Gnadenthal.

2. *Westvallorum* dans le ms.

tem abstulisset, arbitrati sunt. Tanta enim velut nebula et tam atra, ex ictibus hujuscemodi machinarum, aer incrassatus erat, ut, qua parte hostium cuneos potius invenirent, non satis possent agnoscere.

Igitur tali subita irruptione in hostes a Burgundionibus facta, emolliti sunt utcumque feroces animi imperatoris et suorum Germanorum, et statim post de pace componenda inter se verbum habuerunt.

Porro cum, hisce diebus, de[1] ingenti expeditione et classe, quas Anglorum rex adparaverat ad aggrediendum regnum Francorum et auxilium ferendum Burgundionum duci, sororio suo, atque ejusdem appulsu ad littora Normanniæ celeberrima tunc fama crebresceret, seu sincere, seu potius ficte et ex composito (quod a plurimis creditum est), comes Sancti-Pauli, quem constabularium Franciæ fuisse supra diximus, regem Francorum, qui in Picardia tum erat et in ea magna perficere jam satis prospere inchoarat, atque procul dubio, nisi inde revocatus fuisset, facturus verisimiliter erat, per epistolas et nuntios terrefecit: sibi intimans (ut a feliciter cœptis eum retraheret) quod rex Anglorum ad littora Normanniæ jam cum classe sua appulerat vel in procinctu erat illo appellendi, et quod de hoc ipse certior erat factus. Quæ res a rege credita mature eum, cum suis copiis, in Normanniam repedare fecit. Quod cum fecisset et, quod sibi a dicto comite Sancti-Pauli suggestum fuerat, comperiisset veritate non subsistere, quam de perfidia sua diu jam ante suspicionem acceperat, ut sibi amplior et vehementior fieret facile effecit. Quæ

1. *Cum* dans le ms.

quantum apud eum, tum ex hoc, tum ex aliis multis invaluerit atque patuerit, ex his, quæ infra referemus, luculentius apparebit.

Interea autem perseverabat Burgundionum dux ante Nussiam. Sed cum imperator agnovisset Francorum regem e Picardia in Normanniam revertisse, famaque eum minime lateret de magno apparatu classis et armorum, quem Anglorum rex, uti diximus, in Anglia faciebat, cujus trajectio et adventus ad littora gallicana proximi futuri dietim nuntiabantur, proclivior reddebatur ad pacem cum duce Burgundiæ conciliandam, sciens quod ad ferendum eidem duci auxilium contra suos hostes hujusmodi expeditio et classis anglicana parabantur, quæ tanta tamque numerosa et potens fama ferebatur, ut merito formidabilis cunctis hostibus esse videretur; conjiciens etiam, si ipse Anglorum rex in Franciam trajecisset, tanta impedimenta Francorum regi fore præstiturum, quod ab eo contra Burgundionum ducem auxilia, quæ habiturum se confiderat, minime habere posset. Parte etiam ex alia, quoniam inter eumdem ducem et præfatum Anglorum regem, sororium suum, condictum erat quod, quam primum ad gallicana littora appulisset, sibi deberet dux occurrere ei aliisque sibi fœderatis, quos in Francia, licet ob metum regis adhuc latentes et occultos, habebat, solatia præbiturus, multum desiderabat et affectabat ipse dux cum imperatore et Germanis fœdus percutere, ut honeste ac tuto ex Nussia discedens, præfato Anglorum regi suisque aliis fœderatis, quæ promiserat, observaret.

CAPITULUM XV.

Quomodo, interventu apostolicæ sedis legati, pax inter imperatorem et ducem Burgundiæ facta fuit [1].

Erat tum Coloniæ et in castris imperatoris satis frequens et assiduus Andreas, episcopus Forliviensis [2], a sede apostolica legatus in partes Germaniæ, qui ad pacem hujuscemodi componendam multum laboris et vigilantiæ impendebat; nam singulis prope diebus de imperatore ad ducem, et vice versa, intermedius percurrebat. Cujus tandem opera atque laboribus effectum est ut uterque, certis quibusdam legibus, sua castra in diversum moveret, et ad propria revertentes, absque bello ambo discederent.

Quod cum conventum exstitisset, ita ut jam milites ducis Burgundiæ ad visenda castra imperialia securi accederent, et e contra, venirentque mercatores Burgundi ad comparanda vina cæteramque necessariam annonam, quibus Germani abundabant, Burgundi vero patiebantur penuriam, quodam die, oborta rixa inter nonnullos ex militibus ambarum partium, pæne effectum fuit ut, rupto fœdere, iterum sævius quam antea ad arma concurreretur.

Cum autem hæc rixa prope Nussiam inchoasset, et præsidia, quæ Colonienses ex alia ripa Rheni, ex opposito Nussiæ, ut supra diximus, locaverant, hujuscemodi rixam animadvertissent, insilierunt in naves onerarias, jacentes in Rheno, in quibus dux Burgun-

1. Chapitre imprimé dans l'*Amplissima collectio*, t. IV, col.783.
2. Alexandre (et non pas André) *de Malateriis*, évêque de Forli.

diæ jam machinas et bellica instrumenta, quæ ad munimen suorum castrorum habuerat, ad terras suas cum supellectile sua devehendas reposuerat. Similiter etiam negotiatores, qui, suppeditandæ annonæ cæterarumque rerum exercitui ducis necessariarum gratia, castra secuti fuerant, in eisdem navibus sua condiderant bona. Et cum easdem de præsidiis militaribus nudatas invenissent Germani, eo quod pacta inter principes absoluta erant, et nulla jam de certamine vel congressione suspicio ducebatur, facile, nullo resistente, ceperunt, easque tanquam prædam suam Coloniam abduxerunt, XI numero vel XVI, ut alii asserebant.

Quo facto, graviter de dolo et perfidia Burgundionum dux apud imperatorem et suos principes querebatur, comminatus, nisi sibi statim restitutio fieret, se suosque denuo ad arma prosilire. Quæ cum per dies aliquot querelæ protraherentur, intercurrentibus ultro citroque nuntiis et legatis, præfato etiam apostolicæ sedis legato, et labores plurimos assumerent, ad resarcienda inita et confirmata pacta, quæ rupturæ et recidivi belli periculo subjacere videbantur, auditis allegationibus justisque querelis, quæ pro parte ducis fiebant (cui, si aliqua rixa inter aliquos particulares concitata fuerat præter ejus voluntatem et assensum, id præjudicium afferre non debebat, potissime cum etiam ab adversariis ortam habuisse injuriam affirmaretur), imperator, princeps observantissimus æqui, decrevit fieri restitutionem ablatorum, assentientibus sibi in hoc Sacri Imperii electoribus cæterisque, qui tunc aderant, principibus Germaniæ. Nolebant enim, pro quocumque temporali damno vel incom-

modo[1], quod illic animadverti seu æstimari potuisset, notam perfidiæ aut cujuscumque turpitudinis vel levem suspicionem incurrere, quæ veræ nobilitati exsecrandæ semper et abominandæ solent exsistere.

Sed licet ita fieri decretum ab Augusto foret, ea res tamen multitudini Coloniensium, præcipue apud quos naves et bona abacta servabantur, vehementer displicebat, et si refragari potuissent, omnia bello misceri, quam restitutionem fieri, potius voluissent. Unde, dum super facienda restitutione adhuc conventus et consilia haberentur, de castris Germanorum, quodam velut furore seu nimia temeritate invecti, exierunt circiter quadringenti viri pedites, suis instructi armis, qui castra Burgundionum, qui parvo intervallo a castris imperatoris distabant, propius sunt ausi accedere[2]. Aiebant enim se velle experiri si Burgundiones viri animosi essent, qui eis auderent congredi. Verum id profecto non parvo suo detrimento sunt experti. Illico enim e Burgundionum castris exsilierunt, qui eos in momento trucidarunt, et armis et vestimentis spoliatos, etiam in prospectu suorum, qui in suis manebant castris, expositos bestiis terræ et volucribus cœli nudos reliquerunt. Quod profecto factum esse creditur ad disciplinam publice sanciendam, ut non facile cæteri, eo deterriti exemplo, aliquid contra vetitum imperatoris aut ejus mandatum, contumaciter et inobedienter aut temere attentare præsumerent, quemadmodum illi præsumpsisse dicebantur.

Facta igitur fuit restitutio ablatorum duci Burgun-

1. *Commodo* dans le ms.
2. Le 26 juin 1475.

diæ, licet Coloniensibus valde invitis, in quorum civitatem præda, ut diximus [ducta fuerat], et, quoad [fuit] facultas, eis renitentibus.

CAPITULUM XVI.

Qualiter statim post dux Burgundiæ venit Calesium, ubi, habito colloquio cum Edoardo, Anglorum rege, sororio suo, discessit versus Lotharingiam; et Anglorum rex cum exercitu suo venit usque Peronam, ubi statim cum Francorum rege treugas fecit, et ad propria reversus est.

Qua facta restitutione, moverunt hinc inde et abierunt exercitus et principes ad propria[1]. Et quidem festinanter Burgundionum dux in Flandriam properabat cum paucis domesticis suis, relinquens copias suas in agris Leodiensibus, Luxemburgensibus et vicinarum terrarum. Audierat enim jam Calesium appulisse sororium suum, Anglorum regem, suasque copias dietim ex Anglia ad se trajicere. Ad cujus etiam occursum jam eum prævenerat domina ducissa, dicti regis soror, multa vestimentorum ornamenta variaque munera secum deferens, quibus fratrem suum suosque ornaret atque honoraret. Cum autem etiam ad dictum Calesium adventasset Burgundionum dux, eum ad plures dies associavit[2].

In quibus, cum de ratione et ordine administrandi belli longum satis inter se colloquium miscuissent, ferebatur inter eos condictum ut, quoniam amborum exercitus et copiæ utrorumque[3] simul in eadem plaga

1. Le 27 juin 1475.

2. Ils restèrent ensemble, tant à Calais qu'à Guines, du 14 au 19 juillet 1475. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 217.

3. Plutôt *utriusque*.

terræ annonam pabulumque sufficienter invenire non possent, quod a diversis partibus deberent suas copias deducere et regnum aggredi Francorum : rex videlicet Anglorum per Viromandensium, Suessionum atque Laudunensium agros, dux vero Burgundiæ per Lotharingiam, Barrum et Campaniam suas copias trajicere, sic quod ambo exercitus apud Remorum urbem sese obvios haberent, in qua Anglorum rex se ungendum in Francorum regem, atque sceptrum et diadema regni suscepturum putabat sibique promittebat.

Porro cum, accepto invicem consilio, ad condictorum exsecutionem uterque eorum contenderet, et vale facto fratri suo pro ea vice, Burgundionum dux ab eo discessisset, cœpit copias quas ante Nussiam aggregarat, contractisque undique majoribus quamplurimisque curribus et machinis belli, præmittere in Barrensium agros et Lotharingiam. Alia etiam ex parte, per terras Picardiæ, Anglorum rex ad flumen Summonæ iter faciebat, habens procul dubio exercitum xxxvi millium virorum expeditorum, armis Anglicorum more optime instructorum. Erant quippe sagittarii et pedites fere omnes, tribus aut circa millibus equitum exceptis, quo facilius alimoniam necessariam sibi quærere possent, quæ difficile ad magnum numerum equorum sufficiens inveniri potuisset. Vastaverant equidem jam Franci, uti diximus, villas et agros Artesiæ et Pontivi, longe lateque cuncta igne et ferro populando.

Sane cum usque Peronam dictus rex Anglorum cum suis copiis penetrasset, ubi limes erat utriusque dominii, scilicet Francorum et Burgundionum, illic offendit copias Francorum, qui limina sua cum ingenti

multitudine equitum et peditum tutabantur; nec procul rex ipse Francorum aberat. Igitur cum idem Anglorum rex ad ripam fluminis[1], ex parte terrarum Burgundionum ducis, castra metatus fuisset[2], coarctatusque illic et diebus aliquot remoratus, cœpit experiri alimenti et pabuli et pecuniarum penuriam atque defectum. Cumque aliqui de suis ad pabulandum flumen pertransiissent, illico in milites Francorum, qui eorum opperiebantur adventum, incurrerunt, qui eos virili robore atque animositate excipientes, nonnullis eorum cæsis aut captis, reliquos pavidos et trementes in fugam coegerunt. Ex quo deterriti, qui in castris constiterant, perurgente eos etiam fame, nullo modo transire flumen atque hostium ingredi terras ausi fuerunt; sed inter se murmurantes et contra suum regem, quod circumventi forent, nec eis fides a duce Burgundiæ et aliis in Gallia sibi fœderatis servaretur (qui, ut eis pollicitum fuerat, se una conjungere debuerant), querelas magnas de proditione et perfidia agere cœperunt, quasi in fauces et in manus hostium perducti expositique esse viderentur. Cumque in dies major ac major fames eos perurgeret constringeretque necessitas, qui velut effœminati ac nimium pavidi, nec infra Francorum limites pedem intrare auderent, cœpit murmur eorum et querela tum adversus suum regem, tum et adversus præfatum ducem ac suos fœderatos invalescere.

Quod cum ipse Anglorum rex ita fieri videret, animumque suos ad invadendos hostes deficere, qui ad

1. La Somme.

2. Près de Saint-Christ (beside a village calld Seyncre), où les Anglais se tenaient encore le 13 août 1475. Rymer, t. XII, p. 14.

exsaturandam ventris ingluviem dietenus replere cibis et potibus in natali solo assuefacti, nisi ferro conquirerent, copiam illic non haberent, treugas triduanas seu quatriduanas a rege Francorum postulare cœpit. Intra quas, cum etiam alimenta sibi suoque exercitui, ut emere liceret, a Francis impetrasset, statim jussu Francorum regis et alimenta et vina Anglici in abundantia habuerunt. Qua de re plurimum exhilarati, etiam de pace, aut prolixiore treuga, tractatum habere cœperunt.

Super quo cum plures absumptæ fuissent inter se dies[1], tandem ad treugam septem aut novem annorum[2], absque scitu Burgundionum ducis, concurrerunt; qua tamen, si vellet dux ipse, similiter potiundi potestatem haberet. Interim autem pro prætensis a se juribus, tam ad regnum et diadema Franciæ quam ad ducatus Normanniæ et Aquitaniæ, deberet exsolvere rex Francorum Anglorum regi quinquaginta millia scuta auri quotannis, inter eos etiam contractis sponsalibus de filia regis Anglorum, primogenito Francorum regis matrimonio copulanda.

Et eo inter sese ita percusso fœdere, Anglorum rex cum suis ingentibus copiis integer et illæsus, nulla cum hostibus congressione facta nec ullo certamine attentato quidem, remensis, per quos venerat, agris, ad oppidum suum Calesium et in Angliam repedare cœpit.

1. Il est à remarquer ici que l'auteur semble n'avoir pas eu connaissance du campement des Anglais devant Amiens, ni de l'entrevue des deux rois à Picquigny.

2. Cette trêve était de sept ans. Les stipulations dont elle fut accompagnée sont consignées dans trois actes datés du 29 août 1475. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 397 et suiv.

CAPITULUM XVII.

Quod utrisque regibus et regnis hæ treugæ fuerunt utiles, sed utrique partium parum honestæ.

Quod si forsan de hujusmodi fœdere seu treuga nostram æstimationem seu opinionem audire quisquam exspectet, profecto utilis, ut vulgus loqui solet, utrique partium fuisse videtur, cum absque ambiguo semperque ancipiti et periculoso certamine, armis utrinque abstentum sit, et absque eis discessum; verum utri potius ingloria exstiterit, non facile dixerimus.

Poterat quidem, ut pluribus videri posset, Francorum rex, contractis tantis equitum peditumque copiis, Anglos pavidos et fame confectos, diebus paucis ad famis extremam perductos angustiam, absque magno negotio vel subegisse, vel oppressisse, cum omnium rerum et ad victum, et ad bellicam expeditionem opportunarum ei copia abundaret, hostibus vero non modo nulla talis esset copia, sed dira etiam premeret eos necessitas, ampliusque facile tenuisset, si non ex abundantia, quæ Francis erat, eorum fuisset suppleta inopia. Quare mirum satis videri potest, in tanta opportunitate victoriæ, quomodo ipse Francorum rex sese regi Anglorum tributarium vectigalemque effecerit, cui tam gloriosa victoria veluti parta et quodammodo in manibus haberi videbatur[1].

E diverso vero non facile detergi seu excusari potest tam facilis et tam prærupta Anglorum regis

1. Le récit de Commines répond assez aux objections de Thomas Basin. Q. v. *Mémoires*, l. IV, c. VII, VIII, IX, X et XI.

ab armis discessio et quodammodo tergiversatio, præsertim cum tanta sibi suisque[1] cis fretum fuisset facturum se pollicitus, diesque velut sibi decrevisset atque constituisset, quibus, et Remis inunctus in regem, et Parisiis aliisque in urbibus et locis insignioribus regni Francorum diademate et aliis regalibus insignitus receptusque esse debuisset. Unde, procul dubio, non parvam inde ignominiam in propria retulit.

Sed ea res, etsi maculam etiam regis Francorum gloriæ ac splendori obduxerit, quod se regi Anglorum, uti diximus, fecit vectigalem, potest tamen videri aliunde non contemnendas nec parvo æstimandas utilitates regno Francorum attulisse, ad quod invadendum (sub quo metu jam per annos plurimos elanguerat) non facile Anglorum rex vel sui posthac ausum assument, seu ipsum armis impetere. Cum enim meminerint regem hunc, qui satis strenue res magnas ante perfecerat contra potentissimos adversarios, quos domi habuerat, et qui tam ingentem expeditionem et bellicos apparatus tantos maximis impendiis paraverat, habentem etiam favores, fœdera atque auxilia a potentissimis principibus totius Galliæ, nec pedem quidem in terra regis Francorum perante ausum fuisse inferre, vel ejus usque ad limina pertransire, suos tumidos nimiumque de suis præsumentes facultatibus animos verisimiliter temperabunt. Si enim verum est, quod de viribus et potentia Galliæ C. Cæsar in suis Commentariis de bellis Gallicis scriptum reliquit, totius videlicet Galliæ consensui, non modo Romanos,

1. Dans le ms. *suisque quam cis*, etc.

qui tum omnium potentissimi fuerunt, sed nec totum orbem terrarum posse resistere, quanto facilius præsumi potest Galliam se ab Anglorum invasionibus et minis tutari posse? Patuit hoc[1] quidem et hac vice, cum totius regni sui copias rex Anglorum trajecisset in Galliam, vi et numero majores, quam ullum aliorum superiorum regum fecisse referatur, haberetque sibi fœderatos et auxiliarios potentissimum principem, ducem Burgundionum, et ducem Britanniæ, cum pluribus aliis terrarum dominis, qui nondum, compressi metu, animos suos ausi fuerant aperire, sed facturi, visa temporis opportunitate, indubitanter sperabantur. Quid igitur futurum æstimandum est, ubi totius Galliæ seu regni Francorum vires ac principes invicem bene conciliati concurrerent? Possent profecto, non modo tutari fines suos ab hostibus, sed et finitimos quosque, cum liberet, sub jugum et ditionem suam vel mittere, vel deturbare, quemadmodum et olim priscis temporibus non semel tantum, sed pluries fecisse referuntur. Propter quod Anglos, qui aliquando regnum Francorum aggressi, eidem clades calamitatesque varias intulerunt, potius ob intestina Francorum dissidia seu eorum ignaviam, pro tempore, quam armorum potentia aut viribus propriis hoc efficere potuisse putamus.

1. *Potuit hæc* dans le ms.

CAPITULUM XVIII.

Quod similiter dux Burgundiæ cum rege Francorum treugas fecit novennales.

Intellecto vero a duce Burgundionum quod ita prærupte[1] et repentine, eo nescio, treugas prædictas ac fœdera cum rege Francorum sororius suus percussisset, ab armisque discedens retorsisset vestigia, non facile dici potest quantum inde admiratus, et initio velut quodammodo animo consternatus exstiterit. Agebat enim cum omni sedulitate et diligentia executioni mandare quæ inter se proximis diebus condicta conventaque fuerant, priusquam ab invicem discessissent; unde jam partem suarum copiarum et curruum in agrum Barrensem præmiserat, Campaniam subinde, ut inter eos convenerat, ingressurus. Et qui, rebus ita secus ac ratus fuerat percurrentibus[2], cum necessarium etiam sibi fore videret[3], spe auxilii ab Anglia consequendi destituto, a treuga cum Francorum rege non secludi, se prudenter ac sapienter egit, ut scilicet etiam belli intercapedine cum ipso Francorum rege potiretur. Quæ non modo sibi necessaria, verum etiam utilis non modicum exstitit.

Cum enim, decurrentibus treugis prædictis, quas inter se, ut diximus, pepigerant reges, nec solatia, nec auxilia ab Anglorum rege obtinuisset (cujus sub-

1. *Perrupte* dans le ms.

2. *Præcurrentibus* dans le ms.

3. Il manque quelque chose dans la phrase pour compléter ce membre et le rattacher au suivant.

lato metu, plurimum et animi et fiduciæ facile opprimendi Burgundionum ducem accrescebat Francorum regi), difficile periculosumque valde duci fuisset, talibus auxiliis destituto, de quibus maxime semper confisus fuisse videbatur, vires et potentiam regni Francorum adversum se sustinere : præsertim cum nec ducis Britanniæ, qui jam perante sub treugis cum rege vivebat[1], nec aliorum, quos sibi in regno occulte fœderatos habebat, auxilio debere consolari sperare posset, et hostes infensissimos a tergo haberet Suitensium populos, cum multis aliis principibus et com[mun]itatibus Germaniæ, eisdem ad opprimendum et, si possent, exstinguendum Burgundionum nomen fœderatis et colligatis.

Necessarium itaque quodammodo erat duci abstinentiam belli cum Francorum rege inire. Et facultatem quidem ea potiundi, si vellet, Anglorum rex in pactis suis sibi reservarat; ex quo tum[2] eam sibi potuit facilius a Francis obtinere. Verum cum pro ea re legatos ad Francorum regem destinasset, curavit etiam ut treugæ fiendæ utilitatem sibi afferrent, et specialibus legibus res eum contingentes, expressim atque nominatim, essent publicis apicibus designatæ.

Sane tunc temporis maxime affectabat rex Francorum punire suæ militiæ principem, quem supra re-

1. La trève entre la Bretagne et la France avait fini le 1er mai 1475, et le duc, après avoir pris alliance avec le roi d'Angleterre, venait de convoquer son arrière-ban. C'est avec raison néanmoins que l'auteur dit que Charles le Téméraire n'avait pas à compter sur lui, car à la date du 20 juillet, il jurait aux envoyés de Louis XI : « qu'il ne vouloit estre anglois, et jamais ne porteroit la croix rouge. » Dom Morice, pr., t. III, col. 272, 274.

2. *Cum* dans le ms.

tulimus fuisse comitem Sancti-Pauli, si eum sub sua manu habere posset. Eum enim jam longo ante tempore sibi satis suspectum atque exosum habuerat, quod non sibi ex fide ministraret atque serviret, sed, velut perfidus prævaricator, etiam ex diversa parte consisteret et contra se occulte plurima moliretur. Quæ odia et malas de se suspiciones idem comes non ignorans, et de suo rege, ob patratorum a se conscientiam, diffidens, multotiens a rege evocatus, sui præsentiam facere, variis usus excusationibus, detrectarat, semper juxta limitem terrarum ducis se continens, in munitissimis castris quæ illic habebat. Sane cum rex aliquando sperasset eum sibi reconciliare fidumque sibi efficere, inter eos locus acceptatus condictusque fuerat[1], ad quem uterque conveniens, inter se super concilianda amicitia sinistrisque abolendis suspicionibus haberent colloquium[2]. Sed non alias id regi annuere idem comes voluit, nisi et ipse ad locum, æquo cum rege militum numero stipatus, venire posset, et repagula seu barræ intermediæ positæ forent, quæ, ne hinc inde contra se insilire possent, prohiberent. Cui formæ et conditioni, habendæ cum eodem suo utique subdito ac servitore collocutionis, cum rex consensisset, alias minime habere valens pro tunc cum ipso colloquendi facultatem, alte tamen hujusmodi injuriam suis infixit præcordiis.

1. Le nom de cet endroit est resté en blanc dans les manuscrits et éditions de la Chronique scandaleuse. Ce doit être Ognes ou Abbecourt, d'après Commines, qui le place « à trois lieues de Noyon, tirant vers la Fère, sur une petite rivière (le ru de Caumont). »

2. En avril 1474.

Et proinde adversus eum vehementer indignatus, tum et propter multa alia, quæ perfide secum et contra se agere vel dolose atque insidiose consulere attentarat, cupidissime desiderabat eum ad suas manus perducere et attrahere, ut de ejus supplicio et pœnis et sua exsaturaret odia, et omnibus aliis de regno suo exemplum præberet, metumque præsumendi quidquam adversum se machinari immitteret.

Ex his igitur causis proclivior redditus est rex ad treugas conciliandas cum duce, et nonnullas gratas eidem duci atque utiles conditiones laxandas, quas forsan alias minime fuisset obtenturus. Initæ igitur et compactæ fuere treugæ inter regem et ducem, circa mensem octobris, anno Dominicæ incarnationis M.CCCC.LXXV.[1], ad novem annos duraturæ, permissa commerciorum et trajectionum ultro citroque libera facultate, quæ per annos quinque continuos inhibita manserat cum magna dominiorum et subditorum utriusque principis jactura et incommoditate.

In quo treugarum novennalium articulo, ne prolixitate nimia lectori fastidium inducatur, hunc quartum claudemus librum, quæ supersunt ex alterius exordio prosequentes.

1. Les actes de cette trêve, au nombre de cinq, sont datés du 13 septembre 1475.

EXPLICIT LIBER QUARTUS.

LIBER QUINTUS.

CAPITULUM PRIMUM.

De turpibus et iniquis pactis et conditionibus ab utraque partium, in hujusmodi treugis, factis et appositis.

Jucundum autem videre erat quanta exsultarent lætitia utriusque principis terrarum accolæ, negotiatores præcipue, eo quod consueta eis olim suarum negotiationum lucra inde sibi proventura sperarent, suosque notos et charos posse revisere, ac eorum communicatione frui : quæ prorsus, illo decurrente hostili quinquennio, eis fuerant interclusa. Unde nedum a suis veteribus notis et amicis, cum ad civitates et oppida altrinsecus venirent in ipso treugarum initio mercatores, sed et publico sumptu eisdem convivia parabantur, dabanturque etiam nonnullis donaria in monumentum et pignus amoris, qui, durante quidem hostilitate non exstinctus, sed obtectus et velut interim soporatus duntaxat fuisse pandebatur.

Et quoniam, uti diximus, velut quoddam sui desiderii maximum complementum, affectabat rex punire et cunctis in memoriale exemplum dare comitem Sancti-Pauli (cujus etiam doli et perfidiæ per regem Anglorum notiores sibi factæ fuisse ferebantur), in dictarum fœdere treugarum inter regem et ducem expressim comprehensum fuit quod dux ipsum in ma-

nus regis tradere teneretur. Expaverat autem comes ipse nimium, videns, omnino secus ac speraverat, treugas et amicitias quodammodo inter reges primum, deinde etiam inter Francorum regem et ducem fœderatas ; unde amplius aliquid de gratia ducis, quam de regis, confisus, quem dirum atque trucem ad se animum gerere non nesciebat, relictis propriis ædibus[1], quas licet munitissimas, clausas et vallatas [in] dominio regis tenuerat, ad oppidum Montense Hanoniæ[2] sese, præsidii causa, contulerat ; et eo, tanquam ad eum, quem sibi tutum æstimaret, locum, confugerat.

Perficiens igitur dux quod vel ipse, vel sui legati de eo promiserant, ipsum teneri comitem et ad commissos per regem deduci et liberari fecit[3]. Quod facilius ab eo regem obtinuisse ferebatur, quod etiam ipse, contra sacramenta et sæpius præstitam sibi fidem, multa perfide et dolose contra se præsumpsisset et fecisset, quanquam ab eo, ut sibi serviret, non vili et parvo æstimanda stipe quotannis fuisset clanculum honoratus.

Sed et, ut suo de eo desiderio rex satisfacere posset, concessit plura et grandia Burgundionum duci, de quo plurimi admirati fuerunt. Concessit quippe oppidum Sancti-Quintini, Viromandiæ caput, cum ca-

1. Le château de Ham.

2. Mons en Hainaut.

3. Puisque l'auteur s'applique dans ce chapitre à faire ressortir l'odieux de la conduite du duc de Bourgogne, on pourra trouver singulier qu'il ne parle pas du sauf-conduit sur la foi duquel le comte de Saint-Pol s'aventura à gagner Mons. Mais il ne réserve cette circonstance que pour y revenir plus tard avec une insistance toute particulière. Ci-après, c. IV.

stris et terris optimis, quas sibi oppido[1] vicinas idem comes Sancti-Pauli tenuerat; in quibus etiam castris illius comitis erant thesauri, qui permaximi ferebantur; nam comes ipse insatiabilis semper fuerat avaritiæ igne succensus, et verisimiliter ita esse ab omnibus putabatur. Quos thesauros dux consecutus asseritur.

Sed parvum hoc procul dubio fuit, alterius comparatione, in quo rex ducis desiderium adimplevit.

Defecerat ab eo, uti ante diximus, cum castra ante Nussiam haberet adhuc, et ad regis Francorum partes transierat, multis suasionibus pollicitationibusque illectus, Lotharingiæ dux[2]; multaque insuper duci Burgundionum in terra sua Luxemburgensi suisque subditis intulerat damna, juvantibus eum nonnullis Francorum ducibus atque etiam quibusdam nobilibus terræ Barrensis. Unde cum propter hæc et ruptam fidem, quam duci sacramento ante firmaverat, valde sibi exosus fuisset redditus, a rege, inter alia multa, consecutus est ut eum, veluti expositum prædæ, eidem duci derelinqueret : sic quod, si terras suas, Lotharingias[3] scilicet et comitatum Validorum-Montium[4],

1. Peut-être *suo oppido;* mais dans tous les cas, que *oppido* soit adverbe ou substantif, l'auteur fait allusion ici au château de Ham, résidence ordinaire du connétable. L'acte additionnel des trèves spécifie l'abandon des châteaux et terres de Ham, Bohain et Beaurevoir. Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 424.

2. Ci-dessus, p. 343.

3. Il y avait deux Lorraines : celle de langue française et celle de langue allemande, ce qui peut justifier *Lotharingias*, à moins cependant qu'il ne faille *Lotharingicas*.

4. Le comté de Vaudemont.

conquirere posset, nulla a rege vel suis foret auxilia habiturus [1].

Has autem inter se principum pactiones infames ac turpissimas omnes ferme viri boni fore reputabant, quibus alter alteri perdendos atque opprimendos concedebant, quibus maxime auxilio et defensioni adesse debuissent. Esto enim aliquando nonnulla minus juste adversus Burgundionum ducem comes ipse Sancti-Pauli admisisset, pluribus tamen in rebus magnis sibi adjutor et valde necessarius exstiterat; sed et cum ad eum in extremis periculis confugisset, ab eo, uti plures aiebant, securitate accepta atque promissa, nullius validæ excusationis suffugio Burgundiæ dux posse defendi videtur, quominus inhumane crudeliterque ac perfide se nimium habuerit erga præfatum comitem, qui, cum tantas cum eo amicitias ac familiaritates habuisset, ipsum suo capitali inimico ad necem contradidit. Unde profecto, cum perante plura satis interdum fauste ipsi Burgundionum duci prove-

1. Cela n'est pas tout à fait exact. Le roi fit nommer, dans l'acte du 13 septembre, le duc de Lorraine, son allié, comme un de ceux qui jouiraient du bénéfice de la trêve; puis, sur une demande postérieure du duc de Bourgogne, il accorda à ce dernier (20 décembre 1475) des lettres de dispense pour la restitution des places que les Bourguignons occupaient en Lorraine. Par le fait c'était livrer la Lorraine, mais sans proclamer cependant le droit du duc de Bourgogne à en achever la conquête (Voir les pièces dans Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. III, p. 419 et 448). D'ailleurs le roi ne cessa pas de donner au jeune duc des secours d'argent. Il y a aux archives de l'Empire (carton K, 72) le mandat d'un payement de 250 l. t. fait à René de Lorraine, « pour partie de 13 000 l., faisant le parfaict de 30 000 l. que le roy lui a données oultre ses pensions et aultres bienfaictz, pour luy aidier à supporter les grans charges qui lui pèsent depuis un an. » Ceci à la date du 28 avril 1477.

nissent, postquam tamen dictam infamem pactionem et traditionem fecit illius, qui ad se refugii et protectionis causa, et sub sibi a se plenissima, uti ferebatur, securitate præstita, confugerat, quasi in vicem a protectione divina derelictus foret (qua perante a maximis sæpe et evidentibus periculis singularis gratiæ donis fuerat erutus ac defensus), nihil ei faustum et prosperum, sed omnia pæne dira ac infausta, usque ad sui suorumque exterminium atque internecionem, evenerunt.

Sed non eo minus notandum detestandumque regis factum existimamus, qui ducem Lotharingiæ, utique egregium principem, quem ad deficiendum a duce Burgundiæ et ad suas partes transeundum quodammodo compulerat, et qui suis viribus eidem inservierat, hosti, sibi infestissimo illius defectionis causa, devorandum exposuit atque permisit.

Quæ procul dubio pactiones aliis similes videntur, quæ olim inter se habitæ sunt, quas Tranquillus in libro secundo de Cæsaribus refert[1]; a quibus etiam fertur illa prodiisse sententia, quam Augustinus, « Contra Faustum, » furiosam appellat : « Pereant amici, dummodo una interierint sive pereant inimici. »

CAPITULUM II.

Qualiter dux Burgundiæ Lotharingiam facile conquisivit.

Tali igitur regis pactione dux Burgundiæ fretus (quod videlicet dux Lotharingiæ minime foret in treu-

1. Allusion au triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide, mentionné par Suétone au chapitre XIII de la vie d'Auguste.

gis compactatis comprehensus, sed velut in prædam sibi datus ac derelictus), copias, quibus aggredi Campaniam ante destinaverat, in agrum Barrensem, regi Renato spectantem, cum quo amicitias copularat [trajecit; quem agrum] minime voluit conquirere. Verum aliquibus ipsius terræ Barrensis nobilium, qui, cum duce Lotharingiæ paulo ante terram Luxemburgensem popularant nonnullaque castra et villas suas cremaverant, vicem rependens, similiter castra et villas eorum in cineres dedit atque incendit; indeque in Lotharingiam trajiciens, a qua dux tum absens erat, cum eam defensoribus vacuam inveniret, et satis securus maneret a rege Francorum conatibus suis impedimentum non præstari, absque magno negotio totam, in minore quam trium mensium spatio[1], in suam redegit ditionem.

Nullas quidem aut brevissimas obsidiones oppida patriæ sustinuerunt, præter Nanceyum, intra quod se multitudo nobilitatis patriæ recluserat. Et nec quidem per integrum mensem defensionem opposuerunt; sed cum viderent a suo duce auxilium sperandum sibi non esse, metuentes expugnationem vel iniquiores, si diutius reluctarentur, leges se subituros, deditionem, suis rebus et patriæ libertatibus salvis, fecerunt[2], atque hominii et fidelitatis, tanquam suo principi, Burgundionum duci præstiterunt sacramenta. Fabul[ab]antur multi, dum hæc in Lotharingia agerentur, varia et diversa, prout unusquisque vel in hanc, vel in illam partem studiosus potius erat seu affectus : alii Franco-

1. De la mi-septembre à la fin de novembre 1475.
2. Le 30 novembre 1475.

rum regem Lotharingiæ duci, satis propinqua cognationis linea (in gradu scilicet tertio ex materno genere[1]) se attinenti, qui et in hæc adversa ob causam sui incurrerat, ut supra retulimus, alii Suitenses et eis fœderatos, vel utrosque, vel alterutros, non defuturos auxilio ad Lotharingiam tuendam, ne in manus et potestatem ducis Burgundiæ deveniret. Hoc enim non modicum formidabant Ferretenses atque Argentinenses et alii finitimi Germaniæ populi ipsique Suitenses, qui hæc contra se parari non ignorabant, cum ex Lotharingia facile ad agros Ferretenses et Alsatiæ ducem Burgundiæ copias suas posse effundere præviderent.

Sed his non obstantibus minis multisque et variis, qui de hujuscemodi versabantur, rumoribus, ad perfectum usque perduxit dux ipse Burgundiæ conquæstum Lotharingiæ et comitatus Validorum-Montium[2], eisque priorem possessorem armis expulit et exsortem reddidit, paucis duntaxat demptis castellis, quæ paulo remotius in lingua et natione Germaniæ consistunt.

Porro interea dum in dicta Lotharingiæ conquæsta detineretur occupatus ipse dux, seu ut eum per indirectum a dicto opere alio revocarent (cum aliter Lotharingiæ viderent se non posse subvenire), seu alia quacumque ratione, irruptionem repentinam fecerunt Suitenses in agros et oppida Sabaudiæ, qui vicinius adjacent lacui Lemanno, in quem Rhodanus influit et inde etiam exit, in civitate Gebennensi[3]. Et

1. Marie d'Anjou, mère de Louis XI, était la propre tante d'Yolande d'Anjou, mère du duc.

2. Le ms. ajoute *seu de Vallibus-Montium*, qui indique l'hésitation de l'auteur sur la forme latine du nom de Vaudemont.

3. Genève.

plurima quidem igne, ferro atque rapinis populantes, a civitatibus etiam Lausanna et Gebennis magnas pecuniarum summas extorserunt; quas cum non usquequaque paratas haberent, pro eis exsolvendis ad statutos terminos obsides dederunt, et ita sese ab illa Suitensium ferocitate et periculis majoribus exemerunt.

Et quamvis principes et terræ Sabaudiæ, ipsique Suitenses eis finitimi, longo invicem in fœdere et amicitia copulati permansissent, ita tamen repente et minime hoc futurum suspicantibus populis Sabaudiæ, Suitenses ipsi inveteratum fœdus abruperunt. Atqui ne in hoc perfide egisse putarentur, hunc juris colorem obtendebant : quod ducissa Sabaudiæ, soror Francorum regis[1], habens propter filiorum minoritatem moderamina patriæ, prior fœdera violasset, permittens per suas terras transire nonnullas militum Italorum copias, quas ad servitium suum dux Burgundiæ ex Italia adsciverat; quod contra capitula fœderis esse, et de hoc sæpius commonuisse, ne faceret, aiebant. In quo rectene et veridice causarentur, an potius hoc mendaciter confingerent, ex ipsis instrumentis pactorum et fœderis, quod inter se habuerant, dignosci et dijudicari, si quis ea inspiceret, facile posset. Nulli tamen dubium exstat quin et ipsi Suitenses palam profitentur, quod[2] odio Burgundionum ducis, cui et ducissa Sabaudiæ, et multi de proceribus terræ

1. C'était Yolande de France, veuve du duc Amédée IX de Savoie, et gouvernante du pays pour ses enfants mineurs, comme le dit l'auteur.

2. Dans le ms : « Nulli tamen dubium exstat quod et ipsi, etc... profitentur quin odio, etc.... »

impendebant favores, damna hujuscemodi Sabaudiæ intulerunt.

CAPITULUM III.

Processus, condemnatio et exsecutio in comitem Sancti-Pauli, conestabularium Franciæ [1].

Porro silentio prætereundum non erit, quid de comite Sancti-Pauli, postquam in suas manus devenisset, Francorum rex agendum decreverit. Restitutus nempe a duce Burgundionum, ut diximus, jussu regis sub solerti custodia Parisios adductus est; processuque contra eum satis summarie habito in curia Parlamenti (nam ejus crimina proditionum atque variarum perfidiarum, tum ex suis confessionibus, tum et per litteras signis suis ac sigillis communitas, et aliis validis documentis illico approbata fuisse ferebantur), capitali sententia, tanquam regis et regni proditor, damnatus est per cancellarium regium [2], quem hujus rei gratia, ut ejus condemnatio celebrior duceretur, rex Parisios venire et in suo Parlamento præsidere voluerat.

Damnatus autem, a nonnullis dominis ad hoc deputatis et tribunis militum, magna etiam militum ac civium comitatus caterva, cum omnibus insigniis illius officii ac dignitatis, quam administrarat, atque torque regia [3], quam gestabat ad collum, satis magnifice ornatus, ad locum supplicii est deductus, ad

1. Chapitre imprimé en partie dans les *Meslanges curieux* de Philippe Labbe, p. 710.

2. Pierre d'Oriolle.

3. Le collier de l'ordre de Saint-Michel.

plateam scilicet quæ Sancti-Johannis in Gravia vulgo nuncupatur[1]. Erat autem illic velut tribunal magnum et altum in medio exstructum et erectum cum gradibus, ut ad ipsius culmen scanderetur, satis magnifice de ligno fabricatum. Pannis quidem de veluto nigro ita velatum vestitumque erat, ut lignea machina minime cerneretur.

Cum igitur ad summum usque hujusce altæ structuræ, cum iis, qui eum adduxerant, conscendisset[2], lecta est publice confessio et condemnatio ejus, audientibus cunctis, qui propius adstare potuissent. Nam ad spectaculum contuendum, cui simile multis retro ætatibus minime visum seu auditum ferebatur, innumerabilis pæne omnis ordinis, ætatis et sexus multitudo concurrerat. Ea autem sua sententia ex gestis publicis recitata, veluti exauctoratus, omnibus officii insigniis per eum administrati, monili etiam torquis aureæ, qua rex eum insigniendum duxerat, nudatus est.

Et eousque, uti aiebant, adhuc de consequenda regis gratia non desperarat, quin sibi, talibus ignominia et probro usque ad id affecto, satisfactum, absque supplicii consummatione, confideret[3]. Verum cum se ita exauctoratum et omni spoliatum honore prospexit, jam nulla sibi de consequenda venia spes remansit ulterius; sed de temporalis vitæ prorogatione prorsus

1. L'auteur confond ici la place de Grève, située devant l'hôtel de ville, avec l'église de Saint-Jean en Grève, qui était derrière cet hôtel. C'est sur la place de Grève que l'exécution eut lieu.

2. Il fut amené par une fenêtre de l'hôtel de ville.

3. « Il ne cuidoit point que le roy ne sa justice le deussent faire mourir. » Chron. scand.

desperans, ad eam, quæ perpetua est, cœpit cogitare attentius. Et ad hoc quidem per religiosos, qui sibi assistebant, jugiter admonebatur, et ut a Deo primum, deinde a rege atque omnibus veniam precaretur, se eorum piis ad Deum supplicationibus recommendans. Quod cum fecisset rogassetque regios proceres, qui adstabant, ut regi animam ejus ac salutem facerent recommissam, supplicans quatenus, si corpus ipsius et corporalem vitam exosam habuisset, animam propterea minime despicere vellet, procumbens ad genua, lictori, qui adstabat, paratus cervicem tetendit. Qui suum implens ministerium, ab eo primum indulgeri atque veniam sibi dari imprecatus, gladio feriens caput ejusdem amputavit.

Fuerant autem paululum ante de tribunali, in quo de hujusmodi exsecutio agebatur, panni et omnes ornatus detracti, ut ferientis gladii ictus et judicati exsecutio omnium adstantium conspectui patescerent. Et adhuc ut cunctis conspectior haberetur, minister, qui eum percusserat, accepto capite ambabus manibus, ipsum elevans trina vice circumtulit, ut a cunctis adstantibus dissectum a corpore videretur. Mirum enim in modum in eum totius populi regionis odium exarserat. Quorum ut desideriis atque odio utcumque satisfieret, et ut cunctis aliis exemplum et terrorem immitteret, rex ita supplicium ejus voluit esse conspicuum.

Religiosi autem conventus Fratrum Minorum, qui ob hoc illuc in magno numero advenerant, permittente rege, tulerunt corpus, et in suam delatum ecclesiam cum reverentia sepelierunt, animam plurimis orationibus atque suffragiis devotis Domino commendantes.

Talis itaque Ludovico de Luxemburgo (tale enim ei nomen et titulus prosapiæ fuerat), comiti Sancti-Pauli et de *Ligni*, pluriumque nobilium terrarum temporali quondam domino, constabulario Franciæ, vitæ hujus finis atque exitus fuit, currente anno Domini M.CCCC.LXXV., feria tertia ante diem dominicæ Incarnationis[1].

CAPITULUM IV.

Invectio quædam contra avaritiam et ambitionem temporalium honorum.

Potuit autem cunctis mortalibus ipsius tam probrosus atque ignominiosus eventus satis documento esse, ut in culmine temporalium dignitatum vel quorumcumque terrenorum bonorum affluentia spem minime ponant sive constituant; quanquam et de innumerabilibus aliis illustrium virorum ac mulierum tristibus ac luctuosis eventibus et infortuniis, et vetera, et recentiora exempla toto pæne orbe terrarum copiose inveniri possint. Quid enim nobilitate generis isto Ludovico poterat illustrius inveniri, qui de illustri quondam domo de Luxemburgo, de qua nonnulli aliquando etiam ad augustalem Imperii dignitatem provecti sunt, duxerat originem[2]. Habebat et ipse neptem ex sorore, regi moderno[3] Anglorum matrimonio copulatam; reginæ vero præsentis Francorum sororem et in conju-

1. C'est-à-dire le mardi 19 décembre 1475.

2. Il était en effet de la race de ce Henri de Luxembourg, qui fut empereur d'Allemagne au commencement du XIVe siècle.

3. *Regis moderni* dans le ms.

gem habebat[1]. Affluebat generosa prole; divitiis supra omnes, qui tum in Gallia erant, abundare fama vulgatissima ferebatur. Honores vero majores atque ampliores neminem assequi posse in regno Francorum, quam quos sibi rex detulerat, dubitari non debet, qui totius militiæ regni ducatui præpositus fuerat, quæ propter varios bellorum turbines ac suspiciones tum et maxima et potentissima erat. Quantis vero annuis a rege pensionibus, et civitatum atque oppidorum custodiis, ac variis muneribus et donariis honoratus esset, non est facile enarrare. Atqui tantis et opibus et honoribus cum abundare æstimaretur, inops tamen et jugiter ad ampliora inhians, egestate potius et penuria sese affligi, quam tot congestis opibus atque honoribus vitæ sufficientiam assecutum reputabat.

Est enim avaritia et cupiditas, ut eleganter Crispus ait, semper infinita, semper insatiabilis, et quæ nec copia, nec inopia minuitur. Unde rectissime, ut Hieronymus inquit, vetere proverbio de avaro dictum est, ei tam deesse quod habet, quam quod non habet.

Quid vero opus fuerat huic viro, qui tot annuos census, tot vectigalia, tot opimas terras atque dominia habebat, tot arces firmissimas atque ædes omnium bonorum affluentia et, quæ excogitari possunt, variis oblectamentis refertas, his omnibus velut relictis et neglectis, ambire illud primarium totius regni Francorum militiæ magisterium, et propter hoc, relictis partibus Burgundionum, ubi semper amplissimis fun-

1. Les deux princesses dont l'auteur entend parler ici sont Élisabeth Wydvile, fille de lord Rivers et de Jacqueline de Luxembourg, femme d'Édouard IV, et en second lieu Marie de Savoie, sœur de la femme de Louis XI.

ctus fuerat honoribus, affinitatem regis et servitium formidolosissimum expetere? Potuerat satis, si non superba ambitio atque avaritia sibi cæcitatis tenebras obduxissent, multis et suæ et præteritarum ætatum experimentis instructus esse, quantum invidiarum contentioni ac æmulationum sese injiciant periculis, qui circa reges et tyrannos primarios honores quærunt, et dignitatum gradus altiores conscendere. Eorum miserabilibus casibus atque infortuniis et veteres et recentiores plenæ sunt historiæ.

Verum ipse, qui jam satis gratiæ assecutum, et ad summum usque locum apud Burgundionum principem se provectum videbat, existimabat se inter utrosque, regem videlicet Francorum et Burgundiæ ducem, inter quos acerbissima odia tum vigebant, velut arbitrum[1], tuto atque inoffenso calle posse residere et ambulare. Temerarie profecto et nimis inconsulte! Nam cum utrique placere, lucrorum cupiditate ultro citroque illectus, conaretur, effectum est ut utrique displiceret et utriusque odium atque inimicitias conquireret. Putavit se forsan utrique domino posse servire et opes suas, cum utroque parum ex fide agendo, cumulare et augere; sed suam prudentiam ac sapientiam carnis stultam ostendit sapientia Salvatoris. Nemo enim, ut ait, potest duobus dominis servire, præsertim quibus animi adversi et a se invicem tam dissidentes, tam discordiosi et inimici essent. Tantum enim inter se odii et inimicitiæ acerbitas diffidentiæ inseverat, ut quidquid in alterutrius gratiam efficere aut dicere potuisset, hoc velut ad sui exitium

1. *Arbiter* dans le ms.

factum statim alter existimaret. Unde cum utriusque gratiam, captandorum gratia lucrorum, studuit retentare, apud utrumlibet odium atque inimicitias comparavit.

Verumtamen esto minus provide, minus consulte in his sese egerit; esto duci Burgundionum vel inimicus, vel perfidus exstiterit, promissamque ante et juratam fidem non fideliter ac sincere sibi servaverit cum tamen ad ipsum ex ditione regis, quem acerbissime infensum sciebat, sub amplissimis etiam, ut fama fuit, sibi datis et præstitis securitatibus confugisset, profecto quod eum manibus regiis ac potestati, ruptis hujuscemodi securitatibus, cautionibus ac fide sua, contradidit, apud omnes ferme, quorum ad notitiam ea res pervenit, turpissimam ac ignominiosissimam perfidiæ atque proditionis maculam et notam eidem duci Burgundionum adjecit. Nec post ex omnibus conatibus et magnis expeditionibus, quas, totis contractis viribus, in terras Suitensium eduxit, aliud quam ignominiam et irreparabilia damna, usque ad extremum suum exitium et consummationem, reportavit. Et hoc ex his quæ posthac narranda se offerunt, luculentius apparebit.

CAPITULUM V.

Qualiter dux Burgundiæ adversus Suitenses expeditionem duxit; et de prima clade, quam ab eis suscepit; quodque rex Francorum abstinere a Suitensibus ei consilium dabat.

Postquam igitur dux Burgundiæ, profligato duce Lotharingiæ, qui a rege tunc nulla defensionis præsidia invenit, Lotharingia et comitatu Validorum-

Montium potitus fuit, rebus utcumque illic compositis, et hominii et fidelitatis sacramentis ab invitis et mœrentibus vassallis exactis et receptis, totum animum ad Suitenses debellandos et opprimendos convertit. Manebat enim sibi « alta mente repostum » injuria quam sibi tum fecerant, cum in castris suis infelicibus ante Nussiam militaret : nam et cum magno exercitu, bina vice, comitatum suum Burgundiæ, prope suos limites, igne et ferro popularant, plurimasque hominum cædes atque rapinas illic effecerant; et subinde, cum Lotharingiam sibi armis subigere laboraret, etiam ipsius odio et in ejus contemptum, damna non parva et injurias irrogarant.

Hujusce igitur injurias ultum iri properans, e Lotharingia omnes copias, tam equitum quam peditum suorum, cum magno belli apparatu in Burgundiam primum, deinde paulo post in Sabaudiam, prope Suitensium terminos, contraxit. Ubi et dicta ducissa Sabaudiæ ei apud Lausannam obviam venit[1]. Erat et in ejus comitatu dominus comes de *Romont*, frater ducis Sabaudiæ, non diu ante defuncti[2]; cujus comitis terras et agros, qui eorumdem Suitensium finibus conterminant, ipsi perante graviter vastaverant. Sed præter eam querelam, qua eum, ob causam ducis Burgundiæ, exosum habebant, etiam odii et inimicitiarum Suitensium adversum se incentivum et fomitem ipse

1. Erreur. Le duc de Bourgogne n'alla à Lausanne et ne vit la duchesse de Savoie qu'après la bataille de Granson. Molinet, t. I, c. XXXI, et l'Itinéraire de Charles le Téméraire dans Lenglet Dufresnoy, *Commines*, t. II, p. 219.

2. Amédée de Savoie, frère de Jacques, comte de Romont, était mort en 1472.

satis irrationabiliter præstiterat. Nam perante afficta quadam, parum aut nihil ratione et justitia fulta, querela, quosdam currus mercibus onustos, quæ nonnullis mercatoribus Alemanniæ pertinebant, infra eorumdem Suitensium terras ac limites nequiter invaserat atque rapuerat[1]. Pro qua rapina et injuria, ut debitam satisfactionem faceret, ab ipsis Suitensibus fuerat requisitus et summatus; sed arroganter et superbe hoc facere recusarat. Propter quod ipsi Suitenses perante, ut diximus, terram ipsius invaserant et popularant.

Sedem igitur movendi in Suitenses belli, dux Lausannam[2] elegit, et non procul ab ipsa civitate castra locavit, sub initium veris. In quibus cum multum collectitium militem aggregasset, multaque super disponendis aciebus et ordine observando decrevisset atque statuisset, tandem circa finem mensis martii[3] movit eo loco, et hostiles terras intrare et invadere constituit.

Cum autem non nescirent ipsi Suitenses ad se eorumque terras animum, [quem] spectatum satis tum et cognitum habebant, sibi in limitibus suis, ea parte, qua eum penetrare velle agnoverant, audacter et constanter obviam venerunt; et cum onustos currus ad numerum, quem nonnulli octingentorum et amplius esse ferebant (quibus machinæ et apparatus to-

1. Version conforme à celle de Commines : « Et pourquoy commencea ceste guerre? Ce fut pour ung charriot de peaulx de moutons que Mgr de Romont print à ung Suisse passant par sa terre. » *Mémoires*, l. V, c. I.

2. C'est Orbe qu'il fallait dire au lieu de Lausanne.

3. Le duc de Bourgogne partit d'Orbe pour Granson le 19 février et il resta à Granson jusqu'au jour de la bataille, qui eut lieu le 3 mars 1476.

tius belli, cum plurima ejusdem ducis pecunia et supellectile pretiosa ferebantur, et e quibus castra vallare et communire consueverat), parum consulte et provide præmitteret, cum satis pusillo præsidio, Suitenses qui ex suis montibus et latibulis cuncta auspicabantur, facta irruptione repentina, omnes hujuscemodi currus et universum belli apparatum, et quæcumque pretiosa aut alia illic erant, tam ipsi principi, quam suis, aut etiam mercatoribus castra ejus sequentibus, spectantia, conquisierunt et suæ potestatis atque juris effecerunt, cæsis etiam his, qui ad eos conducendos pro præsidio illic aderant, et aurigis atque mercatoribus universis. Quæ clades cum ad exercitus, qui sequebatur, auditum pervenisset, illico fugam hac atque illac singuli arripuerunt, in ea sola spem effugiendi pericula repositam esse putantes[1].

Hæc fuit prima labes, et futurorum malorum, quæ postea ducem Burgundiæ secuta sunt, triste atque infaustum auspicium. In qua re, præter[2] ignominiam et confusionem permaximas, quas provide[3] sustinuit et quæsivit Burgundionum dux, damna etiam permaxima, et quæ non facile æstimari possunt, idem dux passus fuit. Nam, uti fama ferebatur, totam nobilem illam supellectilem auri et argenti atque variorum ornamentorum, quam copiosissimam a suis progenitoribus acceperat, ibi perdidit. Quæ ad manus illorum pauperum Alpinatum pervenit, quos Julius Cæsar, in

1. La version des témoins oculaires diffère essentiellement de celle-ci. Voir le Commines de Mlle Dupont, t. II, p. 9.

2. *Propter* dans le ms.

3. Plutôt *proinde* ou *improvide*.

primo Commentariorum suorum libro, quos de bellis gallicis scripsit, Helvetios nuncupat.

Ipsi enim cum steriles montes saxaque et scopulos pæne inaccessos habitent, pauperes ut sint natura necesse est, cum ibi nec frumenta nec vina, nisi rarissime, ut plurimum vero nec utiles herbæ neque arbores, præter abietes, crescere videantur. Ad parvum vero et tenuem victum assueti, caseis et lacte, quos ex animalibus, quæ illic nutriri possunt, trahunt, et potu aquæ frigidæ magna ex parte nutriuntur. Quod satis prudenter advertens Francorum rex, qui versus Lugdunum copias magnas suorum equitum et peditum contraxerat (contemplaturus exinde de propinquo belli eventum, et qualem fortuna proventum uni vel alteri partium allatura esset), ipsi Burgundionum duci per legatos sententiam suam et consilium insinuatum misit. Consulebat siquidem et magnopere suadebat ipsi Burgundionum duci ab hocce bello abstinendum, et consultius et utilius sibi cum honestate domum incolumem pedem referre et illic quiescere, quam bello illos pauperes, sed strenuos procul dubio atque animosos, Alpinates lacessere[1] : nam ubi eos opprimeret et eorum acquireret terras, nihil utile sibi acquisiturum ; ubi vero econtra infausto omine illi (prout semper varii atque incerti sunt bellorum eventus) superiores prælio evaderent, posse hoc verisimiliter et vitæ, et fortunarum omnium, uno momento, sibi irreparabile exitium importare.

1. A la marge du ms. il y a en note : *Hæc longe aliter narrat Philippus Comminæus et certe verisimilius.* Remarque déplacée puisqu'on lit au commencement du livre V des Mémoires : « Le roy le sollicitoit fort.... qu'il laissast en paix ces povres gens de Suisses. »

Sed quamvis hoc prudens et utile profecto consilium rex sibi præberet, non una tantum vice, sed, ut aiunt, vicibus repetitis, amplecti tamen illud ac tenere idem dux minus consulte recusavit, quoquo animo sibi etiam ab hoste præberetur. Atqui tantam inter se dictorum, factorum et consiliorum diffidentiam odia et inimicitiæ mutuæ induxerant, ut difficile in aliquo alter alteri credere posset, esto, communi omnium prima æstimatione, salubre atque utile consilium cuilibet videri potuisset.

CAPITULUM VI.

Qualiter, spreto regis consilio, Suitenses aggressus, castellum *Morat* obsedit; ubi a Suitensibus debellatus et victus, maxima clade suscepta, turpiter aufugit.

Spreto itaque hujuscemodi et minime perpenso consilio, cum idem dux sese apud Lausannam, post dictam cladem acceptam, recepisset, anxius valdeque mœstus de ignominia damnisque quæ passus erat, satis graviter ægrotare cœpit[1]. In qua sua ægritudine, multa ei humanitatis obsequia remediaque illa nobilis ducissa Sabaudiæ exhibuit.

Cum itaque de hujuscemodi ægritudine post dies aliquot ipse convaluisset, cœpit illic denuo copias hinc et inde dispersas colligere, et majore etiam numero ac viribus exercitum instaurare, quam antea habuisset; novos etiam currus, machinas et varios belli apparatus fabricare et, undecumque poterat, adciscere et aggregare. Suitenses vero, priore præda

1. Du 29 avril au 27 mai 1476.

potiti, quæ, ut diximus, magna et opulentissima fuerat, intra limites suos hostes, si eos forte ingrederentur, temere inde irrumpere vel exire non attentantes....[1]

Igitur instaurato dux et aggregato numerosiore quam prius exercitu, et non inferiore belli apparatu et curruum, castris reædificatis, inardescens cupiditate ulciscendi susceptas perprius[2] injurias et damna, movit ex Lausanna, et castra adversus castellum quod *Morat*[3] appellatur, in finibus extremis Suitensium, metatus est. Est quidem hujuscemodi locus, vel vicus vel castellum, potius quam oppidum, nominandus; non enim putamus illic trecentas domos exsistere. Quod cum obsidione aliquandiu fatigasset, Suitenses, juxta quod ipsi obsessis polliciti fuerant, ad ferendum solatia et succursum, neque promissi immemores, nec ad exsequendum segnes obtorpuere. Sed ex terris suis collecta valida manu cum ex fœderatis, tam Suevis[4] quam Ferretensibus, et finitimis civitatibus contractis et coactis magnis auxiliis, constanter et audacter castra sua, ad medium milliare teutonicum[5] de castris hostilibus locaverant. Ita quidem prope invicem amborum castra exsistebant, ut non difficile sese intueri potuissent.

1. La phrase reste ainsi suspendue, quoiqu'il n'y ait pas de lacune dans le ms

2. *Sæpius* dans le ms.

3. Ce château, situé sur le lac de Neufchâtel, appartenait au comte de Romont, mais pour le moment il était occupé par douze cents hommes de Berne et de Fribourg.

4. Ceux de la Souabe.

5. A « un demi-mille allemand, » en un lieu que la Chronique de Neufchâtel appelle Guemine. Annotations de Mlle Dupont à son édition de Commines, t. II, p. 29.

Cum autem paucis illic diebus ipsi Suitenses consedissent, copias suas undecumque poterant aggregantes, singulis prope diebus Burgundionum dux in campum e castris suis suas acies non remote a loco obsesso educebat, opperiens si forte hostes, qui tam prope erant, ad certamen descendissent. Quod cum facere temere non properarent, tandem quadam die sabbati, quæ erat dies vicesima tertia[1] mensis junii, anno Domini M.CCCC.LXXVI., decreverunt ad dimicandum e castris suis procedere, et in patulos campos adversus hostes exsilire. Quæ res cum Burgundiones non latuisset, Burgundionum dux, velut moræ et dilationis certaminis impatiens, bono mane copias suas, tam equitum quam peditum, in campum eduxit et acies suas ordinavit.

Verum cum tota illius diei prior pars, usque prope meridiem, magnis et tædiosis imbribus exundasset, et tam homines quam equos miro modo fatigasset, armaque etiam et arcus deteriorasset non modicum, cum se infra sua tunc castra Suitenses continerent, et fames Burgundiones eorumque equos perurgere cœpisset (qui tædio magno per sex ferme horas in acie, continuis perfusi imbribus, constiterant), in sua eos redire castra, refectionis gratia accipiendæ, dux ipse præcepit, locata quadam equitum et peditum suorum portione in quodam loco, qua Suitensibus adveniendi facultatem patere existimabat, ne forte subita irruptione ab ipsis inopinate invadi posset.

Porro cum reficiendis lassis hominum equorumque

1. Corrigez *secunda*, car la bataille de Morat eut lieu le samedi, 22 juin 1476.

corporibus cœpissent incumbere, extemplo ecce qui accurrerunt duci nuntiare qualiter Suitenses e castris suis exibant et, cum signis militaribus et aciebus dispositis, jam propius ad suos propinquabant. Quibus cum dux minime credere vellet, quin etiam cuidam nobili equiti, qui id se vidisse referebat, aspera et probrosa verba reddidisset, alii atque alii mox superveniunt, superiorum verbis adstipulantes; addentes etiam quod jam [cum] suis, quos in præsidio locaverat, manus consererent. Quibus sic auditis, ipse dux repente suos armari et equos conscendere jubens, equum et ipse cum iis, quos secum paratos habere potuit, conscendit et adversus hostes contendit. Atqui cum debitum ordinem in suis disponendi repentina hostium aggressura minime permisisset, qui tamen cum magno ordine et sagaci dispositione procedebant, ad primum hostium conspectum Burgundiones, qui de sociis suis in præsidio et custodia relictis, accedentibus inimicis, ad se non aliud quam triste nuntium accipiebant, de nulla defensione seu resistentia hostibus opponenda nec de alio remedio, nisi de sola fuga, cogitantes, confuse et inordinatissime fugam arripuerunt.

Hostes autem, a tergo eos insecuti, peditum quidem et sagittariorum, qui magno numero erant, stragem magnam fecerunt. Plurimi etiam equitum ducis, vel a pedestribus copiis Suitensium circumclusi, vel ab equitibus persecuti, cæsi prostratique fuerunt. Nec hoc quidem difficile fuerat, cum ii nullopere[1] hostium consequentium invasioni obluctantes, nulla e

1. *In nullo pe* dans le ms.

diverso facta defensione, cervices tantummodo suas ferientibus objectarent. Facta est igitur magna in loco certaminis, sed et in fuga numerosior multo cædes; quæ et vires Burgundionum et omnem ferme, quam perante maximam dux Burgundionum acquisierat, famam abolevit et exstinxit. Nam et ipse, fœdissima et ignominiosissima fuga elapsus, aufugit, exutus castris simul et cunctis, quæ parare et aggregare potuerat, bellicis instrumentis.

Quis autem numerus cæsorum fuerit, ad certum a nobis sciri non potuit, licet nonnulli assererent ad XIII millium et amplius numerum ascendisse[1]. Sed quod non minor, imo potius amplior, exstiterit, ex hoc convinci potest, quod ex XL millibus, tam equitum quam peditum, quem numerum bellatorum seu armatorum ipsum in castris ferebatur habuisse, post fugam, qua in Burgundiam se recepit, vix ex his, qui fuga evaserant, tria millia apud se recollegisse videbatur. Satis tamen constat non omnes, qui hostiles manus evaserant, apud eum se recipere voluisse, sed alio atque alio divertisse. Nam cum in castris atque exercitu suo stipendiarium militem plurimum ex Italia atque Anglia, suisque dominiis ac terris, habuisset, multos tamen habebat, tam equites quam pedites, qui non nisi invite et præcise coacti sua castra sequebantur, in quibus, præter[2] fatigationem et incommo-

1. « Le seigneur de Contay, qui arriva vers le roy tost après la bataille, confessa au roy, moy présent, que en ladicte bataille estoient mors huit mille hommes du party dudit duc, prenans gaiges de luy, et d'aultres menues gens assez. Et croy, à ce que 'en ay peu entendre, qu'il y avoit bien dix-huict mille personnes en tout. » Commines, l. V, c. III.

2. *Propter* dans le ms.

ditates non minimas algoris, æstus atque imbrium, etiam famis atque inediæ, et penuriæ, et necessarii victus necessitatem frequenter sustinuisse ferebantur. Erat enim illic querela frequens et pæne assidua, quod et annonæ caristia et penuria magna laborarent, et quod de suis statutis stipendiis eis pessime solveretur : quæ res omnium pæne sibi militantium a se animos et benevolentiam distrahebat. Fama etiam satis publica et vulgata ferebatur, quod raro milites suos blande ac dulciter affari et compellare consueverat; sed eos, etiam pro nullis vel minimis causis, asperis et atrocibus et immitibus insectabatur verbis. Quibus rebus datis, difficile est magno et volenti animo militiæ duritiam atque inedias pati, et vitam ac fortunas universas pro homine, qui nullam ad eos se benevolentiam habere ostendit, extremis objectare periculis.

Ferebatur etiam huic cladi et aliud suis[1] infaustum adjectum fuisse. Nam cum plures de suis fugiendo apud Gebennam aut alias se recepissent, eos loci incolæ, simul cum fortuna ab anteriore benevolentia atque amicitia deficientes, trucidasse ferebantur. Propter quod et nonnullas doli ac proditionis suspiciones, ipsam etiam Sabaudiæ ducissam secum in Burgundiam ipse dux abduci, licet invitam, atque diu illic asservari et teneri fecit[2].

1. Sans doute *satis* au lieu de *suis*.

2. Au château de Rouvres, près de Dijon, d'où elle s'évada au bout de quatre ou cinq mois. Commines, l. V, c. IV.

CAPITULUM VII.

De gestis per regem adversus regem Siciliæ, avunculum suum, et adversus ducem de *Nemours*.

Hac autem suscepta ruina a Burgundionum duce, qui perante non modo Francorum regi, sed omnibus etiam finitimis terrori erat, et velut insuperabilis bello a plurimis putabatur, non dictu est facile quantam inde acceperunt lætitiam populi regni Francorum, quasi divinitus ab infensissimo hoste suo ultio reposcita fuisset. Unde in pluribus urbibus et locis regni magnæ indicium lætitiæ et consolationis ostenderunt; etiam ignes et faces publice in plateis accenderunt, choros et convivia cum alacritate magna proinde ducentes ac facientes. Nec minore lætitia rex ipse Francorum perfusus fuisse credendus est, qui, cum per regnum suum copias suas pæne omnes Lugdunum usque et oram Sabaudiæ traduxisset, exinde eventum belli velut e spelunca præstolabatur, ducis animositatem non abs re veritus, ubi felix victoria, æque ut infausta ruina sibi provenisset.

Sed non interim prorsus, dum hæc ita inter ducem et Suitenses gererentur, rex ipse feriabat. Nam cum intellexisset vel suspicatus fuisset, seu etiam confinxisset, regem Renatum Siciliæ, avunculum suum, velle tradere duci comitatum suum Provinciæ, in quo tum degebat, retento sibi ejusdem, quoad viveret, usufructu[1], voluit partem copiarum suarum in Provin-

1. Ce projet était très-réel, malgré l'incrédulité qu'affecte l'auteur. Voir les détails très-circonstanciés donnés à ce sujet par Philippe de Commines, l. V, c. II.

ciam, ad eam recipiendam sibique acquirendam, transmittere. Quod cum idem Renatus pervidisset et agnovisset, studuit providenter, sagaci profecto usus consilio, prævenire periculum. Accessit enim Lugdunum ad regem[1], sibique minime opus fore dixit ut armis Provinciam aggrederetur, cui et civitates et arces ejusdem apertas esse volebat, ita ut ubicumque rex vellet, suorum locaret militum præsidia; et non modo ibi, sed et in Andegavia et cæteris terris suis, tantummodo, vita comite, suarum hujuscemodi terrarum (cum masculos filios non haberet) fructibus et proventibus potiretur. Quibus oblationibus acceptatis, rex dicitur in hujusmodi terris arcium custodes et cæteros, pro eorum administratione, officiales suo nomine instituisse et posuisse; expeditionem illuc mittere abstinuit. Quod procul dubio accolis ipsius Provinciæ satis fausto omine provenit; nam si eousque militum copiæ attigissent, sumptuosam nimis et damnosam patriæ procurationem eis exsolvissent.

Partem etiam nonnullam copiarum suarum misit idem rex Francorum ad terras ducis de *Nemours*, ut eas ipsumque ducem sub manum et ditionem suam reponerent[2]. Erat ipse dux comes Marchiæ[3] et plurium nobilium terrarum dominus, vir profecto æquitate et justitia atque probatissimis moribus egregius;

1. Il vint à Lyon en mai 1476; mais le roi lui avait déjà député l'archevêque de Vienne, muni de la croix de Saint Laud, pour lui faire jurer dessus qu'il n'aurait plus d'intelligence avec le duc de Bourgogne. Il prêta ce serment dans l'hôtel de ville d'Arles, le 7 avril 1476. Mss. Legrand, t. XXIV.

2. Mars 1476.

3. La Marche de Limousin.

cui difficile tunc in tota Gallia aliquis ex illustribus, non modo superior, sed nec ei in probitate conferendus, facile, communi hominum æstimatione, inveniri potuisset. Ipsum regis legatus cum exercitu astu et dolo malo, falsis, ut fama erat, pollicitationibus pellectum et temere delusum, in suam, ipso se dedente, recepit potestatem; suasque arces et castra direpta, et bonis, quibus abunde et insigniter instructa erant, nudata ad manum et fiscum regium posuit.

Quod cum rex compertum haberet, qui eumdem ducem, ob suspicionem perfidiæ et proditionum valde a multo jam tempore habebat exosum, sub bona custodia eum Parisios transmisit, ut illic contra eum processus super criminibus, de quibus delatus suspectusque habitus fuerat, in curia Parlamenti fieret et haberetur; quemadmodum postmodum factum exstitit. Sed, heus, proh dolor! quæ spes, esto insons penitus fuisset, ei superesse poterat consequendæ absolutionis a crimine, cujus jam et bona direpta atque prorsus adempta fuerant, et (ut plerumque fieri apud reges Francorum et similes tyrannos solet) jam donata etiam ipsis[1] forsan delatoribus, nequissimis et rapacissimis canibus palatinis; sed et, quod multo durius et majori subjectum erat periculo, etiam rex, ad cujus tribunal judicandus sistebatur, eum, supra quam facile dici potest, exosum haberet! Quibus omnibus quantumcumque viri innocentiæ præjudicantibus[2], veluti jam prædamnatus et supplicio addictus a quolibet æquo rerum ponderatore potuit æstimari. Nec id pro-

1. Plutôt *ipsius*.

2. *Præjudicato* dans le ms.

fecto secus ei provenit; nam cum, tractu ferme unius anni, processus suus fuisset agitatus, tandem capitali sententia damnatus fuit, omnibus bonis fisco regio adjudicatis. Cujus sententiæ etiam exsecutio in urbe regia Parisiensi facta exstitit, anno Domini M.CCCC.LXXVII[1].

A nonnullis tamen ferebatur, plures ex consiliariis curiæ Parlamenti Parisiensis in ejus, velut insontis a crimine, damnationem minime consentire voluisse; quos propterea a curia et ordine motos atque ejectos per regem aiebant. An tamen ita fuerit necne, non satis compertum hactenus habemus, licet etiam diu post hoc verum id fuisse a fide dignis audierimus; qui cum Parisiis etiam essent, cum de eodem supplicium publice sumeretur, affirmabant se vidisse magnam virorum multitudinem et mulierum a lacrymis et gemitu minime temperare valentem, pro eo quod tam bonus et justus princeps atque innocens puniretur.

Hunc itaque exitum habuit ille venerabilis illustrisque princeps dux de *Nemours*, apud vulgus quidem infelicem et miserum, sed apud summum et misericordissimum Patrem atque Judicem (apud quem pretiosa exsistit mors sanctorum ejus, quibus, pro veritate, justitia et fide persecutionem patientibus, ipsum promisit regnum cœlorum), communi prudentium ac bonorum virorum pia æstimatione, procul dubio felicem ac beatum. Verum cum, uti diximus, satis longus effluxerit dierum cursus in ejus captione

1. L'arrêt est du 10 juillet 1477. L'exécution eut lieu aux Halles le 4 août. Il est à noter que l'auteur se tait sur la circonstance des enfants de Nemours, placés sous l'échafaud où mourut leur père, et son silence est certainement un des arguments à invoquer contre la véracité de cet acte de cruauté.

et consummatione, redeundum nobis est ad ea quæ in temporis intermedio gesta recolere potuimus.

CAPITULUM VIII.

De gestis per comitem de *Bische* contra ducem Burgundiæ, et de reditu ducis Lotharingiæ in terram suam.

Fuit igitur Burgundionum dux, post clades a Suitensibus susceptas et fugam, qua in Burgundiam aufugit, per aliquot hebdomadas circa Bisuntionem; ubi paulatim animum reassumens, quos poterat, ex his qui fuga elabi potuerant, colligebat reliquos, undecumque etiam novos, tam pedites quam equites, adsciscens.

Atqui res suæ fractæ et laceræ profecto pessimo stabant loco. Nam cum primum in Sabaudiam suas copias adversus Suitenses trajecisset, quidam comes, Germanus natione, sed vassallus ducis Lotharingiæ, cognomento de *Bische*[1], gravia damna atque impedimenta sibi et his, qui ei tam in Lotharingia quam in terra Luxemburgensi parebant, dietenus inferebat. Habebat quippe quædam castra munitissima in finitimis Lotharingiæ et Alemanniæ, quæ dux Burgundiæ in conquæstu Lotharingiæ, desiderio festinandi ad bellum Suitensium, intacta nec subacta reliquerat. E quibus et alias, undecumque potuit, tam equitum quam peditum circiter mille aggregavit. Insidias itaque oppidis et castellis Lotharingiæ tendens, et terram cum suo comitatu perlustrans, quæ et quanta poterat, Burgundionibus auferebat, in suam

1. Simon, comte de Bitche et de Deux-Ponts.

suique domini, Lotharingiæ ducis, cui se militare aiebat, redigens potestatem.

Fuerat autem Lotharingiæ dux satis diu in Francia, cum a Burgundionum duce suas terras aggredi sensisset. Sed ubi a rege Francorum nulla subventionis se consequi auxilia agnovit, ad Suitenses et Germanos se contulit et adjunxit. Cum quadringentis enim circiter equitibus, ex Campania in suam Lotharingiam et, per eam, in Germaniam et Suitensium terras migravit. Fuit autem conductus usque ad Sanctum-Nicolaum[1] per unum capitaneorum regis[2], circiter cum centum lanceis[3], qui se locum ipsum, non conducendi ducem ipsum, sed solum peregrinationis causa, se illo accessisse fingebant, ne in præjudicium treugarum currentium inter regem et ducem Burgundionum quidquam attentare dicerentur. Ex Sancto autem Nicolao fuit idem dux associatus per præfatum comitem de *Bische*, et Argentinam primum se contulit, et exinde Basileam, ad Suitenses usque perveniens.

Favebant autem sibi omnes Germani et de ipsius lætabantur adventu, eo quod, quemadmodum et ipsi ad Burgundionum ducem, velut communem totius Germaniæ hostem, ipse etiam odia et inimicitias observaret; unde et ipse cum eis in prælio illo circa castellum *Morat* adfuit, et strenue tam ducis quam militis officia gessit.

Atqui, cum illic ipse cum Suitensibus et Germa-

1. Saint-Nicolas du Port, à trois lieues au delà de Nancy.

2. La Chronique de Lorraine attribue cette commission à deux capitaines, les seigneurs de la Pinache et d'Abegney; mais ce sont des noms corrompus. Dans D. Calmet, t. III, pr., col. lxviij.

3. Quatre cents lances, selon la Chronique de Lorraine.

nis esset, comes prædictus de *Bische* abstulit Burgundionum duci castrum firmissimum de Validis-Montibus, dein *Sirich* supra Mosellam[1], et alia castra plurima in Lotharingia; quæ, non tam vi armorum, quam voluntaria deditione, sese dabant et a duce Burgundionum satis ultronea deficiebant. Bene enim Cicero in suis Officiis et verissime scripsit, quia « nulla tanta esse solet imperii vis, quæ, premente metu, possit esse diuturna. Malus enim est diuturnitatis custos [metus], contraque benevolentia fidelis vel ad perpetuitatem[2]. » Amabant quippe Lotharingi suum ducem, et eum suis terris sic violenter pulsum atque ejectum dolebant. Qua de re, absque magno negotio, præfatus comes plurima castella in deditionem recipiebat. Ad quod etiam perficiendum conferebat, quod nulla penitus militum præsidia in patria dux Burgundionum reliquerat; sed oppida et arces sub fide et custodia vel popularium, vel nobilium patriæ, tanquam sibi fidelium, juratorum ac sacramento devinctorum, dimiserat. Verum cum, non nisi inviti et vi ac metu adacti, hujusmodi sacramenta fecissent, satis parum momenti ac spei in fragili hujusmodi cautione esse repositum existimasse debuerat.

Incursiones præterea frequentes, transmisso flumine Mosellæ, idem comes et, quos apud *Sirich* in

1. Molinet fait commencer les opérations par la prise de Dieulewart et non de Sierck, et tous les témoignages attribuent le recouvrement de Vaudemont au bâtard de Vaudemont.

2. Toute cette citation est horriblement défigurée dans le ms. Elle se trouve déjà au l. IV, c. VI de l'Histoire de Charles VII (t. I, p. 177 et 178).

munitionem locaverat, faciebant, in terram et agros Luxemburgensium incendia frequenter mittentes, et hominum atque animalium cæterorumque bonorum prædas agentes quotidie; quibus subveniebat nullus eo[1] quod in tota patria nulla militum præsidia vel dimissa, vel collocata a duce exstitissent.

Sed quanquam hæc omnia satis angere deberent Burgundionum ducem, cui, cum superioribus cladibus, etiam ista non parvas jacturas et damna afferrent, tamen statim e vestigio alia deterior prædictis adjecta est.

Dux enim, quem diximus, Lotharingiæ, cum ex ruina et rebus adversis, quas invenerat Burgundionum dux contra Suitenses, satis pervium iter sibi factum videret ad recuperandum terras suas Lotharingiæ, collectis copiis, quas tum ex Lotharingia, tum a præfato comite de *Bische*, tum a Suitensibus et eis fœderatis aggregarat, in Lotharingiam rediit. Ingressus vero, cum eam munitionibus et præsidiis Burgundionum inveniret vacuam, paucis diebus totam ferme in deditionem accepit, volentibus utique et Deum proinde laudantibus ac benedicentibus patriæ accolis, quod se naturali suo principi dedendi atque restituendi facultatem et opportunitatem eisdem attulisset. Solum inter cætera Nanceyum mansit, in quo nonnulla, sed pusilla satis, Burgundionum erant præsidia.

1. *Et* dans le ms.

CAPITULUM IX.

Qualiter idem dux Nanceyum recuperavit; et de angustiis magnis in quibus implicitus erat atque detentus tunc temporis Burgundionum dux, in sua exsistens Burgundia; et de inobedientia et murmure suorum subditorum contra se.

Ipsum igitur Lotharingiæ dux obsidione cingit, collecta ex agris et castellis Lotharingiæ, cum suis militaribus viris, multitudine satis copiosa. Quod cum satis exiliter et annona et militum præsidio esset præmunitum, non multum post, deditionem fecit[1].

Dux vero Burgundiæ cum fratre suo, Antonio bastardo, has sibi ingruentes ruinas contemplari quidem et prospicere poterat; sed parvo admodum collectitio milite stipatus, qui verisimiliter in congressu ad fugam potius, quam conserendam manum cum hoste, paratior erat futurus, nec remedia dare, nec obsessis subvenire valebat. Erat quippe ex superioribus cladibus totus pæne exanimatus et viribus exhaustus; et (quod non parum anxietati, formidini atque periculo erat) undique ita terris hostilibus vallabatur, ut, nec e Burgundia uspiam proficisci, nisi ferro sibi viam aperiret, nec ad eum quispiam ex aliis suis terris accedere posset.

Postquam enim infeliciter victus apud *Morat*, in suam Burgundiam aufugerat, statim rex videns ducissam Sabaudiæ, sororem suam, ut supra diximus, fuisse abductam, nomine nepotum suorum minorum annis, totius Sabaudiæ et Pedis-Montium accepit tuitionem et gubernationem, ita quod regis nomine,

1. Fin de septembre 1476.

tanquam tutoris seu curatoris minorum, omnia per totam Sabaudiam administrabantur. Et sic ex ea parte erat duci Burgundiæ exclusum effugium; similiter et ex tota Germania et Suitensibus terris. Ex parte vero Franciæ et terrarum regis, quæ majore ex parte Burgundiam conterminant, etiam pervium sibi iter esse non poterat. Ex latere autem Lotharingiæ, quam, propter habendum transitum ex inferioribus terris in Burgundiam, ipse Burgundionum dux habere magnopere affectabat, clausa sibi erat via, eo quod et patria, ut diximus, ab eo defecerat, et illic dux ipse Lotharingiæ copias armatorum magnas habebat.

Et sic inter hujuscemodi angustias coarctatus dux Burgundiæ, quo se diverteret, vel quonam modo ex Flandria et Picardia atque aliis terris suis inferioribus vel pecunias, vel homines ad supplementum sui exercitus habere posset, non inveniebat. Quæ res ad cumulum magnum miseriarum sibi proveniebant.

Mittebat interdum nuntios et epistolas ad suos, quos in Flandria et adjacentibus provinciis, procuratores habebat et ministros. Sed eorum magna pars ab hostibus vel in via necabantur, vel abducebantur captivi. Quod si eorum aliqui, quemadmodum possibile erat, inter tot audentes se periculis committere, furtim per abrupta itinerum seu quovis ingenio manus hostiles evadere, et, ad quos destinabantur, pervenire potuissent, esto quod, quibus dirigebantur mandata de insinuando eadem subditis suis, quatenus in eis erat, se debito[1] absolverent, nulli tamen provincialium, etiam eorum qui propter

1. *Delicto* dans le ms.

feoda et sacramenta hominii seu fidelitatis adstricti ad hoc esse videbantur, eidem parere curabant; sed, seu nobiles, seu plebeii vel oppidorum cives, mussitabant, et, quasi ad eos nihil attineret, torpentes et otiosi principis calamitatis spectatores, in suis oppidis et domibus permanebant.

Quod cum ipse dux ita esse perspexisset, magnis velut furore atque indignatione succensus, et verbis et epistolis gravissimas accolis ipsarum suarum terrarum pœnas inferre minabatur; sed et cancellario suo, viro utique discreto et eloquenti[1], cæterisque officialibus et gubernatoribus locorum gravissime subirascebatur, nec mitiorem pœnam eisdem, quam suorum capitum amissionem, si incolumis ex Burgundia remaneret[2], promittebat. Displicebat enim ei vehementer quod, cum viderent nobiles et vassallos mandatis suis inobedientes ad ipsiusque servitium venire detrectantes, adjectasque in mandatis capitales pœnas in eos, qui eisdem mandatis non parerent, incurrere[3], ipsas in contumaces et inobedientes non realiter exsequerentur, et potissime in quosdam, qui, excusationum causas allegando, aliis ad non parendum mandatis auctores vel suasores esse videbantur.

Sed imperare quidem et mandare facile erat; velle autem pœnas de non obedientibus exposcere, profecto arduum et ingenti periculo plenum erat. Non enim dicti cancellarius et officiales copias militum habebant, quæ ad tam seriam faciendam exsecutionem fuissent

1. Guillaume Hugonet, seigneur de Saillans et d'Époisse.
2. Plutôt *remearet*.
3. Corrigez *incurrentes*.

requisitæ[1]. Sed multitudo nimia erat (universa scilicet ferme nobilitas illarum inferiorum regionum), quæ in sententia non obediendi mandatis immobilis persistebat; quæ, et ubi aliquos capi et ad supplicia vel pœnas protrahi cognovisset, ad formalem rebellionem et defectionem totalem provincias verisimiliter concitasset. Ad hoc enim satis voluntarii provinciales passim ibi esse videbantur, graves dietenus de principe querelas deponentes, quod eos, contra patrias antiquas libertates et ea quæ sæpius eisdem promisisset, gravissimis collationibus et vectigalibus oneraret.

Fecerat præfatus cancellarius cæterique de ipsius consilio, qui Flandriæ et Brabantiæ administrandis præerant, congregari Status patriarum principis mandato. ab eis expositis sibi et retextis necessitatibus, quibus princeps constrictus arctabatur : petentes ut de alicujus novæ collationis sibi vellent auxilio subvenire. Quod cum provinciales negarent, e diverso magnum et grave pondus vectigalium et collectarum, quæ dietenus adhuc currerent et ad certum adhuc annorum numerum durarent, superioreque anno, pæne supra patriæ et populi vires, concessæ exstiterant, pro sua excusatione allegabant. Porro cum dicti officiales arctissimis principis mandatis, sævissimas continentibus comminationes, premerentur atque terrerentur, et propterea provinciales ad implenda et exsequenda principis mandata vellent perurgere, convolarunt terrarum ipsarum Status ad appellationis remedium, et a prædictis mandatis, et ipsis etiam cancellario et officialibus, ad ipsummet suum principem

1. *Requisiti* dans le ms. Il faudrait plutôt *requirendæ.*

et ejus melius et sanius informatum consilium appellarunt; ac per hoc se tutantes, in effectu nihil ultra perante concessa dependerunt.

Sed cum ad ducem hujuscemodi appellationis notitia pervenisset, ipse in amentiam pæne versus, mirabiles sumpturum se propterea vindictas minabatur; ita ut scripsisse Bruxellensibus diceretur (in quorum oppido hujuscemodi conventus Statuum patriæ fuerat celebratus[1]), eosdem proditores ac rebelles appellando, quod eorum etiam mœnia et portas dejiceret atque dirueret. Anno siquidem superiore, cum ad bellum Suitensium profecturus esset, Statibus Flandriæ et aliarum terrarum, quæ poscebat ab eis auxilia præstare non posse se excusantibus, palam dixerat et comminatus erat in antea non deprecaturum, sed imperativum sese principem exhibiturum; qui non necesse haberet subditorum implorare assensus ad collationes et servitia sibi facienda, sed, pro nutu suo, quæ et qualia vellet, imponeret atque exigeret; oppidanos et accolas illarum terrarum mutinatores appellans, et aliis variis probris atque contumeliis insectatus[2]. Qua non ad conciliandum et ad benevolentiam flectendum provincialium animos, sed ad distrahendum et alienandum plurimum efficaciæ habuerunt. Quod tunc, postquam cladem infelicis pugnæ atque fugæ infamiam apud *Morat* suscepisset, manifestius

1. Erreur. Les États de 1476 furent tenus à Gand, du 26 avril au 27 mai. M. Gachard a fait connaître leurs travaux d'après la relation du pensionnaire de Gand, Gort Roelants. *Trésor national*, t. III, p. 258.

2. Ce discours fut tenu le 12 juillet 1475, devant les États assemblés à Bruges. L'auteur y revient ci-après, p. 423.

apparuit. Nam, uti diximus, cum in Burgundia receptus, et hostibus undique circumvallatus in maximasque angustias detrusus, subditorum auxilia tunc sibi præstari mandaret, nunc etiam rogaret, obaudiebat nemo; succurrere nullus festinabat.

CAPITULUM X.

Iterum de communi murmure omnium Statuum terrarum suarum adversus se.

Quin potius omnes, pæne de omni statu et ordine, passim contra principem murmurabant : nobiles, quod ei ante Nussiam et in pluribus expeditionibus, in maximis periculis, propriis etiam stipendiis militassent, quodque eos adverso tempore et hibernis mensibus, in algore et glaciebus, imbribus atque nivibus, victus necessarii inopiam diu in castris suis tolerare coegisset, nulla ratione humanitatis habita, ex quo plures fame et inedia extabuerant, vel variis morbis magno numero consumpti fuerant; quod etiam indiscrete atque improvide eos sæpius magnis objectasset periculis, ex quo multos gladius hostilis attriverat; cæteris autem, qui tale periculum effugere potuissent, neque honor, neque commoda ulla provenerant; imo et quamplures, vel venditis patrimoniis vel pignoratis, fuerant atque erant ad magnam paupertatem devoluti, qui perantea locupletes exstitissent.

Querebantur et ecclesiastici graviter quod a militibus suis sæpenumero bona, suis deputata usibus, et potissime decimæ et grangiæ direptæ atque in prædam

datæ fuissent; et in eis hospitio recipiendis plurimum forent fuissentque longo jam tempore prægravati, ut de illis sileam, quorum ecclesiæ et decimæ, contra omnem æquitatem et justitiam, sub annuo censu vectigales effectæ sunt, earum vectigali in fisci ratione ordinaria assignato. Sed et aliud fuit, de quo non modo ecclesiastici viri, sed et omnes ferme laici gravissime etiam querebantur, et magnas vulgo faciebant querelas. Dederat enim princeps (quod antea in terris illis nec assuetum, nec alias de hominum memoria factum fuisse affirmabant) sive nutu suo, sive, pessimi hominum generis atque nequissimi, suorum adinventione quæstorum, superiore anno mandata ad exquirendum per omnes terras suas, quæ ecclesiæ, monasteria seu collegia, aut qualescumque religiosæ domus et hospitalia, seu alia pia loca vel quicumque ecclesiastici tituli, aliquid prædiale, vel censum seu reditum annuum, aut aliud quodlibet temporale noviter acquisivissent, quod non amortizatum exstitisset (et hoc circa annos quinquaginta vel sexaginta), ad finem quod compellerentur extra manum et possessionem ecclesiæ hujuscemodi, quocumque acquisita titulo, sive priorum donatione et concessione fidelium, sive alias, deponere, vel amortizationis constitutam et taxatam persolvere pecuniæ quantitatem. Fueruntque ad hujuscemodi exsecutionem mandatorum commissarii deputati, proh dolor! etiam de ecclesiastico statu; e quibus, tanquam iniqui ex Israel, satis inventi sunt, qui talibus exsequendis iniquis et sacrilegis mandatis spontaneos, spe prædandi, sese offerrent, taliaque obirent munera. Atqui quot dolos, quot calumnias variarumque commenta rapinarum exquisierint, qui

hujusmodi exsecutionibus incubuerunt, non est ad cogitandum facile, relatu vero longe difficilius. Etenim passim et sine ullo delectu omnes ecclesiæ et qualescumque religiosæ domus, vel pia loca seu tituli ecclesiastici, vel ad alimoniam pauperum, seu usum luminarium aut aliquas necessitates vel ornamenta templorum et ecclesiarum qualitercumque donata vel comparata, non modo ab ipsis sexaginta [annis], sed etiam supra, et a vetustissimis temporibus, in illius exactionis nefandæ discrimen adducebantur; ita ut, absque ulla miseratione ea, pro arbitrio et voluntate exsecutorum, pecunia, ad quam taxabantur, redimi oporteret.

Hæc autem exactio plurium æstimatione et totius ferme vulgi, a quo in hujuscemodi terris insueta penitus atque inaudita esse ferebatur, divinos favores ac Dei benignitatem ab illo principe tulisse atque prorsus alienasse putabatur[1]. Nam anteriore tempore, toties

1. La même idée a été exprimée avec de curieux développements par Guillaume Héda, qui vécut en même temps que Basin à la cour d'Utrecht : « Volunt continue fortunam illi arrisisse, sed cœpisse adversari cum tributum imponeret Ecclesiæ, quæ magnam patiebatur exactionem. Quod non ex ejus voluntate (erat enim magnanimus), sed ex quorumdam instinctu et sinistra informatione (suspicio erat de Johanne Leone et Antonio *Anneron* a consiliis), processisse aiebant. Invisum enim erat et inauditum quod extorserunt a piis locis. Et quidem Johannes *Boshusen* superveniens, non minore rigore usus fuisse dicitur in exigendo. Is enim spolians quoddam cœnobium canonicorum regularium, arripiendo vasa argentea atque ornamenta, « Hæc facio, inquit, ex auctoritate « domini mei; » et digito ostendens imaginem Christi crucifixi infixam parieti : « En, inquit, vester dominus; hic vos adjuvet! » Unde creditum est quod paulo post Carolus bis sinistre pugnaverit et in tertio prælio ceciderit, auctoresque temporis successu male interiisse. Succedit Maria, filia Caroli, in amplissima dominia, quæ

et in tot adversis ac pæne desperatis rebus, tam genitori suo quam sibi, visa fuerat et manifestis indiciis comprobata adfuisse, ut, non humanis viribus aut industria, sed solius Dei miseratione et clementia res illius domus a variis periculosissimis atque formidolosis tempestatibus, non modo protectæ et servatæ, verum etiam adauctæ et magnificatæ cernerentur. Atqui operæ pretium videbatur, ut, cum princeps ipse in oppido Mechliniæ, pro omnibus suis inferioribus terris, regio more, summam curiam, quam Parlamentum appellabant, noviter erexisset[1], commissi ad hujuscemodi curiam tenendam, ne otio aut torpore nihil novi in patriam invexisse putarentur, illius novitati Parlamenti etiam hanc importarent, ut e regno Franciæ, in quo satis infausto omine, jam a longo tempore, talis inolevit iniquitas, in Brabantiam[2] et alias adjacentes provincias advectarent. Porro si et princeps et ipsi, qui ejus dictum faciebant Parlamentum, advertissent prudenter, quod, quotiescumque illa injuria adversum Dei ecclesias in regno Franciæ præsumpta et executioni tradita fuit, nunquam ferme illam inultam censura divina abire permisit, quin clades vel calamitas aliqua insignis regi aut regno e vestigio provenerit, verisimiliter consilia in melius commutassent, atque ab hujuscemodi nefaria indictione abstentassent.

Sed et non minus vulgus tertii atque inferioris Status

statim obligationes et chirographa rescidit, tributa etiam nondum levata remittens, quo cleri et populi favorem sibi conciliaret. » *Historia Episcoporum Ultrajectensium*, p. 295.

1. Au mois de janvier 1474.

2. *Brabantias* dans le ms.

suas de principe atque suis querimonias depromebat. Asserebant enim se novis et exquisitis vectigalibus atque onere gravium collationum mirum in modum, supra virium facultatem, onustos, nec promissis suis et juramentis principem attendere, quibus, nedum initio, cum terrarum possessionem nactus fuit, sed etiam postmodum frequenter accolis terrarum, cum aliquam ab eis peteret pecuniarum subventionem, pollicitus fuerat se, infra terminum dictæ faciendæ collationi præstitutum, aliam se minime esse facturum vel requisiturum. Hoc nempe etsi aliquando et sæpe promisisset, minime tamen, ut aiebant, observabat; sed concessa atque indicta, esto gravia et ad ferendum difficillima, novis superindictis frequentibus cumulabat. Cujus oneri et gravamini gravamen superadjiciens atque apponens, ex his omnibus atque aliis, quæ longum nimis foret retexere, videre erat murmurationum per omnium fere ora, in terris illis, verba percurrere; ita ut profecto ad defectionem vel apertam ac manifestam discessionem propinquari videretur; et revera ad principem, quem aliquando carum habuissent, ex prædictis et aliis causis, amorem et benevolentiam non solum refriguisse, sed exstinctos potius ostentabant, et ab eorum affectibus indicabant abcessisse: unde sibi, quantumcumque reposcenti, auxilia mittere negarint.

Fuerunt tamen ex nobilibus nonnulli, ut dominus de *Nassoe*[1] et dominus de *Croy*[2], qui, collecta quam potuerunt equitum manu, ei ad ferendum auxilium

1. Engilbert de Nassau.
2. Philippe de Croy, comte de Chimay.

per Lotharingiam in Burgundiam[1] usque, obviam ei, penetrarunt, non sine ingenti discrimine. Destinatæ etiam sibi fuere nonnullæ peditum copiæ, ex otiosis et his, qui perditis atque infamibus erant moribus, collectæ, dato[2] eis de pecunia principis. Quorum plurimi lenociniis et ebrietatibus assueti, cum stipendia principis recepissent, nihilominus in provincia remanebant, nec ad exercitum et militiam ire curabant, prioribus inservientes moribus, in quibus accepta stipendia facile consumebant.

CAPITULUM XI.

De reditu ducis Burgundiæ in Lotharingiam, et qualiter iterum obsedit Nanceyum.

Cum autem princeps, qui, uti diximus, in Burgundia erat, perlustrasset suam Burgundiam, a qua[3] et denariorum et virorum subventiones et servitia poposcerat, et quantulacumque obtinuisset atque aggregasset, videns res suas ingenti subjacere periculo, nisi pervium sibi et suis per Lotharingiam [iter] faceret et ferro aperiret, statuit, quanquam id arduum et difficillimum videretur, eam rem aggredi. Itaque ex Burgundia movens cum Antonio, fratre suo naturali, junctis sibi equitum copiis, quæ ex partibus inferioribus[4] ad eum ascenderant, ingressus Lotharingiam, ad oppidum

1. La haute Bourgogne ou Franche-Comté, où le duc s'était retiré après sa défaite de Morat.

2. *Datis* dans le ms.

3. *A quibus* dans le ms.

4. C'est-à-dire de la Flandre, de la Hollande et du Brabant.

usque Pontis-*à-Mosson*, supra Mosellam, penetravit[1]. Locus enim ad ipsum veterem adhuc utcumque amicitiam retinebat.

Porro cum illic dux Lotharingiæ[2] paucis perante sedisset diebus[3], veritus se imparem esse tunc Burgundionum viribus, inde abscesserat, et tam sero, quod pæne fuit a Burgundionibus interceptus. Igitur cum se reputaret, sine majoribus copiis, duci Burgundiæ non posse occurrere, nec oppido Nanceyo, quod dux Burgundionum obsidione cinxerat, subvenire, relicto valido, quod inibi collocarat, militum præsidio, perrexit in Germaniam, ut ex Suitensibus atque aliis sibi in Germania fœderatis auxilia contraheret, cum quibus Burgundionum ducem obsidione depellere atque obsessis solatia præstare posset.

Posuit itaque dux Burgundionum contra Nanceyum castra, circa festum Omnium Sanctorum[4], anno Domini M.CCCC.LXXVI., cum nondum pæne mensis transiisset, quod, suis Burgundionibus illic obsidione constrictis, ipsum oppidum dux Lotharingiæ ad faciendam deditionem coegerat[5].

Verum is, quem idem dux ad tutelam et defensionem oppidi præfecerat[6], similiter et cives ac milites,

1. 16 octobre 1476.

2. *Burgundiæ* dans le ms.

3. Le duc de Lorraine ne resta qu'un jour à Pont-à-Mousson, battant en retraite devant le duc de Bourgogne qui le poursuivait de très-près. Molinet, t. I, c. XXXIII.

4. Ce fut effectivement le 2 novembre.

5. Nancy s'était rendu au duc de Lorraine le 6 octobre.

6. Les auteurs lorrains appellent ce capitaine Menault Daguerre; son vrai nom était Manuel de Garro. C'était un gentilhomme de la Biscaye.

qui illic erant, cum hoc quod strenuos et fortes sese exhibebant, etiam multum fideles domino suo exstiterunt. Nam licet, uti fama ferebatur, dux Burgundionum sæpe pertentari fecisset quatenus deditionem oppidi sibi facere vellent, et nunc munerum pollicitationibus illicere, nunc nimis deterrere fuisset conatus, constantes tamen et immoti semper in fide domini sui perstiterunt, quasi certum et indubitatum habentes, priusquam ad extremam alimentorum defectionem adducerentur, se succursus atque subventionis solatia a domino suo habituros; qui ita se facturum, nec pro cujuscumque periculi consideratione prætermissurum, magno eisdem promiserat sacramento. Se itaque strenue ac viriliter defendentes, præfati domini sui promissionibus animati, obsidionis duritiem atque incommoda fortiter et longanimiter tolerabant.

Verum etsi dura atque aspera quamplurima perferre eos oporteret, ita obsidione et castris hostilibus vallatos, non minora tamen nec minus aspera etiam ipsi obsessores perpeti necessarium habebant. Fuit enim tunc, supra solitum, algoris intensissimus rigor, quem tunc longis hibernis noctibus sub dio obsessores majore ex parte perferre habebant : procul dubio, magno ipsorum discrimine, nam ex eis plures tam immanibus rigentibus algoribus absumpti, plures varios exinde contrahentes morbos, diuturnis detenti fuere languoribus, præsertim circa tibias, talos atque pedum vestigia, quos tumentes vel contractos cum magnis trahebant doloribus. Accedebat et huic aliud non minus difficile ad tolerandum. Nam in castris illis sæpe vel annona deficiebat, vel tam caro eam comparare oportebat, ut militum stipendia vix ad dimidium pretii

sufficere possent illius, quo eis necessarium fuerat alimentum [solvere]. Sed et de defectu solutionis statutorum stipendiorum omnes fere querimonias faciebant.

Exstabant pecuniæ apud Luxemburgum, ad ducenta, ut vulgo ferebatur, millia scutorum auri, quæ illo ipse dux Burgundionum advehi procurarat, ut ad suorum militum stipendia erogarentur. Porro quia ulterius ea vectare periculosissimum erat, propter hostium quotidianos excursus, qui vias atque itinera dietim obsidebant et excursabant, quibus annonam ad Burgundionum castra posse deduci putabatur, illic, ne in hostium manus pervenirent, absque hoc quod eis, qui in castris erant, solatio fierent, remanserunt.

Potuissent sane plurima ad castra ducis Burgundiæ alimenta deferri, ut ex Campania et ex terra Barrensi; sed Francorum rex partem magnam suarum copiarum illic collocaverat, usque ad mille et quingenias lanceas vel amplius. Qui, quia alimentis et victualibus patriæ indigebant, impedimento satis erant ne ad Burgundionum castra trajici seu devehi potuissent. Erant autem hi equites regis, uti aiebant, a Francorum ritu communi prorsus differenti atque alieno vestiti, ut primiore aspectu Germani potius seu Suitenses, quam Galli sive Franci, putari potuissent; et ibi, circa Lotharingiæ fines constituti, quasi rerum eventum, quæ circa Burgundiones provenirent, explorare atque auspicari videbantur. Ipsi enim satis certi erant, quod dux Lotharingiæ, qui in Germaniam profectus erat, cum magnis Suitensium atque Alemannorum copiis, ad oppugnandum obsidionem adventare deberet; cujus rei ipsi præstolabantur eventum atque exitum.

CAPITULUM XII.

De expugnatione Burgundionum prope Nanceyum, et cæde ducis eorum.

Sed non eo minus Burgundionum dux, talia non ignorans, in sua obsidione manebat, quasi certus exsisteret ab hujusmodi Francis, ob initas et procurrentes treugas pactas inter regem et ipsum, nullum sibi discrimen imminere. Verum quod ad expugnationem oppidi obsessi aliquid egregium aut opportunum attentaret, penitus non apparebat, licet incredibili miseria suus, uti diximus, excruciaretur [exercitus]. Consulebant sibi quamplures, hujusmodi rerum difficultatem et sua pericula prudenter permetientes, ut ab obsidione ad tempus discederet, atque in hibernis ad refocillandos suos milites collocaret. Sed ipse, tales velut inimicos reputans aut proditores seu perfidos, talibus sanis consiliis nullatenus acquiescendum ducebat; quin potius hostium adventum et certamen habere cum ipsis magnopere exoptabat. Sed certe, ut paulo post patuit, tanta capitis sui temeritas pericula non evasit.

Habebat enim parvam militum manum, quæ non ad octo millia virorum, tam equitum quam peditum, putabatur ascendere; atque profecto ad eos opprimendos minime necessaria erat hostilis congressio, nisi admodum parva, qui et inclementia rigidissimæ hiemis, et fame atque inopia, variis etiam morbis et languoribus jam pæne confecti et exanimes erant. Adde quod plures etiam erant in castris illis inermes, qui vel arma pro cibario pane vendiderant, vel pecunias

unde arma compararent, non haberent, quanquam plurima illic apud mercatores venalia haberentur.

Post longam igitur et ipsis hibernis protractam mensibus obsidionem, jam ipso Burgundionum exercitu, quas prædiximus, calamitatibus perfracto et attrito, circa kalendas januarias[1], ad oppugnandam obsidionem, sui ipsius imperatoris tam obstinatione quam temeritate jam devictam atque confractam, adest Lotharingiæ dux cum magnis tam Suitensium quam Alemannorum copiis. Qui non ignari, quæ et quanta calamitas atque imbecillitas obsidentium hostium castra compleret, audacter et quasi spe victoriæ non incerta, ad oppugnandum Burgundiones propius accesserunt. Quod ubi persensit dux ille Burgundionum, eductis extra castra suis, quos habere poterat, etiam ad congrediendum cum hostibus festinato contendit. Atque ubi acies hostiles, manus conserere et cum lanceis, contis atque balistis adversum se irruere properantes, eminus prospexerunt, jam perantea, uti diximus, victi et fracti, nil aliud quam de fuga cogitare cœperunt.

Facta itaque facile fuit, et absque ullo pæne certamine vel negotio, miserabilis cædes fugientium. Quæ tamen, procul dubio, amplior atque atrocior fieri potuisset, si non hostes [ad] miserationem ex hostium imbecillitate permoti, ad captivandos potius quam ad perimendos supplices se dedissent.

Fuerat in castris ducis Burgundionum et satis diu sibi militarat comes de Campo-Basso, Italus[2], cum

1. De l'an 1477.

2. Nicolas de Montfort, comte de Campo-Basso, était Napolitain, et réfugié du parti de la maison d'Anjou.

italici generis certo militum numero. Hic vir prudens et rei militaris peritissimus, ut obstinationem ducis Burgundionum pervidit, nec ab ea eumdem posse dimoveri, petita et accepta ab eo licentia, ab ejus castris et comitatu discesserat[1], et ad Lotharingiæ ducem transierat. Hic, cui regio bene cognita erat, animadvertens qua parte verisimiliter Burgundiones præsidium fugæ quærere possent, milite suo plura obsedit loca, per quæ effugium hostibus patere potuisset, multosque illic in locis atque districtibus cæcidit, aliquos etiam captivos cepit.

Cum autem ipse Burgundionum dux, malens, præ animi magnitudine, se extremis objicere periculis, quam, tali iterum clade suscepta, turpi fuga remedium attentare, sese in Alemannorum peditum cuneum immisi[sse]t, ne agnosceretur[2], equo cui insidebat dejectus ac pluribus confossus et dilaceratus vulneribus, occisus est[3].

Fuerunt in eo conflictu capti ab aliquibus nobilibus militibus Alemanniæ dominus de *Nassoe* et dominus de *Croy*. Dominus etiam Antonius, frater naturalis præfati Burgundionum ducis, ibidem captus fuit, et regi Francorum redditus; in cujus partem et fidem receptus a rege fuit, et remansit.

1. Quatre jours avant la bataille, d'après une relation imprimée parmi les suites au Commines de Lenglet Dufresnoy, t. III, p. 493.

2. Il semble qu'il manque quelque chose à la phrase pour expliquer comment le duc s'y prit pour n'être pas reconnu, car, quoique les Allemands ne l'eussent jamais vu, les marques de sa dignité devaient leur avoir été signalées.

3. Le 5 janvier 1477.

CAPITULUM XIII.

Quam varii rumores tum de morte, tum de vita ducis Burgundiæ exierunt; et qualiter ultimum mortuus agnitus est et sepultus fuit.

Per multos autem dies incertum etiam apud victores habebatur de duce Burgundiæ, captivusne ductus fuisset, vel per fugam elapsus; nam inter occisos minime agnoscebatur. Et cum de hoc varius valde ac diversus apud plurimos rumor percurreret, non deerant quamplures ex his qui, nec visis fortasse hostibus, aufugerant, vel ab hostibus spoliati, tanquam abjecti et inopes ab eisdem relicti fuerant, qui eum assererent adhuc vivere. Nonnulli siquidem, vulneribus acceptis saucium, ad quoddam eum castrum fugisse asserebant, ubi a quodam sibi amico clanculo curabatur, donec, resolidatis vulneribus, equitandi vires recuperaret. Aiebant alii ab aliquo Germanorum procerum captum servatumque fuisse, et captivum ignoto in loco asservari. Alii fugisse eum in Burgundiam, vel in Franciam se recepisse et occuluisse jactabant. In tantumque vesaniæ et stultitiæ quidam miseri progressi sunt, ut, in nonnullis oppidis terrarum suarum, talia publice coram magistratibus locorum asserere non vererentur, seque etiam et vitam suam amissionis periculo submittere, ubi non ita fore, uti asserebant, reciperetur. Alii autem etiam ad diversa oppida et loca veniebant, qui eum inter peditum confertissimum hostium cuneum equo dejici se vidisse, et cæsum potius quam servatum fuisse se æstimare asserebant. Et ita ultro citroque affirmatione res dubia a plerisque habebatur, per plures dies, imo menses et prope annos.

Hujus autem incertitudinis atque dubietatis ratio erat, quod, cum perscrutarentur in prælio cæsi, inter cæteros, qui bello ceciderant, non agnoscebatur. Fuerat quippe nocte diem sequente, quo prælium commissum est, gelu acerrimum; unde, cum prope quoddam fossatum seu rivulum quemdam corpus ejus, parum in terram vultu converso, inventum et, ut agnosceretur ipsene esset, adhibita vi resupinatum fuisset, eo quod facies terræ, cui jungebatur, concreto durissimo gelu inhæsisset, tota pellis faciei, unde viri effigies dignosci potuerat, divulsa a carne in terra remanserat. Unde ad certum quis esset dijudicari [non] poterat. Sed cum ad locum ipsumque visendum quidam fuissent adducti, qui ei in camera et secretioribus ministrarant eumdemque familiarius cognoverant, ipsum tum ex quibusdam corporis sui secretioribus notis agnoscentes[1], totam incertitudinem et, quæ hactenus dubietas fuerat, depulerunt.

Dicebant autem nonnulli, ut diximus, eum inter densos peditum Alemannorum globos cecidisse et occubuisse; fuerunt vero alii qui dicerent eum, de prælio fugientem, ab ignotis comprehensum et cæsum fuisse.

Raptum autem ejus corpus jussu ducis Lotharingiæ, fuit perductum Nanceyum et in ecclesia Sancti-Johannis, parvo satis honore, tumulatum[2].

Et hic exitus et finis vivendi atque belligerandi Carolo, illustri Burgundionum duci, fuit; in quo mascu-

1. Ces marques sont spécifiées par Molinet, t. I, c. xxxv.

2. Il fut inhumé non pas à Saint-Jean, mais à Saint-Georges de Nanci. Charles-Quint fit transférer ses restes à Notre-Dame de Bruges, où ils sont encore.

linum genus illius potentissimæ domus exstinctum est. Post Philippi autem, patris sui, obitum, vix annis decem imperavit, et obiit anno ætatis suæ circiter XLV[1]. Non defuerunt tamen nec adhuc desunt, qui eum affirment adhuc vivere, quique, quid fatue, temere atque mendaciter asseritur de eo, credibile esse credendum que esse confirment, et mutuas pecunias dent, mercesque cariore pretio vendant tradantque, pro quibus nec exsolvendum sit donec vivus appareat. Qui profecto se in hoc stultos atque fatuos esse ostendunt. Sed hæc fatuitas in pluribus usque ad annos decem, postquam obierat, duravit, et diutius adhuc erit fortassis duratura.

CAPITULUM XIV.

Descriptio Caroli, ducis Burgundiæ; et quod multo consultius egisset, si cum rege Francorum pacem habere conquisiisset.

Fuerat homo statura mediocris, satis valido et vegeto corpore, pro staturæ suæ qualitate; laboris atque inediæ patientissimus, quemadmodum sæpe in suis expeditionibus et obsidionibus ostendit, in quibus, ut diximus, etiam hibernis mensibus atque extremis frigoribus potuit perdurare. Color capillorum capitis niger, et facie satis proportionatus capillis, trahens ad communem Portugallorum colorem, a quibus ex materno genere traxerat originem.

Fuit vir magni et alti animi, si illam animi magnitudinem moderate et prudenter, usus consilio, tempe-

1. Il entrait dans sa quarante-quatrième année.

rare potuisset. Verum ipse, ut sæpe mos esse solet principibus, suo fidens sensui et consilio, et, contra Sapientis præceptum, suæ nimis innitens prudentiæ, plerumque rejectis consiliis sanis, vel parum perpensis, ex sententia sua quidnam fieri vellet decernebat. Quæ res profecto ultimum sibi intulit exitium. Nam si sanis acquievisset consiliis, pacis fœdera cum Francorum rege toto quæsiisset annisu. Ad quæ si potuisset pervenire, ut putabant factu facile sapientes, non necesse habuisset tot se involvere perplexitatibus tum erga vicinos, tum erga subditos suos, qui ab ipso ea occasione gravissimis vectigalibus et collationibus premebantur. Et licet bina aut trina pacis initæ fœdera inter ipsos, maximis roborata sacramentis, rex satis nequiter abrupisset et violasset (maxime ob terras coronæ Francorum spectantes ab antiquo, quas tam ipse Burgundionum dux quam pater suus paciscendo acceperant[1]), propterea que hæsitare poterat jure et diffidere de quibusque promissionibus regis, minus tamen ei nocumenti atque impedimentorum importasset, cum ipso rege pacem conciliare (esto etiam quod terræ hujusmodi, ad coronam ab antiquo spectantes, ei contradendæ atque restituendæ fuissent), quam tantæ rei pondus et molem, quale est cum tam potente et finitimo rege bellum gerere, suis diu humeris sustinere.

Potuisset enim, si pacem cum ipso invenisset, quietus et pacificus vivens, subditos suos et terras locupletes et opulentos reddere; seque, si de regia fide parum

1. C'est-à-dire les comtés de Mâcon et d'Auxerre, abandonnés par le traité d'Arras, et les villes de Picardie, objets des traités de Conflans et de Péronne.

fidendum sentiebat, manu valida militum, qui, ingruente necessitate, sibi usui fuissent, munitum servare ac tenere. Quod, procul dubio, instar regis, satis commode et cum parvis stipendiis poterat efficere, eos in suis domibus retinendo et sæpius per legatos fideles de eis revisiones et ostentationes fieri faciendo. Nobis enim semper laudanda et amplectenda visa est illa gravissima Ciceronis sententia, « omnem, videlicet, pacis conditionem, quamvis iniquam, civili bello esse anteponendam. » Erat autem inter regem et ipsum, non modo civile, sed germanum etiam et domesticum bellum, qui ambo de eodem stipite regalis domus Francorum descenderant. Habuerat autem et dux ipse priorem sponsam, sororem regis Francorum[1], esto quod sponsaliorum tempore decessisset, matrimonio nondum consummato[2].

Scimus quidem difficile fore animos hominum inflecti ad paciscendum atque pacis fœdera feriendum cum tali, qui nemini fidem neque sacramentum, quantumvis sacratum seu quacumque religione sancitum, observare ac tenere consueverit, qualis, proh dolor! christianissimus Francorum rex hujus temporis, Ludovicus, apud omnes pæne mortales, quibus cognitus erat, exsistere fama ferebatur. Scimus enim a sapiente in Ecclesiastico præceptum salubriter : « Non confidas inimico tuo in æternum. » Sed his non obstantibus, credimus multo fuisse consultius cum ipso rege, quantam habere solidam potuisset, ducem Burgundionum

1. Catherine de France, troisième fille de Charles VII.

2. Catherine, qui avait été fiancée en 1438, mourut à Bruxelles, en 1446, dans sa dix-huitième année, lorsque Charles n'avait encore que treize ans.

pacem habuisse, tamdiu duraturam quantum humana instabilitas eam durare permisisset, quam assiduis bellis sese terrasque, et subditos suos tot anxietatibus et calamitatibus complevisse.

Nec hoc dicimus ut tam perfido et fœdifrago hosti ullatenus confidere, aut sese vel statum suum eidem credere debuisset; sed quod, sese munitum semper et provisum servans, utendo atque potiundo temporariæ et incertæ pacis bono, longe paucioribus sese suasque terras et subditos malis implicuisset, quam[1], spretis atque neglectis conditionibus pacis, sese et milites suos, tam æstate quam hieme et iniquis temporibus, fatigando et frangendo, absque aliquo fructu seu apparentia victoriæ, et nedum suam militiam, sed etiam suos subditos et terras viribus et facultatibus exhauriendo. Erat enim longe dispar atque dissimilis causa ipsius et hostis sui, Francorum regis. Nam ipse Francorum rex tam latos et spatiosos imperii fines retinet, et longam atque inveteratam jam possessionem nactus est quælibet et quantumvis gravia collationum atque vectigalium onera et tributa subditis imponere pro solo nutu et voluntate sua, sic quod nullus in regno nec provincia quidem una, sed nec plures simul aut etiam omnes, contra minimum suorum quæstorum ullo pacto auderent mutire. Ad tantam enim servitutem sua inertia et muta patientia tyrannorumque immanitate sunt redacti. Longe autem adhuc aberat ut tanta licentia in terris suis duci Burgundionum foret permissa; quanquam dietenus, tam ipse quam sui, totius ingenii vires intendebant ut, regio more,

1. *Quod* dans le ms.

ad licentiam non absimilem pervenirent. Quod, procul dubio, si ita victor, quemadmodum victus atque oppressus fuit, evasisset, non multo interjecto post tempore, perficere attentasset. Hoc nempe, uti supra retulimus, satis in animo habere indicaverat, cum palam Statibus suis, coram se adscitis, pronuntiasset se non velle eis in antea dominum deprecativum, sed imperativum exhibere in tributis et collationibus a subditis obtinendis[1].

1. L'auteur, en écrivant cela, pensait à la terrible allocution du 12 juillet 1475, dont il a déjà indiqué la substance ci-dessus, p. 404. L'allusion porte principalement sur ce passage : « Dist oultre que, puisque sesdits subgectz avoient mis en non chaloir estre gouverné soubz lui comme enffants soubz père, au moyen de quoy ilz pourroient estre exheredez comme le filz des biens de son père pour ses démérites, ilz seroient gouvernez et viveroient doresenavant soubz lui comme subgectz soubz leur seigneur, au plaisir son Créateur, de qui et non d'autruy il tient sa dicte seigneurie, et demoureroit prince tant que à Dieu plaira, malgré la barbe de tous ceulx à qui il en desplairoit, dont il ne faisoit point de doubte, car Dieu lui en avoit donné la puissance et la manière, et ne conseilloit point de l'experimenter. Dist oultre que, pour demonstrer que pouvoir il a de gouverner comme seigneur, et que Dieu lui a donné, non pas sesditz subgectz, il ne fault que visiter et lire ou Livre des Rois, en la Bible, où par motz exprès Dieu a designé et desclairé le povoir des princes sur leurs subgectz; et que puisqu'il n'a peu estre obey par prières et requestes, disoit qu'il avoit assez longuement esté prieur, et qu'il seroit desormais commandeur; et ceulx qui lui seroient desobéissanz, il les puniroit tellement qu'ilz experimenteroient ce que plusieurs autres ont experimenté, lequel il ne conseille point, comme dessus, car il ne fait point bon experimenter toutes choses. » Rapport de la « Remonstrance faicte par Mgr le Duc aux deputez des Trois Estatz de Flandres, » transcrit sur les registres d'Ypres et publié par M. Gachard, Documents inédits concernant la Belgique, t. I, p. 257.

CAPITULUM XV.

Quibus moribus vixit Carolus, dux Burgundiæ.

Initio autem quo imperare cœpit, patre defuncto, modestum se satis et principatu dignum ostendit. Priusquam enim, rupto fœdere, rex sibi Ambianos et Sanctum-Quintinum Viromandiæ abstulisset[1], cultui justitiæ satis deditus erat. Unde de terris illis Picardiæ et Flandriæ pessimam illarum consuetudinem civilium inter duas pluresve familias pugnarum cohibuit et restrinxit; nec quemquam nobilium in alium, aut inferioris etiam status quemcumque hominem (quod passim anteactis temporibus diu assuetum fuerat) via facti quidquam præsumere seu attentare impune permisit.

Tenebat tunc curiam publicam bis aut ter qualibet hebdomada in palatio suo, in qua omnes proceres et nobiles domus suæ assidere oportebat, ubi omnibus, quibuscumque et undecumque essent, licentia præstabatur accedendi ad principem et libellum precum suarum eidem offerendi : ad quem per cancellarium suum, vel aliquem de consilio prope assistentem, illico responsionem adscribi faciebat.

Moribus etiam probis et honestis tunc erat. Ferebatur enim tam esse castus, ut nullam fœminam, præter conjugem propriam, cognoscere vel ei adhinnire vellet; quod nonnulli variis et differentibus viis in vitium detorquebant : livore verisimiliter aut odio, vel levitate potius, quam veritatis amore. Habebat nempe

1. Avant 1471.

circa se plures, quibus vel ipsius continentia, quæ de eo communi æstimatione habebatur, parum placeret, eo quod se lubentius voluptatum ministros atque turpitudinum sibi exhibuissent, spe quæstus et lucri ex talibus ministeriis venandi, uti apud quamplures principes et tyrannos facile inveniri[1] solet, si eum lascivientem atque lubricum et fœminis adhinnientem cognovissent.

Circa religionem erat satis deditus, diligens excellentes cantores, quemadmodum et pater suus fecerat; unde semper honestam et magnificam capellam tenuit, et cum suis cantoribus in cantu delectatus, etiam privatim aliquando cantavit.

Vini et escarum sobrius et temperans fuit; ita profecto ut, si, quemadmodum initio inchoarat, ita perseverare potuisset, singularis, inter principes egregios, unus fuisset non injuria computandus. Atqui « nescia mens hominis, » ut Maro inquit,

fati sortisque futuræ,
Nec servare modum rebus sublata secundis,

in tantam eum elationem extulerat, ut neminem curare, vel æstimare quemquam aut vereri videretur. Unde, quasi parum sibi foret, si solum Francorum regem inimicum acerrimum haberet, omnem Germaniam et principes ejusdem, atque illos etiam, tunc bellandi peritissimos, Suitensium populos, paulo ante omnes sibi amicos et benevolos, hostes sibi infensissimos, invitos quodammodo ac recusantes, si licuisset fieri, impulit et coegit.

1. *Invenire* dans le ms.

De strenuitate ejus, nihil est unde, recto judicio, magna laus sibi tribuenda videatur; nam de omnibus pæne expeditionibus, quas adversus hostes conduxit, vix alias, quam per turpem et infamem fugam ab obsessione, nec nisi cum plurimo sui suorumque damno, in propria se recepit. Attestantur huic rei obsidiones quas attentavit, primo contra Ambianos, secundo contra Belvacum, tertio contra Nussiam, quarto contra oppidulum *Morat*, ut sileam de ultima obsidione ad Nanceyum; de quibus omnibus, velut res temere atque inconsulte aggressus, nihil aliud quam ignominiam cum damnis pæne innumeris et inæstimabilibus reportavit. Ex quo satis apparet boni et periti ducis eum officio caruisse, in quo, ut sapientissime divus Augustus dicere solitus erat, quemadmodum Tranquillus libro II de Cæsaribus refert : « Nihil est vitabilius nec amplius cavendum quam temeritas[1]. » Audax igitur fortasse crudelisque in supplices ab aliquo fuisse dici, fortis vero vel strenuus nullatenus potest.

Quid vero eo, modo quo diximus, vita functo, postea subsecutum fuerit, ab alterius libri quoniam convenientius prosequendum erit exordio, convenienter librum hunc in hoc infaustæ mortis ejus articulo claudemus.

1. Paraphrase de ce passage de Suétone (Aug., c. 25) : « Nihil autem minus in perfecto duce, quam festinationem temeritatemque, convenire arbitrabatur. »

EXPLICIT QUINTUS LIBER.

INDEX CAPITULORUM

IN QUÆ DIGERUNTUR HISTORIARUM LUDOVICI XI LIBRI QUINQUE PRIORES.

LIBER PRIMUS.

LIBER SECUNDUS.

LIBER TERTIUS.

LIBER QUARTUS.

LIBER QUINTUS.

FINIS INDICIS CAPITULORUM.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

Ouvrages publiés par la Société de l'Histoire de France
depuis sa fondation en 1834.

Bulletin de la Société de l'Histoire de France, 1834 et 1835, 4 vol. in-8 .... 18 fr.
Bulletin de la Société, de 1837 à 1840, et 1845 à 1857, chaque année. 3 fr.
L'Ystoire de li Normant, etc., 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Histoire ecclésiastique des Francs, par Grégoire de Tours, *texte* et *traduction*. 4 vol. in-8. *Épuisés*.
— Le même ouvrage, *texte latin*, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
— Le même ouvrage, *traduction française*, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Lettres du Cardinal Mazarin a la Reine, etc., 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Mémoires de Pierre de Fenin, 1 vol. in-8 .... 9 fr.
De la Conqueste de Constantinoble, par Villehardouin, 1 v. in-8. 9 fr.
Orderici Vitalis Historia ecclesiastica, 5 vol. in-8 .... 45 fr.
Correspondance de l'Empereur Maximilien et de Marguerite, sa fille, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Histoire des Ducs de Normandie, etc., 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Œuvres complètes d'Éginhard, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Mémoires de Philippe de Commynes, 3 vol. in-8 .... 27 fr.
Lettres de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I[er], 2 v. in-8. 18 fr.
Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, 5 vol. in-8 .... 45 fr.
Coutumes du Beauvoisis, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Mémoires et Lettres de Marguerite de Valois, 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Chronique latine de Guillaume de Nangis, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Mémoires du Comte de Coligny-Saligny, etc., 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Histoire des Francs, par Richer, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Registres de l'Hôtel de Ville de Paris pendant la Fronde, 3 vol. in-8 .... 27 fr.
Vie de saint Louis, par Le Nain de Tillemont, 6 vol. in-8 .... 54 fr.
Journal du Règne de Louis XV, par E. J. F. Barbier, 4 vol. in-8. *Les tomes* I *et* II *sont épuisés*. Tomes III et IV .... 18 fr.
Bibliographie des Mazarinades, par M. Moreau. 3 vol. in-8 .... 27 fr.
Comptes de l'Argenterie des rois de France, au XIV[e] siècle, 1 v. in-8. *Épuisé*.
Mémoires de Daniel de Cosnac, évêque de Valence, 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Choix de Mazarinades, par M. Moreau. 2 vol. in-8 .... 18 fr.
Journal d'un Bourgeois de Paris sous François I[er]. 1 vol. in-8 .... 9 fr.
Mémoires de Mathieu Molé. 4 vol. in-8 .... 36 fr.
Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI, par Thomas Basin, évêque de Lisieux, 4 vol. in-8 .... 36 fr.
Chroniques des comtes d'Anjou, tome I[er] .... 9 fr.
Œuvres diverses de Grégoire de Tours, tome I[er] .... 9 fr.
Chroniques de Monstrelet, tomes I, II et III .... 27 fr.
Anchiennes cronicques d'Engleterre, par Jehan de Wavrin, seigneur du Forestel, tome I[er] .... 9 fr.
Journal et Mémoires du Marquis d'Argenson, tome I[er] .... 9 fr.
Annuaires de la Société de l'Histoire de France, in-18, 1837 à 1844, et 1848 à 1859 (les années 1845 à 1847 manquent) : chaque vol. 3 fr.

SOUS PRESSE :

Chroniq s et autres documents historiques concernant les comtes d'Anjou, tome .
Mémoire e Beauvais-Nangis.
Œuvres iverses de Grégoire de Tours, tome II.
Anchiennes onicques d'Engleterre, par Jehan de Wavrin, tome II.
Journal et M oires du Marquis d'Argenson, tome II.
Chroniques de Monstrelet, tome IV.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et C[ie], rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.